
BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE - FIRENZE
RACCOLTA NENCINI
II
6
11
1


OTIVM
SINE LITERIS
MORS EST
Seneca
Ex Libris Ioannis Nencini
1870

LES

ANGLAIS.

TOME PREMIER.


IMPRIMERIE
Schneider et Langrand,
rue d'Erfurth, 1.





STERNE
ADDISON

LES ANGLAIS PEINTS PAR EUX-MEM

Première Série.



LES

ANGLAIS

PEINTS

PAR EUX-MÊMES.

Par les sommités littéraires de l'Angleterre.

DESSINS

DE M. KENNY MEADOUS.

Traduction

DE M. ÉMILE DE LABÉDOLLIERRE.

TOME PREMIER.



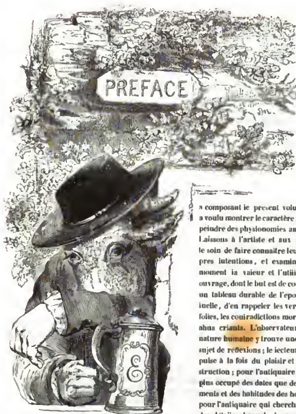
PARIS,

L. CURMER, ÉDITEUR,

49, RUE DE RICHELIEU,

AU PREMIER.

M DCCCXL



En composant le présent volume, on a voulu montrer le caractère anglais, peindre des physionomies anglaises. Laissons à l'artiste et aux auteurs le soin de faire connaître leurs propres intentions, et examinons un moment la valeur et l'utilité d'un ouvrage, dont le but est de conserver un tableau durable de l'époque actuelle, d'en rappeler les vertus, les folies, les contradictions morales, les abus criants. L'observateur de la nature humaine y trouve une ample sujet de réflexions ; le lecteur oisif y puise à la fois du plaisir et de l'instruction ; pour l'antiquaire même, plus occupé des dates que des sentiments et des habitudes des hommes, pour l'antiquaire qui cherche plutôt des détails chronologiques que les battements du cœur humain et la peinture de l'esprit national, ce volume abonde en faits du plus grand et du plus constant intérêt.

Ce fut pour les éditeurs des Anglais peints par eux-mêmes une satisfaction bien vive de voir l'attention générale éveillée par l'apparition de cet ouvrage, de voir le public étonné parfois de la gravité du style, de l'importance du but moral. Bien des gens ont pris la première livraison uniquement pour se distraire et pour rire, et, nous sommes fiers de le dire, ils ont continué à lire pour penser. Une certaine classe de lecteurs a été désappointée : ils ont cru acheter une plaisanterie qu'on regarde à ses moments perdus, et qu'on jette ensuite de côté; ils ont reconnu leur erreur. Ils ont cru n'être appelés qu'à voir la figure grimaçante, à entendre les vains propos d'un verbeux conteur d'anecdotes, et ils ont découvert dans leur nouvelle connaissance une profondeur et une délicatesse de sentiment, une science de la vie humaine, une gaieté sage, un enjouement philosophique, une raillerie de bon goût, qui les ont déterminés à l'accueillir comme un véritable ami.

Ce n'est pas en Angleterre seulement que cette publication s'est fait avantageusement connaître; non-seulement elle a été traduite en français, mais elle a servi de modèle à un ouvrage national auquel coopèrent les plus spirituels écrivains de Paris. On voit les Anglais peints par eux-mêmes, membres de la nombreuse famille de John Bull, regarder *nos ennemis naturels* à travers les vitres des librairies françaises.

L'ouvrage sera continué avec la même rectitude, avec les mêmes ménagements, avec le même esprit réformateur. John Bull est trop longtemps resté occupé à s'admirer lui-même. A l'en croire, lui seul, supérieur à tous les peuples de la terre, enferme en son âme toute la sagesse, toute la magnanimité accordée aux mortels; c'est dans ses mœurs le plus éclairé, le plus naturel, le plus franc, le plus exemplaire de tous; il est au fait de toutes les convenances, il connaît et fait seul ce qu'il y a de plus sage, de plus vertueux, de meilleur. Il n'a pas les moindres préjugés, ou s'il en a quelques-uns, ils ont un rapport si intime avec ses vertus, qu'il ne peut apercevoir entre eux et elles la plus légère différence, et qu'à plus forte raison il n'est pas donné à un vil étranger de faire une découverte aussi difficile. Puis John Bull se vante, en phrases longues et polysyllabiques, de sa grande intégrité, de son mépris pour les avantages purement extérieurs des choses de ce monde; il fait attention à l'homme, et non à la poche de l'homme; ce n'est pas l'homme qu'il courtise; non, il crie sur les places publiques que l'honnêteté est la meilleure politique, prend son bâton, promène autour de lui des regards de fierté, tout gonflé de la magnificence de son apophthegme, et va déguster son bœuf et son ale, absorbé dans la contemplation de ses nombreuses qualités.

Mais parlons franchement. John Bull n'est pas plus exempt de friponnerie que le reste du monde, avec cette différence toutefois qu'il faut que l'iniquité soit légale. Solennisez un abus par un acte du parlement, et John Bull en profitera avec ardeur, s'en servira pour commercer, le caressera, l'aimera, le chérira, le cajolera, le choyera dans son sein, et criera au voleur si on cherche à le lui ravir.

John Bull n'a pas un servile respect pour la richesse, c'est certain, mais, quoique aussi large qu'une table, son dos est aussi souple qu'un jonc. Un respectueux sourire enflera ses grosses joues, ses lèvres seront prêtes à baiser les sabots du veau d'or partout où on le lui présentera. John, en ce cas, s'humiliera sans rougir, se redressera, s'essuiera la bouche avec la manche de son large habit, et, d'un air magnanime, enverra au diable les flatteurs de l'opulence.

S'agit-il de titres? John Bull fait-il cas des titres? Écoutez le mépris avec lequel il les raille à la taverne de la Tête de Roi. « Qu'est-ce qu'un titre? demande-t-il; le titre n'est pas l'homme. » Et la semaine suivante, lord Bubblebrain se met sur les rangs pour représenter le comté, et consent à demander le vote de John Bull. John demeure à sa porte dans un état de stupeur, lisse ses cheveux, sourit, s'incline, et sent qu'il y a une espèce de magie blanche dans les regards et les paroles d'un lord; il balbutie une promesse, conduit sa seigneurie jusqu'à la porte, et déclare à ses voisins que ce n'est pas pour le titre qu'il a donné sa voix, et qu'il ne voudrait pas trahir son pays de cette manière-là. Mais lord Bubblebrain est un *gentleman*, et c'est ce qui convient au peuple, et la femme de John remarque que sa seigneurie a témoigné la plus grande affabilité aux enfants, et principalement à l'enfant malade; John trouve cette conduite toute naturelle, fait observer brièvement qu'un *gentleman* ne pouvait agir autrement, mais que ces procédés n'ont aucunement influé sur son vote.

John Bull n'a-t-il aucune vertu? Il en a des milliers; il en a tant, qu'il souffre qu'on lui parle de sa faiblesse, de sa folie, du mal qu'il fait, du mal qu'il tolère.

Le côté ridicule du caractère de John Bull est son amour pour une absurdité, une injustice, même une infirmité douloureuse, uniquement parce qu'elles durent depuis longtemps. « Qu'avez-vous? demandions-nous la semaine dernière à un vieil ami qui boitait et marchait de travers, comme un kanguroo affligé de rhumatismes; qu'avez-vous?

— Ce que j'ai ? des cors ! des cors !

— Et pourquoi ne les faites-vous pas couper ?

— Couper ! s'écria notre ami d'un ton de surprise, couper ! mais il y a aujourd'hui quinze ans que j'ai ces cors. »

Voilà bien John Bull. Quoiqu'il soit presque estropié par ses cors, quel vacarme ne fera-t-il pas si vous essayez de les lui couper ! et pourquoi ? C'est qu'il les a depuis si longtemps ! Eût-il au cou la plus énorme des loupes, si cette loupe a cinquante ans d'existence, il aura pour elle la tendresse d'un père.

John Bull a une nombreuse famille, dont tous les membres sont plus ou moins distingués par les qualités, les goûts, les folies, les contradictions tristes ou gaies qu'ils tiennent de l'auteur de leurs jours. Nous donnons ici une cinquantaine de ses enfants ; nous comptons en offrir encore au monde un nouveau demi-cent.

Londres, octobre 1839.

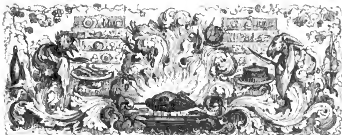


TABLE DES MATIÈRES.





LE PIQUE-ASSIETTE



LE PIQUE-ASSIETTE.



LE PIQUE-ASSIETTE, — nous entendons par-là un professeur de science gastronomique, ayant des connaissances riches et nombreuses, — un homme qui n'a pas un souci. S'il en a, il faut que les sources des misères de la vie soient trop multipliées et trop mystérieuses pour que nous puissions les sonder; toutefois il est impossible que le pique-assiette puisse ressentir la moindre atteinte des vicissitudes humaines. Il se baigne dans les jus succulents de la cuisine du voisin, il se fortifie par la venaison de ses innombrables amis; transporté et ravi au-dessus des petits accidents de cette vallée de larmes que les hommes appellent terre, par le porto, le champagne et le bourgogne de ses chères et excellentes connaissances, les maux de cette vie tombent sur lui sans le blesser, comme la grêle sur un éléphant. Il passe invulnérable, protégé par les contributions bienveillantes de ces hommes les meilleurs et les plus généreux de l'univers, ceux qui donnent à dîner; c'est à la fois l'enfant et la gloire de l'hospitalité, le type et l'incarnation de toutes les vertus conviviales; vivant témoignage de la bonté de notre espèce humaine, bœuf gras à deux pieds [1], que la libéralité de ses semblables bourre de gâteaux d'huile et de miel.

« Mais, » objectera quelque misérable à l'esprit étroit, qui se contente pour

[1] ***Prize biped***, littéralement ***bipède de prix***. Chaque année on amène à Londres, et l'on y fait voir pour de l'argent un bœuf remarquable par sa grosseur, qu'on appelle ***prize ox*** quand il est vivant, et ***prize beef*** quand on l'a tué. On se sert, pour engraisser ces bœufs, de gâteaux composés d'huile, de miel, et ***de sciure de bois***, qu'on importe du Danemarck et de la Suède en Angleterre. (***N. du T.***)

nourriture habituelle de figues, de petits pains et d'eau claire, — car on nous affirme qu'il existe des monstres de cette espèce —; « mais le pique-assiette n'a point de dieux domestiques! — Ah! vraiment, il n'en a pas!

— Mieux vaut, continuera le spirituel interlocuteur, avec un famélique regard de prétendue indépendance, mieux vaut manger un oignon au coin de son propre feu, que des ortolans à la table du riche. »

Lecteur affamé, ne vous laissez pas tromper par cette hypocrisie; n'ayez pas foi dans la tempérance au teint pâle; caressez plutôt du regard la face brillante et rosée de notre héros; souriez à la majestueuse ampleur de son abdomen, et croyez désormais au pique-assiette.

Le pique-assiette n'a point de dieux domestiques! Tant mieux pour lui; il n'est pas forcé de gagner à la sueur de son front l'offrande quotidienne du boire et du manger, les susdits dieux domestiques étant excessivement exigeants et insatiables, criant toujours après le boucher, le boulanger et le brasseur. Mais, désertant avec horreur son foyer sans tourne-broche, fuyant son coin de feu désert et glacé, le pique-assiette va porter son encens dans la foule des adorateurs, ayant le choix d'une multitude de temples où il lui est loisible d'accomplir dans toute leur étendue ses actes de piété sociale. « L'estomac n'a point de religion, » s'écrie le pique-assiette; et, semblable à sir Thomas Browne, ce sage philosophe, qui se glorifiait de se mêler indistinctement aux prières du Turc ou du Lévite, le véritable pique-assiette donne une preuve de sa grandeur d'âme et de sa magnanimité digestive en partageant le pilau de Mahomet, ou l'agneau rôti et les pistaches de Rothschild. Si par hasard le Juif-Errant descendait un de ces jours à l'hôtel de Clarendon où à celui de l'Ancre-Couronnée, le pique-assiette afficherait sa victoire sur les préjugés vulgaires en découpant le mouton du voyageur!

Le pique-assiette n'a point de dieux domestiques! Nous reprenons cette accusation futile, pour mieux démontrer que ce qui est follement considéré comme le comble du malheur pour lui, est précisément la base de sa félicité. Les dieux du foyer sont des divinités du caractère le plus tyrannique; Mumbo, Jumbo et le Singe-Bleu [1] sont loin d'être aussi rapaces, d'exiger d'aussi terribles sacrifices que les dieux dont il s'agit, malgré les roses immortelles dont les couronnent les romanciers et les poëtes, malgré leurs physionomies belles et naïves comme celles des chérubins. S'ils ont des charmes, c'est dans leur parure des jours de fête, c'est quand leur regard est souriant, quand les émanations de la cuisine les enveloppent d'un nuage parfumé, et remplissent leurs temples d'une douce et céleste rosée. Les vrais dieux domestiques sont ceux du riche; divinités toujours riantes, qui n'ont jamais dépouillé leur fraîcheur, qui ne perdent jamais les roses de leur teint, dont le visage ne s'allonge jamais devant un âtre sans feu, qui ne soufflent jamais sur leurs ongles bleus durant l'impitoyable mois de janvier, et ne se départent jamais des bonnes manières, pour murmurer un juron contre un inexorable marchand de charbon.

L'ameublement du pique-assiette est modeste, son revenu borné; s'il a peu de

[1] Idoles africaines. N. du T.

sympathies, il a peu de besoins. Notre pique-assiette, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, est un célibataire jouissant d'un patrimoine écorné ou modique dès le principe. N'ayant pas de femme, pas d'enfants, il a de quoi satisfaire ses caprices en ville. Privé dans son intérieur des accents doux et caressants d'une épouse, il est obligé de se rabattre sur l'Opéra. N'ayant point d'enfants à nourrir, à vêtir, à envoyer à l'école, il lui est permis de s'adonner à son amour pour les gants jaunes. Il tire profit de son célibat ; et, manquant de la douce religion des divinités du coin du feu, il promène dans Regent-Street [1] les diverses nuances de ses habits. « Des dieux domestiques ! s'écriait Jack Smellfeast [2] l'autre jour. Smellfeast, sachez-le bien, est un pique-assiette de quelque distinction. Des dieux domestiques !.... Ah !.. . j'ai un cheval. »

Le pique-assiette cultive assurément l'un des arts les plus difficiles de la vie. Ce fait est prouvé par la multitude des parasites qui, dans cette noble ville de Londres, fleurissent pendant une ou deux saisons, puis, comme les hirondelles, s'en vont on ne sait où.

Dîner en ville étant par le temps qui court une des plus profitables de toutes les connaissances humaines, nous croyons rendre un immense service au public en donnant, d'après la méthode d'un pique-assiette distingué dans cet art depuis nombre d'années, quelques avis à ceux de nos compatriotes qui, ainsi que nous, considèrent le dîner comme l'incident le plus important des vingt-quatre heures accordées à chacun, et les agréments qu'il présente comme croissant en raison inverse de ce qu'il coûte. Nous conjurons nos lecteurs de s'arrêter et d'examiner le sujet qui nous occupe avec une gravité plus solennelle et une attention plus constante que s'il s'agissait d'un traité de morale. Il y a des gens assez bien placés dans le monde, et faisant figure, qui vivent parfaitement bien sans morale, tandis qu'il est contraire à toute espèce de convenance de vivre sans dîner. Dîner bien, c'est vivre bien, dans la plus large acception du mot.

Le pique-assiette doit être un homme d'un esprit médiocre, ne donnant carrière à son esprit qu'avec réserve. Son premier soin doit être d'acquérir et de conserver la réputation de bon enfant, de convive agréable, tout en rendant impossible à ceux qui le louent d'en dire le pourquoi. On a vu certains beaux-esprits, pétillants et flambants pendant une saison ou deux à des tables où l'on trouve les raretés les plus délicates de la saison, tant en viandes et gibiers qu'en hommes et légumes, le premier ananas et l'auteur du dernier roman ; mais ces beaux-esprits ne reçoivent que quelques invitations, et l'homme dont nous parlons, le pique-assiette, professeur émérite, est de tous les repas. Il faut donc qu'il s'étudie à paraître un tant soit peu insignifiant, aimable sans éclat et sans bruit. Eût-il sur les lèvres la plaisanterie la plus brillante, il doit la garder pour lui dans le cas où l'on pourrait la croire dirigée contre une personne de la société. Cette personne serait peut-être celle qui possède la meilleure cuisine, la cave la plus riche : il importe donc de se la concilier par une

[1] Grande rue de Londres.

[2] Littéralement, *qui flaire le dîner*

politesse attentive, une obséquieuse urbanité, qui assure au pique-assiette des invitations ultérieures; car il faut se rappeler que le pique-assiette, occupé en apparence à jouir des plaisirs du repas, étant tout aisance et tout hilarité, travaille réellement à étendre ses relations. On ne l'invite pas comme homme célèbre, comme peintre d'un beau tableau, comme auteur d'un poëme stupéfiant, d'un roman galvanique, anthropophage, comme inventeur de nouvelles pinces à sucre, ou parce qu'il jouit de l'inestimable mérite d'avoir vécu chez les Esquimaux, de veau marin et d'huile de poisson. Notre pique-assiette ne compte pas sur des circonstances aussi chanceuses, sur des bases aussi fragiles, il a des droits mieux établis. C'est pour des motifs plus solides et plus durables qu'on lui accorde sa soupe à la tortue et son bourgogne; car, dans l'extase même du plaisir, il songe à servir à tel ou tel *gentleman* une aile de poulet, et, la figure contractée par un sourire stéréotype, il se tient prêt à s'estimer trop heureux de boire à la santé de tout l'univers.

Le pique-assiette ne doit jamais hasarder un sarcasme aux dépens d'un homme qui donne à dîner. On pourrait parfois en rire de bon cœur, mais on se souviendrait que le pique-assiette porte une arme dangereuse, et que les gens d'esprit, semblables à des ivrognes armés d'épées, dirigent souvent leurs traits contre leurs meilleurs amis. Il peut, par intervalles, risquer un calembour, citer d'après les journaux la dernière vanterie américaine, ou, s'il a le génie suffisant, s'en permettre lui-même deux ou trois, jurant qu'il les a lues dans quelque bouquin inconnu. Ces plaisanteries sans application directe lui donnent un vernis d'aimable gaieté, et ajoutent à sa renommée de bon et agréable convive. Il doit fuir la médisance comme l'ail. Si quelqu'un s'avise de déchirer ses amis et connaissances, passe-temps très à la mode aujourd'hui, le pique-assiette doit réfréner sa langue, et, s'il lui est impossible de causer avec son voisin, se rejeter sur les olives[1], indiquer par là qu'il est indifférent à la conversation générale, et qu'il est en paix avec tout le monde. Que la médisance aille son train, que les sarcasmes roulent de toutes parts, le pique-assiette ne doit jamais paraître prendre plaisir aux bons mots; il lui suffit de regarder ceux qui parlent, avec une expression de bonhomie, comme s'il écoutait un discours en langue malaise ou japonaise; mais quant à leurs paroles, quant à l'édifiant sujet de la conversation, ce doit être pour lui une langue inconnue : il faut qu'il ressemble à un enfant innocent et sans fiel, qui contemple en souriant les brillantes couleurs et les replis onduleux d'un nid de serpents entrelacés. Il peut s'amuser à casser des noix pendant que l'amphitryon et les autres convives cassent des réputations. Et qu'il n'aille pas croire qu'une semblable modération soit perdue auprès des membres influents de la réunion : sous peu de jours ils auront occasion de se souvenir du bon naturel de M. Smellfeast; s'ils entendent faire l'éloge de ses précieuses qualités, ils s'empresseront, en rappelant sa douceur, de consolider puissamment la bonne renommée de ses vertus gastronomiques.

Savoir se taire et bien digérer, voilà les qualités essentielles du pique-assiette de profession.

[1] On sert assez ordinairement au dessert des olives avec les vins fins. (*N. du T.*)

Il est permis au pique-assiette de chanter; mais qu'il ne chante pas trop bien pour offenser les amphitryons qui ont eux-mêmes une belle voix, et pour ne pas se nuire en déployant maladroitement son talent. Donc, il peut chanter, pourvu qu'il ne chante pas trop bien. Il lui est encore loisible d'imiter les acteurs de Londres, le chant du coq, le gazouillement du bouvreuil, le braire d'un âne, suivant les occasions, et à la demande des amateurs. Il faut toutefois, s'il ne veut voir s'évanouir toutes ses prétentions à la table de ses voisins, avoir grand soin de ne jamais obliger les convives à l'écouter. Si la conversation prend une tournure politique, le pique-assiette sera muet comme une huître. La raison en est palpable : l'*ultra whig* qui est à sa droite est renommé pour son champagne, et le vieux *tory* d'en face possède d'excellent bourgogne.

Le pique-assiette doit se faire aimer de la dame du logis; il se fera connaître à elle comme un homme modèle, une excellente personne, un individu vertueux, toujours rentré à onze heures du soir. Il témoignera la plus profonde admiration pour la plus sublime, la plus excellente, la plus ingénieuse de toutes les institutions humaines, l'institution du mariage. Il n'oubliera pas de donner à entendre que des espérances déçues l'ont, au printemps de sa vie, condamné, pour toujours, à la déplorable condition de célibataire.

Le pique-assiette doit avoir une passion prononcée pour les enfants. Il doit se conduire de manière qu'en l'entendant annoncer, tous les enfants de la maison poussent des hurlements de joie, se précipitent sur lui, tirent les pans de son habit, grimpent sur son dos, passent leurs doigts dans ses cheveux, arrachent sa montre de sa poche. Pendant qu'on lui déchire ses vêtements de drap superfin, qu'on défrise sa perruque, que sa montre à répétition court le danger le plus imminent, le pique-assiette doit réprimer les angoisses de son cœur et de sa poche.

« Ces enfants vous importunent peut-être, » dira la maman d'une voix faible.

Le pique-assiette prendra une expression du ravissement le plus extatique, et, avec un séraphique sourire, il répondra à la mère alarmée :

« Les petits drôles sont charmants! »

Il est cependant des maisons, lieux de désolation! où il n'y a point d'enfants. Dans ce cas, le pique-assiette aimera le chien. Nous ne voulons pas dire qu'il aimera l'espèce canine en général; mais il témoignera, avec toute l'amabilité dont il est susceptible, la passion la moins équivoque pour le chien de la maison :

Basset, mâtin à l'air grognon,
Lévrier de taille élégante,
Métis, chien courant ou griffon,
A queue écourtée ou traînante.

Le pique-assiette portera l'animal dans son cœur, et l'aimera un peu, — mais pas beaucoup moins que la maîtresse et le maître.

A défaut de chien, le pique-assiette aimera le chat, angora ou persan, favori de la

famille (si toutefois ce nom, le plus délicieux des collectifs anglais, peut s'appliquer à un ménage uniquement composé du mari et de la femme).

S'il n'y a point de chat, car il est bon dans ce manuel de prévoir les cas les plus extrêmes, le pique-assiette trouvera une ressource dans le perroquet; s'il n'y a point de perroquet, dans le serin; s'il n'y a point de serin, dans le chardonneret ou le linot. Enfin, s'il n'y a dans la maison ni bête ni oiseau qu'il puisse gratifier de sa tendresse, le pique-assiette s'amourachera de la porcelaine, ou de tout autre objet mobilier; il sera facile à sa sagacité de reconnaître quel est le meuble que la dame de la maison aime le plus, après son mari, bien entendu.

Nous avons connu un illustre pique-assiette, — et certes c'était un génie! — qui se fit inviter cinquante fois dans un an par une seule famille. Et pourquoi? Il était parvenu à se rendre éperdument amoureux de la garniture de feu du salon. Quand un étranger était présent, le pique-assiette amenait toujours adroitement la conversation sur les pelles et les pincettes, et fournissait à quelque personne de la maison l'occasion de raconter une légende de famille, où se déployait, de la manière la plus extraordinaire, le courage de la mère : frêle et délicate créature, à peine âgée de vingt-deux ans à l'époque de l'aventure, la jeune vierge repoussait avec une pincette les avances d'un inconnu sans armes, regardé généralement comme un voleur, mais que la dame elle-même soupçonnait d'une bien plus profonde scélératesse. Nous sommes sûrs de ne pas nous tromper, et nous garantissons, pour l'instruction et le profit de tous les pique-assiette, que cette pincette du salon valut cinquante dîners, — oui, cinquante dîners! à l'ingénieux Marrowmouth [1]. Certes, on serait indigne du métier de pique-assiette si l'on ne pouvait rencontrer au moins une pincette dans quelque maison que ce fût.

Le pique-assiette doit saisir toutes les occasions d'insinuer qu'il est en relation avec de grands personnages. Dans le cas où réellement il ne connaîtrait point de ducs, il doit chercher à en connaître quelques-uns, pour en faire son profit personnel. L'intimité avec les grands seigneurs, même celle qui se borne au coup de chapeau, donnera un certain relief au pique-assiette. Plus est inférieure la condition de celui dont il consent à partager le dîner, plus est grand l'éclat dont il s'environne. Silverprongs [2], qui ne le cédait qu'à Marrowmouth, ne venait jamais dîner chez un plébéien que la main encore chaude de la pression de celle d'un marquis. Il apportait avec lui un certain parfum d'aristocratie, quelque chose qui engageait les gens du commun, c'est-à-dire ceux qui ne sont que respectables, à boire souvent à sa santé, et à exprimer, en se rendant au salon, l'espoir de cultiver sa connaissance.

Il est un autre point sur lequel doit se fixer l'attention de l'aspirant pique-assiette. S'il rend visite à des familles qui aient un profond respect pour les littérateurs, — nous avons déjà dit que nous aimions à prévoir les cas extrêmes, — il faut qu'il soit à tu et à toi avec tous les enfants des muses, qui pullulent dans ce temps plumitif. Si au contraire il est lié avec une de ces familles sérieuses qui, lorsqu'elles daignent

[1] Nom propre composé, littéralement, *bouche de moelle.* (*N. du T.*)
[2] Littéralement, *fourchette d'argent.* (*Id.*)

dîner, font de leur repas un acte de piété, notre pique-assiette doit parler d'épreuves des portraits du *Magasin évangélique* que lui ont envoyées les personnages avec des compliments autographes.

Le pique-assiette surveillera avec soin la partie de la garde-robe qui dépend en quelque sorte de sa profession. Son costume doit être irréprochable, conforme à la dernière mode. Il faut qu'il sache exactement si l'on porte les revers grands ou petits, les pans d'habits larges ou étroits, les pantalons plissés ou flottants. Comme Laverdine, personnage d'une vieille comédie de Fletcher, il fera en sorte que son esprit

Consiste en un gilet de dix livres sterling.

Quelques aunes de chaîne d'or, s'il est possible, des diamants pour boutons de chemise, autant d'anneaux à ses doigts qu'un serpent à sonnette en porte à sa queue, sont pour le pique-assiette des objets indispensables. Sa tenue est à peine décente, s'il ne se présente comme s'il venait de poser pour un dessin du journal des modes.

Nous croyons avoir énuméré les principales qualités nécessaires à un pique-assiette, homme, selon nous, béni entre tous ses frères, d'autant plus qu'on peut dire qu'il traverse la vie sur un tapis de salle à manger. Il voit le meilleur côté de la nature humaine, car les plus doux penchants du cœur de l'homme se manifestent certainement pendant et après le dîner. Le pique-assiette juge donc du monde dans ses moments de bonheur et de bienveillance.

Dîner! c'est un mot qui, dans l'esprit de plusieurs milliers d'hommes, se présente escorté d'une foule de craintes, d'angoisses, de pénibles soins; un mot qui comprend les notes du boucher, les notes du marchand de poisson, les notes du boulanger, les notes du brasseur, les notes de tout genre; un mot auquel on ne peut songer sans danger lorsqu'on se rase. Toutes ces tristes et funestes réalités ne sont que des fictions pour le pique-assiette; il en entend parler, mais il ne les connaît pas. Qu'est-ce que le boucher aux yeux du pique-assiette? c'est tout bonnement l'exécuteur des hautes œuvres, pourvoyeur de la cuisine. Le marchand de poisson est une espèce de Triton bienfaisant, un être qui arrache aux abîmes leurs trésors pour la satisfaction personnelle de notre héros; il vend du turbot, accommode de la raie pour le palais de notre pique-assiette, qui mange sans être troublé par la pensée d'une réclamation future. Le marchand de vin est pour lui le brave et généreux vassal de Bacchus, l'échanson député par le noble dieu, invitant les hommes à boire, et ne leur présentant jamais la carte. Le jardinier, qui cultive les petits pois au prix modique de cinq guinées le seizième de boisseau, et mêle des ananas à la couronne de houx de décembre, qu'est-il pour le pique-assiette? rien que le messager de l'abondance, de l'abondance dans toute sa richesse et sa beauté.

Est-il donc possible que le pique-assiette ne soit pas un homme d'un bon caractère? la dureté, la malice, l'envie de celui qui donne à dîner, peuvent-elles pénétrer dans son cœur? Qu'il ait une indigestion, c'est possible; que la goutte lui arrache parfois des cris, c'est présumable; mais lorsque des misanthropes de mauvaise humeur parleront des fragilités de la nature humaine, de la bassesse et de la cruauté qui

règnent parfois en ce monde, notre pique-assiette, avec un ineffable regard de charité, mettra la main sur son ventre rebondi, et déclarera sérieusement qu'il est convaincu que tous les hommes sont bons, et que ce monde est un monde de lait et de miel. Les yeux presque humides d'une larme de reconnaissance, il en donnera pour preuve qu'il vit et dîne depuis quarante, cinquante, ou soixante ans.

Et d'où vient cette charité? d'où vient cette douceur philanthropique? C'est que, dans l'âme de notre pique-assiette, tous les hommes, ou du moins toutes ses connaissances, qui constituent l'univers à ses yeux, éveillent des idées de bien-être et de plaisirs. Qu'il passe mentalement ses amis en revue, ce ne sont point des visages d'hommes qu'il aperçoit; ils prennent un aspect délicieusement fantastique; ils se confondent avec les produits de la cuisine et de la cave. Le pique-assiette évoque dans son imagination la physionomie de son cher ami Tissu, le banquier. Est-ce bien la physionomie de Tissu? non, c'est un *dindon aux truffes* planté sur les épaules du banquier; car depuis longtemps Tissu a mérité l'immortalité par ses dindos aux truffes. Notre pique-assiette songe à Ledgerly, le marchand des ludes; la face de Ledgerly prend une forme analogue à celle d'une tranche de venaison. Notre pique-assiette garde un fidèle souvenir de Mondor l'escompteur; il voit la tête carrée de Mondor sortir d'une bouteille où l'étiquette de *Château-Margaux* est blasonnée en caractères lisibles. Ainsi le pique-assiette ne considère ses amis bipèdes que comme des représentations typiques des comestibles les plus exquis. Il sait les noms de Tissu, de Ledgerly et de Mondor; mais ce qui les lui rend chers, c'est le rapport qu'ils ont avec le dindon, la venaison et le bon vin.

Nous avons dix enfants, et trois fois le jour nous leur disons, à tous en général et à chacun en particulier : « Mes fils, soyez pique-assiettes. »

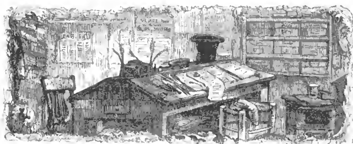
Henry Brownrigg, Esquire.







LE CLERC D'AVOUÉ



LE CLERC D'AVOUÉ [1].



Avez-vous jamais, lecteur, en qualité d'accusé, de témoin ou de spectateur, été à Bow-Street un lundi matin, au moment où l'on appelle les causes de police correctionnelle[2]? En ce cas, vous devez avoir remarqué la manière ambiguë avec laquelle la plupart des délinquants répondent à la question souvent réitérée : Qui êtes-vous? Les savetiers se qualifient de cordonniers en vieux; les chanteurs des rues se vantent d'exercer une profession libérale; les tailleurs sont des artistes décorateurs, et le portier même d'un cabinet d'affaires se donne le titre d'attaché au barreau.

Ennemi de tant d'affectation, moi, Christophe Mark, déclare hardiment et sans équivoque que je suis clerc d'avoué; oui, clerc d'avoué; non pas de ceux qui accolent à leur nom la pompeuse épithète d'*engagé*[3] : mais clerc d'avoué, dans toute l'acception du mot, clerc à l'habit râpé, au chapeau sans poil, à la chaussure délabrée.

Ma mère, je ne parlerai point de mon père, — il avait fait défaut, comme l'on dit, longtemps avant que je fusse inscrit sur le grand livre de la vie, — ma mère tenait une maison de deux étages dans une des rues solitaires de Somers-Town [4] : le premier

[1] Le titre anglais est *the lawyer's Clerk*, littéralement, le Clerc d'homme de loi. Ceux qui remplissent les fonctions de nos avoués se nomment *attorneys*, et les avocats *barristers*. (*N. du T.*)

[2] Bow-Street est une rue de Londres où siége le bureau de police. (*Id.*)

[3] Il y a en Angleterre deux espèces de clercs : les uns font avec leur patron un contrat pour sept ans, et paient annuellement une pension ; les autres sont salariés. Les premiers sont appelés *articled*, parce qu'ils sont liés par articles d'une convention. (*Id.*)

[4] Vaste faubourg de Londres. (*Id.*)

étage était loué à une famille, et au second vivait, ou plutôt végétait Jérémia Hobbs, *gentleman*, *one*, etc.[1], comme il aimait à s'en donner le titre. C'était un homme de bonne mine, bon locataire, déjeunant chez lui tous les matins à huit heures, sortant une demi-heure après, et rentrant avec sa clef à onze heures du soir.

Ce fut à lui que ma mère fit part des vœux qu'elle formait pour son premier né, et il entreprit en ma faveur d'aplanir le sentier du droit et du latin. Le succès de ses leçons de langue latine fut nécessairement borné, car il n'en savait pas un mot, sauf quelques phrases qu'il avait glanées dans la pratique d'Impey[2], et au bas des actes de procédure[3]. Après un examen rigoureux, il m'annonça qu'à un jour marqué je pourrais l'accompagner aux bureaux des cours de justice. J'omets ici mes longs préparatifs et les fastidieux détails de ma toilette. Le rendez-vous était pour midi, au coin de Chancery-Lane[4], au bout de Fleet-Street. Ma mère, impatiente, me mit à la porte dès dix heures précises, et comme je courus du faubourg à la ville, de cet *imperium in imperio*, sur le pied d'au moins huit milles à l'heure, j'arrivai dans Fleet-Street une heure et demie avant le temps prescrit.

Après avoir regardé, avec un étonnement qui bouleversait mon cerveau et confondait mes idées, la foule errante dans les rues, la multitude infinie qui s'y pressait en tous sens, je me glissai dans le quartier du Temple, uniquement pour tuer le temps. L'ombre du cadran (il y avait des cadrans à cette époque, quoique aujourd'hui il y en ait peu) semblait me dire : Va à tes affaires. Le triste et calme aspect des édifices sans ornements, l'architecture massive de l'église, la pesante construction des cloîtres, avec leurs inscriptions latines, dont les leçons de Hobbs ne m'avaient pas rendu capable de comprendre le sens, tout m'inspirait un invincible abattement, même les petits carrés de verdure, appelés jardins, respiraient la mélancolie; un pressentiment de ma destinée assombrissait mon cœur.

A onze heures, la scène change. Des portes s'ouvrent comme par enchantement au bout de la promenade du *Banc du roi*; on voit une multitude d'hommes et de jeunes gens courir çà et là, tenant en main de longues bandes de parchemin, rouges à l'une des extrémités (car le timbre sur les actes de procédure n'avait pas encore été aboli). Des gens, à la mine inquiète, passèrent rapidement près de moi, les poches bourrées de papier, tous paraissaient affairés, pas un seul heureux.

Je retournai au lieu du rendez-vous, et l'horloge sonnait midi, lorsque Hobbs parut au coin de Chancery-Lane. Il me mena, mystérieusement et en silence, au bureau du Banc du roi[5], bâtiment rabougri, retiré à l'extrémité de la promenade.

[1] Les diplômes d'avoué et d'avocat autorisent le porteur *gentleman* à être *one of the attorneys of the court of the queen's bench, at Westminster* (l'un des avoués de la cour du banc de la reine, à Westminster). On a l'habitude de remplacer cette phrase par *un*, etc., et un avoué peut être désigné par la qualification de *gentleman*, *one*, etc. (*N. du T.*)

[2] Ouvrage de droit anglais.

[3] La procédure anglaise a conservé encore beaucoup de mots latins. (*Id.*)

[4] Rue de Londres située près des cours de justice, et habitée principalement par des avocats. (*Id.*)

[5] Bureau où se délivrent les actes judiciaires. (*Id.*)

On lisait au-dessus des portes du rez-de-chaussée diverses indications, telles que celles-ci :

« SIGNATURE DES CITATIONS. »
« BUREAU DES JUGEMENTS. »
« CLERC DES CONCLUSIONS. »

Les murs étaient couverts d'avis rédigés par de jeunes sangsues aspirant à devenir avoués durant le terme prochain [1]. A ces placards s'en mêlaient d'autres, contenant les offres de service de personnes moins heureusement placées, qui désiraient un emploi de clerc domestique, etc., chez un avoué ou un avocat. Conformément aux instructions de Hobbs, je remplis la sixième partie d'une feuille de papier commun, d'un avis rédigé en la forme et manière qui suit :

CLÉRICATURE.

Le rédacteur de cet avis (âgé de 15 ans), désire obtenir une place de Clerc dans une étude d'avoué, pour faire des copies de pièces et grossoyer des écritures. S'adresser à A. B., 13, Petite-Rue-de-Clarendon, Somers-Town.

Quatre pains à cacheter suffirent pour attacher mon affiche aux murailles encombrées de placards, et, ayant ainsi invité le public à mettre à profit mes petits talents, je rentrai à la maison. Ce fut une soirée de bonheur : Hobbs, invité par ma mère, vint à huit heures et demie, et entama une dissertation aussi bruyante qu'érudite, sur la carrière des lois et les avantages qu'elle présentait. Ma pauvre mère, qui ne connaissait rien, et les lois pas plus qu'autre chose, voyait déjà à l'horizon lointain le sac de laine, et son fils se prélassant dessus; ma petite sœur aux cheveux blonds, assise à mes pieds sur un tabouret, semblait tourmentée d'un vague pressentiment de malheur, et de la crainte de perdre son unique protecteur, l'unique compagnon de ses jeux.

Une semaine ou deux après, on fit droit à ma requête, et au bout d'un long pourparler, je fus installé comme clerc expéditionnaire dans l'étude de M.... à quinze schillings par semaine.

Quand je commençai mon apprentissage, on était au terme si ironiquement affublé du nom joyeux de Saint-Hilaire [2]. Par une froide matinée de janvier, j'embrassai ma mère une demi-douzaine de fois, et la petite Jeanne cinquante fois, et je me mis en route.

[1] Toutes les citations doivent être signées par un officier préposé à cet effet. (*N. du T.*)

[2] Les séances des cours de justice s'ouvrent chaque année à quatre reprises différentes, qu'on appelle *termes*. Le dernier de ces *termes* est fixé par des actes du parlement; ils commencent à la Saint-Hilaire, à Pâques, à la Trinité et à la Saint-Michel. (*Id.*)

Que le premier jour d'esclavage est amer! je trouvais des charmes divins aux rues fangeuses et inondées de neige, car j'étais dépossédé de la liberté d'y flâner comme autrefois. Dans un accès de désespoir, je me promenai en long et en large devant la porte qui allait se refermer sur moi; et lorsque l'horloge sonna neuf heures, j'empoignai la sonnette de l'étude.

J'étais le premier au poste, et je restai seul pour la première fois de ma vie dans le sanctuaire de la cléricature. On y voyait :

1° De grands bureaux à trois places, et de hauts tabourets couverts de cuir;

2° Des registres et des journaux sur des planches;

3° Un casier à lettres, avec trois étiquettes : *Grande poste*, *Petite poste*, *A porter*.

Dans de curieuses encoignures, marquées de toutes les lettres de l'alphabet, gisaient des liasses de papiers; et contre les murs étaient rangées des boites d'étain vernissé, sur lesquelles étaient écrits des noms de gentilshommes, de marchands, etc. J'appris plus tard que les susdites boîtes contenaient des actes et des contrats.

Il y avait pour chaque bureau un vaste encrier de plomb, et une demi-rame de papier brouillard, appelée en terme technique *un matelas*.

A peine avais-je fait mon inventaire, que le premier clerc arriva; il m'assigna une place, et me mit aussitôt à la besogne; on me chargea de transcrire des conclusions sur papier d'actes pour les remettre aux conseils du défendeur. Cette tâche intéressante m'occupa jusqu'à deux heures, et l'on me dit d'aller dîner pour revenir à quatre heures.

Je n'ai pas besoin de dire avec quelle précipitation je me ruai hors de l'étude; j'épargne au lecteur les félicitations, les questions sans fin, les espérances, les compliments de ma mère. Elle était au comble de la joie; mais, ô prévoyante simplicité de l'enfance! en passant la demi-heure que j'avais de libre à jouer avec la petite Jeanne, dans le clos de huit pieds sur douze qu'on nommait le jardin, elle me regarda en face avec anxiété, et s'écria d'une voix larmoyante : « Ce métier ne vous va pas, Christophe! »

Elle avait compris que l'enfant libre et indépendant s'était mis à la chaîne, et qu'un premier nuage avait passé sur le soleil de mon heureuse existence.

Dirai-je mes pénibles travaux, mes regrets de la verdure et des champs, les regards d'envie que je jetais sur les enfants qui jouaient au bas de ma prison, mes désirs moins nobles, mais non moins ardents, d'aller jouer aux barres et à cache-cache? Je travaillais soixante heures par semaine, gagnant par heure une modeste rétribution de trois *pence*, et barbouillant une moyenne de huit rôles, pour lesquels mon patron recevait deux schillings huit *pence*. La différence qui existe entre les bénéfices du maître et le salaire des travailleurs est la cause incessante du mécontentement des classes laborieuses. En admettant que l'évaluation du produit de mon travail soit exacte, le compte de la semaine est ainsi réparti

	AVOUÉ.			CLERC D'AVOUÉ.		
	liv. ster.	schil.	pence.	liv. ster.	schil.	pence.
480 rôles, à 4 pence le rôle	8	0	0	0	15	0

J'ai décrit mon initiation; laissons ce sujet stérile en lui-même, et dépeignons mes compagnons d'infortune. Je ne dis rien de mes patrons; c'étaient des hommes de loi, des jurisconsultes; c'est de leurs subordonnés seulement que je veux m'occuper.

LE PREMIER CLERC

Avait quarante-six ans, mais il paraissait en avoir soixante-quatre; sa tête était petite et ratatinée; ses cheveux étaient légèrement grisonnants; sa cravate blanche semblait avoir été lavée dans une infusion de camomille. Il avait un habit noir, dont la nuance pâlissait à vue d'œil; un pantalon gris, des guêtres noires, et constamment un crêpe à son chapeau, quoiqu'il ne fût à la connaissance de personne qu'il eût eu, ou perdu un parent quelconque. Les quatre termes étaient pour lui les quatre saisons, Saint-Hilaire son printemps, Pâques son été, la Trinité son automne, et la Saint-Michel son hiver. Il n'avait lu que des livres de droit depuis qu'il avait cessé d'étudier l'alphabet; et s'il mettait le nez dans un journal, c'était pour en avoir l'intéressante partie intitulée *Nisi prius*[1]. En fait de beaux-arts, il ne connaissait absolument que les portraits de juges appendus aux murs de la cour de la Chancellerie; et il n'avait été au spectacle qu'une seule fois à moitié prix[2], alléché par la scène du procès du *Marchand de Venise*, et la comédie intitulée : *Amour, Droit et Médecine*.

Joseph Grainger aimait son métier avec un véritable dévouement. Il trouvait à des conclusions des beautés incomparables, et s'extasiait sur une production de défense. Avec quelle ivresse il recevait du juge une autorisation de plaider sur des demandes supplémentaires! Quelle délicieuse perspective de complication s'ouvrait devant lui! Il pensait avec transport aux répliques! Joseph ne connaissait d'autre but de promenade que les cours de justice; il ne songeait à rendre visite à personne, si ce n'est à l'avocat de son client; sa démarche tenait à la fois de la course et du saut.

Il avait aussi ses plaisanteries; il fallait, pour le mettre en gaieté, des anecdotes telles que celles-ci :

Un certain Salter, plus occupé de ses plaisirs que de plaider, voulait envoyer un avertissement à un autre avoué. N'ayant pas trouvé ce dernier chez lui, il avait, selon l'usage, affiché le susdit avertissement à la porte; mais, dans sa précipitation, il colla à la muraille le côté écrit de l'acte. C'était pour les juges un cas fort épineux. La loi n'avait nullement prévu une semblable question; elle exigeait seulement que l'avertissement fût affiché, et, moins attentive que les parents de Billy Lackaday[3], elle n'avait point mentionné de quel côté.

[1] Nom d'une cour de justice à Londres.

[2] Après neuf heures on peut entrer à tous les spectacles en payant demi-place.

[3] Héros d'un conte populaire. Ses parents, voulant s'en débarrasser, le mirent dans une boîte; et, pour qu'il ne fût pas culbuté, eurent la précaution d'écrire au-dessus de sa tête sur la boîte : *The side upmost* (tenez ce côté en haut). (*N. du T.*)

Une autre histoire délicieusement drôlatique, mêlée d'un tant soit peu de perfidie, le jetait dans des convulsions d'hilarité, même quand il narrait pour la mille et vingt et unième fois.

M. C. fit une sommation à produire des défenses, en l'absence de l'avoué de la partie adverse, et la glissa dans la boite aux lettres par la fente pratiquée à la porte ; mais il la retira immédiatement. Il obtint ensuite sentence par défaut, et, quand on forma opposition au jugement, il jura, avec le plus grand sang-froid, qu'il avait dûment averti son adversaire en mettant la sommation dans la boite aux lettres. « Il n'était pas obligé de jurer qu'il l'y avait laissée, » ajoutait Grainger, avec une exclamation de joie.

Hélas! qu'elles sont fragiles les bases de la félicité humaine! Grainger, mort comme il l'était aux séductions de la beauté, aurait pu sembler inaccessible aux coups du sort : mais non! lord Brougham lui ravit son premier — son dernier — son unique amour. Ce personnage inconstant imagina un plan qui écourtait et rognait les plaidoiries. Plus de ces conclusions enflées de longues énumérations du détail des travaux exécutés, des sommes reçues et dépensées, avec l'inévitable péroraison du compte, appelée *computasset* [1]. L'innovateur impitoyable anéantissait tout cela ; la plaidoirie perdait son assommante prolixité, et menaçait d'avoir un peu de sens commun. Le rêve de la vie de Joseph Grainger était passé et ne pouvait durer plus longtemps! La douceur de son caractère le rendait impropre à lutter contre le malheur : le chagrin s'empara de lui; son nez devint aussi effilé qu'une plume, et il tint d'incohérents discours sur les plaidoiries du bon vieux temps. Il mourut de douleur, et laissa inachevés plusieurs ouvrages, qui, si l'éditeur Bentley voulait les publier, composeraient un intéressant supplément à la littérature légère du jour. On y remarque les suivants :

Concordance complète des actes du parlement;

Digeste de Lyttleton [2] annoté par Coke;

Enfin (en cent huit volumes), Pensées diverses inspirées par la lecture des annales judiciaires [3].

LE CLERC DE LOI COMMUNE [4].

Bob Watkins était un tout autre personnage : il portait une cravate de soie bleue, et un habit lie de vin ; il se piquait d'être à la mode. Il avait un oncle, homme de poids et d'importance, et, en poursuivant les infortunés débiteurs de ce *gentleman*, il avait acquis les moyens de surpasser en éclat le reste de ses collègues. Bob avait

[1] Mot qui signifie *qu'il soit compté* ; nom donné à la partie des conclusions par laquelle le demandeur réclame l'apurement d'un compte (*N. du T.*)

[2] Jurisconsulte anglais très-ancien.

[3] *Terms reports*, relation publiée à la fin de chaque terme des procès de la session.

[4] On appelle ainsi un clerc uniquement chargé de poursuivre les débiteurs à la requête des créanciers. (*N. du T.*)

cinq pieds trois pouces et demi, mais il assurait sur l'honneur qu'il avait cinq pieds six pouces. Sa science judiciaire ne s'étendait pas au delà de la connaissance des bureaux, mais il avait un air de suffisance qui semblait promettre un avenir. Le premier clerc avait pour Bob un suprême mépris, que celui-ci, il est juste d'en faire la remarque, lui rendait avec usure. Mais si M. Watkins ne brillait pas à l'étude, au dehors il faisait une certaine figure. Il se moquait du vieux petit clerc du bureau de *Commons Bails*[1], et était sur le pied de l'intimité avec tout le bureau de *bill of Middlesex*[2]. Il y avait aussi un certain jeune avocat dont il était réellement le protecteur, ayant plein crédit auprès des clients pour leur soutirer leurs demi-guinées[3]. Le bruit même a couru que plus d'un homme de loi jouissant maintenant d'une immense renommée consentait alors à partager avec le clerc de loi commune ce salaire, le plus minime de tous ceux qu'on accorde aux avocats.

Quoi qu'il en soit, Bob buvait du porter à la taverne du Coq, et mangeait des huîtres à celle de l'Arc-en-Ciel. Tous les jours, après onze heures, il quittait l'étude, et dirigeait ses pas vers le Temple, revenant à quatre heures pour annoncer aux divers avoués des environs la situation des affaires qui lui étaient confiées[4].

A six heures, il quittait ordinairement l'étude, pour n'y plus revenir de la soirée : c'était alors que réellement il commençait à vivre. Il était choyé à la taverne des Armes du Roi, chaudement accueilli à celle de la Conduite, et fêté à celle de l'Aigle. Il chantait toutes les chansons populaires, avec toutes les roulades et variations inventées par M. J. Braham[5]; et telle était son impartialité, qu'il les introduisait invariablement dans tout ce qu'il chantait, que ce fût *Paddy-Carey*[6], *la Mort de Nelson*, ou *le Songe d'Amour*.

Bob avait des accointances avec certaines dames qui portent de légers vêtements bleus, et chantent à Bagnigge-Wells[7], sous la dénomination d'artistes; mais c'était lorsqu'il présidait un club de clercs qu'il était réellement dans son élément. Là, le musicien devenait orateur; non content de chanter, il parlait; et lorsqu'une fois par mois on proposait de boire à la santé du président, avec trois fois trois hourrah, Bob jetait sa pipe avec un empressement qu'on eût pu prendre tout aussi bien pour de l'indignation que pour de la reconnaissance, posait sa main droite sur son cœur, passait dans ses cheveux sa main de babord, frottait avec l'un de ses doigts le des-

[1] Cautions communes. Lorsqu'un débiteur est dans le cas d'être arrêté, il est obligé de donner caution pour conserver sa liberté. Avant la réforme de la législation, il y avait à Londres des gens appelés *commons bails*, qui faisaient le métier de cautions, et répondaient de tout le monde pour la bagatelle de 3 shillings. (*N. du T.*)

[2] Bureau où l'on enregistre, en vertu d'un bill du parlement, tous les contrats passés dans le comté de Middlesex. (*Id.*)

[3] Il y a certains actes judiciaires qu'on ne peut faire sans une autorisation des juges; et toutes les fois que l'avocat la demande, son client lui paie une demi-guinée. Bob Watkins déterminait les clients à cette espèce d'actes. (*Id.*)

[4] Les avoués qui demeurent à la campagne ont un agent qu'ils chargent de surveiller leurs procès à Londres (*Id.*)

[5] Célèbre ténor anglais. (*Id.*)

[6] Chanson comique anglaise. (*Id.*)

[7] Petit jardin où l'on joue la comédie et où l'on chante. (*Id.*)

sus de sa proéminence nasale, et assurait à la société que c'était le plus glorieux moment de sa vie.

En matière de théâtre, Watkins était ferré à glace; il parlait familièrement de Ned Kean, de Jak Harley, de Billy Blanchard, et de Charley Kemble [1], toussait d'une certaine manière quand on prononçait le nom de madame Vestris; et lorsqu'il était question, en général, de dames aussi fameuses par leurs talents que par leur conduite, il donnait à entendre, en remuant les épaules, que sa profession le mettait à même de voir de fort étranges scènes; il boutonnait son habit de manière à se serrer la taille; jetait sur la compagnie un coup d'œil qui aspirait à paraître significatif, auquel, chose étrange à dire, la compagnie répondait par un regard qui donnait lieu de croire qu'elle avait compris. Alors M. Watkins prenait son verre, s'administrait d'amples libations, et passait à un autre sujet, ou à une autre dame.

Durant ces visites à ces concerts où se réunissent les deux sexes, où se mêlent artistiquement le sentiment et les cigares, le ravissement et le rhum, la limonade et les chansons d'amour, Bob se concilia les bonnes grâces d'une dame qui pouvait avoir, ou ne pas avoir quarante ans; elle avait autrefois figuré comme demoiselle de comptoir, et avait été séduite par son maître, qu'elle avait épousé et enterré, conformément à un usage tellement immémorial que la tradition humaine ne conserve point d'exemple du contraire.

Le clerc de loi commune est aujourd'hui restaurateur patenté; le matin, il opère la saisie des biens d'autrui, et le soir il s'installe dans son propre fauteuil. Il fait d'admirables plaisanteries, disant qu'il n'est pas étonnant que sa femme ait aimé un homme de loi, elle qui avait comparu à la barre [2]; et lorsque les habitués se demandent quelles raisons pourraient les empêcher d'avoir un autre verre de grog, il prend le ton et les manières d'un président, et dit d'un air capable : « Posez vos conclusions! »

[1] Noms d'acteurs célèbres; Watkins les appelle par leurs prénoms abrégés. Ainsi *Ned* pour *Edmond Jack* pour *Jacques*. (*N. du T.*)

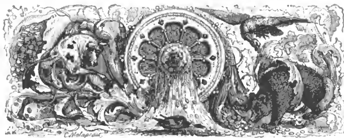
[2] Jeu de mots. *Bar* signifie également *comptoir* et *barre d'un tribunal*. (*Id.*)







LE COURTIER MARRON.



LE COURTIER MARRON.



Il est généralement admis que nous autres Anglais sommes les meilleures gens qu'on puisse rencontrer dans le monde ; et cependant il nous est parfois venu à l'idée que dans ce pays on témoignait un peu trop de déférence à la richesse. Nous nous sommes quelquefois permis de penser que ce n'était pas l'unique objet indispensable, le *nec plus ultrà*, le total général du mérite. De temps à autre nous nous sommes laissé aller à croire que la pauvreté n'est pas absolument infâme, et que c'est punir un peu rigoureusement la vertu en baillons que de l'envoyer pour trois mois au *treadmill*[1] ; deux mois, — disons six semaines, ce serait assez. Ayant confessé notre hérésie, nous poursuivons, à moins que la clameur publique ne nous arrête dans notre essor.

Elle était bien profonde la remarque de ce sage qui, dans un but quelconque, devait avoir scruté le cœur humain, lorsqu'il posait en principe qu'il y avait de bonnes et méchantes gens de tous les états. Nous en sommes parfaitement convaincu. D'honnêtes procureurs peuvent se trouver, si l'on veut se donner la peine de les chercher avec soin, les dépositaires ne partent pas toujours pour l'Amérique, et il arrive quelquefois aux orphelins d'obtenir justice.

Par conséquent, il y a de bons et de mauvais courtiers ; plusieurs sont excellents ; quelques-uns, comme ci, comme ça, c'est-à-dire, comme ci dans un temps, et comme ça dans l'autre ; et un petit nombre, nous osons le dire, assez mauvais.

Par ma foi, j'ai connu jadis un *gentleman* de cette dernière espèce (il est main-

[1] Moulin mis en mouvement par des hommes condamnés à ce travail pour certains délits de police correctionnelle. (*N. du T.*)

tenant à la Nouvelle-Galles méridionale), qui, si Ariel[1] lui était apparu, en lui disant :

> Ton pauvre père est gisant sous les eaux :
> En corail pur sont transformés ses os ;
> Il n'a plus d'yeux, deux perles les remplacent,

se serait dit à lui-même : Quelle brillante spéculation si je pouvais repêcher papa, et le vendre en détail aux bijoutiers !

Ces égards excessifs pour la richesse (qui sert de *criterium* pour la morale et tient la place de la vertu) entraînent les hommes à d'étranges démarches pour l'acquérir. Il faut gagner de l'argent ; sans cela, comment être un homme de quelque valeur? Il faut posséder la chose indispensable ; autrement, comment conserver sa position sociale ? Il faut réaliser des fonds ; autrement, comment mistress Robinson tiendrait-elle tête à ses voisins, qui viennent de prendre voiture et mettre en livrée leur laquais, doué d'une paire d'irréprochables mollets, et de louer un cocher en petite perruque blonde à triples canons? car tout le monde aime l'aristocratie.

Votre courtier arrange tout cela : par la puissance de son art, il attire à lui les espèces. Adroit sans le paraître, menant de front les affaires et les plaisirs, il voltige à la Bourse pendant une vingtaine d'années, et se retire avec un bénéfice d'un quart de million. Mais quand je dis votre courtier, je n'entends point par là l'individu rangé, soigneux, mercantile, et nullement spéculateur, qui achète et vend des rentes pour le compte d'autrui, qui reçoit de son agricole ami de province l'ordre de placer mille ou deux mille livres dans le trois et demi, les récoltes étant mauvaises, et le prix du blé n'étant guère que de soixante-dix shillings le setier ; qui, une fois par trimestre, assiste la vieille *lady* veuve de Kennington, lui guide la main lorsqu'elle signe le reçu de sa rente, et satisfait à ses demandes relativement à l'éponge que ces misérables radicaux ont peut-être réellement l'intention de passer sur la dette publique, comme ils menacent de le faire. Il est vrai que ce prudent personnage est parfois la proie d'un ver rongeur : il se hasarde tant soit peu dans les bons de l'Échiquier, et s'enfonce dans les coupons de la tontine. Il achètera une succession à venir s'il a vu pendant les quinze jours précédents le médecin remuer la tête en parlant de votre oncle asthmatique ; mais il est d'une prudence diabolique. Il n'achète pas chat en poche ; il faut qu'il examine l'enfant, et décide si le lait de la nourrice est bon. Il y regardera à deux fois avant de sauter, prend longtemps son élan, et ne se risque guère ; et quand il a fait un mince bénéfice sur un emprunt, il se rend en omnibus à sa maison du faubourg, arrose les géraniums de sa cour d'entrée, et se dit que sa femme avait vraiment raison l'autre jour : — il y a place pour une petite remise et une écurie.

Votre courtier véritable est une espèce d'être différente. Pour lui les vicissitudes de la fortune dans ce bas monde ne sont importantes que par l'influence qu'elles ont sur le cours de la rente. Il s'inquiète des fonds qu'il ne voit jamais, et qui ne sau-

[1] Personnage de *la Tempête*, de Shakspeare. Voyez cette pièce (acte III, scène v). *N. du T.*

raient l'intéresser directement; et il peut dire le taux des consolidés, à un huitième près, à toute minute du jour.

Le courtier est un *taureau* ou un *ours* [1]. — Fantastiques dénominations! Êtes-vous curieux de savoir, cher lecteur non initié, pourquoi on les distingue sous des noms aussi plaisants et aussi zoologiques? Il est dans la nature du taureau de soulever avec ses cornes. Pour preuve, regardez en l'air, et voyez pirouetter ce malencontreux conducteur de bestiaux. Il est de la nature de l'ours de chercher à jeter rudement à terre. Le taureau donc spécule sur la hausse des fonds; — l'ours, sur la baisse. Mais si le taureau s'embarrasse les cornes, ou si l'ours se brûle les pattes en cherchant à se chauffer, chacun d'eux est immédiatement transformé en un volatile domestique, atteint dans l'une de ses pattes d'une fâcheuse infirmité : en d'autres termes, il se change en *canard boiteux* [2]. Quelques personnes, plus amies de la métaphore que de l'ornithologie, l'appellent *barboteur*.

Si quelqu'un a l'envie de voir ces taureaux ou ces ours, qu'il fasse en sorte d'entrer dans leur repaire, situé à Capel-Court [3], Bartholomew-Lane. Le défaut d'occupation sédentaire les rend égrillards et joyeux, et une gaieté générale s'empare des jeunes et des vieux. Ce sont des farceurs de la plus belle eau, — mettant leurs railleries en actions. Si des coups de pied donnés au chapeau d'une personne étrangère à la Bourse étaient un agréable badinage, si des coups de coude impoliment administrés aux intrus formaient une exquise plaisanterie, ils pourraient passer pour remarquablement ingénieux. Quoi qu'il en soit, ils sont forts sur la riposte physique, remplis d'une gaieté tout animale, — spirituels à coups de poings.

Celui qui s'installera à l'extrémité occidentale du bâtiment de la Banque y pourra voir quelques-uns de ses frères lais (qui ne sont point membres de la corporation des agents de change) se presser pour consulter le thermomètre des consolidés [4], suspendu au mur de l'édifice; et, selon que le mercure financier sera au-dessus ou au-dessous de zéro, il entendra le taureau rugir, ou l'ours grogner de plaisir.

La Bourse est un marché où plus d'un malencontreux pasteur amène ses troupeaux; il a très-grand soin de leur graisser la queue, et de les rendre alertes; et rien n'est plus amusant que la manière dont ils lui échappent. Du diable s'il en reverra jamais un seul!

Citons un exemple: Parsons, fabricant de boutons, que nous connaissons bien. La fortune avait favorisé Parsons, c'est-à-dire qu'après trente ans de peine et d'économie, il avait amassé environ dix mille livres sterling; il songeait à la retraite, et à une maison de campagne; l'emplacement même, le séjour de prédilection, paradis terrestre, à l'abri du serpent, la hauteur des murailles, avaient été choisis et approuvés *en famille*, selon son emphatique expression. Dans une heure fatale, Parsons tourna un œil, et puis deux, — du côté de la Bourse.

Il faut savoir que Parsons n'avait été pendant trente ans qu'une sorte d'horloge

[1] *Haussier* ou *baissier*.
[2] Nom donné au courtier qui fait de mauvaises affaires. (*N. du T.*)
[3] Quartier habité par un grand nombre d'agents de change. (*Id.*)
[4] Affiche indiquant le cours de la rente, que l'on placarde à certaines places désignées. (*Id.*)

ambulante, n'ayant jamais besoin d'être montée. Il eût pu indiquer exactement l'heure et la minute par chacun de ses mouvements : sortir, rentrer, se lever, s'asseoir, tout chez lui était invariablement réglé. Mais dès lors il devint léger, inconstant, inégal, — une énigme en chair et en os. Sa femme, — que lui-même appelait tendrement sa vieille femme, — ne pouvait en deviner le mot.

« Diable d'homme! quelle mouche l'a piqué? il va et vient, il court çà et là comme un chien dans une école de danse : je crois que l'étage supérieur de son corps a besoin de réparation, et qu'il est avarié dans ses œuvres vives. »

Ce n'était que trop vrai : celui qui fait les cartes en est quelquefois victime. La roue de la Fortune tourne avec plus de rapidité que celle d'un wagon ; les fonds sont sujets à des fluctuations, et l'en n'en est guère averti à temps. « Hélas! vint le vent et la pluie! l'averse tomba, l'ouragan siffla, et l'endroit où le pauvre Parsons rendit le dernier soupir fut bien différent de sa jolie petite *villa*. Il mourut avant la promulgation de l'acte du parlement qui supprime l'arrestation pour dettes.

Maintenant il nous semble à propos de donner quelques détails sur le digne *gentleman* dont le portrait en raccourci est sous nos yeux. Grégoire Grayson ne peut, nous le croyons, se vanter d'une illustre origine ; et, s'il le pouvait, nous ne pensons pas qu'il fût disposé à le faire. Il est possible que le chef de sa famille soit venu en Angleterre avec le Conquérant, mais, dans ce cas, il y vint incognito. La vérité est que le père de Grayson était commissionnaire, et sa mère femme de ménage du vieux Perkins le courtier, dont le père avait fait la culbute dans la terrible bourrasque de la mer du Sud [1].

La manière irréprochable dont le jeune Grégoire nettoyait les souliers de Perkins suggéra probablement à celui-ci l'idée que l'enfant était merveilleusement apte à les chausser : il conçut de l'affection pour lui, l'éleva sur le piédestal, et apprit à sa jeune intelligence la manière de jouer à la Bourse. Il mourut, lui laissant toute sa fortune qui n'était pas médiocre, je vous le garantis. Longtemps avant, néanmoins, Grégoire Grayson était devenu un adepte dans l'art mystérieux du courtage. Il s'y perfectionna sans cesse.

L'expérience acquise à force de pratique,
Devint enfin pour lui comme un don prophétique.

Maintenant il est cossu, très-cossu ; quelques-uns disent immensément riche. Vous pouvez vous tromper de cinquante mille livres dans l'évaluation de sa fortune, et néanmoins nommer un chiffre très-élevé.

Ayez la bonté, bienveillant lecteur, de jeter les yeux sur Grégoire Grayson : on prétend qu'il a quelque ressemblance avec le vieux Perkins. On s'est dit, d'abord en confidence sans doute, autrement le bruit ne s'en serait jamais si bien accrédité, que Perkins était réellement, — enfin n'importe. Ce chapeau, remarquez-vous la

[1] A la fin du siècle dernier, une compagnie se forma pour envoyer des vaisseaux et former des colonies dans la mer du Sud. Cette entreprise ne réussit pas. (*N. du T.*)

forme du chapeau? est un servile plagiat de celui de son ancien patron; ce jabot est tout à fait Perkins. Mais les temps sont changés. Perkins vivait dans la partie supérieure d'une maison obscure d'un quartier retiré, ayant vue par derrière sur le cimetière dans lequel il repose, et passait ses soirées dans un café borgne. Grayson habite au centre de Londres, donne et reçoit d'excellents dîners, et a l'intention sans doute de se faire enterrer dans l'un des plus magnifiques caveaux du cimetière de Bayswater. Nous savons qu'il a pris un grand nombre d'actions dans l'une de ces spéculations *memento mori*, faites tout récemment [1], et qu'il désigne facétieusement ces actions sous le titre de *post-obits* [2].

Qui sait? — Grégoire Grayson n'est pas un homme à s'inquiéter qu'on sache qu'il a épousé la fille de la blanchisseuse qui lui apportait son linge tous les samedis soirs, avec accompagnement d'une petite note griffonnée, qu'on eût dit acquittée avec une lardoire? mistress Grayson eut jadis des qualités personnelles d'un ordre assez relevé, et elle est maintenant aussi belle que ses cinquante-cinq ans veulent bien le lui permettre; elle a véritablement beaucoup des airs d'une dame, beaucoup plus que certaines dames appelées ainsi plutôt par leur naissance que par leurs manières. Les deux demoiselles Grayson sont, selon nous, de charmantes personnes, capables de parler de poésie, de Belliui, de Shakspeare et d'harmonica, tout aussi bien que le plus *fashionable* couple de demoiselles de la paroisse de Bloomsbury. On les a prises l'autre jour, dans leur loge, pour les nobles demoiselles de je ne sais quoi, — j'oublie le nom; — mais j'en ai entendu cent fois conter l'aventure à Woburn-Place, mistress Grayson en est aux anges.

Il est plus aisé de donner un exemple du caractère de Grégoire Grayson que de le dépeindre. Un matin il était assis dans son bureau, à Warnford-Court, jetant sur ses affaires un coup d'œil rétrospectif, comme aurait dit son ami Larkins, lorsque parut ce *gentleman* en personne.

M. Larkins était un de ces individus dont la principale affaire est de s'occuper des affaires d'autrui, et dont le plaisir est de prendre toute chose en plaisantant.

« Je vous ai surpris dans un moment de mélancolie, à ce que je vois, dit-il.

— Pas du tout, répondit Grayson.

— Avez-vous appris quelque chose au sujet de Tom Beccles? demanda l'autre.

— Non; il n'y a qu'un instant que je suis ici. Que dit-on?

— Il est en fuite, il s'est éclipsé! Ah! ah! quelle mine vous faites! il est parti sans dire adieu à aucun de nous, je vous l'assure. »

M. Grayson siffla entre ses dents. « Et qui vous l'a dit?

— L'ami Bradbury, dit Larkins. Vous savez que c'est demain jour de règlement, et Tom n'avait aucune envie de régler. Comme il ne peut payer la différence, il préfère ne rien payer du tout. Ah! ah! mais je le devine à la longueur de votre physionomie, il vous a mis dedans, — hein? Allons, c'est délicieux, ma parole d'honneur! »

[1] Entreprise de cimetières particuliers. Les dissidents, en haine de l'Église anglicane, ont créé un grand nombre de cimetières de ce genre. (*N. du T.*)

[2] Billets faits par des jeunes gens de famille, payables sur les successions qui doivent leur échoir. (*Id.*)

Et Larkins ricana avec l'expression d'un homme convaincu que lui-même ne court aucun risque.

La figure de Grayson, à cette nouvelle, annonçait un terrible mécompte.

« Mais Beccles a des biens? dit-il d'une voix légèrement altérée.

— Il paraît qu'il en a fait une donation générale à sa femme, il y a quelques mois, dit froidement Larkins. Tom considère comme un devoir sacré de prendre soin de sa femme et de ses enfants, c'est ce qu'il disait, et du diable si l'on en tirera un sou.

— Le misérable! murmura Grayson.

— Quel est le chiffre? demanda Larkins d'un air d'indifférence, à quelle somme se monte votre perte?

— A environ quinze cents livres, — ou un peu plus, grommela Grégoire, en remettant dans sa poche son portefeuille, après avoir arrêté dessus pendant quelques moments un regard douloureux.

— C'est agréable. — Très-agréable, observa Larkins. Devinez ce qu'a fait le scélérat pour se rendre intéressant? Bradbury m'a dit que Tom avait dernièrement découvert une veuve imaginaire d'un frère apocryphe avec une énorme liguée postiche, et qu'il avait ressuscité une grand'mère dans la détresse pour leur tenir compagnie; vous voyez donc bien qu'il avait des charges. C'est dommage qu'on ne les ait pas connues avant qu'il eût passé tant de marchés.

— Je vais en apprendre davantage, dit Grayson, saisissant son chapeau sur son bureau avec une mauvaise humeur mal déguisée.

— A propos, dit Larkins en lui prenant le bras, je vous ai vu regarder une affiche de spectacle hier.

— Oui, oui, en effet, je crois, répondit Grayson avec impatience; mes filles désirent voir la nouvelle pièce à Covent-Garden.

— Vous ne pariez jamais, je crois, lui demanda son ami.

— Jamais!

— Quelquefois au whist, reprit Larkins, je vous ai vu. Je vais vous dire ce dont il s'agit: j'ai parié cinquante contre trente avec Lightly que Covent-Garden n'irait pas si bien que Drury-Lane durant cette saison, si ce dernier théâtre engage les Chérokees, et conclut un traité avec les trois éléphants blancs de Siam. Shakspeare ne peut lutter contre la danse guerrière des Chérokees et les éléphants blancs.

— Au diable..... Shakspeare, » allait dire Grégoire, mais il se reprit et lança sa malédiction sur les Chérokees et les éléphants blancs, pour qu'ils la partageassent également entre eux. « Adieu, je suis très-occupé maintenant; » et il s'empressa de quitter son imperturbable bourreau.

Grayson avait un grand fonds de philosophie: mais malheureusement, par une erreur de sa générosité, il la réservait tout entière pour les malheurs de ses amis, n'en mettant jamais à part la moindre partie pour lui-même. Toute la matinée, il fut, pour nous servir de l'expression, dans un embarras du diable, et revint chez lui, à quatre heures, avec une mauvaise opinion des hommes en général, et de l'individu dénommé Beccles en particulier. Le balayeur de Bloomsbury-Square vit bien qu'il n'aurait pas ce jour-là son sou accoutumé; et le laquais, en descendant à la cuisine,

raconta que le vieux barbon lui avait pincé le nez en passant, et avait marmotté quelques mots de congé.

« Pas moyen d'aller à Brighton cet hiver, mistress Grayson, s'écria Grégoire, en entrant dans le salon.

— Mon amour! s'écria mistress Grayson.

— Mon cher papa! » reprirent en duo les jeunes filles. Mais il y avait sur la figure du mari et du père quelque chose qui fit voir aux trois dames qu'il serait plus qu'inutile de soulever cette question pour le moment.

Ce ne fut que le soir au salon, que Grégoire énuméra les griefs de Grayson contre Beccles, ce qu'il fit dans un discours plus remarquable par le sentiment que par le laconisme. La discussion sur ce sujet était à peine terminée, qu'on annonça M. Lightly. Après les salutations d'usage, M. Lightly s'assit.

« Je ne vous ai pas vu dans la Cité aujourd'hui, dit Grayson. Avez-vous entendu parler de Beccles?

— Oui.

— Que pensez-vous de lui?

— C'est un homme du monde. »

Grayson pensa que cette phrase annonçait bien de l'insensibilité, et manifesta son dissentiment par un sourd murmure.

« Quand mistress Lightly nous invitera-t-elle à venir voir le *lion* littéraire dont elle nous a parlé? demanda l'une des jeunes filles.

— Est-ce que mistress Lightly vous a dit qu'elle s'était procuré un *lion* littéraire? dit Lightly; ah! je m'en souviens; mais ce n'est pas un *lion*, je vous l'assure : il ne ressemble pas plus à un lion qu'à un petit chien caniche tondu. Puis-je vous dire un mot en particulier? ajouta-t-il en se tournant vers Grayson.

— Certainement! » Et le vieux *gentleman* le conduisit dans la salle à manger.

« C'est demain jour de règlement, dit Lightly, avec un calme affecté.

— Vous nous apprenez de rares nouvelles, reprit ironiquement Grayson.

— J'en ai de plus étranges à vous communiquer : je vais faire faillite.

— Bon Dieu! Lightly, est-il possible?

— Aussi vrai que deux farthings font un demi-penny, répliqua Lightly en secouant la tête... N'est-ce pas, Grayson, c'est diablement dur? »

Grayson demeura muet pendant quelques minutes.

« Pourquoi venez-vous me conter vos malheurs? dit-il enfin; je ne suis pas intéressé dans cette faillite; il n'y a rien entre nous, je pense?

— Rien; mais vous m'avez témoigné de la bienveillance, mon cher ami, et je sens que j'ai besoin d'ouvrir mon cœur à quelqu'un. Vous ne me croiriez pas, mais, sur mon âme, j'ose à peine rentrer chez moi. Pauvre Émilie!

— Voilà ce que c'est, s'écria Grégoire; vous êtes si volontaire et si têtu. Je vous l'ai toujours dit; vous ne voulez pas suivre mes conseils; vous voudriez avoir l'argent en poche avant qu'il fût sorti de la Monnaie. Vous ne valez pas mieux que ce pauvre Berner, qui s'est brûlé la cervelle en 1825.

— Lui! s'écria Lightly, je ne suis pas tout à fait aussi fou que lui! S'il plantait

un pommier, il donnait en même temps l'ordre de préparer la pâte pour faire les beignets.

— Et vous, repartit Grayson, vous voudriez déjà peler les pommes à l'époque où l'on sème le blé; voilà toute la différence. Quel est votre déficit?

— Cinq mille livres, — ou un peu plus, dit Lightly.

— Hom! c'est rude, diablement rude. Que comptez-vous faire?

— Oh! je pourrais m'en tirer sous peu, j'ose le dire, reprit Lightly; mais cependant voilà le diable! il faut que je vende ma maison du faubourg, que je renvoie mes domestiques, — y compris mon *tigre,* — et que je vive de privations jusqu'à un retour de fortune.

— C'est ce qui ne devra pas plaire à mistress Lightly, observa Grayson.

— C'est ce qui ne devra pas lui plaire, répondit Lightly; mais je vous dirai, Grayson, que ce qui lui plaira, et lui plaît, c'est un homme d'honneur, qu'elle préfère à un fripon. »

Une légère convulsion contracta les traits de Grayson; il fit un mouvement comme pour se lever.

« A propos, je vous retiens, dit Lightly; je vous souhaite le bonsoir.

— Si vous venez demain matin, à dix heures, dit Grayson, je vous remettrai un billet de six mille livres, et nous réglerons à un an.

— Dites-vous vrai? s'écria Lightly, en bondissant de joie, et en frappant dans ses mains avec un bruit qui fit tinter les verres sur le buffet. Que je sois pendu si je ne fais faire votre portrait, Grayson! vous serez peint sous la figure du bon Samaritain. Howard n'était qu'un polisson auprès de vous. »

Litghly se détourna, et passa la main sur ses yeux.

« Je suis un grand imbécile, se dit Grégoire Grayson, en remontant l'escalier; mais comme Perkins avait coutume de le dire, c'est dans ma nature. Perdre quinze cents livres avec Beccles, risquer d'en perdre six mille avec Lightly! n'importe: les enfants iront à Brighton cet hiver, malgré tout. »

Nous avons vu Lightly, l'autre jour, dans son cabriolet. Sa figure était radieuse; et le *tigre* avait l'air plus formidable que jamais. Lightly a payé Grayson depuis six semaines.

(Ceci nous a été conté confidentiellement.) OWEN PENGUIN.







LA COUTURIÈRE



LA COUTURIÈRE



Le péché originel, dont on accuse la fragilité du sexe, retombe de génération en génération sur les filles de la charmante coupable. Assez chèrement, hélas! ces pauvres enfants d'Ève qui vivent du fil et de l'aiguille paient la peccadille de leur première mère! Les communautés féminines de Cranbourne-Alley et de Regent-Street expient amèrement la transgression d'Éden.

Est-il, neuf fois sur dix, une créature plus abandonnée, plus dénuée de protection que la couturière, l'ouvrière à la journée, chassée prématurément du foyer paternel, en admettant qu'elle ait un foyer, pour gagner à la sueur de ses doigts un misérable morceau de pain? Un morceau de pain, c'est à la lettre, est presque l'unique salaire de ses longues heures de travail, d'une tâche monotone, qui soulève le cœur, qui ferme involontairement les paupières fatiguées jusqu'à ce que de nouveaux travaux les forcent à se rouvrir. Le pain quotidien, expression qui, pour la plupart des hommes, comprend bien des choses, est pour notre héroïne une vérité rigoureuse, une froide réalité; elle est mille fois plus à plaindre que la chanteuse des rues piétinant du matin au soir dans la boue, et braillant la dernière production de l'auteur dont le vœu le plus noble est : *Si j'étais papillon* [1] ! et les satires semi-politiques des poètes de Seven-Dials [2]. Cette ménes-

[1] Premier vers d'une chanson populaire.

[2] Quartier de Londres.

trelle n'a point de décorum à garder; elle n'est point condamnée à étouffer les cris de son estomac affamé pour se monter une garde-robe; elle n'est point forcée d'épargner sur sa nourriture pour avoir un morceau de gaze, une aune de ruban, un ajustement quelconque, qui du moins seront l'image, l'expression extérieure d'un état de bien-être, quoique pour y arriver le garde-manger soit resté vide. La chanteuse des rues, la femme de ménage, la servante pour tout faire, plus fortunées que la modiste, ne sont pas contraintes à être élégantes par les exigences de leur destinée; elles ne vivent pas sur les frontières de la classe élevée; elles ne sont jamais en position de se confondre avec leurs supérieures: elles ont dans le monde leurs places fixes, déterminées, et généralement assez de ressources pour satisfaire leurs modestes désirs. Par ses pensées, ses sentiments, son éducation même, la modiste peut être une des plus aimables, des plus nobles, des plus douces créatures de son sexe; et avec tant de charmes, elle croupit dans une élégante détresse, — dans une honorable misère. Combien de centaines y en a-t-il aujourd'hui dans ce Londres au cœur de pierre?

Prenons toutefois une seule victime; montrons la couturière dès les premières années de son adolescence, obligée d'être le soutien de ses jeunes frères et sœurs; combien de fois se lève-t-elle par de froides et rudes matinées d'hiver! Voyez-la de ses doigts à demi gelés mettre ses minces vêtements, insuffisants pour garantir ses membres qui grelottent du givre, du vent et de la pluie. D'un pied silencieux, car il ne faut déranger aucun des locataires, elle descend trois étages, et à six heures, craintive et timide, à travers la boue, le froid et les ténèbres, elle prend la route de l'atelier lointain. Pauvre et aimable jeune fille! tantôt elle se hâte, craignant d'être de cinq minutes en retard; tantôt elle s'arrête, et se blottit sous une porte, pour laisser passer quelque ivrogne chancelant, dont la voix tonnante l'a effrayée.

Il est possible aussi que cette frêle créature soit née au sein du bien-être, ait été la joie, l'espérance d'un foyer, la favorite d'un cercle, l'enfant de l'aisance, du luxe même. Cependant la mort lui a ravi un père, seul bien, seul appui d'une nombreuse famille; la veuve, après une lutte de plusieurs années, a vu empirer sa situation; et maintenant, avec quatre enfants dont notre petite couturière est l'aînée, elle travaille dans une petite chambre du troisième, sur la cour, et de là, tous les matins, notre jeune héroïne, avec patience et une pensive résignation, fruit d'une adversité prématurée, sort pour se livrer à son innocent travail.

Aimable lecteur, est-ce un tableau mensonger? est-ce une peinture chargée de sombres couleurs dans le but de tromper votre sensibilité? est-ce la création d'un brillant auteur de nouvelles, l'héroïne imaginaire d'un perfide roman? Oh! non, ne le croyez pas; en ce moment, il y a des couturières, et des centaines de créatures, les plus belles et les plus délicates fleurs de l'humanité, qui, si elles étaient nées dans les régions aristocratiques de Londres, auraient été reproduites par la peinture, dont les portraits eussent été répandus dans le royaume, comme d'admirables chefs-d'œuvre de la nature, et qui travaillent douze, quatorze, seize heures par jour. Pourquoi? afin de prouver justement le peu qu'il faut à la nature humaine pour se sustenter. Poursuivons.

Notre petite couturière est arrivée à l'atelier. Au bout de deux ou trois heures,

elle prend ses tartines de pain et de beurre, et l'eau chaude falsifiée qu'on appelle du thé. Le déjeuner dépêché, elle travaille encore environ quatre heures, sous l'œil sévère et scrutateur de la maîtresse, et procède ensuite à l'œuvre importante du dîner : un mince morceau de viande, peut-être un œuf, est tiré de son panier : elle dîne, et se remet à travailler jusqu'à cinq heures, puis revient le liquide du déjeuner, et l'aiguille jusqu'à huit heures. Écoutez! oui, voici huit heures qui sonnent. « Dieu merci! » pense notre héroïne, en se levant pour mettre de côté son ouvrage : « la tâche du jour est terminée! »

En ce moment un coup retentissant se fait entendre à la porte : « La duchesse de Daffodils veut absolument sa robe pour demain à quatre heures. »

L'apprentie couturière est réduite à reprendre sa place, à ressaisir le fil et l'aiguille, et peut-être l'horloge marquera une heure, lorsque, épuisée et à demi-morte, elle se traînera à son logis, et ira se coucher, encore poursuivie par la pensée que l'on est pressé d'ouvrage, et qu'elle doit être sur pied à cinq heures du matin.

Belles, oh! belles, en vérité, sont les toilettes dans un salon. Elles sont merveilleusement ravissantes, s'il faut en croire la minutieuse description insérée dans les colonnes du *Morning-Herald* et du *Morning-Post*. L'imagination extasiée est tentée de les croire tissues de la trame d'Isis, ou fabriquées par la reine des fées et ses dames d'honneur; et cependant on peut y voir, si l'on veut, dans ces splendides ajustements, l'œuvre de la pauvreté, de la souffrance résignée, du labeur mal rétribué. Que de soupirs d'une humble et modeste poitrine sont tombés sur cette dentelle! que de chagrins a causés la couture de ce volant! « Toutes les beautés du royaume, » dit pour la millième fois la chronique de la cour, « étaient réunies dans les salons de Sa Majesté! Quoi donc! il n'y a des beautés qu'en robes de brocard, de satin, de velours? N'en trouve-t-on point sous l'humble guingan, sous la toilette modeste? Oh! oui! ce sont ces beautés qui pâlissent et qui veillent pour que les beautés opulentes puissent briller d'un plus vif éclat au premier jour de réception à la cour! ces beautés qui travaillent et se flétrissent dans un galetas, pour que les beautés leurs sœurs soient plus belles en équipage.

Nous avons décrit la journée de travail de notre petite couturière. Elle a toutefois quelques lueurs de jours de fête : on l'envoie recevoir des commandes, chercher de l'ouvrage en ville; et, malgré elle, si le temps est beau, si son sort n'est point de faire sa corvée les pieds dans la boue, un carton d'une main, un parapluie de l'autre, il lui est permis de s'arrêter aux vitres des boutiques; elle s'abandonne à une rêverie qui la met en possession de quelques colifichets qu'aperçoit chez les bijoutiers son œil involontairement fixé sur les anneaux de mariage; ici, d'un nouveau chapeau; plus loin, d'une robe pour mettre dans les grandes occasions.

Outre ces moments dérobés au temps donné à sa maîtresse, la couturière n'est que trop disposée à flâner et à muser devant les affiches de spectacle. Elle connaît presque tous les acteurs et actrices, car elle les a vus plus d'une fois; en outre, elle a des objets de prédilection spéciale dans la tragédie, la comédie et l'opéra. Elle publiera hautement à l'atelier qu'elle préfère M. Macready à M. Charles Kean, et, selon ses propres expressions, regarde M. Warde comme le plus aimable des mortels.

Elle s'étonne que Malibran ait jamais pu mourir, et déclare M. Balfe un merveilleux compositeur. Ces goûts littéraires, il faut le savoir, se développent par degrés à l'atelier, où en certaines circonstances, particulièrement en l'absence de la maîtresse et de la première demoiselle, on passe en revue tout l'empire des arts et des lettres avec non moins de ferveur que de liberté.

La couturière indiquera à coup sûr quel est le plus ressemblant des quatre-vingt-dix-neuf portraits de la plus mal représentée de toutes les dames, sa très-gracieuse Majesté. En même temps la couturière croit fermement qu'aucun indigne étranger n'épousera la reine, et énonce comme son opinion particulière, mais bien enracinée, « qu'il doit y avoir un amoureux quelque part. »

La couturière est une grande liseuse de romans. Elle trouve Bulwer divin, surtout s'il ressemble tant soit peu à cet ange d'homme qui est assis les jambes croisées en regard du titre de Leila. Elle tremble que Marryat ne soit trivial. Elle s'étonne quelquefois de ce que M. Moore ne publie point de nouvelles Mélodies, et, une minute après, se demande si M. Haynes Bailey est un homme marié.

La couturière a un profond secret, un secret caché dans les recoins les plus intimes de son cœur virginal. Un lieutenant des gardes (faites attention à ce lieutenant), jeune homme élégant, mélancolique, au front pensif, lui a envoyé deux baisers dans Pall Mall [1] ! Elle n'a révélé ce secret à personne, excepté à dix amies intimes. Elle apprend une chanson, dont le titre est analogue à celui-ci : *la Fiancée du soldat*. Elle la fredonne en travaillant, sans faire attention au chuchotement de ses compagnes, et ne s'interrompt que pour leur dire, en rougissant, de n'être pas si moqueuses.

Ce sont là cependant les rayons de bonheur qui brillent sur les jours de la couturière : à mesure qu'elle approche de l'âge mûr, les années lui apportent un sentiment plus profond de son abandon, de son isolement ; elles effacent sa beauté, elles attristent son esprit, et redoublent pour son palais l'amertume de cet amer morceau de pain qu'elle gagne par un labeur journalier. Les services qu'elle rend aux riches et aux grands, ses visites presque quotidiennes dans les demeures de l'opulence, torturent parfois son esprit révolté, qui s'indigne de l'insuffisance de douze ou quinze shillings par semaine pour l'entretien, la nourriture et le logement. Mille et mille fois elle souhaite d'être blanchisseuse, éplucheuse de houblon, ouvrière du plus bas étage, affranchie de l'obligation de sacrifier à l'extérieur, de subir de mortelles privations pour être à même de donner du relief à la boutique. Est-il une situation plus digne de pitié que celle de la couturière à la journée, qui vieillit sans autres ressources que son métier? Suivez-la dans sa chambre, au faîte de quelque vieille et sombre maison, dans quelque sombre cour ; contemplez le séjour de la misère, de la misère luttant avec une énergie dont le monde ne sait rien, pour s'affubler d'un masque brillant, pour sourire patiemment aux plus grandes comme aux plus petites privations. Voilà la couturière, dont la jeunesse est depuis longtemps passée ; ce n'est plus la jolie fille, admirée dans la rue, suivie pour sa beauté, flattée, abusée, tentée par l'aisance et le

[1] Rue de Londres qui conduit au palais de Saint-James. *N. du T.*

luxe, lorsque son intérieur ne lui offre qu'indigence et pénible travail. Ce n'est plus la jeune et timide créature, au visage couvert de rougeur, errant dans les rues de Londres, ayant mille piéges tendus sous ses pas, proie réservée au vice égoïste, épiée par l'infamie mercenaire. Non, elle a échappé à toutes ces embûches, dans l'innocence et la constance de son cœur, elle a triomphé des séductions du plaisir : elle a pris les ailes de la colombe pour fuir les filets que lui tendaient les furies à figures de femme. Elle a consumé la folâtre insouciance de son enfance, la fleur de sa jeunesse dans un travail de jour et de nuit; et, arrivés à l'âge mûr, c'est toujours la couturière, — la vieille fille fanée et solitaire, — l'animal humain végétant à deux shillings par jour. N'est-ce pas là le sort de plusieurs milliers de femmes dans cette glorieuse métropole ?

Et pourtant combien plus funeste, combien plus terrible est celui de plusieurs milliers d'autres ; de pauvres créatures sans appui, dont la poitrine se gonflait autrefois des meilleures et des plus pures espérances, dont le cœur cédait aux plus nobles et aux plus tendres affections; créatures qui auraient pu remplir avec éclat les devoirs d'épouse et de mère ; rejetées et foulées aux pieds comme les herbes des chemins; objet du dégoût et du mépris d'un sexe, des injures et des mauvais traitements de l'autre, jusqu'à ce que la nature trompée, blessée, courroucée, se soulève contre des êtres qui l'outragent. Au milieu de l'affreux changement qu'ont subi sa voix, sa figure, ses vêtements, nous ne pouvons reconnaître la couturière, douce et modeste, aux joues rosées, aux yeux humides, dans cette virago criarde, cette Jézabel en fureur et qui hurle; tantôt, dans l'impuissance de l'ivresse et de la rage, montrant le poing à l'agent de police, au front de marbre; tantôt tombant dans la boue, aussi morte qu'un cadavre, versant des pleurs stupides, exhalant à la fois le *gin* [1] et la vengeance! Et d'où vient cela? quelle est la cause de cette triste transformation? qui donc a opéré cette fatale et dégoûtante métamorphose? Hélas! il y a environ dix, — neuf, — sept années, la tentation a montré à la pauvre couturière ses mille présents, ses pommes qui semblent d'or, et dont le cœur n'est que cendres; elle lui a mis sous les yeux une vie entière de bien-être, tout le bonheur et le luxe dont jouissaient ses sœurs de plus haute naissance; et, pour prêter la main à la tentation, est venu un amour, une croyance aveugle en la foi promise, qui lui a enlevé tout esprit d'égoïsme et de calcul, pendant que, d'autre part, elle n'entrevoyait qu'un travail sans relâche, qu'une économie sans fruit, et — et — mais c'est l'histoire de tant de femmes! — elle tomba, et

Si l'on tombe une fois, l'on tombe pour toujours.

la fleur modeste et virginale est devenue le vil jouet de la multitude, la raillerie de la foule.

Laissons ce tableau, d'autant plus terrible qu'il est fait d'après nature, pour nous arrêter aux peines et aux ennuis de la modiste dans la pratique quotidienne de

[1] Prononcez *dginn*.) *Genièvre*. Le peuple en Angleterre fait un usage démesuré de cette liqueur.
V. *du T.*

son industrie. A quelles bourrasques est-elle exposée! que d'accès de colère il faut qu'elle apaise par un doux sourire! quelle est l'arrogance, la dureté de cœur de la richesse, à laquelle elle doit opposer des regards calmes, suppliants même, pour des fautes, réelles ou imaginaires, dont aucune n'est la sienne! Nous l'avouons, nous nous sommes quelquefois sentis exaspérés de la froide insolence avec laquelle des femmes, personnes de distinction d'ailleurs, traitent leurs sœurs plus humblement placées; dans l'autre sexe un sentiment de galanterie tempère les reproches; mais gourmander sans pitié une autre femme, une couturière, par exemple, une modiste, une femme de chambre, une domestique, une cuisinière, la maltraiter avec un oubli apparent de tout sentiment charitable, il n'y a qu'une femme qui en soit capable. En fait de violence et d'emportement, les femmes peuvent défier les hommes.

— Voilà des mots bien durs, dit notre lectrice; bien durs, madame, mais bien vrais.

Au milieu des plus rudes épreuves de la vie, l'essai d'une nouvelle robe par une pratique fantasque, aristocratique, ou, ce qui est infiniment pis, par l'ignorance fière de ses trésors, n'est pas la moindre pour la pauvre couturière, qui peut être chargée de porter la robe. S'il y a quelque chose à reprendre dans un volant, la plus légère erreur dans une manche, si une manchette est trop large d'un cheveu, une couture trop étroite, une grêle de paroles dures va pleuvoir, et quelquefois de la plus jolie et, en apparence, de la plus douce des bouches, sur la tête de la couturière éperdue, qui, punie de la faute des autres, ou, ce qui revient au même, du défaut de mémoire ou du nouveau caprice de la dame même, tantôt demeure silencieuse et abasourdie, tantôt hasarde en tremblant une excuse, ou promet un amendement immédiat. Le seul effet d'une telle promesse est pour l'instant d'accroître l'orage, jusqu'à ce que la coupable s'aperçoive que le silence est la meilleure défense, ou qu'on lui ordonne enfin d'emporter la chose et, si elle veut, de la jeter au feu.

Maintenant, avant de poursuivre, nos *fashionables* lectrices voudront-elles bien mettre leurs belles mains blanches sur leur cœur et déclarer sans rougir que jamais, à aucune époque de leur vie, une scène semblable à celle ci-dessus décrite ne s'est passée entre elles et la couturière, victime expiatoire des fautes et des caprices de celles qui emploient et de celles qui sont employées? Nous attendons une réponse.

C'est avec une courte anecdote, qui met en lumière le rude sort de la couturière, les avanies et les souffrances sous lesquelles elle est appelée à courber le dos, une histoire nullement inventée, mais tirée du livre de fer de la vie réelle, que nous nous proposons de terminer le présent essai. Les noms, le lecteur peut en être certain, sont tout ce qu'il y a d'imaginaire dans ce récit.

Fanny White était fille d'un lieutenant de marine, qui, en mourant, l'avait laissée seule avec sa mère, à l'indifférente compassion du monde; elle avait été élevée et choyée avec soin; et, qui plus est, elle semblait née avec la délicatesse, le raffinement, l'élégance et la douceur d'une femme riche. Quand les frais de sépulture du lieutenant eurent été payés, la veuve se trouva avec une seule guinée au monde. Fanny avait alors seize ans, et, le regard aussi riant que si elle allait au bal, elle se levait,

longtemps avant le jour, par les matinées d'hiver, et dirigeait ses pas vers la boutique où, par le plus grand bonheur, elle avait, très-peu de temps après la mort de son père, obtenu une place d'apprentie modiste. Grande et triomphale fut la joie qu'éprouva Fanny le premier samedi soir où elle plaça dans la main de sa mère une somme ronde de six shillings!

Fanny White devint bientôt la coqueluche de l'atelier par son excessive gentillesse, sa figure toujours souriante, et l'empressement avec lequel elle prévenait parfois les ordres des pratiques. Bientôt Fanny fut l'ambassadrice dépêchée de préférence à toute cliente difficile et exigeante. Fanny errait donc par les rues de Londres; et quoiqu'elle se livrât sans trouble à ses rêveries de jeune fille, il n'y avait sur sa figure belle et heureuse, car elle était au comble du bonheur d'apporter le samedi soir à la maison neuf shillings (on l'avait augmentée), aucun talisman qui inspirât silence et respect à l'ignoble entremetteuse. Fanny errait dans Londres, cette grande fournaise, et la fleur de la santé et de l'innocence était encore sur ses joues.

Miss Arabella Snaketon, fille d'un avoué singulièrement retors, retiré depuis longtemps des affaires avec un énorme bénéfice, pour réfléchir au bien qu'il avait fait en ce monde, et méditer sur la récompense qui l'attendait dans l'autre, miss Arabella Snaketon, vivant dans le beau quartier de Londres, était sur le point d'accorder sa main et vingt mille livres à un courtier-marron d'un âge mûr, extraordinairement habile, habitant de la Cité.

Miss Arabella Snaketon avait commandé sa robe de noce : qui pourrait dire ce qu'en coûta la dentelle de contrebande — au magasin où Fanny White étudiait les mystères de la mode? La robe finie, Fanny suivie d'un domestique fut dépêchée à la vierge impatiente, à la fiancée partagée entre la crainte et l'attente.

(Nous ne racontons pas ce qui suit dans la vaine espérance de toucher les cœurs de la grande famille des Snaketon : des gens qui ont gagné de l'argent par des moyens aussi retors que ceux qu'elle a employés portent une impénétrable armure de guinées sur leur poitrine; vrai, ils sont plus invulnérables que des crocodiles! mais continuons notre récit.)

Fanny, en arrivant à la maison, fut conduite en hâte dans la chambre où, fières et silencieuses, étaient assises mistriss Snaketon et sa fille Arabella. La mère entendit le frôlement de la robe de noce, mais elle ne fit pas plus attention à la belle et jolie petite modiste que si elle eût été faite de la même matière que son carton. La robe fut déployée, et mistriss Snaketon, toujours assise, dans une dignité muette, regarda sa fille l'essayer; on avait à peine adressé la parole à la modiste.

La tête de miss Snaketon surgissait d'un océan de satin; et, avec l'aide de l'attentive Fanny, elle avait presque endossé la robe, mais l'épaulette tombait sur le corset, et Fanny s'efforça de la maintenir. Dans cette louable tentative toutefois, la main de Fanny effleura l'épaule nue de miss Snaketon. Mistriss Snaketon bondit dans un accès d'indignation!

« Quoi! vous, — vous — vous, impudente drôlesse! » cria-t-elle à Fanny stupéfaite, « vous osez, — » la colère l'empêchait presque de parler « — vous osez — lui toucher la peau! »

Fanny White n'eut pas le cœur de répondre ; mais après s'être un moment contrainte, elle se cacha la figure dans les mains, et pleura amèrement.

O vous, nobles et grands! — car la race des Snaketon est incorrigible, — daignez témoigner un peu de sympathie aux pauvres et aux petits!

O vous, porcelaine peinte d'argile humaine, ne regardez pas les Fanny White comme de grossiers vases de terre.

HENRY BROWNRIGG, Esq.







LE LION LITTÉRAIRE.



LE LION LITTÉRAIRE[1].



N Italien subtil, qui n'est ni plus ni moins que le comte Pecchio[2], a appelé Londres le tombeau des grandes réputations. En termes simples, prosaïques, notre glorieuse métropole est pour les lions un vaste cimetière! Chaque saison en voit naître; et, frêles et passagers comme des boutons d'or, chaque saison en voit mourir; ce n'est pas à dire qu'ils meurent en chair et en os, mais une maladie cutanée et dépilatoire, une cause de destruction qui pénètre la peau, et plus avant que la peau; une affection qui les dépouille de leur robe, de leur crinière, vient à s'emparer d'eux, et, soumis à cette fâcheuse influence, ces lions, qui peu de jours auparavant ébranlaient toutes les coteries du tonnerre de leur voix, n'ont plus que des rugissements doux comme les roucoulements des tourterelles. La farouche dignité du lion en bel état, la sévérité de son sourire, les grands et terribles attributs de la nature léonine, disparaissent avec la saison. Ce n'est plus un objet d'admiration, une créature merveilleusement douée, devant laquelle

Les plus hardis parfois retenaient leur haleine;

mais un simple bipède, tout bonnement un animal humain, un homme, et rien de plus ! Il marche et parle au milieu d'un cercle sans qu'on prenne garde à lui. Les de-

[1] On sait qu'on appelle *lion* en Angleterre une célébrité à la mode. Le terme est employé comme celui d'aigle dans ce vers :

L'aigle d'une maison est un sot dans une autre.

(*N. du T.*)

[2] Auteur italien.

moiselles à marier, qui, l'année précédente, auraient à peine réprimé un cri rapide et perçant à son approche, le laissent passer, et d'un air d'aisance lui adressent un signe de tête familier, peut-être même protecteur. Ou, s'il arrive qu'elles se rappellent ses mérites de la saison dernière, elles mettent à en parler autant de sang-froid philosophique qu'à toucher les oreilles d'un épagneul empaillé.

C'est une triste chose à un lion que de survivre à sa majesté, à ses plus nobles attributs, perdus pour lui peut-être dans la primeur de la vie, le laissant dépouillé de toutes les grâces de l'existence. Que d'individus, jadis lions à crinière flottante, ont presque survécu même au souvenir de leur grandeur léonine, et, se conformant à la douceur et à l'amour pacifique du commun des mortels, peuvent passer pour des êtres complétement nuls!

Jaloux de donner au lecteur les détails les plus précis et les plus complets sur la naissance et la grandeur d'un lion; voulant le faire passer par la gloire et les émotions de son trop court triomphe, depuis le premier duvet de sa crinière, depuis le premier son précurseur du tonnerre de sa voix, jusqu'au temps où elle se casse, où tous les poils tombent de son cou nerveux; ayant, disons-nous, le plus vif désir de mettre sous les yeux du lecteur un tableau vraiment philosophique des sensations du lion, qui varient avec son élévation et sa chute, nous avons écrit une lettre, en lui expliquant notre but, à un gentleman maintenant ecclésiastique, autrefois lion, possédant toutes les qualités requises pour instruire et charmer les lecteurs en développant cet important sujet. Nous demandons permission, en notre nom et au nom de nos souscripteurs, de rendre justice à la courtoisie et à la promptitude qu'il a manifestées dans la communication ci-jointe, regardée par nous comme le vrai modèle d'une épître, quoique l'éditeur ait une opinion à lui sur le style de la conclusion.

A L'ÉDITEUR DES ANGLAIS PEINTS PAR EUX-MÊMES.

Satansfield, 5 novembre 1850.

Monsieur l'Éditeur,

En réponse à votre communication flatteuse, je viens vous prouver mon empressement à vous servir, et à instruire vos très-nombreux lecteurs, aux conditions ci-dessous. Je considérerai donc l'insertion de cette lettre dans votre inestimable publication — (je n'en ai pas encore vu les premiers numéros, qui sont malheureusement tombés entre les mains de Peaudagneau, très-respectable avoué de cette ville, lequel, dans un excès d'indignation, les a condamnés au feu pour le libelle injuste, sans principes et atroce, contenu dans *le Clerc d'Avoué*, sur une profession qui touche aux plus vivants intérêts de l'espèce humaine, une profession qui, etc., etc., etc.); je considérerai, dis-je, l'insertion de cette lettre comme un acquiescement à ce qui me semble une bien légère récompense de mes peines, et, devant consacrer le pro-

duit de cet article à des œuvres de charité, j'ai lieu d'espérer que vous me l'enverrez sans une minute de délai.

Commençons mon histoire.

J'ai été lion; j'ai été fêté par les dames, j'ai grossi ma voix, j'ai vu ma crinière frisée, ma peau lustrée, mes dents limées, mes ongles rognés; je me suis tenu au milieu d'un cercle comme le portrait dont vous avez eu la bonté de donner une épreuve en tête de mes Confessions.

Je n'oublierai jamais les sensations que j'éprouvai en étant graduellement transformé de rien en quelque chose, de l'obscur John Nokes en Nokes, auteur de........!

Quelle fut ma joie de perdre le Mr ! J'étais Nokes, dans un isolement sublime et expressif, Nokes! Je ne devais plus rien aux usages du monde, à la politesse banale; j'avais secoué le titre accordé au commun des hommes, grands et petits; j'étais purement et grandement Nokes.

Shakspere, Dryden, Pope, Nokes!

Je fus abasourdi des découvertes de mes admirateurs. Je trouvai dans toutes les Revues, que j'avais la grâce, la vigueur de ... sans avoir la grossièreté de ..., l'imagination de ..., mais sans la couleur profane de ... ; que, quoique ... eût réussi à dépeindre certaines émotions, lui-même, pas même ... avec tout son génie, n'avait pris son essor aussi haut que l'inimitable Nokes.

Quand les critiques entrent dans une conspiration d'éloges, ils font, on doit l'avouer, leur besogne à merveille; et dans le court espace de six mois, je fus lion de la tête aux pieds. Je vis dans non moins de dix Revues ces mots enchanteurs, suspendus comme une frange dorée à l'extrémité d'une aune de feuilleton soyeux : « Sans lui, aucune bibliothèque ne peut être considérée comme complète; » LUI, le livre, MON livre, le livre de Nokes!

Quelle pensée sublime! quel dommage qu'on en fasse si bon marché! Heureusement pour mes jouissances, j'en ignorais alors la fréquente application, et c'est pourquoi je me sentais enthousiasmé de l'emphase du compliment qui me rendait, moi Nokes, essentiel à la civilisation des générations présentes et à venir.

« Sans lui, aucune bibliothèque ne peut être considérée comme complète! »

La bibliothèque Bodléenne [1], sans moi, ne serait guère qu'un amas de vieilleries; celle du Musée Britannique, une masse indigeste de papier imprimé; en un mot, toutes les bibliothèques de la surface de la terre des rayons desquelles Nokes était absent, cessaient d'être ce que Cicéron a appelé l'âme d'une maison, et devaient en conséquence être considérées comme un chaos de mots et de phrases.

Il y eut, je le répète, une conspiration parmi les critiques, dans le but de m'élever bien haut, uniquement pour rendre ma chute plus terrible. Par un raffinement de cruauté, ils s'engagèrent évidemment l'un l'autre à persuader au monde qu'avant que Nokes se levât, le monde était comparativement dans les ténèbres; mais que, depuis son apparition, il faisait véritablement jour. Du moment que mes rugissements se firent entendre, tous les hommes se rapetissèrent, se raccourcirent; leur cerveau

[1] Bibliothèque d'Oxford, ainsi nommée parce qu'elle a été fondée par M. Bodley. (*N. du T.*)

perdit son activité ; leurs livres remplis de phrases dorées, brillants de la peinture animée de la vie, défendus de la dent du temps par la sagesse la plus noble et la vérité la plus profonde — car on a dit et imprimé toutes ces jolies choses sur leur compte — ; leurs livres, lorsque je pris en main ma plume d'oie, furent annihilés. Je trempai ma plume dans l'encre, et, hélas ! les pages de tous les autres écrivains furent dès lors du papier blanc. Je taillai ma plume, et cent poitrines littéraires furent mortellement blessées !

Ce n'était pas suffisant, ce n'était pas assez de me sacrifier tous les hommes, de m'élever sur un trône de cadavres ; mais les morts, les illustres morts, comme je les avais entendu appeler, furent arrachés de leurs tombes et dépouillés de leurs linceuls pour accroître l'ampleur de ma robe. Je fus couronné roi du papier et seigneur de l'encre.

Des années se sont écoulées depuis que j'ai vu la splendeur, le délire de ma naissante renommée. En écrivant ces lignes, je suis plus sage et plus triste ; mais en me rappelant, comme je le fais, la vogue incroyable de Nokes, — j'avais publié un poëme in quarto sur... mais, qu'importe? — en me souvenant de la fureur *Nokésienne* qui s'empara de la confédération des critiques et affligea la ville, je suis convaincu, — et j'écris ceci après en avoir dûment délibéré, mon esprit s'étant heureusement élevé au-dessus d'aussi vaines distinctions, rempli maintenant d'affections domestiques, du soin d'une famille passablement nombreuse, de deux vaches et d'un troupeau d'oies, — je suis convaincu que dans mes jours de gloire littéraire, si j'avais eu la bassesse de publier comme de moi, de donner au monde comme l'enfant radieux de mon cerveau, la vieille ballade anglaise de Robin Hood [1], si belle, et, soit dit en passant, trop négligée, je n'aurais pas manqué de critiques bienveillants qui se seraient trempés dans l'encre jusqu'au coude pour m'attribuer la ballade. On eût en vain produit l'original ; ils s'en seraient moqués comme d'une misérable calomnie, d'une pernicieuse invention, dont heureusement le meilleur antidote était sa propre malignité. Cependant, par surcroît, d'autres généreux critiques se seraient levés, et, dissertant sur l'originalité graphique de ma ballade, auraient en termes clairs et non équivoques averti Shakspere et Milton de prendre garde à leurs lauriers !

En considérant mûrement l'indulgence qu'on me témoignait, puis-je avoir une autre idée? ne me préconisait-on pas comme le premier poëte, qui, pénétrant dans les plus profonds mystères des similitudes, avait comparé une vierge à une fleur non flétrie? N'étais-je pas couvert de miel des pieds à la tête pour avoir dit que la vie était un fleuve? Y a-t-il un homme, demandait-on d'un air de triomphe, y a-t-il un poëte qui ait exprimé une pensée aussi touchante, aussi originale? « Ah ! disait le critique, c'est ce qui prouve les vastes et sublimes ressources de la poésie, puisque tant de siècles ont passé, et qu'une aussi magnifique, et en même temps aussi palpable émanation de la véritable poésie avait été réservée à notre époque. »

J'avalais ces louanges, j'en dévorais chaque mot, et chaque syllabe me plongeait, à ce que je m'imaginais, dans un océan de bien-être ; je m'engraissais d'encens, je

[1] Voyez Ivanhoé. (*V. du T.*)

me nourrissais de parfums. Les mauvais jours arrivèrent. Je me trouvai dans un cercle avec un autre poëte qui sortait humide encore de la presse. J'attrapai un rhume, je dépéris rapidement, et je fus, en six mois, mort typographiquement parlant.

J'avais vécu si longtemps des cruels éloges d'une camaraderie, d'une bande jurée de critiques, que le lecteur doit juger avec charité le temps où je secouais ma crinière, où je montrais mes dents dans les cent cercles dont j'étais le principal attrait, et, en termes plus familiers, le lion! Quelle atmosphère de joie je respirais! en mouvement, au repos, cent yeux aimables se fixaient sur moi; de quelque côté que je tournasse la tête, je rencontrais des sourires, et parfois j'entendais des soupirs qui... Mais non, je suis marié maintenant.

Comme les femmes minaudaient, souriaient, rougissaient à mon approche! comme elles buvaient mes paroles, ainsi qu'une rosée de miel! comme, les yeux baissés et les lèvres balbutiantes, elles se hasardaient à louer mon divin poëme! et puis, avec quels serments solennels elles me faisaient jurer d'écrire quelque chose, sur leurs albums, ne fût-ce qu'une seule ligne!

Était-il possible à un simple lion de résister à ces caresses sans changer de tête et de cœur? Était-il possible de m'entendre citer, et par de telles bouches, et de me contenter de n'être que Nokes; de recevoir l'assurance que mes lignes étaient inévitablement jusqu'à la fin du monde des objets de première nécessité, des créations qui ne périraient qu'avec la langue; d'entendre dire que la poésie avait reçu une forme plus divine, une plus haute importance; qu'elle était destinée à opérer dans les habitudes morales d'un peuple des modifications plus puissantes que celles qu'on eût pu prévoir, et tout cela depuis l'apparition de Nokes? Tels étaient les termes qu'on employait, car ils se gravèrent dans mon cœur en caractères indélébiles quand ils me furent répétés dans un cercle par un grand *gentleman* en gilet de satin cramoisi orné de chenilles d'or, qui, m'ayant attiré dans un coin, et m'ayant fait part de l'opinion ci-dessus, me mit immédiatement une adresse dans la main, et essaya d'exprimer, sans pouvoir y parvenir, l'excès d'honneur qu'il recevrait si je consentais à ce qu'il fît mon portrait pour l'exposition! Or, le peintre aux chenilles d'or était le dixième artiste qui, dans la soirée en question, m'avait adressé une requête aussi flatteuse. J'avais déjà promis à huit, et...

Ici j'ai besoin d'exprimer ma reconnaissance envers Mildpeu. Je dirai en passant que ce n'a jamais été un lion, quoiqu'il y aspirât; mais il avait beau chercher à rugir, il ne pouvait arriver qu'à siffler; et quant à la crinière, elle ne lui venait pas, en dépit de ses efforts.

Je sens donc que je dois à Mildpeu de déclarer que ce fut lui qui me sauva de la neuvième promesse, car je remarquai son œil plein de bienveillance; je vis l'expression de sa bouche, et je refusai poliment. Mildpeu me félicita de m'en être si bien tiré, m'assurant que cet homme était un grossier personnage, un artiste de taverne, un individu qui ne connaissait pas les belles manières, qui se piquait d'une ressemblance rigoureusement exacte, et ne mettait jamais une seule cuillerée de miel dans ses couleurs, mais peignait les auteurs précisément tels qu'ils étaient.

« Mais dans les mains de Honeybrush [1], l'artiste aux chenilles d'or, vous êtes en sûreté : il vous traitera, comptez-y bien, en *gentleman*. »

Sur cette assurance, je posai devant Honeybrush, et je suis obligé de convenir qu'il vint à bout de mon image d'une manière tout à fait satisfaisante. Il me peignit avec un manteau militaire jeté sur les épaules. La plupart des lions littéraires étaient alors représentés en manteau militaire, comme si dans leurs moments de loisir ils étaient majors de cavalerie. Ma main, ornée de dix bagues, soutenait ma tête, mon front large, énorme masse de couleur blanchâtre; et mes yeux se fixaient sur une étoile poétiquement placée dans le coin du tableau, à un pouce du cadre. J'étais assis sur un roc, ayant près de moi un très-bel encrier, et ma main droite empoignait, comme dans un spasme d'inspiration, une plume d'aigle ! Somme toute, j'étais fort bien, quoiqu'un misérable critique, après ma mort de lion, ait déclaré que cet ingénieux portrait tenait à la fois du séraphin et du marchand de nouveautés.

Probablement, monsieur l'éditeur, je dépasserais les limites que vous m'avez imposées si je m'étendais sur tous les portraits qu'on fit de moi à l'état d'animal rugissant. Il me suffira de remarquer que les artistes m'attrapèrent dans toutes les variétés possibles d'attitude et d'expression : les jambes croisées, appuyé, étendu de mon long, les bras croisés, les bras derrière le dos, méditant, souriant, l'air railleur, et, pour les admirateurs du noble et du sublime, conformément aux vers de Dryden :

Avec l'air d'un lion, à la figure altière,
Et le front ombragé d'une épaisse crinière.

Ce dernier portrait, je m'estime heureux de le dire, fut placé si haut et dans un coin si obscur, que peu de dames en ont connu l'existence [2].

Cependant, quittons ce sujet pittoresque, après avoir adressé de nouveaux remerciments à Mildpen, homme véritablement estimable, qui édite en ce moment, m'a-t-on dit, la *Foudre Hebdomadaire* dans Penzance [3]. C'était un excellent garçon, car ce fut lui qui, à notre retour d'une soirée passée à Fitzroy-Square, dans un état de vive exaltation, me montra la boutique, l'unique boutique de Londres, où l'on nettoyait les gants blancs de chevreau au prix de trois *pence* la paire. Les gants blancs étaient, de mon temps, d'un usage moins général qu'à présent. C'était aussi un objet de toilette fort coûteux, car je n'ai jamais ôté les miens dans une société sans en perdre au moins un [4].

[1] Nom composé. Littéralement, *brosse de miel.* (*N. du T.*)

[2] Si mistress Nokes désire posséder cette peinture, nous avons le plaisir de lui apprendre qu'elle est maintenant à vendre au grand rabais, chez un marchand de bric-à-brac de Hanover-street.

(*Note de l'éditeur anglais.*)

[3] Village d'Angleterre le plus éloigné de la capitale. (*N. du T.*)

[4] M. Nokes apprendra avec douleur que l'honorable individu qui tenait cet utile établissement a depuis fait banqueroute. M. Nokes fait allusion à la perte de ses gants pendant qu'il était lion. Dans la simplicité et la candeur de son naturel, il ignore apparemment un fait étonnant, mais bien flatteur. La vérité est que, si un lion se dégante, les dames, nous l'avons vu faire, lui volent ses gants. Les jolies enthousiastes veulent avoir une relique de l'étonnante créature, et elles commettent ainsi un larcin dont la victime, comme nous l'avons fait observer, doit être excessivement flattée. Que les femmes ont de courage quand elles admirent réellement ! (*Note de l'éditeur anglais.*)

Je me suis efforcé d'écrire mes sensations, en qualité de lion. J'ai, maintenant, — et je serai aussi bref que possible sur ce sujet fâcheux, — à parler des émotions qui m'assaillirent lorsque je me sentis retomber dans l'humble condition humaine. Mon sort, toutefois, est celui de tous les lions.

J'étais dans la force de ma réputation, lorsque parut Buggins, le grand poëte et romancier.

Notre rencontre eut lieu ; c'était dans une foule.

Mais je vis les femmes se grouper autour de lui : — tous les dix artistes, dont neuf m'avaient reproduit, chercher à l'avoir pour l'exposition ; un éditeur *fashionable* me tourner le dos, tenir les yeux fixés sur Buggins, comme s'il eût voulu fouiller jusqu'au fond de ses entrailles pour en tirer de la *copie ;* enfin deux éditeurs de magasins rivaux, toujours le dos tourné à votre serviteur, sourire gracieusement à celui que je sentais être le lion de la soirée.

Je me retirai promptement de la scène ; et jamais, — non, jamais je n'oublierai la froide insolence avec laquelle une de mes premières adoratrices, une charmante jeune fille, qui avait déjà paru dans l'un des plus beaux *keepsakes,* me rencontra sur le chemin de la porte, et, les yeux fixés sur Buggins, et se retournant à demi vers moi, me cria : « Quoi ! vous partez ? Adieu. »

Je m'en allai chez moi, soupçonnant, faisant même plus que soupçonner ma chute. Il n'y eut plus à en douter quand, dans le numéro suivant de l'*Annihilateur*, je lus ce passage, noyé dans un torrent de louanges. Le voici :

« Dire que Buggins s'est élevé au-dessus de tous les anciens poëtes dans la peinture des hommes et des choses, c'est ne rien dire. Comme il a surpassé tous les auteurs, aucun auteur ne le surpassera. En un mot, il a toute la grandeur de Nokes ; il en a même dix fois plus, sans la moindre parcelle de la faiblesse de ce dernier écrivain. »

Ce *sans* fut mon arrêt. Dès cet instant, ma crinière s'en alla par poignées.

La faiblesse de Nokes !... moi qu'on avait cité, dont on avait vanté l'énergie, la puissance surhumaine !... Mais n'y songeons plus. Si j'avais été méchant, mes mauvaises passions eussent été plus que satisfaites, car un ou deux ans après, je vis dans l'*Annihilateur* la réjouissante nouvelle qui suit :

« Quant à Slopskin, le nouvel artiste qui s'est levé au firmament de la littérature, on peut véritablement dire de lui qu'il a plus de vigueur que Buggins, sans en avoir la pauvreté d'expression. »

Et qu'est-ce que Slopskin aujourd'hui ? Ce n'est plus un lion, mais un simple particulier. Un autre lion est venu sans un défaut quelconque de Slopskin, et, hélas ! Slopskin n'est plus qu'un mortel.

Plein de dégoût, je quittai Londres, ayant eu, toutefois, la satisfaction de me voir relié en parchemin pour l'usage des écoles. J'entrai dans les ordres, et me voici dans la paroisse de Satansfield, jouissant d'un médiocre revenu de deux cents livres par an, y compris le loyer, le chauffage et l'éclairage ; non plus lion, mais colonne inébranlable de l'église protestante.

Ayez la bonté de vous adresser à M. Tyas pour me faire parvenir immédiatement les trente livres qui me sont dues pour cet article, et croyez-moi

Votre tout dévoué,
JOHN NOKES.

Nous n'ajouterons rien aux confessions de l'ex-lion ; elles doivent rester pures de tout alliage.

HENRI BROWNRIGG, Esquire.







LE MEDECIN A LA MODE



LE MÉDECIN A LA MODE.



ir Courtney Palmoile, dans sa cinquante-septième année, avait atteint l'apogée de la vogue médicale; nulle personne du *haut ton* ne pouvait être malade sans le consulter; aucun patient de distinction ne pouvait mourir heureux sans son aide; enfin, il n'y avait pas de bornes à la satisfaction mentale et au soulagement réel que retiraient l'aristocratie et les riches, des visites grassement rétribuées de sir Courtney Palmoile, le médecin le plus à la mode de son temps.

Nous avons un mot à dire à propos du costume de la classe qui fait le sujet de notre article. Nos lecteurs voudront bien se rappeler que l'*ancien régime* de l'invariable habillement du médecin, ses culottes de satin noir, ses genouillères, ses boucles de souliers, sa poudre, sa queue, ses lunettes et son épingle, ses manchettes de dentelle et son imposante canne à pomme d'or, tout cela s'est évanoui pour toujours. Le caractère du médecin comme il faut, reste à peu près le même, mais son costume est complétement changé; les mouvements et les manières sont également différents: il a perdu son prestige et son attitude cérémonieuse, quoiqu'il ait conservé sa démarche régulière, douce, silencieuse, veloutée comme celle d'un chat, si bien que l'oreille de notre malade n'est avertie ni de son approche ni de sa retraite. Palmoile est un modèle de l'art d'entrer et de sortir.

Il y a cependant un certain je ne sais quoi dans ses mains et dans les mouvements de son avant-bras qui n'a jamais changé. Il a conservé un geste dont il fait un usage continuel pour apaiser, calmer conjurer, réconcilier, adoucir, frapper; geste exactement copié sur celui du commissaire, dans la farce de Polichinelle. Au lieu de manchettes, toutefois, il porte maintenant avec ostentation, une bague, présent d'un patient chéri qui mourut entre ses mains, et quelquefois des boutons

en perles attachés à des poignets de linon très-larges et élégamment relevés. Il a toujours de la flanelle jusqu'aux poings, où vous en voyez passer un bout. Il est toujours revêtu d'une redingote de drap superfin, à longs pans, dans les poches de laquelle il porte un stéthoscope : c'est un instrument de nouvelle invention pour ausculter le poumon ; dans sa forme naturelle, il ressemble à un épais rouleau de bois ; mais celui qu'emploie le médecin à la mode, se montre ordinairement sous la forme d'une petite trompette. Il a un pantalon noir et des guêtres, et ses souliers sont généralement trop grands, afin de livrer accès à des chaussons de flanelle surnuméraires, pour se tenir les pieds chauds dans une voiture durant l'hiver. Ses cheveux sont courts et roides, mais très-lisses, de sorte que l'œil peut suivre aisément les contours de son crâne scientifique. Lorsqu'il fut nommé chevalier, il releva ses cheveux avec la brosse, et se forma, en signe de joie, un toupet haut et bien fourni. Toutefois, c'est un rare exemple d'imprudente manifestation de ses sentiments, et presque toujours sa tête présente une surface unie.

La voiture du médecin à la mode est de couleur de laudanum, légèrement teintée de cannelle ; ses harnais sont tout noirs, semés çà et là de clous d'argent ou de bronze, et sa livrée est d'un brun sale ou d'un gris de fer. Son cocher grêle et mince tient avec la plus grande précision un mince manche de fouet noir, dont il ne se sert que rarement. Ses chevaux sont d'un noir désagréable et légèrement poussifs ; ils sont cependant au nombre des plus intelligents animaux de leur espèce. Quand ils tournent le coin d'une rue, et s'avancent dans une autre rue longue et belle, vous voyez leurs oreilles manœuvrer en divers sens, avec une anxiété évidente, du plus loin qu'ils aperçoivent des maisons dont les volets sont hermétiquement fermés. En arrivant en face d'une maison dont les volets sont clos du haut en bas, ils baissent l'oreille avec une certaine expression de remords, et ils hâtent le pas ; mais là où les volets d'un étage seulement sont à demi fermés, leurs oreilles se redressent et se dirigent vers la maison, et ils ralentissent leur trot, prévoyant que le cocher va leur crier d'arrêter.

Le laquais de cet équipage est aussi remarquablement grêle. Il parle à demi-voix, et, en répondant à une question, il a la même expression que le commis ou le représentant d'un entrepreneur de funérailles, qui traite avec un client.

Un médecin à la mode se fait peindre en pied, tous les trois ans, par les peintres le plus en vogue de l'académie royale. Il est représenté assis devant une table magnifique, couverte des œuvres de Galien et d'Hippocrate, au-dessus desquelles sont empilés plusieurs volumes portant le nom du docteur même, en grandes lettres d'or ; un buste d'Esculape, dont la figure exprime la plus profonde humilité, se tient pâle et timide devant lui. L'artiste royal attrape rarement le coup d'œil caractéristique d'un médecin à la mode, et peu de pinceaux parviennent à saisir les traits d'une figure si doucement conseillère, si condescendante dans ses causeries et dans ses prescriptions, si préoccupée du calcul des honoraires, et si insinuante, si saturée de l'attentive affabilité d'un chasseur de legs. L'artiste de notre recueil a-t-il reproduit quelques-uns de ces traits distinctifs? nous laissons au lecteur le soin de s'en assurer. Nous nous hasardons à faire observer, toutefois, que nous n'avons jamais vu de face

plus caractéristiquement fausse. Pendant que le mouvement et l'expression générale dénotent la plus tendre sollicitude pour la santé de son patient, ses yeux demi-fermés semblent feuiller dans une poche.

Sir Courtucy Palmoile ne fut pas toujours le grand homme ci-dessus décrit. Son origine est excessivement obscure. Ce n'est qu'en tremblant, et avec l'hésitation la plus vive, que nous convenons que son véritable nom était Chrysalide. Nous pouvons nous figurer ce que cette réminiscence peut avoir de désagréable pour tout individu du genre chrysalide, lorsqu'il est transformé en papillon doctoral, qu'il se chauffe aux rayons d'or du soleil du midi, qu'il visite les fleurs languissantes, et passe de l'une à l'autre sur des ailes légères. Cependant il importe de rappeler le fait.

M. Chrysalide habitait originairement une petite ville de province où il ne suivait aucune profession spéciale; mais, songeant avec raison que les membres de certaine profession judiciaire pourraient bien le suivre, s'il continuait à se livrer à son indolence philosophique, il résolut de se faire chimiste et droguiste, et de pratiquer en même temps sa qualité d'apothicaire afin de faciliter la vente de ses denrées. Pour éviter une perte de temps d'apprentissage, aussi bien que les lois qui règlent cette partie, il loua les services d'un apothicaire mourant de faim, qui avait passé ses examens, et inscrivit le nom de cet homme à la place du sien sur la porte de sa boutique.

Il a été reconnu, par de philanthropiques législateurs, que le plus haut degré de l'art de guérir devait être exclusivement réservé à ceux qui peuvent payer le plus cher l'idée d'obtenir du soulagement. On a donc établi une hiérarchie de rangs. Le plus élevé dans la pratique médicale est celui de membre du collége des médecins. Pour y être éligible, toutes les gradations ordinaires de savoir et d'expérience requises dans les autres professions sont considérées, non-seulement comme inutiles, mais encore nuisibles et damnables. On exige qu'un homme n'ait pas été apothicaire, sous peine d'une lourde amende; ni chirurgien, sous peine d'une plus lourde encore. Tout ce qu'on demande, c'est que le candidat à l'aristocratie médicale ait fait son éducation à Oxford ou à Cambridge. Or dans aucune de ces cités érudites il n'y a d'hôpital public, d'infirmerie, d'institution quelconque de clinique qui puisse servir d'école de médecine; mais on y lit les axiomes d'Hippocrate qui ont été depuis longtemps universellement rejetés par les praticiens. Rendus par ces études équivoques aptes à prendre soin de la vie humaine, les candidats sont examinés devant les autorités constituées, probablement sans avoir jamais vu une seule dissection, ni peut-être un seul cas de petite vérole, de rougeole ou de fièvre. Les licenciés du collége des médecins peuvent avoir reçu une éducation régulière et soignée, tant en théorie qu'en pratique, en Écosse, à Dublin ou à Londres; mais il n'y a que les *gentlemen* d'Oxford et de Cambridge qui puissent devenir membres, prescrire en lettres d'or, et être regardés comme de purs médecins.

Les progrès de la fortune de sir Courtney ne furent pas retardés par de vils travaux initiatoires. Il eut soin de prendre une belle boutique, salaria un individu qui avait fait de bonnes études, acheta un chapeau neuf à larges bords, et s'en alla donner des consultations.

M. Chrysalide, toujours poli, souriant, obséquieux, devait naturellement parvenir. La fortune le favorisait, et tous ses mouvements, tous ses projets, lui réussissaient. Il arriva que la riche et vieille veuve d'un pédicure méthodiste lui légua une somme assez ronde en gage de son estime éternelle.

Alors le bonnet de nuit de M. William Chrysalide se redressa dans les rêveries nocturnes : périssent pour toujours les souvenirs sombres des jeunes années, les humbles herbes, les drogues nauséabondes ! l'esprit de Chrysalide rompit son étroite prison : il vendit son fonds, et alla à Oxford.

« La discipline des universités anglaises, dit le docteur Macmichael, est telle, que, dans tous les sens, c'est une garantie du caractère moral du candidat (!), en ce qu'elle lui donne des sentiments droits (!), qu'elle agrandit son esprit ; c'est la meilleure des garanties possibles. La circonstance d'avoir passé le temps voulu dans les universités anglaises, et d'avoir été soumis à la discipline (!) qu'on y observe, comme le degré l'atteste (!) est le témoignage le plus élevé et le plus évident qu'on puisse désirer de la moralité et de l'éducation générale ; je n'en puis concevoir de meilleur ! »

Excellent homme ! médecin des plus purs ! M. William Chrysalide, après avoir passé ce temps voulu, qui est, dans tous les sens, la meilleure garantie du caractère moral, qui donne l'assurance de recevoir le don divin des sentiments droits, quitta le collége comme l'humble suivant d'un jeune et éblouissant personnage, noble et riche, auquel il s'était rendu agréable par sa servilité. Ce jeune homme, désirant faire de légers changements dans ses arrangements fort peu domestiques, bientôt après son arrivée à Londres, apprit à son suivant, sans perdre du temps à des préambules délicats, qu'il avait l'intention de l'envoyer élire domicile ailleurs ; en conséquence, M. William Chrysalide s'installa dans une nouvelle maison, et changea son nom en celui de Palmoile, qu'il fit graver sur une plaque de cuivre au-dessus du marteau de la porte. Son généreux patron le présenta ensuite à une très-belle dame, vêtue de velours vert, avec un chapeau et une plume, qui voulut bien tolérer ses assiduités, et l'épousa bientôt après. A la fin de la cérémonie, le jeune noble frappa le fiancé sur l'épaule, en s'écriant : « Chrysalide, mon garçon, vous êtes vraiment une espèce d'être très-utile, rempli de talents, et je prendrai soin de vous. »

Sa seigneurie tint sa parole : William Chrysalide, *alias* Palmoile, devint un médecin à la mode. Aidé par cette puissante influence, il fut bientôt élu membre du collége royal des médecins, cette route royale à la possession de la science de fonder une voiture sur les pierres tumulaires, et de remplir ses coffres du produit de la riche mine des faiblesses humaines.

Le docteur Palmoile prit alors la plume : il vit qu'il était bon d'être écrivain, et se mit à barbouiller. Il remarqua que les Écossais se poussaient toujours dans le monde toutes les fois qu'ils en avaient l'occasion. Regrettant d'être tout bonnement du Yorkshire, il essaya de remédier à cet inconvénient, en prenant un Écossais pour domestique. Cet homme avait de l'esprit à sa manière, et aimait passionnément le groog. Le docteur Palmoile prit le parti de le griser complétement de temps en temps, et en recueillant ce qu'il disait dans son ivresse, le docteur parvint par ce moyen

à confectionner un article exactement dans le style ampoulé et volumineusement verbeux d'un professeur connu de philosophie morale. Ces productions véritablement étonnantes furent admises avec empressement dans les singulières pages de certain *magazine* de Londres, où elles furent louées considérablement par ses amis et ses malades pour l'excès d'imagination et l'irréprochable moralité qu'on y trouvait.

Puis le docteur Palmoile présenta au public son grand ouvrage; il contenait certainement d'excellentes choses. Il les avait découvertes dans l'un des manuscrits de la bibliothèque du collége royal des médecins, et ayant copié tout ce qu'il en voulait, il épia une occasion favorable et brûla l'original. Cet élégant ouvrage, en neuf volumes in-8°, était intitulé : « *Des maladies et désordres particuliers à la vie des gens du monde.* » Il était dédié à la plus haute société par son très-humble, très-affectionné et très-obéissant serviteur, l'auteur.

« Docteur, mon brave! dit son jeune patron, donnez-moi le bras, venez avec moi au salon de réception, et je prendrai soin de vous! »

Le docteur fut donc présenté à la cour. Il déposa ses fastidieux volumes, reliés en velours cramoisi et or, aux pieds de sa majesté, et on lui ordonna de se relever sir[1] Courtney Palmoile!

Bientôt après avoir reçu cet ordre militaire, si bien approprié à un professeur de l'art de guérir, sir Courtney, en déjeunant avec sa dame, reçut la triste nouvelle que leur ami et patron avait été tué en duel. « Maintenant, dit le chevalier médecin, en replaçant sur son assiette le *muffin* qu'il portait à sa bouche, il faut que je m'occupe seul de mes affaires. »

Le jeune noble avait vécu tout juste assez de temps pour faire son testament, par lequel il laissait au docteur et à sa femme chacun un revenu annuel de cinq cents livres sterling. Ils menaient heureuse vie; pendant que l'un faisait de l'or avec des ordonnances, l'autre faisait du jour la nuit.

Une profession dont le but humain est le soulagement de la souffrance, l'extirpation de la maladie, la prolongation de la vie humaine, et qui par conséquent joue un rôle si important pour la santé et le bonheur du monde; une profession dans l'exercice autorisé de laquelle le praticien tient entre ses mains la vie de ses semblables, devrait être interdite par tous les moyens imaginables aux ignorants ou aux demi-savants, quels que soient le rang et la position dont ils se vantent, et l'éclat dont les environnent la mode et la célébrité. Mais cette profession est loin d'être protégée contre eux; au contraire, mille circonstances facilitent l'introduction des imposteurs, et ces facilités sont elles-mêmes conservées avec la plus attentive sollicitude. Nous ne pouvons nous étendre longuement sur certaines actions hautement protégées, mais le peu que nous en dirons ne sera pas entièrement sans fruit.

Un médecin à la mode a une maladie favorite, et un remède favori; l'un et l'autre changent comme toute autre mode. Tantôt ce sont les affections du foie, puis des poumons, puis de la tête, puis de l'estomac, parfois même du cœur. L'estomac,

[1] *Sir* correspond à l'ancien titre de *chevalier* en France.

toutefois, revient plus souvent que tous les autres organes. C'est un *corps de réserve* pour tous les accidents, et une ordonnance dont il est l'objet doit en général faire du bien; parce que, si les pauvres sont malades par abstinence forcée, et souvent par emploi de liqueurs fortes à défaut de nourriture, la plupart du temps les riches sont malades d'intempérance en toutes choses.

Un médecin à la mode quitte toujours la ville aussitôt après la saison, et ses malades attendent son retour. Ceux toutefois qui ne restent pas à Londres reçoivent le conseil de se transporter au lieu même où il va se prélasser; mais, parmi ceux qui restent en ville, il y a rarement cessation d'honoraires, parce qu'un médecin de cette classe emploie plusieurs confrères moins fortunés pour visiter ses malades, leur allouant une certaine petite somme sur les honoraires qu'il reçoit. Sous l'influence de leur habileté inférieure, les malades menacent quelquefois de recouvrer la santé; mais à cette crise dangereuse, le grand homme revient soudain à la ville, et, chose étrange à dire, tous les malades éprouvent aussitôt des rechutes comme atteints d'une épidémie.

Nous avons entendu parler d'un médecin qui était dans une voie de progrès, et, désirant vivement acquérir une fashionable clientèle, se faisait toujours appeler le docteur G***, président perpétuel et extraordinaire de l'institution royale et nationale du Jeu d'Hippocrate : comme personne n'avait jamais entendu parler de cette très-excellente, très-étendue et très-majestueuse institution du Jeu d'Hippocrate, il était naturel que d'un moment à l'autre on fît à ce sujet quelques questions au président extraordinaire :

« Dites-moi, je vous prie, docteur, où diable est cette étonnante institution du Jeu d'Hippocrate. » Se redressant de toute sa hauteur, il répliqua « : JE suis l'institution. »

Un médecin à la mode perd rarement le sentiment de sa propre dignité en cédant par inadvertance à quelque mouvement généreux. Il verrait mourir sous ses yeux n'importe quel ami plutôt que de condescendre à le saigner de ses propres mains, car c'est la fonction exclusive d'un simple chirurgien, et un pur médecin ne doit jamais s'occuper un seul instant de ces sortes de choses.

Une consultation de médecins à la mode eut lieu récemment sur l'état d'une dame de distinction, âgée et très-aimable, qui touchait indubitablement à sa dernière heure. Sir Courtney Palmoile lui avait donné des soins dès le commencement, et, quand il vit qu'il n'y avait plus rien à faire, il réclama fort à propos l'assistance des célèbres docteurs Aymen Toom, et de sir William Sganarelle, descendant du fameux médecin français de ce nom qui florissait du temps de l'historien Molière. Ils furent introduits dans une grande chambre au bout d'une longue enfilade de pièces; et, pendant qu'ils les traversaient, un petit neveu de la mourante, piqué d'une curiosité soudaine, et désirant de connaître le mystère des merveilleux discours de ces profonds magiciens, se glissa dans la chambre par une porte secrète, et se cacha derrière un grand corps de bibliothèque placé dans un coin.

Les trois élégants docteurs entrèrent, fermèrent avec soin la porte, quittèrent leurs chapeaux et leurs par-dessus, et, approchant du feu une petite table sur laquelle il y avait du vin, des gâteaux et des raisins de serre chaude, ils se mirent à

frotter et à rôtir leurs genoux, et à prendre quelque chose qui soutînt la nature et leur donnât des forces pour la consultation.

« En examinant le cas sous toutes ses faces, dit sir William Sganarelle, tirant un journal de sa poche ; en analysant les diverses pensées et sentiments simultanément, il était manifeste dans cette circonstance, et bien facile de prévoir que les griefs mutuels auxquels on fait allusion dans ce journal amèneraient infailliblement la séparation de madame Grisi et de son mari. Voilà d'excellent *plumcake*, n'est-ce pas?

— Excellent, dit sir Courtney Palmoile. Mais mon opinion, sir William, malgré toute la déférence que j'ai pour vous, est que cette séparation est purement factice et politique. Tous deux voient que la réputation de l'actrice court quelques risques ; et elle n'ose pas paraître sanctionner la conduite de son mari. Que penser de l'impertinence du mari d'une chanteuse qui provoque un membre du collége royal de.... je veux dire de l'aristocratie anglaise, uniquement à cause de certaines ouvertures de galanterie passagère auxquelles sa position dans ce pays l'a naturellement exposée? Si l'on tolérait un seul instant d'aussi audacieux ressentiments, que deviendrait le respect dû à l'hérédité? C'est révoltant!

— J'aurais voulu, dit le docteur Aymen Toom, d'un air profond ; j'aurais voulu, pour l'exemple et la grande leçon morale qui en eût résulté, qu'ils se fussent blessés l'un et l'autre.

— Et qu'ils eussent été alités pendant une période de cinquante visites, » avança sir Courtney, souriant d'un rire diplomatique.

Là-dessus les deux autres se frottèrent les genoux, et témoignèrent par leurs gestes une augmentation de bien-être et de contentement d'eux-mêmes.

Ils parlèrent ensuite de lord Durham, blâmèrent tout ce qu'il avait proposé de faire, tout ce qu'il avait fait, toute sa vie politique passée et tout ce qu'il pourrait faire à l'avenir. Ils s'accordèrent à dire que les radicaux étaient de drôles de corps, que les whigs étaient de drôles de corps, et puis ils se moquèrent des tories. Ils déduisirent sérieusement les conséquences du projet du banquier Bidle sur le système des banques en Amérique ; ils parlèrent des mérites d'une sauce nouvellement inventée par un fameux cuisinier français, de la dernière composition du maître de chapelle de la reine ; ils s'entendirent tacitement pour boire à la santé du président du collége des médecins ; ils applaudirent au duc de Wellington ; ils dirent un mot du *Quaterly Review*, ils critiquèrent la reine sur sa manie de monter à cheval, et se permirent d'exquises plaisanteries sur la duchesse de Kent.

Pendant qu'ils se livraient à l'hilarité prolongée qu'avait excitée une pointe éminemment piquante de sir Courtney, le grand corps de bibliothèque chancela et se pencha en avant ; le moment d'après, il tomba sur le plancher avec tout ce qu'il contenait, et, au milieu d'un chaos de volumes dorés sur tranche et d'un tourbillon de poussière, apparut la figure du petit fripon de neveu, les doigts étendus, la bouche béante et les yeux écarquillés.

Ils n'étaient pas encore remis de cette surprise, et n'avaient pas encore compris les causes de cette scène de désordre, quand un valet de pied entra, leur fit des compliments de la part de la malade, et leur apprit que, par suite d'une saignée

pratiquée par un médecin ordinaire, frère du précepteur de son neveu, qui lui avait rendu visite par hasard, elle éprouvait un grand soulagement, et qu'elle était maintenant assise près du feu en déshabillé, et prenait une tasse de thé. Elle avait aussi enjoint au domestique de dire que, quoique ce docteur obscur eût tout bonnement fait ses études aux universités de Londres et d'Édimbourg, il était évidemment un praticien très-habile et très-honorable, et qu'en conséquence elle se faisait un plaisir de le recommander à leur patronage et à leurs bontés. R. H. H.







L'ETUDIANT EN MEDECINE



L'ÉTUDIANT EN MÉDECINE[1].



La scène est dans le vestibule d'un amphithéâtre d'anatomie, à l'hôpital de ***. Entre brusquement le sujet de notre présente esquisse. C'est un jeune gentleman d'une taille d'environ cinq pieds huit pouces anglais, avec des yeux mornes et sombres, et des sourcils à l'avenant, qui se joignent sur la racine du nez. Ce dernier trait de sa figure est large, long, charnu, et accompagne à merveille une paire de lèvres épaisses et proéminentes. Le teint du jeune homme a une couleur de suif mêlé de fumée; son front est étroit et fuyant; mais les contours du reste de sa tête sont cachés par un chapeau retapé, à bord très-étroit, légèrement dentelé par devant, planté sur le coin de l'oreille, conformément à la mode que suivent les piliers de billard et les habitués d'estaminet. Une cravate noire nouée à la Ben Crace[2], un col de chemise très-grand et assez malpropre; un habit rouge brun, garni de larges boutons d'os noirs; un très-long gilet à châle, un pantalon bleu de peluche crotté jusqu'à mi-jambe, complètent le costume. Le tout ensemble a l'air d'une gravure des modes de décembre, modifiée dans la personne d'un aspirant au droit de compromettre la santé publique, *in statu pupillari*, c'est-à-dire suivant les hôpitaux; sorte d'occupation qui a beaucoup d'analogie avec ce qu'on appelle, dans les maisons de correction, un travail improductif. Le parallèle entre ce système et celui qu'on suit dans les susdites maisons est remarquablement exact, en ce qui regarde les avantages de chacun d'eux, tant pour la société que pour l'individu.

[1] Cet article est rempli de *slang*, espèce d'argot particulier aux habitants de Londres. Nous avons traduit les mots de *slang* par des termes parisiens correspondants. (*N. du T.*)

[2] Matelot anglais. (*Id.*)

Les mains de ce personnage sont logées dans les larges poches de son par-dessus à longs poils; et sous le bras gauche il porte un volume in-octavo, dont la couverture a été marbrée par le relieur, et tachée par l'apprenti savant. Mais il est temps de faire parler notre tête (c'est une tête de bronze, comme l'automate du moine Bacon).

— Dis donc, Bill, comment as-tu regagné ta chambre hier au soir? Tu as l'air tout chose ce matin. Mais qui t'a fait décamper si vite? tu aurais dû rester, mon homme, pour entendre chanter la chanson des *petits cochons;* c'était du soigné, je t'assure. Puis est venu le chanteur à la voix basse que tu connais; voilà un gaillard comme il faut! Mon Dieu, quelle voix il a! je changerais bien de larynx avec lui. Il y eut ensuite cette petite follette en chapeau bleu à plumes blanches; tu sais, hein? Elle a fait fureur dans *la dernière Rose d'été*. Hé bien, après cela, Jim et moi, nous étions tout farces; nous avons demandé du fromage grillé [1], une pinte de bière forte et deux verres de whiskey [2], et me voilà ce matin frais comme une paquerette, mon vieux! Cependant, il me semble que j'ai besoin de quelque stimulant. Allons, que prendrons-nous? Envoyons chercher de la bière à la taverne de Billy Barlow; je te la joue à pile ou face. Veux-tu un cigare? Elle est diablement gentille, la fille de la boutique où je les ai achetés; elle m'a promis d'aller demain avec moi à la taverne de l'Aigle; c'est fameux! n'est-ce pas? Mais voilà neuf heures! Irons-nous au cours? M. Lambin explique ce matin les replis du péritoine; je me suis procuré un abdomen, mais je n'ai pas encore disséqué une des ramifications de l'artère céliaque, et le sujet va nous être enlevé demain. » *Exeunt Arcades.*

Dans un grand amphithéâtre circulaire, couvert d'un dôme, et entouré, à un tiers de sa hauteur, excepté dans l'étroit espace réservé au professeur, de bancs qui s'élèvent l'un au-dessus de l'autre sur un plan incliné, est assis un auditoire d'environ deux cents personnes, présentant une grande variété de physionomie et de costumes. En face d'eux est une large table couverte d'un drap, de dessous lequel sort une paire de jambes et de bras. Derrière la table, est un tableau où sont représentés à la craie divers détails intéressants du corps humain. D'un côté de la table danse un squelette appendu à une espèce de gibet, et de l'autre est une porte par laquelle entre le professeur. Une galerie fait le tour de la partie supérieure de l'amphithéâtre, et le tout est surmonté d'un vitrage pratiqué dans le dôme.

Un broubaba confus de voix s'élève de la foule médicale : les uns échangent des paroles rapides, les autres se livrent à des facéties, quelques-uns copient les figures du tableau, d'autres se rognent les ongles, d'antres encore arrangent leurs cahiers de notes et taillent leurs crayons, et un ou deux se lancent des boulettes de papier mâché.

L'heure du cours est arrivée, et l'impatience du public, parvenue à son *summum*, est fréquemment détournée par l'entrée de quelque studieux jeune homme, qui

[1] *Welch rabbit* (*lapin gallois*). C'est du fromage que l'on fait griller avec du beurre dans un plat, qu'on mange étendu sur du pain rôti, avec du poivre rouge et de la moutarde. (*N. du T.*)

[2] Eau-de-vie d'orge qu'on fabrique principalement en Écosse. (*Id.*)

cherche une place sur le premier rang, et pour y parvenir est obligé de se glisser sous la table. Toutes les fois que pareille chose advient, l'individu qui a le malheur de se mettre ainsi en évidence est salué à la ronde par des applaudissements suivis d'un éclat de rire général.

Enfin le professeur paraît; et, après les chut et les hem indispensables, il commence son discours. Voilà environ cinq minutes qu'il parle; un bruit de pas se fait entendre sur l'escalier; la porte de la galerie retentit avec fracas. La cause de ce dérangement, savoir, M. Thomas Hogmore, notre héros, entre en ce moment; et le professeur, furieux d'être interrompu, lui lance un regard de reproche. M. Hogmore le soutient avec un air d'imperturbable gravité, qui, sitôt que le professeur a baissé les yeux, se change en une grimace particulière qui consiste à allonger la langue sur sa joue, et à cligner de l'œil gauche. Il s'assied ensuite, se place dans l'attitude d'un auditeur attentif, les pieds appuyés contre la balustrade de fer, et la mâchoire supérieure reposant sur l'extrémité noueuse de son énorme canne.

En ce moment on abaisse le tableau, dans le but de montrer plus distinctement l'un des dessins aux étudiants. L'effet de ce mouvement est de produire un rire universel. Le buste de marbre d'un défunt professeur d'anatomie, qui était auparavant caché, est maintenant exposé aux regards, illustré, avant le cours, par l'ingénieux M. Hogmore, d'une paire de moustaches et d'une impériale en drap noir, collées avec de la gomme. Le professeur reste un moment stupéfait de cette hilarité inattendue; mais, jetant les yeux autour de lui, il en découvre enfin la cause.

— Messieurs... quelqu'un... je puis dire... un individu a jugé à propos de se dégrader! (Bravo! Écoutez! écoutez!) Messieurs, quel que soit cet individu, je puis me permettre d'affirmer qu'il doit être honteux de lui-même...; je n'ai pas besoin d'en ajouter davantage. Je m'en rapporte au bon sens et aux sentiments de convenance de mon auditoire. (Écoutez! écoutez! Fi donc! A la porte! Clameurs auxquelles le coupable prend une part bruyante).

Après cet incident, le cours continue; mais, comme il est prolongé un peu au delà de l'heure, le terme en est hâté par un mouvement général de pieds et une quinte de toux qui s'empare subitement de toute l'assemblée.

Nous accompagnerons maintenant notre néophyte, qui, nous nous plaisons à le croire, a été dûment édifié de ce qu'il a entendu, au dîner qu'il prend à quatre heures chez une espèce de restaurateur auquel, dans son propre vocabulaire classique, il accorde l'épithète de *chouette*.

— Hé bien, Jack, mon garçon, que fais-tu? j'ai rudement travaillé toute la matinée sur l'aorte abdominale; je serai enfoncé si je ne pioche pas ferme. Je suis horriblement embarrassé. Hé bien, la fille, qu'y a-t-il?

— Du bouilli, monsieur, des choux bien accommodés; du veau rôti et du jambon, morceau choisi; du haricot de mouton, du foie au lard, de la tête de veau et des cervelles : c'est tout prêt; je vous les recommande, monsieur. (Avec emphase.) Du hachis de venaison, des côtelettes et des beefsteaks!

— Ah! apportez-nous du foie au lard. A propos, Jack, donneras-tu au collége l'anatomie détaillée du foie?

— Je ne sais ; j'espère que non.

— Et moi de même ; ma pièce d'anatomie était superbe ce matin.

— Oui, pourquoi ne l'as-tu pas injectée?

— Ça prend trop de *quibus*; d'ailleurs on peut étudier le foie sur des assiettes.

Le reste du dîner est assaisonné de cette espèce de conversation. — A la fin :

— Sally ! s'écrie M. Hogmore, quelle est la dépense?

— Un foie de veau au lard, monsieur, dix pence ; pomme de terre, onze ; pain, douze ; deux chopines de bière, un schilling et neuf pence ; fromage, un et onze pence ; et du céleri... Je crois que vous en avez, monsieur?

— Oui.

— Deux shillings et un penny, monsieur, s'il vous plait.

— Oh! deux *balles* et un *rond?* Dites donc, Sally, je voudrais avoir des *sonnettes* pour vous en donner.

— Vraiment monsieur? hein !

— Oui. Dites donc, où allez-vous vous promener le dimanche?

— Tantôt ici, tantôt là. — On y va, monsieur, tout de suite!

— Venez donc, arrivez ; j'ai quelque chose à vous dire.

— Hé bien, qu'est-ce?

— Je dis, Sally, que vous êtes une jolie fille.

— Oh! ne faites pas la bête. Là!... regardez mon pied... voyez ce que vous avez fait.

Il faut remarquer ici que M. Hogmore, afin de donner de la force à ce dernier compliment, marche amoureusement sur le pied de la jeune personne, laissant l'empreinte fangeuse d'une double rangée de petits clous sur le pied gracieusement tourné. Après cet acte de galanterie, il paie le compte et s'en va flâner au gré de ses caprices le long de Fleet-Street, ou dans le Strand, en fumant un mauvais cigare, et coudoyant les passants.

Il s'occupe ainsi jusqu'au cours du soir ; puis il retourne à son logement du troisième, pour recevoir une société d'amis, qui se réunissent pour jouer au whist. Le temps donné à cette espèce d'occupation passe généralement pour du temps perdu ; ici, toutefois, l'on donne l'exemple d'une humble économie de cette précieuse denrée, et en même temps un démenti pratique au proverbe qui affirme l'impossibilité de faire deux choses à la fois. L'attention des joueurs se partage entre le jeu et le grog au whiskey, dont un verre accompagne les jetons placés à côté de chaque individu. Le contenu des verres est renouvelé de temps en temps, au moyen d'une bouteille verte placée sur la table, et d'une bouilloire qui chante sur le feu, et qui, pendant la soirée est deux fois remplie à l'aide du pot-à-l'eau de la chambre à coucher voisine; le jeu et la boisson communiquent à la société un haut degré d'exaltation. La source épuisée de la provision aquatique et son réceptacle vide sont anathématisés en style populaire; les chandeliers sont jetés dans la cheminée, et l'on fait une sortie générale pour aller en quête d'aventures. Les jeunes gentlemen s'élancent dans la rue en dansant à la musique de leurs propres voix, tirent les marteaux de

portes et les sonnettes, crient, hurlent, attaquent un agent de police, et sont enfin conduits au violon, d'où on les renvoie le lendemain moyennant l'amende ordinaire... pour ivresse.

Nous nous figurerons maintenant qu'invité fortuitement par quelque *gentleman* avec lequel sa famille est en relation, notre héros a fait à son extérieur les changements requis ou ceux qu'il a jugés suffisants, et se trouve à table dans une société décente.

Le maître de la maison décapite un lièvre.

— Ah ! vous voilà enfoncé, monsieur, à ce que je crois, observe son convive ; vous êtes arrivé au ligament de la nuque ; il est très-gros et très-fort dans certains animaux ; je l'ai mis à nu l'autre jour dans un nègre. Il était assez bien conformé.

— Mis à nu, monsieur ! demande le convive d'en face, comment cela ?

Un coup de coude de son voisin rappelle à l'étudiant qu'il y a des dames. Au lieu donc d'exprimer sa pensée par des paroles, il promène sur les convives un regard significatif, lance un coup d'œil plein d'expression sur celui qui l'a interrogé, tient son couteau et sa fourchette comme deux plumes, sépare légèrement le gras du maigre d'un morceau de viande placé sur son assiette, fait un nouveau signe au questionneur, et s'applique à la mastication des viandes avec un renouvellement d'assiduité.

On lui porte une santé : — Avec beaucoup de plaisir, réplique-t-il, et il invite familièrement un *gentleman* de quarante ans plus âgé que lui à se joindre à eux. Son hôte lui fait l'honneur de lui offrir à boire, et il répond : — Je vous remercie, monsieur, j'en ai[1].

L'on ôte la nappe, et l'on apporte le dessert. Un jeune ecclésiastique vient à parler des examens qu'il a subis à Cambridge.

— Oh ! vous en êtes quitte ? dit notre héros. Quelle espèce d'examen vous ont-ils fait passer ? se sont-ils conduits en *gentlemen*, on vous ont-ils *embêté* ?

L'ecclésiastique répond civilement.

— Cependant, continue M. Hogmore, vos examens ne sont rien en comparaison des nôtres ; voilà trois mois que je m'éreinte, et le docteur Hoaxley me dit que je ne serai pas prêt avant trois autres mois. Je suis solide sur l'anatomie, et les examinateurs n'en savent pas grand'chose. Mais c'est précisément par cette raison qu'ils nous tourmentent tant. Vous n'êtes examinés que sur le latin et le grec ; et nous avons le latin, et Dieu sait quoi encore ! J'ai passé mon examen de latin, c'est un bon débarras. Ils m'ont donné une page entière ; et si je n'avais pas regardé la composition de mon voisin, j'aurais été démoli. Je déteste le latin. A quoi ça sert-il ? comme si le latin vous apprenait à disséquer l'artère fémorale... Quelle blague !

[1] Ce sont autant de fautes contre les règles de la politesse anglaise. Lorsqu'on porte une santé à quelqu'un, il lui est interdit de s'adjoindre une tierce personne pour y répondre. Il n'est pas moins impoli de refuser à boire, quand on vous en offre, eût-on son verre rempli jusqu'aux bords, et de porter une santé à un convive plus âgé que soi. (*N. du T.*)

— Vous aimez la poésie, je suppose, M. Hogmore? demande une jeune dame, interrompant l'orateur.

— La poésie? eh! quoi?... Oh!... je n'en ai pas appris un seul morceau depuis ma sortie de classe. D'ordinaire je préférais les vers courts aux longs. Ah! Ah! Ah!

— Alors vous aimez la musique, j'en suis sûre.

— La musique? oh! j'aime les joyeuses chansons. Avez-vous jamais entendu chanter *la Mer?*

— Non, je n'ai pas eu ce plaisir; est-ce joli?

— Certainement. Connaissez-vous *la Baie de Biscaye?*

— Non.

— Ah bien, je vous conseille d'aller au Trou de Charbon[1]; non, — c'est-à-dire vous ne sauriez le faire précisément; — mais... voilà le genre de chansons que j'aime.

— Le Trou de Charbon! mon Dieu! quel singulier lieu pour chanter! que c'est amusant!

— Je pense, dit le bel-esprit de la société, que ce serait un théâtre admirable pour jouer *la Cenerentola.* »

Cette saillie cause une gaîté générale, et M. Hogmore comprend qu'on rit à ses dépens. En conséquence, il regarde le plaisant d'un air nullement aimable; murmurant en même temps le mot *personnalité,* comme s'il croyait ce substantif applicable au titre de l'opéra de Rossini.

— Que pensez-vous de la phrénologie? demande une jeune fille de trente ans, en robe azurée, avec un teint conforme à sa robe.

— Qu'est-ce que c'est que tout ce galimatias à propos de bosses? Gall est radicalement enfoncé. Il ne prend pas chez nous. Comme si l'apophyse mastoïde était l'organe du meurtre.

— C'est là, je suppose, M. Hogmore, dit un homme d'un âge mûr, à l'air intelligent, au large front et aux yeux pénétrants, c'est là un des faits de la phrénologie, suivant vos professeurs?

— Oui. Voudriez-vous me passer de ces noix?

— Bien. Mais que vous disent-ils des fonctions du cerveau?

— Oh! l'on ne nous examine pas là-dessus; c'est le grand centre du système nerveux.

— Gall et Spurzheim, monsieur, n'ont-ils pas pris pour point de départ, dans leurs recherches, la philosophie d'induction?

— Oh! je ne sais. La philosophie est toute vaporeuse; j'aime le positif. A propos, je vais vous conter une farce délicieuse. Gall avait un fils; le jeune drôle avait la bosse de l'amour-propre trop grosse; le vieux Gall se procura donc une plaque d'étain et une vis, qu'il fixa à la tête avec un appareil par lui inventé. Il serra la plaque de plus en plus chaque jour pour comprimer la mauvaise bosse.

— Vraiment! et, je vous prie, quel fut le résultat?

[1] Nom d'une taverne fréquentée par les gens de la plus basse classe. (*N. du T.*)

— L'enfant tourna l'œil; il avala sa langue, et creva dans les convulsions. Ah! ah! ah! ah! ah!

— Cette histoire n'est-elle pas apocryphe?

— A po...quoi? C'était Gall ou Spurzheim, j'ai oublié lequel... »

Les dames se retirent; les messieurs parlent de chevaux, de politique, d'agriculture, de météréologie pratique, de l'état des avoines et du temps, jusqu'à ce qu'on annonce le café.

La musique est à l'ordre de la soirée; une dame se met au piano pour faire sa partie dans *la ci darem la mano*. Au milieu du morceau, le jeune homme se signale par une soudaine et bruyante explosion de gaîté, s'imaginant probablement qu'il écoute une chanson comique.

La musique n'étant pas de son goût, il se tapit dans un coin, et engage bientôt une conversation profonde et animée avec un ami de l'école qui l'a accompagné. Ses remarques sont faites à haute et intelligible voix.

« Eh bien! je ne me serais pas attendu à ce coup-là, ma foi! ils nous ont donné du vin et de l'eau pour dîner, dans d'énormes verres, et sans sucre! j'aurais préféré du grog.

— Que penses-tu de la jeune fille qui chante? lui demande son ami.

— C'est une gaillarde; elle a un cou diablement beau; les clavicules et le muscle sterno-cléïdo-mastoïdien un peu trop proéminents. Les muscles des cartilages cricoïde et arythénoïde sont très-bien développés, je l'imagine, à en juger par sa voix. Mais, dis donc, on s'en va; allons, détalons. Je suis fatigué; et toi? Nous arriverons juste à temps pour entrer aux Tonneaux-de-Cidre, et j'ai une faim de chien!

Exeunt. »

Nous terminerons par un exposé rapide du reste des qualités morales et intellectuelles de M. Hogmore.

Le principal trait de son caractère est l'amour-propre; il se pique singulièrement de finesse et d'habileté, et, voyant partout des fripons, il met le plus grand soin à éviter d'être induit en erreur ou trompé. En conséquence, sa manie favorite est non-seulement de douter, mais encore de se refuser à croire tout ce qu'il ne comprend pas clairement. Ses convictions, quoique fermes, sont donc excessivement limitées. L'histoire n'est guère à ses yeux qu'un grand peut-être, et il regarde probablement le récit de la mort de Jules César comme aussi apocryphe que la légende de saint George et du dragon. Comme il ne croit que ce qu'il peut comprendre, il ne comprend que ce qu'il peut voir. Selon lui, l'anatomie est la plus sublime de toutes les sciences; et ce n'est pas par les services réels qu'elle rend à la médecine, car il n'a de ceux-ci qu'une idée confuse, mais parce que, dans le procédé mécanique au moyen duquel on acquiert la connaissance du corps humain, il y a quelque chose qui s'accorde parfaitement avec la tournure de son esprit. Dans son opinion, poli est synonyme d'efféminé; il est d'une innocence complète, à l'endroit des beaux-arts en général, et de la littérature en particulier. Quant à cette dernière, il semble que sa conscience lui interdise de s'y livrer, parce que les études littéraires tendraient à le distraire de la carrière qu'il a choisie. Il pense qu'il vaut beaucoup

mieux consacrer ses heures de loisir à boire, à fumer, à faire de grosses plaisanteries, et à chercher la nature humaine partout où l'on peut l'apercevoir sous son plus mauvais point de vue. Ses études sont de nature matérielle, ses plaisirs de nature animale.

Bien entendu qu'il y a des exceptions aux règles générales que nous venons d'établir sur la tenue d'un étudiant en médecine. Il y en a qui ont embrassé leur profession pour s'instruire et pour y puiser les moyens d'être utiles à leurs semblables. Ils acceptent par devoir, sans les choisir par inclination, les travaux révoltants qui deviennent inévitablement leur partage. Ceux-là sont véritablement des philosophes; et autant on en trouve dans les écoles, autant il y a de médecins distingués.

PAUL PRENDERGAST.




BIBLIOTECA NAZIONALE



LE COMMIS MARCHAND.



LE COMMIS MARCHAND.



ous faut-il encore autre chose aujourd'hui, madame ?— Mais... non, répond la dame ; et avant qu'elle ait mis ses gants pour s'en aller, une autre étoffe est déroulée devant elle.

« Voici qui est superbe, madame ! et (ceci est dit presque en confidence) je ne l'ai encore montré à personne. »

La dame, bien résolue à ne pas acheter, et par un simple mouvement de curiosité, demande combien vaut l'étoffe nouvelle. Là-dessus, le commis marchand baisse la voix comme s'il se sentait honteux de révéler le prix aussi ridiculement modique (pour la dame) d'un article aussi remarquable. Puis il sourit doucement et murmure la somme.

« Hum ! je n'en aime pas beaucoup la couleur, dit la dame, voyant que l'article est fort cher [1].

— Je vous assure, madame, que c'est la seule chose que l'on porte... c'est-à-dire que l'on portera ; c'est une couleur magnifique ! sur l'honneur ! la reine des couleurs ! une couleur tout à fait nouvelle ! et si distinguée ! vraiment... mille pardons ! mais permettez-moi de l'exposer un peu plus au jour ; c'est une couleur délicieuse, et elle fera infiniment mieux en robe qu'en pièce.

[1] Les dames en général possèdent l'art de juger des couleurs, quoique parfois (si nous en croyons le docteur George Ligmond) elles exercent un peu capricieusement cette faculté. Ce docteur assure que, même lorsqu'il s'agit de rhubarbe, les belles tiennent essentiellement à la couleur ; car, dit le docteur, il est un fait bien connu, c'est que les droguistes à la mode sont obligés de satisfaire les yeux de leurs élégantes pratiques ; et que bien des jolies femmes ne prendraient pas de rhubarbe si la couleur n'en était pas de leur goût.

La dame commence à s'attendrir, et la poche de son mari doit frissonner d'appréhension, en admettant que les poches éprouvent quelque chose, et des misanthropes ont établi que c'était le siége des passions. Le pauvre homme est peut-être en ce moment à la Bourse ou à la halle aux blés, exerçant son honnête industrie, ou bien, dans quelque cour de justice, où il développe la philanthropie pratique des lois aux ignorants qui n'entendent pas dans toute son étendue le système organique de la propriété.

La dame cède enfin. « Il y a des couleurs, dit-elle, qui font beaucoup mieux en robe; je crois que j'en essaierai. »

Ici nous donnerons un avis d'or à tous les maris et pères. L'avis est, nous le savons, de seconde main; mais, comme une guinée de seconde main, il n'a pas perdu sa valeur en venant d'un ami.

Le très-révérend archidiacre Paley, dans un de ses entretiens familiers touchant les amendes imposées aux pères et aux maris par le péché originel et payables en batiste et en satin, disait : « Je n'ai jamais permis à mes femmes (il faut comprendre qu'il désignait ainsi madame l'archidiacre Paley et les demoiselles Paley), je n'ai jamais permis à mes femmes de prendre à crédit dans un magasin; j'exige qu'elles paient toujours comptant : cette idée de comptant, monsieur, a tant de puissance pour réprimer les écarts de l'imagination ! »

Ces mots sont d'un philosophe, d'un homme qui possède de la nature humaine une connaissance orthodoxe. Cependant, comme quelques lecteurs peuvent contester la sagesse implicite de cette proposition, nous fournirons aux parties dissidentes un axiome contraire tiré du même auteur; car c'est aussi à l'archidiacre Paley que nous devons le conseil suivant : « Ne payez jamais en argent comptant que lorsqu'il n'y aura pas moyen de l'éviter; on ne sait ce qui peut arriver. »

Voilà, dira le lecteur, deux principes aussi opposés que le noir et le blanc. » Nous répondrons à cette objection que nous présentons les principes ci-dessus comme le commis marchand présente ses marchandises de diverses couleurs; nos chalands peuvent choisir la nuance qui leur convient.

Le premier devoir d'un commis marchand est de créer des besoins à ses jolies pratiques. A la vente d'un article, il fait inévitablement succéder cette question : « Vous faut-il encore autre chose? »

« Vous faut-il encore autre chose? » cette interrogation sinistre, émanée d'un mauvais génie, poursuit les hommes dans leurs promenades solitaires, s'offre à eux à leur réveil, infecte leur foyer, les accompagne à la Bourse, et l'on sait qu'elle s'empare de gens fort respectables que l'on s'imagine occupés au même moment, dans le banc de leur famille, à écouter de tout leur cœur et de toutes leurs oreilles un touchant sermon sur la vanité des désirs humains.

« Vous faut-il encore autre chose? » Le capitaine Brace avait acquis une très-belle fortune dans les mers du Sud. Les baleines avaient bien voulu se laisser prendre. Il revint chez lui, acheta une maison et une terre dans le Devonshire, y sema son blé et y mangea ses moutons. Était-il un bonheur comparable à celui du capitaine Brace?

« Vous faut-il encore autre chose? » demanda le lutin, rencontrant un jour le ca-

pitaine absorbé dans ses réflexions. La question suffit. Le capitaine se mit immédiatement en tête d'aveir une veiture et une maison en ville. Il embrassa sa femme et ses enfants, s'embarqua pour un autre veyage... et voyez! au retour, le bâtiment coula, et les ossements du capitaine reposent au fond de l'eceán Pacifique.

« Vous faut-il encore autre chose? » Netre grand'tante Pénélepe était une charmante demoiselle indépendante, de l'âge de quarante et un ans; âme heureuse, et possédant l'une des plus jolies maisons de campagne de l'ouest de l'Angleterre. Son vin de groseilles était aussi pur que sa vertu, et ce produit naturel eût rendu pourpre de hente un marchand patenté de vin de Champagne. Tout à coup elle devint sérieuse : la tante Pénélepe soupirait, et, quand ses amis s'informaient de sa santé, elle leur assurait qu'elle dépérissait à vue d'œil! Qu'avait donc la tante Pénélope? Dans une beure fatale, un régiment arrivé de Cork en Irlande avait logé dans la ville; et, un beau dimanche, au moment où les vétérans se rendaient à l'église, les yeux de notre tante s'arrêtèrent sur le sergent Macfillyleo, guerrier de cinq pieds huit pouces; leurs regards se rencontrèrent, et, prenant la voix la plus insinuante, le démon, ennemi de toute paix domestique, murmura à l'oreille de la tante Pénélepe :

« Vous faut-il encore autre chose? » et l'imprudente demoiselle acheta le congé du sergent, l'épousa, et devint, dans le seul espace d'un mois, mistress Macfillyloo et la plus malheureuse des femmes.

« Vous faut-il encore autre chose? » Telle est, en matière de commerce, l'arme qu'emploie le commis marchand. Il pose la question le plus nettement possible : il est sûr qu'il y a encore autre chose; il connaît ce que demande, ce que désire la belle acheteuse; et, avec la complaisance la plus empressée, il commence à dérouler un nouvel article. Pour le moment, on ne songe pas au prix; toute considération secondaire est complétement oubliée dans le besoin criant de la pratique. Plusieurs aunes de soie et de batiste brillent sur le comptoir, et, neuf fois sur dix, la fascination est irrésistible. « Qu'aucun homme, s'écrie Sterne, ne dise : J'écrirai un in-12; le sujet s'allonge sous ses deigts. » Qu'aucune dame ne dise : J'achèterai treis aunes de mousseline : il y a des robes à vendre.

Nous ne connaissons pas de race de négociants plus gracieuse, plus alerte, plus infatigable que celle des marchands de neuveautés. Il est vrai qu'ils étudient douze beures par jeur, et qu'ils ont de charmantes institutrices; leurs gouvernantes sont des plus aimables de la terre, et elles doivent nécessairement communiquer à leurs élèves un peu de leur douceur et de leur urbanité.

Et cependant (la nature humaine est si capricieuse, si difficile à contenter!) ces hommes aspirent à des loisirs, demandent du temps pour s'occuper d'eux-mêmes. Que veulent-ils? Ne sont-ils pas les serviteurs préférés du beau sexe? ne vivent-ils pas neuf, dix, onze heures par jour, six jours par semaine, dans une atmosphère de beauté? qu'ont-ils à faire, qu'à dérouler et remettre les pièces en place, à sourire, parler deucement, à protester, et, pour l'avantage du commerce, à mentir avec la grâce d'un *gentleman* accompli?

« Mes amis et compagnons d'infortune, disait récemment un de ces hommes dans une réunion publique convoquée pour examiner les droits et les griefs des

boutiquiers; amis et compagnons d'infortune, le commis marchand n'est guère mieux traité qu'un hérisson (Écoutez); il passe douze heures de la journée à dérouler et à rouler. » (Applaudissements.)

Toutefois, il y a des minutes de gloire dans le long jour du commis marchand, des minutes où son assurance décide la beauté qui court les boutiques, et que convoitent en vain les autres marchands. L'adresse, la délicatesse qu'il déploie en ces occasions attestent en lui un maître de l'art. Il y a certaines questions qu'il se permet, accompagnées d'un coup d'œil suppliant, comme s'il se permettait une plaisanterie sur un sujet hasardé. Il est, comme nous l'avons dit, du ressort du commis marchand de faire considérer comme indispensables des choses dont l'existence non-seulement est révoquée en doute par la plupart des hommes, mais leur est encore complétement inconnue. Son affaire est de profiter continuellement de la nécessité de s'habiller imposée à l'homme par sa chute, et de faire sentir aux filles d'Ève les conséquences de la faute de leur première mère; et le commis marchand le fait avec tant de douceur, tant d'entraînement; dans la générosité de son naturel, il oublie si complétement la part que porte son sexe dans la calamité générale, qu'il n'est pas étonnant de voir les dames lui pardonner aussi généreusement leur séduction, et acheter aussi largement.

Charles Lamb, dans l'une de ses lettres, faisant allusion au dénûment de notre premier père, dit : « Je ne pense point sans peine au pauvre Adam achetant pour deux sous de pommes en Mésopotamie! » Cette réflexion du philosophe éveille dans notre esprit l'idée d'Ève allant chez le marchand de nouveautés. Nous voyons le boutiquier s'incliner et sourire, et dérouler, dérouler, dérouler toujours; la dame achète, et peut-être la nécessité d'acheter, le malheur qui l'y contraint, est un instant effacé par les charmes de l'article acheté. « Vous faut-il encore autre chose? » demande le boutiquier, et d'autres futilités sont déroulées, mesurées, coupées. Enfin, le commis use de son privilége délicat; et, après avoir offert toutes les espèces connues et palpables d'étoffes pour robes, il s'arrête, sourit, et les mains étendues sur le comptoir, les yeux à demi fermés, il prononce ces mots d'une voix flûtée : « Vous faut-il de la flanelle[1]? »

Et voilà des gens qui désirent que leur condition s'améliore! des gens autorisés à adresser de pareilles questions à la femme la plus ravissante de la terre, qui les accueille avec toute la grâce imaginable, et permet ainsi de les réitérer! « Vous faut-il de la flanelle? » Mais il nous est impossible de nous arrêter à philosopher sur cette interrogation; nous l'abandonnons, dans sa simplicité pleine de choses, à l'imagination de nos lecteurs.

Les commis marchands demandent du temps pour cultiver leur esprit; ils voudraient bien savoir si toute l'existence humaine doit se passer à dérouler et à rouler des marchandises et à les mettre de côté. Ils pensent que c'est beaucoup de travailler douze et quatorze heures par jour, quoique la moitié de ce temps se passe

[1] Dans les magasins anglais, les commis ont le droit de vendre de la flanelle pour leur propre compte. (*N. du T.*)

en aimables protestations à d'aimables créatures pour l'avantage du magasin. Qu'apprendraient-ils? la morale? en ce cas, croiraient-ils que cette étude leur donnerait plus de mérite aux yeux de leurs patrons?

« Cela ira-t-il au blanchissage? demandait une dame comme il faut au commis marchand qui lui étalait un article superbe et tout à fait nouveau; cela ira-t-il au blanchissage?

— Au blanchissage! madame, répondit le boutiquier; je vous le garantis au blanchissage? »

La pièce fut achetée, et un peu moins de quinze jours après, la dame revint se plaindre :

« Vous m'avez dit que l'impression irait au blanchissage! s'écria-t-elle, en montrant à l'impassible commis la pièce décolorée.

— C'est très-vrai, madame, je l'ai dit; je vous ai répondu du fait; mais je ne vous ai pas dit qu'elle conserverait sa couleur. »

Cet homme, — nous parlons réellement d'un être vivant, et non pas d'un marchand imaginaire, — cet homme avait du génie, et il trouva dans les sourires appréciateurs de son patron la récompense qui lui était due. Supposons cependant qu'il eût eu du temps pour la culture de son esprit, et qu'il eût répondu à la demande de la dame négativement, comme la probité l'exigeait; il aurait probablement reçu plusieurs médailles d'argent en témoignage des sentiments de son patron dans cette circonstance, et la prière d'aller chercher ailleurs une plus noble sphère pour l'exercice de ses vertus héroïques.

Nous avons besoin de savoir ce que veulent ces jeunes gens malavisés. S'ils arrivaient à dire la vérité, il n'y aurait plus moyen de faire des affaires. « Je ne connais pas de maison, disait le très-respectable chef d'un très-respectable magasin; je ne connais pas de maison qui pût durer un mois avec un tel état de choses. La vérité, monsieur, est excellente dans une histoire, ou dans un tableau, ou dans tout autre objet de cette espèce; mais la vérité nue, rigoureuse, mathématique, derrière un comptoir, — fi donc! Je voudrais bien savoir comment de cette manière on paierait le loyer et les impôts!

— Il y aurait toutes les semaines une belle liste de banqueroutes, je le parie, s'écriait un autre, avec un clignement d'yeux plein de finesse, et riant d'avance du futur chaos social.

— Quand j'étais jeune homme, dit un marchand de nouveautés retiré des affaires, et qui, durant la guerre, avait une correspondance confidentielle, et par cela même assez avantageuse, avec divers braves contrebandiers; quand j'étais jeune homme, je n'ai jamais, en fait d'articles, entendu parler de l'esprit.

— Ni moi non plus, reprend un autre; mais je suppose que c'est une chose nouvelle, qui vient de paraître. »

Nous conjurons les commis marchands de s'en tenir à leur simplicité arcadienne actuelle, de jouir des délicieuses prérogatives de leur profession, et, considérant avec calme et réflexion les précédentes phrases des chefs de maison, dignes d'être écrites en lettres d'or, de se bien convaincre des malheurs qui les accableraient si,

en cherchant à cultiver leur esprit, ils s'élevaient, en style vulgaire, au-dessus de leur état! Un Caton peut-il mesurer de la mousseline? un Aristide, offrir un mauvais article, et jurer qu'il est de la première qualité? Pourquoi un homme condamné à déchirer des calicots suivrait-il un cours sur le système solaire? Qu'a de commun la *Quaterly Review* avec

Un morceau de linon aussi blanc que la neige?

quel rapport existe-t-il entre les guingans et la géométrie, entre l'étude de l'économie politique et les modes?

Le printemps a des charmes particuliers par les mille nouveaux modèles qu'il fait éclore, mais le commis marchand n'y voit que cela. Pourquoi voudrait-il savoir si le gazon est vert, ou si la végétation est avancée, ou s'il y a des fleurs d'une espèce quelconque, excepté sur ses impressions et ses mousselines? L'éclat de la montre du magasin lui suffit; si l'aune, qui semble un morceau de bois mort, fleurit comme la verge d'Aaron, et porte des fruits d'or pour le maître, c'est, ou ce doit être tout ce qu'il faut au commis. Ne peut-il respirer l'air saturé de gaz sans étudier la nature de la vapeur qui l'empoisonne? souhaite-t-il de mourir instruit? ne peut-il engager son honneur par considération pour ses gages, sans se livrer à des recherches superflues sur les obligations morales de l'homme civilisé?

En ce moment, les priviléges du commis marchand sont nombreux. Il lui est permis de faire, sur sa propre personne, une expérience très-intéressante; c'est-à-dire de prouver le peu qu'il faut à un jeune homme pour le mettre à même de porter un bel habit et du linge blanc.

Pour ce qui est des gages, un manœuvre peut l'emporter sur le commis marchand; mais alors ce dernier l'emporte sur un homme indépendant, par tout l'éclat de son costume. On nous assure qu'il se trame en ce moment une conspiration parmi les boutiquiers, dans certaine maison de West-End, pour éclipser un illustre comte; et l'on croit qu'un commis marchand l'a déjà mise à exécution.

Autre chose encore. Nous savons que c'est la coutume dans plusieurs maisons de commerce d'accorder à leurs employés au moins une heure par jour de récréation physique et morale, pour dégourdir leurs membres et se distraire du tracas des affaires. Une heure entière! et nous doutons fort qu'un premier ministre patriote, dont le cœur bat pour le bonheur de son pays, puisse se vanter de loisirs aussi positifs dans aucune de ses journées. Nous nous sommes surtout proposé dans cet ouvrage d'éviter les personnalités; autrement nous enverrions incontinent à Brighton, où le ministre même pourrait résoudre notre problème à la satisfaction générale[1].

Nous avons regardé comme important pour les intérêts du monde entier l'examen du mouvement qui s'opère actuellement parmi les commis marchands, car nous voyons, dans le succès de leurs efforts, les prémices d'une révolution complète. Qu'on leur accorde les loisirs qu'ils demandent, le temps qu'ils réclament à grands cris pour

[1] Voir sur Brighton une note du *Courtier Marron*.

dérouler leurs esprits et en examiner l'étoffe et le dessin; supposons qu'ils aient atteint leur but : eh bien, y a-t-il un commerçant raisonnable qui s'imagine que le mal est fini! certainement non. Quelle calamité va s'ensuivre!

Comme si nous étions au sommet d'une tour,
Nous voyons l'horizon qui s'étend à l'entour.

Nous voyons les rubans flotter, les mouchoirs s'agiter; nous voyons les ouvrières en modes en état de rébellion! elles aussi réclament des loisirs.

Le résultat de tout cela est aussi évident que le nez au milieu du visage de Mammon; c'est une subversion totale des principes actuels de la société.

Si les commis marchands réussissaient, et après eux les modistes, et après elles toute classe qui serait tentée de franchir la brèche qu'elles auraient faite dans les ouvrages extérieurs du commerce, le caractère de John Bull serait complétement modifié. A propos, il n'y a que trois jours que nous avons vu le type exact de John Bull commerçant, et, au risque d'offenser quelques enfants de John, nous leur dirons ce que c'était.

C'était un bœuf énorme, presque écrasé sous le poids extraordinaire de sa graisse, et qui, sorti en triomphe du marché de Smithfield, suivait Fleet-Street à pas inégaux. Ses cornes étaient décorées de rubans bleu de ciel; ses yeux étaient aussi ternes que du plomb; sa glorieuse corpulence lui était à charge. « Quel bel animal! » s'écriaient quelques-uns des adorateurs irréfléchis de sa graisse surabondante. « Quel aimable bœuf! » s'écria, séduit peut-être par ses regards, le propriétaire arrogant de treize magasins de nouveautés. « Quel aimable bœuf! » s'écria-t-il; et il s'arrêta pour l'admirer.

« Quelle vilaine bête! » dis-je, et je passai mon chemin.

Or, trop souvent, le John Bull du commerce ne vaut guère mieux que le bœuf gras, animal dont la nature est de manger et de manger, et d'accumuler dans sa propre carcasse un poids qui le rend hideux. N'avons-nous pas des bœufs de commerce, bourrés des gâteaux de la Banque, tout en bouche, engraissés aux dépens de milliers de pauvres nourrisseurs maigres et décharnés?

« Eh bien, commencent à dire ceux-ci, nous ne voulons pas durant douze heures par jour ne rien faire qu'engraisser ce bœuf; ayons du moins un peu de loisir pour regarder autour de nous, et voir de quoi le monde est fait, et ne point passer toute notre vie dans l'œsophage d'un autre! »

Telle est la clameur actuelle du marchand de nouveautés; clameur qui retentira tôt ou tard d'un bout à l'autre du royaume; et, selon que l'on rejettera ou repoussera cette réclamation, la grande masse des hommes resteront simplement pourvoyeurs d'argent, ou deviendront intelligents et raisonnables. Une guinée est une bonne chose, une excellente chose; mais, après tout, ce n'est pas la meilleure des choses : il y a des loisirs qui valent mieux que l'or.

Retournons en terminant à notre commis marchand. Il peut se trouver, parmi nos lecteurs, des personnes qui ont été fatiguées de la persévérance avec laquelle le commis

marchand les suppliait d'acheter. Hélas! il a de bonnes raisons pour y tenir ; une anecdote véritable éclaircira ce point.

Un *gentleman* entra dans certaine boutique, et un jeune homme de la maison lui montra un article qui ne convint pas. L'étranger allait se retirer, quand le jeune homme le conjura avec instance d'acheter quelque chose. L'agitation qu'il manifestait excita la curiosité du chaland, qui lui demanda pourquoi il le pressait si vivement d'acheter des marchandises dont il savait qu'il ne voulait pas.

« Je suis obligé de le faire, monsieur, dit le commis. Je n'ai point d'appui, point de ressources, et je fais ce que je peux pour soutenir ma mère ; et, monsieur, c'est une règle dans notre maison, que quiconque laisse une personne sortir de la boutique sans rien acheter est congédié le soir même. »

Ce *gentleman*, doutant de la vérité du fait, prit des informations auprès du patron, qui ne put nier ce qu'avait avancé son commis. Heureusement pour ce dernier, il avait fait appel à un homme qui avait la volonté et les moyens de l'assister, et sa condition fut immédiatement améliorée.

Voilà la vérité!

HENRY BROWNRIGG, ESQ.



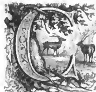




LE VIEUX LORD



LE VIEUX LORD.



Ce n'est qu'un lord! Quoi donc! n'est-ce rien? Otez votre chapeau devant ce personnage, gens qui adorez la fumée! Inclinez-vous bien bas et présentez-lui vos compliments respectueux, philosophes, hommes d'état, hommes d'église, hommes de guerre, hommes de génie! C'est milord, sa Grâce, le duc de Summerscourt, maître par le droit de primogéniture d'un revenu si colossal, qu'il lui serait impossible de le dépenser tout entier, même si, pour ajouter aux frais considérables qu'exige sa position, sa Grâce s'amusait à semer de souverains d'or un acre de ses vastes propriétés, ou si elle cédait à la fantaisie patriotique d'en envoyer tous les matins une charretée au trésor pour acquitter la dette nationale. Ces revenus proviennent principalement des terres données à ses aïeux austères, et bardés de fer, par Guillaume-de-Normandie, en récompense de ce qu'ils avaient accompagné ce belliqueux seigneur dans son aimable invasion pour voir s'il n'y avait rien à gagner. Quoique les possessions de cette noble famille, comme celles de tant d'autres, aient souffert des vicissitudes de la guerre et des changements politiques de toute espèce, cependant, par un concours fortuit de circonstances, cette famille, plus heureuse que tant d'autres, a recouvré tous ses biens avec usure, et notre noble héros a des droits acquis sur des parties très-étendues de plusieurs beaux comtés d'Angleterre. Il y a des comtés où vous pourriez galoper une demi-journée sans voir, des deux côtés de la route, autre chose que les domaines de sa Grâce.

Malgré les réflexions philosophiques et utilitaires qu'il nous est loisible de faire à ce sujet, il y a, nous l'avouons, quelque chose qui séduit l'imagination à la vue d'un domaine seigneurial possédé par une famille dont les ancêtres étaient seigneurs du

même sol, se promenaient, sous les mêmes arbres, non moins vénérables et moins gigantesques, et chevauchaient, il y a bien des siècles, dans les mêmes avenues. Nous le croirions à peine, si quelques-uns des corbeaux que nous voyons encore n'avaient vécu du temps où les aïeux de notre héros portaient leurs bannières aux champs de Crécy et d'Azincourt. La vieille armure, conservée dans la grande salle, lie les songes du passé avec le présent qui s'enfuit. Le haubert, endossé en 1060 par Fitz-Maurice Fitz-Marmaduke, témoigne de l'honneur, de la dignité spéciale de l'habit de drap fin porté par sa Grâce actuelle en 1839, et de l'éclat sans tache de l'étoile qui le décore. Quelque différents que paraissent les caractères de l'aïeul et du descendant, si l'on pouvait les voir tous deux à l'abbaye de Boltlebury, sablant ensemble du bourgogne, on trouverait dans leurs cœurs le même orgueil aristocratique, immuable, profond, inexpugnable. Voici une petite anecdote racontée dans les cercles du père de notre vieux lord, le duc défunt ; ce sentiment s'y développe en des circonstances qui de nos jours, nous le pensons, tendraient au contraire à le comprimer [1].

Le duc se trouvait dans l'atelier de sir Joshua Reynolds, et parlait avec chaleur d'un tableau qu'il donnait pour un Titien. Reynolds dit tranquillement qu'il avait vu le tableau, et qu'il ne le croyait pas de Titien.

« Comment, monsieur ! s'écria sa Grâce, prétendez-vous dire que ce n'est pas un original ?

— Vous pouvez en être certain, milord, répondit Reynolds, Titien ne l'a jamais vu. »

Le duc poussa un cri de fureur, sa figure rougit sous sa perruque poudrée, et levant sa canne tortueuse sur la petite tête de Reynolds :

« Osez-vous, monsieur, s'écria-t-il, discuter avec moi du mérite d'un tableau ? »

Nous aurions donné quelque chose pour voir l'expression de la physionomie du peintre en ce moment : il nous est facile de concevoir les émotions de l'homme de cœur et de génie, mais, quel que fût le tumulte de ses pensées, il se contenta

De garder le silence en prenant du tabac.

Reynolds sentit vivement cette insulte ; il en parla à Burke et à Johnson, leur demandant leur avis à ce sujet.

« Bah ! bah ! dit Johnson, il ne faut pas y faire attention : ces gens-là vous font vivre. »

Or, si notre grand peintre avait vécu quelques siècles auparavant, et qu'il eût rencontré un duc si entêté dans son opinion, il est probable qu'il eût été renversé d'un coup d'une main de fer, ou embroché comme un aloyau avec une épée monstrueuse. Une pareille scène ne saurait se renouveler de nos jours. Qui peut se figurer, sans rire de l'absurdité de cette idée, le duc de Bedford brandissant son bâton sur la tête de Wilkie, ou sa grâce de Sutherland rompant une lance avec Calcott ?

Nous demandons la permission d'apprendre aux infortunés qui n'ont jamais eu le

[1] Le fait nous a été conté par un vieil artiste qui vit encore, ami intime de Reynolds : nous le croyons inédit. (*Note de l'auteur.*)

plaisir de voir un lord, qu'il y en a de diverses espèces, de grands et de petits, de beaux et de laids, d'aimables et de grondeurs, de spirituels et de stupides, enfin de différente nature, comme les hommes pétris de la commune argile : certains lords portent d'élégants chapeaux, d'autres sont mal coiffés ; il y en a qui ont un air commun, et auxquels la nature, se contentant de leur donner un titre, a refusé la noblesse des manières.

Lord Grubble était un de ces derniers, et, dans une soirée nombreuse, la grossièreté de son extérieur fit commettre une lourde méprise à une vieille dame. Sa seigneurie se morfondait sur l'escalier, quand la dame en question, sortant des appartements, le prit pour un laquais, et le pria civilement de demander sa voiture.

« Avec le plus grand plaisir, dit sa seigneurie, s'avançant pour prendre son chapeau déposé sur une chaise. »

Ce mouvement et la forme du chapeau ouvrirent les yeux de la vieille dame.

« Mon Dieu ! s'écria-t-elle, je vous demande pardon ; mais vraiment, de nos jours, les valets ont tant de ressemblance avec les *gentlemen!* »

Nous ne savons si la pauvre créature désolée termina les plaisirs de la soirée en prenant une dose d'acide prussique. Sa seigneurie se plaisait à raconter l'aventure : n'importe pour qui on l'eût pris, il n'en était pas moins lord Grubble.

On trouve aussi des lords qui ont une tournure de *gentlemen;* et nous en avons vu qui ne dépareraient pas les rangs des gardes du corps de la reine.

Notre vieux lord est un être à part dans la foule mêlée de nobles; il n'est pas de la dernière fournée, et il le sait. Son train de maison et son équipage lui sont aussi familiers qu'à un journalier son salaire accoutumé. Il est aussi naturel pour lui d'être si riche que pour le laboureur dans sa ferme d'être si pauvre. Dans l'existence des distinctions qui séparent les hommes, il n'aperçoit que des arrangements indispensables pris par la Providence pour maintenir l'équilibre dans l'édifice social et procurer à l'opulence l'occasion d'exercer sa bienfaisance, vertu qu'il possède toujours. Sa Grâce souscrit largement à toutes les institutions charitables du pays. Patron, président ou vice-président, son titre est identifié avec le pouvoir d'assister la souffrance. Il est indifférent à tout le reste. Ceux qui sollicitent individuellement sont de grossiers personnages qu'il n'accueille que sur de fortes recommandations. Nous n'osons pas dire de notre héros que

Il ne voit dans celui qu'accable le besoin
Qu'un fourbe ou bien un sot, et le fuit avec soin ;

mais il déteste un mendiant autant qu'un chien abhorre la moutarde.

Le vieux lord est de l'ordre nobiliaire, et se sent engagé à le soutenir. Il le défend comme la base fondamentale de la constitution, et surveille avec jalousie, du haut de son siége à la chambre des pairs, toutes les tentatives que l'on fait pour y porter atteinte. Il protége encore les intérêts de l'agriculture, les appuie avec soin de son vote, et les couvre de son aile. Notre dessin le représente à la chambre, où il attend tranquillement la clôture. Comme il n'est qu'un lord, il ne parle jamais.

Notre artiste l'a certainement saisi avec bonheur. Il y a dans le profil un mélange de délicatesse et d'orgueil aristocratique. Son front fuyant dénote l'inactivité des facultés pensantes. Nous nous figurons la tête blanche, lisse et poudrée, la beauté de la peau et du teint, et la blancheur des mains. La liberté illimitée de satisfaire ses fantaisies dans la jeunesse, une vie molle et oisive, malgré de salutaires promenades à cheval et des chasses à travers champs, ont laissé des traces, et distinguent milord de Weathergreen, *esquire*, dont la face rubiconde est constamment radieuse et souriante d'une satisfaction intérieure. L'*esquire* ferait un lord très-indigne; il ne sait pas assez se contenir. Nous ne savons pas si milord se sent parfois charmé; mais, certes, il ne le paraît jamais : il semble impossible d'exciter ses transports.

L'espace qui entoure le duc est si vaste, la circonférence au milieu de laquelle il se meut est si large; enfin sa position est tellement exclusive, que, contrairement au commun des hommes, il n'a jamais su ce que c'était d'être coudoyé dans la foule. Les pans de son habit ne craignent rien du contact du boulanger; l'étoile de sa poitrine ne court aucun risque de réfléchir la lueur cuivrée de la plaque numérotée cousue sur le cœur de l'orphelin d'un hospice. Autour de lui tout lui laisse ses coudées franches. L'entrée de son château, le château même, inspirent un certain respect par leur étendue; et, si l'on y joint les groupes de domestiques en livrée immobiles à leur poste ou en activité, tout est calculé de manière à remplir de désespoir le cœur de celui qui aspire humblement à paraître devant sa Grâce. Le respect augmente quand on monte les degrés de marbre; mais, quand on marche d'un pied silencieux sur les moelleux tapis d'une longue enfilade d'appartements, tout sentiment d'amour-propre disparaît, et la puissance du rang et de la richesse triomphe momentanément de la nature plébéienne. Dans l'immense parc où broutent les bêtes fauves, où les vieux arbres étendent leurs racines et forment d'épais ombrages et des avenues solitaires, où les chênes et les ormeaux énormes semblent l'œuvre de la nature seule, sans l'intervention capricieuse de la culture et de la possession de l'homme, on se sent humble et petit. « Ces arbres sont-ils à Dieu? — Non; ils sont à milord! »

Bien des membres de la société semblent disposés à rendre à la noblesse de plus grands hommages qu'au reste du monde. Ils sont doués d'une aptitude particulière pour saluer, courber la tête, ôter le chapeau aux lords et aux ladys. La vue d'un lord est pour eux un événement plus grand que ne le serait celle d'un Shakspeare ou d'un Milton. M. Stubbs dit à sa femme qu'il a vu lord Mizzle ce matin. Lord Mizzle n'est connu en aucune façon ni de monsieur ni de mistress Stubbs, et ils n'ont pas de chances, même éloignées, d'en faire la connaissance. Toutefois, M. Stubbs n'ignore aucune des anecdotes qui se rattachent à sa seigneurie; mais il ne sait pas où elle demeure. Quelqu'un lui a dit que ce *gentleman*, si bien monté et suivi d'un groom, était lord Mizzle; c'en a été assez pour Stubbs : il a vu un lord, et une sorte de satisfaction remplit son cœur durant le reste de la journée. Qu'il semblerait absurde qu'un ami de Stubbs lui eût désigné un *gentleman* bien mis, et lui eût dit : « Stubbs, voilà M. Johnson, et que Stubbs, sans rien savoir au sujet dudit

C

Johnson, ou sans faire de questions, eût été communiquer à sa femme la nouvelle importante : « Ma chère, j'ai vu M. Johnson. — Qu'est-ce que c'est que M. Johnson ? — Je ne sais, ma chère. — Mais qu'y a-t-il sur son compte ? — Oh ! rien ; je l'ai seulement vu passer dans la rue. »

Vils roturiers ! une fortune énorme ou la grande distinction dont vous pouvez jouir vous introduiront dans le magique cercle domestique de l'aristocratie. Vous pourrez contempler leurs toilettes dans leurs salons, la magnificence de leurs bijoux, de leurs meubles, de leurs services et de leurs tables pendant leurs fêtes ; mais, passer paisiblement quelques jours avec le duc, la duchesse et leur famille est un bonheur accordé à un bien petit nombre de plébéiens ; il faut être pour cela médecin ou artiste. Séduisante est la vie d'un homme du monde en état de se sentir à l'aise dans une semblable société. S'il connaît les convenances, s'il sait jouir des avantages de la vie aisée, il se fera volontiers naturaliser dans cette sphère. Rien n'y semble pouvoir interrompre le cours rapide des heures consacrées au plaisir ; tout respire l'aisance, tout a des charmes ; la maison du duc est le paradis de son hôte.

Tous ses valets sont là, jaloux de vous servir,
Et d'un signe de tête on les fait obéir.

Un cheval ou une voiture est à vos ordres. Si vous avez du goût pour la chasse, voici un fusil, dans le cas où vous n'en avez pas à vous, et il vous est permis de vous réunir à la société pour faire une battue, ou d'errer dans les réserves et d'abattre ce que vous pourrez atteindre. Vous pouvez encore prendre votre carabine et rapporter un chevreuil. Vous avez fait un premier déjeuner excellent ; vous trouvez milord déjà attablé, ayant à côté de lui une pile de journaux qu'il lit en savourant son chocolat. Il vous adresse quelques questions, et vous laisse choisir entre une multitude de bonnes choses ce qui flatte le plus votre palais.

Du jambon, une cuisse de venaison, du gibier et des poulets froids, des fruits, etc., chargent un guéridon, et se disputent la préférence avec des beefsteaks chauds et des côtelettes de mouton, de la marmelade, des œufs, etc., placés devant vous pour vous tenter.

Mais d'autres personnes arrivent, et attirent votre attention. A mesure qu'une lady, un lord ou un *gentleman* s'assied, un domestique lui offre le choix du thé ou du café, et on lui apporte à l'instant l'un ou l'autre, sans qu'il soit obligé d'attendre qu'on les fasse. Les dames sont aimables et belles ; on forme pour la journée des plans d'amusement, et la beauté du temps permettra de les mettre à exécution. Mais il est impossible de passer outre sans examiner la charmante salle à manger, et la vue de la fenêtre, qui, toute grande ouverte, laisse voir et sentir les fleurs. Les murs sont garnis de tableaux, dont chacun est un *bijou* qui vaut tout votre revenu. Pendant que vous mangez votre jambon grillé, vos yeux peuvent s'arrêter complaisamment sur une ravissante tête de Reynolds, et déguster à la fois le café et un Gainsborough.

Vous vous étonnez de ce que le vieux lord ne regarde jamais ses tableaux, et n'en parle que s'il vous surprend à les examiner ; de ce qu'il puisse rester courbé sur

ses journaux tandis que tant d'enchantement l'environne. Le vieux lord est chez lui.

Nous n'avons rien dit de la duchesse : elle est à Roseberry, terre du duc dans le Devonshire. Le fait est que sa Grâce n'habite guère à l'abbaye de Bolttlebury que pendant les fêtes de Noël ; elle préfère Belgrave-Square, ou Newburgh Lodge, mais Roseberry est au mois de septembre son séjour de prédilection.

Le duc se retire dans sa chambre, pour écrire des lettres ou conférer avec son intendant. Dans la saison, à sa maison de ville il s'occupe des rapports du parlement.

La disparition du lord semble mettre un peu plus à l'aise les neveux, les nièces et les visiteurs ; quelques-uns viennent d'entrer, parlent beaucoup : c'est l'honorable Auguste Marryane qui tient le dé. C'est un homme à prétentions ; les dames se moquent de lui, les hommes le détestent. En se démenant pour faire de l'effet, il brise une tasse d'un grand prix, la remplacer ne serait pas une petite affaire : il paraît d'abord déconcerté, mais son aplomb prend le dessus. Il sort ; en l'absence du dandi casseur de porcelaines, on fait librement des commentaires sur sa personne et on ne l'épargne pas.

On quitte la salle à manger, les *ladies* Seraphina, Georgiana, Clementia Fitz-Marmaduke, s'occupent des dames qui sont venues les voir. Elles traversent les salons avec un air et des manières qui sont exclusivement l'apanage de l'aristocratie ; leur démarche est pleine d'aisance, de grâce, de dignité ; elles sont suivies et précédées d'une suite de petits chiens favoris, épagneuls, bassets, carlins, lévriers, danois et toutes les variétés écossaises ; elles se retirent dans leurs appartements pour vaquer pendant une heure ou deux à leur toilette. Les uns demandent leurs voitures ; d'autres, pour lesquels l'abbaye de Bolttlebury est une nouveauté, errent dans les galeries de tableaux, de statues, de dessins et de miniatures. Bien entendu qu'on y voit les portraits du duc et de la duchesse, par Laurence ; un autre de sa Grâce avant qu'elle eût perdu ses cheveux, par Hopner ; une longue série de Van Dick, portraits de famille. D'autres encore visitent la bibliothèque et la salle de billard.

Vous sortez, prêt à chasser ; devant la porte du château, sur l'esplanade, sablée sont des groupes de chevaux de selle et des grooms. Des bonnes avec des enfants (ducs et duchesses en herbe) se promènent dans le jardin et sur la verte pelouse. Une chaise de poste traverse le pont jeté sur la belle pièce d'eau, où le cygne se pavane fièrement ; elle renferme une noble famille qui vient de prendre congé du lord. Quelques *gentlemen*, revêtus de costumes de chasse de fantaisie causent ensemble réunis en groupe ; ce sont les lords Auguste Fitz Osborn Fitz-Marmaduke, second fils de sa Grâce (le marquis avec sa famille est sur le continent), et Lionel Fitz-Maurice Fitz-Marmaduke ; le marquis de Headalbane, fils du duc de Boltaway, lord Henri Fitz-Marmaduke, frère de milord, et son fils M. Henry Fitz-Marmaduke. Tous ces éminents personnages, dans leur costume habituel, ont un air *distingué;* mais quelques-uns sont tellement déguisés dans leur accoutrement de chasse, qu'on pourrait les prendre pour les naturels d'un pays sauvage et peu civilisé.

Après une charmante journée de chasse, vous revenez à temps pour entendre le premier coup de cloche du dîner, vous rendre à votre chambre, vous habiller et descendre au salon. Milord est debout au milieu d'un groupe, composé principalement de

nouveaux venus. Il vous adresse quelques questions au sujet de votre chasse, et vous recommande de visiter une autre réserve le jour suivant.

On annonce le dîner : le duc offre la main à la dame du rang le plus élevé; chacun suit les lois de la même étiquette, et toute la société s'avance vers la salle à manger. La pièce magnifique où vous dînez, et la table richement décorée, n'ont pas le pouvoir de détourner vos pensées du festin en lui-même. L'exercice du matin vous a disposé à faire honneur à l'hospitalité de milord; et, après avoir bu deux ou trois verres de vin, vous êtes plus à même de vous mêler de la conversation. Ici vous sentez une lacune; il y a beaucoup de causeurs plaisants et superficiels; mais vous voudriez avoir auprès de vous le petit nombre d'hommes de génie que vous connaissez, pour jouir avec vous des plaisirs de la table.

Lorsque les dames se sont retirées, vous vous régalez de bordeaux, et vous entrez sans contrainte en conversation avec vos voisins. Soudain tout le monde se lève simultanément à l'exception du duc et de vous, on vous laisse ensemble.

On entend au dehors un bruit épouvantable; on ouvre la porte de la salle à manger; avec la force d'un tourbillon, une foule de domestiques à la livrée du duc se précipite dans l'appartement, armée de gourdins, de fusils de chasse, de pelles et autres formidables instruments de guerre. Sur le premier rang sont deux individus en bonnets de coton blancs qui brandissent des broches, ce sont le cuisinier et le confiseur.

« Où est sa Grâce? s'écrie le chef de la bande, gros et gras personnage à figure enluminée et à cheveux poudrés : Nous sommes déterminés, milord, à faire connaître nos griefs, et à obtenir justice : nos souffrances ne sauraient être connues de votre Grâce, autrement nous sommes certains qu'elles auraient été soulagées. Pourquoi, milord, nous le demandons, pourquoi ne sommes-nous nourris que de venaison et de gibier? pourquoi, depuis plusieurs semaines, ne nous permet-on pas de goûter de la viande de boucherie? nous attendons une réponse catégorique. »

Le vieux lord semble prêt à parler; sa figure est devenue livide de rage; mais il est incapable de prononcer un seul mot. Vous vous levez, et vous vous adressez aux rebelles :

« Heureux et gras coquins, ne savez-vous pas qu'il est insensé celui qui se dispute avec ses vivres? et quels sont vos vivres! Songez aux pauvres malheureux des hospices, aux laboureurs, aux ouvriers des manufactures. Mais il est inutile de raisonner avec vous; une bonne nourriture, un travail facile, un fort salaire appauvrissent vos esprits; je vois ce que c'est, vous vous imaginez que milord économise en vous donnant de la venaison. »

Ici des cris de : « Non, non!

— Eh bien, je vais vous dire ce que je ferai, si vous voulez tous vous retirer paisiblement à vos postes respectifs : je vous promets que demain vous aurez à dîner du mouton bouilli et du gâteau de pâte ferme. J'ai de l'influence sur le duc, et je vous garantis cette faveur.

— Merci, monsieur, merci, » tel est le cri qui s'échappe dans la multitude à la fin de votre harangue; les mécontents tournent les talons et s'éclipsent; vous tombez dans de profondes réflexions, provoquées par cette scène singulière, et paraissez vous

rendre compte de l'indifférence du vieux lord pour la beauté de ses domaines. Un homme être las de venaison ! c'est étrange, mais telle est la nature humaine. Au bout d'un long intervalle, durant lequel vous n'avez aucun souvenir distinct de ce qui s'est passé, vous vous trouvez étendu de votre long sur une ottomane près de la fenêtre, et éclairé des rayons de la lune. Vous vous levez tenté de croire que vous avez bu trop de bordeaux ; vous prenez le chemin de votre chambre, vous vous mettez au lit, et rêvez encore du vieux lord.

ECHOS.







LE BEDEAU DE PAROISSE.



LE BEDEAU DE PAROISSE.



Il répond avec empressement au nom de John-Juste Bubb, nom qui divertit beaucoup les beaux esprits de la paroisse le jour de son élection, car avant qu'on connût le résultat du scrutin, des plaisants essayèrent de lui persuader qu'il allait être *juste* mis à la porte; mais Bubb l'emporta de deux voix, celle de son boucher et celle de son boulanger. L'un désirait le voir élire, parce que Bubb avait huit bouches à fournir de viande, y compris la sienne. L'autre, qui avait aussi des raisons de poids, arriva à propos pour faire pencher la balance, et Bubb fut dûment déclaré bedeau de la paroisse de Sainte-Marie.

John-Juste Bubb répond avec empressement à son nom prononcé d'un ton d'autorité par un marguillier, ou par M. Clark, le seigneur de la paroisse, qui occupe la place d'honneur dans l'église, et vient à l'office du matin, dans le grand carrosse de famille,

> Avec les petits Clark, tous, filles et garçons,
> Éveillés et joyeux ainsi que des pinsons.

Ils ont ainsi la satisfaction d'être voiturés pendant le trajet de cinq cents pas qui sépare la résidence seigneuriale du presbytère. Les domestiques des Clark assistent seuls à l'office du soir sans le secours du grand carrosse de famille.

M. John-Juste répond avec beaucoup de célérité à son nom quand le recteur

l'appelle de la sacristie. Il n'est pas un coin de l'église d'où il ne puisse l'entendre. Fût-il au Lion-Rouge, si le recteur l'appelle, il s'arrête au moment de vider son verre, et s'essuie la bouche ; ou bien il boit un coup, se remplit à demi la bouche de graines d'anis qu'il mâchonne en prenant son chapeau, et se trouve à la porte de la sacristie avant que le recteur ait appelé Bubb une seconde fois. Si le recteur lui demande pourquoi il n'est pas venu tout de suite, il répond qu'il l'avait entendu, et qu'il arrivait ; mais que les enfants entrent dans le cimetière malgré verrous et grilles, à son nez et à sa barbe, et qu'un ange ne les empêcherait pas de sauter par-dessus les pierres tumulaires.

Le recteur semble s'apaiser ; le recteur a confiance dans la rectitude de Bubb, et ne remarque pas le défaut d'aplomb de la ligne perpendiculaire que Bubb essaie de conserver en se tenant debout ; il ne voit pas non plus les contours irréguliers, la direction douteuse des lignes horizontales que Bubb décrit en quittant le vestiaire. Le recteur ne découvre que l'odeur des graines d'anis ; il renifle, promène ses regards dans la chambre, et demande à Bubb s'il ne s'aperçoit pas d'une odeur qui n'est pas désagréable. Le rusé Bubb l'attribue à un gâteau aromatisé placé dans l'armoire ; le recteur pense que c'est possible. Voilà Bubb absous de la pinte de rhum indigène de pomme de pin distillée qu'il a bue en compagnie de Cobbes, son collègue. Mais quand le recteur l'examine en face, les yeux de celui-ci, auxquels le parfum du gâteau aromatisé ne peut avoir communiqué leur scintillement extraordinaire, lorgnent le recteur de travers, se portent sur les coins et recoins de la salle, clignotent et tournent en tous sens, se lèvent et se baissent, pour éviter l'examen qu'on leur fait subir. Enfin, le digne recteur surprend un œil qui cherche à se dissimuler sous la glande lacrymale, et, d'un ton sévère :

« Certes, je ne me trompe pas, dit-il, Bubb, vous êtes ivre : c'est-à-dire que vous êtes accablé par la boisson ! »

Bubb est sans doute ému par une accusation aussi forte, ou par quelque chose de non moins fort, car il chancelle en répliquant :

« Docteur Drawly, révérend et révéré, je ne suis accablé par rien du tout de semblable ! je suis simplement ébranlé par une charge aussi sérieuse, et rien de plus ! Moi ! j'ai bu ! le bedeau en chef de cette paroisse considérable donner aux trois bedeaux qui sont sous ses ordres et aux pauvres de la paroisse l'exemple d'être déjà ivre à midi ! Impossible ! c'est moralement impossible, mon très-cher recteur, mon très-révérend monsieur.

— C'est immoral et possible, monsieur, dit le recteur.

— Monsieur ! et non pas Bubb ! Ai-je vécu pour voir ce jour fatal ? C'est est trop ! »

Et le coupable, portant les articulations de ses doigts à ses yeux, en fait sortir une goutte de grog au rhum dont ils sont imbibés. Puis, voyant que le recteur commence à paraître fâché de sa sévérité, il entame son plaidoyer :

« Votre révérence, pourrais-je, sous un ministre aussi éloquent que vous (le recteur semble un peu moins fâché), après avoir entendu, du mieux que je l'ai pu, — car les enfants faisaient un vacarme effroyable, — un sermon céleste comme celui que vous avez prononcé hier sur les vertus de l'intempérance… »

— De la tempérance, dit le recteur, reprenant John Bubb.

— Pourrais-je, dis-je, me présenter à vous dans un état peu convenable, et offrir un mauvais exemple à Cobbes, et, pour lui, à Simes et à Brown, bedeaux dont il est l'aîné? J'en suis incapable, votre révéreuce!

— Bien, bien, mon bon Bubb.

— Ah! docteur, vous me comblez par cette condescendance et cette familiarité.

— Allez, et que je ne vous y repreune plus, dit le recteur avec bonté.

— Soyez tranquille, docteur! » et, enchanté de son acquittement, Bubb prend ses précautions pour que le digne recteur ne l'y reprenne plus, en s'éclipsant aussi vite que peuvent le lui permettre ses pieds, habitués à arpenter la paroisse. D'un léger coup de sa canne à la croisée du Lion-Rouge, devant laquelle il passe malgré lui, il attire dehors Cobbes, qui comprend le signal.

« Le docteur est dehors, murmure Bubb, et il s'éloigne à droite. — Vraiment? » s'écrie Cobbes, et il s'en va à gauche; et tous deux, faisant un circuit autour des maisons, se rencontrent assez singulièrement au même instant à la porte du Lion-Bleu, et, avant d'entrer, examinent si la maison est tranquille et en bon ordre, et si des gens peu convenables n'y sont pas installés.

Bubb n'est ni si attentif, ni si prompt, ni si empressé en répondant personnellement au vicaire, qui est si vieux et si pauvre, que, comme un ancien lieutenant, il a croupi dans un grade inférieur. Bubb lui répond de loin, mais civilement, s'il juge convenable de lui répondre; autrement, il le laisse crier.

Bubb tient sa tête remarquablement droite; il étale la main gauche sur sa hanche, tandis que la droite porte la majestueuse baguette d'argent massif, symbole de sa charge. Lorsque Briggs, le pauvre souffleur d'orgues, le salue, quelquefois il consent à lui dire : « Comment ça va, Briggs? » et, sans attendre la réponse, plissant son front sévère et fronçant le sourcil d'un air d'autorité, il l'avertit qu'il peut se dispenser, pour le moment, de plus de familiarité, et lui tourne les talons. Briggs le regarde s'éloigner, et regagne en murmurant son gîte dans l'atelier des pauvres, où l'on ne rencontre pas des caractères aussi hautains que celui de M. Bubb le bedeau.

La minute d'après, avec M. Softstop, l'organiste, Bubb est ouvert comme une porte d'église, accessible comme un temple, affable comme un orphelin d'hospice qui voit que vous avez l'intention de lui donner une pièce de douze sous pour récompenser sa vertu, ou, s'il n'en a pas, son mérite.

M. Bubb a été accusé d'être fier depuis qu'il s'est élevé à la haute dignité qu'il occupe. Nous n'avons jamais vu un homme s'élever sans être en butte à cette calomnie. On nous a cependant cité une personne à laquelle son élévation n'inspira point d'orgueil; il se fût contenté d'un poste inférieur, et ne trouvait pas qu'il y eût sujet de s'enorgueillir de monter aussi haut pour tomber aussi bas après avoir atteint le point culminant.

M. Bubb, il faut le dire, n'est pas fier de lui-même, mais de ses habits. La dentelle d'or dégénérerait si elle était portée d'un air d'humilité et avec aussi peu de prétention que le clinquant. Bubb le sait, et appuie la valeur supérieure de ses ajustements de toute la dignité possible. Un gilet rouge tout neuf, à boutons d'or, ne

doit pas, comme l'humble vêtement du pauvre, être boutonné jusqu'au menton, pour dissimuler une chemise absente. La paroisse le paie, le gilet, et la paroisse a droit de l'admirer en toute circonstance, les jours de la semaine comme les dimanches, dans le cours ordinaire de la vie quotidienne comme dans les occasions d'apparat. Un chapeau à cornes et à galons d'or n'a pas été fait pour passer inaperçu; sa structure même prouve que les cornes en ont été disposées de manière à attirer les yeux; des culottes de peluche noire, à bandes d'or, à boutons d'or aux genoux, étincelant aux reflets du soleil, comme pour solliciter les regards, n'ont jamais été taillées dans l'intention d'être cachées à l'admiration publique. C'est à l'homme trop bien convaincu du fâcheux état de son manteau de tartan à traverser les rues en courant, sans oser braver l'inspection des passants.

M. Bubb n'est pas fier; seulement, il se considère avec raison comme un grand spécimen de la double dignité que donne à l'homme le concours de l'art et de la nature. Si donc il ne fréquente plus la société qu'il voyait avant ses jours de grandeur; s'il ne répond pas au salut de Tiffin; s'il ne daigne pas répondre à Cummin quand celui-ci s'informe de l'état de sa santé; s'il regarde Simmons avec hésitation, comme s'il avait idée de ne l'avoir jamais vu nulle part, c'est l'officier public, et non pas l'homme, qui prend ainsi des airs d'importance. Bubb n'a que le sentiment de sa dignité; il n'est pas fier.

Les pauvres ont fait changer ses opinions sur les pauvres depuis qu'il est devenu bedeau en chef. Il a, depuis, beaucoup entendu parler de la misère; mais, pour sa part, il n'en a jamais vu autant qu'on prétend qu'il en existe. « Où est-elle? où sont les pauvres? où demeurent-ils? de quoi ont-ils besoin? que veulent-ils? Ne donne-t-on pas à chacun d'eux, tous les premiers dimanches du mois, dix pains de quatre sous, conformément aux legs du défunt alderman Gutterbrug, de cette grande paroisse, et du charbon de terre à Noël, et un shilling en espèces distribué à cinq pauvres veuves, et cinquante jupons de flanelle, pour l'hiver, que se disputent cinq cents honnêtes femmes à la charge de la paroisse? Si quatre cent cinquante s'en passent, à qui la faute? Elles devraient soigner davantage leurs jupons; mais elles ne le veulent pas. Voilà leur tort, à ces pauvres créatures! »

Bubb ne trouve pas que les pauvres soient si pauvres; seulement, ils ne sont pas aussi extraordinairement bien que les autres. Il a entendu parler d'inanition; il n'en connaît pas un seul cas. Il a été à sept dîners de paroisse, et il y avait abondance de tous les comestibles que fournissait la saison, et surtout de petits pois, qu'elle ne fournissait pas, au prix d'une guinée le quart de boisseau. Il est vrai qu'on lui a cité un homme mort de faim, un fabricant de pièces de théâtre ou autres œuvres profanes. Mais comment a-t-il pu mourir de faim, puisque, transporté à l'hospice, il s'est mis à manger avec tant de voracité, qu'il s'est étouffé? Il n'y a pas dans la paroisse autant de misère qu'on dit qu'il en existe partout, excepté dans les classes supérieures.

Il est évident que M. Bubb ne sympathise pas vivement avec les pauvres. Les chefs de famille électeurs monopolisent toute la sympathie dont il peut disposer. A ceux-ci il fait des saluts et des révérences; il porte pour eux la main à son chapeau, ou

même l'ôte avec la plus cérémonieuse déférence ; mais en présence du pauvre, il n'a pas de chapeau ; il se redresse, se cambre ; et, comme il a cinq pieds huit pouces, il regarde par-dessus leurs têtes un objet lointain, n'importe lequel, pendant qu'ils intercèdent auprès de lui. Il les laisse crier sans les interrompre. S'ils ont faim, il leur dit que l'ouvrage ne manque pas ; s'ils sont malades, il leur prescrit une ordonnance. C'est toujours : « Prenez pour quatre sous d'absinthe, et vous vous trouverez assez bien pour vous remettre au travail au bout d'une semaine. »

Les vieilles femmes pauvres ne diffèrent pas beaucoup dans l'opinion qu'elles ont de M. Bubb, car sa conduite envers elles n'est pas de nature à se les concilier. Un haut fonctionnaire qui écoute leurs demandes de l'épaule gauche, la tête tournée pendant tout le temps, et prêt à s'en aller, ne doit pas s'étonner de ne pas être auprès d'elles en odeur de sainteté. Les vieilles femmes malheureuses n'aiment pas à être écoutées par un homme en place de cette façon cavalière, comme elles l'appellent. Elles ne s'accordent pas dans l'expression de leur ressentiment ; mais l'intention est toujours la même, comme le prouve le dialogue suivant :

PREMIÈRE MÉCONTENTE. « C'est un homme bien aimable, que ce M. Bubb ! »

DEUXIÈME MÉCONTENTE. « C'est un homme bien peu aimable que ce M. Bubb ! »

TROISIÈME MÉCONTENTE. « Lui bedeau ! parlez-moi de Brinks son prédécesseur ; c'était là un bedeau ! il était bon pour nous autres pauvres femmes, et c'est ce qui nous le fait regretter. Dieu nous garde ! mais il est allé recevoir le prix de ses bienfaits. Bénie soit sa chère âme ! Mais quant à ce Bubbs, madame, je ne puis souffrir ce vagabond au cœur dur ! je voudrais être bedeau pour lui apprendre son métier. »

QUATRIÈME MÉCONTENTE. « Je vous assure, mistress Gruntle, qu'il ne devrait pas lever la tête si haut qu'on ne la voit plus, quoiqu'il soit maintenant coiffé d'un chapeau galonné en or ; ce n'en est que plus honteux ; qu'il songe à sa grand'mère ! »

CINQUIÈME MÉCONTENTE. « Et à sa femme, la pauvre victime ! elle menait une belle existence avec lui avant qu'il fût nommé bedeau ! qu'il songe à son pauvre cher père ! »

SIXIÈME MÉCONTENTE. « Ah ! mistress Sleeke, il est inutile de songer à quelque chose dans ce monde de misères ! regardez-le, le scélérat ! il est déjà si gras, qu'il ne peut plus passer par sa porte, et il n'y a que deux ans qu'il est bedeau ; pendant que nous autres, pauvres créatures (que le ciel me pardonne !) nous sommes si maigres, que six de nous y entreraient bras dessus bras dessous ! »

C'est un fait remarquable dans l'histoire naturelle du bedeau, que sitôt qu'il est nommé, même à une faible majorité, il commence à engraisser, et environ neuf mois après son élection, il devient si gros, qu'il faut qu'il abandonne ses habits, ses gilets et ses ceintures, pour en prendre d'autres en harmonie avec l'embonpoint progressif de l'homme

. . . . qui tire vanité
Du bâton que sa main porte avec majesté.

Mais j'ai observé qu'à l'instar des autres grands hommes, Bubb se regarde comme

supérieur aux calomnies de ses subalternes, et qu'il poursuit son chemin, sans s'occuper d'autre chose que de préserver ses bas de soie blancs des éclaboussures préméditées des balayeurs de la paroisse. Il est l'ennemi de ces susceptibles serviteurs, qui lui reprochent de vouloir les tyranniser et leur tracer des règles de conduite.

M. Bubb est accusé d'orgueil ; s'il y a des personnes qu'il refuse de voir, il y en a d'autres qui refusent de le voir, maintenant que c'est un homme si considérable :

Le mérite en sa marche a pour ombre l'envie,

dit un de nos meilleurs poëtes moraux.

Mais M. Bubb soupçonne quelquefois un manque d'égards là où il n'en existe point. Je le vis l'autre jour jeter d'un bout à l'autre de la rue haute un regard si perçant d'indignation, que son œil enflammé eût traversé la rue quand même elle eût été cinq fois plus large. Je me demandais ce qui l'agitait, lorsque je remarquai un individu à l'air humble, mais distingué, qui se glissait le long du mur de l'autre côté, comme s'il eût désiré éviter les rencontres. C'était pourtant cet être doux et inoffensif qui avait échauffé la bile du bedeau, et provoquait de sa part des invectives telles que celle-ci :

« Le misérable ! qu'est-il donc pour porter si haut la tête comme un lord dans l'adversité, et ne pas répondre à mon salut ! Arrivez, Cobbes, et voyez cet individu qui refuse de me saluer. »

Cobbes fit la grimace, ne pouvant rien faire de mieux, ce qui lui valut une semonce :

« M. Cobbes ! où est votre loyauté? où est votre patriotisme, votre amour du pays, votre respect pour l'église et l'état ? Je rougis de vous. Déboutonnez mon habit, monsieur ; ne bougez pas, mes regards suffisent pour l'abattre, pour le foudroyer, pour l'anéantir, partout où je le trouverai, dans toute l'étendue de la paroisse; rabattez mon collet, monsieur. »

Maître Cobbes obéit : et cherchant à apaiser la rage de son supérieur, il se hasarda à dire timidement :

« Il est bien monté aujourd'hui monsieur Bubb ! »

Il voulait parler du bedeau même, et non du collet de son habit.

« Cobbes, monsieur le second bedeau ! » et d'un froncement de sourcil impérieux, il réprima l'irrévérence de son inférieur, et le fit frissonner de la tête aux pieds; puis il poursuivit d'un ton magistral :

« Faites attention à cet homme ! je ne sais qui il est, mais ce que je sais, c'est que si je l'ai vu une fois dans l'église, je l'y ai vu deux ; et j'ai dit à cette époque à Brown que son chapeau n'était pas des meilleurs, mais que c'était un chapeau de mendiant, un chapeau de hasard acheté chez un fripier, un chapeau suspect. Ayez l'œil sur lui, Cobbes, car j'ai mes idées ; veillez sur lui, car j'ai des doutes ; emparez-vous de lui, si, en l'absence des maîtres, vous le voyez s'approcher d'un banc où soient déposés les plus beaux livres de prières ; car je ne suis pas sans soupçons : le gaillard a l'air d'être homme à voler une cloche dans un beffroi. C'est un mauvais sujet ou un fou ; je l'ai vu l'autre jour donner un shilling à un de nos pauvres ; et quand je lui ai

fait clairement entendre que le soleil était très-chaud, et que mes courses dans cette vaste paroisse par la poussière et le temps sec m'altéraient considérablement, que pensez-vous qu'il m'ait donné?

— Une demi-couronne? dit Cobbes.

— Non, monsieur; il m'a gratifié d'un sourire ironique, et m'a dit que la pompe de la paroisse était aussi fraîche que jamais. Quelle réponse! ne pas me saluer quand je le salue, moi, le bedeau en chef de cette grande paroisse! Où va le monde? Voici encore une preuve flagrante de l'endurcissement du siècle, comme dit le recteur. O Cobbes, nous vivons dans des temps désastreux! — chassez cet enfant! — dans des temps désastreux.»

Après cette harangue furibonde, je vis M. Bubb s'essuyer la bouche avec le dos de sa main, et je quittai le digne couple en train d'examiner quels regards étaient fixés sur le Lion-Rouge; ceux du recteur n'étaient pas tournés de ce côté.

Il faut dire, à la louange de M. Bubb, que s'il n'a pas le respect de tous les hommes, il a du moins le sien. Il n'y a pas de grand homme qui soit en meilleure intelligence avec lui-même, et il donne par là un bon exemple au reste du monde. Ce respect de soi-même lui a inspiré l'autre jour une idée : il a remarqué que les bedeaux étaient élus à leur poste élevé en grande cérémonie, après beaucoup de préparatifs, de troubles, d'agitations, d'émotions, beaucoup de discours des orateurs de la paroisse, de courses en cabriolet, de fatigues de chevaux de louage, d'opposition des *tories*, de clameurs de vieilles femmes, d'indifférence des whigs, de fureur des radicaux, de vociférations des enfants : il a donc pensé que, puisque la nomination d'un bedeau causait tant de tumulte et de désordre, les étrangers devaient croire que la prochaine révolution, à laquelle tout le monde s'attend, allait éclater d'une manière alarmante dans cette paroisse, que toute l'Europe allait être troublée pendant cinquante ans, et qu'on ne laisserait pas un bedeau mourir à son poste, comme une chandelle qui se consume en éclairant. Il est vrai que les rois meurent tranquillement sur leurs trônes; mais un roi n'est pas un bedeau!

On a déjà dit que la vieille communauté féminine de la paroisse n'aimait pas M. Bubb; nous devons ajouter que la race enfantine de toutes classes, riches et pauvres, sales et *dandies*, le déteste; c'est un Hérode si dur et si tyrannique pour ces jeunes innocents! Il est à remarquer que les bedeaux n'ont jamais été vus d'un œil favorable par la jeunesse en général. Le seul mot de bedeau leur semble être synonyme de punition dans les canons de l'église Bubb, par sa sévérité, a rendu sa charge plus odieuse que jamais à la jeunesse. Je n'ai donc pas été étonné de voir que les *guys*, ou mannequins qu'on brûle le cinq de novembre, ressemblaient l'année dernière beaucoup plus à M. Bubb qu'à l'effigie traditionnelle de maître Guido Faux[1]. Heureusement, le digne bedeau était alors au lit avec la goutte; c'était sa première attaque, car il n'y a que deux ans qu'il est en fonctions; et Cobbes était trop lourd, comme bedeau et comme homme, pour s'apercevoir de cette audacieuse parodie de

[1] Le 5 novembre est l'anniversaire de la conspiration des poudres. A cette époque on brûle en effigie le pape et Guido Faux, qui voulut faire sauter la chambre des lords.

(*N. du T.*)

son chef suprême, autrement je ne sais ce qui serait arrivé dans ce jour mémorable. Quoi qu'il en soit, Bubb fut brûlé le soir avec beaucoup d'éclat, et martyrisé au gibet, et torturé d'une manière vraiment chrétienne, à la grande édification des jeunes protestants qui assistaient à son *auto-da-fé*.

Somme toute, nous devons dire, à la louange de ce grand fonctionnaire, que, malgré son indifférence pour les pauvres, et l'usage immodéré qu'il fait de sa canne, c'est un bedeau de paroisse extrêmement convenable

CORNELIUS WEBBE.







LA FILLE POUR TOUT FAIRE



LA FILLE POUR TOUT FAIRE.



SPLISH, splash, splash, splash, flap, slap, slap, flap! Mee!... Quel vent! Ouish! quelle pluie battante! Quel jour pour être dehors! O malheureux sans abri!...

Mais la voilà qui par la rue, cette pauvre fille, de chez mistress Doubleclef, par le vent et la pluie, comme le roi Léar, mais sans chapeau ni parapluie, la clef de la porte de la rue dansant à l'extrémité de ses doigts glacés, aussi joyeuse, aussi insouciante que si mai régnait, et non point novembre. Maintenant, où va-t-elle par une heure aussi fatale? Oh! je le vois, à la taverne des Trois-Jolis-Jardiniers! Quoi, en novembre? Destins, qui réglez les mariages, accordez à la pauvre fille un bon mari, et toi, Fortune, songe qu'elle mène la conduite la plus régulière dans son esclavage à dix livres par an de fille pour tout faire; songe qu'elle n'a pas une heure de loisir, et cherche-lui une place où la maîtresse ne lésine pas sur les gages, où l'ouvrage soit léger, où il y ait trois filles et un valet qui partagent également et avec impartialité la besogne de deux domestiques, et murmurent encore de la rigueur de leur sort!

Barbara Brigglesw iggle, car ce sont ses noms de baptême, et elle n'en fait pas un mystère, est la fille pour tout faire la plus exemplaire, disons le modèle de notre rue, qui est la plus grande de notre paroisse : notre paroisse est la plus grande des trois royaumes, et les trois royaumes unis s'inquiètent fort peu de l'étendue que peuvent avoir les autres royaumes du monde. Il est donc permis de dire que Barbara Briggleswiggle jouit d'une assez vaste réputation, d'une réputation où il y a à prendre et à laisser, sans lui

nuire, et qui suffit l'examen. Ma domestique Suzanne (assez bonne fille et contente de vivre chez un homme d'âge) est jalouse de la réputation de Barbara à titre de bonne fille de loin et de près; et, tout en lui reconnaissant un mérite remarquable, elle dit très-franchement qu'elle ne concevra de sa vie comment Barbara suffit à autant de besogne qu'en exigerait le ménage de trois célibataires, car M. Doubleclef ne fait rien que se griser deux fois par jour (et c'est une preuve d'activité, mal dirigée toutefois), et mistress Doubleclef ne fait rien non plus que gronder son mari quand il est à jeun, que le faire coucher quand il est repu, et qui passe le reste de son temps à défaire l'ouvrage de Barbara, pour que celle-ci ait à le recommencer. Cependant Barbara s'en tire avec bonneur, et en vient aisément à bout. C'est là ce qui indigne ma domestique Suzanne lorsqu'elle est dans des dispositions à s'indigner. Elle choisit ordinairement l'heure où elle a elle-même de l'ouvrage en arrière, pour blâmer la pauvre Barbara d'être toujours en avant du sien, ce qui, dit-elle, est d'un mauvais exemple! Elle convient néanmoins, car elle ne peut le nier :

Que les marches de la porte de Barbara sont toujours les premières nettoyées le matin, hiver comme été;

Que son feu est le premier allumé et qui fume,

Que le marteau de la porte est si glissant à force d'être poli, qu'il est impossible de le tenir;

Que le nom de Doubleclef, en grandes capitales, a toute la netteté qu'ait pu lui donner le blanc d'Espagne et la peau de daim;

Que la laitière matineuse, et par cela même impatiente, n'est pas obligée de descendre le matin sa crème au moyen d'une corde dans la cuisine souterraine, parce que Barbara est toujours là pour la recevoir;

Que le facteur de huit heures n'a jamais attendu une seule minute les quatre sous de sa majesté :

Que, lorsque le porteur de journaux arrive avec le *Times*, elle est toujours prête à le prendre, et qu'il n'est jamais obligé de le glisser sous la porte; et que, lorsqu'il revient le chercher à neuf heures, le journal est toujours lu, plié avec soin et tout aussi propre que s'il n'avait jamais été ouvert;

Que le boulanger ne frappe qu'une fois, et qu'avant qu'il puisse crier : « Boul — anger, » elle paraît entre les syllabes boul et anger;

Qu'elle a autant de célérité avec le boucher;

Que le mendiant est du moins poliment éconduit; qu'elle lui donne parfois deux sous de ses propres économies; qu'elle ne lui ferme pas la porte au nez, ou ne la pousse pas violemment sur ses talons; que le ramoneur la pousse debout quand il frappe;

Que le percepteur des contributions dit que c'est la meilleure fille de son quartier;

Que les balayeurs ont pour elle un si profond respect qu'ils l'appellent mademoiselle;

Que les musiciens des rues s'imaginent qu'elle leur donne tous les dons qu'elle reçoit du vieux gentleman du premier, qui aime à encourager les talents naturels moyennant quatre sous par mois.

Enfin, sous une multitude d'autres rapports de moindre importance, Suzanne ad

met que Barbara est irréprochable. Je suis sûre qu'elle l'est, et qu'elle offre à toutes les filles pour tout faire, et en particulier à la mienne, un modèle qui leur donne considérablement à réfléchir. Suzanne ne peut concevoir comment Barbara accomplit ses fonctions journalières, à moins qu'elle ne soit aidée par les fées, ou qu'elle n'ait fait un pacte avec le diable. Mais ce méchant personnage est souvent soupçonné lorsqu'il est très-innocent, et, quant aux fées, elles ont cessé depuis plusieurs siècles de récompenser l'industrie domestique, et de punir, en les pinçant, les cuisinières indolentes et malpropres.

La pluie a cessé, c'est-à-dire qu'elle est lasse de tomber, comme un enfant de pleurer, car dans ce pays on ne peut considérer la pluie que comme momentanément interrompue, afin de pouvoir recommencer avec une vigueur nouvelle ; mais ce vieux grondeur et bavard de Borée souffle encore. Barbara revient, avec un pot écumant de cette bière fameuse à juste titre, qui rend les Trois-Jolis-Jardiniers chers aux amis de la boisson ; la blanche mousse de la bière, emportée par le vent, va frapper la figure de M. Feudlair, l'orateur de notre paroisse, lui remplit les yeux, le nez et la bouche d'une écume identique avec ses paroles, tellement qu'on jurerait que son dernier discours de conférence revient aux lèvres d'où il est parti. Bien soufflé, Borée ! Bravo, Barbara !

Barbara Briggleswiggle est la merveille et l'étonnement de ma paroisse, ainsi que l'astre sur lequel se fixent les yeux des voisins. Tous les maîtres de la maison désirent avoir une domestique d'un aussi grand mérite. Ils espèrent également qu'elle ne restera pas longtemps chez les Doubleclef, pouvant avoir ailleurs les mêmes gages, et moins de personnes à servir, à soigner, à attendre le soir, avec la permission de recevoir autant d'amants qu'elle le voudra aux portes du jardin, mais pas plus loin, et d'autres priviléges encore. On a semé les cadeaux sous les pas de Barbara pour la déterminer à changer de maître ; mais la jeune fille, satisfaite de son sort, dit qu'elle est bien où elle est, et qu'elle ne quittera pas les Doubleclef, à moins cependant qu'elle ne soit permue à un emploi de seconde domestique dans la cuisine d'un grand seigneur : il lui serait doux de vivre dans une maison où les grandes dames font tous les soirs leurs papillotes avec des billets de banque de cinq livres, et vont à la cour dans des chaises à porteur, et parées de leurs vastes paniers. Voilà une existence !

Le marchand de fromages lui a tendu des piéges pour l'attirer au service des Rumkinser : Barbara n'a pas mordu. Le boulanger croyait qu'elle pouvait se placer dans une maison bien préférable, Barbara a pensé qu'elle ne le pouvait pas ; le boucher a dit que M. Jumpingson avait deux rôtis quand M. Doubleclef n'en avait qu'un, quoique n'ayant que le même nombre de bouches à nourrir, ce qui était une preuve que les Jumpingson vivaient bien. Inutiles manœuvres ! car Barbara a calculé de suite que la préparation de deux rôtis donnait exactement le double d'ouvrage que celle d'un seul, et elle est restée chez les Doubleclef. L'épicier a cru l'allécher, parce qu'il avait un beau garçon de boutique et un vilain maltourné d'apprenti qui avait presque fini son temps, et voulait s'établir, en s'unissant, lui et son avenir d'épicier, à une jeune femme ménagère un peu plus âgée que lui ; et avec les économies de sa femme (homme désintéressé !) et ses grandes espérances

(quel est le jeune homme qui n'en a pas?), il comptait faire d'assez bonnes affaires. Mais Barbara était une jeune fille trop prudente pour être tentée même par l'offre brillante d'un mari aussi laid que George Gabriel Grabb, qui, assurément, n'était pas fort bien, comme Barbara le dit à une commère de ses amies, car il avait l'air des magots peints sur les boites à thé de la boutique, ce qui certes ne prouvait pas en faveur de sa beauté.

Ce que fait Barbara aujourd'hui est l'objet d'une agitation inusitée, dont je ne puis me rendre compte. Il faut que je demande à ma domestique ce que cela signifie, car elle est de l'opposition. Oh! la voilà. Suzanne, qui est toujours assez disposée à deviser sur Barbara, ce qui prouve qu'elle pense à elle plus qu'elle n'en convient, me dit que Barbara, cette domestique si rangée, qui n'est jamais aussi heureuse que lorsqu'elle est à un ouvrage et dans sa cuisine, va positivement....

» De tous les endroits du monde, quel est celui où vous croyez qu'elle va, monsieur, s'il vous plaît? »

Je m'efforce de deviner : — je ne renonce jamais à une énigme ou à un coq-à-l'âne, sans y trouver une solution, et quelquefois deux; et il m'est arrivé, lorsque je connaissais bien le mot avant de me mettre à le deviner, d'en approcher miraculeusement dans ma réponse, et la vivacité d'esprit avec laquelle j'ai riposté : » Parce que c'est comme ci et comme ça » à la question : » Pourquoi telle chose est-elle comme ci et comme ça? » a pénétré d'étonnement tous ceux qui avaient entendu.

Je devine, en cette occasion, que Barbara va à l'église—au club de Crocskford[1], à l'abbaye de Westminster, pour y voir les figures de cire et le monument de lord Byron; au cirque d'Ashley, pour y voir les lions et les tigres attendant tranquillement dans leur cage l'homme qu'on prépare pour leur dîner, car, dans ce siècle de raffinement, ils n'aiment pas qu'on leur serve un homme à moitié cuit[2]. Enfin, je nomme cent endroits où Barbara peut aller, mais où elle ne va pas. Suzanne, dont la bonne physionomie exprime le dépit, ce qui n'a lieu que lorsqu'elle parle de sa rivale, m'annonce que Barbara va aux Trois-Jolis-Jardiniers!

» Mais, Suzanne, elle y va vingt fois par jour, aussi souvent que M. Doubleclef est à sec, et il ne paraît jamais assez saturé de liquida pour s'en passer longtemps.

» — Ah! dit Suzanne en relevant fièrement la tête, elle a pris sur elle d'aller ce soir au grand *conçart* et au bal; et elle y va, avec—qui croiriez-vous, monsieur? »

Je cherche encore à deviner; mais je suis obligé d'avoir recours à Suzanne pour obtenir la solution. Elle est prête à éclater, et de ses lèvres, comme le bouchon d'une bouteille d'eau de Seltz, s'élancent ces paroles :

» Avec le brillant garçon du coiffeur Tignasse Maxwell, parce que c'est un beau danseur, dit-elle, comme si elle savait danser. Elle a des vues sur ce garçon, quoiqu'elle ne l'avoue pas. Je suis sûre qu'elle lui convient à merveille, pour ma part; car, comme il a été déjà marié, et qu'il a perdu sa femme, il est de seconde main, s'écrie ma domestique avec la plus délicieuse malice. »

[1] Maison de jeu de Londres, où les membres de la haute aristocratie sont seuls admis. (*N. du T.*)

[2] C'était à ce cirque que Van Amburgh donnait ses représentations.

J'observe tranquillement que je ne crois pas qu'il y ait grand mal à ce qu'une brave fille comme Barbara aille avec un jeune homme de bonne conduite comme Maxwell (quoiqu'il ne soit qu'un amoureux de seconde main) à un concert aux Trois-Jolis-Jardiniers, pourvu que, etc.... J'entre dans une longue énumération de pourvu que.

« Oh! mais, je vous prie, monsieur, s'écrie Suzanne en m'interrompant; voyez quel *conçart* et quel bal elle va honorer de sa robe blanche à quatre volants! »

Et en prononçant ces paroles de mépris, Suzanne tire de son sein un petit prospectus des plaisirs de la soirée, dans lequel je lis ce qui suit, en assez mauvais caractères, et fort négligemment composé, les lettres italiques étant mêlées aux romaines le plus amicalement du monde :

La noblesse et la fashion de Stigbgate et de ses Délicieux Environs sont honorablement informés que, pour avoir l'honneur de faire honneur aux protecteurs distingués de la série de six Concerts et Bals, qui a donné une satisfaction si décidée à la Noblesse et à la fashion de Stighate et du voisinage, M. Louis-Hypolite-Narcisa-Napoléon Mirtridandi, grand maître de ballet du Théâtre Royal de Kensington, s'est déterminé à ajouter à sa série de Six Concerts et bals un septième concert et Bal, qui sera positivement le dernier de la saison. La célèbre *cantertrice* signora PUSSILLANI, et l'illustre baryton Signor DRUBILANI, chantera le duo justement célèbre de MUSARD, appelé : *Ah! par donne lui*[1]. Après quoi, la fée, la sylphide mademoiselle DELACHAPELLE, avec la délicieuse PONT-BATAILLE, danseront le *minuet deux la cour*. Le tout se terminera par un *grand pas de cartes*, par mademoiselle Saint-Dustauville et NAPOLÉON NIEUINTON, avec mesdemoiselles DELACHAPELLE et SAINT-GILES; et un briliant FEU D'ARTIFICE.

Billet pour une personne, 2 *shillings*. Pour un cavalier et sa dame, 2 shillings 6 deniers. On ne reçoit point, et l'on ne rend point d'argent au bureau.

« Eh bien, Suzanne, dis-je en souriant, je ne vois pas grand mal à ce divertissement : seulement il me semble qu'il promet beaucoup et qu'on tiendra peu. » Je conclus en lui disant gracieusement qu'elle peut y aller aussi, si elle le veut, pourvu qu'elle se fasse accompagner par un jeune homme estimable, qui la conduira saine et sauve jusqu'à ma porte à minuit précis.

« Oh! monsieur, vous le permettez? » s'écria ma domestique, dont le cœur bondit de joie, « vous le permettez?

—Oui, Suzanne, mais songez... » Elle ne songe à rien de ce que je suis disposé à ajouter, je le vois; mais elle s'incline, et, courant çà et là dans la chambre, elle fait ce que je lui avais précédemment commandé; puis elle part comme un trait.

Une demi-heure est à peine écoulée, et j'aperçois ma domestique qui court chez les Doubleclef. Au bout de quelques instants, elle revient toujours en courant. Comme le concert commence à six heures, je vais me poster à ma fenêtre, pour observer au passage la noblesse et la fashion qui patronisent M. Mirtridandi. C'est apparemment l'élite de Highgate. Les couturières représentent les dames à la mode; les

[1] Faute d'impression sans doute, pour : *Ah! pardonnez-lui*, ou *Ah! perdona*, du duo de Mozart en question. (*Note du correcteur d'imprimerie.*)

tailleurs et coiffeurs, les dandys; les cuisiniers et les maraîchers, la noblesse et la fashion. Tout à coup, un objet d'une blancheur inaccoutumée brille dans les épaisses ténèbres de la nuit : deux jeunes femmes, parées des couleurs de l'innocence, apparaissent sur la scène. Elles tournent les yeux du côté de ma fenêtre : je reconnais Barbara et Suzanne; l'élégant barbier déploie ses grâces pour Barbara, et, chose étrange! M. George-Gabriel Grabb, rebuté par Barbara, accepté par ma Suzanne, conte fleurette à cette dernière.

Je quitte la croisée, et médite sur les caprices des femmes en général, et de ma domestique en particulier; elle m'a si souvent déclaré qu'elle ne voudrait pas d'un homme que le monde malicieux pût appeler GABY[1], fût-il le duc de... j'ai oublié de quel lieu; mais, pour remplir la lacune, nous dirons Broad-Street, Saint-Giles. Combien de fois lui a-t-elle prodigué des épithètes injurieuses! Combien de fois a-t-elle ri de ses prétentions aux belles manières, de ses jambes qu'elle comparait à deux quilles affublées d'un pantalon, car ma domestique est moqueuse de sa nature! Et elle était là, il y a une minute, suspendue au bras de l'épicier, admirant peut-être la moustache et l'impériale qu'il cultive dans ses heures de loisir, dans l'espérance, ai-je entendu dire à Suzanne, de cacher ainsi l'entrée de cette caverne de Merlin, la bouche! Et elle était là... Mais on ne saurait rendre compte des caprices des femmes. J'arrive à croire qu'elles marchandent les hommes comme elles marchandent leurs rubans, leurs chapeaux de soie, et autres colifichets : quand elles ont envie de les avoir, coûte que coûte, elles commencent par les déprécier, afin qu'on les leur laisse à bon marché; et, si elles réussissent, elles s'empressent de les acheter, pour faire pièce à quelque autre Barbara. Je ne serais pas surpris, bientôt, d'entendre la fillette simple, mais pleine de finesse, venir me dire un matin, à la première occasion, comme si elle venait seulement d'y penser : « Oh! s'il vous plaît, monsieur, je vais, me marier demain à M. Grabb, maintenant garçon chez M. Plum, car il a fini son apprentissage; et si vous voulez vous pourvoir d'ici à un mois, je serai très-fâchée de vous quitter, très-fâchée vraiment. »

Et puis Suzanne pleurera, et essuiera ses yeux avec un torchon, et prendra un air piteux, et exprimera le vœu qu'il n'y ait dans le monde que des maîtres bons, vieux et indulgents.

Comme je l'ai entrepris, j'attends ma domestique, au lieu que ma domestique m'attende, ce qui est trop commun; et déjà je commence à sentir l'ennui de cette tâche fastidieuse. Je suis persuadé que les filles ont bien de la peine à attendre des célibataires, et que les désagréments qu'elles éprouvent augmentent quand elles attendent un homme marié.

Oh! quel ennui! je cherche à tuer le temps par tous les moyens possibles. Je prends le DÉSAVOUÉ[2], et l'abandonne comme faisant allusion à mon isolement personnel, car je suis seul, abandonné de ceux que ma bonté a nourris, à savoir : 1° ma domestique, qui, pendant ce temps, heureuse fille! fait sauter au son des violons, aux Trois-

[1] Abréviation du nom de Gabriel. Le mot de *gaby* est aussi une injure.
[2] Roman de Bulwer. (*N. du T.*)

Jolis-Jardiniers, les sous, les clefs et autres miscellanées qu'elle a dans sa poche ; 2° de mon petit chat couleur d'écaille, qui est je ne sais où, à moins qu'il ne soit aussi allé au bal ; j'essaie de jouer aux dames, et je me bats moi-même à fond ; me voilà dans un coin, avec trois dames damées, prêtes à tomber sur moi si je bouge. Je m'en garde donc, et, comme la Pologne, je reste provisoirement tranquille. Je prends ma flûte traversière, et m'aperçois que, l'ayant laissée humide par un temps chaud, elle s'est fendue par un temps froid. Je joue à l'écarté, et je me fais la vole ! J'essaie un sonnet à la lune, qu'on a négligée depuis quelque temps, et, de douze plumes de fer, je n'en puis trouver une seule qui veuille tracer l'indispensable « oh ! » du début.

J'arrive à cette réflexion, ou cette réflexion m'arrive, quand, au moment même, un coup bruyant et vigoureux retentit solitairement à la porte de la rue. Il me fait bondir convulsivement sur ma chaise longue, comme par une commotion galvanique, et j'emploie le tisonnier du salon pour... arranger le feu. J'écoute, tout est silencieux comme une assemblée de quakers en méditation. Je me dis que c'est un passant qui a frappé, ou mon imagination qui est frappée. Je m'assieds, et, remettant le tisonnier à sa place, je mouche la chandelle.

Boum ! voici un second coup, et il y a dans ce coup-là tant de hardiesse, tant de fermeté, un projet si bien arrêté de se faire entendre, que la personne qui frappe rappelle à mon esprit John Knox, l'inflexible patron de la réforme en Angleterre. Je regarde ma montre, il est minuit et une minute. « Oh ! la bonne fille ! c'est Suzanne ! elle retournera aux Trois-Jolis-Jardiniers, parce qu'elle est exacte ! »

Je cours à la porte, je l'ouvre promptement : c'est Suzanne ! mais que dois-je penser ? le beau coiffeur la ramène ! Je demande où est Barbara.

« Oh ! s'il vous plaît, M. Grabb l'a reconduite chez elle, » répond Suzanne, en relevant la tête d'un air significatif, comme un fier cheval arabe qui cherche à se débarrasser de son mors.

Maxwell me salue ; puis ma domestique, comme le premier des *gentlemen* salue la première des dames dans une contredanse, et part, les pieds si élégamment tournés en dehors, que mylord Burleigh, le bon vieux ministre d'état dansant de sa majesté, serait mort de jalousie en se voyant dépassé. Je ne dis pas un mot de plus à ma domestique, mais je regarde beaucoup ; et, lui donnant une lumière, je vais me coucher, résolu de m'informer le lendemain des variations qu'ont éprouvées les amours.

« Suzanne, vous préparerez le déjeuner ; je serai de retour dans une demi-heure. Je vais me promener dans la rue Haute de Highgate, pour gagner de l'appétit, etc. ; » et, sous prétexte de demander quelques articles d'épicerie, je me glisse dans la boutique de Plum. M. Grabb s'y trouve, aussi diligent que jamais, macadamisant un pain de sucre en morceaux de dimension portative.

« Eh bien, M. Grabb, lui dis-je, j'espère que vous vous êtes bien diverti hier au soir ?

« — Oh ! certainement, monsieur ! on ne pouvait rien voir de mieux monté !

« — Quoi, » dis-je, « monté ? »

Il répète cette étrange expression. « Je crois, » ajoute-t-il ; — je puis me tromper pourtant, nous sommes trop disposés à croire que personne ne peut apprécier mieux

que nous des plaisirs d'un ordre relevé, — je crois que c'était décidément d'un cran plus haut que les bals du beau monde de Highgate. »

Le drôle se met à me raconter la soirée, et assaisonne son récit de jeux de mots. Décidément, ou c'est un farceur, et dans ce cas, j'espère de lui moins que jamais, et je le desservirai auprès de Barbara, car je ne connais dans le monde personne qui ait moins de chances de faire son chemin que cette espèce d'individus; ou c'est l'être le plus impertinent du quartier; ou c'est un ignorant qui fait le beau parleur; et dans l'un et l'autre de ces cas, il ne convient pas à Barbara : en bon voisin, j'aurai soin qu'il lui parle le moins possible, ainsi qu'à ma Suzanne.

Que dois-je penser de Barbara Brigglesw iggle, ma fille pour tout faire modèle? Que pensez-vous d'elle, aimable lecteur? je vous le demande en ami.

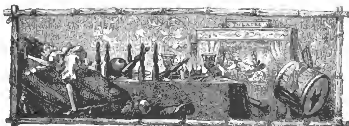
CORNELIUS WEBBE.



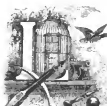




L'ENFANT GATE



L'ENFANT GATÉ.



E jour de Noël, au coin d'un foyer profond et brûlant dans le salon à panneaux de chêne d'un vieux manoir du comté de Hereford, étaient assises deux grand'mamans à l'air bienvoillant, attendant calmes et dignes le moment de dîner. Leurs visages, sortant de leurs massives robes de brocart, avaient la même majesté, mais différaient de genre et d'effet. L'une des grand'mamans était excessivement maigre, et l'autre démesurément grosse. La bonté se peint sur leurs physionomies, à peine visibles au milieu de l'ample bonnet qui les encadre, de l'échafaudage de leurs rubans riches, quoique fanés, et de cinq rangées de dentelle empesée. Dans ce cadre éblouissant, chacune des figures ressemble assez à un bouquet de chardons rafraîchi par une forte gelée blanche.

Elles se livraient à une conversation sérieuse, et pourtant agréable, en attendant que le papa et la maman fussent habillés, et que le reste de la famille arrivât avec plusieurs invités. Le sujet dont elles s'occupaient était de ceux sur lesquels on ne saurait trop s'appesantir. Il s'agissait des nombreuses perfections existant dans la jolie personne de leur cher petit-fils, et de celles que devaient infailliblement produire les soins constants, les attentions, le dévouement, l'admiration et la flatterie universelle, prodigués à la beauté et aux heureuses dispositions du petit Trésor Petkin.

On entendit un cri perçant : les poumons du cher enfant possédaient plus que tous autres de même dimension la faculté de s'annoncer. Il descendit presque aussitôt, dans les bras de sa bonne, et fut conduit à la porte d'entrée pour y recevoir une pleine voiture de tantes, une autre, remplie d'amis de la famille, et

plusieurs oncles à cheval, qu'il avait vus approcher par la fenêtre de sa chambre. En moins de deux minutes, toute la bande se pressa en sautillant dans la salle : le *petit Trésor* était au milieu, monté sur l'épaule gauche de son oncle Benjamin ; il avait un tambour pendu au cou, et le battait avec fureur dans le délire d'une vaine gloire; il poussait des cris, et ne s'apercevait pas que la baguette qu'il tenait de la main droite atteignait l'oreille gauche de son oncle toutes les fois qu'il la levait. Enfin le tumulte général cessa, et, au milieu du silence que toute la compagnie observait pour reprendre haleine, le cher enfant s'écria d'une voix grêle : « Mais regardez-moi donc! »

« Regardez-moi donc! » Que de fois nous avons entendu cette phrase dans la bouche des enfants! et rarement cet appel à l'attention et à l'admiration générales s'est trouvé infructueux. Nous commençons à le craindre lorsque nous nous passionnons pour un enfant (et le même principe s'applique à un petit chien, à un cheval, ou à un favori d'une espèce quelconque) ; nous avons toujours une tendance naturelle à le gâter un peu, c'est-à-dire à le rendre vain, désagréable, volontaire, inutile ou insupportable par l'excès de nos témoignages d'admiration et les concessions que nous faisons à ses faits et gestes, souvent dictés par un caprice ou par l'envie de nuire. Cependant nous avons moins à nous occuper maintenant des enfants bons, passables, ou insignifiants, que du type que représente notre dessin.

Le tumulte s'étant apaisé, les oncles et les tantes purent échanger quelques saluts et des vœux de bonne année avec les deux grand'mamans. Ils s'aperçurent au même instant que M. et mistress Meredith, père et mère du *cher Trésor*, étaient entrés dans le salon. La famille entama une conversation étendue et inquiète sur les profits, les pertes, les changements, les espérances, qui avaient signalé la carrière de chacun depuis leur dernière réunion de Noël [1]. Cet entretien intéressant put continuer, sans interruption, pendant l'intervalle de près de quinze minutes, pendant lesquelles le *petit Trésor*, dans un coin reculé, s'occupait seul, activement et en silence, à manger goulument des poignées de sucreries de diverses couleurs, provenant de sacs que lui avait apportés son oncle Ben, remplis de croquignoles, pralines, gimblettes, frangipane, sucre d'orge, pain d'épices, sucre candi blanc, pastilles de menthe, etc. Ces petits gages de souvenir et d'affection, à défaut desquels le donateur eût été reçu tout différemment, avaient été déposés entre les mains du *petit Trésor* par sa maman pour qu'il allât les serrer dans sa jolie armoire et dans ses tiroirs, et qu'il en prît seulement un peu dans chaque sac tous les jours, après dîner.

Quand les compliments mutuels de la famille eurent cessé, la tante Nancy, regardant sa montre, et faisant observer qu'on avait encore une demi-heure avant le dî-

[1] En Angleterre, le jour de Noël est celui des étrennes. Il est d'usage que toute la famille se rassemble ce jour-là, et les absents manquent rarement de revenir assister à la réunion, fussent-ils en voyage sur le continent.

(*N. du T.*)

ner, tira de sa poche un rouleau de papier, le froissa avec bruit en le déployant, prit un air plus grave qu'à l'ordinaire, et obtint alors le silence. Il y eut un moment d'attente, pendant lequel elle jeta autour d'elle un regard interrogateur.

« Allons, commencez, tante Nancy, s'écrièrent plusieurs des personnes présentes, instruites probablement d'avance de ce dont il s'agissait, ou le saisissant rapidement. Allons, lisez, lisez.

— Oui, oui ! » murmurèrent le papa et la maman, et quelques amis de la famille.

La tante Nancy inclina la tête d'un air de complaisance, qu'elle voulait rendre respectueux, et commença sa lecture :

« La production d'un essai rationnel sur l'éducation des enfants est à la fois une entreprise et un événement de la plus... »

Rantamplan! Tels étaient les sons évidemment destinés à accompagner la savante lecture de la tante Nancy, car le *cher Trésor*, après avoir mangé ses croquignoles et ses pralines au point de se rendre presque malade, reconnut tout à coup qu'il n'était plus l'objet de l'attention de la société qui, au lieu d'être uniquement occupée de lui, paraissait s'en passer à merveille. Il se leva donc, saisit son tambour, et se mit à marcher au pas autour de la chambre au milieu des personnes assises, frappant le tambour de toute sa force, quelquefois sur la peau, quelquefois, avec un bruit de tictac, sur les minces parois de la caisse de bois. Un tra la la, qu'il chantait à gorge déployée et les joues gonflées, s'accordait harmonieusement avec le rantamplan de l'instrument torturé. L'essai théorique de la tante Nancy devait donc se poursuivre avec accompagnement obligé de tambour par le cher *petit Trésor*.

« La production d'un essai... »

Rantamplan, plan, plan !

« D'un système rationnel d'éducation... »

Ran, ran, ran.

« Mon cher enfant, je vous prie, restez tranquille quelques minutes seulement. »

Rantamplan.

« La production, je le répète, d'un système rationnel d'éducation,—mon cher enfant, je vous prie, attendez une minute ! — est à la fois une entreprise et un événement de... »

Ti, ta, ti, ta.

« La plus haute importance. »

Ran, tam, plan, pa, ta, plan.

« De la plus haute importance, non-seulement pour le bien du pays... »

Ti, ta, ram, plan.

« Mais pour celui du monde entier. Au lieu des méthodes erronées... »

Ti, ta, ti, ta.

« Que l'on a suivies jusqu'à ce jour... »

Plan, plan, plan.

« Le système profond que j'ai adopté, de permettre toujours à un enfant d'agir comme il lui plaît, est... »

Pata, plan, plau, plan.

« Facile à exécuter, et les résultats en sont également faciles à prévoir. »

Boum, boum, boum !

« Mais, lorsqu'ils grandissent, il est de la plus... »

Plan, plan.

« Mon cher enfant, je vous prie, soyez tranquille un seul moment ! Il est, dis-je, de la plus grande nécessité que... »

Ran, rau, ran.

« Les adultes voient, à l'aide de leur propre bon sens, la convenance et l'utilité d'a... »

Ti, ti, ri, ti, ti.

« D'après un plan complétement différent. »

Tac, tac, tic, tac.

« Mon cher petit garçon !... votre pauvre grand'maman a mal à la tête. Oh ! fi donc, oncle Ben ! Voyez ! il a pris l'autre tambour pour aider ce *cher Amour* à battre la retraite ! »

Tra ! tra... tara, tra, tra, tra...

Il n'est pas nécessaire d'informer le lecteur que le savant essai de la tante Nancy sur l'éducation des enfants eut complétement le dessous. La vieille fille vaincue le remit dans sa poche avec un regard expressif de pensées et d'émotions confuses et variées.

« Voyez sa douce et chère figure ! murmura la maman ; comme il a des couleurs ! Il aime tant son tambour, tante Nancy ! »

Là-dessus, tout le monde, à l'exception d'une seul personnage, poussa quelque exclamation d'admiration, et l'oncle Benjamin et deux des tantes coururent à l'enfant, le couvrirent de caresses, et lui firent faire le tour de la chambre sur leurs bras entrelacés.

Le seul personnage qui ne prit point de part à l'ovation du *cher Trésor* fut un gentleman corpulent et d'un certain âge, qui était arrivé dans sa voiture en même temps que la fournée d'oncles et de tantes, mais auquel nous n'avons pas été, non plus que la compagnie, à même de faire attention. M. Scrope Bellyfield était assis, dans un majestueux silence, et sa figure exprimait le dégoût et la colère. Il était évidemment très-vain de sa grande et grosse personne, et portait une perruque d'un brun foncé, à toupet élevé, à boucles abondantes, semblable à celle de George IV. M. Scrope Bellyfield attirait en outre sur lui l'admiration et l'attention ; d'abord, parce que, pour lui rendre justice, c'était réellement un homme supérieur par son intelligence, son éducation et ses connaissances générales et étendues ; secondement, parce qu'il possédait une fortune et une influence immenses, et disposait en maître des votes de la moitié des tenanciers indépendants du comté. M. Meredith désirait être envoyé au parlement par ce comté ; et, comme le jour de l'élection approchait, il avait récemment recherché l'amitié et les conseils de M. Scrope Bellyfield, qui paraissait disposé à s'employer exclusivement en sa faveur. M. Meredith et toute la famille désiraient, par conséquent, lui témoigner beaucoup d'égards en la présente

circonstance, quoiqu'ils n'en eussent pas encore trouvé l'occasion, si ce n'est en l'aidant à descendre de voiture.

M. Meredith, préludant à ses prévenances par un air d'obséquiosité, s'était tenu debout et se frottant les mains derrière le fauteuil de M. Scrope Bellyfield durant la lecture qui venait d'être tambourinée aux oreilles de la société, comme s'il eût voulu commencer un entretien rempli d'intérêt et de déférence: mais le corpulent visiteur était trop irrité, et il feignait d'être plongé dans ses réflexions et de ne pas voir M. Meredith.

La cloche du dîner retentit, et toute la compagnie manifesta l'intention d'escorter M. Bellyfield jusqu'à la salle à manger; mais, de manière ou d'autre, le *cher Trésor* se trouva au centre, et accapara toute l'attention.

On se mit à table; M. Bellyfield fut placé à la droite de la maman, qui avait son chéri sur ses genoux. La grand'maman Meredith ne paraissait pas; on le remarqua, et M. Meredith apprit à la famille que, tourmentée d'un violent mal de tête, elle avait été se reposer.

« Ah! murmura la maman, il y a longtemps qu'elle se plaint; c'est le temps, voyez-vous; le froid l'incommode, elle sera mieux lorsqu'elle aura été saignée; John a été chercher le docteur Mayton. Vous servirai-je un peu de soupe, monsieur Bellyfield?

— Je vous remercie, madame, répondit le corpulent personnage, en inclinant sa figure rubiconde jusque sur son assiette.

— Moi aussi, maman, moi aussi!

— Oui, mon ami! en voici, mon chéri! je vais lui en donner une cuillerée pour commencer; je sais que M. Bellyfield m'excusera.

— A moi, maman, à moi.

— Oui, mon amour! les bonbons l'ont bien altéré. Je vous sers, monsieur Bellyfield.

— Oh! il n'est pas nécessaire de vous presser, madame! » dit avec empressement le *gentleman*: et sa figure se pencha de nouveau sur son assiette, avec une politesse ironique.

Ce serait une tâche trop pénible pour nous-mêmes, et trop fatigante pour nos lecteurs, que d'essayer de décrire successivement ce qui se passa pendant cet intolérable dîner. Tout le temps qu'il dura, le *cher Trésor* triomphant persista à se tenir assis sur les genoux de sa maman, l'interrompant dans toutes les tentatives qu'elle faisait pour s'adresser à d'autres qu'à lui, l'occupant de lui seul, cherchant à monopoliser l'attention de tous, comme on lui permettait toujours de le faire, et brouillant sans pitié toute conversation générale. Cette conduite provoqua au plus haut degré le mécontentement et l'ennui des convives, à l'exception peut-être de la maman et de l'oncle Ben; personne toutefois n'eut la cruauté d'exprimer ses sentiments, et peu de membres de la famille s'en rendirent compte. Il était facile de s'apercevoir de ce qu'éprouvaient tous les convives; mais nous n'osons faire des conjectures sur les pensées et les émotions de M. Bellyfield en particulier. Il jouissait dans tout le comté de la réputation d'homme aimable, remarquable par son urbanité et le fonds d'anecdotes qu'il possédait: certes, en cette circonstance, il ne donna aucuns signes de ses talents, il ne bougea que pour manger, et s'incliner lorsque le papa et les

oncles le priaient de leur faire l'honneur d'accepter une santé : il n'ouvrit la bouche que pour balbutier quelques monosyllabes ; sa figure, haute en couleur, présentait cette teinte d'un rouge cramoisi qui indique un soupir longtemps comprimé ; son maintien avait quelque chose de terrible, son silence ressemblait à celui qui précède l'explosion d'une vaste mine.

Passons sur le dîner, le souvenir en est affligeant ; on apporta le dessert ; les hôtes songeaient à un joyeux jour de Noël, et avaient hâte de parler du vieux temps ; mais, tant que le *cher Trésor* serait dans la salle, il fallait se borner à l'admirer, ou à l'endurer en silence. Il était toujours installé sur le giron de sa mère prête à se trouver mal de fatigue, et qui cependant n'avait pas le courage de l'envoyer au lit. Il avait ses bonbons devant lui ; ses joues, sa bouche, son menton étaient barbouillés de sucreries de couleur, de tarte, de gâteau et d'orange, et avec cela, il demandait continuellement à être embrassé ; ses mains gluantes et poisseuses s'emparaient du contenu de tous les plats placés à sa portée, ou qu'il se faisait approcher. Puis il renversait les mets ainsi empilés, sur la table ou dans les assiettes de ses voisins, et finissait par essuyer ses petites pattes dégoûtantes sur la robe de satin, la joue ou le sein de sa maman, sous prétexte de la cajoler.

Les heures fuyaient, la nuit s'avançait, et les paupières du *petit Trésor* se fermaient involontairement ; il fit un mouvement pour se préparer à s'endormir dans les bras de sa maman ; on crut qu'elle allait faire prudemment un petit effort pour s'en débarrasser et l'envoyer à sa chambre, afin d'avoir une demi-heure de répit à consacrer à ses hôtes et à sa famille, elle s'en acquitta de la manière suivante :

« Mon ange, murmura-t-elle, en pressant l'enfant contre son cœur ; mon ange veut-il s'aller coucher ? »

— Non, non, je ne veux pas.

— La tante Nancy, poursuivit la maman, a un petit doigt qui dit qu'il est temps que *mon Trésor* aille dans son joli petit dodo. Petit doigt, quelle heure est-il ? »

Ici la femme forte sur la théorie de l'éducation éleva le doigt prophétique.

« Voilà ! le petit doigt de la tante Nancy dit qu'il est très-tard, et que le *cher Trésor* sera charmé d'aller au lit, n'est-ce pas ?

— Non, non, non ! s'écria le méchant Petkin.

— Mon doux agneau ! que ses mains et son front sont brûlants ! Allez vous coucher.

— Oui, oui, allez-y, mon amour, répéta la tante Nancy de la voix la plus tendre. Oh ! ne battez pas maman ; vous lui avez fait mal au menton ; voyez ! vous avez fait pleurer votre maman, votre pauvre maman ! »

Ici la pauvre maman fit semblant de pleurer ; le doux agneau s'étendit sur son sein, et fut bientôt endormi. Puis on le porta au lit.

Les personnes présentes, s'arrangeant plus commodément sur leurs chaises, commencèrent à respirer, et à se promettre une heureuse soirée de Noël, une heure de plaisir, et des causeries sur le vieux temps. M. Scrope Bellyfield lui-même parut sortir de sa majestueuse austérité et de son morne silence, et regarda la pauvre maman avec une expression où se mêlaient du mépris et de la colère causés par sa fai-

blesse morale, et de la pitié pour sa figure pâle et abattue. M. Meredith sembla revivre, il ajusta son gilet et ses manchettes, étendit les bras, et demanda de nouveaux flacons de vin et des verres blancs. La table fut dégarnie et couverte de nouveau d'assiettes d'oranges, d'olives, de gâteaux, de fruits secs, etc.

« Et maintenant, dit M. Meredith, se levant un verre à la main, et tournant les yeux du côté de M. Scrope Bellyfield, et maintenant j'ai à vous proposer un toast. »

Un cri perçant, parti de la chambre de l'enfant, arrêta M. Meredith au milieu de la phrase. Le *cher Trésor*, à moitié endormi, avait été débarbouillé avant d'être mis au lit, et s'était si complétement réveillé, qu'il voulait absolument redescendre. On l'entendait battre le tambour, chanter et crier dans l'escalier. Cependant le papa recommença son discours, dans l'espérance de le finir sans que l'accompagnement étouffât sa voix.

« J'ai à vous proposer.... »

Rantamplan !

« Un toast à vous tous, et je suis sûr que vous l'accepterez avec joie.... »

Ra fla fla fla ra fla !

« C'est la santé d'un convive qui nous a honorés de sa.... »

Fla fla fla rantamplan !

« D'un *gentleman* dont l'urbanité bien connue et le fonds d'anecdotes sont universellement.... »

L'entrée bruyante du cher enfant rendit impossible d'entendre l'orateur; et le pauvre papa, jetant un regard déplorable sur la déplorable maman, se détermina à se taire, et s'assit.

L'enfant gâté était en robe et en bonnet de nuit; son tambour était suspendu à son cou; il avait une épée au côté, une baguette de tambour dans une main, et dans l'autre un canon de bois en guise de baguette. Il demanda qu'on le plaçât au milieu de la table, et commença à frapper sur tous les objets qui l'entouraient avec un vacarme si effroyable, que nous renonçons à le dépeindre. Enfin, en faisant pirouetter son canon, le cher agneau renversa une bougie qui, en tombant de côté, atteignit le bonnet de la grand'maman Thompson, et y mit le feu. L'oncle Ben s'empressa d'éteindre la couronne de flammes; le doux agneau s'écria : « Emporte-moi, maman! » dégringola du haut de la table, se réfugia entre les bras que lui tendait la maman, et, dans son mouvement de retraite, jeta à terre un lourd flacon de cristal taillé, qui roula sur le parquet, et dont un morceau tranchant tomba sur le pied de M. Scrope Bellyfield.

« Petit drôle! » s'écria le *gentleman*, donnant un libre cours à sa rage longtemps concentrée, se levant avec une célérité que l'on n'aurait jamais attendue d'un individu aussi puissant, et étendant sa main droite, dont le poing fermé tremblait de rage au-dessus de la table : « Petit drôle! c'est pour voir vos mauvais tours et entendre vos cris que je suis invité aujourd'hui dans cette maison! M'a-t-on attiré ici pour y jouir de vos jeux et de vos ébats, pour vous avoir côte à côte tout le temps du dîner, pour sentir sans cesse des gouttes de sauce et des morceaux de graisse et de bonbons ruisseler sur mes genoux, pour que vous fassiez promener dans mon

gilet des vers de noisettes, et que vous me lanciez et me crachiez au visage du jus et des pepins d'orange? Monsieur Meredith, monsieur, c'est intolérable. Vous parlez de système, de théorie, d'éducation des enfants. Ceux qui vous conseillent sont dans un aveuglement déplorable. Il n'y a pas à ce sujet, dans l'esprit des grand'mamans, des oncles, des tantes, et, permettez-moi de le dire, du papa et de la maman de cet enfant, une idée qui ne soit radicalement fausse. Je dirai franchement que la conduite que l'on tient à l'égard de ce petit être lui est aussi pernicieuse que possible à présent, et qu'elle portera de tristes fruits dans l'avenir. La méchanceté la plus raffinée ne saurait inventer de système plus nuisible. Vous croyez que je dis cela parce qu'il m'a jeté un flacon sur le pied; mais vous vous trompez : c'est une douleur véritable, monsieur, qui m'arrache la vérité de la bouche. Je le répète, malgré mon fonds d'anecdotes, je n'ai jamais entendu citer, je n'ai jamais lu d'exemple plus complet d'un abominable enfant gâté; je n'ai jamais vu de petit drôle plus maussade dans mes plus pénibles cauchemars! »

A ces mots, M. Scrope Bellyfield se rua hors de la chambre, et quitta la maison pour n'y jamais remettre le pied. M. Meredith n'eut jamais le plaisir d'écrire à la suite de son nom : MEMB. DU PARL. Il sentit qu'il était inutile de se présenter.

R. H. H.







LA GARDE



LA GARDE[1].



u'est ce que la garde? Prenant cette classe en bloc, et à part des exceptions que nous signalerons avant de terminer, c'est une espèce d'être d'un âge mûr, prescrivant, imposant silence, dictant des lois, faisant l'entendue; c'est un composé de qualités hétérogènes, une macédoine de savoir et d'ignorance, de délicatesse et de grossièreté; un être aux yeux clignotants, moitié veille, moitié sommeil, dont les fonctions, avec l'aide de Dieu et du docteur, sont d'empêcher qu'un enfant soit introduit dans le monde avec trop peu de cérémonie, ou élevé avec trop de bon sens durant le premier mois de son existence. Des femmes alitées, des maris obligés de témoigner une excessive sensibilité dans cette circonstance importante, tels sont à ses yeux tous les adultes, et la génération naissante ne se compose que d'enfants au-dessous de cinq semaines, en bonnets garnis de dentelles, avec une soif insatiable, des figures qui grimacent, et de petites mains rouges et mignonnes, dont les ongles commencent à poindre. Il n'y a qu'elle au monde qui fasse du *caudle*[2]. Elle prend du tabac avec ostentation; de l'eau-de-vie, avec prudence; du thé, continuellement; les avis qu'on lui donne, fort mal; une serviette, quand elle peut s'en emparer; du froid, quand il y a des fentes à la porte, et le reste de tout ce que sa maîtresse mange ou boit, pourvu que ce soit quelque chose d'agréable au goût : elle mange plutôt qu'elle ne boit. Elle n'a pas pour le dîner le même appétit que la bonne,

[1] Le titre anglais est *the monthly nurse*, littéralement, la garde au mois. C'est une femme dont la spécialité est de veiller les femmes en couches, et qu'on loue pour le mois qui suit l'accouchement.

(*N. du T.*)

[2] Boisson anglaise composée de gruau au lait, avec un quart d'eau-de-vie et du sucre. On en fait prendre à l'accouchée et aux parents et amis qui la viennent voir. (*Id.*)

quoique la blanchisseuse seule ait autant de plaisir qu'elle à savourer une tasse de thé, et de cette liqueur alcoolique qui tient l'estomac chaud tout en l'affaiblissant.

Si la garde est maigre, elle est généralement droite comme une gaule, et le liquide qu'elle absorbe ne lui ôte rien de sa sécheresse. Si elle est grasse, elle est rondelette et massive. Elle a des rhumatismes. Elle a besoin d'être douée d'un bon naturel pour supporter ce que sa position a d'irritant et savoir se contenter de son sort. C'est la victime des veilles, l'arbitre de ses maîtres, l'esclave et cependant la rivale des docteurs, l'ennemie des innovations, le fidèle soutien des vieux rites domestiques en fait de maillots, de bouillie et de berceaux ; la Lucine des anciens, ou la déesse des accouchements, sous la figure d'une fille de cuisine.

En cas de mort, sa consolation (sans compter le buffet et les jérémiades sur ce qu'on n'a pas suivi ses avis relativement à l'application d'un morceau de flanelle) est la beauté du cadavre. Si personne ne meurt, son plus grand plaisir est de voir la mère et l'enfant endormis, le feu pétillant, la chaudière bouillante, et de n'être pas tourmentée par ses cors. Alors elle prend d'abord une prise de tabac, préliminaire piquant des jouissances qu'elle va goûter ; puis un verre d'eau-de-vie ; elle met de l'eau dans la théière, et reprend un second verre d'eau-de-vie, car le premier ne contenait presque rien, et d'ailleurs le thé combattra l'effet des spiritueux ; elle arrange son tablier, s'allonge dans un fauteuil, se verse une tasse de thé, et reste une minute les yeux fixés sur le feu, avec l'immobilité d'un hibou, et il lui arrive parfois d'imiter le ronflement de cet animal.

La présence de ce personnage dans votre maison est plus ou moins tolérable, suivant son caractère ; et les qualités bonnes ou mauvaises du maître et de la maîtresse, la dose de bon sens qu'ils possèdent ou dont ils sont privés, réagissent sur la garde, et, en modifiant sa nature, lui rendent applicable le bien ou le mal qu'on dit ici de la classe des gardes en général. Mais, comme tout le monde aspire à dominer autant que possible, les gens aimables par l'amabilité, et ceux qui ne valent rien par des moyens semblables à eux, la garde, quelle que soit son humeur, est, par son état, irrésistiblement exposée à ressentir une soif de pouvoir immodérée, et son premier soin, dès qu'elle entre dans une maison, est de voir jusqu'où elle peut étendre son autorité absolue en tous points. Selon qu'elle réussit ou non dans cette tentative, son opinion varie sur la dame de la maison. Dans le premier cas, c'est une femme charmante, jolie, raisonnable, délicate ; et le mari, comme le lui dit la garde, ne saurait être trop reconnaissant des souffrances qu'elle endure à son sujet. Dans le cas contraire, c'est une dame imbue des idées françaises, qui fera le désespoir de son pauvre époux, et causera inévitablement la mort du nourrisson par sa manie d'alimentation naturelle et ses blasphèmes contre le rhum, le morceau de lard [1] et les drogues indispensables aux enfants. De même, si le mari, ou le maître, ainsi qu'elle l'appelle par plus de déférence, reçoit comme paroles d'Évangile les révélations de la garde, c'est un brave homme, un vrai *gentleman*, le mari qu'il fallait à madame, etc.

[1] Les nourrices anglaises donnent assez fréquemment des morceaux de lard à sucer aux enfants. (*N. du T.*)

Autrement, c'est un homme étrange, un singulier original, qui ne comprend pas ce qui lui est bon, auquel il est impossible de faire entendre raison, qui causera la mort de sa femme en allant et venant sans cesse dans la chambre, et en la faisant rire d'une aussi terrible manière, et ainsi de suite; et lorsqu'il veut tenir l'enfant, il en est embarrassé comme une vache d'un chandelier. Tenir l'enfant est une science qu'elle seule prétend posséder. Elle accorde une immense faveur à un visiteur ou à un domestique en lui permettant de l'essayer un moment. Elle donne affectueusement à entendre aux mères de famille les plus âgées qui viennent voir sa maîtresse qu'elles feront bien de prendre une petite leçon à ce sujet, et de ne pas substituer leurs belles théories à sa pratique éclairée. Personne, sauf un petit-fils, ne vaut une garde pour apprendre à une grand'maman à se conduire dans le monde. Depuis quarante ans que vous piquez des épingles, vous croyez savoir vous en servir; il n'en est rien, et la garde vous le prouvera dans une explication donnée d'un air de pitié.

Quant au docteur, elle le traite avec moins de hardiesse et de hauteur. Elle avoue qu'elle ne vient qu'après lui quand il est présent; et quand il quitte la chambre, il lui laisse un certain reflet de ses connaissances supérieures. Cependant, suivant les rapports qu'elle a avec lui, elle éprouve pour lui de la sympathie ou de l'aversion. S'il lui plaît, il n'y a jamais eu d'aussi admirable docteur, excepté peut-être sir William, ou le docteur Buttermouth (tous deux décédés), et en exceptant toujours celui qui l'a recommandée. C'est un excellent homme, si patient, si modeste et en même temps si ferme! Personne n'approche de lui pour un cas difficile, pour un cas de fièvre, pour le traitement d'une dame quintense. S'il lui déplaît, c'est un individu bizarre, étrange, entêté; il suit de nouvelles méthodes, de l'excellence desquelles elle ne doute pas, mais auxquelles elle n'est pas habituée, et qu'elle n'a pas vu mettre en usage par les docteurs en vogue. Qu'elle l'aime ou non, elle établit toujours une réserve, c'est qu'elle est supérieure à toutes les gardes en fait d'expérience et de chances heureuses. Elle a toujours vu un cas plus difficile que le cas actuel, et sait comment on l'a traité. Le docteur Gripps, qu'on appelle toujours dans des cas semblables, et qui peut passer pour un *gentleman* très-aimable, quoique un peu bourru, a déclaré qu'elle était son bras droit.

Armée de ces prédispositions puissantes, et du sentiment énergique de sa vice-royauté sur le maître et la maîtresse pour le présent, elle prend possession de la nouvelle chambre et des nouvelles figures. La devise de son règne, le *Dieu et mon droit* de son écusson, est « durant un mois. » Elle a toujours cette phrase en main comme un sceptre, au moyen duquel elle assure ses priviléges et soumet les opposants. Durant un mois la dame ne doit rien lire; durant un mois personne ne doit porter la main sur le lit dans l'intention de le faire avant qu'elle ait rendu un décret *ad hoc*. Durant un mois, le marteau de la porte est à sa disposition. Durant un mois, le mari n'est rien sans son autorisation expresse, et, la première semaine, il ne peut pas même entre-bâiller la porte; vous croiriez que c'est le dernier homme que l'affaire regarde. Cependant elle s'efforce en général de se mettre bien avec lui, et lui accorde une haute faveur, en l'invitant à prendre le thé avec sa femme, bien avant la fin de la convalescence; elle lui fait de ses propres mains une rôtie au

beurre, et non-seulement lui répète que l'enfant lui ressemble comme deux gouttes d'eau (ce qui ne manque jamais au moment de la naissance, si l'on suppose que la mère le désire), mais encore lui dit qu'il possède une fascination secrète, car « sa femme parle de lui en dormant. »

Les phrases les plus ordinaires dans la bouche de la garde sont insinuantes et flatteuses, et prononcées d'un ton qui implique le droit qu'elle a de les émettre. Elle est très-aristocratique dans ses idées; elle dit à la dame à l'heure de l'épreuve, pour l'encourager de la manière qu'elle croit la plus efficace, que « les reines sont sujettes aux mêmes souffrances. » Les enfants sont toujours de petits rois, des reines, des amours, des chéris, des bijoux, des trésors. Bien entendu qu'ils sont charmants; et comme tous les enfants sont des merveilles de beauté, et que le dernier est toujours plus beau que le précédent, et que ce sont les enfants qui font les hommes, l'espèce humaine, suivant la nourrice, ne devrait être qu'une masse de Vénus et d'Adonis; les *aldermen* seraient de purs Cupidons parvenus à toute leur croissance, et les passants dans la rue s'assassineraient les uns les autres de l'excès de leurs charmes respectifs.

La garde a aussi sa manière de parler simplement pathétique ou judicieuse. Si l'on demande des nouvelles de l'accouchée, et qu'elle aille bien, il ne faut jamais qu'elle se porte trop bien, pour rehausser l'importance du cas et maintenir la dignité des relevailles; et de là cette réponse fameuse :

« Aussi bien qu'on peut l'espérer. »

Cependant l'enfant se développe, arrive à l'âge de quinze jours, et paraît commencer à se lécher les lèvres. C'est évidemment le plus mal traité des jolis enfants si sa bouche et ses joues ne sont à plusieurs reprises mises en contact avec le morceau de lard. Quand il a sommeil, et pourtant persiste à ne pas dormir (phénomène qui se manifeste lorsque la garde veut prendre son thé); quand il est mutin, parce qu'il n'a pas eu assez de lard, qu'il a été contrarié, qu'il n'a pris depuis quelque temps qu'une légère soupe au *gin*, ou qu'une épingle lui caresse le dos, il est évident que, si les drogues et le bercement échouent, on réussira à l'apaiser à force de lui tambouriner sur le dos. En conséquence, le futur lord, ou la future lady, gît étendu en travers sur les genoux de la garde, empaqueté dans un bonnet de dentelle et une masse interminable de langes, rugissant à vue d'œil, et, autant que le lui permettent les coups qu'il reçoit simultanément, poussant des sons plaintifs qui tiennent à la fois du grognement et du cri. La garde le salue secrètement d'épithètes injurieuses :

— « Petit gueux ! » — « Que le diable t'emporte ! » — « Vit-on jamais un petit démon aussi tourmentant? »

Cependant elle lance à haute voix des imprécations sur « ce méchant lait, qui fait mal au ventre de son chéri, » ou sur « ce vilain berceau qui sera battu; » puis viennent les exhortations à faire *dodo*, et tout le catéchisme des phrases de nourrices, au passé ou au futur :

— « Qu'il était beau, le trésor ! »

— « Il va s'époumonner, le cher petit. »



— « Ce sera un roi, ce sera une reine! »

— « Ce sera une comtesse, une duchesse! ces beaux yeux bleus tourneront la tête des beaux *gentlemen!* »

C'est au milieu de farces tragi-comiques de cette espèce que s'élèvent les Mars et Apollons futurs, les Napoléons, les Platons et les Shakspeares.

On peut soulever une question que les sots, et les gardes entre autres, trouveront ridicule, mais qui sera examinée très-sérieusement par les philosophes : c'est de savoir si, dans ce premier mois de l'existence, la petite masse des organes déjà formés, des sensations et des passions, ne reçoit pas de cette vieille commère frivole des impressions susceptibles de changer le caractère et les dispositions de l'homme ou de la femme à venir; si la fureur de la beauté qui brise les porcelaines de son salon, si l'opiniâtreté du père qui sacrifie à sa volonté le bonheur de sa fille, n'ont pas leurs premières causes dans les actes de cette berceuse ignorante. Pour en trouver les premières causes, il faut, nous le croyons, remonter plus haut; la garde ne vient qu'en troisième lieu, et son influence passagère n'est pas toujours la plus fatale; mais nous ne doutons pas qu'elle ne contribue à vicier l'humeur du nourrisson. C'est toutefois ce qu'elle-même ne saurait nullement comprendre. « Comme si un traitement quelconque, dit-elle, excepté en ce qui regarde le rhum, le sucre et la manière de tenir l'enfant, pouvait avoir la moindre importance pour un être aussi jeune! » Cependant elle a grand soin de regarder les signes sur le corps du nouveau-né, et de les attribuer à l'action des émotions éprouvées par la mère; pourquoi donc ne peut-elle concevoir que la petite créature, impressionnable avant sa naissance, le soit encore après! Le ciel et la terre seraient confondus si on ne lui donnait un morceau de lard, ou si les langes n'étaient pas à sa guise; mais l'effroi soudain, les coups secrets, les bourrades, les fureurs dont l'enfant est victime, n'ont aucune espèce d'importance Néanmoins, elle ne doute pas que ses frères et ses sœurs ne soient tous impressionnables, malgré leur bas âge : en conséquence, poussée par son instinct habituel d'amour de la domination, elle s'efforce en général, et par imprudence, de leur faire le plus de mal possible, et dépose dans leurs cœurs des germes de jalousie, s'il n'y en a pas encore, en leur disant qu'ils doivent maintenant cesser de se regarder comme les seules personnes importantes de la famille, car voici un petit étranger qui doit les mettre à la porte. O le beau moyen d'inspirer des sentiments fraternels!

Ne la méprisez pas, même lorsqu'elle est peinte, comme dans le portrait de notre artiste, sous son plus défavorable aspect, dans le but de vous prémunir contre elle. Ne prenez pas une semblable garde si vous pouvez vous en dispenser; mais en l'évitant plaignez-la, car peut-être n'aurait-elle pas cette physionomie sans l'insomnie peu naturelle à laquelle ses devoirs la condamnent, car elle ne serait pas adonnée aux *gin* sans ses propres chagrins domestiques. Elle-même, avec cette figure animée et cette énorme corpulence, a été autrefois, comme nous le sommes tous, un enfant flatté peut-être à cause de sa beauté (qui le croirait aujourd'hui?) gâté par une mère faible comme elle. Ainsi se propagent les erreurs, jusqu'à ce que nous reconnaissions que les satires et les reproches personnels ne servent à rien, et qu'il faut améliorer les systèmes avant d'améliorer les individus. Pauvre garde! Il serait étrange à son

âge de commencer à la frapper de réprobation! Tâchons qu'elle nuise le moins possible, donnons-lui sa couronne ou sa demi-couronne, et une indemnité pour le *caudle* qu'elle a fait, et renvoyons-la au plus vite.

Non-seulement il y a en tout un bon et un mauvais côté, et, en ajoutant un peu plus de bon sens à un bon naturel, vous feriez une garde excellente, même de celle que nous avons décrite; mais encore il y a dans toutes les classes des exceptions dont le mérite n'est point d'être un composé de bien et de mal. En remontant plus haut, la garde est souvent une femme très-respectable, qui approche de la perfection, douce, ferme, bien intentionnée; nous avons vu des exemples, ou plutôt, autant que nous en avons pu juger par nous-même, un unique exemple d'une garde qui réunissait toutes les qualités requises; et cette personne précieuse, qu'une mère ne saurait trop désirer, était une femme intelligente et de bon ton! C'est ce que devrait toujours être celle qui aide à façonner un être humain dans le premier mois de son existence, et c'est ce qu'elle serait toujours si le monde était plus avancé et si les premiers et les plus humbles soins de l'éducation étaient considérés comme une chose importante et sacrée.

Les poëtes, qui vengent les vérités belles et éternelles en les opposant aux erreurs et aux demi-vérités passagères, ont chargé de présider aux naissances les plus grandes déesses de l'antiquité! Le lecteur, en admettant qu'il s'intéresse à tout ce qui a rapport à l'humanité, et qu'il sache combien sont peu de chose les infirmités de notre nature comparativement à sa puissance et à ses facultés, le lecteur ne sera pas fâché, pour dissiper l'amertume qu'a pu laisser ce sujet dans la bouche de son imagination, qu'on lui présente un passage attribué à Homère lui-même. L'illustre Grec, quel qu'il soit, y célèbre la naissance d'Apollon, et met en jeu pour l'embellir le ciel et la terre, les déesses, les arbres, les vertes prairies, et l'incarnation de la lumière du soleil; il est inutile de nous excuser de ce pompeux panégyrique de la garde (non que le sage et sérieux Homère ne se serait fait aucun scrupule de donner à Diane même, à la fois la lune et la sage-femme de l'ancien monde); nous n'en rougissons pas plus que des clartés de la lune versant ses rayons sur le lit de quelque femme qui vient d'être mère, et mêlant des pensées d'ange au berceau du nouveau-né.

La déesse en travail franchit les vastes flots,
Et toucha de ses pieds les rives de Délos.
Tout à coup des douleurs de nature inconnue
L'avertirent que l'heure était enfin venue,
Et Latone sentit dans son sein agité
Les maux avant-coureurs de la maternité.
La tige d'un palmier, que ses bras étreignirent,
Soutint son corps débile, et ses genoux fléchirent.
Le sol qu'elle foulait sourit avec amour...
Phébus venait de voir la lumière du jour;
Le ciel tressaillit d'aise à la naissance heureuse;
Les déesses, poussant mainte clameur joyeuse,
Des flots d'une eau limpide arrosèrent l'enfant,

Déjà prêt à s'armer de son arc triomphant,
Et couvrirent son corps d'une étoffe divine
Qu'une ceinture d'or serrait sur sa poitrine.
Mais du lait maternel tu ne fus pas nourri,
O toi, de Jupiter enfant noble et chéri!
Thémis, pour cet emploi par lui-même choisie,
Te versa le nectar, te servit l'ambroisie.

Latone s'applaudit de voir son fils vainqueur,
Fier, et brandissant l'arc dont il était porteur.
Sitôt qu'il a des dieux goûté la nourriture,
Il jette avec dédain sa robe et sa ceinture;
Rien n'embarrasse plus ses membres gracieux;
Il lève hardiment sa tête vers les cieux,
Et l'assemblée auguste en silence l'admire.
« Qu'on me donne, dit-il, mes flèches et ma lyre,
Et j'irai sur la terre annoncer aux mortels
Du puissant Jupiter les décrets éternels. »

Phébus aux blonds cheveux, descendant la colline,
Par un large sentier vers la mer s'achemine.
Tout l'Olympe en émoi le suit d'un œil charmé,
Car du maître des dieux c'est le fils bien-aimé;
Tout Délos resplendit d'une lueur dorée,
Car cette île, à Phébus désormais consacrée,
Est belle comme un mont dont les vertes hauteurs
Se parent d'un manteau de feuillage et de fleurs.

Quel mélange de force et de beauté dans ce tableau! que la gracieuse patience de la mère est touchante! que le paysage est ravissant! Qu'il y a de charmes dans le développement subit d'Apollon, dans sa descente de la montagne, dans la lueur dorée qu'il verse sur l'île, qui s'élève du sein de la mer comme la cime d'une montagne boisée!

Cependant la naissance du commun des hommes est un événement non moins divin, si l'on songe à toutes les souffrances, à tous les plaisirs que leur réserve le sort, et à leurs espérances d'immortalité! Voici un charmant passage de Beaumont, qui nous va mieux que ces enfantements étrangers de la mythologie païenne, malgré leur beauté. Une fille, sur le point d'accoucher, est veillée par sa mère, qui a sanctionné un engagement que le père ignore encore :

VIOLANTA.
Ma mère, de mes vœux ne soyez point blessée,
Car de vous irriter je n'ai point la pensée;
Mais Gérard près de moi peut-il venir ce soir?
ANGELINA.
Qu'il vienne, j'y consens.
VIOLANTA.
J'espère donc le voir!

Sa vue apaisera les troobles de mon âme...
Ne comparez-vous pas les tourments d'une femme
Qui va devenir mère à ceux d'uo voyageur?

ANGELINA.

Oui.

VIOLANTA.

Vous avez raison; si j'en crois ma douleur,
Le monarque exilé qui, battu par l'orage,
Les pieds sanglants poursuit son long pèlerinage,
N'a jamais éprouvé de tourments plus amers.
Hélas! ces maux, pour moi vous les avez soofferts,
Et vous avez gémi pour moi, fille rebelle,
Qui n'ai poiot écouté votre voix maternelle!

ANGELINA.

Ne fus-tu pas toujours douce et bonne? Tais-toi,
Chère Violanta.

VIOLANTA.

Gérard vaut mieux que moi.

. . . .

J'éprouve maintenant un bien-être indicible;
Mère, je vais dormir.

ANGELINA.

Puisse un sommeil paisible
Fermer enfin tes yeux baignés de tant de pleurs!
Qu'on calme bienfaisant succède à tes douleurs!

LEIGH HUNT.







LE COMMISSAIRE-PRISEUR.



LE COMMISSAIRE-PRISEUR[1].



Monsieur Redbreast, quand vous aurez une vente un peu importante...

— Monsieur, interrompit M. Redbreast en passant son pouce dans l'entournure de son gilet et en jetant à l'interlocuteur un regard majestueux, toutes mes ventes sont importantes. »

Cette courte phrase, prononcée un certain jour par le commissaire-priseur, révèle et développe toute la philosophie de son métier. Il n'est pas d'objet qui, tombant entre ses mains industrieuses, n'augmente de valeur pendant les enchères, et ne devienne hors de prix avant l'adjudication.

« Messieurs, s'écriait un commissaire-priseur honoré par feu le professeur Brookes de la vente de ses préparations anatomiques, un très-remarquable, très-curieux et très-admirable spécimen d'une rate affectée du spleen. Que dirons-nous de cet inestimable article? Réellement, c'est un spécimen extraordinaire, une chose superbe, un vrai bijou pour le jeune étudiant! — Trente shillings! — Merci, monsieur. Trente shillings seulement pour cette délicieuse!... — Trente-cinq! — Cette exquise!... — Quarante! — Merci, monsieur. Cette inappréciable préparation, quarante shillings seulement! Messieurs, ce n'est pas vendre, c'est donner le spleen gratis! Il n'y a pas d'enchères sur quarante? Adjugé! A vous, monsieur. Vient ensuite le numéro... »

Et le commissaire-priseur se met à disserter sur les attraits extraordinaires d'un

[1] Les commissaires-priseurs anglais sont chargés des ventes des propriétés aussi bien que des ventes à l'encan, et les annoncent eux-mêmes dans les journaux au moyen de pompeuses réclames, dont cet article contient un ingénieux et fidèle fac-simile.

(*N. du T.*)

cœur ossifié, jadis propriété personnelle d'un avoué distingué, assurant à son auditoire que jamais, depuis que des cœurs avaient commencé à battre, il n'y avait eu un cœur « si complétement et si radicalement ossifié. »

Un léger chuchottement courut dans l'assemblée lorsque le commissaire-priseur se hasarda à faire observer à voix basse, mais de manière à être entendu de toute la salle, que le cœur valait le double de la somme à laquelle il était coté, si seulement on en fabriquait des échecs ou des tabatières. Cette fine plaisanterie, au grand étonnement de son auteur, jeta l'auditoire dans des convulsions d'hilarité, et, comptant avec raison sur de nouveaux enchérisseurs, la face rubiconde et brillante comme une escarboucle des feux du contentement de soi-même, le commissaire-priseur continua sa tâche, et, selon nous, se montra entre tous digne de ses fonctions; car le véritable commissaire-priseur mettrait à l'encan l'une des plaies d'Israël, en assurant gravement qu'il n'a jamais existé de pareilles sauterelles, et que probablement il ne se présentera jamais d'occasion aussi favorable aux amateurs d'entomologie.

« Messieurs, s'écriait M. Redbreast présidant à la vente de porcelaines indiennes fort antiques; Messieurs! le dernier lot est ce magnifique vase de Chine, que j'éprouve une satisfaction toute particulière à signaler à votre attention.

— Monsieur Redbreast, hein! murmura demi-confidentiellement l'un des spectateurs, le vase est... est fendu.

— Je m'estime heureux d'apprendre à la société, reprit M. Redbreast, que le vase est fendu, c'est-à-dire légèrement fendu. Cette circonstance est une preuve triomphante de la force extraordinaire de la porcelaine; car il est constaté, il est prouvé par un acte authentique existant quelque part, que le coup dont fut frappé ce vase était capable de briser une pièce de brique; et cependant, messieurs, vous remarquerez que le superbe vaisseau que j'ai l'honneur de soumettre à votre attention est seulement légèrement fendu, ou, pour mieux dire, fêlé. »

Profond et universel est le savoir du commissaire-priseur; ou, s'il ne l'est pas, ce qui arrive parfois, le vrai commissaire-priseur possède à un degré admirable le plus utile de tous les talents, celui de dissimuler avec succès son ignorance, talent qui a fait plus pour certains hommes qu'une véritable instruction pour d'autres. Le commissaire-priseur est une merveille de la nature, une bibliothèque vivante. Il peut en tout temps tenir sur le premier sujet venu un discours assez long pour remplir une feuille d'encyclopédie. Il entre parfois dans d'étonnants transports d'enthousiasme en certaines occasions romantiques, telles que, par exemple, la vente des autographes des hommes d'état défunts et des auteurs morts de faim, de la galerie de tableaux d'un feu président de l'académie royale de peinture, ou de la garde-robe théâtrale d'un tragédien mort ou retiré.

Nous étions présent à la vente des effets de feu ***; et, avec toute la probité dont nous sommes capable, nous garantissons à nos lecteurs que M. Redbreast versa de véritables larmes sur les perruques de sir Giles Overreach et du duc de Glocester. Les perles liquides de sa sympathie coulèrent sur les cheveux d'emprunt des tyrans domestiques et royaux, comme la rosée du matin sur les frêles brins de gazon; et jamais, jamais nous n'oublierons l'explosion d'indignation avec laquelle le commis-

saire-priseur adjugea la rapière du prince de Danemarck à... 14 shillings! On eût dit un instant que c'eût été pour lui un inexprimable soulagement que le toit lui tombât sur la tête, ou que le plancher s'ouvrît sous ses pieds, et il passa à l'article suivant, le gaban et le chapeau de Shylock.

Heureusement pour nos lecteurs, nous nous sommes procuré la copie d'une annonce où brillent les talents littéraires du commissaire-priseur, document qui, dans sa simplicité graphique, démontre d'une manière touchante la puissance persuasive de l'écrivain. Voici cette production :

A LA NOBLESSE, A LA FASHION ET A TOUS LES AMIS DES BEAUX-ARTS COLLECTIVEMENT !

M. GEORGE REDBREAST

A l'honneur d'annoncer qu'il est chargé de la vente définitive d'une

ACTION

DE

CINQUANTE LIVRES

De l'Établissement le plus somptueux, le plus classique et le plus fréquenté des trois royaumes, connu sous le titre du

THEATRE ROYAL DE DRURY-LANE.

Cette Action, M. Redbreast éprouve un plaisir inouï à constater le fait, assure à son heureux propriétaire le droit inaliénable d'une

ENTRÉE DE FAVEUR,

Privilége qui ne dépend nullement du caprice d'un nouvel entrepreneur, mais est acquis à l'actionnaire d'une manière aussi inaltérable que la propriété du théâtre même à

SA GRACE LE DUC DE BEDFORT;

M. Redbreast, pour justifier la réputation de probité dont il s'enorgueillit, et que lui reconnaissent les hommes les plus distingués de la Grande-Bretagne, au nombre desquels il se plaît à citer

FEU SON ALTESSE ROYALE LE DUC D'YORK,

Croit indispensable de prévenir que l'achat de la susdite Action ne DONNE pas au porteur le titre d'

ÉLECTEUR AU COLLÉGE DE WESTMINSTER!

Cette circonstance toutefois doit procurer à l'acheteur une satisfaction toute particulière, car elle le préserve du tumulte fatigant des discussions politiques, et lui permet de s'abandonner tout entier à ces impressions sublimes et divertissantes que les esprits doués de sympathie reçoivent des

RAVISSANTES BEAUTÉS DE SHAKSPERE!

Dont la statue orne le magnifique portique du grand théâtre national, et dont les pièces sont parfois représentées sur la scène, où le visiteur peut voir encore des yeux de l'imagination

Les Ombres de Kemble, de Siddons et de Kean,

Aussi terribles, aussi tendres, aussi puissantes qu'autrefois!

M. Redbueast est en outre fortement convaincu de la nécessité d'avertir

TOUS LES AMATEURS D'ÉQUITATION,

Que sous la direction éclairée et pleine de goût de l'entrepreneur actuel, ils jouiront d'un genre de plaisir que ne leur procurerait aucun autre théâtre ; qu'on tient à leur disposition les grooms et les jockeys du *corps dramatique*, et que le directeur s'est engagé à en avoir toujours un nombre suffisant pour répondre aux demandes de

Tous les Patrons du drame classique!

M. Radbreast, pénétré des devoirs que lui imposent ses importantes fonctions, essaiera, au risque de fatiguer ses lecteurs, d'énumérer les milliers d'avantages moraux, sans parler des bénéfices pécuniaires, qui sont réservés aux actionnaires

DU PLUS ILLUSTRE THÉÂTRE DE L'EUROPE!

Quand on se souvient que le premier moraliste et lexicographe de l'Angleterre,

Ce grand et pieux docteur Johnson,

Était l'ami de Garrick et écrivait lui-même pour le théâtre; quand on sait même qu'il se montrait dans une loge de côté, en gilet écarlate à galons d'or, et avec un chapeau galonné;

Quand c'est un fait historique, dont les ruses des sophistes ne peuvent détruire l'authenticité, que le docteur Young, l'immortel auteur

DES IMMORTELLES PENSÉES DES NUITS,

A écrit une tragédie, et que, pour faire remonter le lecteur à un âge plus reculé, et pour y trouver un exemple plus ancien, mais assurément non moins illustre,

LE GRAND MILTON

S'est occupé de la composition d'un drame; quand

Cette invincible phalange, cette pléiade de moralistes

Peut être invoquée avec succès en faveur de l'innocence, et même de l'utilité des spectacles; M. Redbreast, appuyé de semblables autorités, ose affirmer que

LE PLUS MÉTICULEUX DISSIDENT!

Ne saurait refuser d'acheter

CETTE UNIQUE ACTION

Par des motifs religieux, d'ailleurs honorables et dignes d'éloges.

Les nombreux avantages qui accompagnent cette Action et qui en émanent sont trop multipliés pour être complétement développés dans les bornes étroites d'une annonce. Donc, après avoir dit deux mots de la moralité de la transaction dans son sens le plus élevé et le plus grave, M. Rebdbeast se contentera d'une simple allusion aux autres agréments immenses qui rayonnent de la possession de ce qui sera, comme on peut le prévoir :

Un Trésor chaudement disputé !

Le théâtre de Drury-Lane est si heureusement situé que, n'importe dans quelle partie de la métropole l'actionnaire ait élu domicile, il lui sera impossible de visiter

CE SANCTUAIRE DU GÉNIE

Sans voir se passer sous ses yeux d'intéressantes scènes de la vie active. M. Rebdbeast prendra la liberté de supposer que l'acheteur demeure dans les faubourgs ; près de ce monument de philanthropie,

L'Hôpital de la Petite Vérole,

En allant et en revenant, son esprit s'élèvera à l'idée qu'il foule cette terre classique

OU SUÉTONE COMBATTIT LA REINE BOADICÉE,

Fait que rappelle le nom actuel du

PONT DE LA BATAILLE.

Ou, en admettant que l'actionnaire habite la localité pittoresque de

TOTHILL STREET,

Peut-il, à l'heure solennelle de minuit (car il ne manquera jamais de rester à la dernière pièce), regagner sa couche embaumée, sans sentir son âme s'agrandir à l'aspect

De l'imposante Abbaye et de ses Morts illustres ?

Ou, si l'actionnaire a le bonheur de résider dans

Le Faubourg d'Athènes-Brompton,

Il serait plus ou moins qu'un homme si, en passant devant Apsley house, il n'adressait quelques accents de reconnaissance

AU VAINQUEUR DE WATERLOO.

Ou qu'on imagine que l'actionnaire soit logé dans Cheapside, peut-il se retirer dans son foyer domestique sans rendre un hommage, un hommage qui ennoblit celui qui le rend, au

GÉNIE ARCHITECTURAL DE WREN?

En accordant que ce soit un citoyen de Walworth, son esprit doit s'animer du sentiment de

la vieille hospitalité anglaise, en longeant les murs de cette hôtellerie bien connue,

L'Éléphant et la Tour.

Enfin, que l'actionnaire soit un simple piéton, ou qu'il se fasse voiturer au théâtre dans son carrosse à quatre chevaux, il est impossible qu'il atteigne le temple des Muses sans observer des scènes, sans traverser des lieux qui, pour prêter à la vérité l'appui de la métaphore, sont

Pavés et éclairés de Souvenirs historiques.

M. Redbreast, ayant, du moins il l'espère, fait avec tout le laconisme convenable allusion à un petit nombre des avantages locaux attribués à l'actionnaire, croit qu'il négligerait une agréable partie de ses devoirs en n'attirant pas l'attention de l'acheteur sur les beautés multiples

DU THÉATRE MÊME !

L'entrée des actionnaires mérite l'épithète de ravissante; c'est véritablement un bijou, un berceau construit par

UN ENTREPRENEUR PLEIN D'INTELLIGENCE,

Pour la commodité des *gentlemen* et des *ladies* inscrits sur la liste des entrées de faveur, quand elles ne sont pas suspendues. En sortant de ce modeste couloir, l'actionnaire se trouve

DANS UN MAGNIFIQUE VESTIBULE,

Et ici M. Redbreast doit recommander à l'attention de l'actionnaire une statue sculptée par Carew, en marbre de Paros du premier choix, représentant

Edmond Kean, Esquire, dans le role d'Hamlet, tenant le crâne d'Yorick,

Sujet choisi et placé avec le goût le plus exquis, pour élever l'esprit du spectateur avant qu'il monte

D'ESCALIER VRAIMENT MAJESTUEUX,

Qui conduit l'adorateur dramatique à

TOUS LES RANGS DE LOGES.

M. Redbreast est intimement persuadé qu'il y aurait une infinité de choses à dire de l'élégance de l'intérieur, de la beauté classique de l'avant-scène, de la largeur de l'orchestre, de la complaisance des ouvreuses, et, *en passant*, de

LA COMMODITÉ DU FOYER.

Il doit toutefois éviter d'entamer un sujet aussi fécond, en s'efforçant de se contenter de l'agréable certitude que

L'ESPRIT DE LOYAUTÉ

Qui régne dans notre île favorisée des cieux, esprit dont la pureté et l'éclat obscurcissent tous les

MEETINGS TENUS A LA LUEUR DES TORCHES,

Animera les généreux enfants de la vieille Angleterre à se disputer l'action dont il s'agit, quand on leur aura fait savoir en confidence que

NOTRE JEUNE REINE AIMABLE ET VIRGINALE,

A dans ce théâtre national et pour la gloire de notre drame national,

UNE LOGE ROYALE

Dont la décoration est à la fois simple, élégante et caractéristique, et

Qu'elle ne visite jamais

Sans voir s'accroître l'affection de ses sujets et l'espoir de la

RÉGÉNÉRATION DRAMATIQUE.

C'est dans ce magnifique édifice que l'actionnaire peut élever son esprit, cultiver sa loyauté britannique, en contemplant à la fois M. Van Amburgh et ses lions, et

LE SOURIRE DE VICTORIA;

Que dans des dispositions moins sévères, il peut pendant les entr'actes comparer l'éclat et les rayons du lustre féerique avec les feux brillants des

Yeux des Dames d'Honneur!

M. Redbreast ne veut pas divulguer les secrets des coulisses, relativement aux

GRANDES NOUVEAUTÉS QUE L'ON PRÉPARE,

Et cependant il ne peut s'empêcher de saisir cette occasion d'apprendre aux acheteurs que l'ingénieux directeur a donné des ordres pour faire construire sous la scène un énorme bassin, et qu'on a fait des allusions peu équivoques à un

BEL HIPPOPOTAME VIVANT,

Le premier de ces intéressants animaux qui ait jamais paru, s'il paraît effectivement, sur un théâtre quelconque d'Europe, d'Asie, d'Afrique ou d'Amérique.

Pour terminer, et c'est avec regret que M. Redbreast termine, il informe respectueusement les enchérisseurs qu'on peut se procurer des renseignements plus détaillés sur les avantages ultérieurs attachés à l'action de cinquante livres en question, avec un plan lithographié du théâtre, du foyer, de la salle, etc., etc., au prix d'un shilling, en l'étude de M. Redbreast, la semaine qui précédera le jour de la vente, fixée sans remise au 1er mai prochain 1839.

Dans cette pièce, qui sera, nous en avons l'espérance, consacrée en cet ouvrage à la curiosité et à l'admiration de la postérité, le commissaire-priseur fait preuve d'une grande connaissance du monde. Il pratique l'art éminemment utile de faire de rien quelque chose uniquement par la puissance des mots. Tous les hommes se laissent prendre plus ou moins par les oreilles, suivant leur longueur.

Le commissaire-priseur connaît l'espèce humaine : il sait qu'il est impossible aux futurs acheteurs de lire l'amphigourique jargon cité plus haut, et de ne voir que l'action de cinquante livres, dépouillée de ce fastueux entourage. Non : l'entrée de faveur, privilége que concède l'action, ne saurait être considérée dans sa

mesquine simplicité; le talent du commissaire-priseur l'incorpore si entièrement avec les choses les plus nobles et les plus grandes, son éloquence passionnée en met si miraculeusement en relief les incommensurables avantages, que les ducs de Bedford et d'York, les ombres de Kemble, Siddons et Kean, de Johnson, Young et Milton sont en quelque sorte associés à l'objet à vendre, et lui communiquent une valeur nouvelle. Le *gentleman* qui a envie de l'action de cinquante livres de l'établissement le plus magnifique des trois royaumes ne peut se délivrer de l'illusion. Il y a une connexité étrange et mystérieuse entre l'action qu'on annonce et les célébrités auxquelles le commissaire-priseur fait allusion. L'action est sanctifiée par son union forcée avec tant d'images brillantes, et le lecteur, soit qu'il ne le puisse ou qu'il ne veuille pas, ne sépare jamais le vrai du fantastique; il achète, et l'éloquence de M. Redbreast obtient la récompense qu'il ambitionnait.

Que de fois nous avons détourné les yeux du tableau des crimes et des discussions politiques, pour chercher dans un journal les berceaux enchantés, les ruisseaux d'argent, les bocages d'Arcadie, les prairies émaillées d'émeraudes éternelles, offerts constamment par M. Redbreast au cœur rassasié du monde! Que de fois notre imagination a été charmée des beautés « plus qu'italiennes » d'une partie quelconque du Lancashire! Avec quelle ardeur nous avons souhaité les ailes de la colombe, pour aller nous reposer sous les frais ombrages et dans la Thébaïde d'une propriété unique, située dans le comté de Kent! Comme nous avons désiré nous installer dans cette abbaye romantique, près du village, de l'heureux village, dont les habitants sont d'une humeur si douce et si primitive, que le mot *incendiaire* est inconnu dans leur vocabulaire!

Poursuis, Redbreast! évoque aux yeux des Anglais émerveillés des séjours de délices et de paix, des temples d'une sainteté druidique! Aie toujours à vendre des pommes du jardin des Hespérides, avec cet avantage que le dragon qu'on vend avec la propriété joint à la configuration poétique des dragons la sagacité et la docilité du chien de Terre-Neuve le plus soumis!

Dieu merci! quoi qu'on en dise, il y a encore de l'imagination dans ce siècle commerçant de livres, de shillings, de pence; c'est un fait que prouvent incontestablement les brillantes créations du commissaire-priseur et les chalands qu'elles séduisent. M. Redbreast ne fabriquerait pas des mouches de couleur éclatante, si ce prudent pêcheur dans les eaux troubles de ce monde n'était certain qu'il y a des poissons dorés qui viendront y mordre!

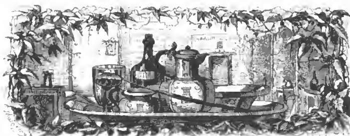
Le commissaire-priseur est un marchand de mots, et son succès auprès des favoris de la fortune prouve que la nature humaine est la même dans tous les rangs. Le paysan illettré, l'ouvrier naïf, sont trompés par le colporteur juif qui joue de la langue, des yeux et des sourcils pour leur jurer qu'un porte-crayon est en argent massif, tandis que c'est une mince feuille de cuivre très-légèrement argentée; le commissaire-priseur, au moyen des mêmes armes, avec le seul artifice des syllabes, se rend maître de l'esprit du millionnaire.

DOUGLAS JERROLD (HENRI BROWNRIGG).





LA MAITRESSE DE TAVERNE.



TYPES DE TAVERNE.



ANS les faubourgs de cette vaste métropole, mais dans un quartier qu'il ne m'appartient pas de désigner, est une maison de plaisance qui, comme un grand nombre de ses compagnes, s'honore du nom de la Tour. Sous le portique, trop bas pour l'édifice, on lit en lettres d'or sur un fond chocolat :

CHARLOTTE CHATAM,

MARCHANDE PATENTÉE DE VINS ET DE LIQUEURS;

et l'amateur altéré peut choisir le genre de spiritueux dont il désire s'abreuver, dans un long catalogue dressé sur la façade de la maison, en caractères aussi grands que ceux des affiches des théâtres privilégiés, ce qui n'est pas peu dire

Quant à feu M. Chatam, le digne tavernier, car tous les taverniers ont par prescription le droit d'être dignes, moins nous en parlerons, mieux cela vaudra peut-être; non pas qu'on ne puisse dire beaucoup de bien du défunt, mais, somme toute, ce beaucoup se réduirait à peu de chose, et je ne veux pas nuire à des intérêts acquis. Nous ne dirons donc absolument rien de ses facéties et de son bonnet fourré.

Mistress Chatam, la tavernière, dont j'aurai à vous entretenir par la suite plus que je n'en ai présentement l'intention, était jadis bien connue des habitués de l'une des nombreuses tavernes de cette ville à l'enseigne des Trois-Tonneaux, sous le nom de Charlotte Lovage, fille accorte, sage et laborieuse, unique héritière d'Étienne Lovage le tavernier.

On peut débiter plus ou moins de phrases sur la folie de s'abandonner au sentiment; mais je prétends, pour me servir des expressions de la branche la plus agréable de la littérature, les annonces des journaux, que « toutes les familles devraient en éprouver généralement le besoin, » et surtout les plus jeunes membres. Les

Trois-Tonneaux n'étaient guère un lieu, et M. Lovage n'était guère un individu de nature à fournir au sentiment l'occasion de se développer dans le cœur de miss Charlotte. A force d'instances, de représentations, d'arguments et de menaces, on la décida à épouser Chatam, avant qu'elle eût examiné seulement la dixième partie des considérations imposantes et solennelles que quelques-unes de nos femmes auteurs regardent comme indispensables pour préparer l'auguste contrat du mariage. La pauvre fille ignorait qu'il fût nécessaire de s'informer des dispositions de son cœur ou de celui de Chatam ; si ses sentiments étaient purs, et ceux de son futur profonds ; si ses affections étaient profondes, et celles de son futur solides. Elle ne savait nullement quelle sorte d'âme il avait ; elle n'avait jamais examiné les désirs temporels et les penchants humains de la sienne, autrement elle eût fini, comme beaucoup d'autres, par n'avoir pas d'âme du tout. Elle ne songea qu'à procurer à son mari le plus de bien-être possible, et à en recevoir le plus possible en échange, pensée qui est loin d'être déraisonnable, quand une femme épouse une personne pour laquelle elle ne sent point de prédilection particulière.

Il faut avouer que l'exploitation de la Tour était une chose à considérer. En devenir la maîtresse, c'était gagner un point au jeu de la vie, et elle le gagna. C'était, il est vrai, ce que les amis de la métaphore appellent une misère dorée, mais elle la renferma au fond de son cœur, réceptacle d'autres misères moins brillantes, et personne n'en sut rien, excepté elle peut-être. Chatam mit en avant sa tour, mais elle le fit échec et mat. Il avait vingt ans de plus qu'elle, et mourut vingt ans avant l'âge marqué, lui laissant quarante sous de *boni ;* et si quelqu'un me donne des raisons plausibles pour que mistress Chatam ne se remarie pas, je renonce à tout jamais à l'étude de la métaphysique et de la physiognomonie.

Comme hôtesse, mistress Chatam était irréprochable ; elle avait eu ses pratiques toute la confiance possible, et ses comptes à la craie étaient d'une raisonnable longueur[1]. Elle n'usait de rigueur qu'à la dernière extrémité, et sa conduite semblait alors convenable et naturelle. Elle n'était point l'esclave soumise de ses clients, mais elle ne cherchait pas à leur imposer des lois.

Permettez-moi maintenant de vous donner quelques détails sur Suzanne Hawkins, qui servait dans la salle, et sur Thomas Trotter, le garçon de la Tour. Ces individus appartenant à l'établissement, doivent à ce titre passer les premiers.

Suzanne Hawkins était la fille d'un petit marchand de chandelles, de beurre, d'allumettes, de savon, de pain, de fromage, etc., etc. Il vendit d'abord de tout par esprit de commerce, et fut enfin forcé de vendre tout par nécessité ; puis, bientôt après, il se mit au lit et mourut, comme le font les hommes réduits au désespoir et à la misère.

En conséquence, la veuve se fit blanchisseuse tant qu'elle eut une cheville et une corde, et un espace de deux toises pour étendre le linge ; quand cette ressource lui

[1] Une taverne anglaise est divisée en trois parties. Le comptoir (*the bar*), où l'on reçoit les écots et où l'on marque avec de la craie sur un tableau les sommes qui sont dues ; le cabaret (*the tap*), où boivent les habitués ordinaires, et où sont rangés des tonneaux ; et la salle (*the parlour*), où sont reçus les habitués privilégiés. (*N. du T.*)

manqua, elle alla en journée à dix-huit sous par jour, la nourriture non comprise, lorsqu'elle trouvait de l'ouvrage, ce qui arrivait environ trois fois par semaine. La pauvre femme s'était laissée aller au découragement depuis la mort de Hawkins, qui, de manière ou d'autre, ce qui est peut-être assez singulier, lui parut toujours tel qu'elle l'avait connu d'abord, et non pas sous la forme à laquelle l'avaient réduit les besoins et les malheurs de ses derniers jours. Un seul soin la préoccupait : c'était d'apprendre à sa fille à lire et à coudre, jusqu'à ce qu'elle fût en âge de gagner sa vie.

Il fallut bien des combinaisons financières et une réunion de ressources jusqu'alors inconnues pour rendre la jeune fille présentable, lorsque mistress Chatam, alors nouvellement mariée, eut fait entendre à la mère qu'il y avait moyen de faire quelque chose de Suzanne, et qu'elle lui permettait de l'envoyer à l'essai pendant quelques semaines. Cette difficulté surmontée, Suzanne parut avec avantage : elle fut bientôt la favorite de la salle et du comptoir, et l'on entendit souvent l'hôtesse dire qu'elle ne la céderait pas pour une bagatelle, ce qui signifiait sans doute pour trois fois autant que la bagatelle qu'elle lui coûtait. Il est juste de reconnaitre que par la suite ses gages furent considérablement augmentés ; on peut du moins le présumer, car la prospérité de la mère de Suzanne parut s'accroître.

Si l'on rédigeait un rapport statistique des compliments annuellement adressés au beau sexe dans cette capitale, on trouverait, je pense, que les servantes de taverne en recueillent une immense portion, peut-être même plus qu'elles n'en méritent. Suzanne Hawkins avait sa bonne part de ces frivolités verbales, de cette passagère dépense de paroles. Le lecteur aura par suite occasion de décider jusqu'à quel point elle y avait droit. Au reste, était-ce par une simplicité inhérente à sa nature, ou par ce tact instinctif qui vous fait observer cette réserve si difficile à garder en toute condition ? c'est ce que j'ignore ; mais ces tributs flatteurs n'eurent pas d'influence sensible sur son intelligence et sur sa conduite. Il est certain qu'il y avait en elle tant de douceur et de modestie naturelles, que, s'il eût été possible qu'un homme songeât à l'outrager, il l'eût été presque autant d'empêcher un autre de punir sévèrement l'agresseur.

On ne pouvait raisonnablement douter que Thomas Trotter, le garçon de la taverne n'eût eu un père et une mère. Les autorités de la paroisse étaient en tous cas de cet avis, lorsque Tom, alors âgé de trois mois, fut trouvé dans un fossé, derrière la maison de travail pour les pauvres ; car elles se remuèrent avec une louable activité, mais malheureusement sans succès, pour découvrir ses parents. Ce qui valut son nom à l'enfant, c'est qu'il allait déjà seul à une époque de la vie où l'on use rarement des facultés locomotives, et il le mérita ensuite en s'en allant de la maison des pauvres à l'âge de dix ans, frustrant par là les intentions bienveillantes des autorités : elles comptaient le mettre en apprentissage chez un tailleur d'un tempérament mélancolique, qui avait besoin de ce petit bénéfice pour lui épargner la nécessité d'envoyer à la maison d'où sortait maître Trotter ses cinq enfants, à l'un desquels celui-ci céda prudemment la place.

Le monde se présenta à l'imagination du jeune et tendre Trotter comme un lieu plutôt séduisant que désagréable, où le travail n'était nullement en proportion des

loisirs, et où il pouvait agir à sa guise sans s'inquiéter de qui que ce fût. Mais c'est une illusion qu'on reconnaît avant d'en être guéri ; et le petit garçon, après s'être donné une peine infinie, avoir vécu à la grâce de Dieu, dormi de tous les côtés, et quelquefois sous la première arche d'un pont, où l'air frais de la rivière lui aiguisait trop violemment l'appétit, s'estima heureux d'accepter l'offre séduisante d'un humble épicier-fruitier, qui lui proposa un schelling par semaine, un dîner aléatoire, et, en guise de logement, une demi-douzaine de sacs de pommes de terre jetés sous le comptoir avec des écailles d'huîtres.

Pendant deux ans Tom exporta les denrées végétales du fruitier, et descendit dans les sombres abîmes du magasin à charbon contigu. Durant ce temps, il contracta une liaison intime avec un certain boucher, appelé Cluck, parvenu à la maturité, qui l'arracha involontairement aux douceurs de sa position. Voici comment.

Le fossoyeur de la paroisse s'était marié à une repasseuse à laquelle il avait longtemps et solennellement fait la cour, et Cluck se proposait de répandre au loin la nouvelle de cet événement[1] : il voulut régaler les nouveaux mariés d'un concert exécuté par des joueurs d'os de bœuf et de couperets, et d'autres joyeux instruments ; il invita son jeune ami à y assister. Tom Trotter ne craignant pas son maître, et même ne craignant rien, à moins qu'on ne puisse appeler crainte l'appréhension naturelle qu'il avait de ne point figurer honorablement dans cette importante occasion, entreprit d'être troisième casserole dans l'orchestre. Il se rappela pour la première fois qu'il s'était absenté sans permission et avait commis d'autres fautes graves, et que son maître, trop exigeant, pour nous servir de ses propres expressions, lui avait donné son sac, ou, pour parler moins poétiquement, l'avait congédié.

Tom devint dès lors un adjudant fidèle du garçon de taverne de la Tour, qui était presque deux fois grand comme la claie qu'on plaçait le matin à la porte de la maison[2]. Il couchait à la belle étoile comme auparavant, sans accorder de préférence injuste à aucune localité particulière ; mais, durant le jour, il se constituait garçon de taverne officieux, vassal surnuméraire, appendice au fonctionnaire rétribué.

Le géant s'étant enrôlé dans les gardes à cheval, Tom entra dans la Tour, et s'empara sans bruit de la place vacante, à la satisfaction générale. Il y avait certainement peu de garçons de taverne de sa trempe; il savait au juste à quelle flèche des barreaux il devait aller reprendre la chopine ou la pinte demandée[3], et pour réclamer la Dé-

[1] Lorsque les bouchers de Londres sont instruits d'un mariage, ils vont en corps offrir aux époux l'hommage de leurs vœux, et leur donner une sérénade au moyen de grands os de bœufs desséchés, qu'on frappe avec des couperets, de casseroles, de bouilloires, de pincettes, etc. On leur accorde généralement une gratification pour s'exempter du charivari.

(*N. du T.*)

[2] Tous les matins le garçon de taverne enlève de dessus les planches les pots et les pintes, qui sont d'un métal brillant et imitant l'argent. Il les accroche sur une espèce de claie appelée *pot-rack* (ratelier à pots) et les nettoie avec soin.

(*N. du T.*)

[3] Presque toutes les maisons de Londres sont entourées d'une grille, et les domestiques qui ont fait venir de la bière de la taverne, pour se dispenser de descendre quand le garçon revient chercher les pots, les accrochent aux barreaux.

(*N. du T.*)

pêche [1] aux vieilles dames qui la gardaient encore à la fin de la semaine, on peut affirmer avec confiance qu'il n'avait point son égal.

Après avoir décrit les individus qui dépendent de l'établissement, il est urgent de parler des habitués de la Tour.

Il était environ six heures et demie du soir, quand un grand et robuste personnage, que les dames appelaient un bel homme, entra à la Tour, et, au lieu d'aller directement à la salle, fit une halte au comptoir, selon sa coutume, et, tirant son chapeau, présenta cérémonieusement ses respects à l'hôtesse.

« Monsieur Ormsby, dit mistress Chatam en se levant pour lui rendre sa politesse, vous êtes le premier venu, aujourd'hui comme toujours. »

M. Orby Ormsby, l'orateur de la taverne, était un commis de la Banque, célibataire d'environ cinquante-cinq ans, dont trente-sept avaient été consacrés à cette institution nationale. Depuis nombre d'années l'exercice quotidien que prenait ce *gentleman* n'avait pas varié de vingt pas, et son intelligence et sa conversation étaient circonscrites dans les mêmes limites étroites et invariables. Dans son printemps, il avait été tant soit peu liseur; mais il avait surtout lu et relu une vieille traduction des Vies de Plutarque, et, nous craignons de l'avouer, avec plus de plaisir pour lui-même que de profit pour ses auditeurs. Sa mémoire était si infidèle, ou bien il regardait comme si parfaitement égaux en mérite les faits et gestes, les exploits et apophthegmes des héros, des philosophes et principalement des orateurs illustres qui figurent dans ce délicieux ouvrage, qu'il ne se faisait aucun scrupule d'attribuer indistinctement aux uns les dires et actions des autres. De plus, M. Ormsby nourrissait un extrême attachement pour les longs mots, qu'il abrégeait ou étendait à plaisir; quant aux mots difficiles, il les rendait malléables à volonté, et les contraignait de tenir lieu de ceux qui lui échappaient, et sur lesquels, dans l'entraînement de son discours, il ne pouvait mettre la main.

Un système oratoire fondé sur cette base, et mis en pratique par une voix à laquelle Stentor seul était digne de servir de second, lui assurait et lui conservait la suprématie de la taverne. Personne ne pouvait, personne n'osait disputer avec lui. Aucun bruit ne pouvait dominer celui de sa voix, sauf le tapage simultané d'une demi-douzaine de tremblements de terre avec quelques avalanches. Son triomphe était celui d'un vacarme assourdissant sur la raison, le bon sens, l'intelligence, l'esprit, tout enfin. Ce qui était consolant, c'est qu'il s'y mettait rarement. Le silence avait bien des charmes lorsqu'on l'avait entendu.

« Madame, s'écria M. Ormsby de la manière la plus douce et la plus gracieuse, je vais prendre ici ma demi-pinte habituelle, et je prierai miss Suzanne de me préparer mon grog à l'eau-de-vie.

Comme M. Ormsby prononçait identiquement les mêmes mots tous les soirs de la vie, il arrivait ordinairement que ses ordres étaient exécutés dès qu'il les avait donnés.

[1] *The Weekly Dispatch*, journal hebdomadaire qui se tire à trente mille exemplaires, et se trouve dans toutes les tavernes.

« Je profiterai de l'occasion de ce soir, reprit-il, lorsque tout le monde sera venu, pour communiquer la proposition dont je vous ai parlé hier au soir, ma chère dame.

— Oh ! vous êtes bien bon, certainement, reprit mistress Chatam ; je ne sais vraiment comment vous remercier de votre... C'est bien de l'attention de votre part.

— Pas un mot, madame, pas un mot, interrompit Ormsby; cette attention est... »

En ce moment, la porte du cabaret fut ouverte avec violence, et l'individu qui s'y précipita la tête détournée faillit renverser Ormsby, et l'empêcha de continuer sa harangue en se heurtant contre lui au passage.

« Je vous demande un milliard de pardons, et beaucoup plus encore si vous le voulez, s'écria le délinquant en levant les yeux. M. Ormsby ! quoi ! c'est vous?

— Sur ma parole, M. Atkins, s'écria Ormsby, je suis surpris... étonné...

— J'espère que je ne vous ai pas fait de mal ; je serais entré moins brusquement si j'avais su que vous étiez là. J'ai beau faire, je ne puis réformer mes manières.

— Il n'y a pas de mal, mon cher ami, dit Ormsby apaisé, et se préparant à suivre son grog, que Suzanne, pour obéir à un signe expressif de ses yeux, allait porter dans la salle.

— Il me vient une idée, s'écria Atkins en se frappant le front : voulez-vous me permettre d'avoir avec vous un léger tête-à-tête?

— Qu'est ce, M. Atkins? dit Ormsby avec bonté, et en penchant l'oreille du côté de l'interlocuteur.

— J'ai appris qu'il doit y avoir en haut grand gala dans quelques jours, et je désirerais en être : je ne m'avance pas toujours ainsi, mais en cette circonstance...

— On s'imaginerait, mon cher ami, dit Ormsby, en regardant l'habit bleu à boutons d'or, et la cravate de soie de couleur do son camarade, que vous avez cru que c'était aujourd'hui.

— J'ai été rendre visite à un riche parent que j'ai, reprit Atkins, et j'y aurais été mal reçu si je m'étais présenté en souliers percés; c'est un aristocrate.

— Voulez-vous entrer dans la salle? dit Ormsby, après un moment de réflexion.

— Je vous suis à la minute; je reste un moment pour donner mes ordres. Ohé, Suzanne, ma belle, mêlez-moi pour douze sous de gin et d'eau, et faites-moi un grog chaud, savoureux et fort, ce sera fameux ; ne consommez jamais au delà de vos moyens, voilà ma devise, et quand vous ne pouvez surenchérir, laissez adjuger à d'autres.

— Voulez-vous l'emporter, M. Atkins? dit Suzanne.

— Non, non, c'est contre les règles ; ce n'est pas conforme à l'étiquette, Suzanne: quand je viens en *gentleman*, je dois m'attendre à être traité en *gentleman*. Suivez-moi avec le grog. »

Et Joseph Atkins s'éloigna en faisant do comiques tentatives pour se donner un air de dignité.

A proprement parler, Joe Atkins n'avait point affaire dans la salle, car il fréquentait constamment le cabaret. Mais dans des circonstances spéciales, par le canal de M. Ormsby, dont les vastes connaissances et les miraculeux talents étaient à ses yeux surnaturels, Atkins obtenait la permission de s'asseoir au milieu des convives de

la salle; cette autorisation lui était octroyée à certaines conditions : il devait paraître vêtu de ses plus beaux habits, et s'observer dans son maintien, opération qui était pour lui d'une difficulté presque insurmontable; toutefois il consentait avec joie à cette convention.

« Je dois vous prier, dit Ormsby, quand Atkins se fut assis, de ne faire aucune allusion prématurée au banquet projeté; il faut que cela vienne de moi.

— Soyez tranquille, je ne vous trahirai pas, dit Atkins en mettant un penny dans la boîte de fer-blanc placée sur la table selon l'usage, dont il tira un rouleau compact de tabac à chiquer.

— Ce serait outrager la cause que nous avons à cœur, reprit Ormsby ; vous avez été instruit de ce dont il s'agit par...

— Par Suzanne, en confidence, dit Atkins. Quelle fille ça vous fait! c'est une des plus belles, une des meilleures qu'on ait jamais vues; elle peut aller partout où elle voudra, elle y fera toujours plaisir.

— C'est véritablement une jeune personne très-estimable, reprit Ormsby ; et elle donne du relief à l'établissement.

— Et Tom, monsieur, le garçon, n'est-ce pas un trésor pour une maison ! il n'a pas de rival dans la ville entière. M. Ormsby, ce drôle est affilé comme un rasoir ; ce n'est pas comme ce grand escogriffe que nous avions avant lui, paresseux, endormi, qui n'était bon qu'à manger. Il est arrivé à Tom des choses prodigieuses; il m'a conté son histoire plusieurs fois.

— Il a éprouvé des revers? demanda Ormsby.

— Précisément, et c'est une bonne action de mistress Chatam de l'avoir recueilli chez elle. Oui, monsieur, c'est une femme dont on n'a pas besoin de faire l'éloge ; quant à Chat...

— Pas un mot du défunt, interrompit Ormsby en levant l'index : les morts ont droit à...

— C'est bon, s'écria Atkins, c'est bon ; je me tais. Mais si elle n'en prend pas un autre avant qu'il soit peu... Vous verrez, vous verrez. »

Le visage de M. Ormsby prit une teinte pourprée.

« Vous croyez qu'elle se remariera, Joseph? vraiment, mistress Chatam est une charmante femme.

— Une excellente femme, active et soigneuse, reprit Joseph. Si elle se remariera ! les veuves se remarient toujours ; personne ne peut s'y opposer ; c'est un fait. Vous verrez si M. Wright n'arrivera pas un de ces jours s'installer dans la maison.

— M. Wright ! s'écria Ormsby en se démenant sur sa chaise ; quel est cet individu ?

— C'est une manière de parler ; je dis M. Wright pour désigner un futur quelconque

— Ah ! dit M. Ormsby soulagé et reprenant haleine.

— Je vous demande pardon, dit Atkins après un long silence, mais j'ai souvent pensé qu'il était extraordinaire que vous n'ayez jamais pris la détermination de vous marier.

— Moi, s'écria M. Ormsby, que cette apostrophe imprévue mit complétement hors de son assiette; mais bientôt il s'efforça de cacher son embarras en éclatant de rire. Ah ! ah ! qui a pu vous donner cette idée?

— Je ne sais, dit Atkins en se grattant l'oreille avec le bout de sa pipe; mais seulement il me semble naturel que tout homme ait sa femme : votre heure n'est pas encore venue, je présume?

— Mais, M. Atkins, remarqua solennellement Ormsby, les femmes sont des êtres étranges et inexplicables.

— Vous croyez? eh bien ! chacun est libre de ses opinions; en tout cas, elles ne sont pas plus inexplicables que les hommes; il y en a de bonnes, de mauvaises, de nulles, d'intraitables; elles sont comme les chevaux; les uns ruent, les autres se laissent brider tranquillement; mais quand vous en trouvez une bonne, ma foi, vous pouvez tirer l'échelle.

— Je me rappelle, dit Ormsby d'un air d'importance, ce que Dolabella disait à Marc-Antoine, lorsque celui-ci était fasciné par les charmes de Cléopâtre, reine des Égyptiens : S'il y avait des femmes pendues à tous les arbres, quel excellent fruit cela produirait!

— Alors Dollybella, comme vous l'appelez, madame Dollybella était une mauvaise langue, et Antoine aurait dû le lui dire : quel godelureau que cet Antoine! N'écoutez jamais les cancans d'une femme contre une autre, ou vous ne saurez pas un atome de vérité.

— Mon cher ami, s'écria Ormsby avec un sourire de commisération, Dolabella était un homme, l'ami de Marc-Antoine.

— Ah! dit Atkins, non, soyez-en persuadé, ce n'était pas un homme, ce n'étaient pas là les propos d'un homme; pour peu qu'une femme soit bonne, c'est un ange sans ailes; et quand elle ne l'est pas, il est à souhaiter qu'elle ait des ailes pour s'envoler et ne plus revenir.

— Il est hors de doute, fit observer Ormsby, qu'il y a beaucoup de choses à dire pour et contre le beau sexe.

— C'est vrai; votre remarque est juste.»

Cette conversation fut interrompue par l'entrée d'un vieux *gentleman* à l'extérieur tranquille, qui fut salué par M. Ormsby avec la plus cordiale urbanité.

Après M. Ormsby, et presque sur la même ligne dans les soirées de conciliabules, venait M. Asgill, le politique de la taverne. Il entrait toujours dans la salle avec une pinte de porter à la main, pour éviter d'attendre, et réservait environ un quart de fluide qu'il mêlait ensuite à son grog au *gin*, tant pour le colorer que pour lui communiquer une saveur nouvelle.

M. Asgill était marchand de fer; mais depuis longtemps, par un art plus positif que l'alchimie, il avait su transmuer son fer en argent; dans ses moments de loisir, il était grand politique, et à son approche, ceux qui tenaient le journal le lui remirent sans réserve ni condition : ayant d'une main son étui à lunettes, il reçut gravement, mais avec courtoisie, le journal de l'autre main, et s'enfonça dans la lecture des divers articles qui absorbèrent toute son attention.

Il y a des politiques qui semblent s'efforcer de suivre l'exemple de Brutus l'Ancien, c'est-à-dire, comme nous devons le supposer charitablement, qui feignent d'être insensés dans l'intention de servir leur pays : mais malheureusement leur temps





LA FILLE DE TAVERNE.

n'arrive jamais, et ils restent fous jusqu'à la fin de leurs jours. M. Asgill n'appartenait pas à cette classe d'enthousiastes, il n'était ni fou ni fortement préoccupé du désir de servir son pays ; tout ce qu'il voulait, c'était de se répandre tous les soirs en murmures contre toutes les mesures et tous les partis ; il soulageait ainsi sa bile, et s'en trouvait à merveille.

« Il n'y a pas de grandes nouvelles aujourd'hui, dit M. Ormsby.

— C'est vrai, répondit Asgill ; c'est toujours la même chanson. Les ministres refusent d'accorder au peuple ce qu'il demande, et le peuple ne sait ce qu'il veut. Tout cela est conforme au système, monsieur Ormsby. »

Les observations de M. Asgill sur les hommes et les choses, quand il daignait en faire l'objet d'un commentaire, étaient invariablement reçues avec une vénération marquée. Ormsby lui-même déférait à ses opinions, sauf en des circonstances rares et exceptionnelles ; et, en ce cas, aucune autorité empruntée aux anciens ne produisait d'effet, si ce n'était celle d'un héros dont le nom avait au moins cinq syllabes. Ormsby citait en vain Marius, César, Sylla, Cicéron ; mais quand il l'attaquait avec Épaminondas, Asgill cédait, et se reconnaissait tacitement vaincu.

Cependant M. Ormsby ne parut pas disposé à entrer en discussion avec le politique, qui, venant de reconnaître Joé Atkins, lui fit une inclination de tête familière, but un grand coup de porter, et demeura plongé dans une méditation profonde.

Pour que M. Ormsby ne fût pas abandonné complétement à ses propres ressources intellectuelles, Atkins s'approcha de lui, et se mit à lui raconter les actes d'un chien enragé qui avait mordu un valet d'écurie, une garde-malade, un parapluie et un facteur de la petite poste ; il allait entrer dans les détails des assauts livrés par ce chien aux animaux, et en particulier aux cochons, lorsqu'un autre *gentleman* parut dans la salle.

La tranquillité de la société fut brusquement troublée par le bruit subit de la porte qu'on ouvrit soudain sans cérémonie. Un *gentleman* entra, suivi de près par Suzanne, qui portait un verre de grog. L'étranger alla droit vers un fauteuil, jeta un regard rapide autour de lui, se tourna vers la jeune fille, et la contempla d'un œil fixe et terne pendant quelques moments.

L'opinion particulière de M. Dewham Hall, car tel était le nom du nouveau venu, c'était que le beau sexe est en droit d'attendre des hommes de petites attentions délicates. En conséquence, selon son usage, ayant mis un grog de côté, il s'empara du petit doigt de Suzanne, qui résista inutilement, et le pinça avec une force capable, comme elle le répéta plusieurs fois à sa maîtresse, de la faire crier à renverser la maison ; ensuite il l'examina de nouveau avec une attention soutenue, et la laissa s'éloigner en paix.

M. Dewham Hall était ce qu'on appelle un *soiffeur ;* de profession, il était avocat consultant. Sa profession était son plaisir ; la boisson, son affaire. Dewham Hall buvait, pour nous servir d'une expression vulgaire, comme un poisson, quoiqu'un poisson n'eût pas épargné l'eau et eût rejeté l'eau-de-vie, que M. Hall ne rejetait jamais. Il était aussi adonné au tabac, qu'il consommait en immense quantité.

Dans sa profession, Dewham Hall était un praticien madré, un véritable homme

de loi, un de ceux qui veillent à leurs propres intérêts, et ne se font pas plus de scrupule de vendre un client que de le servir, mais seulement pour de l'argent comptant. Il ne se montrait pas minutieusement rigoureux, surtout envers les pauvres diables de débiteurs qui se laissaient saigner sans mot dire, et avaient une vive antipathie pour la cour de justice de King's-Bench et la prison de Fleet[1]; selon lui, ces sanctuaires étaient les seuls lieux où l'on pût faire fortune de nos jours.

A la Tour toutefois, Dewham Hall était regardé comme un gai compagnon et un homme jovial; mais pour savoir d'où lui venait cette réputation, il fallait être profondément versé dans la connaissance de ce qui constitue le bon enfant. On entendait rarement sa voix, excepté lorsqu'il demandait un autre verre arrangé de même. Toute sa gaieté se réduisait à des grimaces diaboliques, qu'il faisait de temps en temps par-dessus son verre, ordinairement situé au niveau de son menton; car, au commencement de la soirée, Dewham Hall élevait son verre jusqu'à la partie inférieure de son visage, et, à la fin, c'était son menton qui descendait dans son verre. Quand la montagne ne voulut plus marcher vers Mahomet, Mahomet marcha vers la montagne.

« Je suis ravi que vous soyez venu, dit M. Ormsby; je craignais d'être privé du plaisir de votre société. Pensez-vous probable que nous voyions ce soir M. Hil'ary ou M. Tidmarsh?

— Certainement non, répondit M. Hall; ils sont allés au spectacle ensemble.

— C'est dommage! dit Ormsby en soupirant; M. Wittaker nous manque et M. Nightingale aussi. J'ai à faire à la compagnie une proposition que je ne veux pas différer longtemps.

— Il n'est pas probable, insinua Dewham Hall, que les absents y accèdent lorsqu'on leur en fera part.

— Je crois sincèrement, dit Ormsby, que la proposition est acceptable, et qu'elle sera acceptée. Voulez-vous me permettre de continuer?

— De tout mon cœur.

— Ecoutez! écoutez! silence! à l'ordre! bravo! » s'écria Joseph Atkins.

M. Ormsby fut saisi d'une quinte de toux opportune; et après quelques hem! préliminaires, il se leva, et s'adressa à la société en la forme et manière qui suit:

« Messieurs, vous tous!... »

Ici M. Ormsby s'arrêta selon la coutume d'autres orateurs grands et expérimentés, et promena ses yeux autour de lui dans le but de s'assurer si tout le monde lui portait l'attention convenable.

« Mon excellent ami, dit-il en se tournant vers M. Asgill, et en tirant avec une douceur insinuante le coin du *Times*, dont le politique se repaissait, voudriez-vous me faire le plaisir de suspendre pendant quelques minutes la lecture de ce répertoire de nouvelles diverses?

— Qu'est-ce? s'écria Asgill sortant de sa rêverie; oh! je vous demande pardon; » et il mit le journal de côté, et attendit avec soumission le déluge de paroles qui allait fondre sur les assistants.

[1] Prison pour dettes située dans Fleet Street. *N. du T.*

« Messieurs, reprit M. Ormsby, plusieurs semaines se sont écoulées depuis le décès de notre hôte à jamais digne de nos regrets et de nos larmes, feu M. Chatam. Ce n'est pas à moi, avec le peu de talents que je possède, à embrasser d'un coup d'œil synoptique, à explorer pour ainsi dire, ses vertus, ou, comme le dit le père de la poésie anglaise, le prodigieux Milton, à exhumer ses erreurs de leur silencieux séjour; je ferai remarquer seulement, car l'équité m'en impose la loi, que la société n'a jamais eu de plus respectable membre, que nous le considérions comme fils, comme père, comme mari, comme ami, ou comme restaurateur patenté... »

Le discours de l'impétueux président fut interrompu en ce moment par des sanglots à demi étouffés, mais pathétiques, qui partaient de derrière le paravent placé contre la porte. M. Ormsby demeura frappé de mutisme, jusqu'à ce que le frôlement d'une robe d'alépine eût cessé de se faire entendre.

« Est-il possible? s'écria-t-il, indiquant du doigt le paravent avec un geste significatif; si j'avais pu m'imaginer qu'il était dans l'ordre des hypothèses probables que mistress Chatam fût cachée derrière ce paravent, l'assemblée me rendra cette justice de croire que je me serais bien gardé de faire la moindre allusion à l'époux qui n'est plus! Je n'aurais pas même murmuré une syllabe, une lettre, qui eût trait au défunt, mais maintenant, messieurs, au fait, car j'ai hâte d'y arriver.

— Il paraît qu'on veut vous en empêcher, s'écria Atkins, impatienté du bruit de la porte qui s'ouvrit pour livrer passage à un étranger. Oh! ce n'est que vous? entrez, voici une place.

— Monsieur Whittaker, je suis ravi de vous voir, s'écria Ormsby, en agitant la main et en reprenant longuement baleine; ayez la bonté de vous asseoir.

— Il eût fallu l'entendre de prime-abord, s'écria Atkins, en adressant à Whittaker un signe de tête familier; cependant, l'os est à peine entamé, et nous n'en sommes pas encore à la moelle. »

Pendant que M. Ormsby rétablissait l'ordre dans ses idées, permettez-moi de vous dire quelques mots de M. Whittaker.

William Whittaker était un jeune homme sur le retour, c'est-à-dire d'environ trente-deux ans. Il affectionnait le whiskey et les cigares, mais sans se rendre coupable d'aucun excès, et était commis-voyageur de la brasserie de l'Aigle, qui fournissait la meilleure ale de Londres; à juger de sa valeur par sa rareté, elle devait être excellente : car, avait-il coutume de dire, que je sois pendu si je puis décider ces imbéciles de restaurateurs à en prendre!

Whittaker avait les yeux fripons, et il le devait sans doute à l'habitude de lorgner les hôtesses et autres femmes par lui convoitées. Son entrain et sa bonne humeur palliaient en lui le défaut d'esprit, précieuse denrée qu'on ne se plaint jamais de posséder en trop grande abondance.

« Messieurs, reprit M. Ormsby, la proposition que j'ai à soumettre à votre approbation est celle-ci : c'est de montrer la satisfaction inaltérable que nous cause l'excellente tenue de cet établissement, et l'inébranlable résolution où nous sommes de le rendre florissant, et notre fidèle persistance à le fréquenter, en nous réunissant à souper mardi prochain, dans la salle d'en haut. Rappelez-vous ce qu'Alexandre-le-

Grand disait à son fils Philippe, qui se plaignait que son épée n'était pas assez longue : « Avance un pas de plus, s'écria le héros lacédémonien.

« Ainsi, s'il m'est permis de me servir de cette *apothéose*, que vos dispositions se mettent sur la même ligne que votre raisonnement, et tout ira bien. Messieurs, j'ai fini. »

Au milieu des bruyantes acclamations qui suivirent cette harangue, et pendant que M. Ormsby s'essuyait encore le front, la société s'augmenta d'un membre, à savoir d'un personnage au maintien calme et réservé, qui prit un siége en silence. C'était M. Nightingale.

M. Nightingale était un commis de la douane, dont les premières affections avaient été brisées et flétries par le caprice d'une certaine miss Jemima Siltinton, qui l'avait blessé au cœur en repoussant son hommage. Il eût pu supporter sans murmures ses propres sentiments personnels ; car, comme il le faisait observer, Byron dit que les loups hurlent en secret; mais les sentiments de Jemima Siltinton l'accablaient de douleur. Elle avait paru l'aimer avant d'avoir vu son frère, et puis elle s'enfuit avec un individu qui jouait les traîtres sur un de nos théâtres secondaires. Il entra dans la chaise de poste avec ses moustaches, mais elles tombèrent en route, et, au lieu d'en faire la femme du capitaine Annibal Fitz-Carnegie, il l'autorisa devant le forgeron de Gretna-Green à prendre le nom et le titre de mistress Stormont Tempest Tibbins.

Depuis cet événement, Nightingale avait subi une métamorphose. Son chapeau sur les yeux, il promenait tous les soirs à la Tour ses cinq pieds huit pouces de misérable humanité, et faisait tous ses efforts pour se donner du cœur au ventre; il était sans rival dans la chanson sentimentale, qu'il débitait avec une expression déchirante. On ne le voyait rire qu'en deux occasions : dans l'une il riait de rien, et dans l'autre il n'y avait rien qui dût le faire rire.

La proposition du président lui fut expliquée, et l'homme désolé y accéda avec un sourire grave et maladif. Il se chargea en outre d'en informer MM. Hillary et Tidmarsh, qui étaient absents, et promit en leur nom qu'ils viendraient.

Le soir indiqué pour le souper étant arrivé, quelques minutes avant ce qu'il appelait l'instant de prendre sa nourriture, le désiré Isaac Hillary, que ses amis nommaient Ikey par une abréviation familière, parut avec un renfort de plusieurs bons compagnons enrôlés sous sa bannière dans diverses autres tavernes dont il était habitué; son disciple, M. Tidmarsh, marchait à l'arrière-garde avec trois nouvelles recrues.

Hillary avait été riche dans un temps; il avait eu voiture et maison; mais vinrent les mauvais jours, puis la pluie et les averses, jusqu'à ce que, pour parler au figuré, Ikey n'eût de sec en sa personne que son gosier qui était dans un état permanent de sécheresse.

Le monde l'avait assez rudement traité; mais Ikey n'en disait point de mal.

Trouvait-il des gens pour lui payer son écot, ou lui fournir les moyens de le payer, c'était assez, il était content. Il ne sollicitait pas ces politesses; elles lui étaient offertes par des jeunes gens, et il les acceptait avec réserve, avec une gracieuse

condescendance, et comme un homme qui accorde une faveur. Ses amis se résignaient volontiers, et leur cœur saignait de le voir ainsi déchu ; l'argent qu'ils lui donnaient, il le considérait comme un emprunt. Il promettait sur sa tête de le rendre s'il le portait par lui, à Temple Bar, le jour du lord-maire, ou à Whitehall le 29 mai [1] ; c'était par ces tristes plaisanteries qu'il s'étourdissait sur sa misère, dont sans doute il ressentait intérieurement les peines. Il avait perdu sa caste, c'était peu ; il avait perdu le respect de soi-même, c'était beaucoup plus : mais il n'avait jamais perdu la faculté de faire bonne mine à la mauvaise fortune ; c'eût été une perte bien grande qu'il voulait éviter. La perte d'une heureuse position est déplorable, mais si l'on change du mal au pis, l'on prend son parti, et l'on rit de bon cœur. Il vaut mieux tuer la mélancolie, que de se laisser tuer par elle.

Il est complétement inutile de parler des compagnons d'Ikey, mais il est bon de dire quelques mots de son élève chéri et reconnaissant.

M. d'Oyley Tidmarsh était à la Tour le culot de la couvée. C'était un de ces jeunes gens sur l'état desquels leurs parents délibèrent si longtemps que, sans penser à mal, ils finissent par n'en avoir aucun. Le père et la mère de maître d'Oyley avaient souvent, durant les soirs d'hiver, tenu au coin du feu plus d'une conversation pénible sur le compte de leur progéniture.

Mais maître d'Oyley s'en inquiétait-il? Tom Spindle n'était-il pas encore plus tapageur que lui? N'avait-il pas encore moins de déférence que lui pour les auteurs de ses jours? Il est vrai que Tom Spindle allait un peu trop loin, d'autant plus que ses vieux parents faisaient bien les choses ; mais quant à lui, lui reprocher d'aller à la Tour et ailleurs en compagnie de gens si respectables, c'était vraiment trop fort! Ikey était la providence des jeunes gens, un véritable envoyé du ciel ; on avait pour lui la plus grande vénération, et ils voulaient le suivre partout, même à la Tour!

Cependant d'Oyley Tidmarsh était universellement aimé, et s'estimait heureux de hanter parfois des tavernes de rang inférieur, où il essayait ses ailes, et où on le regardait comme un astre d'un éclat merveilleux.

La société étant rassemblée, et ayant été avertie que le souper était sur la table, se rendit à la salle d'en haut. M. Ormsby montra gravement le chemin, et la longue ligne des convives fut close par M. Joseph Atkins, qui monta l'escalier rapide sans réfléchir aux efforts qu'il lui faudrait faire ensuite pour le descendre en conservant son centre de gravité.

M. Ormsby fut nommé président au milieu des hourras, et pria son estimable ami M. Hillary de se placer en face de lui en qualité de vice-président, proposition qui fut sanctionnée par des vociférations non moins énergiques. Tous les convives s'assirent et Atkins s'assura adroitement d'une place admirable pour l'accomplissement de son projet, qui était de déguster toutes les bonnes choses sans commettre d'erreur. Au reste, de son propre aveu, il avait un appétit si vif qu'il eût mangé un âne avec sa charge.

[1] Jours de grande cérémonie, où ces deux endroits sont également inabordables. (*N. du T.*)

C'était pour la première et la dernière fois que les membres de la société s'as-seyaient à un pareil festin. Lorsqu'il fut terminé, que le fromage resté sur la table comme à l'ordinaire eut été maudit par chacun en particulier, et qu'il eut enfin disparu, on enleva rapidement la nappe, qu'on jeta dans la corbeille au pain, et des pensées de pipes, de tabac et de grog s'emparèrent de tous les convives.

« Messieurs, s'écria le président en frappant la table avec une vigueur qui eût fait envie au Dieu Thor ou à un forgeron; messieurs, le garçon est maintenant dans la salle, voudriez-vous avoir la bonté de donner vos ordres? »

Il faut remarquer que mistress Chatam, par une délicatesse qui fait mieux que des volumes entiers l'éloge de sa tête et de son cœur, n'avait pas permis à Suzanne de servir ce jour-là dans la salle du banquet. Elle connaissait trop bien la galanterie du sexe masculin pour exposer une jeune et jolie fille aux tendres avances de certains buveurs invétérés, dont les nez bourgeonnés indiquaient l'occupation constante. Elle avait en conséquence engagé un serviteur d'un certain âge, mais encore dispos, qui d'ordinaire battait les tapis, nettoyait les couteaux, portait les lettres, faisait les commissions, et dont la femme était blanchisseuse. N'étant pas accoutumé à servir des *gentlemen*, ce domestique put les observer à tous les degrés, depuis le premier coup jusqu'au dernier hoquet.

Toute l'activité de Mobbs (car tel était son nom) étant mise en réquisition, il s'acquitta de son emploi avec une adresse et une célérité extraordinaires, tournant entre les chaises comme s'il n'avait pas eu, ou comme si elles n'avaient pas eu de pieds. Comme Atkins le fit observer d'un ton d'admiration, ce garçon avait un talent merveilleux pour se faufiler dans la foule des convives, sans jamais répandre une seule goutte des grogs qu'il portait, et sans jamais manquer de les faire parvenir à leur destination. Il trouvait toujours de la monnaie dans la poche de son gilet, et ses dents semblaient faites pour tenir des shillings.

« Messieurs, avez-vous tout ce qu'il vous faut? » s'écria Ormsby.

On répondit affirmativement à cette question.

« Fermez la porte derrière vous, Mobbs! dit-il avec une émotion mal dissimulée; vous pouvez vous retirer. »

Lors le président se leva, et fulmina un discours terriblement long sur rien du tout en général, et sur la taverne de la Tour en particulier. Il trouva moyen d'assimiler la maîtresse de la maison à un bon vaisseau sans gouvernail et sans boussole, errant sur le sein orageux de Neptune; il établit un parallèle entre elle et Percia, femme de Tarquin, qui serait morte avec son mari si on le lui avait permis.

« Messieurs, dit-il en terminant, de même que Brutus dit à l'ombre de Pompée-le-Grand : Viens me trouver aux champs de Philippes, de même je vous dis : Venez me trouver à la Tour; et plus vous y viendrez, plus vous donnerez de preuves caractéristiques de votre sympathie pour la veuve et l'orphelin. Je demande la permission de porter un toast au succès de la Tour et à la prospérité de mistress Chatam. »

M. Ormsby reprit son siége; il paraissait profondément ému, ainsi que ses auditeurs, à l'exception de Joseph Atkins, qui s'avança vers lui et lui serra la main en murmurant :

« Vous êtes un orateur incomparable, vous êtes de première force sur l'éloquence. »

M. Ormsby se mit machinalement à frapper la table avec son marteau, comme s'il eût voulu y faire un trou. Après un moment de silence, M. Hillary se leva et apostropha le président en ces termes :

« Monsieur le président, c'est un avantage pour nous et pour Mobbs lui-même, qu'il ait terminé sa ronde. — (Tidmarsh, mon enfant, quand vous commanderez quelque chose, ne m'oubliez pas.) Permettez-moi de dire que nous avons entendu votre admirable discours, et qu'il a trouvé de l'écho. Il m'a touché au cœur, monsieur le président. (Ici M. Hillary se frappa trois ou quatre fois la poitrine.) Nous en avons été émus profondément, monsieur! (Tidmarsh, si vos yeux étaient deux verres ardents, ils me réduiraient en cendres en moins d'une minute.)

« Nous avons résolu à l'unanimité, monsieur le président, de faire de la musique; j'approuve fort cette détermination. Il est inutile que j'entame le panégyrique de l'harmonie; c'est elle qui a fait descendre les anges du ciel, et qui a chassé les démons d'ici-bas; les anges ont répondu à l'appel d'Orphée; les diables ont été mis en fuite par sainte Cécile. Quant à nous, je crois que nous ne dérangerons personne, ni au ciel, ni en enfer. Tout ce qui me reste à faire, c'est de souhaiter à chacun des convives (excepté à vous, monsieur le président, qui ne chantez pas, je le sais) bonne voix, bonne oreille et bonne mémoire, et rendons grâce au ciel de nous avoir donné la musique. Monsieur le président, je désirerais me demander à moi-même une chanson. »

La tranquillité ayant été rétablie, M. Hillary se renversa sur sa chaise, et, avec les restes d'une belle voix, chanta la chanson suivante :

I.

Avez-vous quelque chagrin?
Dans le vin
Noyez-le : c'est ma recette.
Afin de chasser l'ennui,
Lancez-lui
Une bouteille à la tête;
Vous éviterez par là
Sa poursuite;
Soyez sûr qu'il s'enfuira
Au plus vite.

II.

Avez-vous la joie au cœur?
Le bonheur
Sans le vin n'est point durable.
Ce trésor venu des cieux,

Précieux
Ne se conserve qu'à table.
Bacchus amène les ris
A sa suite;
Il dissipe les soucis
Au plus vite.

III.

Si de votre inimitié
Sans pitié
Vous persécutez un frère,
Plus calme, quand vous buvez
Vous trouvez
La clémence au fond du verre.
Bacchus apaisant l'esprit
Qui s'irrite,
La haine s'évanouit
Au plus vite.

IV.

Si vous avez un ami,
Avec lui
Buvez et trinquez sans cesse;
Car, par un charme divin,
Le bon vin
Consolide la tendresse.
A des nœuds pleins de douceur
Il invite;
Mais sans lui l'amitié meurt
Au plus vite.

V.

Si fillette aux blonds cheveux,
Aux yeux bleus,
Vous séduit et vous enflamme,
Tâchez qu'elle boive un peu;
Un doux feu
Va soudain remplir son âme.
Plus de refus! La rigueur
Prend la fuite;
L'Amour seul règne vainqueur
Au plus vite.





L'ORATEUR DE TAVERNE

« Monsieur Wittaker! s'écria Hillary à haute voix lorsque les applaudissements provoqués par sa chanson se furent à peu près calmés.

« Monsieur Wittaker! monsieur Wittaker! répéta-t-on de tous côtés.

— Mais réellement, monsieur le président et messieurs, dit l'individu en question, je désirerais qu'on s'adressât à moi un peu plus tard. Je ne sais qu'une chanson, et je ne m'en rappelle pas encore bien tous les couplets.

— Cherchez, cherchez, s'écria Atkins de l'autre bout de la table; si vous voulez la clef, la voici. »

Et il tira de la poche de son habit un énorme passepartout dont l'avait chargé sa femme, en lui accordant congé pour ce soir-là.

« Qui donc a bu mon grog au *gin?* reprit-il en se tournant vers la personne placée à côté de lui; dites donc, voisin, c'est une drôle de farce.

— C'est vous qui l'avez bu, j'en jurerais, dit la personne interpellée, qui était un certain M. Holdsworth; n'est-ce pas, monsieur Hall?

— Je ne saurais vous le dire, répondit Dewham Hall. Ici, Hobbs! Nobbs! comment diable s'appelle ce garçon?

— Son nom est Mobbs! s'écria Atkins. Holà! Mobbs, ajouta-t-il en tendant son verre, un grog chaud, doux, et beaucoup de *gin;* et cette fois-ci ne le servez pas pour deux. »

M. Wittaker, s'étant, pour parler le langage de la réunion, rincé le gosier, se mit soudain à gazouiller la chanson que voici :

I.

Je suis assez mauvais sujet,
Franc buveur, sans mélancolie,
Pourtant j'ai formé le projet
D'abjurer mon genre de vie.
Il m'est arrivé de traiter
Les remontrances de sornettes;
Mais je prétends les écouter...
Dès que j'aurai payé mes dettes.

II.

Fi des ivrognes déhontés
Qui, chargés de vin et de bière,
Vont chancelant de tous côtés
Dans la boue et dans la poussière.
Désormais, tranquille et rassis,
Exemple des buveurs honnêtes,
Je rentrerai droit au logis...
Dès que j'aurai payé mes dettes.

III.

Je n'userai plus du crédit
Qu'on m'accordait à la taverne.
Adieu, cabaretier maudit.
Je m'exile de ta caverne.
La réforme que je promets
Sera certes des plus complètes :
Au vin je renonce à jamais...
Dès que j'aurai payé mes dettes.

IV.

Buvons du thé! le thé, dit-on,
Est d'une vertu sans égale,
Quoiqu'à mes yeux cette boisson
Soit un peu trop médicinale.
Fuyons le *gin*, dont les vapeurs
Dérangent les meilleures têtes :
Je veux m'abstenir de liqueurs...
Dès que j'aurai payé mes dettes.

V.

Sitôt délivré des huissiers,
Je vais me corriger en forme,
Le nombre de mes créanciers
Peut seul retarder ma réforme.
Mon œil s'arrête avec remords
Sur les fredaines que j'ai faites;
Mais je crains, malgré mes efforts,
De ne jamais payer mes dettes.

« Que pensez-vous de la chanson de Wittaker? demanda Holdsworth à son ami Dewham Hall. Ma foi, j'approuve cette méthode. Ne point payer ses dettes, c'est un système de conduite qui me plaît singulièrement.

— Et à moi aussi, reprit Dewham Hall.

— Votre chanson était délicieuse, dit le président. A qui en demandez-vous une autre, monsieur Whittaker?

— Je m'en rapporte au vice-président, répondit Wittaker, qui depuis quelques instants suppliait vainement Nightingale, par le cas qu'il faisait de son amitié, et autres motifs non moins convaincants, de régaler la société d'un air sentimental.

— Eh bien donc! s'écria Ikey, j'avise dans ce coin un phénix qui possède une voix de rossignol, qui chante avec une expression des plus pénétrantes, et y met autant d'action qu'une machine à vapeur. C'est donc avec un sincère plaisir que je fais appel à M. Griffiths Price. »

Tous les yeux, s'étant dirigés vers l'étranger, s'arrêtèrent sur une figure excessi-

vement grêle, ornée d'une paire d'organes visuels presque imperceptibles, qui n'avaient eu de leur vie (et peut-être depuis la plus tendre enfance) d'autre occupation que de guigner l'extrémité d'un nez d'une couleur rouge fortement prononcée.

« Je me rendrais volontiers à vos désirs, dit M. Griffiths Price avec une espèce de voix de baryton fêlée; mais je ne chante jamais sans accompagnement de harpe galloise[1]. Donnez-m'en une, et... »

Ici M. Griffiths Price siffla une mesure ou deux de la chanson intitulée: *La noble course de Skenkin*.

« Mon cher ami! dit Ikey, la seule chose analogue qu'on puisse trouver ici, c'est un lapin gallois[2].

—Je ne puis chanter sans accompagnement de harpe, monsieur Hillary. Oh! que Gittings n'est-il ici! je vous ferais entendre le prince Llewelyn! »

Et pour donner à la société une vague idée de ce qu'elle perdait, il fredonna un fragment de cet air délicieux.

« Il faut que je me rétracte, dit Hillary en s'adressant au président, voici un *gentleman* qui ne peut chanter sans accompagnement instrumental. Si nous lui procurions une harpe galloise, il voudrait avoir une perruque *idem*, pour avoir l'air national. Tidmarsh, l'un de mes jeunes amis, va vous faire le plaisir de chanter. »

M. D'Oyley Tidmarsh prononça le nom de M. Purdon, malgré plusieurs coups dans les côtes dont le favorisa le coude anguleux de ce personnage.

Ce jeune homme présenta différents motifs d'excuse impuissants et infructueux, en se servant d'expressions qui prouvaient qu'il était de ceux

. . . . Qui, parés de somptueux habits,
Affectent le langage et les mœurs des *dandys*.

Cependant, ces objections ayant été combattues, M. Purdon passa ses doigts dans ses longs cheveux, toussa trois ou quatre fois et dit deux fois « eh? » à son voisin, qui répondit deux fois « eh? », et chanta les exploits d'un certain chevalier au cimier d'or; ce chevalier, vainqueur des Sarrazins en Terre-Sainte, avait été trouvé mort, et appuyé sur un luth, sous la fenêtre de sa maîtresse, qui avait changé de domicile cinq ans auparavant, ayant épousé le chevalier du masque noir, personnage accoutumé à boire du sang, et à faire son repas des enfants les plus gras qu'il lui était possible de rencontrer.

Lorsque cette touchante ballade fut terminée, M. Purdon repassa ses doigts dans sa chevelure, devint de plusieurs couleurs tant que durèrent les applaudissements, partit d'un fol éclat de rire, saisit un cigare à demi fumé, et ordonna à Mobbs de lui apporter un autre verre de grog au rhum, plus fort que le précédent.

« Est-il absolument nécessaire que je fasse appel à un autre? demanda-t-il après un moment de silence. Eh bien! monsieur Hostidge, monsieur Hostidge, je vous tiens, je vais vous embarrasser. »

[1] Espèce de luth. (*N. du T.*)
[2] Fromage grillé avec du pain. (*Id.*)

L'individu auquel M. Purdon s'adressait avait une tournure de pot à moutarde, des traits fortement prononcés, et se tenait à côté du chanteur. Il ne parut nullement embarrassé, mais il se mit aussitôt en devoir de choisir dans sa mémoire une chanson susceptible de satisfaire l'assemblée.

« Connaissez-vous la chanson de Catherine Kearney ? demanda M. Hostidge.

—C'est trop haut, » dit Hillary.

Sans se déconcerter, M. Hostidge chercha encore dans ses souvenirs.

« Souvent pendant la nuit sombre et silencieuse.

— C'est trop bas ! » s'écria Nightingale. Hostidge fixa les yeux sur la figure de l'homme sentimental, comme s'il se fût attendu à y voir le titre d'une autre chanson lisiblement écrit.

« J'en ai une enfin, dit-il.

Adieu, mon joli bateau.

— Il faut monter beaucoup trop, l'ami Hostidge, s'écria Hillary.

—Allez au diable ! » dit Hostidge en frappant la table de son poing.

Et, par un changement remarquable, sa figure, pâle et insignifiante, prit une expression de vivacité facétieuse.

« Ma foi, continua-t-il, si celle-ci ne vous convient pas, tant pis! Vous trouvez à redire à toutes celles que je vous propose, et dans cent ans d'ici ce serait toujours de même. »

Alors, en faisant les efforts les plus inouïs pour être comique, il fit entendre cette chanson :

I.

Du froid hiver bravant la bise,
Au coin de son brûlant foyer,
Miss Pénélope était assise
Auprès de son chat familier.
Croyant entendre les fleurettes
Des *beaux* épris de ses appas,
Elle songeait aux amourettes,
Tout en raccommodant des bas.

II.

D'un tisserand l'ombre éplorée,
Pâle et maigre comme un fuseau,
Sans avertir de son entrée,
Vint s'asseoir sur un escabeau.
« Pourquoi travailler de la sorte? »
S'écria l'ombre avec fracas ;

Craignez que Satan vous emporte
Si vous raccommodez des bas.

III.

« Combien de bas dans les fabriques
Sont façonnés en cet instant ;
Et, pour les vendre à ses pratiques,
Plus d'un bonnetier les attend.
Que de tisserands mes confrères
Faute d'emplois ne vivraient pas,
Si, comme vous, les ménagères
Allaient raccommoder leurs bas.

IV.

— Que m'importe? dit la fillette
Se moquant du spectre infernal.
Sans que son état m'inquiète,
Le commerce peut aller mal.
A ma règle d'économie,
Non, je ne renoncerai pas;
Et malgré vous, toute ma vie,
Je veux raccommoder mes bas.

V.

— Eh bien! c'est assez, lui dit l'ombre,
Mais craignez mon emportement. »
Et, lui lançant un regard sombre,
Elle s'enfuit subitement.
Un nuage obscur l'enveloppe,
La terre tremble sous ses pas;
Mais, sans se troubler, Pénélope
Raccommode toujours ses bas.

VI.

La chandelle brûle et pétille;
La salle paraît toute en feu;
Mais, armé d'une énorme aiguille,
Quel est ce spectre noir et bleu?
C'est... j'en frissonne d'épouvante,
Le diable qui vient ici-bas,
Et de l'ouvrière tremblante
Ses mains raccommodent les bas.

C'était ensuite au tour de M. Nightingale; il se réveilla comme un coupable d'une profonde rêverie dans laquelle il était tombé; il ôta son chapeau, se frotta la tête avec beaucoup de véhémence, et replaça lentement le castor. Puis il jeta les yeux sur un petit portrait de femme placé au-dessus de la glace, et, sans perdre de vue ce spécimen des beaux-arts, débita d'un ton lamentable la complainte que voici.

I.

Des parents consolés les pleurs étaient taris;
La joie à la maison régnait, et des amis
Accourait la foule empressée.
Vers l'église l'époux s'avançait radieux;
Mais le visage blême et le front soucieux
Marchait la pauvre fiancée.

II.

Et nous, en la voyant frissonner et pâlir,
Nous maudissions l'hymen que l'on allait bénir,
Et cette alliance insensée.
Nous songions à celui qu'elle avait dédaigné,
Et qui formait encore en son cœur résigné
Tant de vœux pour la fiancée.

III.

Trois ans depuis ce jour ont passé sur son front;
Son bonheur s'est enfui: par un chagrin profond
Sa douce joie est remplacée.
Tourterelle qu'enlace un serpent diapré,
Violette flétrie en un vase doré,
Hélas! telle est la fiancée!

IV.

Sous ses riches joyaux son sein péniblement
Se soulève, et toujours de son fidèle amant
L'image assiége sa pensée.
Elle pleure sa perte, et tant qu'elle vivra,
Plus cher de jour en jour, ce souvenir croîtra
Dans le cœur de la fiancée.

« Je n'ai jamais eu le plaisir d'entendre M. Luscombe, dit Nightingale s'adressant à un gros et robuste *gentleman*. Voulez-vous nous faire le plaisir de chanter? »

M. Luscombe devint cramoisi à cette demande inattendue, et secoua la tête en souriant.

« N'allez pas refuser, dit Atkins; donnez-nous quelque chose, si peu que ce soit. Je voudrais bien qu'on s'adressât à moi; je ne me ferais pas prier. Soyez sûr que je vous en chanterais une bonne. »

M. Luscombe secoua les cendres de sa pipe. « Je vais tâcher, dit-il, de vous faire entendre une chanson assez singulière qu'un de mes gendres m'a fait chanter à Noël dernier. Elle est d'un genre très-bizarre, très-étrange; mais j'espère que ces messieurs l'excuseront. »

M. Luscombe plaça ses deux pouces dans les poches de son gilet; et se donna préliminairement quelques coups avec les doigts sur l'estomac. Là-dessus, le président et le vice-président frappèrent vigoureusement de leurs marteaux sur la table. Car, de même qu'un clou chasse l'autre, de même un bruit opiniâtrément répété finit par étouffer un bruit moins éclatant.

Il nous est impossible de définir l'intonation que prit M. Luscombe. Milton parle du charme assoupissant d'une cloche; je ne sais quel charme particulier peut résulter des variations d'un son monotone. Le ton de M. Luscombe tenait à la fois du bruit du canon et de la voix d'un crieur public (pardon de ces deux comparaisons). Voici quelles étaient les paroles de sa prétendue chanson:

I.

De certain vieux pêcheur écoutez l'aventure :
Il aurait désiré pêcher une friture ;
Mais il n'avait jamais pris le moindre poisson,
Soit qu'il disposât mal la ligne ou l'hameçon.

II.

Un jour, ayant en vain épuisé son adresse
A poursuivre un goujon qui l'évitait sans cesse,
Sans force, et de Tantale éprouvant le tourment,
Il jeta là sa ligne, inutile instrument.

III.

« Je renonce au métier, dit-il avec colère ;
De ce porter qui mousse il vaut mieux boire un verre,
Et déguster gaiement ce pâté de pigeons
Que de perdre mon temps à pêcher des goujons.

IV.

« Il n'est point, reprit-il, de roses sans épines ;
Un chaud soleil d'été dore au loin les collines;
Bien qu'il nuise à mes blés, voilà certe un beau temps;
Je vais sous cet ormeau dormir quelques instants.

V

« Ah ! combieu cet oubli que le repos amène
Est puissant à calmer les maux de l'âme humaine !
Sur l'aile du sommeil toute douleur s'en va. »
Cela dit, le pêcheur s'endormit et rêva.

VI.

D'un superbe brochet il avait pris la forme ;
Battant l'onde vaseuse avec sa queue énorme,
Au-dessus d'un moulin il errait au hasard,
Quand un ver tentateur s'offrit à son regard.

VII.

Cédant à son instinct, le brochet trop avide
Mordit, et fut blessé par l'hameçon perfide.
Pour s'en débarrasser il fit plus d'un effort ;
Mais bientôt un pêcheur le tira sur le bord.

VIII.

Notre brochet languit quelque temps sur la berge,
Puis fut dans un panier porté jusqu'à l'auberge,
Et sans nulle pitié sur la table étendu,
Il vit sur sa poitrine un couteau suspendu.

IX.

La cuisinière allait par de larges entailles
Lui ravir brusquement le foie et les entrailles,
Quand, la terreur rompant un sommeil agité,
Soudain dans la rivière il fut précipité.

X.

« Quel affreux cauchemar ! mais il me rendra sage,
S'écria le pêcheur en regagnant la plage ;
Pour se servir de hains, de lignes et d'appâts,
Il faut n'avoir point d'âme, et je n'y songeais pas. »

MORALE.

(*M. Luscombe la prononça avec une imposante solennité.*)

Amateurs de la pêche, ô vous de qui la joie
Est d'avoir à la ligne une vivante proie.
Songez qu'il est cruel, qu'on soit homme ou poisson,
De sentir son gosier percé d'un hameçon.

« Eh bien ! elle est charmante, sur ma parole ! » dit Atkins.





COUP SUR COUP.

— Charmante! répéta-t-on unanimement.

— A qui allez-vous vous adresser maintenant?

— Je serais bien aise d'entendre M. Tidmarsh, dit, en reprenant sa pipe, M. Luscombe, qui, ayant la vue basse, ne pouvait s'apercevoir du déplorable état auquel étaient réduits ce jeune homme et ses deux amis.

— Je croyais que vous étiez plus *gentleman*, dit Atkins; vous auriez dû voir que je voulais que l'on songeât à moi.

— M. Tidmarsh, dit Ikey en frappant la table de son marteau, a mis trop d'eau dans son grog, ce qui est pernicieux à sa constitution; et ses dignes amis l'ont scrupuleusement imité.

— Allons, monsieur Tidmouche, faites-vous entendre, reprit Atkins sans s'occuper de l'explication du vice-président; allons, mon très-cher.

— Monsieur Atkins! monsieur Joseph Atkins! s'écria Ormsby, dont les yeux commençaient à s'obscurcir, je suis surpris de votre conduite; vous devriez savoir le surnom de ce jeune homme. »

M. Atkins n'était guère d'humeur à souffrir les reproches, lorsque les vapeurs alcooliques lui montaient au cerveau, et fut sur le point de rosser l'autorité présidentielle.

« Surnom! dit-il, qu'est-ce que cela? Je n'ai insulté personne en aucune façon. Vous ai-je offensé, monsieur? »

Et il se tourna vers son voisin de gauche.

« Non, monsieur.

— Et vous? et vous? et vous? poursuivit l'accusé en interrogeant successivement tous les assistants, dont les uns répondirent négativement, et dont les autres étaient incapables de parler.

— Eh bien donc! s'écria-t-il d'un ton de triomphe, vous voyez!

— Monsieur Atkins, dit Hillary, on réclame de vous une chanson.

— Vraiment? répondit Atkins en retroussant ses manches; alors je vais vous en donner une, et une fameuse, je m'en vante. Je ne suis pas enrhumé, et n'ai pas besoin de piano pour m'accompagner, avec une belle dame qui me fasse de la musique.

— Espérons, dit M. Ormsby, que votre chanson ne sera pas d'un genre trop bas.

— Trop bas! s'écria Atkins, trop bas! je suis au-dessus de cela; je vais vous dire une chanson très-remarquable que j'ai entendu chanter à un homme qui n'avait qu'un bras et qu'un œil. Je n'en ai pas compris la moitié, mais c'est égal; j'en ai retenu les paroles, et la voilà :

I.

De mes beaux jours le temps flétrit les roses;
Voilà mon front sillonné de longs plis;
Je touche au but; mais que j'ai vu de choses!
Devant mes yeux que de faits accomplis!

De mes vieux ans c'est en vain qu'on se moque;
J'ai la sagesse et l'âge de Nestor :
O jeunes gens qui prônez votre époque,
Ce que j'ai vu, le verrez-vous encor?

II.

J'ai vu des grands pleins de patriotisme,
Des rois aimés et des sujets heureux,
Des médecins purs de charlatanisme,
Après vingt ans des époux amoureux.
Tous deux épris d'une ardeur réciproque,
Ils se donnaient la main jusqu'à la mort.
O jeunes gens qui prônez votre époque,
Ce que j'ai vu, le verrez-vous encor?

III.

J'ai vu jadis de fidèles maîtresses
Dont la constance augmentait les appas;
Des parvenus peu fiers de leurs richesses,
Des députés qui ne se vendaient pas.
Leur dévouement n'était pas équivoque;
Ils refusaient d'encenser le veau d'or.
O jeunes gens qui prônez votre époque,
Ce que j'ai vu, le verrez-vous encor?

IV.

Oh! de mon temps j'aime à chanter l'histoire;
J'ai vu régner la justice et l'honneur;
Dans les vertus j'ai vu chercher la gloire,
Et se vouer au culte du malheur.
Des rois déchus conservant la défroque,
On n'offrait point son hommage au plus fort.
O jeunes gens qui prônez votre époque,
Ce que j'ai vu, le verrez-vous encor?

V.

On honorait l'esprit et le mérite ;
Par la faveur rien n'était obtenu ;
Nos gros traitants ne faisaient point faillite,
Le mot bilan leur était inconnu ;
Ils ignoraient par quel art en escroque
D'un malheureux le modique trésor.
O jeunes gens qui prônez votre époque,
Ce que j'ai vu, le verrez-vous encor?

VI.

Pour un banquet, jamais pour une orgie,
Si des amis parfois se rassemblaient,
Refrains brûlants de verve et d'énergie,
Joie et bon vin à grands flots ruisselaient.
Pour animer notre riant colloque,
Avec nos voix nos cœurs étaient d'accord.
O jeunes gens qui prônez votre époque,
Ce que j'ai vu, le verrez-vous encor?

VII.

Nos écrivains avaient tous du génie,
En traits de feu peignaient les passions,
Ou célébraient, en vers pleins d'harmonie,
De nos héros les grandes actions.
Soumise aux lois d'une mode baroque,
La poésie a perdu son essor.
O jeunes gens qui prônez votre époque,
Ce que j'ai vu, le verrez-vous encor?

VIII.

Moi, pauvre vieux que la jeunesse raille,
Je fus acteur de révolutions;
J'ai combattu sur des champs de bataille

Où se jouait le sort des nations.
La liberté, qu'aujourd'hui l'on invoque,
De ses exploits lasse enfin se rendort.
O jeunes gens qui prônez votre époque,
Ce que j'ai vu, le verrez-vous encor?

IX.

« Cessez, dit-on, de vanter les vieux âges;
Vous ressemblez au voyageur errant
Qui, de sa nef, croit voir fuir les rivages,
Lorsque c'est lui qu'emporte le courant. »
Ah! croyez-moi, ce passé que j'évoque,
Touchant objet de regrets superflus,
O jeunes gens, valait bien votre époque.
Ce que j'ai vu, vous ne le verrez plus.

Après cette chanson, qui fut généralement peu goûtée, tous les convives essayèrent en même temps de se lever, et M. Heldsworth, qui s'était endormi, s'éveilla au milieu de cette tentative générale. Se rappelant où il était, et conjecturant que la salle se dégarnissait rapidement, il commença à appréhender qu'on ne l'abandonnât à ses propres forces; en conséquence, il s'efforça de demander à plusieurs reprises à la société: « Quand va-t-on me reconduire chez moi? »

Cependant M. Atkins jeta le grapin sur le verre d'Holdsworth, le vida, prit une longue gorgée du greg de M. Dervham Hall, et fit le tour de la table abandonnée, à dessein de se saisir des doses plus ou moins fortes de liquide qu'on pouvait avoir laissées au fond des verres.

Cela fait, il s'empara d'une chaise, en jurant qu'elle fuyait sous sa main, et y fut installé assez à temps pour voir deux Holdsworths emportés par deux robustes jeunes gens.

Comment M. Atkins, qui restait le dernier, regagna ses pénates, c'est ce qu'il nous a été impossible de savoir. On le ramassa sur le paillasson, au bas de l'escalier; et, comme la porte de la grande boîte de l'horloge était assez rudement endommagée, on en conclut que la tête de Joseph Atkins avait été en contact avec elle.

Mobbs et Suzanne assurent que, lorsqu'il fut sur ses jambes et que la porte de la maison fut ouverte, il s'échappa de leurs mains en courant comme un fou. Mais il était plus frais que jamais quand, le lendemain, il vint demander une demi-pinte de bière d'absinthe.

M. Ormsby ne sentait pas fréquemment la nécessité d'ajouter le matin une peccadille aux péchés du soir précédent, ou, pour se servir d'un dicton populaire, de

prendre un poil du chien qui l'avait mordu ; mais, le lendemain du souper, il dirigea ses pas vers la Tour, dans l'intention de se permettre un doigt d'eau-de-vie et de lancer une œillade à mistress Chatam.

Il eut le plaisir de trouver là Joseph Atkins, et d'échanger avec lui les compliments du matin. Joseph le pressa d'accepter une mesure de lait, car c'était au débit de cet innocent comestible qu'il s'adonnait depuis longues années, en réservant ce qu'il ne vendait pas pour l'engraissement d'un cochon. Ormsby refusa le liquide qu'on lui offrait, et ne fut pas fâché de voir son ami se raviser et sortir de la taverne en marchant de côté.

L'orateur, abandonné à lui-même, sentit, à sa grande surprise, son éloquence en défaut. Une agitation nerveuse l'empêchait de se lancer dans les espaces de la rhétorique ; il soupira et dégusta son eau-de-vie, promena ses regards autour de lui, sentit d'étranges rougeurs lui monter au visage, et compta et recompta les bouteilles de liqueur rangées sur des planches, jusqu'à ce que leurs couleurs variées lui eussent fait mal aux yeux. Enfin il consulta sa montre, et se rappela que, pour être à la Banque à neuf heures, il avait besoin de jouer assez énergiquement des jambes, vu le peu de répit que lui laissaient ses cors. Il mit donc son verre de côté, salua, et disparut en se promettant d'être moins timide à la prochaine occasion.

« Eh bien ! madame, dit Suzanne en plongeant le verre de M. Ormsby dans une terrine d'eau placée à son côté, et en le mettant renversé sur le comptoir; c'est assez significatif, M. Ormsby a quelque chose en tête, j'en suis sûre.

— Qu'est-ce que cela peut être, Suzanne? répondit mistress Chatam.

— Dieu seul le sait, madame, reprit Suzanne, mais j'en ai l'intime conviction.

— Y a-t-il quelque temps que vous vous en êtes aperçue?

— Je l'ai remarqué depuis le soir de la semaine dernière où il fit ce beau discours au sujet du souper. Avez-vous vu comme les yeux lui roulaient dans la tête, madame? Deux ou trois fois il a repris longuement baleine, et sa physionomie avait une expression si comique, que j'ai failli en mourir de rire.

— Est-ce qu'il me regardait? dit mistress Chatam en arrangeant la mentonnière de son bonnet ; le cher homme ! Je me demande ce qui dans ma personne pouvait attirer son attention.

— Mais, dit Suzanne d'un ton plus grave, devinez ce que dit Joseph Atkins? Il prétend qu'une violente passion tourmente M. Ormsby ; quant à moi, je crois qu'il n'y a que la goutte qui le tourmente.

— Monsieur Ormsby amoureux ! s'écria mistress Chatam en riant ; ma foi, ma fille, voilà qui est drôle ; mais comment Atkins sait-il cela?

— Par les discours de son ami, répondit Suzanne ; mais il n'y a pas moyen de se fier à Atkins ; il est si trompeur ! il a tant fait de châteaux en Espagne avec Tom, que le pauvre enfant en a presque perdu la tête. Il voulait lui persuader que c'était un baronnet qui lui avait donné naissance, et qu'on le verrait un jour héritier du titre. Soyez-en certaine, madame, monsieur Atkins s'est trompé sur l'état de monsieur Ormsby.

— C'est bon, c'est bon, dit mistress Chatam avec un peu d'aigreur ; monsieur

Ormsby n'avait pas l'air de se bien porter ce matin ; il a trop bu hier au soir : était-il bien ivre, Suzanne?

— Il pouvait à peine se tenir, madame. Il s'en allait chancelant le long de la boiserie ; mais il avait beau faire, il ne parvenait pas à conserver son équilibre. Il donna à Mobbs une tape sur l'oreille et un shilling de gratification, en lui disant qu'il était un noble Romain, et en se servant de ces longs mots que je lui ai entendu prononcer.

— C'est qu'il est si instruit ! dit mistress Chatam ; il a tant lu !

— Mon Dieu ! madame, poursuivit Suzanne, si vous aviez vu monsieur Tidmarsh et les deux jeunes amis qu'il avait amenés avec lui ! Monsieur Tidmarsh disait au grand pâle : « Toi, tu es l'ombre du roi de Danemark, et moi je suis Hamlet ; » puis il ajoutait : « Marche, je te suis. » Alors le jeune homme qui représentait l'ombre agitait sa canne en faisant, pour avancer, tous les efforts imaginables. Quand Mobbs a ouvert la porte, ils se sont glissés dehors, et, incapables de marcher, ils sont tombés tous deux l'un par-dessus l'autre. Ah ! madame, il fallait les voir rouler !

— J'espère qu'ils ne se sont pas blessés? dit mistress Chatam.

— Pas du tout, madame ; mais ce qu'il y a eu de bon, c'est que l'autre jeune homme, en les voyant tomber, partit d'un grand éclat de rire, s'approcha du lambris de la boutique pour s'y appuyer, et rencontra la porte qui céda sous sa main. Il s'étala joliment par terre. Heureusement que monsieur Hillary était là pour le relever.

— Le vin n'avait produit aucun effet sur monsieur Hillary, je le parierais.

— Aucun, répondit Suzanne. Bonté du ciel ! madame, quels océans monsieur Hillary peut absorber sans se faire de mal. Mobbs affirme qu'il avait au moins cinq ou six verres devant lui, car ses jeunes compagnons voulaient toujours le régaler, et il ne disait jamais : Non, je vous remercie.

— Sa conduite me fait peine, dit mistress Chatam. Je l'ai connu, Suzanne, lorsqu'il avait l'habitude de fréquenter les Trois-Tonneaux, il y a plusieurs années, longtemps avant que je connusse monsieur Chatam !... »

Ici la veuve poussa un soupir qu'à défaut d'éclaircissements suffisants nous mettrons sur le compte du défunt. Elle reprit ensuite :

« Ah ! Suzanne, il avait alors toutes les manières d'un gentleman, et c'était un bel homme... un homme superbe !...

— Mon Dieu ! s'écria Suzanne, que la boisson change les gens ! Mais, comme disait ma mère, ceux qui sont au monde ne sont pas encore enterrés ; on ne sait quel avenir leur est réservé !

— Oui, dit mistress Chatam, après un moment de silence, dans vingt ans d'ici vous ne serez pas la jolie fille que vous êtes aujourd'hui, Suzanne Hawkins.

— Là, madame, que vos propos sont piquants ! s'écria Suzanne pensant en même temps que le compliment eût mieux valu sans la comparaison du présent avec l'avenir. Quand on fit le partage de la beauté, j'étais derrière la porte, et mon lot passa par le trou de la serrure ; mais, après tout, la beauté, dit-on, n'est qu'à la surface.

— Mais la laideur va jusqu'aux os, dit-on aussi, » reprit mistress Chatam en riant.

Ici la conversation fut interrompue par l'entrée d'un habitué.

Cependant M. Ormsby s'acheminait tant bien que mal vers la Banque. Il ne fallait

plus chercher à s'abuser là-dessus ; il ne pouvait se le dissimuler plus longtemps ; il en tenait pour la veuve. Cette vérité lui trottait rapidement du cerveau au cervelet ; elle lui dévorait, elle lui desséchait, elle lui calcinait la masse encéphalique. Il rumina toute la matinée : « Réussirai-je à conquérir son cœur ? voudra-t-elle du mien ? par quels moyens m'en assurer ? Il n'y a que les braves qui méritent les belles... Vaut mieux tard que jamais... Tout est bien qui finit bien... Roméo et Juliette... César passa le Rubicon et gagna la bataille des Thermopyles.

Ces pensées, ces doutes, ces exhortations se pressaient et s'embarrassaient dans sa tête, comme une rangée de conscrits encore peu accoutumés à obéir au son du tambour ; mais il en devait infailliblement résulter un projet quelconque. Une idée à deux faces s'offrit à son imagination.

« Si j'épouse mistress Chatam, qu'en ferai-je ; si elle m'épouse, que ferai-je de moi-même ? »

Il voulait dire par là : Me suivra-t-elle dans la vie privée, ou me vonerai-je comme elle au service du public ?

Cette question avait du pour et du contre. Envisagée sous le rapport du revenu pécuniaire, elle offrait un aspect tentateur. La Tour était bien achalandée et d'un produit net assez raisonnable, qui, joint à ses propres économies, leur assurerait de l'aisance pour toute la vie.

Fort bien, mais quel effet produirait cette enseigne :

ORBY ORMSBY,

MARCHAND PATENTÉ DE VINS ET DE LIQUEURS?

Alcibiade et Cincinnatus ! c'était une chose impossible, impraticable ! Qu'en penseraient le gouverneur de la Banque et la compagnie ? Ombres de Daniel, race d'Abraham Newland, de Henry Hase[1] ! que diraient les directeurs, les commis, les sous-commis, les expéditionnaires, les surnuméraires, du vaste établissement auquel il appartenait ! Une pareille idée n'était pas soutenable.

Et pourtant, après tout, le métier n'avait rien de déshonorant. Le bonnet fourré n'était nullement ignominieux ; un tablier blanc, même garni d'une légère poche carrée, ne couvrait point de honte celui qui le revêtait. Le grand point était d'obtenir le consentement de la veuve, et après cela les menus détails se régleraient en conseil.

Cependant il y avait d'autres considérations qui réclamaient son attention immédiate. Le peu d'expérience que M. Ormsby avait pu acquérir des femmes, et plus particulièrement des veuves, l'avait engagé à user d'une prudence salutaire. Dans toutes les relations qu'il avait avec elles, il se rappelait la séduisante mistress Chouser, femme habile et prévoyante, qui d'abord avait tenu à l'écart ses cinq enfants

[1] Fameux banquiers anglais.

anonymes, mais qui, lorsqu'un autre rejeton vint compléter la demi-douzaine, l'accusa d'en être l'auteur. Il se souvenait d'avoir été obligé de composer avec l'avoué poursuivant, et de ce qu'il lui en avait coûté pour s'être joué des sentiments d'une femme faible et sans protection. Il ne se peignait pas de moins vives couleurs la charmante mistress Perkins, qui s'était constituée veuve de sa propre autorité, oubliant complétement que son mari habitait encore l'une de nos colonies pénitentiaires, et dont l'ardente imagination s'était créé, dans le comté d'Essex, une jolie petite propriété qu'on n'avait pu découvrir nulle part.

Mais ici le cas était différent, il était impossible de supposer un seul instant que mistress Chatam possédât une aussi nombreuse famille que mistress Chouser. Il savait qu'elle était absolument privée des douceurs de la maternité, et sa Tour, bien réelle, bien authentique, solidement bâtie, valait tous les châteaux en l'air que la cervelle de mistress Perkins avait construits sur un échafaudage imaginaire.

Pouvait-on mettre Joseph Atkins dans la confidence, et lui donner l'emploi de sapeur-mineur dans le siége projeté? Il avait durant le jour plusieurs occasions d'observer si mistress Chatam était courtisée par quelques nouveaux admirateurs, et, supposé qu'elle accordât des encouragements à tous ou à l'un deux, il pouvait sans doute, en faisant usage de toutes ses facultés, s'assurer du véritable état des choses. Le nommé Wright, dont Atkins avait parlé, ce Wright qui devait venir un jour s'installer dans la maison, ce Wright appelé à jouir de tous les priviléges matrimoniaux, pouvait n'être que M. Ormsby en personne!

Mais non! Pour s'acquitter de fonctions aussi délicates, Joseph Atkins était un être trop grossier. Atkins métamorphosé en Mercure, en Cupidon, présentait une image trop ridicule pour être vraie. M. Ormsby résolut de suivre un autre plan, tout en se disant qu'il n'y avait pas un moment à perdre.

Il se présenta donc à la taverne un peu plus tôt que de coutume, prit sa demi-pinte de porter, lança, pour s'encourager, quelques œillades à mistress Chatam, et entra dans la salle, suivi de Suzanne, qui portait son grog à l'eau-de-vie.

« Fermez la porte, ma chère, dit-il d'une voix tremblante d'émotion, j'ai besoin de vous parler. »

Suzanne obéit, non sans s'étonner d'une requête aussi inaccoutumée. Si elle avait été physionomiste, elle eût découvert sur la face de l'orateur une gaieté misérablement factice, qu'il affichait pour dissimuler l'affreuse lutte qui bouleversait son for intérieur.

« Miss Suzanne, s'écria Ormsby en clignant de l'œil et en secouant la tête d'un air malicieux, venez ici, plus près, un peu plus près. »

Suzanne avança lentement et avec une certaine hésitation. Que demandait-il? à qui en avait-il? où voulait-il en venir?

« Ma chère fille, reprit Ormsby en lui prenant la main pour l'attirer vers lui, j'ai une faveur secrète, une faveur très-secrète à vous demander.

— Qu'est-ce? s'écria Suzanne; tenez, monsieur, je vous prie de me laisser partir.

— Pas encore, reprit l'orateur. La porte est-elle fermée? Vous ne vous en irez qu'après m'avoir promis de m'octroyer ce que je vous demande. »





LE DERNIER COUP.

Suzanne fut saisie d'une agitation soudaine.

« Si c'est quelque chose de raisonnable, monsieur Ormsby, dit-elle, je vous connais assez pour croire.....

— Mais faites-y bien attention, interrompit Orsmby, votre excellente maîtresse, mistress Chatam, ne doit pas savoir un mot de ce que je vais vous demander. Voulez-vous me donner votre.....

—Finissez, finissez, monsieur Ormsby! s'écria Suzanne avant que l'orateur eût pu lui faire comprendre qu'il se bornait à lui demander innocemment sa parole; laissez-moi sortir ou je vais crier! »

Et elle s'achemina vers la porte.

« Venez ici, enfant, » lui cria Ormsby tout étonné. Et il lui fit du doigt signe de s'approcher.

— Non, dit Suzane en s'élançant hors de la chambre, non, vieux..... vieux fou, ajouta-t-elle lorsqu'elle fut assez loin pour ne pas être entendue.

— Eh bien! pensa Ormsby en s'enfonçant dans son fauteuil, c'est le mystère le plus extraordinaire, le plus incompréhensible, le plus impénétrable que j'aie jamais eu à débrouiller; il n'appartient pas à la raison humaine de le sonder. Que le diable emporte cette étourdie, que je croyais à tort aussi discrète que l'oreille de Denis, ou que l'oracle de Minerve à Delphes. Quoi! quoi! quoi! Suzanne a-t-elle supposé que j'allais lui faire une déclaration? »

Ici l'orateur fit une épouvantable grimace, et s'essuya les lèvres avec un mouchoir en murmurant:

« O jeune personne en proie à la folie, au délire, à l'hallucination! »

Pendant que M. Ormsby réfléchissait ainsi et essayait de tirer de l'arsenal confus de sa mémoire un précédent qui servit de règle à sa future conduite, il s'établissait au comptoir un dialogue qui n'était nullement favorable au succès de ses desseins.

« Ah! madame, qui l'aurait cru? dit Suzanne en entrant. Il faut que M. Ormsby soit devenu fou, lui qui était si bon, si accompli!

— Que voulez-vous dire? s'écria mistress Chatam étonnée.

— Que je meure s'il n'a pas essayé de m'embrasser!

— De vous embrasser! monsieur Ormsby! impossible, ma fille, répliqua la maîtresse, de plus en plus surprise.

— C'est positif, mais je ne l'ai pas laissé faire. En vérité, madame, on ne saurait avoir la moindre confiance dans les hommes. Il m'aurait embrassée si je l'avais voulu, mais à d'autres!

— Je ne souffrirai pas un pareil scandale dans mon établissement! s'écria mistress Chatam avec emportement. Le vieux scélérat! il ne sortira pas d'ici que je ne lui aie dit ma façon de penser. J'y vais de ce pas.

— Arrêtez, madame, je vous en conjure, dit Suzanne d'un ton suppliant.

— Mais, mon enfant, ce sont de ces choses intolérables, répondit mistress Chatam en faisant un pas vers la petite porte.

— Il ne s'avisera pas de recommencer, j'en suis sûre, dit Suzanne en retenant sa maîtresse par sa robe; abandonnez-le aux remords de sa conscience.

— J'ai envie de lui déchirer... Laissez-moi, Suzanne, je l'exige; dit mistress Chatam avec aigreur.

— Une si bonne pratique! » reprit Suzanne d'un ton insinuant.

L'hôtesse se radoucit.

« Eh bien! avant qu'il sorte, je lui dirai ce que j'ai sur le cœur.

— N'en faites rien, madame, je vous en conjure. Dites-moi, supposé qu'il recommençât?

— Il faudrait lui frotter les oreilles, il le mérite, s'écria la veuve.

— Vous croyez? dit Suzanne d'un air de doute. Faudra-t-il l'appeler vieux monstre?

— Vieux monstre? Certainement, dit mistress Chatam en se levant tout d'un coup. Qu'y a-t-il pour votre service, madame? »

Elle s'adressait à un grand chapeau de velours râpé qui paraissait à la porte.

« Auriez-vous la bonté de me dire si M. Nightingale est ici? demanda une voix minaudière.

— Il n'y est pas, madame. mais je puis affirmer qu'il ne tardera pas à venir.

— Oh! je vous remercie, reprit la dame dont le grand chapeau surmontait la tête, je viens de loin, et j'ai le plus vif désir de voir M. Nightingale. »

En disant ces mots, la dame déganta sa main gauche, et mit ses doigts longs et maigres sur le comptoir.

— Vous plaît-il d'entrer dans ma salle et de vous y asseoir? » dit mistress Chatam.

L'hôtesse avait remarqué l'anneau placé au quatrième doigt, après avoir jeté un coup d'œil de maîtresse sur la personne de l'étrangère, et elle en conclut que c'était une femme mariée, quoique, chose fâcheuse à dire, son accoutrement offrît le bizarre assemblage des modes de printemps, d'été, d'automne et d'hiver de deux ans auparavant.

« Vous êtes bien bonne, » répondit la dame.

Et elle traversa la première pièce sur la pointe du pied, et alla s'asseoir dans la salle.

« Dites-moi, je vous prie, madame, puis-je vous demander des nouvelles de M. Nightingale?

— Il était très-bien hier au soir, parfaitement bien, répondit mistress Chatam.

— Je suis charmée de le savoir, c'est une bonne âme; il y a au monde très-peu de gens qui lui ressemblent. Voudriez-vous me faire servir un verre de rhum et un biscuit? »

Ces deux objets de consommation furent apportés, et la dame se mit à grignotter et à boire en silence.

Il s'écoula un temps considérable avant l'apparition de M. Nightingale. Il vint pourtant enfin. Mistress Chatam s'avança à sa rencontre, et l'inconnue prit son sac d'une main, arrangea de l'autre sa robe fanée, et s'écria : « O ciel! » et ajouta plus bas : « Allons, du courage! »

« Une dame me demande! c'est une méprise, mistress Chatam : je ne connais pas de dames.

— Voudriez-vous entrer? murmura mistress Chatam, c'est une dame grande, qui a peu de cheveux, une dent de moins en haut du côté gauche, et des bottines de couleur de lavande.

— Bah! dit lentement Nightingale, s'efforçant de rassembler ses souvenirs; peu de cheveux, une dent de moins, des bottines de couleur de lavande!... Je ne la connais pas; dites-lui que je ne suis pas ici.

— Mais elle vous a vu. »

Et le pauvre Nightingale, inquiet et troublé malgré le calme de sa conscience, suivit l'hôtesse dans la salle.

« Refuserez-vous de reconnaître une ancienne amie, monsieur Nightingale? » dit la dame se levant et lui tendant la main.

L'homme sentimental recula avec une expression de terreur.

« Suis-je donc si changée que vous ayez totalement perdu mon souvenir?

— Madame! Mademoiselle!... Grand! eh!... ah!... miss Jemima Siltinton!... mistress Tibbins!... comment vous portez-vous?

— Je ne suis plus ce que j'étais, repartit douloureusement mistress Tibbins, je ne suis plus telle que vous m'avez connue.

— Je suis enchanté... fâché..., c'est-à-dire, balbutia Nightingale qui s'était remis assez pour jouer l'indifférence. Comment tout le monde va-t-il chez vous? les enfants se portent-ils bien? Tibbins est-il toujours le même? non pas que j'aie le plaisir de connaître Tibbins. »

Nightingale appuya sur ce terrible nom propre avec une emphase suffisante.

« Nous sommes loin d'être bien, dit mistress Tibbins soupirant; est-ce que vous voulez rester debout! Je viens pour...

— Vous seriez peut-être mieux dans notre chambre d'en haut, suggéra mistress Chatam. »

Nightingale répondit par un regard de détresse qui indiquait qu'il ne désirait pas excessivement un entretien particulier.

« Suzanne, cria mistress Chatam, allumez deux flambeaux et conduisez cette dame et monsieur Nightingale dans la salle d'en haut. »

Suzanne n'obéit pas à cet ordre avec la meilleure grâce du monde; néanmoins elle prit les flambeaux et marcha devant la dame et le *gentleman*.

Quand ils furent seuls, mistress Tibbins prit possession d'une chaise, et Nightingale s'assit à distance respectueuse, se pencha, appuya ses mains sur ses genoux, et la pria de lui apprendre à quelle circonstance il devait l'honneur de sa visite.

Mistress Tibbins toussa, soupira, essaya de paraître embarrassée, et mit à plusieurs reprises la main dans son sac; puis elle se leva, marcha vers la fenêtre, se pinça le nez avec une énergie toute particulière, et se mit un doigt dans chaque œil.

« O Nightingale! s'écria-t-elle en le contemplant fixement, Nightingale, que jadis je pouvais dire être à moi, je suis bien malheureuse, bien affligée!

— Dieu du ciel! mistress Tib...., madame, que signifie tout cela? s'écria Nightingale qui était réellement touché du douloureux spectacle que présentait son ex-bien-aimée Jemima.

— O Nat... ! pardonnez-moi, dit mistress Tibbins, je songeais au temps où je pouvais employer cette abréviation familière du nom de Nightingale; ô monsieur! monsieur Tibbins porte tout ce qu'il gagne à la taverne, et le dépense honteusement à boire. Il me laisse seule, seule pendant des semaines entières, sans aliments, sans feu, sans charbon, sans draps, sans vêtements, sans rien au monde pour me consoler, excepté mes petits enfants qui pleurent du matin au soir et me demandent du pain.

— Cette nouvelle m'afflige au dernier point, dit Nightingale; mais comment pouvez-vous vivre?

— Dieu seul le sait, et moi je ne le sais pas. »

Nightingale fut intérieurement étonné de l'ignorance de la dame sur ce point important.

« Et les deux cents livres que vous a laissées votre tante Flatam? dit-il après un moment de silence.

— Elles sont mangées, monsieur, pourriez-vous le croire?

— Mistress Tibbins, dit froidement Nightingale, vous êtes venue me trouver dans l'espérance que nos anciennes relations vous donnaient le droit de solliciter de moi... »

Ici M. Nightingale exhiba une bourse assez mince, que mistress Tibbins examina avec une curiosité toute particulière.

« Vous êtes trop bon, trop libéral, trop généreux, s'écria la dame en détournant la tête et en murmurant quelques phrases incohérentes sur l'angélique philanthropie et la bienfaisance inouïe de son ancien amant.

— Je le dis à regret, je suis bien pauvre, reprit Nightingale en lui glissant trois souverains dans la main; je voudrais être dans le cas de vous donner davantage. Allons, descendons. Bon Dieu! qu'est-ce que cela?

— Qu'est-ce donc? » répéta mistress Tibbins, et un son pareil à celui qu'aurait pu produire une machine à vapeur essayant de gravir l'escalier se fit entendre en augmentant peu à peu d'intensité.

La porte fut ouverte sans cérémonie, et un homme en redingote usée, garnie de boutons de bois semblables aux pions d'un jeu de dames, s'élança dans la chambre, et promena ses yeux autour de lui avec une inconcevable vélocité.

« Monsieur Tibbins! » s'écria la dame en se renversant sur sa chaise.

Elle ne parvint à s'empêcher de tomber qu'en empoignant à deux mains le dossier de son siége.

« Monsieur Tibbins! » répéta Nightingale déconcerté. Mais rassemblant toutes ses forces pour paraître calme, croisant les bras et rengaînant de son mieux son agitation prête à se manifester.

La première action de M. Tibbins fut de partir d'un éclat de rire qui n'avait rien d'humain, d'un éclat de rire si bruyant et si prolongé, que, s'il est vrai que le rire engraisse, M. Tibbins aurait dû voir son embonpoint croître sensiblement. Puis il remua rapidement la tête, à la manière des arlequins qui veulent se concilier le suffrage des spectateurs.

« Monsieur Tibbins, mon mari ! cria la dame en se précipitant vers lui, et le saisissant par le collet crasseux de sa redingote, écoutez-moi, je vous en supplie à genoux (soit dit en passant, mistress Tibbins se garde bien de prendre cette posture); oui, je vous implore à genoux, écoutez-moi, ô Tibbins ! regardez-moi. »

M. Tibbins, après avoir mugi comme un taureau, lui accorda à demi l'objet de sa requête, car il dirigea sur elle un de ses yeux, comme s'il eût voulu pénétrer jusqu'au fond de son âme, dans le cas où elle en aurait eu une.

« Arrière, femme perfide! s'écria-t-il; arrière, être fallacieux ! arriere, crocodile, serpent ! »

Il prononça cette dernière épithète avec un sifflement tellement aigu, que la dame crut sentir une nuée de puces prendre leurs ébats dans le tuyau de son oreille. M. Tibbins l'attira un moment sur son sein, puis, la repoussant brusquement, l'envoya à l'autre bout de la chambre.

Mistress Tibbins en avait assez; elle marcha promptement du côté du palier, descendit les degrés quatre à quatre, traversa la taverne comme un fantôme, et retourna chez elle sans s'arrêter en chemin.

Cependant M. Tibbins, les bras croisés, arpentait rapidement la salle d'assemblée, s'arrêtant parfois à la fenêtre, et la regardant comme s'il eût voulu faire le saut du tremplin à travers les vitres.

Un fait était évident pour Nightingale : c'est que M. Tibbins, l'émule de Roscius, avait bu. Il lui sembla aussi que M. Tibbins était un de ces hommes que l'absorption des spiritueux réduit à un état voisin du délire; mais comment faire entendre raison à un fou, et notamment à un individu aussi musculeux que notre acteur? C'était une question dont Nightingale eût volontiers laissé à d'autres la solution.

Et pourtant M. Nightingale n'était pas lâche; mais il ne professait aucun attachement particulier pour les querelles, et avait une aversion bien déterminée pour les yeux pochés et les nez cassés. Il trouvait que les suites des coups de poings défiguraient le plus beau visage du monde, et ne se souciait pas de risquer dans un combat ses agréments extérieurs.

Presque honteux d'avoir recours à l'assistance de la société d'en bas, M. Nightingale s'acheminait cependant vers la porte; mais M. Tibbins l'arrêta et le toisa de la tête aux pieds avec une expression de souverain mépris. Les grimaces qui se succédèrent ensuite sur la face du mari offensé peignirent successivement la rage, l'horreur, la frénésie.

« Comment, hurla-t-il, comment vous trouvez-vous dans ce lieu écarté en tête-à-tête avec ma femme? Ah! ah! réponds, scélérat, ou je vais te démolir pièce à pièce.

— Mon cher monsieur, commença Nightingale, je ne cherchais pas à la voir, elle est venue...

— Tu mens, s'écria Tibbins, mais je t'arracherai la vérité. Tu ne mourras que de ma main, et voici mon gage. »

En prononçant cette terrible allocution, Tibbins grinça des dents, et lança sur la table un vieux gant de Berlin, dont le pouce avait été à moitié mangé aux répétitions.

« Écoutez-moi, monsieur, » dit Nightingale, qu'échauffaient les injures dont on l'accablait.

Il commençait d'ailleurs à s'apercevoir que Tibbins était du nombre de ces innocents Fiers-à-Bras qui ne parlent que de tout massacrer, et qui assureraient toutefois une vie éternelle au genre humain, si l'on ne mourait jamais que de leurs coups.

« Écoutez-moi, monsieur, votre femme est venue me chercher. Elle vous informera sans doute de l'objet de ma visite. Maintenant, si vous ne descendez pas à la minute, je me verrai dans la triste nécessité de vous jeter en bas de l'escalier. »

M. Nightingale retroussa ses manches, serra ses poings, et prit un aspect tout à fait belliqueux.

A ces mots, M. Tibbins eut recours aux contorsions les plus infernales dont la physionomie humaine soit susceptible.

« Quoi! s'écria-t-il avec une sorte de piteuse impatience, personne ne me prêtera une arme pour tuer ce misérable? personne ne me donnera un fouet pour en battre ce coquin? personne... Ah! je vois un instrument avec lequel j'assouvirai ma vengeance!... »

En disant ces mots, M. Tibbins courut à l'extrémité de la chambre, dans l'intention de prendre dans un coin un bâton admirablement propre à ses projets d'intimidation; mais malheureusement l'une de ses jambes s'embarrassa dans les barreaux d'une chaise, il tomba en avant, et disparut sous la table avec la rapidité de l'éclair.

Sur ces entrefaites, M. Ikey Hillary entra, suivi de loin par M. Dewham Hall, qui tenait en main sa tabatière. Mistress Chatam, les mains jointes, attendait le dénoûment sur le carré.

« Que diable, Nightingale! s'écria Hillary, vous ici! Où est votre compagnon? J'aurais juré avoir entendu deux voix.

— Le voilà, dit Nightingale, montrant une paire de jambes qu'on voyait sortir de dessous la table; c'est un fou, je pense.

— Laissez-moi le déchirer en morceaux! s'écria Tibbins en se relevant avec peine. Que vois-je! Ikey Hillary, est-ce vous?

— Mon noble tragédien! s'écria Hillary en l'aidant à se remettre sur ses jambes, et le forçant à s'asseoir; mais, allons, ne prenez pas ces airs de matamore, de casseur d'assiettes: ils sont déplacés dans la circonstance. Quoi! vous vous disputez avec l'ami Nightingale, l'homme le plus pacifique de la création! Fi donc! fi donc!

— Ne me retenez pas, dit Tibbins; ce Nightingale est un vautour, Ikey; un vil oiseau de nuit, un infâme ravisseur! Du sang! du sang!

— Et qu'en voulez-vous faire? reprit froidement Ikey. Allons, allons, finissez.

— Cet individu s'est-il permis contre vous des voies de fait, dit Dewham Hall, prenant à part Nightingale, et rêvant déjà un bon procès.

— Non, il ne l'a pas fait; mais il aurait pu le faire.

— Certainement, reprit Dewbam Hall; mais je vous demande s'il s'est permis réellement, effectivement, des voies de fait contre vous.

— Non, dit Nightingale; pourquoi m'adressez-vous cette question?

— Oh! n'importe, » dit l'avocat.

Et il prit une énorme prise de tabac, et s'approcha de Ikey et de Tibbins.

Ikey appuyait sa main sur la bouche de Tibbins, qui vomissait nombre de blasphèmes.

« Il fait le diable à quatre, dit Ikey; il entasse interjections sur interjections. Allons, Tibbins! si tu ne confesses à l'instant tes torts, par le ciel! je te pulvériserai, et je vendrai ta poussière en guise de sandaraque aux expéditionnaires.

— Ah! ah! s'écria le tragédien en fronçant le sourcil, sachez donc ce qui m'est arrivé. Je me rendais chez moi pour prendre le thé; je trouve ma femme absente, et mes enfants couchés; je leur demande où est leur mère; pour toute réponse, ils se mettent à pleurer. Saisi de fureur, je descends, je vais trouver la maîtresse de la maison, qu'on appelle Colebatch; elle me dit, — faites bien attention, faites bien attention; — elle me dit que ma femme lui a souvent parlé d'aller rendre visite à ce Nightingale; elle m'enseigne en même temps où l'on rencontre habituellement le susdit. Je n'en demande pas davantage; j'arrive à la Tour, et j'y vois ma femme assise sur une chaise; et Nightingale debout où il est maintenant. N'ai-je pas raison... n'ai-je pas raison de vouloir me venger? »

A la fin de cette explication, Ikey se leva, et s'approcha de Nightingale pour le prier de répliquer à cette accusation. Pendant ce temps, M. Dewham Hall mit sa tabatière dans sa poche, et approcha sa chaise de Tibbins.

« Je ne sais si vous avez des motifs suffisants pour le poursuivre en justice, dit Dewbam Hall; mais, soyez-en sûr, aucune considération d'amitié ne me déterminera à me départir des devoirs de ma profession. Voici mon adresse. Si vous obtenez de nouvelles preuves de sa culpabilité, venez me voir. Mettez-la dans votre poche. Il est bon qu'il ne sache rien de l'ouverture que je vous fais.

— Monsieur Dewham Hall, avocat! s'écria Tibbins avec rage, oubliant ses propres injures pour songer au malheur d'autrui; monsieur Dewham Hall! que tous les diables vous emportent! souvenez-vous de Bragge!

— De Bragge! répéta Dewham, un peu déconcerté.

— De Bragge, reprit Tibbins renonçant momentanément à son allure théâtrale, de ce malheureux au nom duquel vous avez intenté un procès à Grinder, et que vous avez ruiné de fond en comble, et fait mettre en prison pour les frais.

— Je vous forcerai à prouver ce que vous avancez là, dit Dewbam Hall avec emphase. Et l'avocat profondément blessé se leva et sortit.

— Mais, Tibbins, dit Ikey en se tournant vers lui, Nightingale peut expliquer l'affaire en un instant : mais pourquoi diable vous avisez-vous d'être jaloux de votre vieille mégère aux yeux verts?

— Qu'il parle, » dit Tibbins un peu radouci.

Là-dessus Nightingale raconta dans de longs détails tout ce qui s'était passé ; seulement il cacha qu'il avait soulagé la détresse de mistress Tibbins, et offrit en terminant d'en appeler au témoignage de mistress Chatam.

Les yeux de M. Tibbins s'agitèrent dans leurs orbites lorsque Nightingale eut fini son récit, et une lueur subite sembla l'éclairer. Il bondit sur sa chaise en s'écriant : « Je vois ce qui en est ; tout cela est vrai ; je le reconnais. Tu es le meilleur des hommes, je te remercie. »

Et il se rua sur Nightingale, et le serra si étroitement et si énergiquement dans ses bras, que l'homme sentimental crut un moment son étincelle vitale sur le point d'être anéantie.

Tibbins le relâcha promptement, et s'approcha de Hillary, dont il secoua impitoyablement la main ; pendant ce temps Nightingale, en tournant la tête, eut la satisfaction de contempler sur le carré mistress Chatam, les mains sur les hanches, et se livrant aux éclats d'une joie immodérée.

— Du vin, du vin, du grog ! s'écria Tibbins. Mais, dites-moi, Nightingale, ajouta-t-il sur un autre ton, a-t-elle réussi à vous intéresser en sa faveur ?

Vous a-t-elle pu toucher, mon cher Nightingale ? Parlez, ami de mon cœur. Ah çà ! est-ce que ce grog au gin n'arrivera pas ? lui avez-vous accordé quelque secours ?

— Puisque vous l'exigez, reprit Nightingale, je vous avouerai que, cédant à un sentiment d'humanité, je lui ai donné....

— Combien ?

— Je lui ai donné...

— Une somme importante ?

— Oh ! mon Dieu, non. »

Nightingale, pressé de questions, fut obligé de faire connaître la valeur de son offrande.

« Cet argent, dit Tibbins, disparaîtra... comme cela. »

Et ouvrant la bouche, il fourra son index dans la spacieuse cavité.

« Ikey, reprit-il, est-ce que vous n'avez pas sonné ? Faites-nous donc apporter le *sine qua non* de l'existence. Le vin, ajouta-t-il d'un ton déclamatoire, est comme le printemps de l'âme. Trois livres ! trois livres ! ce n'est pas mal.

— Allons, mon brave, s'écria Ikey avec impatience, allons à la salle commune, où le grog nous attend.

— Allons, répéta Tibbins, » en appuyant la main sur son chapeau pour le maintenir en équilibre.

Nightingale resta dans la salle d'assemblée quelques minutes après que Tibbins et Ikey furent descendus. Il se sentait une légèreté de cœur inaccoutumée dont il ne pouvait se rendre compte. Il soupçonnait néanmoins que mistress Tibbins y était pour quelque chose. L'image de Jemima Siltinten avait disparu de son esprit. Il est certain qu'elle ne songeait plus à lui, et qu'il songeait encore moins à elle. Cette idée le rendit heureux. Si d'autres amants maltraités pennent sur eux d'arriver à une semblable conviction, qu'ils en essaient, et ils y trouveront un incroyable soulagement.





LE CHANTEUR SENTIMENTAL

En atteignant le bas de l'escalier, Nightingale rencontra Suzanne qui sortait de la salle commune, et la prit par les deux mains.

« Suzanne, dit-il avec un sourire qui frappa la jeune fille d'étonnement, tant elle y était peu habituée, j'espère que vous n'aurez pas mauvaise opinion de moi parce qu'une dame est venue me voir ce soir.

— Vraiment je ne saurais vous dire ni oui ni non, monsieur Nightingale, répondit Suzanne. Allons, ne me retenez pas : votre ami, qui faisait tant de bruit là-haut, demande un verre de grog au *gin* et crie comme un fou.

— Il l'est! dit Nightingale en se frappant le front; en outre, c'est le mari de cette singulière dame.

— J'aurais cru que c'était votre maîtresse : je vous assure que je l'aurais cru, dit Suzanne.

— Ma maîtresse! dit l'homme sentimental, je n'en voudrais pas pour le monde entier. Innocence et simplicité, voilà ce qu'il me faut, ajouta-t-il en regardant Suzanne s'approcher du comptoir. Quelle douce jeune fille! sans fiel, sans malice, sans art, simple et naturelle. Je l'avais souvent considérée sous ce point de vue, mais elle acquiert aujourd'hui de nouveaux droits à mon estime. »

Presque aussitôt qu'il se fut assis dans la salle commune, M. Tibbins se mit à examiner avec une attention tout inquisitionnaire les figures des assistants. Son regard s'arrêta enfin sur la remarquable physionomie de M. Ormsby, qui, toute la soirée, avait été muet et abattu.

« Quel est ce cacique qui s'étale dans le fauteuil à bras? Est-ce Las Casas? est-ce Orozembo? murmura Tibbins en donnant un coup de coude à Hillary, et en accompagnant sa question d'un hoquet.

— Des remarques sur la société sont expressément défendues, répondit Hillary, et l'on punit les commentateurs en les jetant à la porte sans autre forme de procès. Ainsi je vous conseille de vous taire.

— Ah! on les jette à la porte, s'écria l'acteur; fort bien! »

Cependant Nightingale était entré et était venu se placer de l'autre côté de la chambre.

« Ami de ma jeunesse, lui cria Tibbins, ne craignez rien... approchez, buvez avec moi, et buvez comme moi. »

En disant ces mots, M. Tibbins leva son verre et en engloutit le contenu.

« Faut-il en demander un autre?

— Je vous l'offre volontiers, dit Nightingale.

— Je dissimule en ce moment, reprit Tibbins en s'adressant à Hillary; où est ce Dewham Hall, ce Dewham Hall avocat? que n'est-il ici pour que je le punisse de ses méfaits? Vous vous rappelez Bragge, Bragge qui avait les jambes arquées... des jambes comme un collier de cheval, ou comme un sabot de cheval? Hall l'a fait mettre à la prison de Fleet.

— Mais il a trouvé moyen de jouer de ses jambes torses pour en sortir, n'est-ce pas? dit Ikey.

— C'est vrai, s'écria Tibbins; mais il a été obligé de rejouer des mêmes jambes

pour y rentrer. Quel est ce sombre et mystérieux personnage qui tient le journal? Ohé! Merlin, qu'est-ce que vous voyez là?

— Est-ce à moi que vous vous adressez? demanda M. Asgill d'un ton sévère en lançant à l'acteur un regard de courroux par-dessus le journal.

— Oui, monsieur, répondit Tibbins en mettant son verre sur la table. Eh bien! savant nécromancien, quelles nouvelles? »

M. Asgill allait s'emporter, mais un coup d'œil suppliant d'Hillary le décida à se modérer.

« Quelles nouvelles? dit Asgill en feignant d'examiner le journal; je n'en vois ici qu'une seule qui me semble susceptible de vous intéresser :

FAITS DIVERS.

ÉVASION D'UN ALIÉNÉ.

— Ah! ah! c'est parfait, s'écria Tibbins, c'est délicieux! Évasion d'un aliéné! Il s'est mis à courir après son esprit qui s'était enfui? L'attrapera-t-il, ne l'attrapera-t-il pas? Voilà la question, n'est-ce pas, monsieur? »

Cette apostrophe s'adressait à M. Ormsby, qui sentit le feu lui monter au visage.

« C'est intolérable! dit-il en roulant ses yeux. Monsieur Hillary, je pense que je mérite une réponse catégorique : quel est cet individu très... très... très-inconvenant? est-ce un de vos amis?

— Mais, répondit Ikey, nous ne nous sommes pas juré une amitié éternelle.

— Comment! comment! cria Tibbins en lui serrant la main.

— Cependant, vous le voyez, il me regarde comme un ami.

— Vraiment, dit M. Ormsby de la manière la plus majestueuse, je vois que je dois exercer ici mon autorité. Je vais commander...

— Des verres de grog pour tout le monde, reprit Tibbins. Pour moi, je prendrai du grog au *gin* avec une tranche mince de citron.

— C'est une impertinence insupportable, dit M. Ormsby plein de colère et d'indignation. Il nous est impossible, messieurs, de tolérer une pareille conduite. Je demande avec instance que ce *gentleman* soit mis à la porte. »

A ces mots, M. Tibbins se leva et invita gravement et poliment M. Ormsby à faire épreuve avec lui de sa dextérité manuelle dans l'art du pugilat. Il adressa la même invitation à M. Asgill, puis à un troisième, et successivement à toute la compagnie séparément et collectivement. Il parlait haut, criait beaucoup, proférait des menaces terribles; mais il n'en fut pas moins expulsé de la salle par le robuste bras d'Hillary, qui l'entraîna hors de la taverne, parvint adroitement à obtenir de lui son adresse, et le fourra dans un cabriolet.

« Cocher, dit Hillary en montrant la tête vacillante de Tibbins, il a bu un coup de trop; ayez bien soin de vous en faire payer.

— Une conduite comme celle dont nous avons été témoins est extrêmement répréhensible, dit M. Ormsby lorsque Ikey fut rentré dans la salle. Je ne m'étonne

plus que les Béotiens aient enivré leurs esclaves et exposé ces brutes d'ilotes aux regards investigateurs de leur génération naissante, pour prémunir contre l'abus des liqueurs fortes la jeunesse adolescente. Qu'en pensez-vous, monsieur Asgill?

— C'est une suite fatale du prétendu progrès des lumières, répondit Asgill; c'est une suite de ces théories d'éducation nouvellement inventées. Voilà, monsieur, l'effet des principes libéraux.

— Un fait, dit Ikey, peut être allégué en faveur de cet homme : il était dans les vignes du Seigneur, et lorsque le *gin* entre, le *gentleman* s'en va; à l'état sain, c'est un compagnon assez accommodant.

— Il est d'autant plus fâcheux, fit observer Ormsby, qu'il obscurcisse ainsi les lueurs de son intelligence.

— C'est vrai, monsieur, votre observation est juste, dit un petit homme pâle que personne n'avait remarqué jusqu'alors; quand des êtres doués de sentiment se rabaissent volontairement au niveau de la brute, ils devraient vivre au râtelier.

— Mon Dieu, dit Ikey, si un homme se nourrit bien, un verre ou deux ne peuvent lui faire de mal. »

Pendant que Hillary parlait, M. Asgill et le petit homme pâle s'étaient salués mutuellement.

« Mais, monsieur, dit Asgill, il y a longtemps que nous avons eu l'honneur de vous voir.

— Oui, monsieur, répondit le petit homme pâle, j'ai été faire un voyage sur le continent; et d'ailleurs, à vrai dire, je n'aime pas beaucoup les tavernes. Je demande pardon à la société de m'exprimer aussi franchement.

— Et que pensez-vous des affaires en général? demanda Asgill. Vous en désespériez, vous le savez, la dernière fois que nous eûmes le plaisir de vous voir.

— Tout va de plus mal en plus mal, dit le petit homme pâle; nous touchons à une catastrophe. Regardez autour de vous, l'orage qui s'apprête est facile à voir : regardez au sud, le ciel est sombre; regardez à l'ouest, tout est noir et menaçant; regardez à l'est, serez-vous content de ce que vous y apercevrez? Regardez Cabul, Herat, Rungeet-Singh; regardez-les, regardez cela.

— Regardez quoi? » s'écria Asgill, qui était assez brusque, et d'ailleurs aimait le positif, et dont les oreilles commençaient à être fatiguées de la fréquente répétition du mot regardez. « Regardez quoi? »

— Rungeet-Singh, Herat, Cabul, reprit le petit homme pâle. La Perse est sur la défensive, la Russie se prépare à attaquer, les possessions anglaises des Indes s'agitent et se soulèvent, toute l'Asie va se mettre en mouvement. Si les choses continuent à prendre cette tournure, cette partie du monde sera effacée de la carte.

— Si on pouvait le faire d'un trait de plume, je crois qu'elle serait bientôt rayée, dit Ikey; les barbouilleurs de papier s'en donneraient la satisfaction.

— Notre puissance n'est plus aussi étendue qu'autrefois, » continua le petit homme pâle.

Il réfléchit un moment, secoua la tête d'un air entendu, et poursuivit :

« Je ne serais pas surpris que la Chine intervînt.

— La Chine! s'écria Asgill, la Chine! mon cher monsieur, souffrez que je vous le déclare ouvertement, vous êtes là dans la plus complète de toutes les erreurs. Le Céleste Empire n'intervient jamais. »

A ces mots, le petit individu pâle s'appuya sur la table de l'air d'un homme qui désire confondre son adversaire.

« Permettez-moi de vous demander, dit-il, quelles seraient les raisons susceptibles d'empêcher le Céleste Empire d'intervenir.

— Celles qui m'empêchent de passer mon nez par une fenêtre lorsque le maître du logis a respiré l'air assez longtemps, et qu'il lui prend envie de la fermer. »

Ce fut Ikey qui répondit de la sorte.

« Vous croyez donc, dit le petit homme pâle, que la crainte retiendrait les Chinois? O mon cher monsieur, à quel point vous vous abusez! Soyez-en parfaitement convaincu, ils entretiennent depuis longtemps contre nous une inimitié cachée, ils nous doivent une vengeance terrible.

— Eh! monsieur, repartit Ikey, ne savez-vous pas que ce sont les plus grands voleurs du monde, et qu'ils ne paient jamais leurs dettes?

— Sur ma parole, monsieur, reprit le petit homme pâle, je vous prierai de vouloir bien m'excuser; mais je ne puis m'empêcher de vous déclarer qu'à mes yeux vous ignorez complétement le caractère, les mœurs, les prétentions sociales, morales et politiques de ce peuple intéressant. Vous ne connaissez pas son histoire.

— Oh! si fait, si fait, je l'ai lue, dit Hillary.

— C'est peut-être dans l'ambassade de Macartney que vous avez puisé vos renseignements[1]?

— Je la connais, je l'ai vue sur un étalage de libraire, car il y a eu un temps où j'avais la fureur de bouquiner. Mais en outre, monsieur, j'ai lu avec attention l'Histoire de la Chine par Slibootika, en quatre volumes in-folio.

— Slibootika? s'écria le petit homme pâle, je n'en ai jamais entendu parler; c'est à peine si ce nom est chinois.

— Slibootika n'est pas un Chinois, dit Ikey, il était Japonais, natif de Ieddo, et son portrait fait l'ornement de tous les cabinets de curiosités japonaises. J'ai lu une traduction hollandaise de son curieux ouvrage dans la bibliothèque d'Amsterdam. Comptez-bien là-dessus, monsieur, continua-t-il d'un ton d'autorité, Wang Fang[2] ne se soucierait pas que John Bull[3] s'invitât à venir prendre le thé sur son territoire; ce serait lâcher un taureau dans un magasin de porcelaines; quels ravages

[1] La relation de l'ambassade de lord Macartney en Chine, en 1792, a été traduite en français et fait partie de l'Abrégé de l'histoire générale des voyages, par La Harpe (t. XXX, édition in-8°, 1801).

(*N. du T.*)

[2] Désignation collective du peuple chinois.

(*Id.*)

[3] On sait que *John Bull* est un nom donné au peuple anglais. *Bull* signifie taureau.

(*Id.*)

il y ferait, monsieur! Nous aurions bientôt mis toutes leurs cruches en pièces!

— Oui, c'est ce que nous ferions, monsieur Hillary, s'écria Asgill dans un élan soudain d'enthousiasme patriotique, et en agitant sa canne. Oui, messieurs, avec ce bâton, avec ce simple bâton, je me chargerais d'exterminer une demi-douzaine de mandarins au teint jaune; je leur ferais fabriquer des pots de porcelaine comme ils n'en auraient jamais fait : m'en croyez-vous capable? »

Là-dessus M. Asgill éclata de rire.

« Sur mon honneur, dit M. Ormsby avec un sourire de congratulation courtoise, vous êtes un vrai Régulus. Régulus, monsieur Asgill, était un grand Romain qui, le dos appuyé contre un rocher, tua vingt-cinq hommes de sa propre main.

— Je ne sais si je suis un Rugulus, repartit Asgill; mais je sais que les Chinois n'ont qu'à venir, et que je les traiterai de la bonne façon; voilà tout. »

Puis il se tourna du côté du petit homme pâle.

« Monsieur, dit-il, pour nous rapprocher de notre pays, que pensez-vous de la politique européenne?

— Tout va mal, répondit le politique d'un ton résolu, tout va très-mal. Regardez la Belgique et la Hollande, et dites-moi ce que vous pensez de ces deux nations? La France semble disposée à appuyer la Belgique; l'Autriche et la Prusse ne songent qu'à s'agrandir, à empiéter sur le territoire de leurs voisins; la Russie est prête à s'élancer à leur secours...

— Et l'Angleterre, monsieur?

— Ah! l'Angleterre! reprit le petit homme pâle en changeant de ton et en psalmodiant avec un accent langoureux; où sont ces merveilles de bois, qui faisaient autrefois la gloire du pays et l'admiration des étrangers? Elle n'a pas un vaisseau de ligne, messieurs, pour repousser une invasion; elle n'a pas une chaloupe, pas une pinasse, pas un canot à armer contre l'ennemi...

— Quelle situation! s'écria Ormsby, qu'elle est chanceuse, qu'elle offre de dangers! Elle est aussi mauvaise que celle de nos ancêtres, lorque Jules-César débarqua pour la première fois à Harwich, et marcha contre les Pictes.

— C'est vrai, monsieur, ajouta le petit homme pâle; César marcha contre les Pictes, les Écossais et les Danois; ce fut, je crois, du temps du roi Alfred. Ah! messieurs, nous n'avons pas aujourd'hui dans toute l'Europe un monarque comme cet Alfred! cet Alfred-le-Grand qui établit le jugement par jury et la liberté de la presse, et prépara la grande charte!... »

Cette conversation édifiante fut brusquement interrompue par l'entrée de MM. D'Oyley Tidmarsh et Joseph Atkins. La figure de ce dernier exprimait une extrême satisfaction.

« Vous êtes en retard, mon jeune ami, dit Hillary, en présentant une chaise à son disciple.

— Nous avons assisté à la réunion d'une société de tempérance, dit Atkins; n'est-ce pas, monsieur Tidmarsh? et nous pouvons nous flatter d'avoir profité des discours que nous avons entendus.

— Ce n'est pas bien sûr, » dit le jeune d'Oyley en allumant son cigare.

Tidmarsh n'aimait pas être accusé d'avoir été dans un endroit où son esprit pouvait recueillir le moindre avantage.

« Il ne faut pas dire cela, jeune homme, repartit Atkins. Messieurs, poursuivit-il en s'adressant à la société, pour peu que vous désiriez connaître mon opinion personnelle, je suis d'avis qu'ils sont tous plus ou moins hypocrites.

— Où avez-vous été? demanda Ormsby.

— Je vais m'asseoir à côté de vous, reprit Joseph, si la fumée de ma pipe ne vous incommode pas, et je vous raconterai tout. Sachez donc, monsieur Ormsby, que nous avons été à la société de tempérance à Water-Lane[1].

— Une assemblée de *teetotalers*[2] ! s'écria Ormsby surpris, et vous étiez là, Joseph?

— Et j'étais là, dit Atkins avec calme. Je ne puis parvenir à allumer ma pipe. Non, nous n'avons pas été chez des *teetotalers ;* permettez-moi de vous dire, monsieur, que vous êtes dans l'erreur : nous avons été chez la tempérance; c'est tout autre chose. La tempérance ne se grise pas quand elle peut s'en empêcher; les *teetotalers* ne se grisent jamais, qu'ils puissent s'en empêcher ou non : voilà la différence.

— Ma foi, je l'ignorais, dit Ormsby.

— Je vais vous dire tout ce que je sais, continua Atkins. Roley, qui ne se trouvait jamais à l'aise avant d'être lesté de quelques bouteilles, est devenu un homme sérieux et grand partisan de la tempérance. Il est venu me trouver, et m'a demandé si je pouvais fournir du lait pour toute la société; cette après-midi, lorsqu'il est arrivé, j'avais débité toute ma provision ; cependant je leur en ai fourni, comme mon devoir m'y obligeait, et, comme ils ne me payaient pas bien cher, je leur en ai donné pour leur argent. La qualité de ce lait n'était pas supérieure; ce n'était pas du lait de nature à être mêlé à la boisson d'un *gentleman* comme il faut.

— Il n'était pas excessivement frais? je le suppose, » dit Ormsby.

Atkins inclina la tête en signe d'adhésion.

» C'était, poursuivit-il, un lait tel que les vaches n'en ont jamais connu; c'était un lait sur lequel il n'y avait jamais eu de crème. Cependant ils l'ont dégusté assez agréablement. Puisse-t-il leur faire du bien!

— Et vous êtes resté, et vous avez été très-édifié, je n'en doute pas, dit Ormsby avec un sourire d'encouragement.

— Pas excessivement, répondit Atkins; j'étais sur le point de m'en aller, au contraire, quand j'ai vu ce jeune homme que voici, et qui m'a déterminé à rester.

— Je n'avais jamais eu le malheur de voir une aussi hétérogène collection de bipèdes humains, s'écria M. Tidmarsh de l'autre bout de la salle.

— Des bipèdes ! répéta Atkins. »

[1] *Water lane* signifie littéralement le sentier à l'eau. (*N. du T.*)

[2] Voyez l'article de ce nom. (*Id.*)

Et il s'abandonna à l'hilarité la plus immodérée, pensant que ce mot de *bipèdes* qu'il ne comprenait point complétement, était quelque nouvelle épithète injurieuse récemment adoptée.

« Des bipèdes! répéta-t-il; oui, c'étaient des bipèdes, tous en général et chacun en particulier, vous pouvez en être certains; mais, mon Dieu! pourquoi ne vous décrirais-je point ce qui s'est passé? »

Alors Atkins déposa sa pipe et commença son récit, en l'entremêlant d'imitations de la voix et des manières de ses personnages. Certes, feu Charles Mathews[1], d'immortelle mémoire, aurait pu l'étudier avec avantage.

« Quand leur thé fut fait, quand toutes leurs préparations furent terminées, un *gentleman* très-bien mis se présenta à l'extrémité de la chambre; il avait la plus longue figure que j'aie jamais vue, une vraie face de Don Quichotte: il se mit à tousser, c'était une espèce de signal pour que la compagnie applaudit, ce qu'elle fit effectivement.

— C'est M. Purling, dit une dame assise à côté de M. Tidmarsh et de moi à une autre dame placée devant elle; c'est M. Purling.

— Ah! c'est M. Purling? répondit l'autre dame en se retournant comme ça et en mettant son chapeau juste sur celui de la première dame; il paraît que c'est un des membres les plus zélés de la confrérie?

— Ah! c'est bien vrai, madame, répliqua l'autre en secouant la tête comme ceci; il a levé dans toute l'Angleterre la bannière de la tempérance: le croiriez-vous? il n'a pas pris la moindre boisson depuis trois ans!

— Vraiment! dit la dame qui était devant nous, d'un ton d'indifférence, pour mieux déguiser l'envie qu'elle avait de se retourner et de contempler attentivement cet étonnant M. Purling.

— C'est-à-dire qu'il n'a pris que de l'eau de source, et il s'en sert pour faire son thé, dit la première dame en serrant le bras de son interlocutrice pour l'empêcher de lui tourner le dos; il n'emploie jamais d'eau de rivière, parce qu'elle contient des animalcules. »

« Là-dessus M. Tidmarsh me dit que c'étaient des insectes invisibles qui nageaient dans les rivières, mais qu'on ne rencontrait pas dans les sources.

« Cependant M. Purling avait cessé de causer avec les *gentlemen* qui l'environnaient, et il commença son discours. J'aurais donné quelque chose, monsieur Ormsby, pour que vous fussiez à même de l'entendre. Tidmarsh et moi, nous avons cru un moment que nous ne pourrions nous empêcher d'éclater, mais nous ne l'avons pas fait par respect humain.

« Ce M. Furling prétendit donc qu'à une certaine époque de sa vie, il avait été un ivrogne endurci et passait les jours et les nuits à la taverne; mais il nous assura qu'aujourd'hui il méprisait souverainement les liquides, et je crois, à en juger par

[1] Célèbre comédien.
(*N. du T.*)

sa mine, qu'il ne s'en porte pas beaucoup mieux. Il nous dépeignit son état présent de bonheur, en l'opposant à ses désordres passés. Vous ne sauriez vous figurer comme on l'applaudit, quand il raconta que jadis il avait la funeste habitude de porter chez les usuriers les hardes de ses enfants, et de boire l'argent qu'il en retirait! Et lorsqu'il ajouta qu'il avait coutume de battre sa femme avec le tisonnier [1] environ deux fois par semaine, la salle retentit d'acclamations. Et alors...

— Je suis fâché d'être obligé de vous souhaiter le bon soir, interrompit brusquement Ormsby.

Depuis quelques instants il lançait des regards furtifs et malicieux à Suzanne qui venait d'entrer. Il avait remarqué que toutes les fois qu'elle approchait de la table, cette jeune personne, étourdie et légère, le contemplait avec des yeux malins, et semblait fortement disposée à se moquer de lui. Tremblant à tout moment de la voir s'abandonner à ses dépens à une explosion de gaieté, il crut prudent de prendre le parti de la fuite.

« Bonsoir, monsieur Atkins, j'entendrai un autre jour la suite de votre divertissante narration.

— Quoi! vous vous en allez! s'écria Atkins, peu satisfait que son histoire fût aussi impoliment coupée par la moitié. »

En regardant autour de lui, le malencontreux narrateur aperçut M. Asgill occupé à suivre attentivement les doigts du petit homme pâle, qui, préalablement trempés dans la bière, traçaient sur la table une espèce de carte géographique. Quant à Hillary et à Tidmarsh, ils jouaient aux dominos dans un coin.

« Puisque vous partez, monsieur Ormsby, dit Atkins, ce n'est pas ici ma place. »

A ces mots, il serra le reste de son tabac, et le mit dans la poche de son gilet.

« Je vais honorer de ma compagnie le petit Tom Trotter, et passer avec lui une demi-heure dans le cabaret; il a fini sa tâche pour ce soir, et je sais qu'il m'écoutera. »

En disant ces mots, Joseph se retira sans cérémonie.

M. Ormsby le suivit, après avoir salué à son tour les assistants, et s'être empressé de payer son écot à Suzanne. Jugez de sa surprise, ou plutôt de sa consternation, quand en échange du coup de chapeau dont il avait coutume de saluer l'hôtesse en passant devant le comptoir, il reçut un coup d'œil si glacial qu'il eût fait frissonner un Esquimaux!

« Cette jeune personne, inconsidérée au delà de toute expression, a donc, pensa-t-il, fait part à mistress Chatam de ma conduite qu'elle a si bizarrement interprétée, et qui, pour tout autre être humain, était innocente et intelligible! »

Plusieurs jours s'écoulèrent avant que M. Ormsby eût pu recouvrer assez de calme

[1] Sorte de pelle à feu fort usitée en Angleterre.

(*N. du T.*)





LE PRESIDENT.

pour décider ce qu'il y avait de mieux à faire en des circonstances si subitement contraires, et si fatalement liées ensemble.

De son côté, mistress Chatam ne se montra nullement disposée à échanger avec M. Ormsby ces petites politesses réciproques, qui jadis avaient été si agréables au *gentleman*, et qui lui avaient paru avec quelque raison ne pas déplaire. Mais il avait entendu dire, il avait même lu que les femmes sont en tout temps des êtres capricieux et fantasques, et plus particulièrement lorsqu'une tendre passion les domine. Il ne pouvait donc s'empêcher de penser que mistress Chatam entretenait pour lui des sentiments de cette dernière espèce.

Toutefois, quelles que fussent ses convictions, quels que fussent les arguments plus ou moins solides dont il les appuyait, il n'avançait pas beaucoup. Son peu de succès ne changea rien à ses résolutions, mais il contribua à rendre son humeur sensiblement irritable.

A trois ou quatre fois différentes, il repoussa les avances de Joseph Atkins avec une brusquerie sauvage, refusa de causer avec lui, et se fit considérer par le marchand de lait comme un homme d'une impolitesse étonnante et d'une arrogance intolérable.

Il ne fut guère plus civil envers Suzanne; il la regardait sans cesse d'un air aussi austère que celui d'un ancien Romain, ce qui était excessivement divertissant pour la jeune fille, presque déterminée à le tourmenter, sans savoir pourtant comment elle s'y prendrait.

C'étaient autant de déplorables preuves de la faiblesse à laquelle sont réduits même les plus grands caractères, lorsqu'ils méditent de se courber sous le joug de l'hyménée; mais M. Ormsby n'était pas encore aussi faible qu'on aurait pu se l'imaginer. Au bout de quelque temps, il examina avec plus de sang-froid la conduite de mistress Chatam; il se demanda jusqu'à quel point il était convenable de compromettre un avenir assuré de bonheur, en persistant follement à le traiter avec rigueur. Il trouva qu'il y avait au moins de l'imprudence de la part de la maîtresse de la taverne à se jouer d'un amour si important pour elle.

L'idée d'un refus n'était pas venue à M. Ormsby: lui, Orby Ormsby, éconduit par la veuve d'un tavernier patenté! c'était une idée qui devait être repoussée sitôt qu'elle se présentait. Mais il lui vint à l'esprit que mistress Chatam pouvait avoir aveuglément donné son cœur à quelque vil satrape, digne de la roche Tarpéienne; tant sont grandes la faiblesse et l'instabilité du caractère féminin! Comment parvenir à savoir si cette supposition était vraie? « C'était, se disait-il, un mystère aussi profond que les mystères d'Éleusis. » Cette étourdie de Suzanne aurait pu lui donner des renseignements, mais il était devenu absolument impossible d'avoir avec elle une nouvelle explication. Thomas Trotter seul était capable de répondre à toutes ses questions et d'éclaircir tous ses doutes.

M. Ormsby profita donc d'un jour de sortie de Suzanne pour s'aboucher avec Tom Trotter, qui servait dans la salle commune, et ce fut de la manière suivante qu'il chercha à se concilier le naïf jeune homme :

« Tom, dit-il du ton le plus insinuant, en recevant son grog à l'eau-de-vie des mains de ce fidèle serviteur, je voudrais vous dire un ou deux mots. »

Tom avait assez d'amour-propre et de savoir-faire pour discuter avec une vieille femme relativement à une pinte de bière ; il apportait dans ces disputes une rare vivacité de repartie et une volubilité extraordinaire ; mais c'était pour lui une rude épreuve que de se trouver en face d'un grand homme comme M. Orby Ormsby. Lorsqu'il se mit debout devant son interlocuteur, les yeux immobiles et fixés sur la figure du président, il était sous l'empire d'une espèce de fascination.

« Pouvez-vous, lui demanda Ormsby, me dire si votre maîtresse est dans l'habitude de recevoir des visites ?

— Je ne sais, monsieur, répliqua Tom ; je ne saurais vous répondre.

— Je vous demande, reprit Ormsby, si quelqu'un vient voir mistress Chatam, soit pour prendre le thé avec elle, soit en d'autres circonstances?

— Oh ! repartit Tom, je sais maintenant: il y a plusieurs personnes qui lui rendent visite de temps en temps.

— Plusieurs personnes ! s'écria Ormsby.

— Oui, monsieur, ne vous en déplaise, dit Tom en se grattant la tête. Il y a d'abord mistress Parker, qui demeure au coin de la rue, et qui vient quelquefois ; je vois aussi miss Smithers et sa vieille grand'mère, et mistress Dixon, et la mère Luddler, la blanchisseuse ; cette dernière prend toujours le thé une fois par semaine, les jours de lessive.

— Mais ce sont des femmes, mon garçon.

— Des femmes ! c'est vrai ; quant aux hommes, il y a M. Paswe, l'oncle de madame.

— Bon, bon, je sais, s'écria Ormsby.

— Puis, le vieux Trampton, l'ancien propriétaire de cette maison.

— Trampton? ah ! oui, fort bien ; poursuivez.

— Ensuite, ajouta Tom après un moment de silence, je ne m'en rappelle pas d'autre, si ce n'est M. Burley.

— Burley? Burley? s'écria Ormsby, quelle espèce d'homme, est-ce ce M. Burley?

— Un homme assez robuste, répondit Tom, qui commençait à se demander à part lui quel pouvait être le but de son interrogatoire.

— Est-ce un homme d'âge, Tom ? poursuivit Ormsby.

— Il n'est pas très-vieux, répliqua l'enfant ; c'est lui que l'on appelle le gros commis. »

« Le gros commis ! au nom de l'oracle de Minerve, qu'est-ce que veut dire cet enfant ? pensa M. Ormsby. En fait de grosseur, je suis moi-même assez remarquable, je crois? Le gros commis ! »

« Il vient de la brasserie, dit Tom, il reçoit de l'argent et des commandes avec un verre de grog et du thé. »

« Oh ! pensa Ormsby, c'est le commis de la brasserie, il n'y a rien à craindre de

lui. — Je ne veux pas vous retenir plus longtemps, ajouta-t-il à haute voix ; vous êtes un enfant plein d'intelligence ; voilà pour vous. »

Et avec beaucoup de formes cérémonieuses, M. Ormsby présenta à Thomas un shilling.

Les yeux du donataire brillaient de joie à cette largesse inattendue.

« Bon ! se dit-il à lui-même, je pourrai maintenant acheter à Jack Suggin un billet pour le gilet qu'il a mis en loterie, et je me ferai beau tous les dimanches. »

« Arrêtez ! s'écria brusquement Ormsby, au moment où Tom se retirait joyeusement, venez ici; encore un mot, mon ami. »

« Que diable me veut-il encore? pensa l'enfant; ce vieux bonhomme est bien fastidieux !

« Écoutez-moi, mon garçon, dit Ormsby d'un ton d'importance. Il y eut dans les temps anciens un certain jeune Lacédémonien qui se rendit coupable du vol d'un renard et le cacha dans les plis de son vêtement. Étant accusé, il nia fermement le délit, et plutôt que de s'avouer criminel et de laisser voir l'animal, il souffrit que celui-ci lui déchirât les entrailles. Or, dites-moi, Tom, auriez-vous été capable d'une action pareille ? »

Tom se trouva dans le plus grand embarras lorsque cette question lui eut été posée, et regarda Ormsby d'un air de stupéfaction. L'orateur, le doigt sur la région de l'estomac, attendait une réponse catégorique.

« Ma foi, monsieur, dit enfin l'enfant, je ne sais pas trop de quoi il s'agit; si l'on voulait me mener en prison, où j'espère que je n'irai jamais, je crois que ce ne serait pas pour avoir volé un renard.

— C'est vrai, répondit Ormsby, c'est très-vrai; mais je vous demande si vous auriez autant de discrétion que l'enfant lacédémonien ?

— Quoi? s'écria Tom impatienté ; car il commençait à soupçonner que le vieillard se moquait de lui : qu'entendez-vous par ces paroles?

— Pour couper court à cet entretien, dit Ormsby, je vous adresse une question : vous sentez-vous la force d'être discret? Vous ne direz rien à personne relativement aux renseignements que je viens de vous demander ?

— Ah ! sur les gens qui rendent visite à madame? Il est bien entendu que je ne dirai rien, cela ne regarde personne.

— Vous êtes un bon enfant, dit Ormsby, vous pouvez vous en aller maintenant. »

Quand Tom fut parti, Orby Ormsby tomba dans une agréable rêverie, pendant laquelle le discret confident, attablé avec Joseph Atkins dans un coin du cabaret, lui racontait tous les détails de cette agréable entrevue.

Joseph, après avoir entendu la narration de son jeune ami, s'abandonna à une méditation profonde, qui fut d'une longueur inusitée, c'est-à-dire qui dura près de cinq minutes. La manière injurieuse et grossière dont Ormsby s'était dernièrement conduit à l'égard d'Atkins lui avait complétement aliéné le cœur de ce dernier : le

marchand de lait avait résolu que, toutes les fois qu'il en trouverait l'occasion, il exercerait sa vengeance sur l'arrogant et dédaigneux orateur.

« Cet homme, dit Atkins en ôtant sa pipe de sa bouche, ce grand personnage, ce héros de la taverne, qui méprise un honnête et laborieux commerçant, cet individu, Tom, puisqu'il faut l'appeler par son véritable nom, n'est autre chose qu'un nigaud.

— Qu'est-ce qu'un nigaud? demanda Tom.

— Mais, Tom, dit Atkins avec une solennité en harmonie avec l'importance de la question, un nigaud est un être qui a perdu l'usage de ses facultés rationnelles, un maniaque qui n'est bon qu'à mettre dans une maison d'aliénés. »

A ces mots Tom ricana et parut étonné.

« Comment! s'écria-t-il, vous croyez qu'il est hors de sens? Mais il m'a donné un shilling; je voudrais qu'il perdît toujours l'esprit de la sorte.

— Ce cadeau est une preuve de plus de son fâcheux état, répondit Atkins; il est fou furieux. Passez-moi ce shilling, et laissez-moi le regarder un moment. »

Tom obéit avec quelque répugnance, et Atkins soumit la pièce à un sévère examen critique. Il la fit sonner sur la table à plusieurs reprises, d'un air de défiance et de doute, et finit par essayer d'en denteler le cordon.

« Elle est assez bonne, » dit-il d'un ton qui donnait à entendre qu'il eût été ravi de la trouver mauvaise.

Tom se hâta de reprendre sa pièce.

« Eh bien! reprit Atkins, répondez à ma question. Pourquoi vous donnerait-il un shilling, s'il n'avait les plus perfides intentions? Il veut savoir qui vient voir votre maîtresse, le scélérat!... »

Ici M. Atkins s'abandonna à un transport d'indignation qui, il faut en convenir, était du moins désintéressé.

« Maintenant, ajouta-t-il en poussant l'enfant vers la porte, décampez et allez conter toute l'histoire à mistress Chatam.

— Mais qu'est-ce que j'y gagnerai? demanda Tom.

— Vous aurez votre congé si vous ne le faites pas, voilà tout, dit Atkins. Vous comprenez que, dans le cas où mistress Chattam découvrira que vous avez eu un colloque avec cet individu, vous perdrez votre place, sans aucune espèce de doute; et je ne veux pas vous induire en erreur, maître Thomas Trotter.

— Que faire? que dire? j'hésite, je balance, se demanda l'enfant. Si M. Ormsby allait me faire renvoyer!

— Lui vous faire renvoyer! s'écria Atkins indigné de l'extravagance de la supposition; lui vous faire renvoyer! Je me moque de lui et de son autorité autant que de cela. »

Et il fit claquer ses doigts.

« Mais cependant si...

— Laissez donc; je voudrais bien qu'il entreprît la moindre chose contre vous. Vous avez pris trop fortement racine dans cet établissement, vous y êtes trop utile pour qu'on vous congédie.

— Eh bien! je me résigne, dit Tom; arrive que pourra, j'en aurai le cœur net. »

Et il alla, sans prologue ni circonlocutions inutiles, faire à sa maîtresse un récit fidèle et circonstancié.

« Eh bien? dit Atkins avec une feinte indifférence en voyant l'enfant revenir.

— Je n'ai pas été grondé, répondit l'enfant; seulement, après m'avoir écouté, madame est partie d'un grand éclat de rire, elle m'a recommandé de ne plus répondre à l'avenir aux questions de cette espèce; et puis, monsieur Atkins, devinez ce qu'elle m'a dit: elle m'a dit que j'écoutais trop vos bêtises, et que vous me gâteriez. »

Atkins fit un sourire qui n'était pas sans analogie avec une grimace.

« Mes bêtises! dit-il d'un ton solennel; elle craint que je vous gâte! Je vais vous expliquer ce qui en est, Tom Trotter: vous amassez auprès de moi des trésors de science et d'instruction dont vous ne sauriez avoir la plus légère idée; rappelez-vous-le bien. »

Là-dessus il reprit sa pipe avec un degré de satisfaction mentale que les sages, habitués à faire part aux autres de leur philosophie, sont seuls peut-être capables de comprendre ou d'apprécier.

On tenterait vainement de décrire les sentiments confus qui bouleversaient M. Ormsby en retournant chez lui le soir même.

« C'est positif, se disait-il, c'est hors de doute, incontestable; mistress Chatam m'a souri lorsque j'ai passé devant le comptoir. Que signifie ce sourire inattendu? Le sens en est clair; elle s'est radoucie, elle a fait la paix, elle me tend la branche d'olivier, et pour en flétrir les feuilles naissantes, pour les glacer d'un souffle boréal, il faudrait être plus barbare qu'un Carthaginois. »

Avant de se coucher, M. Ormsby composa le brouillon d'une lettre adressée à mistress Chatam, et résolut de la lui faire remettre le soir suivant par le jeune Thomas Trotter.

Cependant M. Hillary était resté seul dans la salle commune, et, comme font beaucoup de gens, et surtout ceux qu'a maltraités la fortune, il repassait dans son esprit les circonstances de sa vie passée, et se demandait comment il était arrivé à être ce qu'il était, pauvre, dépendant et méprisé. Il fut tiré tout à coup de sa rêverie par l'entrée d'un jeune homme à l'air vieillot, à l'habit boutonné jusqu'au menton. Ce nouveau venu portait un chapeau de travers, une énorme mèche de cheveux sur l'oreille gauche, une barbe de deux jours, et des manchettes de calicot tirées par-dessus ses poignets.

« Monsieur Hillary, s'écria-t-il, je vous trouve enfin, il me semble. Monsieur Hillary, votre très-humble serviteur. »

L'étranger fit un profond salut.

« Monsieur, répondit Hillary, je ne crois pas avoir le plaisir de vous connaître, et cependant je vois tant de *gentlemen* de tout genre, de toute condition, de tous degrés, qu'il n'est pas étonnant que vos traits ne soient pas gravés parfaitement dans ma tête. Faites-vous partie de l'honorable corps du barreau ?

— Oui, dit l'inconnu.

— J'ai beau chercher, dit Hillary, je ne suis pas plus avancé.

— Vous me connaîtrez bientôt, poursuivit l'étranger, quand je vous dirai que je suis et que j'ai été pendant longues années, trop longues au moins de moitié, commis chez MM. Rackem et Wrench, de Gray's Inn.

— Ah! ah! je me rappelle maintenant, s'écria Hillary. Votre nom est Auger, n'est-ce pas? Comment va le petit Rackem?

— Mais, dit Auger, le petit Rackem ne va pas trop mal, et le grand Wrench se porte à merveille. Ce dernier a pris la maison à son compte, et j'espère qu'il y pourra trouver son compte. Mais venons au fait: vous êtes un être bien heureux, monsieur Hillary; vous êtes ce qu'on pourrait appeler un individu diablement et particulièrement fortuné.

— Je ne vois pas cela, Auger; je ne puis voir cela, Auger, dit Hillary.

— Écoutez-moi, dit Auger à voix basse en clignant de l'œil. Je vous ai longtemps cherché dans toute la ville, mais sans pouvoir découvrir votre demeure. Enfin, n'importe; vous vous rappelez Batley qui, il y a environ douze ans, vous fit faillite pour une somme assez considérable. Ce Batley avait, à ce qu'il paraît, une tante qui habitait une très-vieille maison dans la très-vieille cité de Canterbury, et était ellemême parvenue à un âge fort avancé. Elle n'est plus, elle a effectué son trépassement avec autant de vivacité qu'une jeune fille, il y a environ six mois, et elle a laissé à Batley tout son magot. Qu'a fait Batley? Il a payé tous ses créanciers, toutes ses dettes, et c'est pour cela que depuis plus de quatre mois je cours après vous par monts et par vaux. Sept cent quatre-vingt-deux livres sterling et dix shillings sont maintenant déposés entre les mains de Rackem pour votre usage particulier; j'ose dire que vous devez en avoir un besoin tout particulier, et il vous est loisible de les toucher demain à neuf heures précises du matin.

— Sept cent-quatre-vingt-deux livres sterling, dix shillings! s'écria Hillary; et voilà quatre mois que vous êtes à ma poursuite! Pourquoi n'avez-vous pas fait insérer un avis dans les journaux?

— Il y a, dit Auger, une grande partie du public qui n'aime pas la publicité.

— Venez avec moi, s'écria Hillary se levant. Nous allons nous rendre au comptoir et causer de cette affaire: mistress Chatam, la maîtresse de céans, la meilleure amie que j'aie au monde, doit savoir ce qui m'arrive.

— Les femmes, dit Auger, sont les meilleurs amis qu'ait un homme; c'est ce que je dis à ma femme quand je rentre très-tard, de très-mauvaise humeur et très-aviné. Cette phrase la calme, et l'empêche de m'adresser des reproches inconvenants. Vous vous souviendrez de moi demain; j'ose dire que je suis ce soir très-semblable à un bonne ange.

— Oui, dit Hillary, et je ne vous oublierai pas. Allons. »

Et les deux interlocuteurs passèrent au comptoir.

Le soir du jour suivant, M. Ormsby, vivement agité, s'acheminait à pas furtifs vers la Tour, craignant également d'être aperçu du dedans par mistress Chatam, et du dehors par les pratiques qui arrivaient. Enfin Tom sortit de la taverne; c'était

précisément lui que M. Ormsby demandait. Il le laissa tourner le coin de la rue, et le suivit avec célérité.

« Tom, dit-il, je désire que vous remettiez sans délai la lettre que voici entre les mains de mistress Chatam.

— Impossible, monsieur, impossible, répondit l'enfant ; je n'ai pas le temps de m'amuser à la bagatelle. Voyez comme je suis chargé. Je vais porter ces deux bouteilles de gin au capitaine Harquebuss.

— Mais cela ne vous retardera pas.

— Si fait, si fait ; madame m'a recommandé de me dépêcher, et le capitaine ne se gênerait aucunement pour me casser la tête : il attend ces deux bouteilles depuis ce matin.

— Eh bien ! quand vous reviendrez, vous pourrez vous charger de ma lettre. »

Tom ne se souciait pas beaucoup d'entamer de nouvelles transactions avec M. Orby Ormsby, d'autant plus qu'il ne voyait paraître aucun shilling.

« Eh bien ! dit-il d'un ton maussade, fourrez-la dans cette poche de côté ; ne voyez-vous pas que mes mains sont pleines? Je la lui remettrai à mon retour. »

En ce moment, on vit poindre à l'horizon un gentleman vêtu avec la dernière élégance.

« Monsieur Ormsby ! s'écria-t-il de loin, réjouissez-vous de moi, mon cher monsieur ! Mais vous semblez agité ?

— Quoi ! est-ce bien vous, monsieur Hillary ! d'où vient ce changement de costume?

— Avez-vous pu croire, mon cher monsieur, que je resterais toute ma vie enfoncé dans la fange du désespoir, comme Marius dans les marais de Minturnes? Non ; je suis rentré dans quelques fonds, et, de plus, je ne serais nullement étonné d'être marié avant la fin de l'année.

— Marié ! s'écria Ormsby ; vraiment ?

— Mon Dieu, oui, et à quelqu'un que vous connaissez.

— A quelqu'un que je connais? »

Hillary désigna du doigt la Tour.

« J'ai dîné avec elle aujourd'hui, et je suis heureux de pouvoir dire qu'elle ne trouve pas ma demande inacceptable.

— Mistress Chatam ! dit Ormsby au comble de la stupéfaction. Où est Tom ?

— Tom? dit Hillary ; je ne sais où il est. Mais qu'est-ce que Tom peut avoir de commun avec notre conversation présente? Si ce mariage avait lieu... Mais que diable avez-vous? vous trouvez-vous mal?

— Je ne me sens pas parfaitement bien ; je ne suis pas dans mon assiette naturelle, dit Ormsby avec un affreux sourire.

— Eh bien ! venez de ce côté, reprit Hillary en le tirant à l'écart ; je veux vous demander votre avis. Regardez cette fenêtre, la fenêtre du comptoir, je crois qu'elle a besoin d'être considérablement agrandie ; on peut l'arranger à la moderne, l'embellir... hein? qu'en dites-vous? Quant à la façade... »

M. Ormsby n'écoutait plus ; il avait vu Tom entrer dans la taverne la lettre à la

main. Dans un transport convulsif, il se précipita sur les pas de l'enfant, faillit renverser M. Asgill debout devant le comptoir, et essaya d'arracher la lettre à mistress Chatam, au moment où la belle tavernière allait rompre le cachet.

« Que le ciel me protége, monsieur Ormsby! s'écria Asgill; vous êtes dans vos mouvements d'une singulière brusquerie!

— Agréez mes excuses, s'écria Ormsby, ma chère dame, au nom du ciel! rendez-moi cette lettre; elle est à moi... O mon Dieu!... »

Mistress Chatam s'empressa de souscrire à cette injonction avec une docilité merveilleuse.

« Cette lettre n'avait aucune importance, dit Ormsby en mettant l'épître dans sa poche; c'était simplement une commande de deux bouteilles de gin. Le capitaine Harquebuss m'a assuré que votre gin était excellent.

— Bien, bien, monsieur, » dit mistress Chatam en rougissant.

On eût pu croire que c'était par sympathie que son visage se colorait, car celui de M. Ormsby était d'une teinte de pourpre foncée.

« Monsieur, ajouta mistress Chatam, toutes les fois que vous aurez besoin de quelque chose, je me ferai un plaisir de... »

Ici M. Ormsby fit brusquement volte-face, et se dirigea vers la porte.

« Puisque vous vous en allez, monsieur, je vous souhaite le bon soir. »

Joseph Atkins avait eu l'indiscrétion d'écouter à la porte vitrée; il l'ouvrit brusquement, et parut à l'improviste.

« Je vais vous expliquer l'énigme, dit-il. Cette lettre de M. Ormsby contenait les propositions de mariage qu'il vous adressait; mais son cœur a failli au moment critique. »

Quelques mois s'écoulèrent avant que M. Ormsby eût le courage de reparaître à la Tour. En y entrant après une longue absence, il eut un long entretien particulier avec mistress Chatam, sur le point de devenir mistress Hillary, et reprit ensuite dans la salle sa place accoutumée.

L'autre jour, dans une imposante cérémonie nuptiale, il a consenti à tenir lieu de père à Suzanne, unie en légitime mariage à M. Nightingale.

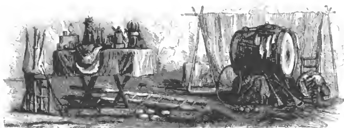
CHARLES WHITEHEAD.







LE FAISEUR DE TOURS.



LE FAISEUR DE TOURS.



Depuis la décadence des foires, qui pendant les dix ou douze dernières années ont graduellement perdu de leurs charmes aux yeux d'un public connaisseur, le saltimbanque, y trouvant des moyens d'existence très-précaires dans les contributions volontaires d'une foule admiratrice, a rencontré de nombreux protecteurs dans tous les quartiers de Londres; on le voit aujourd'hui accomplir ses miracles pour divertir une multitude béante, composée de gens de toutes les classes.

Là, au premier rang du cercle bigarré, pose le petit commissionnaire, perdant le temps qu'il doit à celui qui l'emploie, et oubliant ce dont on l'a chargé. Il se frotte contre un ramoneur, sans se soucier de la suie qui va souiller son vêtement. Divers autres petits garçons s'installent à côté, race fainéante uniquement guidée par la paresse et l'envie de mal faire; des servantes, clouées à leur place par la curiosité, sont là portant d'une main des pots de bière pour le dîner, ou un plat destiné à recevoir des côtelettes et des beefsteaks, et faisant tourner un passe-partout sur le pouce de leur main gauche. Tous, émerveillés du spectacle, expriment leur agréable surprise par des exclamations sans suite :

« A-t-on jamais vu ?...

— Cela surpasse tout ce que j'ai vu en fait de choses pareilles. »

Cependant la partie extérieure du cercle, riche frange d'un manteau troué, se recrute d'individus appartenant à une classe un peu plus relevée.

Ordinairement adossé à un lampadère, à une distance suffisante pour être préservé de tout contact avec le vulgaire, et cependant assez près pour jouir de la dextérité du faiseur de tours, apparaît un jeune commis, avec un cigare de deux

sous entre les lèvres, et le dos couvert d'nn *macintosh* à la mode. Il honore le spectacle de son approbation, et jette avec ostentation dans l'air une pièce de menue monnaie, en l'accompagnant de cet éloge très-expressif à ses yeux :

« Le diable d'homme ! »

Ce peut être une faiblesse, mais nous devons avouer que nous nous mêlons toujours à ce rassemblement; car les efforts et les exercices de ces vagabonds nous causent des émotions indicibles, une espèce de plaisir mélancolique, qui, nous le croyons, produit sur notre âme une utile impression. La splendeur fanée de la petite veste ou jaquette, le pantalon blanc, les bottines souillées de boue, le teint de suif de l'acteur criard, tout cela est triste, fort triste. Il a l'air d'un reste dégradé de la troupe dispersée de Richardson, l'empereur des saltimbanques, si célèbre et si brillant jadis. Quand nous nous souvenons des pompeux spectacles qui charmaient annuellement nos yeux avides à la foire de Saint-Barthélemi, nous soupirons en pensant aux douloureux changements qu'a amenés le temps impitoyable; les tours accoutumés, les plaisanteries usées comme l'habit de l'orateur, les farces tant de fois répétées nous rappellent, si nous y réfléchissons, ces heureux jours où les bagatelles les plus légères avaient le pouvoir de nous faire rire.

Comme il est déchu de cet état de splendeur! le brillant prince, tout étincelant de paillettes, et dont les vêtements splendides excitaient notre admiration, est souillé maintenant de la fange des rues.

Le roman de notre enfance s'est évaporé comme un songe! La réalité froide et vulgaire ne sert qu'à éveiller notre commisération. Le fard cache rarement les ravages produits par la débauche sur les traits durs et la physionomie hagarde du faiseur de tours. Sans que nous manquions de charité, le simple raisonnement nous amène à conclure de l'extérieur de cet homme que la moitié de sa vie se passe dans les rues, et l'autre à la taverne. Il n'a plus de longue caravane attachée à sa suite et voyageant avec lui de ville en ville; il porte avec lui tous les instruments de sa profession, savoir :

Une vieille épée rouillée,
Des muscades,
Un plat,
Un paquet de vieilles cartes,
Des couteaux à large lame.

Tels sont à peu près les seuls objets qu'il possède au monde; et, si l'on considère leur peu de valeur, le parti qu'il en sait tirer semble plus extraordinaire.

Son langage inculte, l'habileté avec laquelle il excite la curiosité de ses auditeurs et s'efforce de faire sortir de leurs poches les sous récalcitrants, sont d'admirables modèles d'éloquence séductrice, dignes en tout point d'une meilleure cause.

Supposons son auditoire le plus considérable possible; admettons que sa récolte soit des plus fructueuses, et rarement son trésor s'enrichira de plus d'un shilling ou de dix-huit pences.

Cependant, comme il répète fréquemment ses exercices, ces contributions volontaires finiraient par produire une somme assez ronde; mais malheureusement notre

climat est bien défavorable aux divertissements *al fresco*. Souvent, pendant plusieurs jours de suite, la pluie le confine dans son domicile. En hiver, il est rarement visible; il disparaît avec les papillons. Nous ignorons si comme eux il se transforme en chrysalide.

Dans cette profession comme dans plusieurs autres il y a différents degrés : les uns exercent leur métier sans secours étranger; d'autres, pour attirer la foule, se font escorter d'un orchestre, et d'un associé qui joue ordinairement le rôle de clown.

Essayons de décrire un personnage de cette dernière classe aussi bien que le permettront nos facultés littéraires.

Une après-midi de septembre, nous fûmes attirés par une multitude diaprée de grands et petits enfants qui marchaient sur les talons de deux individus. Tous deux étaient couverts de redingotes râpées; la tête de l'un était ornée d'un bonnet de drap, l'autre portait un chapeau blanc en très-mauvais état, qui, dans les beaux jours de Hunt, eût pu surmonter avantageusement le chef d'un respectable radical. Une figure barbouillée de blanc et de rouge se montrait assez singulièrement sous cette coiffure; il portait sur le dos une grosse caisse, et à la main un sac de toile. Son compagnon avait sur les épaules une échelle d'environ huit pieds, et menait par une corde un jeune cheval arabe du genre de ceux que l'on appelle vulgairement des ânes.

Nous nous joignîmes à la foule.

En arrivant à l'une des plus larges de ces nombreuses rues qui aboutissent à City-Road[1], le chef du rassemblement s'arrêta.

Il se consulta un moment avec son camarade, et la foule parut prêter à ce colloque le plus vif intérêt. Enfin la grosse caisse fut posée à terre, l'âne attaché à l'un des barreaux de l'échelle renversée, et la société commença à faire cercle autour des saltimbanques. Les enfants, à force de presser et de coudoyer leurs voisins, parvinrent à occuper les premières places. Des cartes, des tasses, des balles, et autres mystérieux objets furent tirés d'un vaste sac et rangés en ordre, avec une précision assez fatigante pour l'attente des spectateurs.

Enfin tout fut prêt. Le chapeau blanc fut mis de côté, et l'on reconnut que la jalouse redingote cachait un sale costume en coton blanc et rouge. Les enfants poussèrent de bruyantes acclamations. C'était un clown, un vrai clown, quoique des bottines fangeuses et des semelles garnies de clous de fers à cheval dérogeassent légèrement à la dignité du personnage.

« Allons, drôle, battez le tambour, » dit le saltimbanque en ôtant son bonnet et sa redingote; et il étala aux regards un corps musculeux, mais court et mal bâti. Un pantalon blanc, lâche, garni de bandes de ruban de fil rouge et vert, une étroite

[1] L'une des plus grandes rues de Londres.
(*N. du T.*)

veste de velours vert, dont les entournures laissaient flotter librement les manches de la chemise : tel était le costume du faiseur de tours.

« Allons, drôle, battez le tambour.

— Il faut battre l'âne, monsieur? » demanda le bouffon.

Soit dit en passant, ce bouffon avait passé l'âge mûr et approchait de la cinquantaine.

« Non, drôle, le tambour, le tambour!

— Pourquoi, monsieur? il n'a rien fait, je crois.

— C'est précisément pour cela qu'il faut le battre, drôle; et c'est aussi pour cela que je vous battrai si vous n'obéissez à l'instant. Ainsi à l'ouvrage.

— A l'ouvrage! ça n'est pas ça que vous voulez dire.

— Si fait, si fait.

— Mais non, puisque vous désirez que je joue.

— Eh bien, jouez donc.

— Monsieur, dit le bouffon en montrant les jambes de son maître, j'ai perdu mes baguettes; voulez-vous m'en prêter une paire?

— Non, drôle, j'en ai besoin pour me soutenir.

— Ticus, comment donc pouvez-vous vous soutenir avec si peu de chose? C'est un régime aussi mauvais que celui des Unions[1]. »

Des acclamations accueillirent cette allusion.

« Allons, drôle, ne parlez pas; prenez les pipeaux et le tambour, et dites à nos amis de prêter toute leur attention à nos tours d'adresse extraordinaires, qui, nous osons nous en flatter, seront jugés dignes de leur approbation.

— Écoutez, écoutez, » s'écria le bouffon.

Et plaçant dans son gilet la flûte à sept tuyaux, il se mit à souffler en s'accompagnant du tambour.

« Élargissez le cercle, s'il vous plaît. »

Quand le cercle fut élargi, le maître jeta en l'air deux balles, puis trois, puis quatre, et les fit voltiger avec une aisance et une précision que n'auraient pas désavouée les plus célèbres jongleurs indiens.

Puis, tirant quatre poignards à large lame de son sac en apparence inépuisable, il jongla avec eux de la même manière.

La foule était par degrés devenue plus nombreuse, et quelques pences étaient de temps en temps jetés dans le cercle.

Après ce second tour, il ordonna au clown de prendre le sac à argent. Le clown mit à terre la grosse caisse, et exhiba un petit sac, environ de la largeur d'un shilling, attaché au bout d'un long cordon.

[1] Les Unions sont des associations d'ouvriers coalisés pour obtenir une augmentation de salaire. Comme leurs démarches leur occasionnent des dépenses, leur misère originaire se trouve encore augmentée par leurs sacrifices pécuniaires.

(*N. du T.*)

« Pourquoi faire ce sac? dit le maître.

— C'est pour les souverains, répondit le bouffon.

— Quelle bêtise! où est le sac pour la petite monnaie? demanda le maître; nous pouvons avoir des pièces à changer. »

Le clown tira des vastes poches de sa culotte un gigantesque sac de cuir.

« C'est très-bien, dit-il, mais je suis un sujet si loyal que lorsque j'ai un bon *souverain* je ne me soucie pas d'en changer. »

Il continua à recueillir les pences, en disant : « C'est là ce que ma mère appelait ramasser sa subsistance. »

Des éclats de rire suivirent cette saillie, et, ce qui valait mieux, des mains libérales jetèrent deux ou trois pennys qui tombèrent sur les épaules du clown.

« Merci, monsieur, dit-il en se tournant vers le donateur, la pluie de vos bienfaits ne tombera pas sur un sol stérile. Je ne trouve pas d'expressions pour peindre ma reconnaissance, mais je puis dire avec raison, ajouta-t-il en se frottant les épaules, que je suis frappé de votre libéralité. Allons, maître, poursuivez pendant que vous faites lever le vent [1], je ne manquerai pas de souffler.

Et remettant le sac entre les mains du faiseur de tours, il recommença la musique, tout en mêlant, coupant et frappant les cartes les unes sur les autres, selon l'usage.

Le saltimbanque fit le tour du cercle, en priant une personne de la société de tirer une carte.

« Où vous voudrez, n'importe laquelle, » dit-il.

Un enfant prit une carte.

« Regardez-la, dit-il, vous vous la rappellerez? Maintenant remettez-la dans le paquet, prenez-le, et mêlez. Voilà, n'ayez pas peur, mêlez bien. Maintenant êtes-vous sûr que votre carte y est?

— Oui, répondit l'enfant.

— *Presto!* elle est partie! » s'écria le saltimbanque, en levant les yeux d'un air mystérieux, et en frappant les cartes de la main droite.

— Nommez votre carte tout haut, que tout le monde vous entende.

— Le valet.... le valet de trèfle, dit l'enfant.

— Le valet de trèfle, dites-vous? maintenant regardez. »

Et il étala les cartes une à une sur le sol. La carte désignée fut trouvée... absente.

« Êtes-vous bien certain de l'avoir remise dans le paquet, mon jeune *gentleman?*

— Oui, répondit l'enfant avec assurance, mais en rougissant jusqu'au blanc des yeux, comme si on l'eût accusé de l'avoir dérobée.

Eh bien, la carte n'a pas grande valeur, mais elle va dépareiller le jeu. Allons, je donne un penny à celui qui me la rapportera. »

[1] L'expression anglaise *raise the wind* (littéralement, lever le vent) signifie aussi chercher à obtenir de l'argent.

(*N. du T.*)

L'escamoteur prit le sac de cuir pour y chercher la récompense promise, et, au lieu d'un penny, il en tira la carte qui manquait! Ce tour fut si habilement exécuté qu'il y eut un murmure d'approbation général.

Il jeta ensuite en l'air une épée rouillée, la reçut dans sa chute, et la tint en équilibre sur son front et sur son menton en faisant le tour du cercle. Puis il plaça sur la poignée un plat d'étain auquel il communiqua avec la main un mouvement circulaire, et qui tourna avec la rapidité de ces couvercles de tôle qu'on place au bout des cheminées pour les empêcher de fumer. Il plaça la pointe de son épée dans la concavité d'une cuiller, prit le manche de la cuiller entre ses dents, et remuant la tête en avant et en arrière, et se dandinant à la manière des oies, il marcha, les bras derrière le dos, le long du parterre de son théâtre, à la grande admiration des assistants.

Ceci terminé : « Allons, drôle, dit-il, pendant que je vais préparer l'enfant prodige, occupez-vous de gagner votre dîner.

— C'est fameux, s'écria le bouffon, en déposant vivement sa grosse caisse et ses pipeaux : puis s'adressant tendrement à la première :

« Demeurez tranquille, dit-il, et si personne ne vous touche, ne faites pas de bruit, soyez muette, parfaitement muette! Quant aux pipeaux, ils ne valent pas grand'-chose, et j'espère que personne n'aura envie de les fumer[1].

— Allons, drôle, ne faites pas attendre l'âne, dit le maître.

— Je ne vous ferai pas attendre une minute, » répondit le clown.

Là-dessus, les petits garçons se livrèrent à une hilarité désordonnée, et les spectateurs plus âgés ricanèrent. Le clown prit dans le sac une sébile de bois remplie de morceaux de papier.

« Voilà une bonne doublure pour un estomac! dit-il, il faut que je mange ça, que j'en aie envie ou non. »

Et il remplit sa bouche des morceaux de papier.

« En tout cas, dit le maître, c'est propre et agréable à manger.

— C'est comme un poulet, s'écria le clown, en suspendant le cours de son travail masticatoire; et ce papier a peut-être servi à en écrire. »

Et portant l'index et le pouce de sa main droite à ses mâchoires, il en tira un bout de filasse, qu'il allongea graduellement, et qui sortit à cinq ou six pieds de ses lèvres! il le prit dans sa main, cracha les chiffons de papier qu'il avait entassés dans sa bouche capace, et le montra à la multitude réjouie :

« N'y a-t-il pas là, dit-il, de quoi étrangler un alderman? Je renverrai mon cuisinier pour m'avoir servi un plat de cette espèce. Si c'est là l'ordinaire qu'il veut me faire manger, je n'engraisserai pas. »

Il remit la sébile en place, et offrit ses services à son maître. Celui-ci lia les jambes de l'âne à l'échelle, l'éleva sur son menton, et le tint en équilibre.

[1] Le mot *pipes* signifie à la fois pipeaux et pipe.
(*N. du T.*)

« Mon maître n'est-il pas un habile homme ? dit le paillasse ; et cependant il est facile de voir qu'il est au-dessous d'un âne. Vous riez ; mais il y a dans ce que je dis une moralité que personne de vous n'aperçoit. Cet homme et ce cheval d'Arcadie sont l'image du monde tel qu'il est ; car combien d'ânes sont journellement soutenus par des hommes de talent ! Les membres de la société de tempérance nous diront qu'il n'y a que les ânes qui s'élèvent[1] ; ne les croyez pas : l'ivresse peut changer un homme en bête, mais permettez-moi de vous dire que le vin ne fait pas de mal quand on en prend avec modération. Ils vous disent de boire de l'eau, et vous promettent de longues années ; c'est comme s'ils vous disaient que, pourvu que vous buviez de l'eau, vos oreilles deviendront aussi longues que celles d'un âne[2]. Bah ! quand l'esprit s'enfuit, l'homme est mort, et tous les arguments sont faibles s'ils manquent d'esprit. Mais il faut que je donne un coup de main à mon maître. »

Il débarrassa le saltimbanque de l'âne, qui paraissait inerte et stupide, et le maître s'assit au milieu du cercle pour prendre haleine un moment, après ce fait héroïque. Le clown lui jeta adroitement un cerceau autour de la tête, le reprit, le fit tourner un instant autour de l'enceinte formée par l'auditoire, et recommença à souffler dans sa flûte de Pan, et à faire voltiger ses baguettes à la manière des tambours mauresques.

L'escamoteur prit une large assiette bleue et blanche, la fit tournoyer, sauter çà et là, à la vive satisfaction de la foule qui s'attendait à chaque instant à la voir tomber et se briser en mille morceaux ; enfin, la plaçant entre ses jambes, il leva les yeux et feignit de lancer l'assiette en l'air. Au mouvement de sa main, tous les regards dirigés vers le ciel s'attendirent à y voir voltiger l'assiette, et l'illusion avait été si complète qu'ils rirent de bon cœur de leur désappointement, car l'escamoteur s'était contenté de faire repasser l'assiette de sa main droite dans sa main gauche, et il la mit tranquillement à terre.

Il attacha sur son front avec une lanière une espèce de tasse de cuir, qui faisait saillie au-dessus de ses yeux comme la corne d'un rhinocéros ; il saisit une balle de bois de la grosseur d'une orange, la lança en l'air à plusieurs reprises, à la hauteur du faîte des maisons voisines, et finit par la recevoir dans sa tasse. Il réitéra cette expérience dangereuse, car, s'il l'eût manquée, la balle menaçait assurément de lui détériorer la physionomie. Après l'avoir reçue trois fois de suite dans sa tasse, il fit un nouvel appel à la générosité du public anglais : quelques pences tombèrent au milieu du cercle.

« Dans le sac ! dans le sac ! s'écria le bouffon en recueillant les tributs. S'il est ici une dame ou un *gentleman* qui veuille nous faire don d'une pièce blanche, je

[1] *To be elevated*, être élevé, s'emploie en anglais pour dire *se griser*, *s'enivrer*. C'est ainsi qu'on dit vulgairement en français d'un homme ivre, *il est monté*.

[2] Il y a ici, dans le texte original, un jeu de mots basé sur la ressemblance de prononciation de *years*, *années*, et de *your ears*, *vos oreilles*.

(*N. du T.*)

suis prêt à la recevoir. Songez à la famille de mon maître. Voici une grosse caisse, voici une flûte à sept tuyaux qui coûte je ne sais combien d'argent et beaucoup plus encore; voici l'âne, moi-même et lui, et il y a à la maison une foule de petits enfants en train d'admirer les beaux yeux d'une vieille pomme de terre et de flairer un hareng saur. La main à la poche, je vous prie; car mon maître me doit les gages de la dernière quinzaine; ma blanchisseuse me talonne, et elle se fâchera tout rouge si je ne lui donne des espèces blanches. Il faut du cuivre aux blanchisseuses, vous le savez; autrement, comment auraient-elles des chaudières? Je vous remercie, monsieur, je vous remercie. »

Après avoir fait une collecte passable, il promena ses yeux autour du cercle avant de la serrer.

« Je ne veux point frustrer la générosité de qui que ce soit. Je vais fermer le sac; quelqu'un veut-il ajouter à notre petite recette?

— Non, non; décampez! cria un enfant qui n'avait rien donné, et s'impatientait de ces délais.

— Nous partons à l'instant, répliqua le bouffon. Mesdames et messieurs, le feu d'artifice est fini. »

Alors il s'opéra dans la foule un mouvement général, et tous se séparèrent. Le faiseur de tours et son joyeux collègue reprirent leurs habits de voyage, ramassèrent leurs instruments, et allèrent recommencer leurs exercices dans quelque endroit favorable du voisinage.

HALE WILLIS,
Étudiant en droit.







LE BUVEUR DE THÉ.



LE BUVEUR DE THÉ[1].



PLUSIEURS mois se sont écoulés depuis la découverte du véritable remède à tous les maux de l'existence. Nous faisons allusion à la société d'encouragement de l'inanition. Tel n'est pas toutefois le titre sous lequel cette association a cherché à se faire connaître sur l'impérissable registre de la Renommée. Son nom était, et il est, si elle existe encore, SOCIÉTÉ D'ABSTINENCE TOTALE. Elle a été établie, disaient les journaux, à Bishopswearmouth. Wearmouth! mouth[2]! Hum! ne considérez pas cette dernière syllabe comme superflue, en s'accordant mal avec les objets de l'abstinence totalo; comment parviendrait-on à rendre publics les principes, les desseins de la société, si ce n'est par le moyen de la bouche, cette partie de la machine mortelle qui, depuis qu'on a cueilli la première pomme, a été mal employée par les hommes et consacrée à des usages pervers?

C'est donc à Bishopswearmouth qu'on a trouvé et annoncé la panacée de tous les maux dont la chair est héritière. On y a découvert que bien vivre était funeste à la vie; il y a été démontré (et cette démonstration est rappelée en diverses pièces de vers longs et courts aux endroits les plus apparents du cimetière) que si un homme prenait simplement la résolution de renoncer à l'usage de manger et de boire, il serait, au bout d'un certain temps, délivré de tous les soucis, chagrins et tribula-

[1] *Teetotaler*. Il existe en Angleterre un grand nombre de sociétés de tempérance, ce qui prouve que cette vertu n'y est nullement à l'ordre du jour. Dans les unes, on s'abstient de toute boisson fermentée; dans les autres, on se borne à l'usage du vin et de la bière, en se privant d'eau-de-vie et de liqueurs. Les *teetotalers* font vœu de ne boire que du thé. (*N. du T.*)

[2] *Mouth* signifie bouche. (*Id.*)

tions de l'existence. Le collége des médecins n'a pas encore essayé de combattre ce principe important; mais il faut se soumettre à l'abstinence, ou plutôt, comme le dit la société pour prévenir toute équivoque, à l'abstinence totale. Il suffirait de boire la valeur d'une goutte de rosée pour que le principe pût être considéré comme détruit; il suffirait que, poussé par un appétit immoral, l'on dînât d'une antenne d'insecte ou d'une pétale de fleur, pour rompre le charme de l'inanition. Il faut des principes extrêmes pour guérir un mal extrême. Nous ne sommes pas, certainement, dans une époque où l'on doive observer les usages uniquement parce qu'ils sont anciens. Il n'y a donc aujourd'hui aucun motif pour boire et pour manger. Quelque vieilles que soient ces habitudes (et personne n'en contestera l'antiquité), pourquoi les conserver si l'on parvient à prouver qu'elles sont inutiles? « Les mangeurs de bœuf ont existé de temps immémorial, disent les partisans de l'abstinence totale; mais manger du bœuf n'est essentiel ni à la constitution politique, ni à la constitution physique. »

La société d'abstinence, nous le croyons, a prospéré en s'amaigrissant; elle a fleuri en diminuant; à mesure que ses membres se sont augmentés, on a vu ses rangs s'amincir. C'était une société squelette. Ses adeptes étaient en quelque sorte l'image de ce peuple des contes arabes qui fut changé en pierres; ils étaient ossifiés. On eût pu les prendre pour les constituants qui élurent le parlement des Os desséchés[1]. C'était une multitude d'êtres de rien; on pouvait dire de chacun d'eux : Il est tout esprit. Un poëte a dit : « Il n'y avait rien de vivant entre ce lieu et le silence; » de même aucune substance ne s'interposait entre eux et le néant. Notre artiste eût bien voulu reproduire leurs physionomies, qui étaient identiquement semblables les unes aux autres; mais ils défièrent tous ses crayons : ils étaient sur la limite même de l'impalpable; ils étaient trop frêles pour être dessinés. Quand il les regarda, il les trouva diaphanes, et vit au travers d'eux la muraille inanimée. Leurs visages étaient si décharnés qu'il n'y avait pas moyen de les peindre. Cependant, dans les premiers temps de leur établissement, après qu'ils eurent formé un club de cercueils comme corollaire de leur association, un artiste fut chargé de... leur arracher les dents, les économistes ayant décidé que les choses superflues n'étaient pas à l'ordre du jour.

Les partisans de l'abstinence totale (ou, comme on peut les appeler, les antipodes des *aldermen*[2]) regardent, on peut le supposer, avec quelque mépris les défenseurs d'une doctrine qui s'est produite dans le monde en prenant la tempérance pour devise. La simple tempérance les met toujours en fureur.

« La tempérance, disent-ils, est sûre de s'arrêter, au cabaret, à mi-chemin, et l'on est obligé d'emporter le professeur de tempérance, non moins incapable de se soutenir que ses principes. L'abstinence en rougirait si elle avait une goutte de sang

[1] *Barebone's Parliament*. Assemblée du temps de Cromwell, ainsi appelée à cause de la maigreur des puritains austères qui la composaient. (*N. du T.*)

[2] Corporation des riches négociants de Londres, parmi lesquels on choisit le maire. Presque tous les *aldermen* sont très-corpulents. (*Id.*)

dans les veines. » Enfin le système de tempérance est dénoncé par eux comme une doctrine timide, imparfaite, fausse, incertaine et trop modérée.

Bien entendu que le disciple orthodoxe et consciencieux de la tempérance vous présentera des arguments tout contraires. Il est opposé par principes à toute espèce d'excès. Il est d'avis de borner l'appétit humain à une demi-douzaine de plats à dîner, avec un dessert de deux ou trois heures, et une bouteille de vin par tête et par heure; et alors il demande d'un air de triomphe si ce n'est pas faire beaucoup pour arrêter les progrès de l'abus des spiritueux et de l'apoplexie? Il prétend, avec raison, que tandis qu'un homme est assis les pieds sous la table, il y a impossibilité qu'il vague par les rues dans un état de dégoutante ivresse; et quand même il en viendrait à cet excès d'ignominie, quand même on le verrait décrire, en rentrant chez lui, de fâcheuses sinuosités, cela ne vaudrait-il pas mieux que de rester toute la nuit insensible sous la table, évitant les regards de l'Europe, qui sont fixés sur vous dès que vous sortez, reprenant en cachette les sentiers de l'eau de soude et de la sobriété, et frustrant bassement le tronc des pauvres de l'amende de cinq shillings[1]? Il se lève donc dès qu'il est las d'être assis; il trouve qu'il est plus moral et plus digne d'un homme de quitter la table en temps opportun. Un franc et sincère professeur de tempérance, à la différence du pique-assiette et du buveur par habitude, aura toujours la bienséance de sortir de table quand il en a trop; la quitter plus tôt serait absurde. C'est assurément un noble exemple de modération donné à celui qui se livre d'ordinaire à l'ivrognerie, et qui ne songe jamais à essayer de s'en aller que lorsqu'il sait que cela lui est impossible.

Venons-en maintenant au buveur de thé, destiné à occuper l'une des places les plus en évidence et les plus honorables dans le temps de la Tempérance. Comme son nom l'implique, il n'appartient pas à la classe de l'abstinence totale, mais il est du genre tempérance, dans la plus stricte acception dont cette dénomination soit susceptible.

Les buveurs de thé (*teetotaler*) ne tirent pas leur nom, comme on l'a supposé, de l'habitude de ne boire totalement, c'est-à-dire absolument que du thé, à l'exclusion de toutes autres décoctions; *teetotaler* se dit par corruption pour *teetotumer* (*tonton*). Les membres de cette secte s'appelaient originairement les *teetotumers* (les toutons), parce qu'ils manifestaient continuellement une tendance à tournoyer sur eux-mêmes après avoir bu, et à tomber d'un côté ou de l'autre à la fin de leurs évolutions.

La qualification qui les distingue actuellement les a déterminés à adopter comme règle de se restreindre, pour toute boisson, à celle qui, comme dit le poëte[2] avec une vérité toute poétique, réveille sans enivrer. Le buveur de thé, présentement exposé aux yeux du lecteur, n'est pas poëte évidemment, et la qualité stimulante du breuvage ne gît que dans l'imagination. Il le loue sans doute, mais avec des réserves qui

[1] Voyez l'*Étudiant en médecine*, page 53. (*N. du T.*)
[2] Citation de *The Rape of the lock* (la Boucle de cheveux enlevée), poëme de Pope.

finissent par équivaloir à une aversion complète; il n'en savoure jamais une cuillerée sans accorder naturellement une pensée rétrospective ou par anticipation au nectar béni par le ciel : en dégustant son thé à longs traits pour gagner du temps, il sait qu'il existe un autre liquide plus agréable, et, d'un air de douleur et d'extase, il boit à la gloire immortelle du porter.

Le buveur de thé est la preuve de la double fonction pour laquelle nous avons été créés : il a un devoir extérieur à remplir envers la société, et il en a un autre en son particulier; il est d'une façon pour le monde et d'une autre pour lui-même; il prend du thé en ville et du punch au coin de son feu; il a un goût public et un goût particulier, une prédilection professionnelle et une prédilection personnelle. S'éloigne-t-il en cela de l'usage établi, on se conforme-t-il au principe universel et irrésistible qui gouverne le caractère humain? On assure que le démocrate est généralement un tyran domestique; l'oppresseur public est dans sa vie privée remarquable par sa douceur et son affabilité; le médecin prescrit une abstinence presque totale, et se permet *in petto* la soupe à la tortue, le turbot, la venaison, le gibier et le macaroni; l'acteur, après avoir joué Lucullus, soupe avec un reste de fromage; le critique a grand soin de ne publier aucun ouvrage, s'il peut s'en empêcher; à la profonde salutation du courtisan succède un coup gratuitement administré à son valet de pied, ainsi nommé bien convenablement; le négociant qui peste contre l'habitude qu'ont ses pratiques de marchander, marchande lui-même lorsqu'il achète, sans scrupule ni remords. Dans toutes les conditions on remarque des anomalies. Non-seulement les gens de toutes professions se font de mutuels reproches, le prêtre traite l'avocat d'hypocrite, l'avocat se raille de l'ecclésiastique; mais encore, par leur manière d'être, tous se condamnent eux-mêmes.

Il serait inutile de multiplier les exemples. Conformément à la coutume du monde, le buveur de thé qui a prononcé dans une réunion de ses confrères une harangue de trois heures, à la taverne de la Cuiller d'Étain et du Paradis, revient chez lui, et dépose les habitudes dont il fait profession, en même temps que son chapeau et sa redingote. Il a été tempérant jusqu'à neuf heures, il aimera la bouteille jusqu'à l'heure du coucher. Sa tasse s'est transformée en bol; son discours en l'honneur du thé noir s'est harmonieusement fondu dans une chanson interminable en l'honneur du vin vieux.

C'est ainsi que le buveur de thé justifie la nature humaine et nous donne l'exemple à tous : il connaît la propension de l'esprit humain pour les extrêmes; il sait que la chair est faible, car personne n'a pris plus fréquemment l'unique verre de trop, « la dernière plume qui rend trop lourde la charge du chameau[1]. » Il veut combattre cette disposition qui nous est naturelle en nous inculquant certaines vérités rassurantes; il sait par expérience que les esprits généreux ont adopté pour devise : Rien de trop; mais les mortels sont enclins aux excès. Il sait (car ses propres instincts le lui disent) que le superflu est à peine suffisant.

[1] Citation de Shakspere. (N. du T.)

Ainsi, pour nous empêcher de tomber dans le précipice, il représente l'arbrisseau qui produit le thé comme une plante qui nous fournit un aliment factice, un rafraîchissement en théorie, et il s'étend sur ses vertus avec d'autant plus de force, qu'il sait que personne ne s'en déclarera le partisan exclusif, et ne renoncera totalement à la vigne, au blé, au houblon et au genièvre.

« Il doit y avoir des théories, dit-il ; mais il ne faut jamais souffrir qu'elles aient trop d'influence sur la pratique. »

Il considère comme très-équivoques les préceptes qui ont besoin d'être renforcés par l'exemple. Il faut donner des avis, on en a toujours, dans tous les siècles, distribués gratis, ou en les estimant *ad valorem ;* mais il y aurait folie à désirer qu'on les suivît. En conséquence, après avoir quitté sa chaire, ses pensées se tournent directement du côté de la cave. Il est d'avis que les extrêmes se touchent, et il le prouve en cherchant le plaisir au fond d'un verre de grog au whiskey. Boire de l'eau n'est, selon lui, que la moitié du devoir de l'homme, dans le caractère duquel il y a toujours du mélange. Néanmoins, il ne repoussera pas absolument le thé, même dans ses heures non professionnelles, et abstraction faite de sa qualité de prédicateur de tempérance; mais alors il exige impérieusement qu'on corrige le thé avec une goutte d'eau-de-vie. Il ne voit aucun motif pour que M. Twining [1] ne cède pas des clients à MM. Hodges et Booth [2].

Ce *sine qua non* accordé, il répondra affirmativement à cette question opportune, mais trop souvent sarcastique : « Votre thé est-il bon? » Mais s'attendre à ce qu'il déguste le souchong à huis clos, à ce qu'un soldat affronte la poudre à canon sans avoir en vue un glorieux rapport de sa conduite, c'est exiger de lui une condition qu'aucun moraliste n'a jamais remplie. Est-ce que Thomas Moore, lorsque dans un dîner il fait appel à la sympathie humaine, en disant : « Voudriez-vous me passer une pomme de terre? » encadre sa requête dans une stance délicieusement adaptée à quelque vieille mélodie irlandaise? Est-ce que M. Lockhart, éditeur du *Quarterly Review*, dit : « Nous sommes de cet avis, » dans ses entretiens familiers! M.***, qui déplore chaque jour avec horreur l'état de notre marine et l'abandon de nos côtes, fait-il voir dans la joyeuseté de sa vie privée la moindre appréhension de l'arrivée des Russes et du sac de Londres? Pourquoi donc enjoindrait-on au seul buveur de thé de conserver dans son salon les préjugés de sa doctrine, et de ne jamais se départir de ses habitudes publiques? Pourquoi ne lui permettrait-on pas, pourquoi même ne lui ferait-on pas une loi, comme aux autres, de fermer sa boutique? Au reste, il n'attend point qu'on l'y autorise ; il ne refuse pas de se consoler des calomnies et des injustes exigences du monde par quelques plaisanteries. Il ajoute à son breuvage fumant une tranche mince d'écorce de citron, pour en augmenter la force et les agréments. Et avec un clignement d'yeux qui renverse de suite l'indestructible théorie qu'il a établie dans son dernier traité de tempérance, il se dit que le thé lui

[1] Le plus célèbre marchand de thé de Londres. (*N. du T.*)
[2] Ce sont deux marchands de spiritueux. (*Id.*)

tient lieu de punch. Il fait une allusion facétieuse à son rudiment, en se rappelant que, lorsqu'il allait à l'école, le T n'était pas mis au nombre des liquides dont il apprenait les noms par cœur.

Pope a dit de lord Orrery, ou lord Orrery a dit de Pope, qu'il ne buvait jamais de thé sans intentions cachées. Le buveur de thé est de même : son amour pour le thé cache des vues profondes. Il se propose sans doute un but analogue à celui du critique de Pope, le docteur Samuel Johnson, lorsque, pour la trente-troisième fois de la soirée, il demandait à mistress Thrale de lui verser du thé. Le vulgaire supposerait que le philosophe était stimulé par une soif grossière ; nous dirons plutôt que c'était par une soif de connaissances, par l'envie de s'assurer, en consommant, de l'étendue des ressources de la Chine, et de la quantité d'eau que pouvait contenir la Tamise.

Des désirs non moins louables animent les *teetotalers* d'aujourd'hui, ainsi que des tendances à la perfectibilité que Pope ni Johnson n'ont jamais éprouvées. Leurs preuves des vertus du *teetotalisme* sont en elles-mêmes des merveilles, et sans exemple dans les statistiques. Ils ont démontré que, comme la grande majorité des hommes survit à l'époque où le lait est leur seul aliment, époque qui précède celle pendant laquelle ils goûtent des liqueurs fermentées, etc., les liqueurs fermentées, etc., abrégent la durée de l'existence. Ils ont découvert que, sur mille criminels enfantés par ce pays fécond durant le dernier demi-siècle, depuis le vagabond endurci jusqu'au misérable assassin, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf et un enfant ont été, à une époque quelconque de leur vie, adonnés au vin, aux liqueurs fortes, à la bière. De là ils déduisent irrésistiblement la conclusion que tous ces liquides mènent au crime, et sont des torrents empoisonnés qui traversent la société : quel est le remède? le *teetotalisme*.

Ils établissent cette vérité pour nous rendre plus sages et non pas meilleurs ; pour ajouter à notre provision de renseignements statistiques, et non pas pour nous faire profiter de la leçon ; pour augmenter notre trésor de connaissances, et non pour nous guider dans notre conduite ; enfin, pour constater un calcul curieux, et non pour lutter mal à propos contre les penchants qui nous portent à l'homicide. N'ont-ils pas autant de droits de se régaler de temps à autre qu'aucun autre ouvrier de la vigne de la science et de la morale? Ils en ont bien plus! Qui possède des titres à l'indulgence, si ce n'est l'abnégation? Qui mérite de savourer de l'eau-de-vie, si le *teetotaler* n'en prend pas une seule goutte? N'est-ce pas une maxime populaire, une des plus sages de toute la philosophie pratique, qu'il faut encourager les bonnes résolutions? Combien cette opinion est préférable à ce principe mesquin et trompeur : que la vertu trouve en elle-même sa récompense! en autres termes, que la tempérance devrait se contenter de boire du thé! Ainsi donc, les non tempérants jouiraient de tous les biens de la nature ; l'ivrogne monopoliserait les spiritueux ; et celui dont le sein est rempli de l'amour du *teetotalisme* n'aurait jamais rien pour se réchauffer le cœur!

Voyez à quels excès conduirait cette honteuse et misérable doctrine : la vertu trouve sa récompense en elle-même. Au moment même où nous écrivons, nos yeux s'arrêtent sur un article de journal qui annonce que l'usage de l'opium, comme moyen d'enivrement, se répand rapidement, surtout dans les districts où abondent

les enthousiastes bien intentionnés vulgairement appelés *teetotalers*. On assure positivement que c'est parmi leurs communautés, dans lesquelles on a abjuré les liqueurs fortes, que s'est propagé l'usage de mâcher de l'opium! Voilà donc ces gens vertueux qui voudraient abolir l'ale et les gâteaux: ils sont punis d'avoir pris la tempérance au mot, et de l'avoir exaspérée en interprétant littéralement son « Non, je vous remercie » Tel est le châtiment de l'ignorance philosophique de ces hommes qui ont voulu faire asseoir l'abstinence à leur table. Il est évident que quelques-uns ont poussé trop loin la plaisanterie; ils ont essayé de nous convaincre qu'ils etaient sérieux en devenant insensés. Leurs efforts pour donner un exemple de dévouement les ont entraînés à un horrible degré de complaisance envers eux-mêmes, et l'usage de mâcher de l'opium est devenu la conséquence de leur haine pour le *gin*.

C'est ainsi que, dans certaines contrées, les prêtres ont trouvé qu'une pluralité d'amours pourrait seule suppléer au bonheur qu'on leur refusait d'avoir une seule passion légitime: c'est ainsi que trop de laïques abandonnent courageusement leurs légers défauts pour se livrer sans scrupule à leurs vices; et il en est de même de tous les hommes et dans tous les temps. On est très-déterminé à renoncer à une mauvaise habitude, pour en prendre une encore pire; un homme quitte la tabatière parce qu'elle lui cause une excitation légère, mais pernicieuse, et prend en main les dés parce qu'une excitation plus forte lui est indispensable. Si nous parvenons à éviter l'ostentation, ne devenons-nous pas merveilleusement fiers de notre humilité? Voyez celui qui se guérit, par des efforts réitérés, d'une vanité désordonnée: qu'il est vain de sa perfection! comme il s'enorgueillit de s'être affranchi de la vanité! Par le temps qui court, c'est une excellente espèce de réforme morale que celle qui substitue seulement un vice à un autre de même taille; mais on ne peut en dire autant de la substitution du perfide opium au vin généreux ou à l'estimable porter.

Il s'est formé récemment une société qui se distingue de toute autre secte, et qu'on appelle la réunion du Pot-d'Étain. Ne serait-elle pas composée de *teetotalers* occupés à une démonstration pratique de la modération de leurs vues et de la solidité de leurs dispositions? L'enseigne du Pot-d'Étain est propre à faire reconnaître le *teetotalisme*. La tempérance est ordinairement loquace; elle aime les réunions et fait toujours grand bruit de ses propres mérites et des démérites de ses adversaires. La société du Pot-d'Étain est assurément la représentation nationale des *teetotalers*.

Le *teetotaler* qui est véritablement de bonne foi vous dira que la tempérance est une vertu très-coûteuse. Un de nos amis, pas plus tard que samedi dernier, à un dîner d'une douzaine de buveurs de thé, se trouva sans le vouloir, le seul homme qui dînât simplement, et bût avec modération. Enfin, c'était le seul des douze qui pût dire qu'il était sobre, les onze autres n'étant guère en état de parler. Il a souvent depuis déploré son malheur: il fut obligé de payer pour la compagnie. Aucun autre que lui ne put déboutonner son gousset, et le garçon mit le festin sur le compte de notre malheureux ami. Aussi déclare-t-il que ses moyens ne lui permettent pas de faire profession de sobriété; il est trop pauvre pour être sobre.

La tempérance ne réussira pas. Si vous voulez savoir où l'on trouve toujours un verre de vieille et bonne eau-de-vie, adressez-vous au buveur de thé, il vous indi-

quera le bon endroit. Pour en siroter tranquillement et sans bruit un plein gobelet avant déjeuner, c'est encore votre homme. Il en a besoin, car il vous dira qu'il est resté si longtemps à la réunion, qu'il a prêché avec tant d'abondance en faveur de la bonne cause, qu'avant la fin de la séance il a converti des gens à moitié ivres.

« L'enthousiasme, ajoute-t-il, est maintenant nécessaire au succès, car les assemblées des *tectotalers* tombent en décadence. » Il a peur qu'ils ne soient obligés de donner un air de taverne au salon où l'on prend du thé, et de le décorer entièrement de théières immenses et de cuillers à sucre. Ils ne peuvent, même en plaisantant, persuader à leurs auditeurs que le paradis terreste était un jardin à thé. Leurs affaires vont mal ; à la dernière soirée, on n'entendait guère le bruit des cuillers, il y avait absence d'harmonie ; la bouilloire ne chantait pas ; il le dit avec douleur : « La théière n'a pas bouilli ! ! ! »

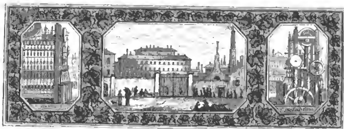
LAMAN BLANCARD.







L'ENFANT DE MANUFACTURE



L'ENFANT DE FABRIQUE [1].



« OUVREZ la bouche, ma petite fille. Ah! oui! très-bien! elles y sont; les voici toutes quatre.

— Bon Dieu! mais elle est bien petite, remarquablement petite!

— C'est vrai, monsieur; mais, vous le voyez, voici le signe irrécusable! Comme je vous l'ai dit, elles y sont toutes quatre.

— Je m'en aperçois; et cependant elle est... bien petite! »

Le lecteur peut considérer les phrases ci-dessus comme faisant partie d'un dialogue entre le chirurgien certificateur et l'inspecteur d'une manufacture de coton, établissement dans lequel se présente comme aspirante ouvrière une petite fille chétive et blême, qui semble âgée d'environ sept ans. Nous sommes certains qu'elle n'a pas

[1] Il y a six ans que l'auteur de cet article hasarda un drame dont le but était de faire appel à la sympathie publique en faveur des enfants de fabrique. Ce drame fut très-sommairement condamné, cruellement maltraité le premier jour, et définitivement enterré à la seconde représentation. Le sujet de la pièce était, disait-on, trivial, et le sujet trop triste. La vérité est que ce n'était pas alors la mode de feindre de l'intérêt pour les détails obscurs et grossiers de la vie humaine, et que l'auteur fut puni d'être venu trois ans trop tôt.

un jour de plus ; et pourtant, après qu'elle a soumis sa bouche à la savante inspection de l'homme compétent, M. Énamel, on lui reconnait l'âge voulu par la loi, neuf ans accomplis ; et en conséquence, en vertu de l'acte du parlement, elle est admissible à titre d'ouvrière dans la manufacture de Brown et Jones, qui, à l'instar des autres fabricants, ont fait des dents l'indice de l'âge, indice que les gens de métier regardent comme presque infaillible[1].

« Eh bien, si vous en êtes sûr... ajoute l'inspecteur.

— Si j'en suis sûr ! Regardez, monsieur ; ouvrez la bouche, petite. »

Et l'enfant, jetant des regards de détresse sur l'autorité certificatrice, ouvre encore la bouche ; et M. Énamel, montrant à l'inspecteur les dents et les gencives, poursuit du ton d'un professeur, pendant que la douleur produite par la distension prolongée des mâchoires fait rouler des pleurs le long des joues de la petite fille.

« Regardez, monsieur ! Comme je l'ai déjà fait observer, le développement de la neuvième année est complet. C'est dans la neuvième année que les quatre incisives de chaque rangée, qui doivent rester, remplacent les dents de lait ; et la conformité des diagnostics fournis par les dimensions (ne vous démenez pas ainsi, petite), par les dimensions des os maxillaires, prouve que la croissance n'a éprouvé aucun retard, qu'aucune difformité...

— C'est très-vrai, monsieur Énamel ; tout est en ordre sans doute.

— On peut toujours se fier aux incisives, et les voici, monsieur !

Et, d'un air d'aisance et de triomphe, M. Énamel montra les petites chevilles d'ivoire qui décoraient la bouche de l'enfant.

« Maintenant, s'écria-t-il ensuite, passons à une autre. »

Laissons cependant le chirurgien certificateur poursuivre son enquête dentaire, et occupons-nous immédiatement de la petite fille, qui, d'après le témoignage de ses dents, ayant accompli sa neuvième année, court avec joie conter à ses parents sa bonne fortune. Elle est reçue, elle aura des gages ! elle a des dents incisives !

L'enfant de la classe aisée est amené chez le dentiste à la mode (Nicholles ou Cartwright) pour que celui-ci observe et facilite la marche de la nature. Le cher patient, selon qu'il est docile ou rebelle, est tour à tour adouci par la flatteuse assurance qu'il jouira de deux rangées de perles, ou menacé d'avoir des chicots qui en feront un épouvantail. Il passe par les mains de l'opérateur, et fait un premier sacrifice pénible à ce que l'on regarde comme la chose essentielle, l'apparence.

Quoi qu'il en soit, si nous faisons allusion à cette circonstance, c'est uniquement pour qu'on ne nous accuse pas d'avoir pris un sujet traité, il y a quelques jours, par une dame auteur. Il est bon d'établir le droit que nous avons de revenir à un thème sur lequel nous nous étions exercé déja.

(*N. de l'auteur.*)

[1] Voyez *l'Art de juger de l'âge par les dents, considéré dans ses rapports avec les enfants de fabrique*, par Edwin Saunders.

(*Id.*)

Pour cet enfant, le dentiste, malgré la terreur dont il s'environne, est le serviteur de l'opulence, le salarié des parents qui s'évertuent pour embellir leurs rejetons, auxquels ses doigts habiles ajoutent un nouveau charme ou font perdre une défectuosité.

Mais, pour l'enfant de fabrique, le dentiste est un arbitre nommé par le travail, institué son fidéicommissaire pour crier à l'enfance de commencer. Examinant doucement la bouche des enfants du riche, il dit : « Dents, contribuez à sa beauté! » regardant les gencives du pauvre, il prononce ces mots : « Tu as tes incisives, travaille! »

Oui, notre petite fille de fabrique est âgée de neuf ans; ce n'est plus un enfant, c'est un diminutif de femme. Elle a passé ses jeunes années en proie à la pénurie et au besoin. Dès l'âge le plus tendre, abandonnée sans soins, laissée seule des jours entiers, elle n'a point senti les douceurs de l'amour d'une mère, éloignée d'elle par la misère, cette furie qui, veillant au foyer du pauvre, glace, dessèche, endurcit le cœur humain. Ne faut-il pas que la mère aille travailler au dehors pour nourrir sa fille qui reste à la maison? Dieu sait comment celle-ci apprend à marcher? Peu de temps après, un autre enfant occupe le petit nombre d'heures ou plutôt de demi-heures que la mère dérobe au travail; puis vient un autre être sans appui et sans pain, puis un quatrième; et notre petite fille de fabrique se trouve à six ans transformée en nourrice, et berce entre ses maigres bras son frère à demi-nu. Elle n'a pas la force de le porter, mais elle va trébuchant et chancelant avec lui; tantôt elle s'assied au coin des portes, tantôt elle entre dans les allées et les ruelles, où son esprit reçoit les germes de ses dispositions futures. C'est un heureux hasard si elle y trouve de bons exemples, et pourtant, dans le cas contraire, les honnêtes gens s'étonneront un jour de sa dépravation.

Et c'est ainsi que l'enfant passe ses neuf premières années. Quelle enfance! Flétrie, décharnée, usée par les soucis, car ils l'assiégent déjà; le visage rendu pâle et triste par le spectacle de la misère qui l'entoure, elle semble n'avoir jamais été plus jeune; à peine si les années peuvent lui donner l'air plus âgé, tant sa figure enfantine est empreinte d'un cachet de triste maturité. Les plus doux penchants du cœur, la paix et l'enjouement, qui naissent et se développent au sein de l'aisance, les a-t-elle jamais connus? Pour elle, la vie a été sans joie, sans plaisirs, sans ressources, sans pain. Sa demeure a été celle du dénûment; au coin de son foyer, l'homme, le maître de la création, a été l'esclave des besoins les plus vils, et il n'a pas toujours souffert son mal en silence. Que de fois la brutalité d'un époux, l'indifférence d'un père est l'affreux ouvrage de la misère seule! que de fois la manière violente et cruelle dont les pauvres se traitent entre eux n'est que l'explosion sauvage d'une intolérable torture! et notre petite fille de fabrique a vu cela, et l'ombre du mal est retombée sur sa face!!!

Accompagnons l'enfant à la manufacture. Quelle inclémente saison! comme le vent hurle! avec quelle force la froide pluie bat les carreaux! La terre est endurcie par la gelée, la brise fend l'air, la neige couvre le sol. Il est cinq heures du matin; l'enfant est debout, et, à peine couverte par ses tristes haillons, elle descend en grelottant

dans la rue. Pauvre petite! elle a le sang glacé jusqu'aux ongles! Ses souliers, qu'on a raccommodés beaucoup plus qu'ils ne pouvaient l'être, bâillent en une demi-douzaine d'endroits; ses pieds sont meurtris par les engelures, et elle s'avance péniblement. Son père, ouvrier de la même manufacture, la prend sur son dos, et continue sa route en grommelant pour s'éviter de jurer. La petite fille a neuf ans, et, demi-nue, par une affreuse matinée de janvier, dans le froid et l'obscurité, on l'emporte travailler!

Maintenant la petite fille est dans la manufacture. Dès ce moment son enfance cesse complétement; c'est une femme faite, soumise à toutes les peines de l'âge mûr. Neuf heures par jour sont consacrées au travail, le reste des vingt-quatre heures est employé... à quoi? Aux amusements de la jeunesse, aux heureuses et innocentes récréations des enfants, pour lesquels la conscience seule de leur existence est quelquefois une source de vifs plaisirs? Une heure et demie est accordée au déjeuner et au dîner, et si nous rappelons le prix élevé du pain, et le salaire que gagne l'enfant de fabrique, et qui va parfois jusqu'à 4 schillings 6 pences par semaine, nous trouverons qu'une heure et demie pour deux repas est certainement suffisante; il faudrait moitié moins de temps pour les achever tous deux.

Il reste encore plusieurs heures : qu'en fera-t-on? Donnera-t-on à l'enfant les plus simples éléments de l'instruction primaire? Après neuf heures de travail sans relâche, dans une manufacture de coton, que l'intelligence a d'élasticité! qu'elle a d'aptitude à étudier! qu'elle a de force pour feuilleter un livre! qu'elle est propre à recevoir des impressions qui élèveraient l'homme d'un degré au-dessus de l'animal destiné à la boucherie! L'enfant de fabrique revient chez elle, et que peut-elle faire autre chose que dormir, que chercher à oublier le fracas des machines, l'enfer de sons au milieu duquel elle a souffert toute la journée? Qui lui refuserait les douceurs du sommeil, puisque le sommeil peut lui apporter parfois des songes de calme, des visions de bonheur? Que lui importe de lire et d'écrire? Laissons-la savourer l'oubli.

Cependant il nous faut encore retourner à la manufacture. La petite fille est entrée dans le local; elle augmente la foule des pâles enfants déjà à l'œuvre. On nous dira que tous les hommes sont condamnés au travail, et qu'il est plus qu'inutile d'essayer d'éveiller des sympathies pour ceux qui souffrent. Soit; mais, si jamais les anges pleurent, ce doit être lorsqu'en contemplant la perversité, la fourberie, la bassesse, l'hypocrisie et la tyrannie qui règnent sur la terre, ils jettent leurs regards sur les petits ouvriers des manufactures, enfants sans enfance, pauvres Adams en bas âge, gagnant à la sueur de leur front un pain grevé par la loi des céréales.

La petite fille est dans la manufacture; on lui donne une tâche : quel emploi! Elle, l'enfant, est unie, est fiancée au gigantesque moteur, à la machine, être énorme et qui semble une chose vivante, rappelant à l'imagination la puissance et la grandeur des animaux antédiluviens, et qui, comme poussé par un instinct de vitalité, agit avec une persévérance infaillible : monstre de fer dont la vapeur est le pouls.

C'est le destin qui force l'homme à travailler tandis que les machines travaillent. C'est étrange, n'est-ce pas, bonnes gens élevées au-dessus de la condition des victimes

de l'atelier, vous qui prenez plaisir à voir les fronts sereins, les lèvres fraiches et les yeux riants de vos enfants! Aux mouvements du fer, mouvements d'une précision mathématique, répondent ceux des os et des muscles d'enfants à demi décharnés! Des membres faibles et fragiles sont auprès des valvules de métal; le piston bat côte à côte avec le cœur humain!

L'assourdissante monotonie de la machine, la chaleur étouffante qui s'élève parfois à 98° Farenheit, le bruit incessant, la nécessité d'une application constante de la part des ouvriers, rendent le lieu et le métier intolérables. En réfléchissant sur la véritable injustice sociale qui condamne les enfants à la machine, et en regardant une étoffe de coton, nous répétions ces vers d'une ode de Gray :

Regardez cet affreux tissu,
Il est fait d'entrailles humaines.

Les enfants de fabrique n'ont-ils aucune espèce de récréation? Ne leur procure-t-on aucun moyen de charmer l'ennui de leurs occupations? N'est-il point de faux-fuyant qui leur permette de s'abuser un moment sur le malheur de leur position? Rien ne leur fait-il entrevoir la moindre jouissance? Si le lecteur s'est posé cette question, nous sommes à même de lui répondre : Dans quelques manufactures, les enfants à l'ouvrage ont la permission de chanter; ils peuvent unir leurs voix pour rendre grâces. Quand nous employons ce mot *rendre grâces*, nous voulons dire que les chansons profanes sont rigoureusement interdites, et que les enfants sont tenus de se borner à exécuter des hymnes; et, comme s'ils voulaient étouffer le bruit de la machine tyrannique, ils les chantent avec une piété résolue, que certaines gens trouveraient excessivement gracieuse, lesdites bonnes gens ne découvrant dans les paroles prononcées aucun reproche, aucune satire préméditée.

Cependant il y a des hommes qui, lorsque les enfants de neuf ans, condamnés à travailler neuf heures par jour, moyennant trois shillings par semaine, entonnent l'hymne suivant, peuvent se sentir une velléité irrésistible d'établir un contraste entre la condition des chanteurs et les vers qu'ils débitent.

Auprès des bords de ton eau qui murmure,
O Siloé, le lis dans la verdure
De son calice étale la blancheur;
Sur le penchant de la riche colline
Croît de Sharon la rose purpurine,
Dont la rosée augmente la fraicheur.

En contemplant les figures ruisselantes des enfants exposés à une température de quatre-vingt-dix-huit degrés, qui ne verrait un douloureux reproche dans cette aspiration presque involontaire au ruisseau de Siloé! Il est impossible qu'un homme, fût-ce un homme riche, très-riche, n'éprouve un soudain serrement de cœur, si, en entrant dans la manufacture, il entend les enfants s'écrier d'une voix perçante :

Dieu vengeur, lève-toi! Juge de l'univers,
Confonds tes ennemis, terrasse les pervers.

Ou supposons que la journée de travail soit près de finir, et que les enfants, avant de quitter la manufacture, se réjouissent en chantant :

Combien elle a d'attraits! qu'elle est brillante et belle
La céleste cité qui durera sans fin!
Car elle a pour flambeaux de lumière éternelle
La gloire du Très-Haut et de l'Agneau divin.

Car les perles et l'or parent ses avenues;
Elle eut pour ouvriers les anges du Seigneur,
Et ses murs sont formés de pierres inconnues
Dont les regards humains ignorent la splendeur.

Quelles espérances, quels désirs! Voilà des mots qui, tombant avec permission de l'autorité supérieure des lèvres pâles d'enfants mal vêtus, mal nourris, excédés d'ouvrage, doivent consumer comme du feu le cœur de l'avarice! Voilà pour l'égoïsme mondain le plus subtil, le plus terrible des poisons, que les jeunes chanteurs tirent involontairement du jardin de Salomon! On leur permet de fredonner les préceptes de la Bible, et pour le palais de l'homme du monde les pommes d'or se changent en cendres brûlantes. Combien le diable doit rire de l'insensibilité, de la sottise et de l'hypocrisie de ceux qui encouragent ces chants d'hymnes et de psaumes, cette raillerie de la misère, cette amère critique du dénûment d'ici-bas et de l'iniquité d'ici-bas. Oui, il n'y a pas un mot de la Bible qui ne soit un trait lancé contre le cœur de pierre de l'injustice humaine, pas un mot qui ne soit une flèche garnie de plumes immortelles.

Cependant, pour poursuivre notre enquête sur la destinée de notre fille de fabrique, qui a cessé d'être un enfant, un petit nombre d'années a passé sur sa tête, et à seize ans au plus elle est probablement épouse; son mari peut avoir un an de plus qu'elle.

Alors tous deux recommencent la misérable histoire de leurs parents; c'est la même race hâve et rabougrie, la même offrande de chair et d'enfants à la machine de Moloch; ce sont les mêmes privations, les mêmes ennuis, le même désespoir, et puis la même union prématurée, la même progéniture pâle et débile.

N'y a-t-il aucun remède à cet état de choses? Les triomphes de l'homme d'intelligence, qui soumet et dirige les éléments, sont-ils à l'avantage d'un petit nombre seulement, et au détriment des masses? la vapeur n'est-elle qu'un géant sans frein, fait pour broyer et mutiler les os des malheureux; ou bien est-elle un agent bienfaisant, qui pourvoit aux besoins de la grande famille humaine, en améliore la condition, et lui donne des loisirs dorés dont elle peut profiter pour se perfectionner et chercher à savoir le but et la fin de son existence? A cette question, bonne pour un collége d'utopie, nous croyons entendre le rire railleur des gens du monde; nous voyons le mépris plisser leurs lèvres à cette sotte demande, digne d'un habitant de Bedlam!

« En sera-t-il toujours ainsi? » disions-nous, en visitant diverses fabriques de la sombre ville de Manchester, et en voyant cette race misérable et chétive d'hommes et de femmes, d'enfants plus misérables encore, las et le cœur malade, quittant l'atelier pour leurs sales demeures.

« En sera-t-il toujours ainsi, ou la génération présente est-elle destinée à voir la fin de cette crise et l'aurore d'un jour plus brillant qui va naître pour le pauvre? La race actuelle est-elle seule condamnée à rester dans le dégoût, ayant la faim pour compagne de voyage, et la terre promise doit-elle être l'héritage de la génération à venir? Les neveux des hommes d'aujourd'hui savoureront-ils l'huile et le miel, quand les sauterelles ont été la plaie de notre époque? En sera-t-il toujours ainsi? » nous demandions-nous.

Comme nous étions assis au coin du feu de l'auberge, la tête penchée sur la poitrine, les yeux demi-fermés, dans un état de somnolence, un grand événement eut lieu tout à coup: tout le travail humain fut accompli par la vapeur. Il n'y eut plus d'occupation pour les bras des prolétaires, et les machines étaient la propriété sacrée d'un petit nombre, qui, possédant ainsi les sources de toute jouissance, étaient les maîtres du monde. Manchester était comme une ville frappée par la peste. Ses habitants ressemblaient à des bêtes fauves; l'herbe croissait sur le seuil des fabriques, et le hibou remplissait de ses cris la place du marché. La désolation régnait en tous lieux, et cependant elle n'annonçait aux hommes que la plus noble victoire remportée par l'intelligence; la plus grande découverte dont pût se glorifier l'esprit humain venait d'être achevée sur la terre. On le disait, et les hommes jetaient autour d'eux des regards mornes, et riaient du rire de l'idiotisme. Ils montraient les joues décharnées de leurs enfants, les visages hagards de leurs femmes, et le nourrisson suspendu à la mamelle desséchée de sa mère.

Et pourtant il y avait des gens qui enseignaient aux hommes à être patients, qui leur prêchaient une régénération, qui proclamaient l'avénement d'un être qui, quoique hideux en apparence et cruel dans ses actes, serait le champion des droits de l'homme, le dispensateur bienfaisant des fruits de la terre, de tous les biens accordés par la Providence à ses créatures. Mais, malgré ces promesses, les hommes mau-

dissaient cet être comme un monstre, un démon, un mauvais génie, qui riait de la faim des pauvres et s'endormait au bruit de leurs gémissements. Il avait privé des milliers de malheureux de leur pain pour gorger quelques privilégiés. C'était sous ces couleurs que se représentaient les hommes dont le feu dévorant de la famine desséchait les cœurs.

Enfin, se dépouillant de son aspect terrible, cette puissance si chargée de malédictions se révéla sous sa véritable forme. Que de grâce il y avait dans son aspect! Quelles paroles douces et musicales coulaient de ses lèvres! C'était la science; elle parla, et les sauvages cœurs des mortels s'adoucirent; leurs yeux se dessillèrent; une nouvelle vie ranima leurs veines; leurs alarmes se dissipèrent; et en entendant la science, les masses s'agenouillèrent avec amour et soumission.

« Le mal qui a été fait, dit-elle, les souffrances infligées à l'humanité, étaient la conséquence inévitable, nécessaire, de l'état où je me trouvais. Les hommes se sont sacrifiés à mon enfance; il est juste que, dans la maturité de ma force, la famille humaine recueille les fruits de ma bonté. Je semblais agir pour le bonheur d'un petit nombre et le désespoir de la foule, et pendant un temps, par une invincible fatalité, le petit nombre fut dans l'abondance, et la multitude eut faim. Maintenant, la science, dans toute la plénitude de son pouvoir, accomplit presque tout travail; la science a cessé de recevoir la loi de quelques accapareurs; elle s'emploie pour le genre humain. Ainsi le dénûment, les peines, l'injustice qu'ils fomentaient, vont disparaître de la terre; et les lumières, et des pensées d'ordre et de paix, fruits d'innocents loisirs, vont donner à l'image de Dieu de la noblesse et de la douceur. »

Des pas pesants me réveillèrent et détruisirent cette vision; c'étaient ceux d'un commis-voyageur qui allait sonner pour demander ce qu'il lui fallait, un sixième verre de grog.

« Monsieur, me dit-il, je vois par le journal qu'on va s'occuper encore des enfants de fabrique. Quant à moi, je persiste à croire que les choses sont bien comme elles sont. »

Et le voyageur de commerce développa la belle philosophie du gousset, la profession de foi des honnêtes gens qui n'ont jamais assassiné, ni laissé protester un billet.

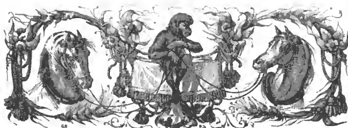
Mais les choses ne peuvent être ainsi; il est impossible à la science de changer le quartier de Seven-Dias en jardin des Hespérides, ou faire couler dans Holywell street le lait et le miel; mais le temps approche où, grâce à sa sagesse et à sa bonté, les maux qui, dans ce moment, rongent comme des ulcères le corps social, seront mis au nombre des cruautés du temps passé. Encore une génération, et ceux qui insistent sur la nécessité de maintenir la condition actuelle des jeunes enfants de fabrique prendront place à côté des admirateurs de la torture, des défenseurs de la valeur sociale de la question ordinaire et extraordinaire.

DOUGLAS JERROLD.


BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE



LE CONDUCTEUR D'OMNIBUS



LE CONDUCTEUR D'OMNIBUS.



'EST un personnage de nouvelle invention. Il appartient à l'ordre équestre; il est négligé dans son costume, maître absolu dans sa condition subalterne, doué de qualités diverses. Son occupation consiste à danser éternellement en l'air sur un sale morceau de bois de douze pouces de long sur neuf de large, à faire entrer les gens dans une grande boîte oblongue appelée *omnibus*, à les en faire sortir, et parfois à lever la main et à vociférer le nom de quelque localité éloignée. On lui a récemment donné une plaque qui assigne un caractère spécial à son extérieur d'ailleurs sans marques distinctives. Dans certains districts on l'a mis en livrée, et bien que ce nouveau vêtement le rehausse sous le rapport de la propreté, et peut-être de la civilité, il le rabaisse singulièrement sous celui de l'indépendance, et tend à faire de sa plaque un cachet de servitude. La plaque et la livrée sont loin d'être aussi pittoresques que la tournure libre et négligée de ses habits. Toutefois la tribu en général ne porte point ce signe de domesticité; les vêtements des conducteurs varient et passent par tous les degrés possibles de décence et de désordre, se rapprochant tantôt de ceux d'un commis aux écritures, tantôt de ceux du vagabond mal coiffé qui a été mis à la porte de neuf écuries, et qui boit, fait tapage et effraie les vieilles dames sur le trottoir de toutes les tavernes où l'on veut bien l'endurer.

Quelquefois, mais rarement, le conducteur joint d'excellentes manières à une excessive propreté; il témoigne une attention respectueuse pour les dames en général, et une patience spéciale et consolatrice pour les rhumatismes des vieilles *ladies* qui montent et qui descendent. Il appelle la petite fille « ma toute belle, » et est regardé lui-même comme bel homme par la jeune femme, surtout s'il a le teint frais et fleuri. Bien plus, dans l'expansion de sa bienveillance, il donne du monsieur au

cocher (ordinairement son inférieur en grade); on l'a vu même, durant une légère affection de poitrine ou une légère attaque de pulmonie (car il lui eût sans doute donné ce dernier nom), détourner la face avec une touchante prévoyance, et tousser élégamment dans un mouchoir!

Mais cet excès d'urbanité est particulier à ceux qui ont le génie inné de la servitude, et l'on ne saurait s'y attendre de la part de la confrérie en général. Pour rendre justice à la vigueur avec laquelle ils s'accrochent à leur charge, les conducteurs semblent s'occuper aussi peu de leur toux que de celles des personnes les plus vénérables et les plus expectorantes qu'ils pressent de monter en disant: « Allons, madame, s'il vous plaît; les voyageurs attendent; nous serons bien heureux si quelqu'un de nous n'attrape pas un rhume par cette belle soirée. » Il faut une pluie qui change en torrents les gouttières et qui déblaie toute la rue de passants, pour déterminer un stoïque de leur espèce à endosser son manteau de toile cirée.

Les autres variétés de la classe sont:

1° Un individu moitié rustre, moitié civil, qui vous surprend par une alternative de bon sens et d'impertinence, et qui est probablement un cocher de bonne maison mis à la réforme;

2° Un personnage de singulière allure, qui est ou un propriétaire [1], ou un homme qui prétend avoir été dans une position plus brillante. Ses confrères le regardent comme un vrai *gentleman*, parce qu'il emploie des termes choisis, et qu'il leur donne le ton: c'est généralement un ex-petit marchand dont l'imprudence et les folies ont causé la ruine;

3° Un enfant à l'air doux mais chétif, qui s'enivre, et dont on peut dire que son aspect fait saigner le cœur;

4° Une autre espèce de garçon tantôt grave et tantôt jovial, qui vous inspire de la pitié par son extérieur malingre, et vous charme par le caractère résolu qu'il annonce;

5° Enfin, une troisième espèce de garçon, très-fier de sa personne, précoce, déplaisant, qui se tient sur son gradin avec les airs d'assurance d'un homme de quarante ans, le menton enfoncé dans sa cravate, mis avec recherche, faisant des signaux à droite et à gauche avec le doigt levé et une expression d'énergie et d'indifférence à la fois, et criant d'une voix grêle et juvénile: « Banque! Banque! Cité! Cité! Whitechapel! » C'est probablement le fils ou le neveu d'un propriétaire; il est par conséquent trop grand et allié à de trop hauts fonctionnaires pour être d'une civilité remarquable: il ne peut faire ceci ou cela parce que c'est contraire aux règlements; cependant il oublie de rendre la monnaie, et commet d'autres légères irrégularités du même genre, parce qu'il se pique de s'y entendre. Il a des prétentions à être avec les jeunes filles sur le pied de l'intimité. Sa figure est prématurément replète et fleurie, grâce au *gin* et aux beefsteak; et il est en beau chemin, le pauvre garçon! lorsqu'il aura

[1] En Angleterre chaque omnibus est généralement une propriété particulière. (*V. du T.*)

attrapé la trentaine, de se trouver plus vieux qu'il ne désire l'être, et de s'apercevoir qu'il n'y a pas de plus grand plaisir au monde que d'envoyer au diable ceux qui trouvent dans la vie un plaisir quelconque.

Le lecteur nous pardonnera de nous échauffer la bile en traçant ce portrait ; nous dirons donc sérieusement : Au nom de Dieu, parents de toutes les classes, n'élevez pas vos enfants pour en faire des sots hypocrites, malappris, importants ou efféminés ; mais employez toutes vos forces pour les empêcher, si vous le pouvez, de prendre dans la vie, soit derrière un omnibus, soit sur le siége élevé d'un équipage, une position qui leur fasse croire qu'ils ont atteint cette fausse et prétendue sagesse, cette ridicule ignorance appelée mal à propos connaissance du monde.

Revenons au type général du conducteur. Il connaît réellement les hommes, car il sait que le petit jeune homme ci-dessus mentionné est un sot. Vous le voyez, revêtu de son costume de pluie, représenté en tête de cet article. C'est un spécimen à peu près complet de la classe à laquelle il appartient.

Il est civil ou impudent suivant les circonstances; civil en général, parce que c'est dans son intérêt, et qu'après tout ce n'est pas un méchant homme.

Le conducteur d'omnibus est enjoué avec ses camarades aux portes des tavernes, c'est-à-dire qu'il leur jette leurs chapeaux dans la boue, et qu'il ramasse le sien avec un certain nombre de jurons. Il n'a pas eu l'œil poché depuis la dernière foire de Saint-Barthélemy [1]. Il a de l'estime pour la bonne femme qui lui tient son souper chaud tous les soirs, et souhaiterait seulement qu'elle ne fût pas si cancanière. Il passe la moitié de son temps à améliorer sa santé par l'exercice en plein air, et l'autre moitié à la ruiner à force de *gin* et de bière. Il désire avec ardeur une belle matinée et une soirée pluvieuse, parce que l'une décide les gens à sortir, et l'autre à rentrer. Il n'a point de dimanches, point de jours de repos; songez-y bien, vous qui cherchez une excuse à ses imperfections.

Si deux personnes au delà du nombre voulu sont admises dans l'omnibus, le conducteur rejette sur les voyageurs la responsabilité de cette illégalité flagrante, et prétend que ce sont eux qui ont consenti librement à recevoir ces dames (deux marchandes de la halle à lui connues). Il croit que tous les autres conducteurs ont tort d'essayer de le dépasser ou de saisir à la volée ceux qui allaient monter dans son omnibus, mais il leur rend la pareille sans le moindre scrupule. S'il se présente quelqu'un pour occuper la dernière place, qu'il vous a promise, il ne vous la garde pas une seule minute; si vous avez laissé tomber un shilling dans la paille, il ne peut jamais se procurer de la lumière; cependant il passera une demi-heure à se chamailler avec l'individu qui ne veut payer que la moitié du prix fixé ; et s'il a laissé tomber lui-même une pièce de douze sous, il trouve immédiatement un flambeau.

Le conducteur d'omnibus accorde une course gratis à ses favoris et favorites, notamment à de petits garçons du voisinage qui causent avec lui et vantent son mérite

[1] Le quartier où se tient cette foire est *la Courtille* de Londres.

(*N. du T.*)

à leur famille. Il entre dans l'omnibus le soir, quand il fait mauvais, s'il y a place. Il prétend quelquefois à tort que vous lui avez fait signe, arrête sa voiture, et vient vers vous en courant, pour vous contraindre en quelque sorte à monter. S'il a peu de monde, il conduit aussi lentement que possible ; et, dans le cas contraire, il mène avec la rapidité du meilleur coureur (le cocher et lui étant généralement du même avis sur ce sujet). Il ferme la portière avec une merveilleuse douceur, eu égard à son énergie ordinaire : il lui est arrivé d'écraser une phalange du doigt d'un enfant. Il crie: « Serrez les rênes! » partout où l'omnibus va s'arrêter, comme si les cochers avaient l'habitude de les tenir lâches. Il va toujours directement à l'endroit dont on parle, surtout s'il voit que son interlocuteur est une femme délicate qui ne saurait bien discuter le point. Il ne se serait jamais douté, assure-t-il, qu'elle disait *Kennington* et non pas *Kensington*, ou bien qu'elle ne savait pas qu'elle aurait un mille et demi à faire à pied.

Après dîner, le conducteur est plus aimable qu'auparavant, pour des raisons également bien connues des habitués du Cheval-Noir et de la taverne de Bellamy. Il se souvient à merveille qu'on lui doit six pences, et n'oublie pas moins aisément qu'il a été perdu un paquet contenant un homard. Il n'est jamais aussi heureux (excepté en se mettant à table pour manger) que lorsqu'il a son omnibus trop plein, qu'il est parvenu à se faire payer des places de contrebande, ou qu'il s'est permis quelque autre tour pour se dédommager de sa probité habituelle. Alors il monte sur le marchepied avec plus de vivacité qu'à l'ordinaire, s'écrie triomphalement : «Complet! » et s'en va dansant sur ledit morceau de bois, et tout fier de sa supercherie.

Voyez les tentations auxquelles il est exposé ; songez au prix des petites sommes qu'il peut percevoir, aux jeunes voyageurs inexpérimentés qu'il peut tromper, aux velléités qu'il forme constamment d'accaparer des six pences. Observez aussi combien certaines gens sont exigeants, et qu'il n'est pas toujours responsable des premières causes de leur mécontentement. On s'est plaint dernièrement dans les journaux de ce que les omnibus avaient grand tort de laisser écrire sur eux les mots Oxford-Street et Peccadilly, tandis qu'au lieu de traverser ces rues ils ne faisaient que passer auprès. Ce qu'il y a de plus grave, c'est que, quand vous faites cette observation au conducteur, et lui donnez avec indignation des preuves sans réplique que vous avez à aller plus loin, et que vous serez obligé d'aller à pied, au lieu de compatir aux douleurs de vos rotules, il vous répond froidement : « Oxford-Street est droit devant vous; prenez un cabriolet ; » ajoutant à haute voix et avec insouciance: « Tout est en règle ; marchons, Williams ! »

Admettons un moment, car nous n'avons pas de preuves du contraire, que le plaignant n'ait jamais induit personne en erreur, pas même sur le prix d'un véritable cigare de la Havane. Nous dirons, en premier lieu, que c'est une classe d'hommes éminemment respectable, celle des propriétaires, gens bien mis, et connus pour avoir plusieurs cabriolets à leurs ordres, qui sont cause de ce qu'on met les mots Oxford-Street et Peccadilly sur les omnibus qui ne font que passer auprès de ces quartiers. Cette inscription mensongère ne blesse d'ailleurs en rien le caractère moral, qu'ils ne doivent souvent qu'à leur costume ; implique-t-elle que l'omnibus

mène directement dans Oxford-Street et dans Peccadilly? Pas plus que Watford ou Barnet écrits sur une voiture publique n'annoncent qu'on n'ira que jusqu'à ces villes, ou qu'on fera pour vous autre chose que de vous y déposer, en vous laissant le soin de vous rendre dans le quartier qui vous conviendra. Il serait désavantageux au public de ne pas avoir sur les omnibus le nom d'Oxford-Street; mais c'est au passant qui l'aperçoit à en tirer la déduction logique, et, s'il l'interprète mal, la faute en est à lui. Nous voudrious que notre ami le conducteur ne fût jamais plus coupable qu'en cette occasion; nous prenons la liberté de penser qu'il a grandement raison, et qu'il rend en quelque sorte le bien pour le mal, en répondant à l'indignation de son interlocuteur par le conseil de prendre un cabriolet, et en évitant philosophiquement toute discussion ultérieure par cet ordre donné au cocher : « Marchons, Williams. »

Nous sommes loin de rien dire pour défendre les méfaits positifs que nous avons appris parfois, et que commettent des hommes de cette classe, dont leurs confrères parlent en secouant la tête, et en s'étonnant de ce que Dick ou George se soient si mal conduits.

« Mais, vous voyez, monsieur, c'est toujours dans l'après-midi, et, quand le vin est dedans, l'esprit est dehors, et Dick n'a jamais sa raison lorsqu'il sort de la taverne; et, vous le savez, monsieur, les *gentlemen*, quoiqu'ils soient dans leur droit, sont souvent très-insupportables, et Dick se considère comme un peu *gentleman*, parce que c'est le neveu d'une dame qui a un omnibus à elle. »

Malgré cela, nous ne nous constituons pas son avocat, pas plus que nous ne nous établirions celui d'un marquis ou d'un comte. Nous abandonnons tous les coupables, à quelque classe qu'ils appartiennent, lords, bourgeois, ou conducteurs; mais cependant nous ne laissons pas, à cause d'eux, lords, bourgeois, ou conducteurs en bloc. Un jeu franc et ouvert, voilà ce que nous exigeons de tous et envers tous, sans en excepter les rigoristes, espèce d'êtres fort intolérables, surtout lorsqu'ils ferment les yeux sur le vice enivré de champagne, et qu'ils les ouvrent grands comme des soucoupes sur l'iniquité des buveurs de *gin*.

Maintenant, comme le public est dans l'habitude de voir les conducteurs en butte à une foule d'accusations, et que le présent article est le seul où l'on a tenté d'examiner impartialement les pièces du procès, nous ferons observer secondairement que les *gentlemen*, aussi bien que les conducteurs, sont quelquefois très-intolérables, et que les conducteurs reçoivent de bien mauvais exemples des voyageurs qu'ils conduisent, entre autres, ceux-ci :

Voyageurs jurants (si le conducteur jure, on lui en fait toujours un grand crime).

Voyageurs avinés, très-communs le soir dans les omnibus.

Voyageurs qui laissent tomber dans la paille des souverains qu'ils n'ont jamais eus.

Voyageurs qui n'auraient jamais cru que l'on payât un shilling, et qui font à ce sujet, durant une demi-heure, des mensonges et du tapage.

Voyageurs insolents et de mauvaise humeur, qui mettent leurs pieds en travers devant la portière, et qui font trébucher tous ceux qui entrent.

Voyageurs impatients et étoonés, qui ne sont pas plutôt assis, qu'ils se plaigoeot de la honteuse leoteur de l'omnibus, et menaceot de sortir (eux-mêmes ont fait attendre cent fois).

Voyageurs qui ont été de l'endroit du départ à la première station, et, sous prétexte que l'omnibus tarde d'une minnte à partir, descendent, et ont ainsi leur course pour rien.

Voyageurs corpuleots, qui occupent trois places, et voot poor leors six pences de Mile-End jusqu'à Paddington.

Voyageurs maigres, qui, d'un too d'autorité, font arrêter l'omnibus lancé au graod trot, et refusent d'y entrer à cause de trois personnes grasses qui s'y trouveot.

Voyageurs qui détesteot dans les conducteurs la grossièreté et l'emportemeot, à tel point qu'ils grondeot et s'irritent à la moindre impertinence d'uo homme mortellement fatigoé, et, pour le réformer, lui répèteot à satiété qu'il n'est qu'un coquio.

Voyageurs qui s'iodignent qu'on laisse eutrer d'autres *gentlemen* et même des dames, lorsque l'omnibus est complet, bien qu'il fasse un temps effroyable. La justice et les règlements, disent-ils, doiveot l'emporter sur toutes considérations de dangers d'attraper des rhumes, de fièvres, de fatigues, d'enfance, de sexe, et autres, excepté celle de leur propre personne, qui probablemeot a souvent profité de l'illégalité dont ils se plaigneot. Noos avons vu cela.

Voyageurs (et voyageoses analogues) qui, étaot venus pour six pences de Blowbladder-Lane, demandent qu'est-ce quo cela signifie, et pourquoi on les arrête dix portes plus loin que la leur, et oon pas précisémeot en face de leur domicile.

UNE VOYAGEUSE.

Holà! holà! où va-t-il? Arrêtez! arrêtez! arrêtez, vous dis-je!

LE CONDUCTEUR.

Serrez les rênes! Je vous demande pardon, madame, nous sommes seulement quelques portes plus bas.

LA VOYAGEUSE.

Quelques portes! Il y en a une donzaioe. Pourquoi ne reculez-vous pas? Croyez-vous que je vais sortir et faire tout ce chemin-là dans la boue?

LE CONDUCTEUR.

Il est très-difficile aux chevaux de reculer ici, madame; mais le pavé est propre.

LA VOYAGEUSE.

Je me moque de vos chevaux! Que voot deveoir mes souliers? je serais charmée de le savoir; et ma robe, — heio, monsieur?

LE CONDUCTEUR.

Mon Dieu! madame, le pavé est aussi sec que l'œil d'une veuve.

LA VOYAGEUSE.

Je ne suis pas veuve, malhonnête; je suis mistress Blenkinsop. Vous me connaissez assez bien; et si vous ne reculez de suite, je me plaindrai à l'administration.

DES VOYAGEURS, *intervenant.*

Mais, madame, le pavé n'est réellement pas humide, et vous nous faites tous attendre.

LA VOYAGEUSE.

Ai-je payé, ou n'ai-je pas payé? et si j'ai payé, n'ai-je pas le droit d'être descendue à ma porte? C'est l'insolence de ce drôle qui m'exaspère; il veut me vexer : je l'ai vu sourire aujourd'hui quand je suis montée.

LE CONDUCTEUR.

Vous faut-il un cabriolet, madame?

LA VOYAGEUSE, *se retournant d'un air de triomphe au moment de sortir.*

Là! voyez-vous l'impudence de cet homme! Allons, laissez-moi descendre. Oh! vous me le paierez, mon cher! Je ne suis pas femme à me laisser vexer, quel que soit l'avis des autres.

Exit mistress Blenkinsop, *fat, fair and forty*[1] : charmante combinaison d'F, mais non en ce cas. Qu'elle est différente de la gracieuse créature qui est descendue quelques minutes auparavant, et qui s'était assise sur les genoux d'un voyageur pour faire place à la grosse publicaine!

« Quelle est donc cette puissante mistress Blenkinsop? demande un voyageur placé près de la porte.

LE CONDUCTEUR.

C'est la femme d'un charentier, monsieur, qui a acheté une petite maison de campagne ici, à Pig-Hil-Row. C'est une belle dame, ma foi!

LE VOYAGEUR.

Elle a de l'argent, je le présume?

LE CONDUCTEUR.

Une mine d'or, monsieur, et elle est maîtresse de ses actions, les dimanches et les autres jours; son mari vient la voir une fois par semaine, et amène un ami qui le présente à sa femme.

LE VOYAGEUR.

Qui le présente!

LE CONDUCTEUR.

Oui, monsieur; qui dîne avec lui, passe la soirée tranquillement à boire du grog au rhum, et dont la présence empêche qu'on ne lui jette quelque chose au nez.

[1] George IV disait que pour qu'une femme lui plût il fallait qu'elle fût *fat, fair and forty* (grasse, blonde et âgée de quarante ans). (*N. du T.*)

LE VOYAGEUR.

Quelque chose au nez!

LE CONDUCTEUR.

Oui, monsieur, ses défauts, et ses écarts de ce qu'elle appelle les convenances. J'ai entendu le premier commis de notre maître en faire des gorges chaudes, et notre maîtresse en riait tant, que tous les verres tintaient dans le comptoir.

LE VOYAGEUR.

En tout cas, elle n'a pas l'air d'une personne bien sensée.

LE CONDUCTEUR.

Mais, voyez-vous, monsieur, lorsque les gens n'ont pas reçu d'*inducation*, et qu'ils ont cependant une espèce d'esprit naturel, et ont gagné un peu d'argent, ils s'imaginent qu'il n'y a rien au monde de comparable à eux; ils se fâchent et tempêtent pour des riens, et plus ils font les gros yeux, moins on les estime. »

De fait, le conducteur d'omnibus voit beaucoup de choses, et s'il a assez de cervelle pour ne pas se gâter, il devient philosophe sans le savoir.

Mores hominum multorum vidit et *urbis*.

Sous mille aspects divers il voit l'humanité,
Et gagne la sagesse à courir la cité.

A parler franchement, et à la faveur de l'esprit philosophique du jour, nous connaissons peu de personnes plus respectables, eu égard aux tentations qu'il lui faut surmonter, qu'un bon conducteur d'omnibus, père de famille, honnête, d'une probité raisonnable, intelligent, illettré, qui porte de sales gants de couleur brune, et, dans les temps de pluie, a le cou enveloppé d'un vieux mouchoir que lui a donné sa femme, et se tient sur le marchepied calme et recueilli en lui-même, indiquant attentivement aux piétons la Banque et le quartier de Mile-End, et discutant quelque point de la vie et des mœurs du jour avec le *gentleman* placé près de la porte. Nous n'avons aucun mépris pour sa plaque; nous respectons ses tendances et ses désirs; en examinant attentivement son gilet, nous nous applaudissons de voir avec quel art sa femme en a raccommodé les boutons. Il a suivi un cours de science du bien et du mal; il les a observés en lui-même et dans les autres, et, s'il n'y a pas chez cet homme une disposition innée à l'escroquerie et à l'égoïsme, de semblables expériences enfantent chez lui ce que le poëte appelle l'esprit philosophique. Pourvu que vous le traitiez avec la politesse convenable (et ceux qui crient et menacent sans cesse du *policeman* sauront que la politesse est le meilleur moyen d'en avoir raison), rien ne pourra l'émouvoir... si ce n'est le voyageur qui a oublié ses six pences dans la poche de son autre gilet.

LEIGH HUNT.





LE COMMON-INFORMER.



LE COMMON INFORMER[1].



ON opinion est…

(Ici nous osons réclamer du lecteur l'attention la plus respectueuse pour l'opinion du vicomte Melbourne, premier ministre, telle qu'elle a été exprimée dans la chambre des Lords, la seconde année du règne de la virginale Victoria.)

« Mon opinion est que, quelque brillant que soit le talent d'un homme, quelque grand que soit son génie, la profession dont je parle (c'est-à-dire la magistrature) éteint l'intelligence et émousse les facultés de l'esprit, et c'est une règle presque sans exception. » Le journaliste ajoute entre parenthèses : (Hilarité prolongée [2].)

Donc, si nous en croyons lord Melbourne, nous devons éprouver un vif sentiment de pitié pour tous les présidents de cour passés et à venir, pour tous les juges, avocats du roi, défenseurs, etc.; nous devons, l'œil en pleurs, les voir se rapetisser, se détériorer, s'amoindrir. Les flambeaux des cours, malgré leur éclat constant, ne sont que de méprisables lanternes; les hautes colonnes de la loi ne sont que des colonnes déplorablement torses.

Ainsi, quand nous lisons les noms des victimes appelées à juger les hommes, nous

[1] Sorte d'agent judiciaire chargé de découvrir et de constater les contraventions à certains règlements : par exemple, de poursuivre les propriétaires de voitures non numérotées, les maîtres de taverne chez lesquels on fait de la musique sans autorisation, les jeux, les loteries clandestines, etc.; il veille à l'application des statuts ordinairement interprétés au détriment des classes pauvres et nuisibles à leurs intérêts. Aussi est-ce un personnage généralement détesté.

(*N. du T.*)

[2] Voyez le discours de lord Melbourne sur le bill relatif au gouvernement américain, 10 août 1838.

(*N. de l'auteur.*)

devons voir en elles des malheureux condamnés à une inévitable dégradation d'intelligence, à des exercices journaliers qui faussent leur esprit, à une atmosphère qui obscurcit et ternit leurs plus brillantes facultés. Toutefois une réflexion doit les consoler, c'est qu'avec tous ces désavantages évidents, ils sont désignés pour servir aux autres de conseils et de guides; bien que leur esprit soit émoussé, il est le mentor de celui de leurs concitoyens, et si leurs capacités intellectuelles sont enchaînées, elles sont à l'unisson de celles de leurs frères, et par cela même propres à leur rendre service.

Or, puisque telle est l'inévitable condition des hommes destinés à étudier les beautés transcendantes de la loi, quel doit être le triste état des malheureux individus qui se sont voués à en connaître à fond les imperfections? Si un docteur en droit est un être abruti, que sera donc un *common informer?* Mais le fâcheux effet de ses études n'est que trop sensible sur son visage.

Le *common informer* réunit sur sa physionomie la finesse dangereuse d'un habile procureur et la vivacité d'un filou : nous avons vu un *common informer* dont la figure nous faisait l'effet de celle d'un furet rasé, et nous croyons en avoir trouvé la véritable raison.

On dit que les enfants à la mamelle, dont les yeux sont constamment levés vers le visage de leur mère, contractent avec elle une certaine ressemblance. Le *common informer*, dont les regards sont constamment fixés sur les détours et les subtilités des statuts, acquiert une expression de fourberie, de bassesse, de demi-sagesse, d'avidité, qui trahit les études qu'il affectionne. Le *common informer* est de fait l'enfant, le rejeton légitime du mauvais législateur, et il s'ensuit que le très-noble marquis de *** peut, sans le savoir, être le père législatif d'un Johnson et d'un Pyers !

Mais, nous objectera-t-on, malgré la haine dont on l'entoure, malgré les injures qu'on lui prodigue, le *common informer* est peut-être un homme utile et bienveillant. Ses fonctions, si suspectes, si méprisées de tous, peuvent souvent venir à l'appui de la sagesse législative, et assurer à la société les bienfaits de la philanthropie parlementaire. Louanges lui soient rendues quand tel est son dessein ! C'est alors un personnage moral, un philosophe qui, sous un titre odieux, travaille à faire observer les bonnes lois. Sous ce point de vue il est digne d'estime ; mais malheureusement nous ne pouvons nous rappeler aucun illustre *informer* qui, se distinguant de ses collègues, ait agi abstractivement pour le bien public, dans le cas où la moitié de l'amende imposée ne lui revenait pas.

Le lecteur peut avoir vu une grande et belle voiture qui, à certaines époques, part du bureau de police de Bow-Street pour la prison du comté. Elle enferme des hommes et des femmes qui ont commis des délits contre les statuts. Il n'y a pas encore longtemps, un célèbre *informer* dirigea une information contre la domesticité de notre reine virginale, pour avoir oublié de mettre sur cette voiture ses armes et ses initiales, et avoir ainsi exposé leur gracieuse maîtresse au malheur d'une amende. Mais on trouve rarement les reines en défaut, et nous sommes heureux d'avoir à constater que sa majesté échappa au sentiment sévère de justice qui animait le sein de l'*informer*. Pourtant nous avons cru de notre devoir envers celui-ci de noter une cir-

constance qui démontre la vertueuse hardiesse de son caractère. Le *common informer* se borne si généralement à sévir contre le pauvre, que celui qui a le courage moral de faire connaitre la peccadille d'une reine n'est pas assurément un *informer* ordinaire.

Le *common informer* est l'enfant des lois ; il est engendré dans tous les statuts, comme la mite dans le biscuit. Une belle loi va paraître, tout le pays attend avec joie la venue de la fleur brillante, qui doit remplir la terre d'un parfum de justice. Malheureusement, même après les efforts combinés des six cent cinquante-huit jardiniers d'une chambre, et des deux ou trois cents de l'autre, la chenille se glisse dans le bouton ; le *common informer* est le ver qui ronge la fleur naissante !

LE NOUVEL ACTE DU PARLEMENT,

avec des remarques, des explications et des éclaircissements sur son but et ses effets ;

PAR MACHIAVEL ZIGZAG, ESQUIRE.

Si Démocrite vivait encore, et s'il lisait le titre ci-dessus, qu'on voit tous les jours dans les annonces, ne ferait-il pas entendre des éclats de rire bruyants comme le chant d'un coq? Si on le présentait au vieux Diogène, caché au fond de son tonneau, ne se tiendrait-il pas les côtes en ricanant? Voici un acte, ayant force de loi, qui apporte les changements les plus utiles dans notre état social, un acte dont l'objet touche aux plus criants intérêts de tous les hommes; le voici si artistement embrouillé, si habilement déguisé dans ses dispositions les plus graves, si bien rédigé en gothique jargon ; l'absurdité conventionnelle de la loi y est si finement substituée au sens commun, qu'il suffit à Machiavel Zigzag, avocat jusqu'alors inconnu, de démêler cet écheveau, de trouver les dix grains de froment dans ce boisseau de paille parlementaire, pour s'acquérir une immense réputation de talent naturel et légal. Et pourtant ce nouvel acte, énigme si heureusement résolue par Zigzag, doit être, selon l'esprit de la justice, appliqué aux plus humbles et aux plus illettrés. *Ignorantia legis non excusat culpam*, dit un adage en vigueur : l'ignorance de la loi ne peut servir d'excuse à celui qui l'enfreint; précepte dont Tyburn voit souvent l'application pratique, adage souvent cité devant les shérifs de Londres, qui, assistés d'un ecclésiastique, siégent à huit heures du matin à la cour de justice d'Old Bayley.

On trouverait bizarre de la part d'un docteur de persister à écrire des adresses sur des boîtes de pilules et des étiquettes de flacons uniquement en langue japonaise ; il serait non moins original de sa part de répondre aux représentations de ses malades en leur apprenant qu'ils doivent s'adresser à un pandit versé dans le japonais pour leur faire savoir combien de pilules il leur faut prendre soir et matin, combien de cuillerées de lochs, et à quels intervalles. Et pourtant tel est précisément l'usage des docteurs législatifs qui prescrivent pour notre santé sociale ; ils écrivent ce

qui est autorisé et défendu, non pas dans leur langue maternelle, mais dans une espèce de patois japonais, et nous envoient à l'avoué pour que ce pandit nous en fasse une traduction littérale. Or il n'y a pas deux sages qui interprètent le texte de même.

Des membres du parlement ont reconnu dans leurs propres actes non pas des erreurs, mais, disent-ils métaphoriquement, des crevasses assez larges pour livrer passage à un carrosse à quatre chevaux. Par malheur, la charrette de Tyburn, voiture d'espèce fort mélancolique, ne franchit que trop souvent de pareilles brèches; le cheval du voleur de grands chemins galope à travers l'ouverture.

Mais pourquoi nous arrêter si longtemps sur cette antique folie, sur cette absurde manie de nos fabricants de lois? Uniquement parce que c'est à leur amour de l'obscur, à leur admiration pour le sombre crépuscule, de préférence au grand jour de la vérité, que nous devons presque tous les travaux du *common informer*. C'est l'enfant du mystère législatif, la vile progéniture de M. Vieil-Usage et de madame Double-Sens; et sa figure peu prévenante a quelque chose d'équivoque qui décèle son origine.

Le *common informer* ne fréquente pas le grand monde. Portland-Square est pour lui un désert, une Arabie Pétrée; il ne peut rien gagner à espionner à l'hôtel de Grillon ou à celui de Londres; il évite Albemarle-Street et va flairer sa proie au loin dans les quartiers populeux de la cité. Son enquête tombe sur quelque taverne de la Chèvre et des Compas, au fond d'une allée; sur quelque lieu qui prend pour enseigne: Au sac de clous, dans une petite rue latérale; car il est sûr d'y découvrir des iniquités sociales. Les maîtres de ces deux hôtelleries se permettent d'avoir — un orchestre!

Il n'y a pas à douter que le diable ne soit l'inventeur du violon, imaginé incontestablement, ainsi que d'autres instruments harmonieux, dans l'intention satanique de mener par les oreilles toute l'espèce humaine à sa perdition. Telle doit être aussi l'origine de la viole, du fifre aimé des démons, de la diabolique clarinette; autrement, pourquoi nos législateurs éclairés en ont-ils tant d'horreur? pourquoi en interdit-on l'usage aux classes inférieures? pourquoi des sons mélodieux ne peuvent-ils retentir, à moins d'une permission expresse, dans la salle fumeuse et sablée des Bons-Enfants? pourquoi un piano est-il une mécanique infernale, et un homme en habit râpé, qui joue et chante également faux, est-il en flagrante rébellion contre les lois? Nous n'en voyons pas les raisons, mais le *common informer*, intelligent et rusé, les connaît à merveille, et en conséquence le maître des Bons-Enfants doit à ses dépens rétablir les lois qu'il a rompues. Voilà le vaste champ, la plaine fertile, ouverts, à ce qu'il semble, par le législateur, pour l'avantage exprès du *common informer;* et il prouve sa reconnaissance envers ses maîtres en y récoltant une excellente moisson.

Un poëte a dit:

> Le plus grossier roseau qui, près d'un marécage,
> Tremble et se courbe au gré du plus léger zéphir,
> Si pour son instrument le ciel veut le choisir,

De sons mélodieux enchante le rivage,
Les remplit d'harmonie, et surpasse en douceurs
La flûte d'or du dieu qui commande aux neuf sœurs.

Ceci, quoique beau poétiquement, n'est pas vrai socialement. Quoi! les flûtes de Pan des susdits Bons-Enfants, les roseaux choisis pour de joyeux concerts, auraient autant de valeur que la flûte de Nicholson jouant un solo à la soirée de lady Mary? La harpe du ménestrel ambulant qui a obtenu la permission de jouer dans la salle d'une taverne plébéienne émettrait ses accords aussi innocemment que la guitare de Giulo Regondi? Ceux qui boivent dans l'étain peuvent-ils les entendre sans être perdus? Le *common informer*, instruit par la sagesse de la législature, protége le moral des classes qui consomment du *gin* et du porter, et grève d'une amende l'hôte criminel des Bons-Enfants : c'est la place qui ennoblit le violon, et ce n'est pas le violon qui ennoblit la place; voilà qui est clair. Apollon avec sa flûte d'or enfreindrait les lois, sainte Cécile avec sa lyre serait un gibier de police.

Si le lecteur en doute, nous le prions d'accorder une attention toute particulière à la prochaine réunion des magistrats du comté de Middlesex [1], le jour où il s'agira d'octroyer des licences. A moins que les sages du comté ne soient miraculeusement illuminés, on entendra là de graves discours sur l'iniquité de la musique dans les tavernes, sur le danger social d'un violon dans un jardin où l'on prend du thé, sur les principes révolutionnaires cachés sous une contredanse à Bagnigge-Wells [2]! Nous nous rappelons bien l'indignation d'un Rhadamante de Middlesex, l'automne dernier ; un impudent varlet, propriétaire d'une auberge de Pimlico, demandait une licence pour avoir un violon :

« Quoi! s'écria la justice, et ses oreilles semblèrent se dresser d'étonnement, quoi! de la musique à Pimlico, à la face même du Palais de la reine! »

Un frémissement courut le long du banc, et la licence fut refusée.

Comment le *common informer* ne serait-il pas le benjamin, le favori, le mercenaire de ces sages et prudentes seigneuries?

Toute ignorante restriction apportée aux innocents plaisirs du pauvre encourage l'activité du *common informer*. L'artisan qui aime la musique ne peut jouir de cette superfluité que dans une maison spécialement autorisée ; il peut s'abreuver à longs traits de boissons qui ruinent sa bourse, son repos et sa santé, car toute tête d'homme ivre se transmue en or sous les doigts de Midas du gouvernement ; mais quant à une jouissance à la fois plus pure et plus délicieuse, elle n'est pas à l'état d'un rapport très-important, et par conséquent on la dédaigne. L'ivrognerie est une vertu productive ; la musique et la danse sont d'inutiles folies.

Il est vrai que le législateur rougit par intervalles de l'activité extraordinaire de son

[1] C'est dans ce comté qu'est située la ville de Londres.
(*N. du T.*)

[2] Voyez le *Clerc d'avoué*.
(*Id.*)

enfant au front d'airain, le *common informer;* c'est une vérité que prouve quelquefois le demi-remords du gouvernement, lorsqu'il fait grâce d'uue amende en tout ou en partie. Frappé au fond de son cœur des injustes résultats de sa sagesse délibérante, il renonce à exercer ses droits, ou rend une portion de la peine, et confesse ainsi son erreur après plus ample examen. La cour des finances a ses accès de remords, et montre parfois un repentir convenable.

Bentham a déclaré très-honorables les fonctions de *common informer;* c'étaient à peu près celles de Caton. A la vérité, le vieux censeur romain, avec sa face rude et ses pieds nuds, a pu, dans l'exercice de sa profession, mériter une couronne civique par l'énergie et l'utilité de sa conduite; mais alors il agissait sous l'empire de lois sages et égales pour tous. Se serait-il cru permis de passer devant les édifices de marbre où les dés font et défont d'immenses fortunes, pour se glisser dans la salle enfumée d'une taverne où Giles et Roger jouent quatre sous aux dominos? L'*informer* peut être le moniteur spécial de la Justice, le défenseur bienfaisant de ses sages décrets; mais alors s'identifiant avec la Loi, la Justice ne doit pas rendre le plus grand nombre le jouet de ses odieux caprices, et favoriser quelques arrogants dominateurs. Lorsque la Justice ôte son bandeau, qu'elle s'avilit avec sa commère la Loi, et dresse des piéges et des embûches aux simples et aux pauvres, son valet, le *common informer*, déchoit de sa dignité, et devient aussi méprisable qu'un ver. C'est ainsi que, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, il se présente à nos yeux, et c'est pour cette raison que la plupart des hommes éprouvent le désir de le fouler aux pieds.

Mais, comme la sangsue, l'*informer* aspire en silence; souvent il prospère d'autant plus qu'on entend moins parler de lui. Si ses délations lui rapportent, son silence est souvent moins profitable. Il sait être muet comme une huître, si sa taciturnité est lucrative, et il laisse les abus croître et embellir *sub silentio*.

Peter Quarts, hôte de la Grappe de Raisin, s'entend à merveille avec Ebenezer Cannibal, *common informer*, qui, grâce à cette intimité, demande tout ce qui lui plaît dans la taverne, caresse le menton de la servante, et promet à mistress Quarts d'être le parrain de son premier enfant. La mère, quoiqu'elle déteste cordialement Ebenezer, reçoit cette ouverture comme une marque de distinction très-flatteuse. Le fait est qu'il n'y a pas d'habitué de la Grappe de Raisin plus honoré qu'Ebenezer Cannibal; et quel est le fruit de cette déférence? on peut jouer aux cartes dans la salle; le violon et le hautbois ont la permission de se faire entendre; et, si un voisin, possesseur d'une truie féconde, a envie de mettre en loterie quelques cochons de lait, la cérémonie s'accomplit sans la moindre crainte d'une information de la part d'Ebenezer Cannibal.

Il est venu à notre connaissance, n'importe comment, un passage très-intéressant de la vie d'Ebenezer; nous garantissons la vérité de l'aventure, et nous nous servirons de ses propres expressions pour la raconter, en imprimant une lettre adressée par Cannibal à un sien collègue.

La voici :

Londres, 10 mai 1855.

Cher Tom [1],

J'espère que cette lettre vous trouvera en aussi bonne santé que moi-même. Nous revenons d'un délicieux voyage à Cheltenham ; je ne vous ferai pas grand éloge des eaux, et l'eau-de-vie qu'on débite à l'auberge est loin de valoir celle que vous et moi nous avons prise sur la côte de Sussex. Cependant, Dieu merci! somme toute, les choses se sont bien passées ; le tour de la chaise de poste m'a encore réussi. Nous avions emmené l'enfant avec nous pour colorer la chose ; ma femme avait l'air aussi délicat que possible, et un heureux hasard a voulu que l'enfant ne se portât pas bien. L'hôte m'a cru innocent comme du lait, et madame, et moi et la fille, avons vécu comme cinq coqs en pâte ; et tous les jours, la vieille, l'enfant et la fille sortaient dans une chaise de poste, sous prétexte de prendre l'air.

Bien! les deux premiers jours, l'hôte paie le droit à la poste, selon l'ordonnance, et je commençais à croire qu'il était trop exact pour Cannibal. Cependant, il réfléchit que la chaise de poste n'allait jamais plus loin que la barrière, et que madame et l'enfant n'avaient besoin que de prendre l'air un moment ; il oublie donc de payer le droit. « Bon, me dis-je, je le tiens comme dans un filet ! » et ce jour-là, nous nous fîmes servir du champagne à dîner.

Or donc, nous vivions dans la bombance depuis environ six semaines, et, Dieu soit loué! l'air nous faisait à tous beaucoup de bien ; mais attention! voici le moment.

Au bout de six semaines, l'hôte entra un jour, pendant le déjeuner, et dit en se frottant les mains, souriant et radieux comme un marteau de porte : « Ma petite note, monsieur, si cela vous est égal.

— Sans doute, lui dis-je en cassant un œuf et le regardant du coin de l'œil, sans doute, donnez-la-moi.

— La voici, monsieur, » répond-il.

Je la regarde, et en la voyant si longue, je sens mon cœur battre de joie.

« Vos prix sont bien hauts ! dis-je en examinant la note.

— C'est que mon auberge est de la haute volée, » réplique l'hôte, en se donnant des airs d'importance.

Là-dessus, je me lève, et lui lançant un regard qui sentait ma profession : « Monsieur l'aubergiste, lui dis-je, aimez-vous votre pays ?

— Je l'espère, dit-il.

— Alors, lui dis-je, si vous avez le cœur d'un patriote, comment pouvez-vous avoir l'idée de tromper et de voler sa très-gracieuse majesté? que Dieu garde!

[1] Dans l'original, cette lettre est écrite en très-mauvais anglais et remplie de fautes d'orthographe. (N. du T.)

— Qu'entendez-vous par là? dit l'aubergiste, devenant plus pâle que sa serviette : qu'entendez-vous par là?

— Avez-vous acquitté les droits pour la chaise de poste, hein? et je prends un air terrible.

— C'est un oubli, monsieur, dit-il.

— Tant pis; ce n'est pas ma faute, lui dis-je, le trésor ne s'enrichit que d'oublis.

— Je crois, monsieur, reprend le bonhomme, que j'ai affaire à un gentleman? Et en disant ces mots, il me regarde d'un air de doute.

— Vous avez raison, lui dis-je, mais il faut soutenir les institutions du pays. Que deviendraient la couronne et l'église établie, et le jugement par jury, et l'*habeas corpus*, s'il n'y avait pas de patriotisme, si l'on frustrait le trésor public? »

Alors, il commence à m'entendre : « Eh bien! monsieur, me dit-il, vous ne serez pas dur avec moi?

— Dieu m'en garde! lui dis-je; il y a moyen de s'arranger, mon vieux : écrivez-moi une quittance de soixante livres, et, pour tout adoucir, faites-moi un autre billet de vingt livres, qui nous servira à retourner tranquillement chez nous. »

O Tom! là-dessus, il eût fallu le voir sauter et jurer, si bien que madame et l'enfant furent obligés de quitter la chambre.

« Eh bien, lui dis-je enfin, si vous refusez, peu m'importe? et je fais semblant de fouiller dans ma poche comme pour en tirer ma bourse : vous connaissez les peines; elles ne seront pas minces, car nous avons souvent pris la chaise de poste trois fois par jour : vous connaissez les peines?

Il ne répond pas, mais, la figure blême, il prend un portefeuille, m'écrit un billet de vingt livres, me signe ma quittance, et m'envoie au diable sur l'escalier, en me traitant de scélérat d'*informer*. Ne voulant pas être insultés dans notre propre auberge, nous avons fait nos paquets, et sommes partis pour Londres. Chemin faisant, j'ai tiré deux livres d'un fermier : je lui ai demandé une place dans sa charrette, je lui ai fait accepter un shilling, et l'ai menacé ensuite d'une information pour recevoir des passagers dans une voiture non soumise aux taxes.

Je suis, mon cher Tom, jusqu'à la mort, votre ami,

EBENEZER CANNIBAL.

P. S. Mugs, propriétaire de la taverne des Plumes, devient dur à la détente, et ne se hâte pas de me fermer la bouche avec de l'argent. On m'a dit qu'il avait eu vendredi une soirée dansante, avec deux violons, dans sa salle de derrière. Nous verrons.

C'est par l'épître ci-dessus, dont le but et le sens sont faciles à saisir, que nous terminons notre essai sur le *common informer*.

DOUGLAS JERROLD.





LA GOUVERNANTE.



LA GOUVERNANTE.



C'EST triste! c'est déplorable! s'écriait M. Burleigh, d'Effinghame, arpentant sa salle à manger, en attendant l'arrivée de sa femme. Je n'y puis songer tranquillement! »

Il continua ainsi, et s'arrêta devant la fenêtre. Elle donnait sur son parc spacieux, et l'on apercevait dans le lointain le détroit de Forth avec ses rochers et ses îles. Toutefois cette vue ne sembla pas rendre le calme à ses esprits troublés, car, s'enfonçant dans un fauteuil à bras placé à l'une des extrémités de la table, qui était chargée des mets substantiels et délicats dont se compose un déjeuner écossais, il se laissa aller à un sombre abattement. Enfin la porte s'ouvrit, et lady Harriet Burleigh entra.

« Je présume, lady Harriet, s'écria-t-il immédiatement, je présume que vous voyez maintenant la nécessité de donner congé au cuisinier? le dîner d'hier était exécrable.

— Vous n'avez qu'à vous résoudre à donner des gages suffisants, répondit la dame avec une indifférence de femme comme il faut.

— J'y consentirai, lady Harriet, pourvu que je puisse obtenir des renseignements complets sur les antécédents de l'individu. Je veux connaître où il a commencé, où il a étudié et dans quelles familles il a exercé, dit solennellement M. Burleigh.

— Eh bien! voici les certificats présentés par Chouffleurs, ex-cuisinier de lord Dytchland, répondit lady Harriet; je vous l'ai dit, il y a environ une semaine que je les ai reçus.

— Ils sont on ne peut plus satisfaisants, dit M. Burleigh, après les avoir parcourus tout en savourant son café. Il demande trois cents livres par an, trois sous-cuisiniers, une table séparée, et l'usage exclusif d'un cabriolet. Bien, bien, j'y consens : je

vais écrire et terminer la négociation aujourd'hui même. Il faut aussi que je cherche un autre jardinier : nos fruits sont très-mauvais. J'exigerai qu'il me fasse connaître tous les détails de sa vie, depuis son apprentissage jusqu'à ce jour. Je ne veux pas qu'un ouvrier ignorant soit chargé plus longtemps de la culture de mes raisins et de mes ananas. »

Le silence qui suivit cette conversation fut interrompu par les lamentations bruyantes de deux voix enfantines, provenant de la terrasse extérieure, et accompagnées des réprimandes de leur bonne.

« Vous avez mérité de perdre votre balle, miss Ellinor, disait la femme chargée de la culture des enfants de M. Burleigh, elle est tombée par-dessus le parapet tout exprès pour vous punir de sauter comme un petit garçon, au lieu de vous promener tranquillement comme une jeune demoiselle. Taisez-vous, miss Caroline; je ne vous rendrai pas votre balle, parce que vous ne me la demandez que pour la prêter à miss Ellinor. Vous êtes toutes deux de très-méchantes petites filles. »

M. Burleigh cessa de lire le mémorial des études culinaires de M. Chouffleurs.

« Quel horrible vacarme font ces enfants! murmura-t-il.

— Ellinore est trop grande pour avoir une bonne, dit d'un ton languissant lady Harriet, je crois que nous devons prendre une gouvernante.

— Fort bien! Pourquoi pas? je pense que nous ferons bien de choisir une Anglaise, afin que les enfants ne contractent pas un accent traînard. Écrivez à mistress Gharp de nous en chercher une en ville. Les marchands font tous faillite, et l'on pourra se procurer une fille de négociant à des conditions assez minimes. Je suis sûr que vingt-cinq livres par an suffiront pour deux enfants comme ceux-ci. »

En effet, les filles de négociants forment la plus grande partie de celles que leur sort condamne à être gouvernantes, et qui souffrent surtout de la monotonie et de l'isolement de leur nouvelle condition. Elles sont toutefois aussi capables que d'autres de remplir ces fonctions, car jamais personne ne songe à s'enquérir si une jeune personne qui croit nécessaire de se placer en qualité de gouvernante est propre à faire une bonne éducation; on ne s'inquiète jamais non plus de ses antécédents. Elle n'a qu'à déclarer qu'elle est compétente, et cela suffit ordinairement. On lui demande seulement de dire qu'elle possède des talents universels, et d'agir comme si elle les possédait réellement. Nous voyons constamment des annonces dans lesquelles on exige qu'une gouvernante enseigne toute espèce de choses. Quant à la manière de diriger les enfants, on ne suppose jamais qu'elle exige des connaissances particulières ou de l'habitude. Il est évident qu'on pense que les jeunes demoiselles sont douées instinctivement de la faculté d'élever des enfants, tandis que c'est un talent très-rare, et dépendant d'un ordre spécial de penchants et de sympathies, qu'il est nécessaire d'entretenir avec soin.

Il y a donc inévitablement beaucoup de gouvernantes incapables; et celles qui sont bonnes ont toutes acquis leur art par expérience, et après avoir commis de nombreuses erreurs. L'indifférence des parents relativement aux qualités exigées dans l'institutrice de leurs enfants forme trop fréquemment un contraste avec leur attention sur le choix d'un cuisinier ou d'un jardinier, comme dans le cas de M. Burleigh.

L'amie chargée de trouver une gouvernante se donna le moins de peine possible pour faire un choix, et arrêta ses vues sur miss Villars, fille d'un marchand qui avait passé tout à coup de l'opulence à la misère. Miss Villars fut préférée parce qu'elle fréquentait bonne compagnie, et qu'elle avait l'air d'une lady.

Miss Lucy Villars était en effet semblable à une lady, dans la meilleure acception de ce mot, mais pourtant elle était complétement incapable d'entreprendre une éducation. Ayant perdu sa mère de bonne heure, elle avait été pendant quelques mois la compagne de son père, et les délices de la société choisie que son goût éclairé et ses talents distingués avaient réunie autour de lui. Elle avait reçu une excellente éducation, mais elle n'entendait rien aux menus détails requis dans sa profession; elle n'avait jamais vécu au milieu des enfants, et d'ailleurs elle n'aurait jamais été une bonne institutrice : elle était charmante dans le monde, mais inhabile à l'enseignement. Instruire cependant était sa destinée; elle ne pouvait continuer à vivre aux dépens de son père ; elle ne pouvait, comme un fils aurait pu le faire, choisir, entre diverses professions, celle qui lui convenait; elle ne pouvait non plus épouser un homme riche sans l'aimer, comme le font beaucoup d'autres; elle n'avait aucun talent artistique, et son jugement était trop sain pour qu'elle se berçât de l'idée d'arriver à la perfection dans un art quelconque. C'était donc sa seule ressource; et en s'engageant à éclairer des enfants, lorsqu'elle était réellement incapable de remplir ses engagements, elle agit mal sans en avoir conscience : elle n'y avait jamais songé.

Après avoir éprouvé de nombreux désappointements, elle fut obligée d'accepter cette place en Écosse : son peu de connaissances dans son nouvel état l'obligeait de se contenter d'un salaire très-modique. Au bout de quelques semaines, elle s'était séparée en pleurant de son père, était partie pour l'Écosse, et, seule dans une chaise de poste, approchait rapidement des portes du parc d'Effinghame.

La voiture s'arrêta devant un vaste et magnifique château. Plusieurs *gentlemen*, avec leurs chiens et leurs valets, attendaient à l'entrée, et trois ou quatre domestiques répondirent à l'appel du postillon. Miss Villars donna son nom, et un valet de pied, en l'aidant à mettre pied à terre, lui dit que mylady était sortie. Les *gentlemen* ne lui offrirent point leur assistance pour régler avec le cocher, ou faire emporter ses bagages, mais ils la fatiguèrent de leurs œillades; en même temps ils rirent et parlèrent entre eux comme si elle ne les eût pas observés, quoiqu'elle entendit un domestique répondre à la question faite à voix basse par l'un d'eux : « C'est la gouvernante, mylord. »

En entrant dans la première pièce, elle y rencontra d'autres *gentlemen* qui jouaient au billard, et après avoir passé au milieu d'eux, elle reconnut qu'on ne savait pas au juste où il fallait la conduire. Elle désirait se retirer immédiatement dans sa chambre, et, quand on l'y eut menée, elle se laissa tomber sur une chaise; elle éprouvait plus d'embarras que de véritable douleur. Elle qui toute sa vie avait été un objet d'affection, de déférence, de respect, se trouvait tout à coup abandonnée, traitée avec indifférence et grossièreté. Ce changement était si complet, qu'elle le comprenait à peine.

Cependant, des pas rapides et assurés se firent entendre, et un coup bruyant frappé

à la porte annonça lady Harriet Burleigh. Miss Lucy se leva avec la crainte que sa contenance ne trahît son émotion, car elle tremblait, et ses yeux étaient humides de pleurs. Cette entrevue froide et guindée la calma; toute espèce de sentiment semblait complétement déplacé dans l'atmosphère d'une lady Harriet.

« C'est une pauvre fille délicate et nerveuse, » se dit cette dame en quittant la chambre! « Je m'étonne que mistress Gharp n'ait pas mieux choisi. »

Miss Villars passa seule la soirée, et l'employa à écrire à son père : des éclats de rire, des bruits de voix et de musique lui parvinrent de temps à autre, lorsque les battants des portes s'ouvraient avec fracas, et que les échos retentissaient lourdement le long des escaliers de pierre et des massives galeries; mais personne ne vint la visiter.

Le lendemain elle entra en fonctions; et là s'éleva une nouvelle difficulté qu'elle n'avait pas prévue. Il était singulier qu'au milieu de toutes les craintes qui l'avaient assiégée, celle de ne pouvoir gouverner ses élèves ne se fût jamais présentée; mais elle reconnut bientôt son incapacité. L'aînée était hautaine et volontaire; la cadette, susceptible et revêche; et miss Lucy ne pouvait venir à bout ni de l'une ni de l'autre. Elle ne réussit pas mieux quand elle les connut davantage : ce fut en vain qu'elle essaya de découvrir le moyen de les intéresser à ce qu'elles apprenaient; et il ne se passait guère de jour qui ne finît par des pleurs et des scènes de désolation.

La mauvaise humeur est un défaut très-commun parmi les gouvernantes, et les enfants en souffrent affreusement; ils endurent dans le cours de leur éducation un triste supplément de peines que le soin de les former ne nécessitait pas; mais très-souvent ce qui semble être de la mauvaise humeur n'est que l'incapacité d'enseigner jointe au désir d'enseigner bien. Une bonne institutrice est aussi sûre d'être agréable à ses élèves que de leur donner de l'instruction.

Lady Harriet requit miss Villars d'accompagner les enfants au salon après dîner, ce qui entrait effectivement dans ses attributions. Le premier soir qu'elle se conforma à cette injonction, les dames étaient réunies en groupe épais autour du feu, à l'extrémité du salon fastueusement meublé. Elles ne firent aucune attention à elle, quoiqu'elle fût bruyamment annoncée par une demi-douzaine de griffons qui s'élancèrent des coussins et des tabourets pour venir japer à ses pieds. Lady Harriet, s'arrêtant au milieu de quelque fragment de chronique scandaleuse dont elle régalait ses hôtes, lui dit de prendre un siége, et poursuivit. Par intervalles, une dame fixait les yeux sur la gouvernante, et parlait bas à l'oreille de sa voisine. L'entrée des *gentlemen* produisit l'effet ordinaire; ils passèrent près d'elle aussi froidement que si elle eût fait partie de la chaise sur laquelle elle était assise, et détournèrent l'attention des dames. Ce fut pour elle un inexprimable soulagement de quitter la chambre : elle méprisait cette froideur hautaine, cette dédaigneuse insolence; mais elle ne pouvait néanmoins s'empêcher de la ressentir vivement.

Il y avait près d'un an qu'elle était dans cette famille, quand une circonstance imprévue l'en fit sortir. Parmi les *gentlemen* qui parurent un soir au salon, se trouva un baronnet, ancien adorateur de miss Villars et dont elle avait refusé les hom-

mages. Il s'était permis ce soir-là des libations un peu trop abondantes. Il n'eut pas plutôt aperçu miss Villars, qu'il exprima hautement la joie qu'il éprouvait de la rencontrer, s'assit à ses côtés, et il se mit à lui adresser d'emphatiques compliments sur ses beaux yeux. Elle rompit sitôt qu'elle le put ce malencontreux entretien, et ne put réprimer un sourire en voyant l'air surpris et courroucé de lady Harriet.

Le lendemain, un billet de cette dame, joint au salaire d'une année, apprit à miss Villars qu'on la dispensait à l'avenir de ses services, que rendaient peu désirables l'extrême légèreté et l'inconvenance de sa conduite de la veille.

Miss Villars fut indignée de cette insolence, sans parler de l'injustice ridicule qu'il y avait à l'accuser de la légèreté qu'avait montrée un convive en état d'ivresse. Mais son mécontentement fit bientôt place à la joie de s'éloigner de ces lieux, et elle s'étonna d'avoir souffert si longtemps cet esclavage. Le premier bateau à vapeur qui passa sur la côte la ramena à Londres.

Miss Villars trouva ensuite une place dans une famille qui vivait tranquille aux environs de Londres. C'étaient des gens d'un bon naturel, qui faisaient des expériences en éducation, désiraient sincèrement l'amélioration de leurs nombreux enfants, et avaient essayé diverses méthodes, mais avec si peu de succès, que la turbulence et la paresse de ses nouveaux élèves déconcerta Lucy, dont tous les efforts furent inutiles pour les mettre à la raison. Il eût fallu une institutrice habile et expérimentée, et elle n'était ni l'un ni l'autre ; mais ses manières douces et sa supériorité d'esprit évidente captivèrent à tel point les parents, que lorsqu'ils furent obligés de lui dire qu'elle ne leur convenait pas, ils la recommandèrent à une jeune héritière, dont les tuteurs cherchaient une dame susceptible de s'accommoder à son humeur, et de diriger son éducation.

Elle ne garda qu'une semaine ce nouvel emploi : son élève déclara que miss Villars avait tous les traits qui caractérisent la ruse et l'hypocrisie, et que, n'ayant jamais été trompée par ses premières impressions, elle ne voulait ni ne pouvait rien apprendre d'elle.

Lucy ne s'abandonna pas au désespoir. Être à charge à son père lui eût été plus pénible que tout ce qu'elle avait à souffrir, et elle n'épargna aucun soin pour trouver une autre place. Elle en trouva enfin une chez la mistress Harrison, femme d'un riche banquier, domicilié dans Portman-Square.

Mistress Harrison était considérée comme une femme d'esprit, et aimait à encourager les talents. Elle invitait donc fréquemment M. Villars à dîner, depuis ses mauvaises affaires, sa conversation toute littéraire étant du genre de celles qu'elle aimait entendre à sa table. Miss Villars avait autrefois rendu visite à cette dame, qu'elle avait aussi reçue souvent chez son père.

On se donna rendez-vous pour un jour peu éloigné, et miss Villars trouva mistress Harrison dans sa chambre, où elle réglait tous les jours les affaires de la maison avant de recevoir. La dame fit signe à la gouvernante de prendre une chaise d'un air propre à lui faire sentir la distance qui les séparait.

« Miss Villars, dit-elle, j'aime à éviter dès le commencement d'une affaire toute espèce de malentendu. J'exige dans ma gouvernante cette conduite sage et décente que je

puis attendre avec raison de la fille d'un homme de talent comme M. Villars. Je ne dis rien de son imprudence et de ses pertes; ne croyez pas un seul instant que je veuille blesser votre amour-propre par la moindre allusion à sa banqueroute : sans doute, ce n'est pas votre faute. »

Ici mistress Harrison s'arrêta, attendant peut-être une réponse; mais n'en recevant aucune, elle poursuivit :

« Les misses Harrison ont des maîtres pour tout ce qui constitue une éducation complète; elles devront rester continuellement sous vos yeux. Elles entrent dans leur salle d'étude le matin à sept heures, et en sortent à neuf heures du soir; pendant ce temps, je compte que vous ne les perdrez pas de vue un seul moment. Vous dînerez avec elles; je pense que votre position, miss Villars, vous donne des droits à ce privilége. Ma plus jeune fille ne sait pas encore se tenir à table; vous aurez soin de la diriger et de la faire manger. Les trois aînées jouent de la harpe et du piano quatre heures par jour, et *Miss* Harrison, qui apprend à chanter, exerce sa voix tous les jours pendant deux heures. Vous assisterez aux leçons : vous avez de l'oreille? »

(Lucy en avait, malheureusement pour elle, et miss Harrison le lui fit bientôt sentir.)

« Vous vous tiendrez également auprès de tous leurs professeurs, vous les accompagnerez dans leurs promenades, vous sortirez avec elles en voiture quand ce sera nécessaire, et vous resterez dans la galerie du manége pendant qu'elles prendront leur leçon; vous leur parlerez français et italien alternativement; vous leur ferez étudier les belles-lettres anglaises et l'arithmétique. Je vous offre cinquante livres [1], et j'augmenterai votre salaire de cinq livres la seconde année de votre servi... de votre résidence dans ma famille, si vous y restez. »

Jamais aucun établissement ne fut mieux conduit que celui de M. et de mistress Harrison; jamais jeunes personnes ne s'appliquèrent à leurs études avec plus de persévérance que les demoiselles Harrison : elles jouaient, elles chantaient, elles dansaient, elles dessinaient, pinçaient de la harpe, écorchaient de la guitare, estropiaient des airs de bravoure, apprenaient le français et l'italien, écrivaient des essais en anglais, lisaient des ouvrages anglais, faisaient des extraits, des notes, des vers, étudiaient la broderie, la tapisserie, l'aquarelle, la peinture sur velours; galopaient autour du manége, et en tout temps et en tout lieu Lucy les accompagnait. Mistress Harrison disait à tous ses amis que sa gouvernante était un trésor. Elle était traitée avec tout le respect dû à une gouvernante, touchait régulièrement ses appointements, et tous les matins à dix heures précises le frôlement d'une robe de soie annonçait la présence de mistress Harrison qui venait dans la salle d'étude lui souhaiter cérémonieusement le bonjour.

De quoi Lucy avait-elle à se plaindre? De rien, si ce n'est d'être privée de tout ce qui fait le bonheur de la vie, de traîner une existence solitaire, de languir comme enfermée vivante dans un tombeau.

[1] 1200 francs.

Quatre années d'ennui avaient pesé sur sa tête, mais elle semblait vieillie de dix ans. Sa figure gracieuse et délicate était devenue grosse, massive, par suite du défaut d'air et d'exercice, et de la torpeur de son esprit ; son œil était morne, sa joue blême, ses manières apathiques; elles souffrait continuellement du mal de tête. La promenade journalière d'une heure autour des éternelles allées sablées de Porteman-Square la fatiguait au point de la faire tomber en défaillance. Quand elle était enfin livrée à elle-même à la fin d'une longue journée, elle était incapable de jouir d'un moment de loisir, mais elle se jetait épulsée sur son lit. Ses nuits se passaient ou dans l'anéantissement d'un lourd sommeil, ou dans l'agitation de songes effrayants, ou bien encore dans celle d'une intolérable insomnie ; des spectres étranges erraient autour d'elle, et elle les revoyait même dans le jour. Elle était devenue tellement irritable qu'il lui fallait lutter sans cesse pour ne pas s'abandonner à de fâcheux emportements.

A cette époque, un Américain, parent éloigné de M. Villars, et qui n'avait jamais entendu parler de ses malheurs, lui laissa une immense fortune. Par un noble sentiment d'honneur, le père de Lucy partagea immédiatement la succession à ses créanciers, et liquida la dette de tous ceux qui avaient souffert de la faillite. Il ne lui resta que quelques milliers de livres sterling.

« Avec ce capital, dit-il à sa fille, je vais recommencer les affaires ; dans peu d'années, ma chère Lucy, je vous aurai retrouvé une demeure. »

Sa fille ne trouva pas de paroles pour lui exprimer son admiration ; elle reprit le chemin de sa chambre solitaire dans un état d'excessive agitation. Elle avait oublié que l'honneur, la générosité et l'enthousiasme existaient en ce monde; mais elle semblait alors se réveiller d'un songe. Il lui fut impossible de dormir, et avant la fin de la nuit elle était en proie aux tourments de l'impatience ; ses tempes palpitaient, son corps souffrait.

« Dans quelques années il m'aura retrouvé une demeure! Ah ! avant ce temps j'en aurai trouvé une, une d'où je ne sortirai plus. »

Un jour de souffrances suivit la nuit ; l'étude et le chant la mirent au supplice. Durant les leçons, elle eut plus d'une fois peine à s'empêcher de pousser un cri, et tous ses efforts ne purent réprimer le dégoût que lui inspirait l'insipide bavardage des jeunes *ladies*. Débarrassée enfin de leur société, on la laissa seule pour corriger les essais et les calculs; mais elle tenta en vain de s'y appliquer. Un horrible soupçon l'avait poursuivie toute la journée, et pour s'en délivrer elle prit une revue laissée sur la table, et essaya de lire. Un article sur la domesticité attira son attention.

« Cela peut s'appliquer à moi, « pensa-t-elle intérieurement.

Tout à coup elle frémit, ses yeux étincelèrent, et elle répéta à plusieurs reprises quelques mots qu'elle venait de lire.

« *Après les gouvernantes*, la classe de femmes qui fournit le plus de malades aux hospices d'aliénés est celle des filles pour tout faire [1].

[1] Voyez un article du *London and Westminster Review*, intitulé « Du Service domestique. » Nous le croyons dû à la plume de miss Martineau.

(*N. de l'auteur.*)

— *Après les gouvernantes!* répéta-t-elle ; il est donc vrai, je m'en aperçois, je deviens folle. »

Épouvantée de sa solitude, elle saisit le cordon de la sonnette ; mais elle s'arrêta, craignant que ceux qui viendraient ne l'emmenassent dans un hospice. Elle ouvrit la fenêtre, espérant que la vue des passants diminuerait sa solitude. C'était par une belle nuit de juin, et les étoiles scintillaient au ciel ; une étrange hallucination s'empara de son cerveau. . . . .

Lucy avait repris ses sens, elle était chez elle, elle avait pris la main de son père entre les siennes et le regardait fixement. Il avait suivi ses conseils.

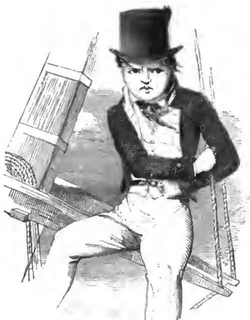
« Vous avez raison, mon enfant, dit-il avec émotion : à quoi bon gaspiller notre existence ? n'avons-nous pas de quoi vivre ? »

Peu de semaines après ils habitaient une paisible maison de campagne à quelque distance de Londres, la ville au cœur de pierre, aux scènes tumultueuses de laquelle ils avaient à jamais renoncé.

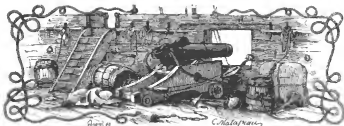
Miss Winter.



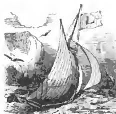




LE MIDSHIPMAN.



LE MIDSHIPMAN[1].



Le midshipman! ce beau idéal de service naval est prêt à disparaître, à céder la place à un autre dont la beauté est purement et simplement idéale, — le jeune *gentleman*[2]. Les arbres jeunes et robustes, jadis l'espoir et l'appui de la marine, sont généralement remplacés par des fleurs plus efféminées, plantes aux couleurs vives mais souvent sans valeur, déracinées des plates-bandes de l'aristocratie, et lancées sur l'Océan, pour y fleurir comme herbe marine, si elles le peuvent. Ce sont des jeunes *gentlemen* dans le sens le plus courtisanesque du mot. Donc, bien qu'on les compte comme *midshipmen* sur le registre du bord, nous n'avons pas à nous en occuper présentement. Plus tard, nous réglerons notre compte avec eux.

Mais le vrai midshipman, le vif et sémillant petit midshipman, sous quel jour l'envisagerons-nous? J'ai peur d'être obligé, pour le bien voir, de le mettre à la tête du mât[3].

Chacun s'estime heureux de posséder une tête, ne fût-ce que pour figurer dans la présente collection; une tête est une chose que tout le monde apprécie à sa juste valeur; mais, outre la petite sphère qui renferme le peu de cervelle dont il se glorifie, le *midshipman* a pour lui seul une tête toute spéciale qu'il n'apprécie pas

[1] Aspirant de marine. (*N. du T.*)
[2] Nom que l'on donne au *midshipman* de grande famille. (*Id.*)
[3] C'est un supplice que l'on fait subir aux *midshipmen* pour infraction à la discipline. (*Id.*)

du tout ; c'est la tête du grand mât. Envoyons-le là ; il est en évidence et assez haut placé, et nous pouvons l'examiner à notre aise.

La brise fraîchit ; la frégate fend les flots et file dix nœuds à l'heure. Elle est orientée au plus près, et par conséquent elle donne la bande de quelques virures, ce qui communique à la tête du grand mât une inclinaison très-considérable. Lorsque le vaisseau cesse un moment d'être battu par les flots qui se succèdent rapidement sous le bossoir du vent, il se redresse un moment et fait ainsi des barres traversières du perroquet un berceau aérien qui se balance effroyablement dans le ciel, ne met nullement le *midshipman* à son aise, et détermine en lui un état physique très-peu analogue au sommeil.

Il est assis sur les barres traversières et sous le vent (rappelez-vous qu'il n'y a qu'un novice qui se placerait au vent) ; la tête du mât l'abrite ; le chouquet du grand mât de hune s'étend sur lui comme une espèce d'auvent ; son bras gauche entoure les haubans du mât de cacatoès ; tel est le condamné. J'aurais pu l'appeler le désolé, ou l'isolé, ou l'affubler de toute autre désignation plus ou moins romantique ; mais je suis généreux, et je laisse ces épithètes aux dames qui écrivent des vers dans les *keepsakes*. Un *midshipman* n'a pas de droit à toutes les jolies choses de notre littérature annuelle.

Il a le dos contre la noire tête du mât ; une pluie fine alourdit les boucles de ses cheveux ; le vent qui gonfle la voile du grand perroquet l'assaillit continuellement de ses bouffées perçantes ; observons notre marin d'un peu plus près. Sa joue est rubiconde, son œil noir et brillant, son visage d'une beauté remarquable. Ses lèvres comprimées indiquent évidemment un caractère résolu, et, quoique imberbe, son menton proéminent a quelque chose de hardi. Les pensées et les soucis d'une virilité qui commence se mêlent sur son front avec la charmante insouciance de la jeunesse. Les clartés brillantes mais moins joyeuses du grand jour de l'intelligence remplacent sur sa physionomie les couleurs riantes de l'aurore. Il a déjà commencé à penser et à trouver de l'amertume dans la pensée. Toutefois cette disposition de son esprit ne durera que tant qu'il sera à la tête du mât.

Comme il est en mer, le *midshipman* porte un chapeau verni, l'ère des chapeaux militaires n'étant pas encore arrivée. Ce chapeau est placé fièrement sur le coin de l'oreille, quoiqu'il n'y ait personne pour regarder son propriétaire ; mais c'est une habitude qu'il a contractée à Portsmouth. Sa cravate de soie noire est nouée négligemment autour d'un cou réellement beau, qu'elle laisse en partie à découvert, et les deux bouts flottent librement et d'une manière vraiment pittoresque. Il a une veste ronde et courte, qui diffère peu de celle du gabier, si ce n'est que les boutons sont décorés d'une ancre en relief, et le collet de la veste bordé d'un petit liséré blanc.

On pourrait composer une longue dissertation sur ce liséré remarquable, sur ses formes diverses, ses dimensions, ses contours, ses variantes. Depuis qu'il est inventé, il a absorbé plus de savon à détacher qu'il n'en faudrait pour enlever les taches de toute réputation raisonnable.

Ce liséré blanc a une multitude de dénominations toutes plus singulières les unes que les autres. Il a, par exemple, un nom doux et un nom qui ne l'est pas ; on l'ap-

pelle le *compte de semaine*, ou *la malédiction de Dieu*. D'où vient ce nom de *compte de semaine*, c'est ce dont personne n'a jamais pu rendre compte d'une manière satisfaisante; et quant à l'origine de celui de *malédiction de Dieu*, Dieu seul la connaît. Quoi qu'il en soit, c'est un mystère qui intéresse essentiellement les habitants du faux-pont, et sur lequel on argumente avec chaleur lorsque le grog est en baisse et l'esprit de discussion en hausse.

Après tout, nous devons remarquer dans les habits de notre marin une élégance sans apprêt, mille et mille fois préférable au désordre étudié de certains jeunes gens de notre époque.

Quel acte équivoque accompli, quel devoir non accompli a mérité à notre *midshipman* son élévation peu digne d'envie, c'est un point qu'il est inutile d'éclaircir; car qui ne sait qu'un *midshipman* est envoyé à la tête du mât pour deux choses seulement, tout ou rien. Dans le cas précédent, notre jeune ami est prêt à soutenir envers et contre tous qu'il subit sa punition aérienne pour un délit de la dernière espèce; aussi envoie-t-il tout le monde au diable, à haute et intelligible voix.

Mais cet accès de colère s'est dissipé; il a été emporté sur les ailes des vents tumultueux. Le *midshipman* est isolé, dans une solitude complète; et le calme de la réflexion descend dans son âme avec le souvenir de son enfance, et lui procure d'innocents plaisirs. Il regarde attentivement autour de lui; d'abord il n'aperçoit que les vagues monotones et l'horizon triste et brumeux; puis bientôt il ne les voit plus. La ligne sombre et invariable qui unit la mer avec les nues est tout à coup rompue, et les collines ombreuses qui abritent la maison paternelle s'élèvent lentement devant lui; il ferme à demi les yeux et tombe dans une délicieuse rêverie; il partage encore le bonheur paisible de ses frères et sœurs, et au milieu de ce groupe idéal, une autre douce et belle figure a paru; c'est celle d'une cousine: mais la toute-puissante baguette d'un enchanteur ne détruirait pas plus rapidement cette vision que ne le fait une voix rauque et tonnante, qui vient du gaillard d'arrière à travers un porte-voix criard, et fait un bruit analogue à celui-ci:

« Rha! rha! tête de mât! rha! ah! holà! »

De là résulte l'aimable dialogue suivant, dont le premier interlocuteur n'entend rien.

« Très-bien, dit tranquillement le *midshipman*, qu'il braille à son aise, ça lui fera du bien à la gorge; quels cris! On dirait qu'il a avalé les chaînes des basses vergues. »

Là-dessus, le porte-voix s'irritant de ne pas recevoir de réponse, reprend avec une nouvelle vigueur:

« Nom de..... etc., etc., etc., Tête de mât, holà!

— De mieux en mieux, dit le *midshipman;* allons, vieux Needham, recommence, cher premier lieutenant. Il n'y a rien de tel que la pratique. »

Après un court silence, la voix devient furieuse; les jurons se succèdent, plus violents et plus orthodoxes, et le « holà! tête de mât! » est proféré avec un rugissement si terrible, que les petits poissons doivent s'estimer heureux d'avoir l'ouïe légèrement dure.

« Bravo! reprend le *midshipman*. Holà! tête de mât! Parfaitement. Je ne suis pas

la tête de mât : ce n'est donc pas à moi qu'il s'adresse ; que la tête de mât réponde, si elle le juge à propos. Si seulement j'avais à dîner, je serais très à mon aise. »

Et il étreint les haubans avec plus de force, et semble s'arranger pour dormir avec une indifférence complète.

James Goff, un camarade, qui sait par une cruelle expérience combien l'on souffre de la faim à la tête du mât, remarque la manœuvre, et en saisit parfaitement la signification. Or, ce James Goff a une petite bouteille de grog dans sa poche de tribord, et un peu de biscuit vermineux et de salaison dans sa poche de bâbord ; il désire vivement faire parvenir l'un et l'autre à son collègue affamé. Il est inutile de dire que lorsque la tête de mât est occupée par un délinquant, elle est mise en état de blocus, et qu'il est strictement interdit d'y envoyer aucune espèce de munitions de bouche.

James Goff va donc trouver le premier lieutenant, M. Needham, prend un air piteux et pénitent, soulève dûment son chapeau, et s'adresse en ces termes à l'officier courroucé :

« Pardon, monsieur. Je crains que M. Hearty se soit endormi, monsieur. Il n'a été se coucher, monsieur, qu'à la septième heure de nuit, monsieur ; il a fait le quart de minuit à quatre heures, monsieur, et l'on a fait venir tout le monde sur le pont dès la pointe du jour, monsieur. Ainsi, monsieur, il n'a presque pas fermé l'œil depuis vingt-quatre heures, monsieur. Soyez-en sûr, il ronfle à présent, monsieur, et se trouve dans une situation des plus dangereuses, monsieur. Permettez-moi d'aller le réveiller, monsieur. »

Toutes les fois que James Goff prononce le mot « monsieur, » il a soin de porter la main à son chapeau. Aussi son discours désarme-t-il le premier lieutenant, quoiqu'à ses yeux M. Hearty ait commis un crime irrémissible ; on le soupçonne d'avoir égaré le mousse de M. Needham dans l'obscurité de la cuisine, et de s'être emparé du déjeuner que le fidèle serviteur portait au premier lieutenant.

M. Needham donne donc à M. Goff l'autorisation d'aller réveiller le dormeur ; et il est d'autant plus disposé à accorder cette faveur que, si le jeune homme tombait dans l'eau, on serait obligé de virer de bord, et de mettre à la mer l'un des portemanteaux, dont deux viennent d'être peints tout récemment. Ces considérations amènent le triomphe de l'humanité, et le messager obtient la permission d'aller réveiller son camarade qui ne dort pas.

La rencontre des deux *midshipmen* dans ces hauts quartiers est brève et cordiale ; les provisions et le grog sont remis à Hearty ; l'appétit est vif, et la chère assez maigre. Après un repas court, mais délicieux, laissé de nouveau à sa solitude de nuages, Hearty se prépare à faire ce qu'il avait seulement simulé d'abord, à jouir d'un sommeil réparateur. Il prend un morceau de bitord, se lie aux barres traversières du perroquet, et tombe bientôt dans un bienheureux état de somnolence rêveuse, qui lui rend toutes les joies de la maison qu'il a quittée, et d'autres plaisirs encore que cette maison ne lui a pas fait connaître.

Telle est, ou plutôt telle était, il y a encore quelque temps, l'histoire journalière d'un *midshipman* envoyé à la tête du mât. C'était une discipline sévère, mais utile ; et

quoique sa rigueur dégénérât parfois en cruauté, somme toute, elle avait de bons effets.

Maintenant la vie du *midshipman* en activité de service a trois phases distinctes; à savoir : celle de novice, de *midshipman* proprement dit ou par excellence, et de vétéran.

Le novice, le nouveau, le débutant, est généralement un aimable jeune homme qui a encore le goût des tartines dans la bouche. Bien qu'on se moque de lui sans miséricorde, c'est un gaillard alerte, et, quand il y est contraint par l'excès de la persécution, il combat valeureusement. Il est dans l'usage de dire « s'il vous plaît » aux matelots, politesse qui lui attire leur mépris; et quand celui qui fait son hamac est ivre, insolent ou paresseux, quand le *midshipman* voit son lit étendu dans la boue par un jour de pluie, il cherche des yeux une bonne physionomie, avant de prier très-civilement le propriétaire de l'aimable figure de descendre son hamac dans le faux-pont; il a soin d'ajouter qu'il ne lui donnera pas la peine de le suspendre, car il compte le faire lui-même.

A la table commune, le novice prend les morceaux de porc les plus gras, et les morceaux de bœuf salé les plus maigres et les plus piquetés; on lui permet de regarder seulement le beurre, et de flairer le fromage; mais, par dédommagement, sa ration de biscuit dur est illimitée. Ses compagnons, plus âgés que lui, veillent avec un soin religieux sur sa santé, et le prouvent en l'empêchant de toucher à sa portion de vin et d'eau-de-vie; et cependant l'ingrat cherche à en prendre, et, qui pis est, il semble y prendre goût.

En rade, le devoir du novice consiste principalement à aller à terre avec le maître-d'hôtel du capitaine, chercher du lait ou autres comestibles. En mer, il fait les corvées, il rédige les livres de loch de ses compagnons plus expérimentés; sur le pont, il crie les ordres, avec une voix de perroquet modifiée en passant à travers un roseau fêlé; il dort, tant que dure son quart, à l'ombre d'un prélat goudronné, ayant un signal pour oreiller, et généralement sous le vent d'une caronnade du gaillard-d'arrière. On vient bientôt l'y tirer par la jambe, et on l'envoie en bas chercher à l'officier de quart un verre de grog capable de mettre à flot un épissoire, et de noyer l'esprit de tout autre qu'un marin endurci.

Mais quand le novice disparaît, quand le *midshipman* est en pleine floraison, la seconde phase de son existence commence. Il a appris à jurer, il sait demander son grog en grondant, et est devenu un véritable *midshipman*, tel que celui que nous avons représenté à la tête du mât.

Déjà il sait les noms et l'usage de tous les cordages de vaisseau; il sait épisser, faire une tête de Turc[1], et croit qu'il en couperait bien une s'il en avait l'occasion. Il sait mettre le gréement à la tête du mât, et peut lancer le plomb de sonde à revers de

[1] Espèce de nœud que les matelots français appellent tête d'alouette.

(*N. du T.*)

bras jusqu'au jas d'encre. Voilà des qualités qui doivent lui inspirer de l'orgueil! En outre, il commence à parler des intérêts parlementaires, et désire deux choses, des protections auprès de l'amirauté, et... une barbe.

A l'en croire, c'est un mauvais sujet; mais il est plus vicieux en paroles qu'en actions, et, malgré ses fanfaronnades, il n'a pas de bien grandes fredaines à se reprocher. Il montre déjà de la bravoure : il s'est bien comporté dans une expédition à main armée, et a reçu une légère blessure, une simple égratignure, et il est déjà trop mâle pour s'en vanter. Il n'est plus aussi impudent avec ses supérieurs; il a commencé à comprendre le prix du respect, et c'est pour cela qu'il en accorde volontiers. Il reconnelt déjà que le premier lieutenant peut être un très-digne officier, quoiqu'il chique, et que le contre-maître peut être un habile marin, quoiqu'il parle d'un ton traînerd le dialecte des provinces du Nord, et qu'au port il soit souvent terrassé par l'ennemi le plus formidable qu'ait à craindre un matelot, — le grog.

Mais exeminons maintenant le *midshipman* dans sa dernière phase, dans tout son développement, en sa qualité de vétéran. Un changement bien complet s'est opéré dans sa personne, et ce changement est si marqué que tout le monde s'en aperçoit aussi bien que lui, qui fait plus que s'en douter. L'orgueil l'a couvert de son manteau. Il arpente le gaillard-d'arrière avec plus de hauteur; en atérissant au port de Sally à Portsmouth, il fait le commandement d'avant partout, comme s'il était persuadé qu'il y a de l'autorité dans sa voix, et comme si tout le monde devait le savoir aussi bien que lui.

Mais voici les véritables signes auxquels on reconnalt surtout un vétéran.

D'abord il enlaidit; mais il s'en console par le raisonnement suivant : Quand on est laid, on fait peur; quand on fait peur, on est respecté; quend on est respecté, on captive le cœur des belles. Donc il met son chapeau de travers, pose fièrement devant le sexe féminin, et s'imagine bonnement qu'on l'admire. En outre, il a une barbe naissante qui croît çà et là sur la partie inférieure de sa figure, comme des chardons dans un terrain vague, il la cultive avec soin, et la caresse avec le doigt et le pouce; et souvent on le surprend à parcourir secrètement les annonces destinées à exposer les vertus incomparables de l'huile dite de Macassar.

En présence de ses officiers supérieurs, il y a de l'attention dans ses yeux, de l'activité dans ses talons, et beaucoup d'humilité dans la voix. Le bord de son chapeau est râpé à force d'avoir été touché; et il tressaille, d'un tressaillement plein de soumission, quand le premier lieutenant lui ordonne de balayer les ponts.

De ceux qui sont au-dessus de lui, le *midshipman* prend tout en bonne part : il prend avec joie place à la table du capitaine; il prend avec humilité les reproches de l'officier de quart; il prend essidûment des notes sur les distances de la lune avec le contre-maître; il prend du grog avec l'agent-comptable infatigablement; enfin il prend la liberté de rosser parfois un *midshipman* plus faible que lui.

Quoiqu'il sache qu'il n'est présentement qu'à l'état de chrysalide, il attend avec une foi profonde l'époque où il sortira de sa grossière enveloppe lieutenant-papillon, avec une unique aile d'or sur l'épaule droite; il est fier par anticipation. Cependant il condescend parfois à se familiariser avec les trois sous-officiers, qu'il estime. N'a-

t-il pas frappé de respect le maître canonnier en prononçant le mot « parabole ? » n'a-t-il pas mystifié le charpentier en lui parlant de « constructions hydrauliques, » et vaincu dans une discussion le maître d'équipage, qui n'a jamais pu comprendre cette proposition : « En métaphysique, on doit entendre par rien tout dans la préconception d'une substance non encore formée, sur laquelle repose la première catégorie des limites inassignables qui entourent l'infini ? »

Bref, le *midshipman* a acquis de l'expérience ; il a évité la tête de mât et le chemin qui y conduit ; il a emprunté plus d'argent qu'il n'en a prêté ; il s'est composé un répertoire d'agréables plaisanteries, dont les novices feront bien d'être charmés, en ayant soin d'applaudir deux fois davantage quand il les répétera. Il a appris à boire largement, quoique avec discrétion, et imite maître Slender[1] en ne se grisant qu'en compagnie de gens sobres et exemplaires. Finalement, il a lu Hamilton More[2], et porte avec enthousiasme un toast à une guerre sanglante et à une saison de lièvres.

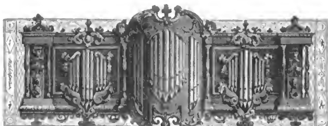
Ainsi, sous trois faces différentes, cet officier est un et indivisible ; c'est toujours un MIDSHIPMAN.

EDWARD HOWARD.

[1] Personnage des *Joyeuses Commères de Windsor*, comédie de Shakspere. (*N. du T.*)

[2] Auteur de romans maritimes. (*Id.*)





L'OUVREUSE DE BANCS.



ANS le temple même, près du sanctuaire, là où l'humilité, la faiblesse, la contrition et le remords, s'agenouillent et consomment un doux sacrifice, est postée l'ouvreuse de bancs, la servante empressée de l'orgueil, la domestique attentive des priviléges, l'esclave soumise de l'opulence; elle est là, dans le temple, attendant avec confiance les *six pences* qui vont pleuvoir sur elle.

Des bancs! quel sermon ne prêcherait-on pas au sujet de ces petites stalles réservées, ces retraites de la satisfaction mondaine, ces sanctuaires de l'amour-propre qui s'admire, ces chambres où l'homme se glorifie dans la maison même du Seigneur! Quel colloque instructif pourrait s'établir entre le banc grossier et nu du pauvre et le siége aux moelleux coussins des misérables pécheurs qui s'y installent pour prier, et, réservant pour l'âme seule la cendre et le cilice, ont pour leur corps l'édredon, l'hermine et la soie! Quels discours le livre de prières relié en parchemin, feuilleté, taché, écorné, pourrait adresser au volume couvert de velours, à fermoir d'or, qu'apporte un insolent laquais poudré tout exprès pour le jour du sabbat!

O bancs! combien de fois, dans votre enceinte à demi garnie, peut-on voir le propriétaire aisé, le chrétien comme il faut, prêtant l'oreille aux préceptes de la charité la plus illimitée, et regardant froidement ses frères entassés debout dans les ailes latérales, sans qu'on les invite jamais à s'asseoir? Lecteur, n'avez-vous pas contemplé ces bancs peuplés des fils de l'orgueil, des favoris de la fortune, que la douceur de leurs siéges paraît disposer à regarder avec plus d'indifférence les pauvres gens qui n'en ont point? Misérables pécheurs! qui, une fois par semaine, veulent bien faire semblant de se considérer comme une vile poussière! Enfants des ténèbres,



L'OUVREUSE DE BANCS



qui, pour l'exemple de la société, souffrent qu'on les appelle les fils et les filles de la corruption, les frères et les sœurs des vils insectes! hommes au cœur contrit, en habits de pourpre et en beau linge, qui, les paupières baissées, la figure empreinte d'une humilité de deux heures, se décident à endurer un discours sur le Jugement, et à prendre un prêtre pour sauver les apparences!

Mais la cloche sonne à l'église; le verrou de la taverne est tiré; il n'y a pas signe de commerce dans la rue: seulement une marchande de poisson en retard se hâte de porter un turbot chez milord; aucun éventaire ne profane le soleil du dimanche; et les barbiers irréligieux, s'ils rasent, rasent dans l'ombre, comme des criminels. Les garçons et les filles de la paroisse, babillant, chuchotant, ricanant, sont conduits en longues files à l'église, par le maître et la maîtresse, qui, s'imaginant que la religion est une chose terrible, prennent un air farouche et sérieux; les deux ou trois enfants que distinguent des médailles d'étain ont un maintien plus grave que leurs collègues.

L'ouvreuse de bancs est là, avec son mouchoir d'une blancheur irréprochable, son visage composé pour le service du matin, sa clef à la main, son allure active et silencieuse; elle est là, faisant parquer ses agneaux à mesure qu'ils entrent. Elle en accueille quelques-uns presque avec un sourire, accompagné d'un mouvement analogue à une révérence; elle montre le chemin aux autres d'un air sérieux comme celui d'une tête de mort. Quant aux enfants qui chuchotent, elle leur lance des regards aussi terribles que ceux de la sorcière d'Endor... une sorcière menaçant d'appeler le bedeau!

Remarquez avec quelle délicatesse elle s'acquitte de ses fonctions. Le service est commencé. Il y a dans l'aile un étranger qu'à sa mine elle juge capable de donner douze sous, peut-être même un shilling. Pauvre homme! quoiqu'il paie les taxes pour l'entretien de l'église, il n'a point de banc réservé; il a aidé à bâtir le temple, à payer le prédicateur, mais il n'y a de siége pour lui que sur les bancs de derrière. Il suffit de regarder son habit, son linge blanc, son chapeau de castor brossé avec soin, pour comprendre que cette dernière place ne saurait lui convenir. Comment peut-il, lui qui vient avouer devant le Seigneur qu'il n'est qu'un humble vase d'argile, une créature souillée de péchés, une lèpre morale, un enfant d'iniquité digne du feu éternel; —comment peut-il, lui Peter Wagstaff, commerçant d'ordre secondaire, mais avec de belles espérances, s'asseoir sur le même banc que le vieux paralytique qui de temps à autre lui fait des commissions? Peter Wagstaff n'est pas fier, non certainement; aucun homme ne doit apporter de l'orgueil à l'église: ce n'est point chrétien; mais néanmoins, quoique son domestique intérimaire s'écarte pour laisser une place à celui qui l'emploie, Peter Wagstaff ne le voit pas, et le fait est qu'il aime mieux rester debout.

Notre ouvreuse de bancs s'aperçoit du combat apostolique qui se livre dans le sein de Peter Wagstaff, et elle marche à son secours. Elle marche! L'araignée qui tend sa toile au-dessus du tronc pour les pauvres (car c'est là, grand Hogarth, que l'ont vue et fixée tes immortels crayons), l'araignée fait plus de bruit que notre ouvreuse de bancs. Elle approche de l'étranger; son index éloquent lui fait signe d'avancer. On

dirait que la clef et la serrure sont plutôt de velours que de fer, tant leur contact est silencieux. Wagstaff est dans le banc, et il s'y étale avec la conviction qu'il est un homme comme il faut; il est maintenant à l'aise, *comfortable*, et jouit de la tranquillité nécessaire pour marmotter des répons où il confesse avec componction son indignité; il peut maintenant prêter toute l'attention convenable aux menaces du feu éternel, sans craindre d'être coudoyé par ses inférieurs. Quand on lui promet les gloires de l'immortalité, elles ne perdent plus rien de leur splendeur; ses rêves de béatitude ne sont plus violemment troublés par l'idée que ses voisins, les pauvres, les subalternes, les prolétaires, doivent participer comme lui aux joies célestes. Il l'avoue à voix haute et sonore, il n'est qu'un misérable pécheur, mais pourtant c'est un homme comme il faut.

En rendant service à l'amour-propre de Peter Wagstaff, l'ouvreuse de bancs a-t-elle bien calculé? est-il homme à ne donner que six sous? Non pas; car, récemment établi dans le voisinage, célibataire, et venant pour la première fois à l'église de la paroisse, il débourse un shilling. L'ouvreuse de bancs s'assied sur un escabeau de bois, et, un œil du côté de la porte, l'autre sur un livre de prières, promenant parfois ses regards sur les enfants placés dans la galerie, elle est profondément absorbée par le service.

Un autre visiteur paraît à la porte; il se glisse à pas de loup jusque dans l'aile. Notre ouvreuse de bancs le voit, mais elle est déterminée à ne point le voir. Qu'il s'asseoie avec les pauvres gens; pourquoi donc un individu de son espèce aspirerait-il à un banc? Il y en a qui valent mieux que lui aux places non réservées. Ne sommes-nous pas tous de chair et de sang, tous de misérables vers, tous des êtres de corruption, tous de périssables créatures? Telles sont les réflexions de l'ouvreuse de bancs en s'appliquant à sa lecture avec un redoublement d'activité. Elle ne remarque nullement le candidat qui désire se séparer de la foule; a-t-elle de bonnes raisons pour se conduire ainsi? Certes; car trois fois notre ouvreuse de bancs a donné un siége à cette personne, et cette personne ne l'a remerciée de cette faveur que par un signe de tête, que par une pantomime fort expressive, mais sans valeur réelle. L'ouvreuse de bancs poursuit sa lecture avec ardeur.

Sachez, vous tous que la chose est susceptible d'intéresser, sachez que nous renonçons à S. S. le pape et à toutes ses œuvres; comprenez que nous avons convenablement horreur de Guy Fawkes et des jésuites[1], et c'est pourquoi, quand nous disons un mot en faveur d'une coutume observée dans les sanctuaires catholiques, qu'on ne nous accuse pas de croire à l'eau bénite. Il n'y a pas dans les cathédrales du continent de bancs semblables aux nôtres, de bancs longs, fermés avec soin, où, le dos commodément appuyé, les mains étendues sur un prie-Dieu, se pavane l'aristocratie. Chez les catholiques, le riche s'assied à côté du pauvre, le mendiant murmure son *Pater noster* aux oreilles du millionnaire, la femme à la mode s'agenouille près de la femme de la halle, qui a mis de côté son fardeau pour faire une offrande

[1] Voyez les notes du *Bedeau*.

(*N. du T.*)

à son patron : la poussière se confond avec la poussière; il n'y a que de l'argile et pas de porcelaine. D'où vient donc qu'il n'en est pas ainsi dans les temples protestants? Certes, quand Luther réforma l'Église, il n'eut jamais l'intention de la diviser en petites loges particulières à l'usage de l'orgueil, de la fortune et du rang. Dans aucune de ses rêveries, nous le parierions, Luther n'a pensé à une ouvreuse de bancs; et cependant Weawer nous dit qu'après la réforme « il y avait dans les églises des coussins sur lesquels on pouvait s'étendre pour dormir. » Et Rudder, autre écrivain ecclésiastique, nous apprend que le seigneur de la paroisse avait coutume d'aller fumer sa pipe durant le sermon, et «de revenir pour recevoir la bénédiction.» L'ouvreuse de bancs, sans doute, fut introduite avec les coussins; on la jugea indispensable pour rappeler le gentilhomme de la pipe à la bénédiction.

Cependant nous avons laissé le sujet immédiat de cet article assis à côté du banc, et méditant sa leçon religieuse. Par intervalle, elle se lève, se glisse d'un pied léger le long de l'aile, trouve l'hymne du jour pour le chanteur de psaumes inexpérimenté, d'un air qui semble reprocher au coupable son ignorance; elle crie : Silence! au craquement involontaire des souliers d'un imprudent pécheur, et, quoique l'église soit remplie d'une froide brume de novembre, s'étonne qu'on puisse tousser aux plus beaux endroits du discours. Le sermon tire à sa fin; au soixantième et dernier paragraphe, l'ouvreuse de bancs reprend sa course dans l'aile, met encore la clef silencieuse dans la serrure muette, et les portes s'ouvrent de nouveau pour laisser sortir la plus belle part de l'assemblée, les heureux et respectables possesseurs de bancs réservés. L'ouvreuse tient prêts son sourire et ses révérences pour saluer leur départ. Elle se hasarde à s'informer de la santé d'une femme ou d'une fille absente, risque quelques paroles d'admiration au sujet de la bonne mine d'un fils cadet, et passe de l'un à l'autre en prodiguant des allusions courtes, mais élogieuses, au brillant sermon du jour. L'église est vide, et l'ouvreuse de bancs entre dans les divers sanctuaires consacrés à ceux qui ont de quoi les payer; là, elle met en ordre les coussins [1], range les livres, et s'en va dîner.

Si ces coussins avaient une langue, s'ils pouvaient dire les pensées, révéler les réflexions intimes des cœurs de ceux qui s'agenouillent dessus dans une humble attitude! Regardez celui-ci, formé de la laine la plus moelleuse, couvert de drap de pourpre : il a porté la masse corpulente d'un homme riche et arrogant, d'un homme qui toutes les semaines se reconnaît pour un vil pécheur, et implore à ce titre la miséricorde divine; d'un homme dont le fils est exilé de la maison paternelle pour avoir pris une femme dont le seul vice était la pauvreté. Voici un autre coussin, encore chaud de la pression des genoux d'un tyran domestique, qui vient à l'église pour sacrifier à l'humilité, pour mériter la bienveillante tendresse de l'Être suprême; et qui, de retour chez lui, fera trembler sa femme au seul froncement de ses sourcils, et dont le moindre mouvement remplira de crainte les faibles cœurs de ses en-

[1] *Hassock*, espèce de coussin en paille ou en laine sur lequel on s'agenouille.

(*N. du T.*)

fauts. Prenez un troisième coussin : il fait partie de l'ameublement du banc d'un homme qui vit et s'engraisse de perfidies et de mensonges, qui mange le pain quotidien des procès, dont toute la vie est en opposition avec les préceptes de l'Évangile, et qui, comme Judas, n'embrasse la vérité que pour la vendre! Et cependant cet homme-là priera, dira les répons, parcourra le *Credo*, débitera couramment le Décalogue, horloge humaine montée pour sonner tous les dimanches. Dans cet autre banc s'agenouillera un usurier flétri, un homme très-respectable, dont le cœur admire l'adresse mondaine de Jacob, et qui, oubliant l'esprit pour la lettre, s'enthousiasme pour la parabole des talents [1].

Voilà les pratiques de l'ouvreuse de bancs, voilà les hommes qui viennent à l'église pour appuyer de leur présence la farce que leurs frères du monde consentent à jouer avec eux, ils se réunissent pour accomplir une cérémonie, et cela fait, ils ont toute la semaine devant eux. Serpents infâmes, ils sont sourds en entrant à l'église, et ils en sortent sourds; et quand ces hypocrites passent sous le porche, le diable est là qui les compte.

L'ouvreuse de bancs s'érige nécessairement en critique à l'endroit des sermons. Nous n'affirmons pas qu'elle connaisse à fond l'ancienne éloquence de la chaire; mais, si elle lisait les œuvres pieuses de nos vieux sermonnaires, elle goûterait, nous n'en doutons pas, le *sermon du shilling*, que le vieux Latimer prêcha à la cour avec un courage apostolique, devant le jeune roi Édouard. Quant aux sermons contemporains, on peut s'en rapporter à l'ouvreuse de bancs sur leur mérite, en admettant qu'elle appartienne à une église un peu importante. Elle a entendu prêcher des évêques, et, en rentrant chez elle, elle a fidèlement examiné la valeur respective des anciens pasteurs et des nouveaux évêques. L'épiscopat n'a pas de plus énergique défenseur que l'ouvreuse de bancs; car, lorsqu'un évêque monte en chaire, il y a foule dans l'église, et les places sont très-courues. Heureuse circonstance, comme elle le déclare à sa maîtresse en prenant du thé; heureuse circonstance qui montre qu'il y a encore au monde un peu de religion. Les sermons d'évêque, voilà les vrais sermons pour elle; car elle aime à voir l'église remplie d'une foule nombreuse, et à la porte du temple, une longue file d'humilité chrétienne en calèches et en tilburys.

L'ouvreuse de bancs a le plus grand respect pour un prédicateur à la mode, même quand il n'a pas de mitre. Toutefois, elle distingue deux espèces de prédicateurs à la mode. Le cher et aimable docteur Smoothly, ex-chapelain de deux lords, dont un ministre d'état, la figure luisante et comme frottée d'huile, la bouche emmiellée, accoutumée à accommoder la religion au goût des estomacs délicats et bien nourris, monte doucement en chaire, comme s'il marchait sur le tapis d'un salon. Le docteur est un digne descendant de cet ecclésiastique français qui, prêchant devant le roi, étonna le monarque, dans un moment d'absence, en lui déclarant « que tous les hommes étaient mortels; » mais qui, repentant de son indiscrétion, se reprit aussitôt,

[1] Roger Coke, dans *La cour et l'état de l'Angleterre dévoilés*, raconte l'histoire d'un vieux ladre, qui donna vingt shillings à son neveu pour prêcher contre l'usure, afin que, ses concurrents étant convertis, lui-même pût faire des affaires plus avantageuses. (*N. de l'auteur.*)

et ajouta en regardant son royal auditeur : « Presque tous. » Le docteur Smoothly aborde la mort avec beaucoup de ménagement. S'il faut qu'il en entretienne des gens de distinction, il le fait doucement, gracieusement, civilement ; il dédaigne de les mettre hors d'eux-mêmes en leur présentant la mort comme un épouvantail, en jetant les os à la face de l'auditoire. N'est-il pas de la dernière impolitesse de dire à de belles femmes, palpitantes d'espoir, de bonheur et d'amour, devant lesquelles le monde entier s'ouvre comme un beau jardin, qu'elles sont, elles si délicates, si aimables, si admirées, si flattées, destinées à servir de pâture aux vers? qu'elles, avec leurs belles figures d'anges, se consumeront au sein de la terre, comme le malheureux qui est mort à l'hospice aujourd'hui, ou à la potence hier? Le docteur Smoothly regarde ces paroles comme fort inhumaines, et c'est pour cela qu'il prend toutes les précautions possibles pour ne pas endommager le plumage de l'orgueil humain, pour ne pas arracher une seule plume de la queue étincelante de la vanité ; en conséquence, il traite la mort comme une sorte de probabilité vague, et parle du tombeau comme d'une fosse creusée quelque part, et dans laquelle quelques individus sont tombés quelquefois. Par suite de son système de modération, le docteur dit peu de mots du séjour des mauvais esprits ; ou, si par hasard il s'en explique, c'est de manière à en faire sentir la grossièreté, l'extrême bassesse. Selon le docteur Smoothly, l'enfer n'est point pour la bonne compagnie.

Le révérend M. Yewberry est un prêtre tout différent, ce qui ne l'empêche pas d'être à la mode. On se presse dans son église, on s'y coudoie, on s'y bouscule, pour recevoir les anathèmes de ce génie d'indignation, qui lance ses feux sacrés sur les grands, et croit de son devoir de mettre sens dessus dessous les élus de la terre. La royauté vient incognito pour l'écouter ; on voit des ministres d'état dans la galerie ; les courtisans donnent une heure au nouveau prophète ; les jeunes membres du parlement l'étudient pour la véhémence de son style, et le tour heureux et original de ses invectives. Les gens à la mode prennent M. Yewberry comme une espèce de tonique : c'est une diversion au système relâché du monde ; mais on n'a jamais songé à appliquer ses principes au régime spirituel. On va le voir comme une espèce de faiseur de tours évangéliques ; et les princes, les lords, les comtesses, témoins de ses gambades extraordinaires, s'étonnent de son agilité. C'est, du reste, l'énergie de ses doctrines impitoyables qui le met à la mode. Il allume dans la chaire une colonne de feu qui dure au moins six mois ; puis il brûle en présence d'admirateurs moins nombreux, et se réduit enfin à un éclat tolérable, à une chaleur qu'on peut endurer.

Bien entendu que M. Yewberry est le favori de notre ouvreuse de bancs ; elle croit que le monde pourra s'amender, puisqu'il s'est chargé de la conversion générale ; et en regardant avec complaisance ses bancs encombrés, elle éprouve de vives et nombreuses espérances de régénération humaine. Smoothly est un pasteur chéri, Yewberry est un puissant homme de Dieu ; l'un touche les erreurs des mortels avec *une patte de velours* [1], l'autre secoue un fouet de serpents sur la tête du criminel.

[1] Ces mots sont en français dans l'original. (*N. du T.*)

Jusqu'à présent, nous n'avons observé l'ouvreuse de bancs que dans l'exercice de ses fonctions, dans l'emploi délicat d'ouvrir et de fermer les portes, dans le sang-froid avec lequel elle avance la main en temps opportun, et la porte ensuite à sa poche comme si de rien n'était. Elle a toutefois des plaisirs attachés à sa profession; il y a des moments où être gracieuse et sourire, arpenter l'église à pas précipités, être très-occupée à ne rien faire, s'intéresser vivement à ce qui n'est pour elle que la fastidieuse répétition d'une fastidieuse scène, tout cela est pour elle un devoir, une source féconde de bénéfices : nous voulons parler du jour de noces. Remarquez avec quelle satisfaction la bonne mistress Spikenard sourit à l'heureux couple et à la foule des amis, en les recevant à la porte; comme tous ses regards expriment la joie que lui fait éprouver la solennité qui va s'accomplir! avec quelle vitesse elle court dans l'aile, et introduit le cortége dans le banc où, jusqu'à ce que tout soit prêt pour le sacrifice et avant qu'il soit trop tard, les futurs contractants ont la permission de s'abandonner à quelques minutes de réflexions! Elle tourne autour de la fiancée, du fiancé, des demoiselles d'honneur, de toute la noce, comme si elle avait réellement un intérêt personnel à ce qui se passe; elle assure au jeune couple que le prêtre ne va pas tarder, et enfin, quand le bonhomme a endossé sa robe, elle vient, portant sur sa face ridée les signes de l'allégresse la plus vive, communiquer à tous l'heureuse nouvelle que M. Ticmtight est prêt.

Les deux fiancés se mettent en place, c'est-à-dire que le desservant les met en place; car jamais un homme, comme principal personnage, ne semble plus embarrassé, plus abattu, que lorsqu'il est sur le point de passer par la cérémonie du mariage. Il n'y a peut-être qu'une seule cérémonie plus pénible que celle-là. Vous voyez un jeune et beau fiancé, aux favoris gros comme des côtes de baleine, qui a près de six pieds dans ses bas de soie, appréhendé au corps par un clerc, et placé impérieusement à l'endroit marqué pour son martyre; on dirait que lui-même n'a dans cette occasion ni voix ni volonté. Le couple est donc installé, et l'ouvreuse de bancs veille à distance respectueuse. Quelquefois le mariage est un cas d'évanouissement; nous en avons vu même provoquer de tragiques attaques de nerfs. Les simples syncopes sont devant l'autel aussi communes que la mousseline blanche, et donnent à la scène un nouvel attrait, du moins pour le spectateur. Quand la fiancée se trouve mal si elle en a l'envie, l'ouvreuse de bancs, femme habile et expérimentée, est là pour lui porter secours. Tout à coup la fiancée, comme un lis penché, courbe sa tête belle et pâle, le futur jette autour de lui des regards de détresse, quand, à ses côtés, amenée là comme par enchantement, se trouve l'ouvreuse de bancs, tenant un gobelet d'une eau cristalline, puisée le matin même à la source, et prête à rafraîchir les blanches lèvres de la nouvelle mariée. Le verre d'eau est pris, et l'ouvreuse de bancs, prodigue de remèdes, présente un flacon de sels qu'elle réchauffe en sa main depuis dix minutes.

La défaillance a cessé; l'acte de mariage est signé, et (après le clerc et le bedeau) l'ouvreuse de bancs prend la liberté d'appeler sur la tête du couple uni toutes les bénédictions de ce monde. Ses vœux désintéressés reçoivent généralement leur récompense; et, selon le cas qu'on en a fait, elle abandonne le jeune couple aux sentiers épineux de cette terre de misères, ou déclare les époux dignes de toute la

prospérité imaginable, et au nombre des plus beaux et des mieux assortis qu'ait jamais éclairés le soleil.

Il est une autre solennité à laquelle l'ouvreuse de bancs assiste avec un zèle sans égal : c'est celle du baptême. Alors son expérience, sa connaissance du monde, acquise et cultivée dans le temple du Seigneur, lui rendent éminemment service. D'un coup d'œil elle reconnaît les mères et marraines comme il faut, les pères qui font bien les choses, les parrains dont la bourse est suffisamment garnie ; et, tirant avantage de son savoir, elle les installe dans des bancs réservés, bien loin des places où se mettent les pauvres. On voit alors des enfants dont les yeux sont vantés par l'ouvreuse de bancs avec la prodigalité d'une admiration subite, bien que cachés souvent entièrement par la dentelle précieuse de leurs bonnets ; on voit de chers petits anges de six semaines, dans la figure desquels on ne distingue que la bouche et le nez ; des chérubins qui n'ont rien de commun avec la nature chérubine, si ce n'est qu'ils chantent sans discontinuer.

Nous avons parlé de mariage et de baptême ; il est une troisième cérémonie à laquelle l'ouvreuse de bancs est appelée à assister, dans laquelle elle joue un rôle avec une gravité qui n'est point feinte : c'est celle des funérailles. Là elle n'a rien à espérer ; des gens fondant en larmes, et livrés à une hypocrite douleur, ne songent pas à donner des gratifications. A moins que ce ne soit à l'enterrement d'un personnage public, et que l'affluence ne soit considérable, l'ouvreuse de bancs ne reçoit rien des mains de la mort, toujours froide, toujours sans profit pour elle.

Nous avions songé à offrir au lecteur des notes trouvées dans les papiers d'Abigaïl Spikenard, depuis trente-deux ans ouvreuse de bancs de l'église Saint-Étienne. On nous les a communiquées avec autorisation d'en user comme bon nous semblerait. Cependant le sacré et le profane s'y trouvent mêlés avec tant de confusion (probablement parce que la bonne mistress Spikenard avait beaucoup de peine à les séparer l'un de l'autre), que nous hésitons à publier ces *memoranda*. Toutefois mistress Spikenard, dans son esprit de généralisation, n'a rien trouvé d'inconvenant dans sa manière de rédiger ses notes ; et c'est pourquoi, espérant que le lecteur appréciera l'innocence des intentions de l'ouvreuse de bancs, nous nous hasarderons à lui présenter quelques notes prises à l'aventure dans son journal.

ÉPIPHANIE. Court sermon ; froid rigoureux ; six pences d'une femme en manchon rouge.

SEXAGÉSIME. Sermon du bon évêque de Manna ; discours touchant ; grand tracas ; église comble ; recette de sept shillings et six pences ; demi-couronne fausse. Je soupçonne une femme en velours bleu, bonnet jaune, et guirlande de pavot rouge.

LUNDI DE PAQUES. Dix mariages ! je ne fais qu'une livre ; je refuse avec colère six pences d'un couple. Je reconnaîtrai le marié s'il ose revenir. Les serrures des bancs sont graissées.

DIMANCHE GRAS. Nouveau sermon long et ardent de l'évêque de Manna. Une dame s'évanouit dans la foule : un shilling. Vu la personne en velours bleu ; parlé de la demi-couronne fausse ; elle s'est étonnée de mon impudence ! Comment finira-t-elle?

Baptême dans l'après-midi; parents mal mis, enfants criards, parrains et marraines ignorant les convenances. La mère de deux jumeaux ne me donne pas plus que celles qui n'en ont qu'un. Mauvais jour. Rentrée chez moi de bonne heure pour prendre le thé.

ROGATIONS. Nouvel évêque : les plus blanches mains qu'il soit possible de voir; grande foule; superbe discours contre la concupiscence et les vanités du monde. Bel équipage de l'évêque, laquais grands et bien bâtis. Sanglots des dames; bon sermon; quinze shillings. Vient-on à l'église pour passer de la fausse monnaie? Encore une fausse pièce de six pences!

Nous terminerons là nos citations, car nous craignons que, malgré la simplicité de mistress Spikenard, il n'y ait dans son style une certaine irrévérence, et que le spirituel y soit trop négligé pour le temporel.

O vous! piliers inébranlables de l'orthodoxie; vous, élevés pour le ministère divin; vous, si haut placés dans la hiérarchie apostolique, vous qui annoncez au peuple la bonne nouvelle en vêtements de riche linon, sachez, malgré les tonnerres que vous lancez du haut de la chaire sur les laïques ignorants, sachez que, dans vos désirs des biens terrestres, vous ne valez pas mieux que la pauvre ouvreuse de bancs.

Nous avons lu le sermon contre les vanités du monde prêché par l'évêque aux mains blanches; nous avons lu aussi le discours de trois heures qu'il avait fait deux jours auparavant sur les ordonnances relatives à la bière : en vérité, ces deux compositions nous rappellent assez les notes de la digne mistress Spikenard.

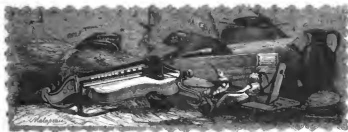
DOUGLAS JERROLD.







LE RAMONEUR



LE RAMONEUR.



Nous perdons tous les privilèges. Il y eut un temps, — et ce temps n'est pas encore bien loin, — où l'on aurait considéré comme une audaciense violation d'une coutume antique et vénérable qu'un auteur ou un artiste s'occupât du sombre sujet de cette esquisse avec une autre préméditation que celle de s'en divertir. Les couleurs vives et légères sous lesquelles il était iuvariablement représenté étaient eu raison inverse de la uoirceur de l'original; il semblait qu'on voulût rendre hommage à ce fait observé, qu'un uègre aime généralement les vêtements d'une extrême blancheur; ou encore, que l'extérienr sombre d'une gondole vénitienne indique presque toujours le haut degré de plaisir et de gaieté de la société qu'elle reuferme.

Nous ne nuus vanterons poiut pourtant d'avoir changé tout cela, comme dit Sganarelle. A vrai dire, cette allégresse constaute que des tableaux mensongers prêtaient au ramoueur a dispsru d'elle-même, et nous, fidèle chroniqueur de ce qui est, nous ne faisons qne nous conformer aux circoustances existantes en traitant notre sujet avec moins d'entrain; les dispositious de notre esprit s'accorderont mieux avec l'humeur géuérale du noir personnage qui pose à sou insu devant nous, et pourtant nous ne nous écarterous pas complétement du point de vue sous lequel on a été habitué à coutempler sa physionomie. Comme dit Milton:

L'étoile du matin parait à l'Orieut,
Dans les cieux moins obscurs s'avance en sautillant,
Et le jour qu'elle annouce a charmé la nature,
Car Mai revient, orne de fleurs et de verdure.

Ainsi jadis, non moins gais, non moins sautillants, le 1er mai, époque de gala pour les ramoneurs, arrivaient, non-seulement de l'Orient, mais encore de tous les points remarquables du compas, ces grotesques caricatures de *milord* et de *milady*, de *Jack-in-Greens*[1], avec des bandes de ramoneurs déguenillés, noirs, blancs et gris, marchant d'un pas moins léger que fantastique, et rompant agréablement par leur présence la monotonie de la vie des citoyens de Londres. L'hiver se prolongeait, comme ce vieillard maussade en a la funeste habitude; les prosaïques mortels réchauffaient au coin du feu leurs membres grelottants, que, conformément à toutes les traditions admises en poésie, ils auraient dû employer à parcourir les champs verdoyants, à prélever un impôt de bouquets sur l'aubépine en fleurs; mais le froid n'empêchait pas les ramoneurs de se montrer dans tout leur éclat. Radieux hérauts du soleil, ils venaient inévitablement annoncer son arrivée, et saluaient le réveil de la nature avec des sentiments d'espérance presque semblables à de la joie.

Mais maintenant, hélas! cette fête n'a plus lieu dans Londres; ce bon vieil usage a disparu, comme les bons vieux *watchmen*, et beaucoup d'autres bonnes vieilles et respectables coutumes. Si cette procession a encore lieu, elle est faite par de vils imposteurs, par des individus déguisés en ramoneurs, qui n'ont jamais su ce que c'était que porter un sac de suie, ou regarder du haut d'une cheminée la ville étendue à leurs pieds.

En termes plus clairs, les maîtres ramoneurs de nos jours ont jugé convenable de mener leurs jeunes et gais disciples dîner, le 1er mai, à Chalk-Farm, à Eyre-Arms, ou dans quelques autres imitations faubouriennes des Champs-Elysées. En songeant que nous sommes privés du spectacle de leurs ébats, notre seule consolation est d'espérer que le plaisir ainsi enlevé au public sera ajouté en revanche à la portion de bonheur terrestre dont jouissent ces pasteurs humains et les noirs agneaux qu'ils conduisent. Puisse le sombre, mais joyeux troupeau ne jamais être tondu de près par l'impitoyable main de l'adversité!

Ce dîner dans le faubourg ne nous semble avoir rien de romantique, et cependant nous nous trompons peut-être, à en juger par les dispositions des parties qui y sont principalement intéressées. L'expression de leurs physionomies grimaçantes, à l'aspect d'une table ornée avec un luxe inaccoutumé, peut être fort prosaïque aux yeux de ceux qui se sont formés sur le pittoresque des idées purement de convention, basées sur la connaissance qu'ils ont des Alpes, des Apennins, des Pyrénées et du Pô. Mais un plum-pudding gigantesque, rond, large, massif, est pour les regards avides d'un enfant affamé un objet plus romantique que ne l'est la vallée de l'Arno pour le voyageur bien repu; l'apparition d'une oie rôtie, et parfumée d'assaisonnements dont le nom seul blesse les oreilles délicates, est pour le jeune convive mille

[1] Il y a quelques années encore on faisait à Londres, le 1er mai, une procession bizarre dont les ramoneurs étaient les acteurs. Une espèce de coureur ouvrait la marche; puis venaient un marquis et une marquise ridiculement affublés et accompagnés d'un fifre et d'un tambour. *Jack-in-Greens* les suivait; ce personnage portait une pyramide de verdure qui l'enveloppait en entier. Le but de cette cérémonie, que Cruishank a retracée dans son *Comic Almanach*, était probablement de célébrer la fin de l'hiver.

(*N. du T.*)

fois plus sublime que la vue du Vésuve, ou que celle de montagnes d'or aperçues au milieu des rêveries de la nuit.

Si cette hypothèse te semble extravagante, songe, cher public, mon souverain absolu, qu'il y eut un temps où tu étais jeune toi-même, où tu n'avais pas atteint cet âge mûr dont tu portes le poids avec tant de grâce; ou bien, s'il nous est permis de nous adresser à un seul représentant de ta nombreuse corporation, nous lui dirons en termes courtois et avec l'accent le plus doux possible : « Rappelle-toi, mon cher monsieur, quelles étaient tes idées sur le beau, quelles étaient les choses dont la possession t'eût charmé de préférence, quand tu t'asseyais à la table économiquement garnie de ta pension ou de ton collége. »

La bienveillante mistress Montague, auteur de l'Essai sur les écrits et le génie de Shakespeare, était dans l'habitude, durant la dernière partie du siècle dernier (cette dame mourut en 1800), de donner un diner anniversaire aux ramoneurs le premier jour de mai.

Pourquoi ce repas? C'était, disait-on, en mémoire de son fils, qui, longtemps perdu, avait été retrouvé dans l'exercice des fonctions de ramoneur, et heureusement rendu à sa famille et à ses amis. Ce récit toutefois nous donne un nouvel exemple de la manière dont le faux et le vrai se confondent dans les narrations traditionnelles.

La vérité est qu'Edward Wortley-Montague, fils de la spirituelle lady Mary Montague, se sauva de la maison paternelle, et endossa volontairement le noir uniforme des ramoneurs. Ce fut dans cette condition qu'un ami de sa famille le rencontra par hasard dans la rue, et on le rendit aux douleurs de l'upulence et de la propreté, deux choses que le jeune Edward semblait vivement appréhender; car bientôt après il disparut de nouveau, s'embarqua en qualité de mousse, et continua toute sa vie à donner des preuves de cette bizarrerie qui avait dicté le choix de sa première profession.

On comprend aisément, sans être tenté de le partager, le goût de Bampfylde Moore Carew, qui se déroba à la délicatesse de la vie du monde pour embrasser l'existence nomade d'un bohémien; mais une prédilection romantique pour gravir des cheminées, un désir enthousiaste d'avoir les pieds meurtris, les yeux chassieux, le visage norci, décèlent un cerveau qui n'est point absolument dans son état naturel.

Toutefois, l'on doit quelque respect à la mémoire de l'original Edward Montague : ce fut le premier enfant européen sur lequel on pratiqua l'inoculation, quand sa mère en eut fait, à Constantinople, la précieuse découverte.

Mistress Montague n'était pas la seule philanthrope qui, dans une époque voisine de la nôtre, ait mérité d'être citée par son hospitalité envers la race abandonnée des ramoneurs. Charles Lamb, dans un de ses délicieux Essais, rapporte une anecdote sur son ami Jem White. Ce singulier personnage avait coutume, le jour de la fameuse foire de Saint-Barthélemy, de donner aux ramoneurs de la métropole un souper de cérémonie, dont les principaux ingrédients étaient des saucisses, jouissant à juste titre d'une célébrité locale; on distribuait préalablement des cartes d'invitation, et, le jour, le grand jour arrivé, le joyeux hôte en personne, assisté de Lamb et d'un

autre ami, officiait en qualité de maître des cérémonies. Un décorum affecté, une feinte solennité, étaient observés à cette fête, afin de pallier ce qu'elle pouvait avoir de comique; mais les comestibles étaient prodigués en abondance, et tout se passait de manière à ne pas blesser la susceptibilité des convives en ayant l'air de se moquer d'eux.

Mais, bien qu'un jour de fête et un repas copieux soient toujours bien accueillis par des enfants affamés et exténués par le travail, quels que soient le temps, l'occasion, le lieu où leur table est servie, nous déclarons approuver positivement l'usage actuel de transporter les enfants hors des limites du triste empire de la brique et du mortier. Une promenade à quelque lieu de plaisance des faubourgs suffit pour leur faire aspirer au moins une bouffée d'air pur. Quoi qu'en puissent dire les badauds, nous ne négligerons point de parler des beaux paysages que l'on rencontre du côté de Hampstead et de Highgate, ces deux collines jumelles, comme les appelle Thompson. Cessez donc, gens sans pitié et sans réflexion, de vouloir en interdire l'accès au pauvre. C'est la nouveauté qui donne la vie à toutes choses, et, sans supposer que des ramoneurs analysent bien minutieusement la source de leurs plaisirs, nous pouvons admettre qu'en sortant de leur prison bruyante, en baignant leurs membres ranimés dans un éther plus frais et plus bleu, ils ne sont pas insensibles à l'esprit des vers, dont pourtant ils ignorent complétement la lettre, dans lesquels Milton décrit les sensations de bien-être et de rénovation d'un homme qui, longtemps retenu dans une cité populeuse, en laisse un moment derrière lui le tumulte et les soucis, et savoure avec ardeur les charmes de la nature et les douceurs de la vie champêtre.

Nous sommes familiarisés avec ce plaisir; nous y sommes habitués, comme d'autres sont habitués à s'en passer; nous avons pu satisfaire librement notre goût pour la campagne, qui s'est accru avec les années. Aussi la nécessité de rester à la ville nous paraît un des moindres maux de ces milliers d'êtres humains que la pauvreté enchaîne, qui jouissent rarement de la verdure et des fleurs, et dont la vie s'écoule presque tout entière entre deux horizons de briques. Mais, si nous songeons qu'une excursion dans la campagne contribue à purifier l'esprit autant que l'eau à nettoyer le corps, nous aimerons à rencontrer parfois les citoyens déguenillés de Drury-Lane ou de Whitechapel dans le voisinage de Hornsey-Wood ou de Dulwich. Ce sont presque tous des enfants, jouissant par exception d'une faculté accordée à bien peu d'individus de leur classe. Au nord et à l'ouest de Londres, on a prévu le besoin d'air et de verdure en créant un grand nombre de parcs; mais, à l'est, quel aride désert! Ne verra-t-on pas de bienveillants génies, sous la forme de millionnaires, d'administrateurs, de corporation quelconque, avoir pitié du malheureux sort de ces êtres délaissés, étrangers, pour la plupart, à la paix et aux sourires revivifiants de la mère commune.

Ce bavardage à propos des champs n'a pas, dira-t-on, un rapport essentiel avec les ramoneurs; cependant, qu'on nous le pardonne, il nous a semblé ressortir directement du sujet, et ne le déparera peut-être pas. Ce qui est dit en faveur du pauvre en général s'applique en particulier à celui que nous avons choisi plus spécialement pour client, le ramoneur.

Un fait sert à démontrer l'étrange union de force et de faiblesse, de bienveillance

et d'apathie, qui est dans le caractère de l'homme : c'est que peu de personnes se donnent la peine d'employer un de ces maîtres ramoneurs qui exploitent la machine à nettoyer les cheminées ; cependant il est un grand nombre de gens qui s'intéressent assez à l'enfant que les maîtres envoient à leur place, pour l'interroger sur la manière dont il est traité.

Nous avons questionné des propriétaires ; nous leur avons demandé pourquoi lesdites machines n'étaient pas plus généralement employées, comme elles pourraient l'être, bien qu'il soit impossible de les appliquer à certaines vieilles maisons. Est-ce par haine de l'innovation? est-ce que l'usage actuel paraît plus pittoresque? est-ce que la sonnette matinale du petit travailleur donne une agréable secousse à l'oisif endormi sur son oreiller de duvet? Non; aucune de ces causes n'est admissible : il faut sans doute attribuer le fait à l'influence de ce démon apathique et câlin, qui, sous les noms d'indolence, de nonchalance, et autres, tous trop bons pour lui, est si propre à étouffer les meilleures résolutions.

Ce démon n'a pas épargné la bonne Liza (ci-devant Betty), la domestique. Elle s'est couchée en se promettant de ne pas laisser une seule minute le ramoneur à la porte, le lendemain matin; et cependant elle s'étend dans son lit, s'éveille à demi, se rendort, se frotte les yeux, en feignant pendant une demi-heure de ne pas entendre le pauvre enfant; elle ne témoigne la sympathie qu'il lui inspire qu'en murmurant :

« Le diable emporte ce ramoneur! Voilà trois fois qu'il sonne! Si j'étais sûre que ma maîtresse n'entendît pas, je le laisserais à la porte une heure de plus, pour le punir de son impudence! »

Fort bien, Liza ; mais nous croyons que votre maîtresse entendra, et votre maître aussi. Ils entendront encore sa voix grêle; le bruit de la sonnette a pu les émouvoir, s'ils ont songé à celui qui la mettait en mouvement ; mais sa voix, plus triste et plus plaintive, achèvera de leur inspirer des sentiments de compassion.

« Quel affreux métier pour un enfant! Si l'un des nôtres y était condamné! Ne pouvons-nous contribuer à l'abolir? Oui, la première fois que nos cheminées auront besoin d'être ramonées, nous prendrons soin de chercher un maître qui ne se serve que de la machine à ramoner. »

Cessons un moment d'envisager le côté sombre de ce sujet, naturellement sombre. Il a aussi ses gais rayons de lumière, et nous ne devons pas négliger d'en jouir, si nous voulons que notre article porte le cachet de l'exactitude.

Nous avons dit que généralement on demande avec intérêt aux jeunes ramoneurs des renseignements sur la manière dont ils sont traités. Un de nos amis, qui a plus d'une fois entendu poser la question, nous a assuré que la réponse avait toujours été satisfaisante; qu'ils avaient parlé avantageusement de leurs maîtres et de leurs maîtresses, et paraissaient en somme contents de leur sort. Toutefois l'expérience d'un individu quelconque doit nécessairement avoir peu de poids par rapport à l'état de la masse en général. Tout est relatif, et ce qui peut paraître un bon traitement à un petit malheureux comme le ramoneur semblerait probablement très-rude à un être plus favorisé du sort.

Un autre de nos amis a eu l'occasion d'observer un plaisant exemple d'un ramoneur plus que satisfait de sa profession. Cet ami est tout bonnement M. Henri Meadows, chargé de représenter successivement les personnages de notre collection, et qui s'acquitte de cette tâche à la satisfaction universelle. Cet artiste travaillait à un portrait il y a quelques années, quand un jeune ramoneur, qui était venu rendre aussi sa visite d'artiste, traversa l'appartement. Mû par une curiosité enfantine, il s'aventura à jeter les yeux par-dessus l'épaule du peintre, et le regarda faire avec une profonde stupéfaction.

Notre ami s'en aperçut et en fut flatté, et, se tournant vers celui qu'il supposait être son admirateur :

« Eh bien! camarade, lui dit-il, voudriez-vous être peintre?

— Je ne sais, répondit le ramoneur impoli après quelques moments de réflexion ; je ne sais; je crois que j'aime mieux mon état. »

Ceci peut être considéré comme une application de la philosophie d'Hamlet : Mieux vaut supporter les maux qui sont notre partage que de courir après d'autres maux que nous ne connaissons pas.

Peut-être ce noir contempteur des beaux-arts (au rang desquels nous pouvons à peine admettre sa profession, malgré le cas qu'il en faisait) avait-il entendu parler de la pauvreté proverbiale des poëtes, et avait-il pris témérairement sur lui de conclure que les artistes étaient des oiseaux non moins nus, non moins déplumés. Toutefois, cette opinion même n'excuserait pas sa fanfaronnade. Tous les hommes sont le jouet du temps et du hasard, les ramoneurs eux-mêmes peuvent subir la malédiction qui pèse sur le gousset des poëtes, et nous sommes à même de donner une preuve de ce fait humiliant.

Deux témoins dignes de foi, qui sont aussi de notre connaissance, se promenaient dernièrement dans Southampton Row lorsqu'ils rencontrèrent deux petits ramoneurs dont la conversation paraissait fort animée. Nos amis ne purent saisir la question que faisait l'un des interlocuteurs, mais quelle fut leur surprise quand cette singulière réponse frappa leurs oreilles :

« Non, Jean, je ne saurais me permettre cette dépense, je n'ai pas l'*argent*. »

Le dernier mot français fut prononcé avec de louables efforts pour imiter l'accent étranger.

Un ramoneur qui se plaint de n'avoir pas l'*argent!* qui donc après cela pourrait gémir des petites misères de sa vie?

Nous nous plaisons à rapporter de petites anecdotes ayant rapport à ce sujet ingrat; cependant il nous importe de ne pas nous écarter d'un examen attentif du ramoneur en général. Que les apprentis ramoneurs soient encore exposés aux plus affreux mauvais traitements, ce n'est malheureusement que trop vrai; et à l'appui de cette assertion on peut citer une cause qui a été rarement appelée devant les magistrats de l'un des bureaux de police de Londres.

Un nommé Devow fut mis en prison pour avoir traité brutalement un enfant de huit ans qui lui avait été confié. Le petit martyr s'était réfugié auprès d'une de ses parentes. Il déposa que, bientôt après avoir été remis par sa mère à l'accusé, il eut

les pieds tellement couverts d'engelures qu'il pouvait à peine se traîner. A l'époque de son évasion, son état de souffrance s'était augmenté au point qu'un chirurgien déclara que, si on avait tardé un peu plus longtemps à y apporter remède, la gangrène se serait manifestée. L'enfant ajoutait que, le voyant incapable de monter dans les cheminées, son maître l'avait fréquemment battu avec une verge de fils de fer, et qu'il portait les marques de ce cruel traitement sur diverses parties de son corps frêle et délicat.

Nous devons à la vérité de dire que rarement les sévices barbares des maîtres envers leurs subordonnés, les coups, les attaques furieuses, de quelque nature qu'elles soient, sont punis d'un châtiment proportionné au délit. Les journaux anglais en fournissent mille preuves. Dans les affaires de cette nature, il y a en général, de la part des magistrats, une extrême indulgence qui est à la fois criminelle et inexplicable.

Toutefois, dans le cas ci-dessus mentionné, le délinquant n'en fut pas quitte aussi aisément qu'on eût pu s'y attendre : il fut condamné à une amende de cinq livres sterling, et, faute par lui de pouvoir la payer, on l'envoya en prison pour deux mois. En outre, on ordonna qu'on instruirait contre lui pour avoir enfreint l'acte du Parlement, qui défend de recevoir, en qualité d'apprentis ramoneurs, des enfants au-dessous de dix ans.

Devow subit en ce moment sa peine. Mais, s'il avait été l'un des membres distingués de sa classe, c'est-à-dire en état de jeter aux juges cinq livres sterling, accompagnées de quelque observation insolente et grossière, il est grandement à craindre qu'il ne fût aujourd'hui occupé à fumer une pipe de consolation dans le sanctuaire de ses dieux domestiques.

L'acte auquel nous avons fait allusion fut adopté en 1834, sur les conclusions d'une commission du Parlement. Il contient plusieurs dispositions humaines et judicieuses : les enfants doivent tous, comme nous l'avons dit, être âgés de plus de dix ans lorsqu'ils entrent en apprentissage, et les maîtres doivent être des chefs de famille. Il est défendu d'employer la contrainte ou la persuasion pour déterminer un enfant à monter dans un tuyau où il y a le feu, sous peine d'être poursuivi comme auteur d'un délit grave. L'engagement se fait devant deux magistrats, après que l'enfant a été soumis à deux mois d'épreuve, et les magistrats doivent, bien entendu, refuser leur consentement au contrat, s'il témoigne la moindre répugnance à devenir apprenti. L'acte prescrit aussi la manière dont à l'avenir les cheminées seront construites ou réparées.

Jusqu'ici tout est bien; mais pourquoi ne pas exiger qu'aucun enfant ne soit admis à travailler dans les cheminées bâties de manière à permettre le libre usage de la machine? Il ne suffit pas d'une réforme incomplète, il faut une amélioration radicale? Espérons que le métier de ramoneur disparaîtra devant les progrès incessants des sciences morales et physiques. On a constaté que ce métier engendrait des maladies terribles, qu'il entraînait avec lui des souffrances et une dégradation inévitables; et quand même ceux qui en sont victimes seraient insensibles à leurs tortures, est-ce une raison pour les y abandonner? ne devons-nous pas protection à tous les

êtres humains, et surtout aux enfants, ne fût-ce que pour l'honneur de la nature?

Ainsi donc, qu'on ne nous blâme pas de terminer en exprimant le vœu que la profession de ramoneur cesse de fournir un sujet d'article à l'écrivain, de dessin à l'artiste, de statuts au législateur. Les monstruosités grandes et petites disparaissent graduellement. La génération actuelle a souri d'un sourire d'indulgente compassion en voyant la dernière des perruques à marteaux. Nous pouvons prévoir que nos descendants verront quelque chose de plus doux aux yeux de l'humanité, — le dernier des ramoneurs.

JOHN OGDEN.



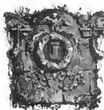




L'ENTREPRENEUR DE POMPES FUNEBRES.



L'ENTREPRENEUR DE POMPES FUNÈBRES.



JE crois qu'il n'y a pas d'homme, ou du moins pas de commerçant qui ait une idée plus parfaite des convenances sociales, du décorum extérieur, du luxe et de l'apparence, que l'entrepreneur de pompes funèbres. A ses yeux, la mort n'est pas la mort; c'est je ne sais quoi qu'on pare et qu'on arrange avec soin, qu'on aborde avec toute la déférence due à l'acheteur par le vendeur, et qu'on traite avec une attention, une courtoisie proportionnées aux chances de bénéfice. Pour l'entrepreneur des pompes funèbres, la mort n'a rien d'effrayant ni de fatal; elle ne se présente pas à lui comme la compagne de la corruption, comme l'infatigable enfouisseuse des humains. Non; elle vient, surtout lorsqu'il enterre des gens du grand monde, pimpante et prétentieuse. Elle est difficile et exigeante comme une vieille coquette. Il faut que son suaire soit de toile fine, que son dernier oreiller soit moelleux, que le velours, pourpre ou cramoisi, revête sa couche de chêne, que l'on argente avec art les clous, les plaques, les poignées de son cercueil. L'amour du lucre neutralise pour notre entrepreneur les terribles propriétés de la mort. Qu'est-ce pour lui qu'un nouveau cadavre? C'est une nouvelle pratique.

« Sans doute, monsieur, dit Mandrake en prenant des ordres pour un enterrement, sans doute, monsieur, vous voulez des panaches?

— Vraiment, je... je n'en vois pas l'utilité, réplique l'héritier dont les faibles ressources suffisent à peine à sa subsistance quotidienne; cela n'est nullement nécessaire.

— Pas de panaches, monsieur! dit Mandrake d'un air de surprise et de compassion. Pardonnez-moi, monsieur, mais vraiment il n'y a que les domestiques qu'on enterre sans panaches.

— Eh bien! si vous pensez que ce soit indispensable...

— Indispensable ! Il est de toute impossibilité d'enterrer sans panaches un homme comme il faut. »

O l'habile marchand ! il a touché la corde de l'orgueil humain, et les panaches figureront dans la cérémonie.

« Et des pleureurs, monsieur, vous aurez des pleureurs sans doute?

— Je n'ai jamais compris à quoi ils étaient bons.

— O mon cher monsieur ! s'écrie Mandrake, vous ne l'avez pas compris ! Réfléchissez à l'effet qu'ils produisent ; il n'y a que les pauvres, monsieur, qu'on enterre sans pleureurs.

— Tout ce que je désire, monsieur Mandrake, c'est un enterrement modeste, mais décent.

— Vous avez raison, monsieur ; il vous faut donc des pleureurs. Qu'est-ce que la dépense, monsieur? ce n'est rien en comparaison de la bonne tournure que les pleureurs donnent à la cérémonie.

— J'ai toujours cru qu'il était au moins inutile de perdre de l'argent pour les morts; faites donc les choses doucement et sans éclat, monsieur Mandrake.

— J'y veillerai, monsieur, soyez-en persuadé. Tout sera dans le meilleur goût, monsieur. Et maintenant occupons-nous du choix du terrain. »

Là-dessus M. Mandrake étale sur la table un plan du cimetière, divisé en trois parties séparées, pour la commodité des différentes classes de morts.

« Maintenant, monsieur, occupons-nous du terrain.

— Est-ce qu'il y en a de plusieurs espèces?

— Comment donc? Voici ce que nous appelons le terrain n° 1 ; c'est un sol charmant, sec, graveleux ; on peut le creuser à n'importe quelle profondeur ; il est sec, toujours sec, sec comme votre lit... Voici le terrain n° 2 ; il est un peu plus humide que le premier, j'en conviens; mais pourtant on y enterre encore parfois des gens honorables. »

En disant ces mots, M. Mandrake replie son plan.

« Fort bien, mais le terrain n° 3, c'est, je présume, le moins cher?

— Argile, mon cher monsieur, argile ! d'une humidité intolérable, surtout en hiver ; il ne saurait vous convenir.

— Pourtant, s'il est d'un prix beaucoup moins élevé que les autres...

— Il est vrai, monsieur, que les conditions d'achats sont très-modiques, et c'est parfaitement bien vu. Autrement, où diable les pauvres gens pourraient-ils se faire enterrer? Il vous est loisible, monsieur, de faire ce qu'il vous plaira ; mais presque toutes les familles distinguées se font inhumer dans le terrain n° 1. Si c'était à moi choisir, je prendrais le terrain n° 1. Un si beau sable, monsieur !

— Va donc pour le terrain n° 1.

— Vous ne pouvez en prendre un autre, monsieur; c'est le seul qui vous convienne. »

Et M. Mandrake s'en va, intérieurement satisfait d'avoir, par des considérations mondaines et en s'adressant à l'amour-propre, déterminé sa pratique à commander des panaches, des pleureurs, et le terrain n° 1.

Et, dans tout ce trafic, quelle est la part de la mort? Hélas ! les panaches n'ondoient

pas pour ombrager la face blanche et froide du défunt, les pleureurs silencieux ne marchent point d'un pas solennel pour lui rendre hommage; le lit de sable sec n'est pas choisi dans l'intention d'y faire reposer à l'aise des os décharnés; ils seraient tout aussi commodément dans le troisième terrain que dans le premier. Non, les ornements dont on entoure la mort ne sont que le costume extérieur de l'orgueil du vivant; l'entrepreneur, avec son faste mélancolique, avec ses sombres splendeurs, sert l'homme qui reste et non celui qui s'en va. C'est le vivant qui veut avoir des plumes, des clous dorés, toutes les apparences du luxe et de la richesse. C'est l'orgueil qui, pour ses desseins particuliers, prend la mort et l'affuble de tous les oripeaux de la vie.

« L'homme, dit sir Thomas Browne, est un noble animal, superbe au sein même du trépas, fastueux dans le tombeau, solennisant avec un pareil éclat les naissances et les morts, dissimulant sous de vaines cérémonies la misère de sa nature. » De là l'entrepreneur des pompes funèbres.

Suivons cependant M. Mandrake dans le service journalier de sa profession. Accompagnons-le à la maison de deuil, le jour où celui qui en était l'âme est près d'être emporté au cimetière. Pour un moment, l'entrepreneur prend possession du domicile abandonné, il s'en constitue l'hôte de sa pleine autorité. C'est lui qui remplace le maître de la maison, et en fait les tristes honneurs. Avec quelle urbanité il offre des gâteaux et du vin! comme il prodigue des consolations aux affligés! comme il cherche à tarir, uniquement par forme, les larmes de commande des invités, qui croient devoir rendre en affliction la politesse qu'on leur a faite. Ses paroles, brèves et significatives, sont murmurées à voix basse, et il marche sur le tapis comme s'il foulait aux pieds des fleurs. Ses attentions ne se bornent pas aux parents et amis du défunt; il s'occupe activement de pourvoir aux besoins de ses vassaux. Les deux pleureurs, image vivante du plus profond chagrin à une demi-couronne la pièce, succomberaient sous leur part de douleur, s'ils n'étaient soutenus par les gâteaux et l'alcool. Les cochers ne sauraient avoir l'air suffisamment sérieux sans leur ration de liquide accoutumée, et les porteurs, afin de ne pas plier sous leur fardeau, doivent se donner du cœur à grand renfort de *gin*.

Les funérailles sont terminées, les manteaux pliés, l'entrepreneur et ses valets se sont éloignés, et de la solennité il ne reste rien... que la note! Elle est présentée en temps opportun, et l'entrepreneur est plus heureux lui seul que toute la race des commerçants; aucun des articles qu'il a livrés ne peut être sujet à contestation: comment avoir en main les pièces du procès, qui sont toutes à six, huit ou dix pieds sous terre? Il déclare hardiment avoir fourni le meilleur matelas et le meilleur oreiller, car le gazon croît déjà au-dessus d'eux, ou bien le maçon a commencé à construire par-dessus. Qui donc révoquera en doute leur qualité?

Le meilleur matelas! quelle douloureuse satire dans ce superlatif, si l'on songe à la tête de poussière, aux membres de terre qu'il soutient!

Puis l'entrepreneur de pompes funèbres mentionne un solide et beau cercueil en bois d'orme; il appuie sur la beauté et la solidité, comme s'il s'agissait d'une chose fabriquée et ornée pour durer toujours, d'un coffre précieux où l'on peut attendre en paix le jugement dernier.

Il énumère ensuite le drap mortuaire du meilleur velours de soie noire, les plumes, les manteaux, le corbillard, les voitures de deuil, toutes choses qui doivent être considérées comme appartenant aux vivants, car le matelas, le linceul et le cercueil de beau bois d'orme peuvent seuls être mis honnêtement sur le compte du défunt.

Mais nous parlons des funérailles du riche, ou du moins de ceux auxquels la pauvreté ne rend pas la mort plus hideuse, plus amère, plus déplorable. L'éclat de ces cérémonies est encore rehaussé par l'adresse du marchand de cercueils. Que les chevaux sont noirs, et gras, et polis! comme le corbillard a bonne façon! quelle armée de pages! et puis, après les vingt carrosses de deuil, quelle longue file de voitures particulières, envoyées là par leurs propriétaires, comme représentants de leur amour et de leur respect pour le défunt : tout cela forme un touchant spectacle; nous sommes profondément émus de cette union de l'opulence et du néant, de cette association de la gloire humaine et de l'humaine misère, de cette intimité de la corruption et de l'orgueil qui se donnent la main. Oui, c'est un sujet de méditation, une source de pensées solennelles; et cependant, que sont ces splendeurs comparées aux misérables obsèques du pauvre?

C'est le dimanche à Londres; des flots de peuple inondent les rues; les physionomies sont radieuses, la métropole tout entière fête le jour du Seigneur. Tout s'agite, tout bruit, tout respire la vie et le mouvement. On cause, on rit, on est jeune, on est heureux, on se croirait immortel. L'humble convoi du pauvre se glisse à travers la foule : regardez l'entrepreneur de pompes funèbres qui fait faire place. Est-ce ce même fonctionnaire qui offrait du vin et des gâteaux, qui aidait avec condescendance à mettre les gants de deuil, qui agrafait le manteau, qui entrait à pas de loup dans la chambre, qui, avant que l'on clouât le cercueil, avec une figure appropriée à la circonstance, demandait si quelqu'un désirait voir le défunt pour la dernière fois, et se retirait à l'écart lorsqu'un ou deux assistants obtempéraient à cette lugubre invitation? Est-ce là le même entrepreneur de pompes funèbres? est-ce un oiseau de la même espèce, du même plumage noir? on le croirait à peine. Voyez en effet comme il suit nonchalamment son chemin; sa tête est penchée de côté, et tous ses traits respirent l'esprit de calcul. A quoi pense-t-il? à la cérémonie qu'il dirige, au rôle qu'il joue dans la fête funéraire? non, il songe aux affaires qu'il se propose, à trois autres enterrements auxquels il va présider, aux chances qu'il a d'être ou de n'être pas payé, aux gens qui ont garanti le montant des frais du présent enterrement, à l'heure avancée, à son thé qui va refroidir. Que de tristesse, que de misère dans le convoi qu'il précède! Voici la veuve et ses enfants; que d'efforts ont été faits, que de privations futures ont été bravées, pour acheter les habits de deuil qui les couvrent! c'est la mort dans toute son horreur, dans toute sa nudité; rien ne masque sa laideur; rien n'adoucit ses coups, la fortune ne panse pas ses plaies, elle déchire le cœur sans remède, sans palliatif. Suivez ceux qui pleurent le défunt du cimetière à leur demeure. C'est un séjour de désolation, un foyer glacé, un buffet vide! c'est dans la maison du pauvre que les traits de la mort sont le plus acérés, que de nouvelles terreurs s'ajoutent encore à sa terreur. C'est là qu'elle imprime plus

fortement son cachet de tristesse dans les yeux hagards de la veuve, sur les figures blêmes des orphelins.

Il est d'autres funérailles dans lesquelles l'entrepreneur remplit en même temps l'emploi de porteur. Combien de fois le voyons-nous s'en aller en sautillant, portant sur son épaule le jeune enfant qui semble n'être né que pour mourir, le frêle bouton qui n'a point fleuri! Des enfants riants et bruyants jouent autour du cortége; le fracas, le tumulte, l'agitation d'un jour ouvrable contrastent avec l'affliction de la mère et de quelque ami solitaire. Que va déposer l'entrepreneur dans la terre du cimetière? la dépouille dernière d'un esprit immortel, l'enveloppe terrestre de l'un des anges de Dieu.

L'entrepreneur de pompes funèbres qui se charge de l'enterrement du pauvre a un air d'aisance, d'indifférence, de laisser aller; il ne juge pas à propos de faire parade de la gravité de sa profession. Les planches grossières du cercueil ne sauraient se comparer à ce beau bois d'orme couvert de drap noir superfin; les haillons qui enveloppent le mendiant décédé ne sont point tissus avec cet art ingénieux qui se déploie dans les linceuls destinés aux gens du bon ton. On ne prend point le deuil du pauvre, on ne saurait le prendre; car l'humanité doit se réjouir sur sa fosse, car elle doit éprouver une solennelle allégresse. Pauvre malheureux! il a enfin triomphé de la fortune, qui triomphe de tous; il a rejeté ce manteau de misère qui le couvrait comme une lèpre, et l'isolait du reste des hommes, il n'est plus le paria méprisé, le proscrit, le rebut de l'espèce humaine. Il est monté en grade; évadé de la prison de ce monde, le voici dans l'empire sans bornes des morts. Il a de nobles compagnons; il est avec Salomon et saint Paul, avec Job, avec Lazarre et saint Jean! Lui qui, il y a une semaine, travaillait dans un hospice, est maintenant l'égal de tous les Pharaons! Quand on songe à cela, la bière de sapin du pauvre paraît aussi riche que le cercueil des rois décédés. Le pauvre pourrit en haillons, mais il partage le sort des monarques embaumés de précieux aromates.

L'entrepreneur de pompes funèbres est quelquefois mis en réquisition pour racheter par une splendide cérémonie, par une heure de magnificence, plusieurs années de misère et d'abandon. Combien voit-on de parents pauvres qui ont langui, qui sont morts dans un galetas, sans que leurs riches alliés y prissent garde, être après leur mort l'objet d'attentions que l'on refusait à la chair vive et palpitante! Combien de bonnes gens, condamnés, par la négligence de leurs proches, à se contenter d'un habit râpé, ont un cercueil couvert de drap noir superfin, à la requête spéciale de ceux-là même qui les oubliaient! Celui qui, faute d'un chapeau présentable, était retenu captif au coin de son feu, ou plutôt de sa cheminée, s'en ira en terre sous un baldaquin orné de panaches? Le pauvre hère qui pouvait à peine se traîner hors de chez lui pour aller respirer le grand air, sera porté à sa dernière demeure dans un corbillard à quatre chevaux, suivi de voitures de deuil. Quand la mort frappe le parent délaissé, le pauvre homme de mérite et de génie, alliés et admirateurs s'adressent à l'entrepreneur de pompes funèbres, et font amende honorable pour leur froideur passée. On aurait pu mieux dépenser une partie de cet argent à procurer au vivant quelque peu de bien-être; mais n'importe, qu'on n'épargne point la dépense, que la cérémonie soit brillante, que le poêle soit d'une étoffe de prix. Quel-

ques livres sterling auraient suffi pour adoucir les derniers moments du trépassé, hâtés peut-être par les menaces des créanciers, par les aimables procédés des gens de loi; toutefois, n'y songeons plus, maintenant le défunt n'a plus à craindre la prison. Ainsi donc, monsieur l'entrepreneur, veillez à ce que le cercueil soit du plus beau bois qu'il vous sera possible de trouver.

Pour cet homme la vie est un joug, un supplice;
Aujourd'hui les baillis, au nom de la justice,
Vendent les vieux débris de ses meubles poudreux,
Et demain des seigneurs, les plus grands d'Angleterre,
Viendront tenir les coins du poêle funéraire
Dont les plis couvriront le corps du malheureux.

L'entrepreneur de pompes funèbres vient enfin faire oublier toute indifférence, toute négligence passée; il arrange tout à merveille au moyen de splendides obsèques, et enterre avec le défunt le souvenir des torts que l'on a eus envers lui. Alors vient l'hypocrisie du deuil, le signe externe du désespoir intérieur, manifesté par un grand déploiement d'étoffes noires: celui que l'on considérait comme un fardeau, que même on refusait de reconnaître pendant qu'il était sur terre, est profondément regretté lorsqu'il s'en va dessous, et plusieurs aunes de crêpe et d'alépine témoignent de la tristesse universelle.

De temps à autre, l'entrepreneur est appelé à réparer les torts d'un homme envers lui-même. Quand l'avare qui jeûnait sur ses coffres, qui se privait de vêtements pour pouvoir mourir avec quelque bien, est rappelé d'un monde dont il n'a pas su jouir, on aime à voir l'entrepreneur consacrer au cadavre du ladre toutes les sombres gloires de son art. Nous éprouvons une espèce de satisfaction de ces frais énormes qui compensent tant d'années de pénurie; nous rions de la façon brillante dont l'avare mort est servi aux vers; nous trouvons dans la longueur de la note de l'entrepreneur une piquante et convenable revanche prise sur le défunt.

Il y a quelques semaines qu'on enterra M. Skinpenny; il mourut riche d'un demi-million. Quinze jours seulement avant de disparaître du monde, il faisait à son fils prodigue les reproches les plus touchants sur sa manière de faire du feu: il n'y avait pas de fortune qui pût y suffire.

« Mais, mon père, dit le dissipateur, il fait excessivement froid; que dois-je donc faire?

— Ce que vous devez faire, monsieur! s'écria le père économe. Regardez, monsieur, voyez ce que je fais, voyez ce que j'endure pour économiser quatre sous. »

Là-dessus, M. Skinpenny tira de dessous la manche de son habit le poignet de sa chemise, et fit voir à son fils que, pendant longues semaines, cette chemise avait été soigneusement protégée des mains de la blanchisseuse.

Ce qui reste à dire est moins triste: l'enterrement de Skinpenny coûta cent livres sterling, ni plus ni moins. Nous n'avons qu'un souhait à ajouter: c'est que, lorsque son ombre maigre se sera assise dans la barque de Caron, et aura longtemps

marchandé son passage, l'éternel nautonnier, avant de le débarquer, lui mette entre les mains la note de Deathhead, Crossbones et Compagnie, pour l'enterrement de sa dépouille mortelle[1]. Être condamné à lire ce billet, et rien que ce billet, pendant un certain nombre de siècles, serait, nous le croyons, un purgatoire très-convenable pour un avare qui, grelottant sous des haillons tant qu'il a vécu, est après sa mort revêtu de toile fine et d'étoffe noire de première qualité.

Il y a eu des hommes qui, ayant passé toute leur vie pour des humoristes maussades, ont été plaisants à leur enterrement. Ils ont, par anticipation, joui de leur esprit posthume, et ils se sont contentés de cette riante perspective, sans réaliser dans le présent la moindre chose divertissante. Nous avons lu, il y a peu de temps, le récit des obsèques d'un bel-esprit italien, qui ordonna expressément que certaines torches, faites sous sa direction, et conservées avec soin pour la cérémonie, seraient employées lors de son inhumation. L'homme meurt; les torches sont allumées, la procession, grave et triste, se dispose et s'achemine à pas lents vers la tombe. Mais tout à coup la flamme atteint des soleils, des chandelles romaines, des fusées volantes, et autres pièces d'artifice cachées dans l'intérieur même des torches, et le peuple s'alarme et s'étonne.

Combien de fois le défunt, vile poussière alors, avait ri, s'était applaudi de l'explosion! combien de fois s'était-il amusé de son propre enterrement! Sans doute il mourut en bonne intelligence avec l'Église; autrement, quelle belle occasion pour ces bataillons tonsurés et encapuchonnés de voir dans ce feu d'artifice une manifestation surnaturelle de la colère céleste, une image du séjour réservé à l'âme impénitente.

L'empereur Maximilien Ier prit, selon nous, une peine très-inutile pour montrer, après sa mort, le néant des grandeurs humaines. Il ordonna qu'on lui coupât les cheveux, qu'on réduisît ses dents en poudre, et qu'on brûlât le tout publiquement. Il voulut encore que son corps, après avoir été exposé, fût mis dans un lit de chaux vive, recouvert de taffetas et de damas blanc, déposé dans un cercueil et enterré sous l'autel de Saint-Georges, dans l'église du palais de Neustadt, la tête et le cœur de l'empereur situés de manière que l'officiant marchât dessus. C'est là un raffinement de dévotion; le tyran, durant sa vie, marche lui-même sur les têtes et les cœurs de ses frères, et croit qu'il réglera ses comptes avec le ciel, en donnant sa poussière à fouler aux pieds par la sainte Eglise, sa mère.

Comme le ton général de notre article est susceptible d'engendrer la mélancolie, comme nous avons broyé du noir pendant plusieurs pages, nous allons citer un testament assez plaisant, qui, s'il était plus souvent imité, produirait du moins un bon effet : il rendrait inutile l'hypocrisie funéraire, et ferait régner aux enterrements la franchise et la sincérité. Nous analysons, d'après le choix de testaments anciens et modernes, les dernières volontés, très-sensées à notre avis, d'un certain Louis Cortusio, médecin de Padoue; elles sont datées de 1418.

[1] L'entreprise des pompes funèbres n'est pas un monopole en Angleterre.

(*N. du T.*)

Le testateur défend à ses amis de pleurer à son enterrement sous peine d'être déshérités; au contraire, il institue son légataire universel celui qui rira le plus fort. On ne verra de noir ni dans la maison mortuaire ni à l'église où son service sera célébré; mais l'une et l'autre seront jonchées de fleurs et de rameaux verts. On ne sonnera point les cloches; mais son corps sera accompagné à l'église par cinquante musiciens qui joueront du luth, du violon, de la flûte, du hautbois, de la trompette, et l'on chantera alleluia comme après les fêtes de Pâques. La bière, couverte d'une housse de diverses couleurs éclatantes, sera portée par douze jeunes filles nubiles vêtues de vert, et chantant des airs joyeux, auxquelles le testateur laisse une dot. Au lieu de torches, des garçons et des filles, couronnés de fleurs, et chantant en chœur, porteront des branches d'arbre vertes. Le clergé, les moines et religieuses (du moins ceux des ordres dont le costume n'est pas noir), suivront en procession.

Nous avons à ajouter que les volontés du défunt furent suivies à la lettre, ce qui fait honneur au jugement et au bon sens des Padouans. Que la terre te soit légère, ô Louis Cortusio!

Terminons par une anecdote relative à un entrepreneur de pompes funèbres: nous la rapportons, bien que celui qui en est le héros ait été inspiré par une disposition d'esprit analogue à celle du docteur de Padoue.

Cet entrepreneur avait perdu sa femme.

« Je porte le noir pour les étrangers, se dit-il, comment témoignerai-je la douleur que me cause la mort de l'épouse de mon choix? »

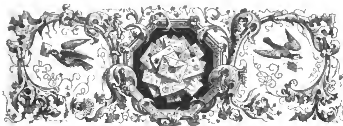
Une heureuse idée se présenta à l'esprit de l'homme des funérailles: il échangea ses vêtements noirs contre un costume de la blancheur de la neige. Depuis le chapeau jusqu'aux souliers, il était paré des couleurs de l'innocence. On nous a assuré qu'il y avait des corbeaux aussi blancs que des cygnes; serait-ce qu'ils ont perdu leurs compagnes? DOUGLAS JERROLD.







LE FACTEUR.



LE FACTEUR.



OURRIER de joie, messager de malheur! terreur de chaque jour, espoir de chaque heure! tantôt député par les dieux, tantôt envoyé de la douleur, de la misère et de la mort! sans le savoir, le facteur est tout cela à la fois. Dans sa tournée d'un matin, il peut se présenter au seuil de cinquante maisons, porteur bienvenu d'heureuses nouvelles, longtemps attendu, longtemps désiré, et lugubre ambassadeur de désespoir. Le facteur frappe son coup bref et impératif, et ce bruit, comme un charme féerique, attire à la porte une physionomie radieuse d'espérance. Il passe à la maison voisine, et son appel fait tressaillir et trembler d'appréhension l'âme inquiète qui l'habite. Heureux et fort en vérité est l'homme qui n'a jamais frémi au retentissement du coup du facteur.

Nous rencontrons souvent le facteur dans sa promenade matinale; il est familier à nos yeux : c'est un lieu commun social. Nous le voyons piétiner en tout temps, dans la boue, dans la neige, malgré la pluie qui ruisselle, malgré le froid qui sévit, et nous faisons à peine attention à l'utilité de son emploi, et nous songeons rarement au trésor quotidien dont il est le dépositaire et le distributeur. Nous parlons de trésor, en prenant ce mot dans son acception la plus élevée. Nous n'entendons point par là les billets de banque, les lettres de change, les traites, que l'on confie journellement au facteur; mais les souvenirs du cœur, plus précieux et plus désirables, les communications écrites de la tendresse, les vœux des absents, les espérances des heureux, les chagrins plus sacrés encore des infortunés. Regardez ce petit paquet de lettres que tient le facteur : qui devinera les histoires qui sont là, histoires plus profondes, plus touchantes que bien d'autres rangées sur les rayons des bibliothèques;

écrits rédigés par les pauvres et les ignorauts dont la naïveté sans fard ferait honte aux périodes péniblement élaborées des auteurs à la mode? Sally Robins écrit à ses parents pour leur dire que John Thomson est un jeune homme très-convenable, et que, s'ils ne s'y opposent pas, elle n'aura aucune répugnance à devenir mistress Thomson... Cette lettre pleine de naturel, de simplicité, de sentiment, ne vaut-elle pas trois volumes de Lady Piceanstkal, fussent-ils même *illustrés* de son portrait par Parris, avec son chapeau orné d'une plume de saule pleureur, un bouquet, sa robe de velours et le reste de la toilette à l'avenant? Le facteur est l'éditeur véritable, ses récits sont des réalités, ses romans des choses de la vie. D'ailleurs, les œuvres qu'il colporte, même quand elles sont écrites par des *ladies* et des *gentlemen* de la haute aristocratie, sont délivrées à leurs lecteurs sans avoir été revues et corrigées par des tiers.

Ainsi considéré, le fardeau journalier du facteur est l'histoire d'une grande partie de ce qui se passe dans le monde, le tableau écrit de ses espérances, de ses besoins, de ses folies, de ses vertus, de ses crimes, de ses compliments les plus moqueurs et les plus passagers, de ses aspirations les plus hautes et les plus durables.

Le paquet du facteur est devant nous. Dans quelle union intime sont les humbles et les grands! Voici une lettre à sa grâce, et par-dessus une missive de Molly la fille de cuisine : regardons immédiatement derrière l'épître du duc, et nous trouverons celle de Dicky le *groom*. — Cherchons plus bas. Voici l'humble pétition d'un vieil électeur à un donneur de places, adossée à une lettre d'Epsom écrite par un professeur de *pea-and-thimble*[1]. Qu'est-ce qui vient ensuite? profanation! A coté de l'œuvre de ce vil personnage gît la note pastorale du doux évêque d'Orangeton à un ministre d'état. Quelle odeur! il y a là pour une livre sterling de muscl ah! c'est la correspondance désespérée d'un danseur d'opéra éperdument amoureux! Voilà une confusion! Jetons un seul coup d'œil au contenu de deux seulement des trois dernières lettres! ce serait une félonie d'en briser le cachet, en dépit de notre vive curiosité! autrement nous aurions le plaisir d'y contempler la vie sous des aspects divers! Avec quel plaisir nous verrions les artifices d'un marchand d'entrechats opposés à la douceur, à la vertu, à la piété politique de l'évêque sénatorial!! Il est vrai que nous avons aussi une espèce de respect pour le professeur de *pea-and-thimble*, à cause de son origine reculée. Le public (à l'exception de ceux qui perdent) ignore généralement que ce perfide escamoteur est originaire du pays des crocodiles, et descend en droite ligne des fils d'Égypte, comme un savant l'a dernièrement prouvé. Cependant, si nous ouvrions ces diverses lettres, nous sentons que nous nous détournerions avec dégoût de celle du joueur de bas étage qui trouve des

[1] *Pois et dé*. Jeu très-répandu dans les basses classes en Angleterre. Il se joue avec un pois et trois dés à coudre. Après avoir mis le pois sous l'un des dés, on le change rapidement de place, et il faut, pour gagner, deviner sous lequel des dés le pois est resté.

(*N. du T.*)

dupes aux courses d'Epsom, pour nous extasier sur le parfum d'éloquence parlementaire qu'exhale le mandement du pasteur épiscopal.

Mais nous n'avons pas le temps de visiter le paquet tout entier de notre facteur; nous ne pouvons nous arrêter au milieu des écrits de tant de personnages différents : amants, hommes de loi, contrebandiers, marchands, commères, philosophes (car dans cette liasse épaisse il y a deux ou trois personnes de cette rare espèce), reveudeurs, chevaliers d'industrie, moralistes, charlatans et dupes, le tout lié paisiblement ensemble par le cordon du facteur, et attendant tranquillement l'heure de la distribution. Envisageons les lettres comme des émanations de leurs auteurs respectifs; quelle variété de projets, quelle bigarrure de moyens, et pour arriver toujours au même but! Y aurait-il une plus curieuse lecture que celle de cette Babel de lettres, prises et examinées l'une après l'autre? Passer en revue tantôt les élans de tendresse d'un amant, tantôt les menaçantes instances d'un avoué vigilant; amour éternel, paiement immédiat; vagues visions d'hymen ou de geôlier, d'anneau nuptial et de verrous; s'arrêter ensuite aux secrets criminels de l'homme tranquille, excellent, respectable, de la digne âme toujours vertueuse, parce qu'on ne l'a jamais découverte; déterrer l'hypocrite caché dans les plis du papier, et voir son iniquité noircir une feuille blanche; et puis, arriver à une page de bonté et de simplesse, à une lettre qui part du cœur, à une preuve belle, sans étude de la valeur et de l'infatigable mansuétude de la nature humaine; à un souvenir de l'invulnérabilité de l'homme armé de nobles intentions, sanctifié par la vérité; à un écrit qui, comme un talisman, chassera de l'âme malade des pensées peu charitables, et, lorsqu'on se sentira tenté de juger l'homme par son mauvais côté, rappellera le bien dont il est encore capable! Oui, l'on trouverait dans le paquet du facteur un bien étrange volume d'études de la vie réelle.

On peut dire que le porteur de lettres lui-même est dépourvu de trait caractéristique bien frappant, de toute particularité susceptible d'en faire un portrait national. Il est de fait et personnellement fort ordinaire, nos craintes et nos espérances seules l'élèvent un moment; les idées que nous y attachons lui donnent un relief passager. L'attente d'une lettre excite-t-elle en nous la fièvre de l'inquiétude, le facteur qui l'apporte est à nos yeux bien différent de celui qui passait sous nos fenêtres il y a une semaine. Dans les tourments de notre anxiété, nous l'associons à notre joie ou à nos souffrances : il n'a rien pour nous, et intérieurement nous nous sentons irrités contre lui; on dirait qu'il est notre ennemi, et nous lui reprochons brutalement sa barbarie. « Êtes-vous bien sûr de ne rien avoir? » lui demandons-nous, comme si nous faisions appel à sa bonne volonté. Nous croyons un instant pouvoir attendre de sa politesse seule une réponse satisfaisante : c'est naturel, et le fait suivant en est la preuve.

Un de mes amis attendait depuis longtemps une lettre qui ne venait pas. Longtemps sa domestique vit le facteur passer devant la porte sans s'y arrêter; enfin on entendit retentir ce bruit qui réveille le cœur lorsqu'il est si désiré, le coup du facteur! Betty courut ouvrir la porte et prit la lettre en adressant de violents reproches à l'innocent facteur.

« Fi! dit-elle, vous devriez avoir honte, vous devriez rougir, mauvais garnement!

— De quoi s'agit-il? demanda le facteur, tenant la pièce d'argent à sa bouche et fouillant dans sa poche pour trouver de la monnaie; de quoi s'agit-il, ma chère amie?

— Ne m'appelez pas votre chère amie; vous savez que vous devriez être honteux de vous, répondit la servante.

— Mais, qu'ai-je donc fait? dit le facteur.

— Ce que vous avez fait! reprit la servante, qui confondit immédiatement le coupable en lui révélant son iniquité, vous n'avez apporté cette lettre que ce matin!

— Eh bien?

— Eh bien! voilà trois semaines que mon pauvre maître l'attend! »

Betty était convaincue que le retard était la faute du facteur, et que lui seul était cause du désappointement de son maître. Des gens plus sages que Betty ont accusé le facteur d'un semblable délit.

Nous avons dit que le facteur était pour nous un lieu commun, et cependant la régularité de ses visites nous atteste le plus grand triomphe de la civilisation : comme il tient l'homme attaché à l'homme! que d'intérêts il protége! que de cœurs il unit en dépit de l'absence! N'est-ce pas lui qui sert d'intermédiaire à des entretiens tenus d'un bout de la terre à l'autre? Le facteur est dans notre destinée de chaque jour; rien ne l'arrête; il marche, il marche, marche à jamais, frappant aux portes et distribuant ses nombreuses missives, par le beau temps ou par la tempête, par le soleil brûlant ou la neige glacée. Dans les habitations écartées, le facteur est revêtu d'attributs plus romantiques; il ne séjourne pas au milieu des hommes, il les visite par boutades et sans qu'on sache l'heure précise de sa venue. Celui qui porte des lettres à quelques citoyens d'une forêt canadienne est bien plus remarqué que le facteur de Cheapside; celui qui fait parvenir des nouvelles au désert est un courrier plus aventureux que celui qui sert d'intermédiaire entre les villes et les cabanes. Les citadins vivent au milieu du tracas des affaires humaines; il ne peut leur arriver que de paisibles nouvelles : on a abattu des bois, on a défriché, on a semé du blé; des truies ont mis bas; des poulets sont éclos. Mais le facteur apporte à l'exil des bois des souvenirs des cités, souvenirs touchants et doux à entretenir; des pensées de vieilles habitudes dont on ne s'est pas encore défait complétement, l'image d'amis anciens et nouveaux, avec tout le bruit, tout le fracas, tout l'agréable éclat d'une existence pleine d'avenir qui fut autrefois le rêve de l'émigré. Figurez-vous celui-ci, au cœur même d'une forêt sauvage, et appuyé contre un arbre; les pins abattus autour de lui attestent la vigueur de son bras, et cependant sa main tremble en tenant une feuille de papier. La forêt est profonde; le silence solennel des bois n'est interrompu que par le saut de l'écureuil ou le cri du geai; la solitude est si complète et si calme, que l'homme peut entendre battre son cœur; l'émigré, regardant la lettre, voit au milieu des pleurs qui obscurcissent ses yeux les habitations de l'Angleterre, les vieilles rues qu'il se rappelle, mille figures qui lui sont

bien connues, et il entend des sons qui lui étaient familiers jadis et qu'il a désappris depuis longtemps. Est-ce là un tableau imaginaire, lecteur? ne le pensez pas; car des hommes qui se sont crus de bronze, séparés des autres hommes, reconnaissent avec surprise qu'ils sont encore de chair et de sang, qu'ils ont encore des larmes à répandre!

Laissons de côté cependant tous les messagers pittoresques, les courriers qui portent des lettres à travers les marais et les bois, l'Arabe sur son dromadaire, le Tartare sur son coursier rapide, pour retourner à celui qui parcourt les rues des villes britanniques, au facteur anglais.

Quoique sa profession soit, il faut l'avouer, de l'espèce la plus humble, toutefois nous ne l'assimilons pas entièrement à celle d'un valet. On en peut parfaitement chercher la cause dans les divers sentiments de crainte et d'espérance qu'il est dans la nature de ses fonctions d'éveiller parfois en nous. Quoique ce ne soit rien de plus qu'un commissionnaire, cependant les précieuses révélations contenues dans le petit paquet dont il est chargé pour nous lui donnent une importance indépendante de son emploi. Il est, nous le savons, pour ses maîtres un homme de confiance; mais il est pour nous quelque chose de plus: il est tellement mêlé à nos appréhensions de bonheur ou de désastre, que nous oublions complétement les lettres chargées qui lui sont confiées chaque jour, en songeant aux missives d'un prix inestimable qu'il nous apporte quelquefois.

Nous pouvons ici dire un mot du facteur de la petite poste; nous dénoncerons sa livrée; c'est plutôt une marque de servitude qu'un uniforme d'employé. Nous voudrions le voir plus galamment équipé, ou débarrassé du moins des manchettes et du collet qui le déparent aujourd'hui, grâce au mauvais goût ou à l'économie pire encore de l'administration.

L'habit écarlate, nous l'avouerons, convient au facteur; il y a dans ce vêtement un apparat, une magnificence en harmonie avec l'importance du porteur de nouvelles: c'est celui que nous préférons lui voir; peut-être ne serions-nous pas fâchés que le facteur de la grande poste eût un chapeau plus remarquable, un chapeau à trois cornes à galons d'or. Tel qu'il est cependant, le facteur de la grande poste se distingue par son extérieur: on le voit venir de loin; mais quant au facteur de la petite poste, il peut passer obscurément dans la foule, ou, s'il ne porte point le paquet de lettres qui le caractérise, être irrévérencieusement confondu avec le vassal d'un apothicaire des faubourgs, aspirant à passer pour un valet de pied, et s'affublant fièrement d'une livrée. Périssent ces distinctions jalouses entre les facteurs de la grande et de la petite poste!

Les facteurs (nous parlons particulièrement de ceux de la petite poste) sont heureux dans leur état; il les garantit des maux nombreux d'une vie sédentaire, et leur esprit, continuellement occupé à lire des adresses quelquefois difficiles à déchiffrer, malgré leur brièveté, tend nécessairement à s'agrandir et à se fortifier à la fois sous l'influence de la pratique. On dit que les savetiers et les tailleurs s'adonnent à la politique, et par conséquent à la trahison. Cette disposition a été attribuée par quelques philosophes aux habitudes intérieures de ces artisans, à leur position

sédentaire et les jambes croisées, qui favorise la méditation, la rêverie, et par suite le mécontentement. Le facteur est bien différent, il marche réellement et sans métaphore à travers la vie; il consacre son existence à passer de petits marchés au nom du gouvernement, sans avoir le temps de s'asseoir ou de s'arrêter pour songer aux iniquités réelles ou imaginaires de ses maîtres politiques. Nous n'avons jamais entendu dire qu'un facteur eût été compromis dans un complot; quelle langue, au contraire, aurait assez de force pour énumérer les savetiers conspirateurs?

Autre avantage: si le facteur entre dans la carrière, plein de force et de vivacité, ne les conservera-t-il pas jusqu'à la fin? Sa tournure ne sera-t-elle pas toujours élégante et dégagée? N'est-il pas certain d'emporter au tombeau le profil de lévrier qu'il avait en débutant? La goutte l'évite, l'obésité ne le visite pas; l'exercice le couronne de tous ses dons, et en fait son favori.

Rarement le facteur va frapper aux portes des misérables, et lorsque, par hasard, il paraît sur le seuil de l'indigent, c'est trop souvent pour demander un sacrifice. La lettre qu'il présente sera peut-être achetée au prix d'un dîner; pourtant, coûte que coûte, il faut la posséder, car elle vient d'une personne qui peut-être a gardé le silence pendant longues années, d'un fils éloigné, d'une fille mariée. Pour des millions d'hommes, une lettre est un luxe défendu, une jouissance que n'achètent pas ceux qui ont à soutenir une lutte journalière avec les besoins les plus indispensables, et qui, une fois séparés par une longue distance de leur pays natal, sont muets par l'impossibilité où ils sont d'affranchir leurs lettres, et leur répugnance à laisser payer le port à d'autres aussi malheureux qu'eux-mêmes. Combien de fois une négligence apparente provient-elle uniquement de ce qu'on n'a pas le shilling réclamé par la poste!

Grande fut la joie, et non moins grands furent le désappointement et l'anxiété, lorsqu'à la grande surprise des voisins, le facteur fit halte à la porte d'une vieille veuve, qui, avec sa fille, demeurait dans une misérable chaumière sur les frontières de ..... Le facteur, tenant la lettre entre ses doigts, demanda un shilling et un penny [1].

Il n'y avait qu'une seule personne au monde qui pût écrire aux habitants de cette cabane, et on la croyait morte depuis longtemps.

La fille de la veuve s'élança à la porte, et, les yeux étincelants, la figure enflammée, arracha presque la missive des mains du facteur.

Celui-ci serra la lettre avec le doigt et le pouce et redemanda un shilling et un penny.

La veuve et sa fille se regardèrent l'une l'autre, et puis la vieille femme rentra en chancelant et fondit en larmes.

« Je reviendrai demain, » dit le facteur; et il emporta le précieux morceau de papier.

Le lendemain le facteur était à la porte: « Un shilling et un penny. »

[1] 1 fr. 45 c.

Quelle modique somme ! et cependant, depuis la veille, quels efforts avaient été faits pour se la procurer? La fille s'était adressée à une demi-douzaine de voisins, pour rencontrer un prêteur. La veuve était depuis plusieurs mois obligée de garder le lit presque constamment ; et sa chaumière avait été dégarnie pour fournir aux besoins de sa vieillesse abandonnée. Les travaux étaient suspendus depuis quelques semaines. Au milieu de toutes leurs souffrances, jamais la veuve et sa fille ne s'étaient trouvées dans un aussi cruel embarras.

Un shilling et un penny ! C'est étrange, pense le lecteur, qu'on soit aussi embarrassé pour trouver une semblable bagatelle ! qu'une demi-douzaine de voisins ne puissent, en se cotisant, en former le montant... C'est incroyable ! c'est impossible !

Et pourtant la lettre restait à la poste, et comment la retirer?

Le barbier perruquier du village, Zacharie Slum, était un être bourru, bossu, et très-avare : dans l'opinion de tous ceux qui avaient l'honneur de le connaître, il n'y avait pas d'ogre tel que Zacharie Slum. Il avait depuis longtemps jeté des yeux de convoitise sur les charmes de Molly ; il avait longtemps rôdé autour de la maison, comme un mauvais esprit, et n'avait jamais été aussi assidu dans ses visites que durant la maladie de la mère.

« Avez-vous encore le cœur de me refuser ? demanda Zacharie en regardant languissamment Molly ; soyez-en sûre, vous ne compreuez pas votre bonheur.

— Votre audace a lieu de m'étonner, monsieur Slum, » s'écria Molly.

Mais cette véhémente apostrophe ne produisit pas plus d'effet que si elle l'eût adressée à l'un des chérubins de noyer qui ornaient la chaire du village. Le barbier, sans s'émouvoir se gonfla les joues, sourit, et regarda Molly avec admiration.

« Vous ne voulez donc pas m'entendre, Molly ? reprit Slum ; il n'y a pas moyen de vous adoucir?

— Plutôt mourir ! s'écria Molly, rougissant des instances du barbier.

— Votre mère est-elle aussi méchante que vous? dit Zacharie changeant adroitement de conversation. Pauvre vieille ! soyez en sûre, elle aurait besoin d'un peu de poulet ; mais les poulets sont si chers !

— Elle a tout ce que le docteur lui ordonne de prendre, j'ai soin d'y veiller, répondit Molly d'un ton brusque.

— Mais c'est une chose affreuse de voir s'en aller une à une toutes vos économies, et si vous vouliez accepter mes offres... »

Et le barbier la regarda d'un air goguenard.

« Je ne veux pas ! s'écria Molly avec véhémence ; et voilà ma réponse.

— Une couronne est une couronne, dit Zacharie Slum en en tirant une de sa poche et en la faisant étinceler entre ses doigts aux yeux courroucés de Molly.

— Laissez-moi !

— Une couronne est toujours une couronne, répéta Zacharie.

— Je ne vous écouterais pas quand même vous me donneriez cinq livres sterling, dit Molly.

— Vous y réfléchirez, insista le barbier ; vous ne serez pas assez folle pour repousser des offres aussi avantageuses. »

Et Zacharie s'éloigna ; mais en s'éloignant il se tourna du côté de Molly, et s'arrêta pour l'appeler fière et insolente créature, et lui demander où elle comptait en venir. Puis, croyant qu'au dernier moment Molly finirait par céder, il revint sur ses pas et s'avança vers la porte de la chaumière, sa pièce d'argent à la main. Mais, comme il était sur le point d'atteindre le seuil et de répéter pour la dernière fois son offre magnifique, Molly disparut et lui ferma la porte au nez.

Zacharie remit sa couronne dans sa poche de l'air d'un homme profondément injurié. Le soir, à la taverne de la Botte de Foin, il déclara que, sans passion, sans partialite; il regardait Molly comme la plus orgueilleuse et la plus arrogante de toutes les femmes, et que, ne s'étant jamais trompé dans ses prévisions, il était certain qu'elle ne ferait jamais rien de bon.

« Elle m'a refusé, dit-il, de la manière la plus impudente ce que j'ai eu souvent de jeunes filles qui valaient cent fois mieux qu'elle. »

Une quinzaine s'était écoulée depuis l'échec de Zacharie Slum, lorsque le facteur apparut avec la lettre :

« Un shilling et un penny ! »

Pendant deux jours Molly réfléchit aux moyens de posséder la lettre précieuse, la lettre inattendue. Qui pourrait dire quelles merveilleuses nouvelles elle contenait ? qui pourrait deviner la joie que l'on aurait pour le prix modique du port, pour un shilling et un penny?

Le matin du troisième jour est arrivé ; la jeune fille sort tout à coup de la chaumière, et ses beaux cheveux châtains flottent épars sur ses épaules ; elle court, et les voisins se demandent quel transport a pu la saisir.

Et où va-t-elle? Hélas! elle entre dans la boutique du barbier, du vil tentateur, de Zacharie Slum !...

Au bout d'une demi-heure Molly était revenue chez sa mère. La vieille femme faillit crier en la voyant.

« Où as-tu été, Molly, et qu'as tu fait? » dit la vieille femme en arrachant le chapeau de dessus la tête de sa fille.

Molly se contenta de répondre : « Mère, voici la lettre. »

Le lecteur a vu comment Molly avait été séduite par Zacharie Slum, qui lui avait plusieurs fois offert de l'argent pour sa longue et magnifique chevelure ; il n'avait rencontré que rebuffades, sarcasmes et cris moqueurs ; mais Molly n'avait pu supporter une plus longue attente : à tout prix il lui fallait le précieux écrit.

Molly, dépouillée de ses cheveux bouclés, rapporta la lettre à la chaumière : le présent du barbier avait payé le facteur.

Cette lettre apprit aux habitantes de la chaumière que leur père et mari, après s'être enrichi à la Louisiane dans son état de charpentier, revenait auprès d'elles jouir en paix du fruit de vingt ans de travaux.

DOUGLAS JERROLD.

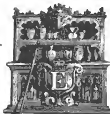




LA VIEILLE GOUVERNANTE.



LA VIEILLE FEMME DE CHARGE.



En regardant du haut de l'étroite mansarde du troisième, dans laquelle nous avons l'habitude de nous réfugier quand la manie d'écrire nous travaille, nos yeux s'arrêtent sur les tourelles d'un antique castel, l'un des plus nobles manoirs patrimoniaux de l'Angleterre. Notre mémoire actuelle nous reporte à l'époque heureuse et douce de notre propre existence, au temps de notre jeunesse, où nous avions coutume d'errer sous les chênes majestueux qui entourent cette demeure, et de nous arrêter par intervalles pour admirer ses portes de fer et ses créneaux sourcilleux. Nous trouvons nos souvenirs associés à l'image d'une personne prête encore aujourd'hui à nous saluer d'un accueil amical, et qui semble elle-même une partie intégrante de ce vieil édifice, tant est longue et intime son union avec lui.

Oui, il y a des charmes dans les nombreuses pensées que soulève en nous la lecture des pages de notre journal consacrées à la vieille femme de charge, et aux heures que nous avons passées enfoncé dans son vieux fauteuil de cuir, écoutant ses récits du bon vieux temps, où les grands, les heureux, les jeunes hommes d'une génération presque oubliée animaient ce séjour de leur présence, vivaient, riaient, espéraient comme nous le faisons aujourd'hui. Jamais, certes, fauteuil de cuir ne fut si commode, jamais récits ne furent aussi dignes d'être répétés. Celle qui

* Cet article est remarquable en ce qu'il nous révèle, non moins que *le vieux Lord*, les mœurs aristocratiques anglaises, et nous fait voir l'intérieur des grandes maisons féodales.

(*N. du T.*)

les racontait, sa beauté, sa toilette, son naturel aimable et enjoué, faisaient rejaillir un nouvel éclat sur tout ce qui l'environnait. Lorsqu'elle ne sera plus, car elle a déjà atteint cette période de la vie humaine qui touche aux limites du tombeau, retrouverons-nous jamais une physionomie aussi douce, si belle, même dans la vieillesse, qu'on se demandait avec étonnement ce qu'elle avait dû être dans sa jeunesse? On ne saurait douter qu'elle ne fût alors un type parfait de la beauté rustique : car les vieilles dames se plaisent à raconter comment, dans une des processions annuelles des frères de la Trinité à Greenwich [1], à l'exclusion de jeunes filles plus riches et de plus haute naissance, lord North jeta à ses pieds un bouquet, faveur qui, en établissant péremptoirement la supériorité de ses charmes, attira sur elle mille regards des hommes, et fit entrer dans le cœur des femmes la dent vénéneuse de l'envie.

Oh! comme nous aimons à la contempler, cette vieille femme de charge, avec sa robe brune, son tablier d'une blancheur de neige, le bonnet qui serrait ses cheveux, presque aussi blancs que lui, sa canne à pomme d'argent, et à son côté un gros paquet de clefs, indice de sa profession. Elle va de chambre en chambre, d'un pas rapide, mais avec précaution ; tantôt elle donne des ordres aux domestiques empressés qui l'entourent; tantôt elle jette de tous côtés un regard inquiet pour voir si tout est en ordre. Car grande est la responsabilité de la femme de charge. Depuis la petite pièce de la tourelle la plus élevée jusqu'aux régions souterraines des cuisines, tout est sous sa surveillance, et la domesticité tout entière de la maison lui doit une obéissance absolue. Le chef même de tous les hauts fonctionnaires, le sommelier, la salue d'un coup de chapeau en passant auprès d'elle dans le vestibule, et cet hommage ne lui est pas arraché par le respect dû au beau sexe. Les valets de pied et les servantes, les gens de la blanchisserie, du lavoir et du chantier, la regardent d'en bas avec une vénération mêlée d'envie.

Remarquons ici toutefois que notre respectable amie diffère essentiellement de la femme de charge moderne, que l'artiste a choisie pour la transmettre à la postérité en tête de cet article. On les peut considérer toutes deux comme des espèces du même genre ; mais les traits caractéristiques par lesquels elles se rapprochent l'une de l'autre ont été presque effacés par les progrès de l'innovation.

Passant successivement par les grades de deuxième bonne, première bonne et femme de chambre, à la dignité importante de *femme de charge* [2], essayant, à mesure qu'elle avance, de copier un peu plus les manières et la toilette de ses supérieures, celle qui dirige les domestiques dans la maison des grands d'aujourd'hui ne peut se distinguer de sa maîtresse que par un bonnet plus bas d'un demi-pouce, une robe plus sombre d'une idée. Ces ornements extérieurs de sa

[1] Confrérie de la marine.
(*N. du T.*)
[2] Ces mots sont en français dans l'original.
(*Id.*)

prétentieuse personne, joints au peu de services qu'elle rend en comparaison de ses devancières, la font souvent accuser par celles-ci, pénétrées de la conscience de leur supériorité, d'être une femme de rien, une insolente parvenue. Aimable, vive, de bonne humeur, excepté ces jours dont l'Angleterre a le malheureux privilége, où un ciel sans nuage, une lourde atmosphère s'unissent pour noircir les idées et faire aller tout de travers, elle est aussi quelquefois un objet d'envie; mais, ou nous nous abusons fort, ou elle est entièrement dépourvue des qualités nécessaires pour inspirer le respect à qui que ce soit.

Mais revenons à notre femme de charge, car nous préférons nous consacrer à l'esquisse d'un type qui, nous le craignons, va disparaître rapidement. Elle mérite l'attention si on la considère à l'apogée de sa gloire, lorsqu'une nombreuse compagnie de nobles hôtes prennent place à la table de son maître. C'est un véritable Caleb Balderstone[1], toutes les fois qu'il s'agit de l'honneur de la famille. Et qui ne sait combien, en pareille occasion, cet honneur est intéressé à ce que le dîner soit bien servi, la table bien ordonnée?

Ce jour-là donc elle prend un air d'importance, mais auquel se mêle une teinte légère d'anxiété; elle montre une impatience insolite si ses ordres ne sont pas exécutés à l'instant; une expression de contentement de soi-même se manifeste sur son visage toutes les fois qu'elle voit passer un plat convenablement accommodé, porté par un valet en livrée; elle réitère l'injonction de placer les pêches à l'eau-de-vie à portée de sa grâce le duc de ***, pour lequel elles sont spécialement préparées, et d'exposer au grand jour les belles couleurs de la conserve d'oranges.

La chambre de la femme de charge est toujours la retraite favorite des jeunes visiteurs du château. Il ne faut pas supposer que les fruits, les sucreries, les gâteaux et les confitures que la maîtresse du logis dispense si libéralement soient les seuls ou les principaux objets qui les y attirent : non, vraiment; car ils sont sûrs d'entendre là d'agréables récits, dont l'enfance de leurs parents respectifs forme le sujet. Puis vient une prière adressée du fond du cœur; elle appelle sur les petits lords et ladies la bénédiction du ciel : puissent-ils être aussi bons, aussi grands, aussi beaux que leurs papas et mamans! La digne vieille, il faut le remarquer, est sceptique sur ce point, et doute de la possibilité d'atteindre un aussi haut degré de perfection.

Mais ce n'est pas seulement parmi les plus jeunes convives de son maître que la femme de charge est populaire : des personnes de tout rang et de tout âge viennent fréquemment lui rendre visite. Nous avons vu un badinage commencé dans la chambre de mistress Tartlett, à propos d'un plat de fraises à la crème, se terminer dans l'étude d'un notaire par un contrat de mariage.

[1] Personnage de *la Fiancée de Lammermoor*, de Walter Scott. (*N. du T.*)

Une alliance amicale existe généralement entre la femme de charge et le pique-assiette. Celui-ci sait à merveille quand et comment il faut prodiguer l'encens toujours bien venu de la flatterie à des oreilles disposées à le savourer, et celle-là est rarement à l'épreuve des compliments de l'habile personnage. Souvent le pique-assiette, avant d'entrer au salon, s'esquive durant cinq minutes pour aller rendre une visite à la femme de charge. Parfois il se contente de lui demander des nouvelles de sa santé; mais le plus ordinairement il la prie de donner à son cuisinier la recette de quelque mets favori qu'on ne fait nulle part ailleurs aussi bien. Ceci est un pur subterfuge, car le pique-assiette, on le sait, n'a jamais de cuisinier.

Pour la vieille femme de charge, le monde est l'espace compris dans l'enceinte des domaines de son seigneur et maître. Là sont circonscrites toutes ses craintes et toutes ses espérances, le centre de toutes ses pensées, de toutes ses affections, de tous ses soucis. La volonté de mylord et celle de mylady sont les lois qui la gouvernent, et leur opinion est le seul tribunal par lequel elle consente à être jugée. La naissance de l'héritier présomptif constitue l'ère d'où elle date tous les événements de sa propre vie. Les améliorations qui de temps en temps ont eu lieu sur la propriété semblent être les barrières que sa mémoire élève entre le présent et le passé.

« Jusqu'à quelle époque se reportent vos souvenirs? » demandions-nous un jour à notre vieille amie du château.

Sa réponse fut caractéristique.

« Mon bon monsieur, je me rappelle le jour où ces arbres furent plantés, dit-elle en me montrant une magnifique avenue d'ormeaux, et du jour où la vieille boiserie de chêne fut placée dans le salon du nord. »

La femme de charge aime passionnément à montrer la magnifique robe avec laquelle sa grâce fut baptisée, et le berceau somptueusement décoré, quoique un peu antique, où l'héritier dormit son premier sommeil. Elle peut vous donner l'histoire de tous les meubles des appartements et de tous les tableaux qui décorent les murs.

« J'étais présente, dit-elle, lorsqu'on suspendit ce Dominiquin. »

Elle dit encore : « Le duc me consulta sur la manière de placer ce Gérard Dow. »

Tels sont les renseignements que nous avons souvent entendu donner gratuitement aux visiteurs accidentels; mais à nous, plus favorisés, de plus longs discours ont été adressés, tendant tous à prouver la supériorité de la galerie du duc sur la collection de tableaux de son voisin, le marquis de ***.

A propos de tableaux et de femmes de charge, nous avons jadis été témoin d'une scène assez plaisante. C'était dans la magnifique galerie du susdit marquis, que nous visitions avec une nombreuse société d'amis. La vieille femme de charge jouait pour nous le double rôle de guide et de catalogue ambulant. Nous nous étions arrêtés devant un superbe Claude Lorrain, et nous étions à nous extasier devant son riche et harmonieux coloris.

« C'est un portrait de mylord lorsqu'il était enfant; la ressemblance est frappante, » dit-elle en désignant machinalement avec sa canne à pommeau d'ivoire le paysage de Claude Lorrain.

Nous restâmes ébahis de cette explication.

« Vous vous trompez assurément, ma bonne dame, répliqua l'un de nous; c'est un paysage, un Claude Lorrain, un délicieux Claude Lorrain. »

La vue de cette vieille femme de charge n'était pas des plus pénétrantes, mais quand même elle eût conservé ses yeux de vingt ans, elle eût dédaigné de les diriger du côté du paysage, car elle les tourna vers nous avec colère.

« Ceci est un paysage! s'écria-t-elle. Osez-vous me dire cela à moi qui ai vu faire ce portrait, qui étais présente lorsqu'on le plaça, et qui le montre depuis environ trente ans? oseriez-vous me dire que je ne distingue pas le portrait de sa seigneurie d'un mauvais paysage? C'est un Claude, oui-dà! un beau Claude, vraiment!... »

Et d'un air de dignité offensée la bonne dame s'en alla à l'autre bout de la galerie, plaignant sans doute l'incapacité de nos esprits obtus, qui nous empêchait de distinguer une peinture représentant une forêt d'une autre représentant la tête d'un enfant.

Nous apprîmes plus tard que le portrait avait été relégué dans la bibliothèque, et le Claude Lorrain suspendu à sa place. Combien de temps la vieille femme de charge ignora ce changement, combien d'étrangers elle essaya de dissuader, par la force de ses arguments, du témoignage de leurs propres sens, c'est ce que nous n'avons jamais su.

La vieille femme de charge est habituellement bavarde, et l'enfance des différents membres de la famille qu'elle sert est le sujet fécond sur lequel elle s'étend.

« Oui, sa grâce était un superbe enfant, et il avait la noblesse du cœur en même temps que la beauté du physique. Il y en avait bien peu qui pussent se comparer à lui. Il lui fallait beaucoup d'efforts pour grimper sur mes épaules, mais il finissait toujours par y arriver. Et lady Jane! c'était la meilleure, la plus aimable des petites filles! si bonne, si affable, si charitable! Le pays a fait une grande perte lorsqu'elle s'est mariée; elle est partie, et elle est morte! »

Et la digne créature verse des pleurs amers au souvenir de sa jeune maîtresse, des pleurs que l'on ne peut tarir qu'en détournant adroitement la conversation sur le mérite et les charmes de celle qui succède à la défunte dans la génération présente.

La femme de charge n'est jamais plus dans son élément qu'aux jours où se font les préparatifs de quelque grand événement qui doit avoir lieu dans la famille, du mariage de la fille aînée, par exemple. Comme elle a été, bien entendu, mise depuis longtemps dans le secret, c'est pour elle un bonheur immense d'obtenir la permission de communiquer la mystérieuse nouvelle à un petit nombre de ses amis les plus intimes. Elle la confie avec prudence, et en recommandant la plus grande discrétion, sans se douter que tout le voisinage est depuis longtemps informé du fait.

A l'approche du grand jour, l'activité et l'agitation de la vieille dame accroissent et se décuplent, et l'importance qu'elle se donne s'élève proportionnellement. L'air de mystère qu'elle a jugé convenable de prendre n'est en rien diminué par la certitude que tous les domestiques de la maison savent tout aussi bien qu'elle ce dont il s'agit. Elle est toujours d'un difficile accès pour ceux qui ne viennent pas pour af-

faire expressément liée avec l'économie domestique ; mais, en ces grandes occasions, il serait plus qu'impossible à une personne indifférente d'obtenir une entrevue quelque importante que fût son affaire, si cette affaire n'intéressait que lui seul. Nous avons vu un vieux et fidèle serviteur que le malheur avait accablé se présenter inutilement aux portes d'un château, et être éconduit demi-mort de faim par suite d'un ordre donné, qu'on ne dérangeât pas la femme de charge pour une chose étrangère aux préparatifs d'une fête de famille. Ce fait s'est passé dans une maison fameuse, et fameuse à juste titre, par ses actes de bienfaisance et de charité ; mais nous croyons que de semblables circonstances se présentent rarement.

Le jour des noces, qui est aussi gai, aussi empressé, aussi heureux que la vieille femme de charge? Ce n'est certes point la fiancée en pleurs ; car son bonheur, quelque grand qu'il soit, est contre-balancé par la douleur, l'amère douleur de se séparer de sa famille. Mais la femme de charge n'a point de soucis ; pour elle tout est joie et triomphe. Quand le diamant et la dentelle éblouissent ses yeux, quand elle a la tête pleine d'idées de mariage et de gâteaux de noces, est-il surprenant qu'elle ne songe point à l'avenir? En s'avançant, avec la familiarité que lui donnent de longs et fidèles services, pour dire un dernier adieu à la future, pour jeter un dernier coup d'œil au joyeux époux, elle s'étonne en son cœur de ce qu'une jeune et aimable fiancée puisse verser des larmes.

Il est bon de remarquer ici que, quoique la femme de charge soit ordinairement honorée de la dénomination qui distingue ordinairement la dame de la vieille fille, il arrive rarement qu'elle ait osé s'embarquer sur la mer agitée et hasardeuse de l'hyménée. Pourtant, comme elle a soin de vous en informer toutes les fois qu'elle en trouve l'occasion, si elle ne s'est point mariée, c'est entièrement de sa faute. Elle aime à énumérer les offres avantageuses qu'on lui a faites, et qu'elle a refusées.

« Et, tenez, maintenant encore, toute vieille que je suis, M. Maycroft, le bailli, me fait la cour : c'est un homme très-agréable, et à peu près de mon âge, un peu plus vieux, je pense. »

Mais si un mariage dans la famille est une affaire d'importance pour la femme de charge, une naissance l'occupe bien davantage encore. C'est le seul événement qui ait le pouvoir de lui faire quitter le château, où tout ira mal en son absence, pour la maison en ville, où rien ne va jamais bien. Mais comment pourrait-elle, après avoir assisté à la naissance de deux générations d'héritiers, se dispenser d'être présente à celle d'une troisième? d'ailleurs, qui est aussi capable qu'elle de décider si l'enfant nouveau-né ressemble à son père ou à son grand-père?

Dans l'absence de la famille, la vieille femme de charge entretient toujours une correspondance suivie avec la plus jeune fille, qui lui transmet tous les ordres de mylady relativement à la direction de l'intérieur, du village, des écoles, etc. Les jours où elle attend ces importantes communications, elle recommande au portier de lui envoyer le paquet de la poste aussitôt qu'il sera venu. Avant de l'ouvrir, elle rassemble, sous divers prétextes, tous les domestiques disponibles, regarde le paquet d'un air de satisfaction, en tire la délicate missive avec précaution et d'un air de profond respect, et lit à plusieurs reprises l'adresse à mistress Tartlett, en

s'extasiant sur la beauté de l'écriture. Elle prend connaissance du contenu, et échange de mystérieux regards avec les autres domestiques, qui, après avoir inutilement cherché à voir sur sa physionomie quelque chose de ce qui se passe dans son âme, s'éclipsent l'un après l'autre, s'étonnant de ce que leur jeune maîtresse ait tant à dire à la femme de charge.

Dans le village voisin du château la vieille femme de charge est un personnage très-important; étant chargée par mylady de distribuer des aumônes, elle ne manque pas de se prévaloir de cet emploi pour augmenter sa propre popularité. Elle ne perd jamais l'occasion de persuader aux villageois que c'est par elle seule qu'ils peuvent obtenir la faveur de leur protectrice. Les moins riches des tenanciers se regardent comme trop heureux lorsqu'ils peuvent se concilier la femme de charge, en faisant à son frère de Londres le léger présent d'une oie ou d'un dindon ; on sait qu'elle a la plus grande influence sur sa grâce, qu'elle a plus d'accès que qui que ce soit auprès de l'intendant. En l'absence de la famille, elle daigne parfois aller prendre une tasse de thé chez quelques fermiers plus favorisés que leurs confrères; mais ces visites sont rares et peu nombreuses; car, nous le disons à regret, la femme de charge est d'un dédain aristocratique. Elle est de la maison d'une duchesse, elle a mille livres sterling à la banque, et il ne lui conviendrait pas de se compromettre avec tout le monde.

Ceux qui ont connaissance de cet argent placé se demandent ce qu'il deviendra au décès de la femme de charge. Car, excepté son frère, qui est riche, sans enfants, presque aussi âgé qu'elle, elle n'a pas un parent au monde. Il est vrai que plusieurs personnes ont, dans le cours de ces dernières années, essayé de se donner pour ses cousins au troisième ou quatrième degré ; mais nous n'avons pas appris que les prétentions d'aucune d'elles fussent établies sur des fondements solides.

Toutefois, la disposition future de ce qu'elle a gagné honorablement occupe, par intervalles, ses pensées. En voici la preuve. Un soir, après avoir entendu par hasard la conversation de deux *gentlemen* sur l'économie politique, et les charges de l'état, elle demanda avec anxiété à M. Maycroft si un millier de livres sterling allégerait de beaucoup la dette publique?

Cependant, en dépit de cette manifestation passagère de sentiment patriotique, notre opinion particulière est qu'elle laissera son bien, en rentes, en espèces, ou en mobilier avec son portrait peint par un artiste voyageur, qui l'a représentée ayant sur ses genoux la petite seigneurie, au fils cadet du duc, maintenant écolier du collége d'Éton.

« La réputation d'être honnête, bon homme de confiance vaut celle d'avoir en partage la science et la beauté physique. » C'est ainsi que s'exprime l'immortel Shakspeare, et, quoiqu'il n'ait pas eu l'intention d'étendre ce panégyrique aux femmes de charge, on sait également le leur appliquer. Que de bonté et de grâce, de probité et de qualités estimables sont souvent l'apanage de la domestique vieille et éprouvée, cet ornement brillant, ce soutien assuré d'une famille! Est-il possible qu'en Angleterre, dans notre riche contrée, de pareils êtres soient jamais rejetés dans le monde, et voient leurs services oubliés, leurs réclamations repoussées? Hélas, oui! nous n'a-

vons nous-même rencontré que trop souvent des femmes courbées sous le poids de la misère et des années, logées dans des galetas, périssant presque de faim, malgré les maigres secours que leur accorde la paroisse, et dont les plus beaux jours ont été consacrés avec un dévouement sans bornes au service des riches et des puissants. Au sein même de leur entier dénûment, leurs plus ardentes affections ont encore pour objet leur maître et leur maîtresse. Ils ne se souviennent plus, les ingrats! de la domestique usée dans les travaux et méprisée par cela même.

Heureusement il n'en est pas toujours ainsi : plus d'une vieille et fidèle domestique est descendue au tombeau pleurée et honorée, comme les pierres tumulaires en donnent de nombreux témoignages. La dernière demeure de bien des femmes de charge est plus d'une fois visitée par des gens qui, malgré leur haute position, savent apprécier la valeur de cet anneau qui, dans la grande chaîne sociale, sert à lier ensemble les hommes vertueux de toutes les classes.

Il est vrai que nous aurions pu montrer le revers de la médaille. Nous aurions pu peindre également d'après nature la femme de charge, méchante, insolente, artificieuse, car il y a des vices dans cette classe comme dans toutes les autres; mais il est souvent plus agréable et en même temps plus instructif de contempler le plus brillant côté de la nature humaine, de sourire de ses faiblesses, mais de plaindre et de dissimuler ses fautes. Appelés à être les maîtres, ce qu'un prédicateur appelle les vers dominateurs, de ceux qui sont au-dessous de nous, nous ferons bien, avant de les juger trop sévèrement, de nous souvenir que, placés comparativement dans une position plus heureuse, nous devons avoir de l'indulgence pour ces égarements véniels trop souvent traités comme de grands crimes.

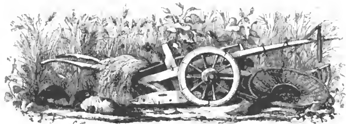
ALICE.



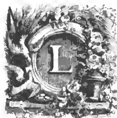




LE PAYSAN ANGLAIS.



LE PAYSAN ANGLAIS.



Le paysan anglais est généralement considéré comme un animal très-simple et très-monotone, et quand on l'a appelé rustre, ou lourdaud campagnard, on s'imagine avoir tout dit sur son compte. A en juger par le portrait qu'on en trace, c'est un individu à longue figure stupide, en chapeau de paille, en blouse blanche, avec une paire de grosses bottines, tel enfin que les artistes de Londres le voient dans les districts réunis de la capitale. Voilà, dit-on, le paysan anglais. Ceux qui ont pénétré plus avant dans l'intérieur de l'Angleterre, ceux qui connaissent d'autres parties de leur pays que Surrey, Kent ou Middlesex, ont vu le paysan anglais sous d'autres costumes, sous un assez grand nombre d'aspects différents. S'ils veulent bien se donner la peine de se rappeler ce qu'ils en ont appris, ils reconnaîtront en lui un être assez multiple. Qu'est-ce que le paysan anglais ? C'est à la fois un journalier, un bûcheron, un laboureur, un charretier, un employé aux chemins de fer et aux canaux, un garde-chasse, un braconnier, un incendiaire, un cabaretier de village, ou un charbonnier ; c'est un pauvre qui arpente lourdement la cour d'un hospice paroissial, ou qui travaille sur les domaines de quelque ferme ; c'est un batelier, un cantonnier, un carrier, un tuilier, un berger, un taupier. Il y a cent autres métiers divers, dans lesquels il est différent de cet individu à chapeau de paille et à grosses bottines, dont l'image pend aux carreaux des marchands de gravures ; il ne lui ressemble pas plus qu'un *cockney* de Londres ne ressemble à un habitant de Newcastle.

Sous le rapport du costume seulement, chaque district présente d'importantes variétés. Dans les comtés qui environnent Londres, à l'est et à l'ouest, dans le Berths-

hire, le Hampshire, le Wiltshire, etc., c'est l'homme à la blouse blanche des gravures de Londres, avec une face allongée, des joues roses, et une allure calme et stupide. Dans le Hertfordshire, le Bedfordshire et lieux circonvoisins, il a une blouse d'un vert olivâtre, et un de ces chapeaux ronds, à larges bords relevés, dont la mode a prévalu depuis quelques années. Au centre, et notamment dans le Leicestershire, les comtés de Derby, de Nottingham, de Warwick, et le Staffordshire, il est affublé d'une blouse bleue bouffante au dos et à la poitrine, sur les épaules et aux poignets. Ces parties du vêtement sont encore décorées de petits ornements de fil blanc, et un petit cœur blanc est convenablement cousu sur le devant du collet. Un habitant de ces parages se croirait déshonoré s'il ne portait pas une de ces blouses. Ce sont les premières choses qu'il aperçoit dans un marché ou dans une foire, suspendues à une perche, au bout de la boutique du marchand de blouses, et dansant au vent comme un épouvantail à moineaux.

Sous cette blouse il porte une veste bleue de drap grossier, un gilet rouge ou jaune, des bas bleus, de grandes bottines lacées, et des culottes de peau. Il se plaît à entourer son cou d'un mouchoir rouge, dont les deux bouts flottent sur sa poitrine. Dans plusieurs autres parties de l'Angleterre, il n'a pas de blouse, mais il adopte une veste de peau ou de futaine avec de vastes poches, et des boutons d'une dimension gigantesque.

Tels sont ses habits de tous les jours, ses habits de travail, mais voyez-le un dimanche ou un jour de fête; voyez-le à l'église, à la veillée, ou à la foire; c'est un vrai *fashionable*. S'il n'a pas endossé sa plus belle blouse, dont le travail n'a point encore terni l'éclat, il attire l'attention par son habit bleu, brun ou vert olive, son gilet de quelque couleur voyante, rayé d'écarlate, de bleu ou de vert, et des pantalons généralement bleus, presque aussi larges que ceux des matelots. Non-seulement il se garde bien d'y mettre des sous-pieds, mais s'il trouve le gazon humide de rosée ou la route tant soit peu bourbeuse, il a soin de les relever de trois ou quatre pouces. A ces attraits se joint un chapeau de forme moderne qui lui a coûté quatre shillings six pence [1]; et pourvu que le campagnard se croie doué de quelque beauté physique et en faveur auprès des dames, il pose orgueilleusement sa coiffure sur le coin de l'oreille, et prend un air d'importance. Le col de sa chemise de grosse toile se montre le dimanche dans toute sa longueur, et les deux extrémités de sa cravate vont presque balayer la terre. Son plus grand embarras, quand il est en toilette, est l'emploi qu'il doit faire de ses mains; il ne sait où les fourrer. Les jours ouvrables, elles ont assez d'occupation, mais aux heures du repos, elles s'aperçoivent désagréablement de leur oisiveté; car, ne se gantant jamais, à moins qu'il ne soit très-avancé en âge, il les plonge quelquefois dans les poches de son pantalon, quelquefois dans celles de son gilet, ou bien encore dans les poches de derrière de son habit. En ce dernier cas, les deux pans se dressent perpendiculairement à son corps, semblables à deux queues.

Le grand remède à ces inconvénients est une canne ou une baguette. Dans un

[1] 5 francs 60 centimes.

coin de la chaumière, entre la boîte de l'horloge et le mur, on voit ordinairement une canne d'une espèce telle, qu'elle désigne suffisamment son propriétaire. C'est une grosse branche de frêne surmontée d'une figure sculptée, ou un tronc de noisetier autour duquel un chèvrefeuille, en serpentant en spirale, a formé des renflements inégaux. Si le paysan anglais préfère la baguette au bâton, il en prend une excellente pour abattre en passant les têtes des chardons, des bardanes et des orties.

Aux grands jours, les paysannes se rapprochent par le costume de leurs sœurs de la ville voisine. Les couturières de village font tous leurs efforts pour les mettre à la dernière mode, c'est-à-dire à la dernière mode qui a pénétré dans la région qu'elles habitent ; et en vérité, si le goût qui a présidé à l'arrangement de leurs toilettes ne sentait un peu le terroir, on les prendrait pour des femmes de la ville.

Les vieillards forment une classe à part qui n'a pas encore secoué la poussière de l'ancien monde : ils s'en vont à l'église en chancelant, et s'arrêtant à chaque pas. Le trajet de leur domicile au temple est leur plus long voyage. Le vieillard s'appuie lourdement sur son gros bâton; ses rares cheveux blancs descendent sur ses épaules; son habit, à larges boutons d'acier, à collet taillé carrément, est d'un aspect antique et solennel. Ses culottes de cuir, presque hors de service, forment des replis sur ses genoux, et ses larges souliers sont parés de boucles d'acier. A son côté marche sa vieille femme, avec son petit chapeau noir à l'ancienne mode, sa robe à ramages, qui laisse entrevoir un jupon piqué, ses bas noirs, ses souliers à talons élevés, ornés de grandes boucles comme ceux de son chaste époux. Elle porte un manteau noir bordé de dentelles à vieux dessins, et rentrait avec soin. Dans l'hiver, sa pelisse rouge est festonnée par devant d'une étroite fourrure. Il vous semble voir l'armoire de chêne dans laquelle cet ajustement a été conservé depuis un demi-siècle, et vous vous demandez qui le portera après celle qui s'en recouvre. Ce ne seront pas ses enfants, car les modes sont changées, et l'on sera obligé de transformer ces hardes gothiques en habillements de premier âge à l'usage des petits enfants.

Mais qui donc prétend que le paysan anglais est lourd, épais, et d'un caractère invariable? Sans doute il n'a pas l'esprit inculte, la langue bien pendue, l'insouciance, l'amour de la danse, des jeux, des rires, qui distingue le paysan irlandais ; il n'a pas non plus les habitudes graves et l'intelligence de l'Écossais. On peut dire de lui, pour me servir de sa propre phraséologie, qu'il est *betwixt and between* (entre les deux). Il a suffisamment d'esprit quand il en a besoin, sait rire et se divertir à l'occasion ; il est prêt à faire partie d'une ronde lorsque son sang circule bien, et il s'adonnera à la lecture si on lui procure un maître d'école. N'est-ce pas là la vraie souche du caractère anglais? Tirez-le de la fange de son ignorance, arrachez-le à cet incessant labeur dans lequel il croupit, façonnez-le, polissez-le, et vous en ferez ce que vous voudrez. De quoi se composent principalement vos armées, si ce n'est de paysans anglais? Combien ont été enlevés à la charrue pour aller manœuvrer sur vos flottes, et sont revenus dans leurs villages, non plus simples et mornes comme autrefois, mais gaillards, la démarche hardie, la gaieté dans le cœur, la chique à la bouche, de l'argent dans la poche, la tête couverte de petits

chapeaux d'un pouce de hauteur, dont les bords ont deux pouces de large, et sachant autant que qui que ce soit l'art de courtiser le beau sexe.

Un auteur anglais, Cooper, a peint à merveille les transformations qui font de l'informe chrysalide un écarlate papillon des camps. Prenez l'animal jeune, et vous lui donnerez la forme qui vous conviendra ; il apprendra à porter des bas de soie, des culottes de peluche écarlate, un habit sans collet, à boutons d'argent, et à ouvrir une porte à deux battants ; à se tenir, la baguette à la main, derrière le carrosse de mylady, avec une grâce, avec une aisance, avec une impudence égale à celle de toute la tribu des valets. Vous pourrez en faire un commis ou un prédicateur, lui mettre une plume derrière l'oreille, ou le faire monter en chaire. Il ne faut pour cela que des circonstances favorables. S'il demeure paysan, c'est la faute de la fortune et non la sienne. Son âme est une jachère féconde que malheureusement personne ne songe à cultiver ; mais qu'il conserve son rang, soit : ne le tourmentez pas trop, nourrissez-le passablement, donnez-lui beaucoup d'ouvrage, et comme un de ses compagnons, le cheval de charrette, il travaillera jusqu'au jour de sa mort.

Ainsi, dans le nord de l'Angleterre, où on lui donne une chaumière et la nourriture, où l'on a soin d'éviter la concurrence entre les travailleurs, en dirigeant sur d'autres points le trop-plein de la population, le paysan supporte patiemment sa destinée.

Mais, dans les marais de Lincolnshire, de Cambridge et d'Huntingdon, dans plusieurs contrées grasses et argileuses de l'Angleterre, où les propriétés ne rendent point, où l'on voit à peine une ferme çà et là, le paysan anglais est misérable et abruti ; c'est un être aux jambes longues et grêles, qui, lorsque vous lui adressez une question, bâillé comme une grenouille, n'entend rien de votre langage, ne comprend rien de vos idées. C'est une masse de chair ambulante, une machine pourvue d'yeux et d'oreilles, de bras et de jambes, mais dont l'âme est aussi stagnante que l'eau de ses fossés bourbeux. Il n'a jamais eu besoin de mettre en activité son esprit, et c'est pourquoi il n'a point d'esprit. On ne lui a demandé que des membres robustes pour labourer, semer, moissonner, faucher, nourrir des bestiaux ; et même, dans ces opérations, ses muscles ont été réduits à un état mécanique. Voilà le paysan anglais, partout où il ne s'est rencontré personne pour animer son argile. Mais qu'est-il là où il y a des milliers d'hommes riches et instruits ? qu'est-il aux environs de Londres, la grande ville, la ville noble et éclairée ? A peu près le même, et presque pour des causes identiques. Peu de gens se donnent la peine de s'occuper de lui. Il s'aperçoit qu'il n'est qu'un vil serf au milieu des libres et des forts, une simple machine entre les mains des puissants, qui le traitent comme tel. Il voit les rayons de la grandeur, mais il n'en sent pas la chaleur bienfaisante ; il entend dire qu'il y a à Londres de grands philosophes, mais tout ce qu'il sait d'eux, c'est que leur philosophie ne s'inquiète pas de son ignorance. Ne peut-il dire avec un poëte :

Entre le riche et moi quelle est la différence ?
Qui l'a placé si haut ? d'où vient cette distance

Qui sépare l'oisif de l'humble travailleur?
N'étais-je point créé pour un destin meilleur;
Ah! si dans des palais aux fastueux portiques,
Entouré comme un roi de nombreux domestiques,
Buvant dans l'or, joyeux et couronné de fleurs,
Un despote arrogant se rit de mes douleurs,
C'est que la loi du monde est injuste; la terre
De tous ses habitants doit être tributaire;
Les fruits naissent pour tous, et la société,
En brisant le niveau de cette égalité,
A fait une œuvre impie!... Un jour viendra peut-être
Où l'esclave, affranchi des caprices du maître,
D'un heureux avenir jalonnant les chemins,
Enfin prendra sa place au banquet des humains.

Mais le paysan est loin de tenir un pareil langage. Il a le sentiment de sa position, et ce sentiment l'accable. Il sait qu'il appartient à une caste négligée et méprisée, et, près de Londres comme en beaucoup d'autres lieux, c'est une véritable brute. On ne le distingue de l'âne ou du mouton que parce qu'il se tient sur deux pieds. Il n'a point de saillies, point de gaieté, point d'originalité; il est lourd, monotone, appesanti.

Mais allez plus loin, mes maîtres, à une plus grande distance de la lumineuse capitale de l'Angleterre; allez dans le midi ou dans le nord, où l'orgueil des grands ne s'étale pas avec autant d'ostentation aux yeux du pauvre, où les villageois sont assez en majorité pour se soutenir mutuellement, et vous trouverez là le paysan anglais plus heureux et plus éclairé. Les leçons du dimanche, les leçons quotidiennes de l'école du village le rendent au moins capable de lire la Bible. Là, le paysan sent qu'il est homme, il parle un dialecte un peu abrupte, c'est vrai; mais c'est un gaillard éminemment fin. Écoutez-le dans la prairie, dans les champs de blé, au souper de la moisson, au coin du feu de la taverne du village; ses plaisanteries ne sont pas toujours de bon goût; mais elles ont de la portée. Il ne ressemble pas à vos semi-citadins des environs de Londres, grands efflanqués à tête de mouton; c'est un individu robuste, carré, solide au poste, muni d'une paire de jambes qui vont où elles veulent; aussi indépendant que Hampden, le *refuseur* d'impôts. Quels muscles! quels nerfs! quels mollets! Voyez-le saluer un riche qui passe en voiture : touche-t-il le bord de son chapeau, incline-t-il la tête, la baisse-t-il vers la terre? point du tout; il regarde le riche en face, avec respect, mais sans crainte, et de ses poumons robustes part un bonjour mâle et sonore. A son égal, il tend sa large main, il la secoue cordialement, et au « Bonjour, monsieur, » il substitue « Eh bien, comment vous portez-vous, John? Et comment vont Molly et tous ses petits enfants? Et vos cochons, et votre jardin? »

Que je me plais à entendre la conversation de ces deux braves gens; on y retrouve

la trace des beaux jours de l'Angleterre. Je suis las de voir d'un côté une pauvreté servile, de l'autre un orgueil endurci. Je veux entendre des paroles prononcées par l'humble indépendance; j'aime ces affables entretiens d'hommes pauvres mais pleins de cœur, comme j'aime la brise de la mer et des montagnes. Ah! je crains bien que la fierté de ces hardis villageois, que leur assurance, leur franchise, leur cordialité, n'aient été rabaissées par des lois dures et cruelles appliquées même aux districts les plus favorisés : autrement, pourquoi toutes ces émigrations? pourquoi toutes ces coalitions de paroisses? Le paysan anglais n'est peut-être plus ce qu'il était? Si je retournais dans les campagnes où j'ai passé autrefois de si heureux jours, ne retrouverais-je plus les mêmes groupes joyeux assis au bord des haies, ou au milieu des gerbes, riant, causant, racontant la chronique du pays?

N'entendrai-je plus l'histoire du fermier qui n'écrivit qu'une seule lettre dans sa vie, et c'était à un *gentleman* demeurant à quarante milles de là? Ce *gentleman* ouvrit la lettre et ne parvint à déchiffrer que le nom et l'adresse de son correspondant. Dans son dépit, il monta à cheval, et alla trouver le fermier pour le prier de lire lui-même sa lettre; mais, chose étrange! le fermier ne put jamais lire sa propre écriture!

N'entendrai-je plus l'histoire de Jonathan, le vieil et vigoureux faucheur, apostrophant le taureau qui le poursuivait, et qu'il évita enfin en montant sur un arbre? Jonathan, du haut de sa branche, regardait le taureau de l'air du plus profond mépris, et essayait de lui démontrer que lui, taureau, n'était qu'un lâche et un poltron. « Oui, lui disait-il, vois si les armes sont égales : j'ai du courage, mais qu'est-ce que ma force en comparaison de la tienne? »

Ne vous entendrai-je plus, histoires et anecdotes qui peignez la vie simple du district, et réjouissez cependant plus que beaucoup de beaux récits faits en de plus belles demeures? Peut-être la dureté des temps et des lois a émoussé l'antique joyeuseté du paysan anglais et fait taire cette voix sonore et éclatante comme celle de l'oiseau réveille-matin. Pourtant, j'aime à le croire, l'ancien esprit vit encore dans plus d'un district doux et pittoresque. Des groupes animés se rassemblent chaque soir autour du foyer domestique, sous les poutres basses et enfumées, et s'ils trouvent que, comme leurs pères, ils sont condamnés au travail et aux tourments, ils sentent aussi qu'ils ont du cœur, de la fierté, et qu'ils jouissent des douceurs d'une mutuelle sympathie. Que l'Angleterre se souvienne que c'est là le partage du paysan anglais, et qu'il ne cessera jamais de se montrer le plus noble et le plus digne de tous les paysans de la terre! Ne l'est-il pas dans la patience avec laquelle il supporte la misère? ne l'est-il pas lorsque son propriétaire lui témoigne de l'intérêt et lui accorde quelques droits, quelque quartier de terre? Qui dans ce cas est aussi industrieux, aussi prévoyant, aussi constant, aussi respectable?

Le paysan anglais a dans sa nature tous les éléments du caractère anglais : donnez-lui de l'aisance, et il sera satisfait; faites-lui du mal, et son désespoir ira jusqu'à la rage!

Dans ses jeunes années, avant de se charger du soin d'une famille, il a le cœur joyeux et léger. En voyant de jeunes campagnards prendre ensemble leurs ébats, on

se rappelle involontairement de lourds chevaux de charrette lâchés dans un champ le dimanche, ils galopent, ils jouent, ils hennissent; il n'y a point de méchanceté dans leur fait, mais ils courent à chaque instant le risque de se meurtrir les côtes et de se briser les os. C'est avec raison qu'on appelle leurs jeux, jeux de chevaux (*horse-plays*) : ce sont des bonds, des tapes, des coups, des culbutes et des rires. Mais pour voir le jeune paysan dans sa gloire, il faut le voir se rendre à la foire de Saint-Michel. Il a servi pendant une année, il a reçu ses gages; il a son argent dans sa poche et sa maîtresse au bras, ou bien il est sûr de la rencontrer à la foire. Qu'il conserve sa place ou qu'il en prenne une autre, il aura une semaine entière de vacances. Ainsi, le jour de la Saint-Michel, lui et ses compagnons, et tous les villageois d'alentour, prennent le chemin de la foire; les fermes sont vides, les grandes routes regorgent. Ils s'en vont par torrents, filles et garçons dans tous leurs atours, parlant haut, riant plus haut encore. Voyez-les arriver en troupeaux dans la ville du marché : que de préparatifs pour eux! Barraques de saltimbanques, théâtres en plein vent, boutiques chargées de marchandises de toutes sortes, couteaux, peignes, gâteaux, pains d'épices, et mille inventions pour arracher à leurs poches ces gages si péniblement gagnés. On n'a pas l'intention d'être économe ce jour-là; on régalera sa belle, et par-dessus le marché on lui achètera une robe neuve. Voyez ces flots de peuple qui roulent! le galant serre les coudes, la fillette se cramponne à son bras, et c'est un miracle que rien ne puisse les séparer. Ils se poussent, ils se culbutent, ils se coudoient, tenant leurs bras étroitement liés, et ne trébuchant jamais. Ils verront les curiosités, ils se faufileront dans les groupes, les yeux ouverts, la bouche ouverte, admirant les danseuses et leurs robes à paillettes, et les grimaces et les saillies d'arlequin et du clown. Ils dîneront gaiement, ils danseront gaiement, avec une légèreté d'éléphant et d'hippopotame, et quelques jours après reviendront prendre leur joug et leurs travaux.

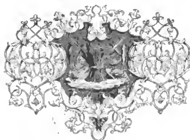
Et ce sont ces hommes-là que le désespoir pousse au crime? ce sont ces hommes qui deviennent braconniers et incendiaires? Comment et pourquoi? Ce n'est pas l'abondance, ce ne sont pas les bons traitements qui les transforment ainsi. Qu'est-ce donc?

Ce qui fait que les loups s'assemblent par troupeaux,
Descendent en hurlant du sommet des coteaux;
Ce qui soulève en flots les grandes populaces,
Et, le fer à la main, les lance sur les places;
Ce qui rend l'homme aveugle, impitoyable : enfin
Ces deux affreuses sœurs, la misère et la faim!

Quand le paysan anglais est gai, à son aise, bien nourri, bien vêtu, s'inquiète-t-il du nombre de faisans qu'il y a dans un bois, ou de celui des sacs de blé qui sont dans la cour d'une ferme? Mais quand il a une douzaine de dos à couvrir et une

douzaine de bouches à nourrir; qu'il n'a rien à mettre sur les uns, et peu à mettre dans les autres; alors lui, qui vous semblait un homme borné dans ses désirs et satisfait de sa modeste existence, devient un scélérat endurci. Avec quelle indifférence il tue également faisans ou gardes-chasses. Comment! cet homme qui riait, insouciant, qui relevait fièrement la tête, se glisse, une lanterne sourde à la main, dans la grange de son voisin! Est-ce là le paysan anglais? Oui, c'est lui; c'est lui-même! Mais qui l'a rendu tel? qui lui a mis au cœur un démon, une furie? qui en a fait un fléau? S'il est coupable, doit-on l'en blâmer seul, ou en faire retomber la faute sur un autre que lui?

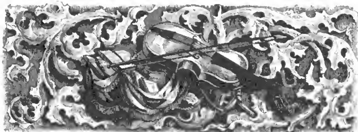
William Hawitt.



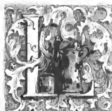




LE CHANTEUR DES RUES



LE CHANTEUR DES RUES.



L'OREILLE du public est devenue capricieuse, exigeante, difficile, et voilà pourquoi le chanteur des rues dépérit et meurt. Ce n'est qu'à de rares intervalles qu'on l'entend encore fredonner. Parfois, comme une grenouille solitaire, il coasse dans le ruisseau; parfois aussi il fend l'air de sa voix frêle et dégradée. Le soir, de loin en loin, on le trouve dans une rue triste et écartée, gazouillant comme une alouette pour la plus grande satisfaction d'un rassemblement de femmes de chambre. Oui, le chanteur des rues est aujourd'hui un oiseau craintif et fuyard. Le ménestrel national, le troubadour ambulant, le garde de l'allée, le maître en gaie-science des grands chemins et des chemins de traverse de Londres, va bientôt disparaître de la scène. Comme le fausset d'Homère, ses accords deviendront bientôt un sujet de doutes historiques. Le chanteur des rues de Londres est tombé victime des beaux-arts de l'Italie; il a été tué par les exhalaisons du sud, écrasé par les orgues de Luques, de Pise et de Bologne la féconde. *Di tanti palpiti* a été pour lui un fatal *sirocco*; *non più andrai*, un air pestilentiel et flétrissant. Ainsi que le traître d'un mélodrame, il est mort au son de la musique, de la musique de ses ennemis : Mozart, Rossini, Weber lui-même, eut signé sa sentence, et leurs mille vassaux se sont empressés de l'exécuter.

La chute de Napoléon a été le signal de la décadence du chanteur des rues anglais. Durant la guerre, il lui était réservé de débiter, moyennant un sou la pièce, des gloses historiques sur la gloire de sa patrie; il habillait la courte chronique poétique de quelque air bien connu qui la fixait dans la mémoire de l'acheteur, aisément entretenu par ce moyen dans la haine des Français et la conscience de sa propre invul-

nérabilité. Pas une bataille n'était livrée, pas un vaisseau pris ou coulé bas sans que le triomphe fût publié, proclamé dans la gazette nationale de notre chanteur des rues. C'était une voix rude et fêlée qui grommelait, criait et faisait retentir la glorieuse vérité, et gonflait de patriotisme les cœurs de ses humbles auditeurs. S'il n'était point la trompette d'argent de la Renommée, il en était du moins le cor d'étain. C'était lui qui donnait en musique des nouvelles dont le bruit désagréable était ainsi rendu supportable même pour les plus faibles intelligences. C'étaient ses petits morceaux d'histoire qui ornaient les greniers des pauvres; c'était lui qui réveillait en eux l'amour de la patrie, bien qu'elle fût une marâtre si rude et si injuste pour eux! N'avons-nous pas une grande autorité pour appuyer les éloges que nous accordons à l'influence du chanteur des rues? Voyez ce qu'en dit le sage et vertueux Sidney :

« Je n'ai jamais entendu la vieille chanson de Percy et de Douglas sans me sentir le cœur plus profondément ému que par les sons d'une trompette; et cependant elle n'était ordinairement chantée que par quelque pauvre aveugle, sans élégance et presque sans voix. »

Napoléon perdit la bataille de Waterloo, et le chanteur des rues anglais non-seulement perdit les plus grandes de ses prérogatives, mais encore fut presque immédiatement en butte à la concurrence de rivaux étrangers, qui l'ont presque réduit à un état complet de mutisme. Le chanteur des rues ne s'imaginait pas, lorsqu'il chantait les succès de la guerre et employait les plus doux accords dont il était susceptible, pour prédire les douceurs d'une paix dorée, que, comme le cygne, il chantait sa propre agonie, qu'il annonçait la venue de ses vainqueurs provençaux.

O Muse, descends des cieux, dis-moi si aucun présage n'a précédé ce fatal événement! Aucun dieu protecteur n'a-t-il donné avis aux enfants de l'harmonie? les étoiles ont-elles éclairé tranquillement le ciel serein, ou jeté de sombres lueurs sur Primrose-Hill, ce Parnasse du Middlesex?

A l'approche de l'automne, lorsque tous les vents se taisent, lorsque les arbres sont immobiles, lorsqu'un profond silence règne dans le ciel, et que la terre dort au sein d'une paix profonde, tout à coup l'on entend un bruit solennel, et la terre semble pousser du sein de ses entrailles un long soupir, et les feuilles des forêts tremblent et s'agitent dans l'air teint des clartés du crépuscule; et cependant aucun zéphyr n'a caressé les joues de John et de Molly assis sur le gazon.

Ainsi le soir avait étendu ses rivales sur le quartier de Saint-Gille; la rue de Seven-Dials respirait paisiblement l'air embaumé; aucun bruit ne partait ni des greniers, ni des caves, ni des obscures retraites de ce lieu. La saison était si calme que les éditeurs même en étaient touchés. Catnach et Pitts, ces fameux marchands de chansons, étaient silencieusement assis dans leurs boutiques, les mains dans leurs goussets, avec cette sérénité que donnent les goussets bien garnis; ils promenaient leurs regards autour de leurs murailles, murailles plus richement décorées que si elles eussent été recouvertes de tapisseries de Tyr ou de Bayeux; murailles où des milliers de ballades, d'harmonieuses chansons, muettes alors comme les cordes détendues de la lyre d'Apollon pendaient ou formaient des replis, comme la chevelure de John Braham. Catnach et Pitts, ces maîtres de l'art, regardaient donc tranquille-

ment leur marchandise étalée, qu'ils embrassaient tout entière d'un coup d'œil. Tout à coup (moins brusque est le mouvement des feuilles remuées par une bourrasque subite dans le bois de Hornsey); tout à coup les milliers de ballades s'agitèrent sur les murs. Cependant il n'y avait pas le moindre souffle de vent, mais, comme des pavillons flottants au gré d'une brise du nord, les ballades s'envolèrent et vinrent battre la face de Catnach et la face de Pitts. Chose miraculeuse! chaque chanson prit une voix humaine. *Old Towler* murmura faiblement; *Nancy Dawson* soupira, et le *Coq matinal* poussa un cri douloureux, comme s'il eût été dans la cuisine et sur le point d'être embroché. Au même instant le violon, l'antique violon du vieux musicien Roger Scratch, tomba du clou auquel il était suspendu, et se brisa en mille morceaux comme du verre. Un nuage s'abattit sur la rue de Seven-Dials; la terreur en glaça les nombreux habitants. Quelle était donc la cause de ces sinistres phénomènes?

En ce moment fatal un ménestrel venu du sud avec un orgue de barbarie sauta sur la plage de Douvres! Seven-Dials et ses environs en sentirent le contre-coup; ses troubadours, pauvres oiseaux sans art, devaient être dépassés et vaincus par les faiseurs de roulades italiens. Le pauvre allait avoir son opéra italien divisé en fragments de deux sous la pièce, avec accompagnement d'orgue de barbarie; et, prompt à s'attacher aux nouveaux venus, il allait laisser le chanteur des rues anglais fredonner dans le désert.

Quoique réduit au silence en ces jours de gammes chromatiques, le chanteur des rues a rendu de grands services. Qu'on se le figure faisant de la musique pour les vassaux et laitières d'Élisabeth! Qui n'eût aimé à cette époque une ballade imprimée? n'était-ce pas un serviteur du public, un serviteur d'une utilité reconnue? un voyageur dont la présence disposait à l'humanité, tantôt animant, tantôt apaisant les cœurs? Ce paria en haillons n'était-il pas bien venu quand ses accents délassaient un instant d'un travail pénible, quand la multitude se groupait autour de lui pour écouter une ballade, une de ces belles choses qui, depuis deux cents ans qu'elles embaument l'air, sont encore fraîches et odorantes comme des boutons d'aubépine, une ballade capable de produire sur le cœur d'un Sidney plus d'effet que les sons d'une trompette?

Il y a deux cents ans, le chanteur des rues n'était pas seulement le poëte et le musicien des pauvres; c'était encore leur colporteur de nouvelles, leur journaliste. Il n'y avait pas alors de journaux du matin; les saints du dimanche n'avaient pas à se plaindre que l'on négligeât l'observance du jour du Seigneur pour faire gémir les presses. Historiens, encyclopédistes, philosophes, n'étaient pas achetables par fragments moyennant un penny; et quoique l'on ne payât que deux pences à la galerie du théâtre du Globe, on n'imprimait point pour le même prix les faits et gestes des acteurs. Donc le chanteur des rues fournissait les pauvres de musique et de littérature; il apportait la joie à leur foyer; il leur chantait les nouvelles, les commérages de la cour, mais en les voilant sans doute d'une fine allégorie, car la reine virginale eût été aussi prompte à couper les oreilles d'un libraire, que sa femme de chambre à couper une dentelle. Dans ce cas, un regard significatif servait de commentaire à

quelque point obscur; des gestes, des grimaces explicatives aidaient les esprits à saisir les allusions délicates.

On sait que le chanteur des rues a joué dans les guerres civiles un rôle qui n'est pas indigne d'attention. N'avons-nous pas des preuves de son importance excitante! Le lecteur a-t-il jamais lu les chansons du Parlement-Croupion? S'il les connaît, ne peut-il se figurer le chanteur des rues anglais les criant à une foule joyeuse ou grimaçante, selon que le parti s'élevait ou tombait? Ces chansons, d'abord écrites pour un petit nombre, chantées avec précaution dans des coins et des retraites cachées, étaient bruyamment entonnées par la multitude au temps où la république allait succomber. Écoutez, lecteur! quels poumons d'airain, quelles voix rugissantes! Regardez : cette musique sort des gorges métalliques de ces sales Phébus en haillons, et la foule rit, applaudit et crie de joie en entendant annoncer la chute du vieux Noll et la venue du roi Charles II, ce libertin aux habits de soie. Avec quelle vigueur le chanteur proclame ses heureuses nouvelles! comme cette foule simple et étourdie, qui ne songe qu'aux jours de fêtes et aux spectacles, agite les bras et saute à l'instar d'une bande de satyres. Près de là, le sourcil froncé, la figure de couleur de cendre, passe le puritain dissimulant à peine la colère que lui inspire la chanson profane. Puis un *fashionable gentleman* se fraie un passage à travers la foule, honore le trouvère d'un sourire de protection, et paie un peu plus que le prix coûtant un exemplaire de la chanson, car le sujet s'accommode parfaitement avec les dispositions politiques de l'acheteur. Peut-être ne reconnaîtra-t-on pas ce dernier de prime abord? C'est, nous pouvons l'affirmer, un certain M. Samuel Pepys, depuis secrétaire de l'amirauté; mais, ce qui a bien plus contribué à le rendre célèbre, le plus grand collectionneur de ballades de son époque. Les trésors qu'il a laissés à Cambridge sont autant d'honorables témoignages de son zèle. Voyez-le, il descend Charing-Cross, emportant la chanson dont il fredonne le refrain royaliste.

Que de fois le chanteur des rues a fait tressaillir le cœur de la nation par les accords d'une voix non moins rude que celle des Cyclopes! Quoique notre siècle le désavoue, quoique notre époque repousse ses chansons, ne l'oublions pas dans la galerie des types nationaux. Il a contribué aux jouissances de la vie des passants; dans son humble profession, il a même parfois réveillé les sentiments les meilleurs et les plus élevés. Il a été le ménestrel, le satirique, l'historien du pauvre, et même, à certaines époques de l'année, il a été revêtu pour les classes plus heureuses d'une dignité presque sacerdotale.

D'un blanc manteau la neige au loin couvre la terre,
Le vent siffle et mugit dans le bois solitaire,
Des arbres dépouillés balayant les débris.
Qu'il est doux de s'asseoir au foyer domestique,
Dont la rouge clarté, joyeuse et fantastique,
Papillonne sur les lambris!

Une lampe propice éclaire ma demeure

Tout est sombre au dehors; mais qui donc à cette heure
Chante, osant affronter l'inclémence du ciel?
Quel est donc ce refrain que, dans la rue obscure,
D'une voix chevrotante une femme murmure?
C'est un vieil air, un vieux noël.

Je te bénis, ô toi qui viens sous mes fenêtres
Répéter le noël que chantaient nos ancêtres;
Du présent, grâce à toi, l'ennui s'est effacé.
J'oublie, et dans mon cœur, à tes accents rustiques,
Je sens se réveiller la foi des temps antiques;
Je ne vis que dans le passé.

Des âges ma pensée a franchi l'intervalle;
Je vois dans Bethléem la mère virginale
Sur la divine crèche incliner son front pur.
Les anges du Seigneur voltigent sur sa tête,
Et, pour rafraîchir l'air de la sainte retraite,
Font trembler leurs ailes d'azur.

Venez, pasteurs, laissez vos troupeaux dans la plaine;
Le Verbe apporte au monde une loi plus humaine,
Aux malheureux l'espoir, aux serfs la liberté.
Et vous, mages, du Christ honorant la naissance,
Humiliez devant l'éternelle puissance
Votre éphémère royauté.

Déjà de ce berceau je vois sortir l'Église;
Le Christ étend les mains sur l'Europe soumise;
Le paganisme cède et succombe en grondant.
La piété bâtit ces clochers gigantesques,
Prières de granit, dentelles d'arabesques,
Pyramides de l'occident.

Pendant que le vieil air résonne à mes oreilles,
L'histoire à mes regards déroule ses merveilles,
Et m'emplit tout entier de transports inconnus.
Qui cause mon extase, hélas! trop fugitive?
Qui me remue ainsi? c'est la chanson plaintive
D'une mendiante aux pieds nus.

Oui, ces courtes et douces émotions, nous les devons à la chanteuse des rues. L'égoïsme terrestre se tait devant les idées riches et mélodieuses que suscite en nous le vieux noël.

Le chanteur des rues a perdu son occupation ; cependant ne le laissons point passer sans remerciements et sans récompenses. Nous l'avons vu exercer une fonction utile dans la société : nous l'avons entendu se faire le bruyant avocat des partis, et nous le voyons aujourd'hui condamné au silence par les troubadours du sud. Ce fut pourtant le premier marchand de musique du pays. O *fashionables* vendeurs de romances, daignez jeter à travers les carreaux de vos riches magasins un regard sur votre devancier, chantant, sans être étourdi par le bruit des voitures, au milieu des rues populeuses de Londres; pauvre, mais grand, malgré sa misère et ses pieds nus. Contemplez le véritable descendant du marchand de musique primitif, de celui qui, il y a deux siècles, vendait ses lais sans le secours d'une autre recommandation que celle de sa propre voix, enrouée mais estimable; de celui qui n'engraissait pas des journalistes pour tambouriner ses exploits, mais s'adressant directement aux oreilles du public, était lui-même sa vivante réclame; de celui qui, pur de la théorie superflue de l'ut, ré, mi, fa, sol, gazouillait dans toute la simplicité de sa nature sauvage, et trouvait un écho dans les cœurs. O marchands de noires et de croches, cachez, déchirez, brûlez vos publications illustrées, en tête desquelles des dames à figures de pains de sucre, gravées et lithographiées, servent d'appât pour décider les niais à se mettre à découvert de deux shillings six pences. Cachez-vous, charlatans trompeurs, et, pour l'honneur du commerce en général, essayez, en vous cotisant, de trouver en vous assez de pudeur, et de rougir à l'aspect de la beauté simple et sans fard dont le portrait orne notre ballade d'un sou ; honnête physionomie gravée sur bois, production belle et vraie des artistes du terroir, qui fait honte aux *misses* bouclées, souriantes, grimaçantes, semi-phthysiques, étalées aux vitres des marchands de musique à la mode, pour la perte de l'argent et de la moralité du peuple. Si l'amateur de la véritable beauté en peinture, de la beauté destinée à exalter le sentiment musical, veut être témoin d'un spectacle capable de l'élever et de l'instruire, qu'il cherche une muraille vivifiée et rendue harmonieuse par une multitude de chansons à un sou pièce. Là il verra la simplicité unie à la grâce; là, sans ornement, nu comme la vérité, l'art le séduit et le captive inévitablement, s'il est digne d'être captivé. Écoutez : la mélodie jaillit des briques; ce mur, en apparence muet et inanimé, est musical comme la statue de Memnon.

Le chanteur des rues de nos jours est rarement au-dessus d'un gueux et d'un vagabond. Ses accords sont, pour la plupart, les plus viles prières unies à la plus vile musique. Il s'élève momentanément au temps des élections, et le mendiant disparaît pour faire place à un plus honorable personnage, le ménestrel de parti. Il chante les mérites du nouveau candidat, et peint les écarts et la vénalité de son adversaire avec une modestie et une énergie qui nous rappellent parfois les harangues des communes. Durant les élections — le pauvre homme, hélas! la réforme a cruellement abrégé la saison de ses chants! — le troubadour des rues est vraiment un agent parlementaire d'une assez grande importance; il peut se mettre sur le même rang que l'avocat que le candidat charge de recruter des partisans. Si la voix et les refrains du chanteur procurent quelques votes à celui qui l'emploie, ils sont certes aussi honnêtement gagnés que ceux qu'obtient l'homme de loi, car durant

ces manœuvres électorales ce dernier peut avoir témoigné un amour extraordinaire des petits chats et des serins de Canaric, et les avoir payés vingt livres sterling la pièce.

Nous avons encore le chanteur des rues politique; le troubadour des rues célèbre encore la chute d'un ministère, et a de temps en temps quelque chose à chanter sur la maison de sa majesté; parfois aussi il attaque hardiment un vice qui menace de s'étendre, pour l'amusement sinon pour l'édification de ses auditeurs. Comme le prédicateur, le chanteur des rues voit s'augmenter le nombre de ceux qui l'écoutent en raison de l'audace et de la causticité de ses refrains. Il y a quelque temps, nous nous étions arrêtés à écouter les accents grossiers d'un chanteur des rues : il nous est pénible de dire qu'il chantait non point à la louange des femmes, mais contre elles. Celles-ci toutefois, avec la noble patience qui les caractérise, formaient un cercle autour de leur misérable accusateur, et poussaient par intervalles des exclamations de mépris. Cependant nous vîmes la colère animer les traits de l'une d'elles.

« L'infâme! il mériterait la corde... Allons-nous-en! »

Et elle chercha à entraîner la femme un peu plus âgée qui l'accompagnait.

« Pas encore, Marie-Anne, répondit tranquillement celle-ci; attendons, seulement pour voir jusqu'où ce drôle poussera l'impudence. »

On blesserait sans doute l'amour-propre de bien des fougueux prédicateurs, recherchés en apparence pour leur éloquence et leur débit, si on leur démontrait aussi naïvement les véritables causes de leur popularité.

Une longue paix a tué le matelot chanteur des rues; il a cessé de faire un appel à nos sympathies avec le bras et la jambe qu'il n'avait plus : les mutilations sont devenues rares. De temps en temps, quand la filouterie ne va pas (car dans toutes les professions il y a probablement une morte saison plus ou moins longue), une demi-douzaine de gens suspects consentent à s'affubler de chemises de grosse toile, et, s'il gèle à pierre fendre, à marcher les pieds nus, en exécutant *Ben Bowline*, ou en faisant un plongeon dans la *baie de Biscaie*.

Nous rencontrons parfois une chanteuse des rues qui nous inspire une compassion indépendante de l'air et des paroles; quoique la ballade soit chantée d'une voix douce et triste, puissions-nous entendre rarement de pareils chants! puisse le passant être rarement arrêté, un soir d'hiver, par les accents faibles et mélancoliques d'une femme pauvrement vêtue, serrant contre son sein son enfant, qui n'est point le seul peut-être auquel ses chants doivent procurer à souper. Nous avons entendu de semblables chanteuses, et le son de leur voix, l'expression de leurs paroles, indiquaient une histoire de misère et de deuil, annonçaient qu'elles avaient souffert plus d'un revers de fortune, qu'elles n'étaient pas nées pour chanter le *requiem* de leurs poumons, par un brouillard de novembre ou par une gelée de janvier.

Le chanteur des rues comme il faut est encore notre bête noire : c'est l'imposteur, qui, étalant au grand jour son avilissement, fredonne audacieusement pour lui-même, et dont le *fortissimo* ne s'élève pas au-dessus du bourdonnement d'une abeille. Il vous contera qu'il est négociant, homme très-comme il faut, ayant éprouvé des pertes incalculables; et, si vous pénétrez son secret, vous découvrirez qu'il aime

mieux chanter que de chercher du travail. Les véritables intérêts du métier de chanteur des rues, considéré comme profession pittoresque, ont été gravement lésés par les individus de cette espèce.

Nous n'avons pas à nous occuper du chanteur qui fredonne aux eaux pour les jeunes ladies, et trouble par ses accords la tranquillité des familles. Il est supérieur au ménestrel des ruisseaux, sans être tout à fait au-dessus des Apollons de jardins publics. D'ailleurs, il est enveloppé d'un mystère qu'il ne nous appartient pas de dévoiler; il est peut-être, Dieu le sait, un prince polonais, ou simplement un échappé d'une maison de détention.

Nous n'avons pas aujourd'hui de chanteurs des rues bien caractérisés, de ménestrels déclarés et constants, infatigables dans l'exercice de leur profession, et vieillissant sans cesser de faire entendre leurs éternelles psalmodies. Les mendiants qui fredonnent à présent sur les grandes routes, n'ont, comme les sauterelles, qu'une seule saison. Leur musique ne reste pas; leurs douces voix s'effacent de notre mémoire avec l'air sur lequel elles meurent; ils ne font point partie de nos souvenirs domestiques, mais nous les oublions dès que nous avons le dos tourné.

Ce ne fut pas toujours ainsi. Le lecteur doit se rappeler deux ou trois chanteurs des rues, dont les accords rudes ou moelleux vibrent encore dans son cœur depuis le temps de sa jeunesse, et fait encore de lui un enfant. Pour nous, nous avons deux ou trois favoris dans la bande musicale de la rue. Il suffit de les nommer, et, si le lecteur a été élevé à Londres, il ne manquera pas de les reconnaître.

Notre première connaissance était un vieil aveugle, qu'on appelait familièrement Billy. Il ne possédait qu'une seule chanson; il est vrai qu'il la faisait valoir en l'accompagnant du violon. La chanson, dont la trop fréquente répétition a usé le malheureux Billy, commençait par ces mots :

« Écoutez la voix de l'amour ! »

Billy avait un beau fausset; il le savait, et on l'aurait écorché vif plutôt que de lui faire abandonner son fausset. Il préludait par quelques notes basses, prenait le susdit fausset, et dès qu'il y était arrivé, il était trop sûr de son effet pour le quitter sans motifs valables. Le fausset de Billy était son fort; il s'y complaisait, il s'y arrêtait en toute sécurité. Nous l'entendons encore; nous écoutons la voix de l'amour, perçant au milieu des ténèbres de l'hiver, dominant le tumulte de la rue, triomphant du givre et de la neige, portée sur les ailes du vent. Était-ce, comme nous le croyons fermement, par une adroite intention que le musicien marmotait entre ses dents tout le reste de la chanson, en prodiguant les trésors de son fausset et de son enthousiasme à ce seul mot, l'amour? Si c'était tactique de sa part, elle dénotait un artiste de premier mérite. Ne passons point sous silence la manière dont il se servait de son instrument : il enfonçait son menton dans sa poitrine, et, le sourire sur les lèvres, tantôt grimaçant, tantôt regardant avec mansuétude ce ravissant morceau de bois, il en tirait des sons d'une main puissante et infatigable. Il était si absorbé, si concentré dans sa tâche artistique, que, si le violon eût été brusquement remplacé par un battoir, Billy, nous le pensons, n'eût pas cessé de remuer les doigts

et l'archet sans s'apercevoir du changement. Pauvre Billy! il avait l'air heureux et content; et, bien que nous ayons connu des faussets plus mauvais que le sien et dix mille fois mieux payés, nous avons la consolante espérance que le sien lui a procuré toutes les commodités de la vie. Nous avons aimé plusieurs chanteurs des rues, mais Billy fut un premier amour.

L'attention du lecteur a-t-elle jamais été brusquement attirée par

Philomèle au fond d'un bocage

sifflant soudain à son oreille; et jetant des yeux autour de lui, a-t-il découvert une vieille femme, maigre et fanée, qu'il a eu quelque peine à reconnaître pour la chanteuse? Il y a environ vingt ans qu'elle psalmodiait cette même chanson, qui semblait dès lors le chant du cygne. A cette époque, cette femme était flétrie par la vieillesse. Nous l'avons entendue il n'y a pas un mois, et elle ne paraît pas plus âgée. Nous l'avions perdue de vue depuis quelques années, quand un soir,

Philomèle au fond d'un bocage,

avec ses ondulations perçantes, nous reporta aux scènes de notre enfance. Ses accords plaintifs et mélancoliques étaient comme la voix des années écoulées, le *requiem* de nos illusions.

Pouvons-nous terminer cet article sans dire un mot de toi, William Waters? le plus jovial des noirs! O Grimaldi éthiopien! ceux qui ne t'ont pas vu ne peuvent concevoir la grâce coexistante avec une jambe de bois. Nous n'avons jamais trouvé de noir plus noir! Sa figure semblait polie et respirait la bonne humeur. Qui a jamais dansé comme il dansa? Waters était un génie, sa vie en a donné la preuve, et sa mort ne l'a point démentie, car il e t mort dans une maison de travail pour les pauvres.

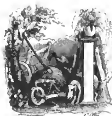
Nous dirons encore un mot, non pas d'un chanteur des rues, mais d'un instrumentiste. Si le lecteur est arrivé à la trentaine, il doit se rappeler, comme un être qu'il a vu dans son enfance, une petite femme aveugle, avec une figure de vieille pomme, qui jouait de la vielle. Personne ne peut dire l'âge de cette ménestrelle, car elle vit et touche de son instrument encore aujourd'hui. Une vague légende assure qu'elle a été jadis cantatrice, *prima donna,* plus impérieuse et plus arrogante que ne le sont ordinairement ses pareilles, et que, pour la punir, Apollon la condamna à la vie nomade d'une musicienne ambulante. Ce récit s'accorde avec son allure, car elle marche sans cesse, ne s'arrêtant jamais pour recueillir les dons des âmes charitables; mais tournant, tournant, tournant éternellement. On prétend que son châtiment doit durer jusqu'à ce que les cantatrices ne soient pas plus prétentieuses et plus insolentes que le reste des humains. S'il en est ainsi, que Dieu lui vienne en aide!

Terminons notre article par une anecdote sur l'évêque Corbet, connu par ses poésies. Un jour, à Abingdon, étant docteur en théologie, il entendit un chanteur des rues se plaindre de ne pouvoir vendre ses ballades. Là-dessus, le docteur endossa la veste de cuir du trouvère, descendit dans la rue, et attira autour de lui une foule d'acheteurs émerveillés.

DOUGLAS JERROLD.



LE PAYSAN IRLANDAIS.



Il n'y a pas aujourd'hui d'individu dont on s'occupe plus et qu'on comprenne moins que le paysan irlandais, pas d'homme qui soit le sujet de débats plus acharnés, d'opinions plus contradictoires, de théories plus erronées, de tableaux plus inexacts. Ses adversaires, en le représentant comme un démon, obligent ses partisans à le peindre comme un ange. Entre ces deux extrêmes, adoptons le juste milieu, et nous serons dans le vrai : c'est un homme. Et parmi les nombreuses et grandes qualités qu'il possède, celle de la virilité se dessine si nettement, qu'en en traçant le portrait, le chroniqueur peut dire avec emphase : « Le paysan anglais est un homme. »

Et ce n'est pas un mince éloge. Rolla, le héros, quand il parle du brave soldat castillan, exprime à Elvire son admiration en employant précisément ces mots : « Ce soldat, faites-y attention, ce soldat est un homme ! Ne sont pas hommes tous ceux qui ont forme humaine. » C'est la vérité ; car sont-ils dignes de ce nom, les persécuteurs du paysan irlandais, qui, non contents de le réduire à la plus vile condition sociale, l'accusent après l'avoir rendu malheureux ; ceux qui l'ont dépouillé de tous les biens du monde, et voudraient encore lui ravir sa bonne renommée ; ceux qui le pourchassent et le poussent dans le gouffre de l'infamie avec un instinct sanguinaire, sont plutôt des chiens que des hommes.

Les Anglais se forment quelquefois de fausses idées des autres peuples, d'après les récits des voyageurs superficiels, arrivant à leurs conclusions comme à leurs auberges, en poste, s'exposent à une multitude de méprises. Mais le portrait mensonger du paysan irlandais est le résultat non pas d'une méprise, mais d'une intention malveillante : c'est le seul homme qui soit dénigré de propos délibéré, par habitude, par système.





LE PAYSAN IRLANDAIS

Ceci est tellement exact, que son chroniqueur, ayant commencé avec l'intention de le louer, se trouve tout à coup réduit au rôle d'apologiste. Le paysan irlandais a été si souvent traîné à la barre de l'opinion, ou plutôt de la partialité publique, que son meilleur ami est forcé plutôt de plaider sa cause que de parler à sa louange, et, au lieu de le présenter sous son véritable jour, obligé d'abord de détruire les fausses idées que l'on a conçues sur son compte. La vérité ne peut s'avancer à pas sûrs avant de sarcler les broussailles dont le mensonge a encombré la route.

Approchez donc, pauvre Paddy, venez à la barre, et levez la main; elle est solide et musculeuse votre main. De quoi vous accuse-t-on? Que dit l'acte dressé contre vous? Voyons : « Attendu que le prévenu est indolent, paresseux, imprévoyant, superstitieux, insouciant, ingrat, ignorant, méchant, sanguinaire, etc., etc., etc. »

J'oppose au premier chef d'accusation une dénégation absolue. Je le nie, les deux mains levées : Paddy n'est pas indolent. Il est quelquefois paresseux; et pourquoi? parce qu'il n'a rien à faire; il aurait envie de travailler si on lui procurait de l'occupation, et il n'en trouve pas; ce n'est point sa faute. Mais indolent? Non! Il est actif et énergique; il travaillera pour douze sous par jour, et quelquefois moins; est-ce là de l'indolence? Pour un salaire modique, il ira vous faire une commission à dix ou quinze milles de distance, avec une vitesse presque égale à celle d'un cheval; est-ce là de l'indolence? Et en revenant, s'il rencontre un joueur de flûte, il dansera avec les jeunes filles aussi légèrement que s'il n'eût point fait dix pas; est-ce là de l'indolence? Puis il reconduira sa danseuse chez elle, et lui fera indubitablement la cour.

Ah! Paddy, voilà de l'imprévoyance!

« Mais, monsieur, il n'y a pas d'imprévoyance à faire l'amour. Je le fais moi-même, à ma manière, et je suis un prudent Anglais, ou un Écossais à longue vue.

— Fort bien, monsieur; mais quand Paddy courtise sa Norah, il songe au mariage. Voilà le mal; la terrible conséquence en est une famille où se perpétuera la pauvreté. » Mais n'est-ce rien d'échapper aux remords que laisse après elle une passion illégitime; d'avoir le cœur épanoui sous la sainte influence des affections domestiques; d'être fier et joyeux de ce que ses compatriotes sont au nombre des femmes les plus pures de la terre, et de ce que, s'il y a des crimes en Irlande, du moins l'infanticide y est presque inconnu? Que les villes manufacturières consultent la balance de cette partie de leurs livres, et voient de quel côté est le crédit? Paddy, vous ne ferez pas banqueroute cette fois; vous pouvez payer vingt shillings pour une livre sterling au cours de la chasteté!

Le cœur de Paddy s'ouvre et s'élargit à mesure que de nouveaux enfants réclament ses affections. Craint-il que sa maigre ration de pommes de terre ne suffise pas aux besoins de sa famille naissante? Non! Plein d'une sainte confiance envers la bonté de la Providence, il répète le proverbe qu'il a souvent entendu répéter à son père, et croit religieusement que « Dieu n'envoie jamais des bouches sans envoyer de quoi les nourrir. »

Passons sur l'imprévoyance de Paddy, et parlons de sa superstition. Il cloue un fer à cheval sur le seuil de sa porte, et croit que ce fer lui portera bonheur.

Eh bien! cela nuit-il à quelqu'un? — Non, dit votre utilitaire, mais ce fer serait beaucoup mieux employé, si on le mettait sous le sabot d'un cheval. — Monsieur, c'est toujours un vieux fer hors de service. Avez-vous quelque chose à répliquer?

Mais, lorsque l'athlétique paysan se courbe sur son enfant endormi, la dévotion d'un enthousiaste se mêle-t-elle avec l'expression de l'amour paternel? l'enfant a souri dans son sommeil, et le père s'imagine qu'il converse avec les anges. Pour peu qu'on ait de sensibilité, blâmera-t-on cette douce et innocente croyance? ni la tête ni le cœur n'en sont plus mauvais. Cette croyance, au contraire, a sa source dans une affection louable et une imagination poétique, et la plupart de ses idées superstitieuses sont d'une espèce analogue.

Mais il faut que le père quitte son enfant. Il n'a pas chez lui assez d'ouvrage pour payer son loyer. Que fera-il? il faut qu'il aille en Angleterre pour en faucher ou moissonner les récoltes. Donc il donne ses baisers et laisse sa bénédiction à sa femme et à ses enfants, c'est tout ce qu'il possède, et voilà l'indolent Paddy qui fait soixante ou quatre-vingts milles pour gagner la côte, et quitte la pauvre Irlande pour la riche Angleterre. Là, l'indolent Paddy fait encore très-souvent quelques centaines de milles pour se procurer de l'ouvrage, de l'ouvrage à la journée. Il se condamne à un esclavage volontaire, qui dure depuis l'aube du jour jusqu'à la brune, pour amasser quelques livres sterling : pendant ce temps, il vit de presque rien, et il est joyeux par-dessus le marché.

« Quoi! Paddy ne souffre pas des privations? — Pas du tout, Paddy n'a pas le loisir de s'attrister; il a quelque chose de mieux à faire. — Quelle folle tranquillité d'âme! mais, en marchant si longtemps, il doit dépenser en souliers la moitié de ce qu'il gagne? — Mais, monsieur, il ne porte pas toujours ses souliers; il les met en paquet, et les suspend au bout d'un bâton derrière son dos; peut-être même a-t-il deux bâtons, car Paddy, je l'avoue, aime un peu trop les bâtons, qu'il considère comme ses meilleurs amis. Un autre ami est sa faucille, qu'il enveloppe avec précaution dans les plis d'une petite corde de paille, pour la préserver de toute détérioration, et qu'il attache sur son épaule. Or, puisque l'on regarde Paddy comme un être négligent, je crois que le soin qu'il prend de ses souliers et de sa faucille est beaucoup plus qu'on aurait pu attendre de lui. »

Je me rappelle même une histoire qui met en relief l'attention qu'apporte Paddy à tout ce qui lui coûte de l'argent. Paddy Purcel acheta à une foire une paire de sabots neufs, et les mit pour paraître décemment à la foire, avec d'autant plus de raison qu'il avait à danser avec sa chère Biddy; mais après les plaisirs et les divertissements de la foire, Paddy ôta ses sabots pour s'en retourner chez lui, et son compagnon, Mick Murphy, chargea sur ses épaules une bêche neuve qu'il avait achetée. Chemin faisant, Mick Murphy, par intervalles, tenait sa bêche à bras tendu pour admirer sa nouvelle acquisition; mais, comme il la tenait délicatement entre l'index et le pouce, il n'en était pas maître, il n'était peut-être pas non plus bien maître de lui-même. Bref, soit qu'il eût bu un coup de trop, soit pour toute autre raison, il laissa tomber sa bêche neuve et tranchante sur le pied de son ami Paddy, et lui fit une entaille profonde.

Paddy rugit de douleur ; je ne voudrais même pas garantir qu'il ne lâcha point quelques malédictions. Biddy cria, et Mick Murphy arracha toutes les feuilles de bardane du voisinage, pour les appliquer à la blessure.

Au bout de quelques instants, les lamentations de Paddy diminuèrent d'intensité ; et il commença à se féliciter de son bonheur.

« De votre bonheur, mon bijou ! s'écria Biddy. — Sans doute, ma chère, dit Paddy. — Mais vous avez failli avoir le pied coupé, dit Biddy. — Vous avez raison, dit Paddy, mais n'est-il pas heureux que je n'aie pas eu sur moi mes sabots neufs ? — C'est assez vrai, » dit Biddy.

Elle comprit cet argument irlandais, car elle savait qu'il était plus facile de raccommoder un pied coupé que d'acheter une paire de sabots neufs.

On accuse ensuite Paddy d'ingratitude ; jamais il n'y eut de plus grossière calomnie. Le paysan irlandais est éminemment reconnaissant ; traitez-le seulement avec un peu de bienveillance, et il est à vous jusqu'à la mort. La reconnaissance est chez lui une passion, car elle trouble souvent son jugement. Je me souviens d'avoir entendu citer un exemple de la gratitude irlandaise pour une dame anglaise, femme d'un ecclésiastique de l'Église établie, dans le sud de l'Angleterre.

En je ne sais quelle année la moisson fut tardive, et les pauvres moissonneurs irlandais, qui étaient venus travailler, étaient sans emploi, et par conséquent sans moyens d'existence. Dans cette triste position, ils furent secourus par cet excellent ecclésiastique, si digne d'être le ministre d'une croyance chrétienne. Il permit à une partie de ces malheureux sans abri de coucher dans l'un de ses hangars, et sa bonne dame ordonna qu'on les fournît de vivres jusqu'à ce que la moisson leur procurât de l'occupation. Quand elle fut venue, ils partirent ; mais avant de s'éloigner ils s'assemblèrent à la porte de la maison de leur bienfaiteur, et leurs expressions de gratitude, leurs remerciments, leurs promesses de reconnaissance éternelle, leurs vœux et leurs prières pour le brave homme et sa famille, se succédèrent avec une éloquence et une vérité passionnées telles, que cette bonne dame anglaise ne s'en souvient pas encore aujourd'hui sans émotion.

Je crois entendre quelque adversaire des Irlandais s'écrier : « Il est facile de parler de remerciments et de reconnaissance ; et quant à l'éloquence, personne ne nie que l'Irlandais n'ait la langue bien pendue. » Sceptique froid et railleur, l'histoire n'est pas encore finie. La saison suivante, les mêmes Irlandais revinrent à la porte de l'ecclésiastique anglais, et chacun avait apporté quelque léger présent.

« C'est pour la bonne dame, Dieu la bénisse ! qui a été notre amie dans notre peine. »

L'un offrait une poule, l'autre une bouteille de whiskey, l'autre une décoction d'herbes préparée par sa femme, remède souverain contre les maladies ; l'autre des échantillons des cristaux de ses montagnes natales. Tous avaient apporté quelque gage de souvenir en échange du bienfait dont ils avaient à se louer.

« Ce n'est pas, disaient-ils, pour la valeur de la chose, c'est pour montrer que la reconnaissance vit dans nos cœurs depuis le jour où, dans notre abandon, nous avons trouvé ici le vivre et le couvert. »

La dame anglaise pleurait en recevant leurs présents. Longtemps après, des larmes

tremblaient dans ses yeux en me contant cette anecdote. « Toutes les fois que j'entends maltraiter l'Irlande, me dit-elle en terminant, je me rappelle toujours ces pauvres paysans reconnaissants, et je me hâte de prendre leur défense. »

Que Dieu te bénisse, bonne dame anglaise !

Paddy, on vous accuse d'être ignorant.

Si j'en crois ma propre expérience, vous n'êtes guère plus ignorant que votre frère John Bull ; mais si vous l'êtes, John Bull doit être le dernier à vous le reprocher, car il a fait autrefois des lois pénales contre les maîtres d'école irlandais ; mais, John, mon bon ami, ne vous étonnez pas de ce que j'avance ; jetez les yeux sur ce qui se passe de nos jours. Aujourd'hui même, à cette époque de civilisation, les riches et les puissants de la terre ne paraissent pas se soucier excessivement d'étendre à vous, John Bull, les bienfaits de l'éducation.

Quelle que puisse être l'ignorance de Paddy, il y supplée par son intelligence naturelle ; son esprit est proverbial. Par allusion à la longueur d'un mille irlandais, écoutez sa réponse à un voyageur. Ce voyageur se plaignait des mauvais chemins :

« Eh bien, monsieur, dit Paddy, si les chemins ne sont pas bons, du moins nous vous donnons la bonne mesure. »

Le doyen Swifft, dont l'esprit est célèbre, en visitant une plantation après quelques années d'absence, disait avec un cri d'admiration au paysan qui le conduisait :

« Bon Dieu ! ces arbres ont crû étonnamment.

— Eh mais, qu'y a-t-il d'étonnant à cela, monsieur, dit Paddy ; assurément ils n'ont rien autre chose à faire. »

Maintenant, Paddy, on prétend que vous êtes méchant.

Paddy est si méchant, qu'il partagera son frugal repas avec l'étranger, riche ou pauvre. Dans le premier cas, Paddy refusera comme une insulte l'argent qu'on lui offrira en échange de ses pommes de terre ; dans le second cas, il acceptera les remercîments du malheureux voyageur et lui dira : Dieu vous garde ! après avoir apaisé sa faim. Toujours prêt à obliger, toujours sensible à un mot de politesse, Paddy n'est pas semblable aux autres paysans ; il ne renseigne pas l'étranger qui lui demande sa route, d'une manière si obscure et si maussade, qu'elle équivaut à un refus. Paddy est si méchant, qu'en pareil cas il quittera ses occupations pour mettre l'étranger dans la bonne voie.

Il est à ma connaissance qu'un paysan irlandais s'est détourné de plusieurs milles de son chemin pour guider un voyageur égaré, et qu'il n'a voulu d'autre récompense que les remercîments qu'aucun esprit généreux ne pourrait refuser à une bonté aussi désintéressée. Paddy préférait cela à de l'argent ; car, il faut le dire, malgré la rareté de l'argent chez le paysan irlandais, une politesse de la part de ses maîtres est encore beaucoup plus rare. Son rude labeur arrache parfois quelques misérables sous à ses exploiteurs titrés, mais il n'y a pas de bonne conduite qui puisse leur arracher une parole de bonté.

Mon pauvre Paddy, vous n'avez pas l'âme noire, mais il serait peut-être avantageux pour vous que votre figure le fût. Alors peut-être le parlement accorderait vingt millions en votre faveur, comme en faveur des nègres. C'est fâcheux pour vous :

vous êtes trop près de l'Angleterre pour attirer sur vous sa tendresse. C'est la distance qui donne des charmes à un paysage. L'esclavage aux Indes-Occidentales éveille plus vivement la sympathie des Anglais que l'esclavage en Irlande. Est-ce donc parce que la Grande-Bretagne, de sa position élevée, domine un horizon si étendu, que les misères qui sont loin d'elle lui sont plus faciles à apercevoir que les autres? Il faudrait qu'elle s'abaissât pour voir les abus qui sont sous ses yeux, et l'Angleterre ne doit pas s'abaisser.

Venons au dernier chef d'accusation. On prétend, Paddy, que vous êtes sanguinaire. Il est vrai que beaucoup de sang a été versé en Irlande; mais il est également vrai qu'il n'a pas été versé sans sujet. Les crimes du paysan irlandais sont le résultat de circonstances politiques particulières à l'Irlande. Souvent c'est moins à sa porte qu'à celle du législateur qu'il faudrait déposer l'assignation. D'autres ont suscité les crimes du paysan irlandais, mais ses vertus lui appartiennent.

Le mot paysan, considéré abstractivement, remplit l'esprit d'images de champs fleuris, de blés onduleux, de bois, de vallées, de montagnes.

Tout est bonheur et joie;
Au vent le trèfle ondoie;
Le pré vert se déploie,
De mille fleurs semé.
Des vaches qui descendent
Les clochettes s'entendent,
Quand les troupeaux se rendent
Au gîte accoutumé.

Mais pour le labourage
Tout s'apprête au village;
Un robuste attelage
Traîne le soc pesant.

Le fermier qui travaille
Trouve, après la semaille,
Sur sa couche de paille
Un repos bienfaisant.

Au ciel pas un nuage,
L'oiseau, sous le feuillage,
Célèbre en son langage
L'amoureuse saison;
Et la brebis chemine
Le long de la colline,
Laissant à l'aubépine
Un peu de sa toison.

Des images de bien-être, de calme, de nature belle et bienfaisante, s'éveillent naturellement au mot de paysan. Mais placez à côté le mot irlandais, et, comme une goutte d'un puissant réactif jeté dans le creuset du chimiste, ce seul adjectif va tout changer. De champêtres qu'elles étaient, les images deviennent politiques. Luttes acharnées de la majorité pauvre et souffrante contre l'oppression d'une minorité de riches et de privilégiés; sévices et vengeances; collisions de croyances chrétiennes, où la charité chrétienne est foulée aux pieds; élections parlementaires, où, dans le but d'une régénération politique, la rage des maîtres vaincus est bravée pour la cause du pays avec un dévouement et un héroïsme sans égal dans les temps modernes; telles sont les scènes qui se présentent à l'esprit. Puis viennent les formidables vengeances de l'aristocratie, les expropriations, les ventes par autorité de justice, les cabanes rasées, les familles réduites à mourir de faim, les mères mourant

dans un fossé en donnant le jour à de nouveaux aspirants à la misère irlandaise, et enfin les pères, égarés par le désespoir, entraînés au crime, expiant sur l'échafaud leurs infractions à la loi qui a toujours été plutôt prête à les punir qu'à les protéger.

Telles sont les tristes idées que les mots de paysan irlandais suggèrent à ceux qui le connaissent et plaignent sa condition. J'entends un gros Anglais s'écrier : Il « endure toutes ces souffrances, et cependant vous dites avec emphase que c'est un homme? » J'admets que de tous les êtres vivants, le paysan irlandais est le plus patient, mais rappelez-vous que la patience est l'une des vertus cardinales.

Mais il y a des bornes, même à la patience des paysans irlandais, et quand leurs tyrans les ont exaspérés, quand leur colère déborde, elle est terrible et sanglante; une fois qu'ils ont rompu les digues de la patience, leurs passions longtemps contenues, comme des eaux qui ont rompu leurs limites, s'épandent en torrents destructeurs avec cette impétuosité qui caractérise toutes leurs actions, et le meurtre et l'assassinat accompagnent souvent l'insurrection des campagnes. Mais jamais vous n'entendrez dire que ces crimes soient suivis de vol; le vol est rare en Irlande. Là on ne tue pas une femme sur son comptoir pour en piller le coutenu; là on ne lui coupe pas la gorge sur un grand chemin pour lui prendre huit pences et un demi penny; mais ces faits ont eu lieu ailleurs. Enfin, le crime en Irlande revêt une forme politique; il est moins attribuable à la perversité des individus qu'à l'esprit de vengeance inspiré au peuple par le mal fait au peuple; il doit être mis au nombre des événements nationaux de l'époque, et appartient plutôt à l'histoire qu'au registre du greffe de Newgate.

En terminant la lecture de cet article, on se demandera peut-être : « C'est donc là tout ce qu'il y a à dire sur le paysan irlandais, et ce n'est pas plus plaisant? » Ami lecteur, le paysan irlandais et sa condition présente ne sont pas des sujets de plaisanteries. Personne ne les prend aussi gaiement que lui-même; car, au milieu de ses souffrances, de ses crimes même et de leurs conséquences, il jette sur eux un vernis d'enjouement qui en déguise l'horreur. Il est criminel avec métaphore, homicide avec gaieté. S'il menace quelqu'un de mort, comment l'exprime-t-il? « Je mettrai sur lui un matelas de paquerettes. » On le met en prison, et regarder à travers les barreaux de son cachot est, dans son langage, *polir avec ses sourcils le fer de la Reine.*

La signification de sa sentence ne prive ni lui ni les assistants de ses plaisanteries. En quittant une cour de justice devant laquelle on poursuivait un paysan irlandais prévenu de meurtre, quelqu'un lui demandait où en était l'affaire; le juge prononçait en ce moment un arrêt qui condamnait l'accusé à la déportation : « Mylord, dit-il, est en train de faire un cours de botanique [1]. Le condamné était très-vieux, et lorsque sa seigneurie conclut en lui disant que la durée du bannissement était fixée à quatorze ans, « J'en suis enchanté, mylord, répondit-il, car, sur mon âme, je ne croyais pas avoir si longtemps à vivre. »

SAMUEL HOVER.

[1] Jeux de mots sur *Botany* (botanique), et *Botany* (colonie de déportation). (*N. du T.*)





LE MARCHAND RETIRE



LE MARCHAND RETIRÉ.



S'il reste encore sur la terre quelques traces de l'âge d'or, où doit-on s'attendre à les trouver? n'est-ce point parmi ce petit nombre de privilégiés qui, dans la mêlée générale, ont eu le bonheur de s'assurer une quantité raisonnable du précieux métal d'où l'ère heureuse a tiré son nom? Quel qu'ait été l'état de l'Arcadie, il est grandement à craindre que dans ce climat défavorable, — du moins au souvenir de ses plus anciens habitants, — les possesseurs d'or aient été les seuls réalisateurs de l'âge d'or. Les poëtes et leurs sectateurs trompés ont été assez faibles pour chercher une solution métaphorique à cette expression d'âge d'or. Ils ont supposé qu'elle avait rapport à une époque où les hommes étaient tous égaux et tous contents, un ordre de choses conforme à la description que le bon vieux Gonzalo [1] donne de la communauté, qu'il a l'intention d'établir dans l'île enchantée.

Toutes choses pour tous : sans effort, sans sueur,
La terre produira des fruits pleins de douceur.
Jamais de trahison, point d'épée assassine,
De lance, de canon, de cruelle machine;
La nature prodigue offrira ses présents
Pour en nourrir en paix mes peuples innocents.

Ce tableau n'est bon qu'à faire venir l'eau à la bouche des pauvres gens, mais

[1] Personnage de la *Tempête* de Shakspere. (*N. du T.*)

malheureusement il ne leur donne rien de solide. Les hommes positifs, tels que le sujet de notre présente esquisse, ne se laissent pas abuser par les feux-follets perfides qui scintillent dans de vaines pièces de théâtre. Ils ont regardé d'un œil sûr la scène qui se passait devant eux; ils ont pris les choses comme elles sont, et travaillé avec succès à en tirer la substance réelle; pendant que d'enthousiastes faiseurs de théories (pour parler de ces hommes futiles avec une enflure convenable) puisaient dans les eaux de l'Hélicon pour n'en retirer que des poignées de nullités sonores.

A vrai dire, un marchand dont les affaires ont toujours prospéré, dont la boutique a été constamment achalandée, qui a honorablement acquis des ressources avant l'approche de l'hiver de ses jours, qui est en outre d'un caractère doux, jouit d'une bonne santé, et possède quelque goût ou quelque manie capable d'occuper agréablement ses facultés intellectuelles et physiques, un tel homme (et cette terre est abondamment pourvue d'êtres semblables) doit assurément être mis au nombre des plus fortunés mortels. C'est le Corydon ou le Thyrsis indigène de l'âge d'or anglais. Heureux le jeune homme qui jouit de dispositions particulières propres à amener ce résultat, car il semble qu'il faille une vocation pour être commerçant comme pour être poëte. Il n'y a pas de culture qui puisse développer l'aptitude aux affaires dans un sol où elle n'existe pas naturellement. Des goûts et des penchants trop élevés ou trop bas sont également funestes. On chercherait vainement un bon commerçant dans l'atmosphère nébuleuse d'un cabaret, mais dans la vallée de Tempé, ou sur les coteaux dorés du Parnasse, une plante aussi monstrueusement exotique serait certaine de périr rapidement.

En ce pays, où heureusement les distinctions de castes tendent à s'effacer, quelles que soient les différences étonnantes qui existent entre nos contemporains, il n'y a pas de degré de richesse, de rang, de dignité que le marchand prospère ou le grand négociant puissent croire hors de leur portée, ou dont ils puissent désespérer de voir l'éclat rejaillir sur eux-mêmes, par l'élévation de leurs enfants. On peut trouver en abondance des preuves de cette vérité dans l'armée, la marine, la magistrature, l'état ecclésiastique, et les deux chambres du parlement. Ce n'est point cependant des Leviathans mercantiles que nous nous proposons de parler, mais des détaillants, du menu fretin industriel, du boulanger, du boucher, du marchand de fromages, et autres du même genre, qui, dans leur humble position, sont parvenus à la fortune. Ces hommes sont probablement en somme plus heureux que leurs gros collègues, qui, regardant de plus haut la grande scène de la vie, sont exposés à prendre goût à d'inquiets projets d'ambition. Charles II, qui n'a jamais dit de folies et en a fait constamment, répétait fréquemment qu'il considérait les métayers de la campagne comme les hommes les plus heureux de son royaume, d'autant plus qu'ils étaient d'un rang trop obscur pour être chargés des fatigantes fonctions de juges de paix, et trop haut placés pour qu'on les honorât de la ridicule dignité de constables.

Or, ce qu'un métayer est à la campagne, un bon marchand en détail l'est, selon nous, parmi les dignitaires de la population citadine. Il n'est pas affligé d'un désir fiévreux d'entendre sa propre voix retentir au parlement, ou même de s'asseoir au milieu de leurs seigneuries, aux sessions trimestrielles, en qualité de juge de paix.

Sa perspective politique se borne au privilége de voter pour un membre du parlement, privilége dont, soit dit en passant, il voudrait en général être bientôt débarrassé, par des motifs de prudence. Son éloquence se réduit à trois phrases annuelles, élaborées avec soin, qu'il débite avec succès debout dans la sacristie [1], et ce qui a été dit de Charles II peut être retourné par rapport à l'homme positif dont il s'agit : il ne fait jamais de folies, et en dit constamment. Non pas que nous ayons l'intention de l'accuser d'absurdité en paroles, telle n'est point certainement notre pensée ; nous voulons simplement donner à entendre que ses discours sont marqués au coin d'une médiocrité sans prétention, et qu'en même temps une infaillible prudence dirige ses actions.

Les manies des marchands devenus campagnards ont été longtemps pour notre littérature légère un sujet fécond de satire et de railleries. L'un des morceaux les plus divertissants de notre langue est le journal d'un citoyen retiré, par Addison, dans le *Spectateur*. C'est l'original d'innombrables plaisanteries du même genre, où l'on met en scène les individus d'une classe particulière pour faire ressortir, en se bornant à les rappeler, l'absurdité de leurs projets, de leurs goûts, de leurs opinions. Le héros de cet opuscule avait fixé sa résidence à Islington, et, faute d'occupation plus pressante, il s'occupe de raconter les importantes niaiseries de son existence routinière avec la minutie la plus amusante et la plus caractéristique.

Sterling, dans l'excellente comédie du *Mariage clandestin*, sert également de véhicule à d'agréables sarcasmes au sujet des sottises de l'opulence sans goût. Il se vante de ses belles ruines, et des cent cinquante livres qu'il a récemment dépensées pour les faire remettre à neuf.

Dans la Vie de Johnson, par Boswell, on trouve quelques anecdotes historiques relatives à des commerçants retirés, et toutes offrant des détails intéressants. L'un des plus frappants est une histoire racontée par le docteur à l'appui de cette observation, que la plupart de ceux qui ont été toute leur vie accoutumés au travail, trouvent excessivement difficile d'employer leur temps après s'être retirés. Il rapporte qu'un fameux fabricant de chandelles, ayant cédé son fonds à son premier garçon, alla vivre seul dans un endroit peu éloigné de la ville. Là, il se trouva bientôt mal à son aise, et ne trouva pas de meilleur moyen d'employer son temps que de faire de fréquentes visites à son ancien établissement. Enfin, il pria le nouveau propriétaire de lui faire savoir les jours de fonte, afin qu'il vînt l'aider ces jours-là [2].

Ainsi, dit Johnson, voici un homme qui trouvait une agréable diversion à son oisiveté dans le détail le plus dégoûtant de l'occupation à laquelle il avait été habitué.

On dit que ce qui est facile à écrire est souvent loin d'être facile à lire ; et les citoyens libérés de leurs affaires trouvent quelquefois pareillement que vivre dans l'aisance est loin d'être la même chose qu'avoir ses aises.

Nous croyons que c'est encore dans Boswell qu'est mentionné un fait d'une espèce analogue, mais plus remarquable encore. Un marchand retiré, qui, étendu sur un

[1] C'est là que s'assemble le conseil municipal. (*N. du T.*)

[2] Une anecdote analogue est consignée dans l'Épicier de M. de Balzac. (*Id.*)

fauteuil trop commode, avait longtemps éprouvé toutes les tortures d'une parfaite oisiveté, fut enfin atteint d'une indisposition très-douloureuse. Sur ces entrefaites, un ses amis lui rendit visite et se mit à le plaindre de ses souffrances :

« Félicitez-moi plutôt, répondit le patient bien digne de ce nom : ce mal me donne un sujet de réflexion, il m'occupe et m'évite la misère beaucoup plus intolérable de n'avoir absolument rien à faire. »

Cependant l'immense majorité des marchands retirés est ou plus sage ou d'un tempérament plus heureux que le patient ou le fabricant de chandelles. Si pour un grand nombre d'entre eux le temps ne court pas la poste, pour un grand nombre aussi il va l'amble assez doucement. Les aiguillons avec lesquels ils lui pressent les flancs sont aussi variés et aussi grotesques que les éperons de tous les siècles rassemblés dans le muséum d'un antiquaire. Les mieux avisés des négociants ne font que changer d'occupation. Ils achètent ou font bâtir de petites maisons, ordinairement dans les faubourgs de Londres, et s'amusent à en toucher, ou du moins à en réclamer les loyers. On assure que c'est un spécifique infaillible pour leur procurer constamment de l'emploi.

D'autres adoptent, pour tuer l'ennemi, des procédés encore plus étranges, mais non moins efficaces. On nous a cité un amateur qui a passé autant de temps à parcourir la route de Greenwich, qu'il en a fallu pour faire le tour du monde. Voici quelle était sa recette pour être heureux : monter dans une voiture à l'hôtel de l'Éléphant et de la Tour, aller à Greenwich, et revenir immédiatement par le premier départ. Il fallait prendre cette médecine régulièrement pendant la journée, et au moins six jours par semaine. On serait tenté de croire qu'une telle conduite devait bientôt convertir toute la route de Greenwich en une drogue trop nauséabonde pour être avalée, malgré la douce et toujours croissante ressemblance qu'offre la romantique contrée en question avec les rues populeuses de Londres, comme une beauté naissante dont les charmes rivalisent chaque jour davantage avec les attraits plus mûrs d'une mère encore incomparable. Il faut avouer pourtant que, lorsqu'on s'ennuie, il vaut mieux faire n'importe quoi pour se distraire, que de se demander ce qu'on fera, et cette considération peut contribuer grandement à justifier la conduite du persévérant adorateur de la route de Greenwich.

Quoi qu'il en soit, pour traiter convenablement le présent sujet, il faut cesser de parler en termes généraux : il est convenable de prendre pour type un seul commerçant, comme Sterne a dépeint comme type un seul captif. Nous ne choisirons pas notre héros pour l'enfermer dans une prison, mais nous le montrerons faisant ses quarante tours dans son jardin, après avoir modérément dîné à deux heures ; il dînait à une heure quand il était dans les affaires, mais il a fait une légère concession à l'usage à la mode par complaisance pour sa femme et ses filles. Le spécimen individuel que nous avons choisi est M. Samuel D—bbs, de Gli—st—r Cottage, sur la route de Brentfort; c'est un marchand de fromages retiré, et il a fait pendant longtemps d'excellentes affaires dans la rue de —, située à moins de cent milles des places de C—b et de P—n.

En nous restreignant à ce mélange de mystère et de clarté par rapport au nom et

à l'entourage de M. D—bbs, nous devons franchement renoncer à toutes prétentions à l'originalité. Il est évident pour le bienveillant lecteur, que nous ne faisons qu'imiter ici la louable réserve de Modestus, Sensitivus et autres, qui, dans notre littérature périodique, ont la bonté de gratifier le public de quelques-unes des intéressantes circonstances de leurs voyages. Ces personnages délicats ont si grand'peur de trahir leur incognito, ou de causer une trop grande sensation dans les paisibles contrées dont ils parlent, que leurs récits commencent souvent d'une manière à peu près analogue à celle-ci :

« Nous voyagions dans le comté de***, durant l'automne de l'année 18.., et nous admirions la succession variée de collines et de plaines qui, comme on le sait, caractérise le paysage de ce comté enchanteur, quand, au déclin d'un jour délicieux, nous nous trouvâmes à peu de distance du pittoresque village de P***. Qui n'a pas entendu parler de P***, du joli, du primitif, de l'incomparable P***, comme on l'appelle dans les guides du voyageur? En arrivant à l'auberge du C—q et de la Bouteille, nous remîmes gaiement le soin de notre bidet à T—m, l'aubergiste, et étant las et altérés, nous nous retirâmes pour nous rafraîchir dans l'intérieur de la modeste auberge. »

Ici nous laissons le lecteur en proie aux tourments de l'incertitude sans décider si T—m signifie Tim ou Tom, et nous retournons à notre peu héroïque héros (qu'on nous passe l'expression). C'est M. Samuel Dobbs, car, après tout, il n'a aucun motif pour être honteux de son nom ; nous nous aventurons donc à le citer dans toute son étendue, espérant humblement que le public britannique, avec son indulgence habituelle, saura apprécier nos motifs.

Samuel Dobbs, quoique honoré aujourd'hui du titre d'*Esquire*, dont l'abréviation *Esq.* figure à côté de son nom sur les listes de souscriptions charitables, vint à Londres sans autre monnaie en poche qu'un demi-penny. Son père était un garçon de ferme du comté de Buckingham. Le maître de la ferme, ayant des relations de commerce avec le vieux Skrimshire, de la modeste rue de..., recommanda le pauvre Samuel à cette vénérable relique de l'ancien monde, comme un jeune homme doué des plus heureuses dispositions, et ayant toutes les qualités requises pour le poste de commissionnaire et de garçon de boutique, alors vacant dans son établissement.

Samuel était à cette époque âgé de treize ans, rougeaud, bien taillé et de bon appétit. Avant la fin de la première année de son apprentissage, l'air de Londres porta tant soit peu préjudice au champêtre incarnat de ses joues ; mais heureusement cet air malfaisant ne détruisit en rien son appétit, qui conserve encore aujourd'hui toute son intégrité. En somme, il donna à son maître la satisfaction la plus complète, et ayant, à force d'assiduité, passé par son premier degré d'apprentissage, il arriva au grade de premier garçon dans la vingt-troisième année de son pèlerinage terrestre. On vit graduellement se développer chez lui des talents fort agréables pour badiner avec les jeunes servantes, et l'art de feindre un prodigieux respect pour les riches propriétaires des places voisines. Le commerce prospéra donc sous ses auspices. Il est des gens qui ont un penchant naturel à s'élever dans le monde ; Samuel montra un pen-

chant naturel à se lever matin, et cette inestimable habitude, jointe à celle d'aller toujours à l'église au moins une fois tous les dimanches, finit par lui acquérir l'entière affection et la confiance de Skrimshire. C'était à la vérité un vrai bijou, en tablier noir, blanc, ou brun, un jeune homme sobre, honnête et industrieux. Telle est la matière première dont se composent souvent les favoris de la fortune, quoiqu'il y ait sans doute beaucoup de cette matière première qui n'est jamais honorée de l'empreinte du visage de la bonne déesse, pour avoir cours dans la société.

Dobbs était arrivé à cette favorable marée des affaires humaines qui, dit-on, s'offre à chacun une fois dans la vie; il n'était pas assez niais pour rester à dormir au fond du bateau, pendant qu'il y avait un avantage quelconque à ramer vigoureusement. Skrimshire était un vieux garçon dont les maux et les consolations étaient une femme de charge accablée d'années, et une nièce orpheline. La première, sous l'impitoyable main du temps, était devenue très-semblable aux portraits de la mère l'oie, et la seconde était d'une ressemblance frappante avec son oncle, bien que décidément elle lui ressemblât en beau. A mesure que les infirmités rendaient Skrimshire impotent, les affaires étaient dévolues à Samuel Dobbs.

Marsha, la jolie orpheline, et lui, vinrent à penser très à propos qu'il était honteux d'imposer plus longtemps au pauvre vieux *gentleman* le soin de garder une jeune fille éveillée; ils convinrent donc, par un effet de leur bon naturel, que ce pénible soin devait être confié au dévoué Samuel Dobbs, à titre de mari. Après quelques réflexions et quelques difficultés, Skrimshire finit par envisager sous son véritable jour cet acte de tendre sollicitude, et cessa bientôt de se mêler des affaires. Toutefois l'habile vieillard, quoique peu développé par la lecture, avait trop de connaissance de ses propres imperfections pour se livrer à une vie de méditation au fond d'une campagne éloignée. Il continua donc à endosser son tablier, à fureter dans la boutique, et à fumer sa pipe avec ses vieux camarades, à la taverne du Cheval et du Groom, jusqu'à ce qu'il fût appelé un peu brusquement à payer la seule dette légitime qu'il ne se souciât pas d'acquitter; — en d'autres termes, jusqu'à ce qu'il mourût, laissant une boutique bien achalandée, et de jolis bénéfices à son fidèle premier garçon et à sa nièce orpheline. Pendant ce temps ce digne couple avait reçu une image mâle et femelle de ses grâces respectives, et mistress Dobbs était en état de pouvoir bientôt savoir par sa propre expérience si, pour les enfants comme pour d'autres objets moins importants, *numero Deus impare gaudet.*

Les chemins de fer n'étaient pas inventés à l'époque dont nous parlons, mais la prospérité de la famille Dobbs marcha bientôt avec la rapidité d'un wagon. Plusieurs voisins, qui achetaient dans un quartier plus éloigné, plutôt pour décourager un vieux célibataire revêche et vraisemblablement perverti, pensèrent alors que c'était à la fois un devoir et un plaisir de donner leur pratique à Dobbs, et de procurer du pain (Dobbs lui-même se chargeait du beurre) aux vifs et intéressants petits Dobbs. Les profits augmentaient beaucoup plus que les dépenses, et Dobbs n'avait point sujet de se plaindre de la dureté des temps. Les enfants avaient quelquefois la rougeole; des chalands inconsidérés persistaient quelquefois trop longtemps à chanter : « Repassez demain, » refrain d'une chanson comique qui paraît avoir été fort en vo-

gue à cette époque ; mais c'étaient des bagatelles comparativement au bien-être général, et ne dérangeaient pas la balance que tous les ans, à Noël, Dobbs voyait s'accroître en sa faveur.

Pour rendre justice à Dobbs, il faut convenir que, sans être précisément un modèle de générosité, il ne manquait pas de bons sentiments. Il pourvut aux besoins de ses parents dans l'indigence, donna ses vieux habits, dans la poche desquels il glissait de temps en temps un souverain, à un frère malheureux, souscrivit à raison d'une guinée par an pour l'établissement d'un dispensaire, et l'on assure qu'en trois occasions diverses il contribua au soulagement des incendiés de son voisinage : on n'est pas d'accord sur le montant de son offrande.

Comme inspecteur des pauvres, son règne fait époque dans les annales du *work-house*. Rien de plus ordinaire que d'entendre des vieillards des deux sexes, qui se croient lésés dans quelque question de thé ou de tabac, dire en secouant la tête d'un air significatif :

« Ah ! ce n'était pas ainsi du temps de M. Dobbs, esquire ; ou bien : Si M. Dobbs, esquire, était en place, les pauvres jouiraient de leurs droits ! »

Il ne résulte pas néanmoins de cette circonstance, que M. Dobbs, esquire, ait toujours obtenu de pareils éloges dans l'exercice de ses fonctions. Il est d'usage dans toutes les classes de se rappeler uniquement les vertus de ceux qui s'en vont, et de ne voir que les imperfections de ceux qui restent.

Vingt-sept ans après la mort de Skrimshire, et quarante et un ans après l'arrivée de M. Dobbs à Londres, celui-ci se trouvant assez riche pour exécuter le plan de retraite qu'il avait longtemps médité, résolut enfin de remettre son couteau à beurre et son couperet à fromage entre les mains de son fils aîné. Nous ne sommes pas à même de fixer précisément la somme qu'il avait amassée ; évaluons-la toutefois à quinze mille livres, et si quelque philosophe orgueilleux a la témérité de croire pouvoir vivre avec un liard de moins que l'intérêt d'un capital aussi modeste, la seule punition que nous lui souhaitions est l'occasion d'en faire l'épreuve.

Dobbs se retira dans un charmant petit domicile, à quatre ou cinq milles de Hyde-Park-Corner : là il cultive les fleurs, les choux, et la philosophie, et le tout avec un succès satisfaisant. Il faut se souvenir qu'il est né à la campagne, et ses prédilections d'enfance se sont réveillées dans le dernier printemps de ses jours. La famille qui réside avec lui, consiste en une femme et deux grandes filles. Rassurez-vous, cher lecteur, toutes deux sont promises. Il a son potager, son jardin et sa cuisine ; il dirige une école primaire, qu'il a contribué plus que tout autre à fonder dans le voisinage ; il veille à ce que personne n'attrape son fils qui est à la ville, et à ce que personne ne coure avec ses filles à la campagne ; il prend un livre de temps à autre, bien qu'on puisse dire qu'il supporte la lecture sans l'aimer ; et au moyen de toutes ces occupations, Samuel Dobbs s'arrange une existence fort tolérable, bien supérieure malheureusement à celle de la plupart des hommes. Chose étrange à dire, il paraît être lui-même de cet avis ; car la dernière fois que nous avons dîné avec lui, à la fortune du pot, il se plut, après un troisième verre de vin, à nous édifier par l'énonciation d'une ou deux de ses observations morales.

« La Providence, dit le digne Dobbs, a été extrêmement bienveillante pour moi ; beaucoup plus bienveillante que pour des milliers d'êtres également méritants. Je m'efforce de lui prouver ma reconnaissance en faisant le plus de bien que je puis, et je voudrais qu'il fût en mon pouvoir d'en faire davantage. — Mais je m'aperçois que nous tournons au sérieux. Il faut que je vous montre mon cabinet du jardin ; vous ne l'avez pas vu depuis que nous l'avons fait revêtir d'une nouvelle couche de peinture verte. A propos, que pensez-vous de ce fromage de Stilton que nous avons eu à dîner ? George nous l'a envoyé hier au soir, et je le trouve délicieux. Ce garçon parviendra, je vous le prédis. »

Ce serait étrange qu'il ne parvînt pas, pensions-nous ; car nous ne voulions pas troubler par des paroles hors de raison l'excusable expression de l'orgueil paternel. Mais s'il avait commencé le voyage de la vie avec aussi peu d'avantage que son père, il est douteux qu'il fût comme lui arrivé à un port sûr et commode, comme celui où se repose un marchand retiré.

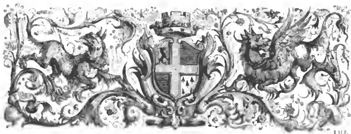
JOHN OGDEN.



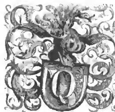




LE JEUNE LORD.



LE JEUNE LORD[1].



UAND une truie fait ses petits, écrit lord Henri Brougham dans ses *Dissertations philosophiques*, chaque pourceau, étant à la lettre jeté dans le monde par l'action des muscles abdominaux, court immédiatement saisir l'une des mamelles, qu'il regarde dès lors comme sa propriété particulière.

Il s'agit ici des premiers-nés d'entre les pourceaux; car sa seigneurie continue en ces termes :

« Lorsqu'il naît plus de pourceaux qu'il n'y a de mamelles, les derniers vont prendre la queue de quelqu'un de leurs frères, et la suçent jusqu'à ce qu'ils périssent d'inanition. »

Jamais les avantages et les inconvénients du droit d'aînesse n'avaient été démontrés d'une manière plus frappante et plus capable d'émouvoir. Qui aurait cru qu'on pût établir un parallèle entre des pairs et des pourceaux? Et cependant les Chinois, ce peuple philosophe et éclairé, doivent avoir eu vent de ce fait curieux; car, dans leur harmonieux et mystérieux langage, le mot *shu*, selon le docteur Mason Good, signifie également un seigneur et une truie. Il est juste d'ajouter toutefois que cette irrévérence de synonyme est uniquement la faute des racines du chinois, qui, pour toute la langue céleste, n'excèdent pas le nombre de quatre cent onze.

D'après l'autorité que nous avons citée, le lecteur doit admettre qu'il y a des pour-

[1] Ce commencement paraîtra sans doute de mauvais goût aux lecteurs français. Nous avons cru devoir le traduire fidèlement, sans prendre aucunement sous notre responsabilité la bizarre comparaison par laquelle l'auteur a débuté. Elle peut d'ailleurs, nous le pensons, donner une idée du genre d'esprit que les Anglais appellent *humour*. (*N. du T.*)

ceaux de deux espèces : ceux qui sont nés pour être allaités aux mamelles de leur mère, ceux qui sont obligés d'avoir recours à une succion très-peu substantielle.

Qu'on ne se méprenne point sur nos intentions ; loin de nous la pensée de confondre ensemble les pairs de lait avec les cochons de lait : nous espérons que l'on comprendra que nous parlons philosophiquement et non par dérision.

Les jeunes lords, comme les jeunes verrats, sont de deux espèces : lords nés pour le sein maternel, lords dénués de cette ressource alimentaire. Ici néanmoins, et c'est un grand bonheur pour l'humanité, la comparaison s'arrête et cesse d'être exacte. Les lords, fussent-ils les vingtièmes rejetons de la même maison, ne meurent point d'inanition ; car, bien que l'aristocratie n'ait qu'une mamelle, l'état a plus d'une queue nutritive. Le premier-né boit toute sa vie au sein de sa famille ; les jeunes lords Charles et Auguste ont de temps immémorial eu pour nourrice le trésor public. Quand la mère inhumaine leur a refusé les bienfaits de l'allaitement, un Walpole bienveillant a eu soin de pourvoir à leur subsistance. L'état peut s'écrier avec lady Macbeth :

Je lui donnai mon lait, je sais comme on chérit,
Comme on aime ardemment l'enfant que l'on nourrit.

Et le monde a rendu témoignage à l'embonpoint du nourrisson, à l'ampleur de ses joues, à la fermeté de ses membres, à l'éclat de sa voix. L'histoire démontre que l'état est une excellente nourrice pour les nobles enfants abandonnés : telle est sa bonté, qu'en voyant leur force et leur énergie, il est quelquefois difficile de décider lesquels sont les plus heureux, des lords élevés par leurs familles, ou des lords engraissés aux dépens du trésor.

Cependant nous vivons dans une époque d'événements imprévus, de changements hardis, de révolutions impitoyables. Le jeune lord du dix-neuvième siècle est un personnage beaucoup moins digne d'envie que le jeune lord d'il y a cinquante ans. S'il est l'aîné, malgré tous les avantages de cet heureux état, la tâche qui lui est imposée par l'esprit dur et jaloux du siècle est bien plus pénible, bien plus difficile que celle qu'avait à accomplir son grand-père. Son titre, en tant que titre, n'a pas le poids qu'il avait, et a perdu un peu de son harmonie musicale et de son influence sur les oreilles endurcies d'une génération utilitaire. Les temps sont durs pour les jeunes lords, puisqu'ils ne peuvent suivre à l'aise le sentier des honneurs, sans se sentir talonnés dans leur marche par des roturiers.

Il y eut une époque où le lord soutenait le génie, où le poëte était un serf littéraire et portait le joug du gentilhomme. Le barde aux inspirations sublimes, aux idées célestes, était protégé par la noblesse, et l'on croyait que les fruits du Parnasse ne pouvaient fleurir qu'à l'ombre des arbres généalogiques. Le poëte avait remplacé le bouffon, et était considéré comme la propriété particulière du patron. Le nom de sa seigneurie était comme une idole puissante et merveilleuse dans la dédicace de l'auteur condamné à s'agenouiller, à ramper, à marmotter un étrange jargon d'idolâtrie et d'avilissement. Le poëte devait joindre les mains et adorer le fétiche qui le

récompensait, et ses lèvres, animées du feu d'Apollon, devaient baiser la poussière des pas de son créateur littéraire. Les sacrifices offerts au singe à la dent d'or sont d'innocentes cérémonies, comparées aux hommages qu'il y a cent ans le génie rendait au lord son protecteur; mais aujourd'hui le génie ne porte plus la livrée de ceux qui ne sont grands que par leur nom, et le lord a perdu son vassal mélodieux.

Le jeune lord d'aujourd'hui (nous entendons par là le premier-né), dépouillé de plusieurs des douces prérogatives d'autrefois, jouit encore d'une foule de biens à lui accordés par les dieux. Quoique son titre n'ait pas la même sonorité, quoiqu'il ne retentisse pas si doux ou si terrible à nos oreilles qu'à celles des anciens vassaux, il est encore pour le jeune lord de larges plaines, des forêts onduleuses, des mines inépuisables, et tout cela lui appartient en perspective. Il est possible qu'il ait les oreilles de Midas, mais du moins il en aura la richesse; et s'il ne peut, à l'instar de ses ancêtres, pendre selon son gré un serf coupable à la porte de son château; sa naissance lui donne le droit de tendre des piéges à loup dans son parc. De nos jours toutefois il est obligé d'être quelque chose de plus qu'un lord, autrement son titre n'est qu'un brillant éteignoir sous lequel il disparaît.

Occupons-nous maintenant du cadet, du jeune lord proprement dit, encore plus rudement traité par les injustes préjugés d'une génération mercantile. En évitant la route escarpée que lui ouvrirait une laborieuse ambition, en n'aspirant point à la récompense promise aux savants et aux hommes d'état, il peut à la vérité se livrer aux charmes des courses de chevaux, et de temps à autre se délasser par l'antique et vénérable divertissement du combat de coqs. S'il n'est plus par sa position le patron exclusif de la littérature, il peut prendre sous sa haute protection un merveilleux basset, tueur de rats [1]. Il y a encore dans son nom quelque chose qui répand un certain lustre sur un combat de blaireaux, et donne une assez grande importance à un pari. De petits clubs le considèrent encore comme un ornement, et de très-petits hommes sont à leurs propres yeux considérablement grossis par la connaissance qu'ils font de sa personne. Le lord est encore un homme que sa qualité élève parmi les nains; c'est encore un oracle pour les ignorants et les muets. On l'a vu, dans la plénitude de sa condescendance, mener des voitures publiques, et pour pousser jusqu'au bout la singularité du déguisement, il a salué les voyageurs en recevant avec reconnaissance des demi-couronnes, des shillings et des six pences.

Quand le jeune lord n'a rien, ni talents qui lui valent la confiance publique, ni industrie, ni mérite, il peut quelquefois porter son titre au marché, et le convertir en espèces. A l'est de Temple-Bar on rencontre encore des chalands, quoique l'esprit prosaïque de l'époque ait considérablement diminué le débit des jeunes lords parmi les filles des banquiers. Un titre, même lorsqu'il n'est pas accompagné des manières les plus séduisantes, de la plus jolie figure et des dents les plus blanches, trouve des

[1] On a vu à Londres un basset nommé *Billy* tuer en quelques minutes une centaine de rats. Ephraim Walts, dans sa *Vie de Van Amburgh*, dit qu'on avait soin de gorger préalablement ces rats de laudanum, afin qu'ils ne pussent opposer aucune résistance à leur adversaire. (*N. du T.*)

acheteurs dans les districts situés à l'orient de Londres. Le jeune lord peut se vanter parfois d'avoir ennobli Barbara Wiggins, la fille cadette de Ralph Wiggins, marchand de chandelles ; d'avoir présenté à la cour, initié à toutes les splendeurs de la cour, miss Moïdore, héritière du vieux Moïdore, escompteur et usurier.

A l'ouest [1], le jeune lord est un être dangereux qui appelle la surveillance spéciale des mères prudentes. Il est, bien entendu, de la même famille que son aîné ; il est admis dans les mêmes cercles ; il est probablement plus joli garçon ; et comme il n'est qu'un simple cadet, il est bon de prendre garde à lui. Le jeune lord paraissant au milieu des héritières à la mode, cause un vif émoi à leurs tutrices naturelles et désintéressées ; sa position lui fournit l'occasion de faire briller ses charmes aux yeux des jeunes personnes sensibles, et son peu de ressources pécuniaires le fait détester des vieilles dont l'âge et le raisonnement ont détruit les illusions. Son regard seul est séducteur, ses moindres paroles sont des déclarations d'amour, ses yeux invitent à faillir. Telles sont les craintes de la mère aux yeux de lynx, qui disserte avec beaucoup de raison sur le libertinage du frère cadet, son jeu effréné, ses dettes, ses horribles liaisons, sa perversité en général. Elle n'oublie jamais de noircir encore ces défauts en les faisant contraster avec les nombreuses vertus et les nobles qualités que possède son aîné, excellent et cher jeune homme, l'héritier de la famille.

Il y a pour le jeune lord un moyen facile de se distinguer. Il jouit encore de la faculté de se rendre célèbre, et a la satisfaction de prouver au vulgaire qui l'accuse, qu'il est, même aujourd'hui, privilégié dans ses plaisirs ; que les boutades de son ardent tempérament sont jugées avec moins de sévérité que les écarts des gens du commun ; et enfin que, lorsqu'il est appelé à rendre compte de ses plaisanteries fougueuses et originales, il est traité avec douceur et censuré avec tout le respect dû à sa position sociale. Le jeune lord enlève les marteaux des portes [2] avec une aisance et un talent tout particuliers ; il casse quelques lampes, et est condamné à une amende de quarante shillings ; il paie avec le courage d'un martyr, et demande en souriant au magistrat si c'est là le montant de sa condamnation. Le juge incline la tête en signe d'assentiment. Quarante shillings de la bourse d'un jeune lord sont égaux en ce cas à deux mois d'emprisonnement auxquels on condamne un pauvre hère, en y ajoutant le léger supplément d'un rude travail. Il en est ainsi ; à moins qu'un homme ne connaisse un jeune lord, et ne puisse employer un levier ou lancer une pierre sous le patronage de l'aristocratie, il paiera ses récréations énormément plus cher. C'est injuste évidemment et entièrement contraire, selon nous, à l'esprit de la grande charte que le roi Jean signa et scella un beau jour à Runnymède.

[1] L'ouest de Londres est la partie aristocratique de cette capitale, l'est est le quartier des commerçants. (*N. du T.*)

[2] Voici ce qu'on lit à ce sujet dans le roman de *Nicolas Nikleby*, par Charles Dickens : « .... Le portail de l'auberge est gardé par deux têtes de Maure. La société choisie de Londres se faisait autrefois gloire de les jeter à bas pendant la nuit ; mais depuis quelque temps leur tranquillité n'a pas été troublée. C'est peut-être parce que cette espece de plaisanterie est maintenant circonscrite dans les limites de la paroisse de Saint-James, où l'on donne la préférence aux marteaux comme étant plus portatifs, et aux fils de laiton des sonnettes comme pouvant servir de cure-dents. » (*N. du T.*)

Le jeune lord est quelquefois le centre d'un cercle d'admirateurs, le patron d'une réunion d'esprits originaux, vivant en dehors de la société, et convaincus cependant que les manières de leur noble ami réfléchissent sur eux la lumière du monde fashionable. Sous ses auspices, en son nom, ils s'assemblent dans un cabaret, qui, ennobli par une telle réunion, se métamorphose en taverne, et là, mangeant et buvant, ils prêtent, avec un véritable zèle, serment de fidélité au lord des carreaux cassés. Il donne le ton de la débauche, et a mille sectateurs, commis, boutiquiers et apprentis, qui, à l'humble imitation de ce grand modèle, brisent les lampes, battent les *watchmen*, et vont trouver en chancelant quelque ignoble créature féminine. Le jeune lord va coucher au corps-de-garde, dont il régale les habitants; et, condamné à l'amende pour ivresse, il étale ses cinq shillings sur la table, d'un air chevaleresque propre à faire envisager l'ivresse à ses admirateurs dévonés comme la meilleure de toutes les fredaines imaginables. Narguer un magistrat est faire preuve d'un noble sang; envoyer au diable les journaux et leurs histoires quotidiennes, démontre une grande valeur morale.

C'est ainsi qu'un jeune lord a encore quelque influence sur la vie sociale, et pétrit encore à son gré une génération imitatrice.

Nous vivons cependant dans une époque peu propice au succès des illusions. Chaque jour voit diminuer la distance qui sépare le noble tapageur du mauvais sujet plébéien, et nous ne savons pas si l'opinion publique tardera à mettre le jeune lord sur la même ligne que le jeune savetier, lorsque tous deux se livreront aux mêmes accès de gaieté nocturne, lorsque tous deux se proposeront le même but.

C'est une triste vérité, n'est-ce pas, pour le *Pullus Jovis* du dix-neuvième siècle? Il peut accuser son étoile de ne l'avoir pas fait naître dans un âge plus féodal; s'il peut se plaindre d'être venu trop tard dans ce monde révolutionnaire, pour y subir des épreuves inconnues à ses aïeux. Mais c'est un fait, l'opinion publique est la terrible inquisition des temps modernes; et celui qui, à une époque plus reculée, eût été au nombre des élus par sa charge et par sa naissance est irrévérencieusement amené à la barre, mis à la question, et condamné à un *auto-da-fé*. Nous vivons dans des jours bien douloureux.

Examinons maintenant une question sur laquelle la politique autant que l'humanité appelle nécessairement nos graves réflexions. Que deviendront les jeunes lords, ceux qui, dans un temps plus heureux, naîtront, non point pour leurs pères et leurs mères, mais pour le peuple, et qui, à défaut de bien patrimonial, ne pourront plus réclamer les secours de la nation. Il y eut un temps où le trésor public avait plusieurs queues; mais hélas! hélas! trois fois hélas! la cruelle innovation au cœur de pierre les a coupées une à une, et déjà celles qui restent sont marquées et destinées à l'amputation.

Que deviendront les branches cadettes de l'aristocratie, puisqu'elles ont cessé de pouvoir être plantées dans le jardin des Hespérides, établi et entretenu aux frais du public?

Au milieu des douleurs et des maux du dix-neuvième siècle, le jeune lord jette les yeux autour de lui et regarde l'Angleterre, jadis pour lui pays de bonheur et de

joie et, cherchant les doux fruits des anciens jours, il trouve partout la terre nue et désolée.

Il est bien entendu que maintenant, et jusqu'à la fin de cet article, nous entendons par jeune lord le fils cadet.

Le jeune lord songe à l'Église; hélas! bien qu'il reste encore quelques bonnes places, l'accès lui en est rendu difficile par le nombre de candidats. Les asiles verts, les riches prairies, les lieux de délices consacrés dès-longtemps à l'usage des enfants de l'orthodoxie, sont en quelque sorte appauvris, désolés, détruits, si l'on compare l'état actuel du clergé à l'abondance et aux priviléges dont il jouissait aux beaux jours de la religion. Il y a encore, on doit le reconnaître, plus d'un réduit charmant, plus d'un morceau savoureux destiné à occuper agréablement le palais des fils de l'Église; mais, malheur! la foule se coudoie pour entrer dans le paradis mondain; elle s'élance, la bouche ouverte, pour saisir la pâture. Le jeune lord ne peut plus errer à son gré dans les retraites mystérieuses de l'édifice fastueux, il a cessé de n'avoir qu'à se baisser pour recueillir la manne. Il est poussé par une masse compacte de lords qui valent autant que lui, et des mains aussi douces et aussi blanches que les siennes s'étendent pour empoigner le bienheureux aliment.

Le jeune lord veut-il tenter la fortune sur mer, l'esprit du siècle le rabaisse encore presque au niveau du vulgaire. Il y eut un temps où l'on échangeait une paire d'épaulettes contre un vote; où le oui ministériel du papa faisait descendre les torsades dorées sur les épaules du fils; où les têtes grises étaient, parmi les *midshipmen* plébéiens, aussi communes que les mentons imberbes parmi les lieutenants et les commandants. Ce temps est mort et passé. Le jeune lord n'a qu'à regarder la sainte-barbe et le faux-pont, ces lieux où jadis un seul de ses semblables suffisait pour répandre de la grâce et de la dignité; il y verra des lords par demi-douzaines. A moins qu'on ne construise des frégates pour les jeunes lords, ils croupiront dans l'obscurité, et, malgré l'envie qu'ils auraient de commander, ils sont obligés d'obéir.

Le jeune lord a échoué dans l'état ecclésiastique, il est dégoûté de la marine; il tourne ses regards vers l'armée : mais la paix, la paix sans gloire, a multiplié au service les jeunes gens de son rang. Il voit une foule de lords dont l'épée sommeille depuis longtemps dans le fourreau, et qui n'ont jamais été appelés à cueillir le moindre laurier.

Le jeune lord frappe à la porte de Westminster; il suivra la carrière des lois; il regarde les cours de justice. Quelle multitude de perruques! combien de mains attendent encore leurs brevets! Tous les bancs sont garnis d'aspirants aux emplois de la magistrature, et il n'y a pas de place pour le jeune lord.

Que deviendra donc le très-intéressant sujet de cet article? Toutes les avenues de la renommée et du lucre lui sont-elles fermées? ou du moins sont-elles si encombrées de candidats, que c'est s'avilir que de se mêler à cette obscure multitude? Quelle est donc la ressource qui reste à notre jeune lord?

Le lecteur doit être averti que nous allons présenter la société dans ses inévitables tendances. Nous ne dépeignons pas le jeune lord actuel dans cet état complet d'abandon; nous n'affirmons pas que telle est sa position en l'année mil huit

cent trente-neuf, mais il est certain que, du train dont va le monde, l'avenir lui réserve cette embarrassante position. Les abus, c'est-à-dire les priviléges qu'on lui avait accordés jusqu'à ce jour, sont balayés par l'esprit révolutionnaire. Il faut que les jeunes lords mangent comme les autres, et lorsque les mille queues, grâce auxquelles il existe, auront été coupées par les inflexibles ciseaux de l'utilité publique, ils seront obligés de déplacer leurs frères, les heureux aînés, jouissant en paix des avantages de leur position. Et s'ils ne demandent pas un égal partage du patrimoine, ils devront descendre d'un degré dans l'échelle sociale, et se confondre avec le vulgaire.

Mais le jeune lord n'y consentira jamais. Il conserve encore l'orgueil de sa naissance, de sa noblesse; il représente encore sa famille, et réfléchit sur lui la splendeur blafarde d'une longue suite d'aïeux. Quelle sera donc la condition des fils cadets de l'orgueil et du rang? quelle carrière leur sera laissée dans la révolution sociale qui approche à pas silencieux, mais sûrs? Nous voyons s'ouvrir un débouché, nous pouvons crier terre! du haut du mât.

La Nouvelle-Zélande, monde de promesse, séjour enchanteur, va recueillir les lords désolés. Le cadet de famille a encore un moyen de sortir du milieu de la foule dans laquelle il est confondu, de quitter l'Angleterre pour un pays où il peut se montrer grand et fort, en exerçant des facultés que l'orgueil et les préjugés l'empêchent de développper dans sa patrie.

A ceux à qui le présent état social paraît être le type de l'avenir, à ceux qui ne réfléchissent point, cette proposition pourra paraître une utopie insensée, injurieuse pour les illustres personnages auxquels elle s'applique; et cependant le progrès amène ce résultat. Saint-Gilles a envoyé ses émigrants, et un temps viendra où Saint-James enverra également les siens.

Le navire n'est pas encore construit; les semis d'où viendra le bois de charpente ne sont pas encore confiés à la terre; mais le prophète voit le vaisseau descendre la Tamise, portant dans ses flancs sa cargaison de cadets de famille.

A la cime des tours de la vieille abbaye,
Sur son axe de fer la girouette crie.
De l'étoile du soir le reflet argenté,
En dépit des vapeurs qu'exhale la cité,
Brille, et du vent du nord favorable présage,
Aux matelots joyeux promet un bon voyage.
De leur ombre géante obscurcissant les eaux,
Des nuages laineux précèdent les vaisseaux.

Quoi qu'il en soit, le jeune lord est aujourd'hui le favori de la fortune. A-t-il la plus légère idée des besoins, des luttes, des misères de la vie? dix fois contre une, le but de son éducation est de le rendre indifférent aux grands intérêts de l'humanité, de lui inculquer un égoïsme poli qui le fait se considérer comme le point central de toute circonférence, qui l'amène à ne rien voir au delà du cercle étroit

où il est renfermé. Au collége, il s'imagine que des honneurs lui sont dus, pendant que le plébéien travaille pour les obtenir; même à l'ombre des bosquets académiques, il se fortifie dans ces préjugés qui le séparent de la grande communauté des hommes. Tout en paraissant prêter l'oreille aux leçons de la philosophie, il est rebelle à toute discipline. L'aristocratie trouve en lui un zélé défenseur, un soldat prêt à soutenir ses droits, à souffrir pour ses principes, à manier un bâton pour sa cause, à surpasser Stentor par la force de ses poumons, à la prêcher et à se battre en sa faveur. En doutez-vous? lecteurs; allez à Oxford ou à Cambridge, et soyez converti.

Le jeune lord de nos jours, il faut l'avouer, est bien différent de ses prédécesseurs d'il y a cinquante ans. Ce n'est plus le même individu favorisé du sort, qui pouvait impunément rouer un valet de pied de coups de canne, et mettre ses créanciers à la porte. L'opinion publique l'oblige à se bien conduire, à se conformer à toutes les convenances. Il y a sans doute des exceptions, mais nous ne nous y arrêterons pas.

Autrefois le jeune lord pouvait, à l'abri de son titre, être un homme insignifiant. Le noble, selon l'expression de Sheridan, cachait sa tête dans une couronne de comte. Maintenant cette couronne ne dissimule point les défauts de celui qui a droit de la porter. Elle les met en relief, au contraire; elle attire l'attention, elle fixe les pensées des hommes sur le gentilhomme qui s'en décore.

Il faut que le jeune lord marche avec son siècle, ou se résigne à demeurer en arrière avec les retardataires. Cette destinée le menace d'autant plus que les anciennes ressources de sa caste diminuent à vue d'œil, et que chaque jour nous montre les différentes positions des lords qui, comme les pourceaux de lord Brougham, sont nés pour puiser aux mamelles, ou pour être réduits aux queues.

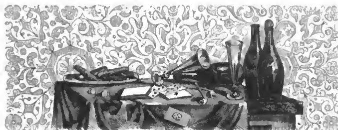
DOUGLAS JERROLD.



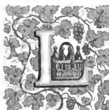




LE CAPITAINE ROCK



LE CAPITAINE ROOK ET M. PIGEON [1].



Les fabricants de statistique et les marchands de géographie ont parfaitement calculé le nombre de pains de quatre livres, de barres de fer, de saumons de plomb, de sacs de laine, de Turcs, de quakers, de méthodistes, de juifs, de catholiques, d'anglicans, qui entrait dans la somme totale de la production et de la consommation, pour les différentes contrées de ce monde pervers; je voudrais bien voir un tableau dressé avec soin des fripons et des dupes de chaque pays. Ce calcul fournirait à un philosophe un beau sujet de méditation. L'esprit se complaît à réfléchir sur cette vaste et féconde matière.

Que de voleurs il y a à Paris, juste ciel!!

Que de chevaliers d'industrie s'affublent à Pékin du costume des mandarins!!

A-t-on l'idée de la multitude d'escrocs qui, dans ce moment même, exercent leur métier à Saint-Pétersbourg?

Que de fripons récitent leurs prières à côté de don Carlos!!

Combien d'autres étalent leurs grâces aux yeux de la jolie reine Christine!!

Quelles myriades de coquins, à coup sûr, fument leurs pipes et boivent de la petite bière dans les capitales de l'Allemagne; ou, exposant leur dos d'ébène à l'ardent soleil d'Afrique, imprégnés d'huile de palmier, vidant leurs calebasses emplies de quass, s'étendent sur le seuil des huttes d'argile de la brûlante Timbuctou!!

[1] Le personnage désigné sous le nom de capitaine Rook (corbeau) s'appelle chez nous *Grec* ou chevalier d'industrie. Le traducteur du présent ouvrage est chargé de faire la monographie du *Grec* dans *les Français peints par eux-mêmes*.

(*N. de l'Éd.*)

Il est inutile de multiplier ces allusions topographiques, et de chercher dans les journaux des preuves de ce que nous avançons; mais on n'est point vraiment philosophe si l'on n'a toutes ces choses en tête; si, en observant et en appréciant l'espèce humaine, on ne les pèse scrupuleusement.

Pensée consolante! la prévoyante nature a fait les fleurs pour l'abeille, les courants d'eau limpide pour le poisson étincelant; elle a créé des chevreaux, des daims, des chèvres et autres animaux pour la nourriture des lions rugissants; elle a fait naître les souris pour les chats agiles, le fromage pour les souris, et ainsi de suite. Partout dans son empire règne ce grand principe économique, que partout où il y a un besoin, il doit y avoir un produit correspondant. (Voyez les romans d'Adam Smith, de Malthus, de Ricardo, et les œuvres philosophiques de miss Martineau.)

Il est donc consolant de penser que, de même que la nature a destiné les mouches à être mangées par les poissons, les fleurs à être dépouillées par les abeilles de leur odorante poussière, elle a mis sur terre les imbéciles pour servir de pâture aux fripons : c'est une conséquence logique du système général.

Oui, l'observation aux yeux pénétrants découvrira dans l'univers entier des capitaines Rooks et des Pigeons nés pour être exploités; partout où le soleil brille, on est sûr de voir la folie se chauffer à ses rayons, et la friponnerie la suit comme une ombre.

Il n'est pas toutefois nécessaire d'aller à Pétersbourg ou à Pékin pour trouver des fripons, et j'ignore si les capitaines Rooks de Timbuctou jouent aux cartes ou au billard! « Nous ne sommes pas des oiseaux, comme dit l'Irlandais, pour être dans une demi-douzaine de lieux à la fois. » Laissons donc de côté toutes considérations sur les coquins des autres contrées, et contentons-nous d'examiner ceux qui florissent sous nos yeux. J'ai beaucoup voyagé, j'ai vu bien des hommes et bien des villes, et franchement je crois que notre patrie, l'Angleterre, produit les meilleurs soldats, les meilleurs matelots, barbiers, tailleurs, brasseurs, chapeliers, et coquins de l'univers entier. Le fripon anglais en particulier est le fripon par excellence: aucune société n'est à comparer à la nôtre pour le nombre comme pour le mérite de ses filous. Je vous défie de me citer une grande ville du continent où l'on n'en trouve pas une demi-douzaine, échantillon vivant de notre manufacture nationale. Cherchez à Rome, à Chaltenham, à Baden, à Tœplitz, à Madrid, ou à Czarkoesalo, j'ai visité toutes ces villes, et je vous donne ma parole que l'Anglais est le plus habile fripon qu'on y trouve. Il est supérieur à votre Français vif et étourdi ; à votre fanfaron d'Irlandais, avec son gilet de velours rouge et ses favoris *idem*; à votre grave Espagnol, avec ses épouvantables yeux de travers et les épingles de diamants semées à profusion sur sa chemise; à votre baron allemand avec sa face de suif, sa moustache blanche, son double menton, ses doigts gras, sales et noueux, et un large anneau d'or au pouce; il est même préférable à votre Russe, non encore décrit, escroc par éducation, espion par amour de son pays, et le plus dangereux de nos antagonistes. Qui porte l'habit le mieux taillé, même à Vienne? qui s'étale dans le plus élégant britzska aux eaux de Bade? qui boit le meilleur champagne à Paris? C'est le capitaine Rook, toujours le capitaine Rook, officier au service de sa majesté britannique,

ou plutôt ex-officier de l'armée anglaise, ayant jugé convenable de donner sa démission.

La vie d'une *jambe noire* (*blakleg*), car c'est le nom qu'on applique dédaigneusement au capitaine Rook dans son propre pays, est si aisée, si *comfortable*, si insouciante, si joyeuse, que je ne puis concevoir pourquoi tous les hommes ne deviennent pas des capitaines Rooks. Il faut qu'il y ait de mystérieux obstacles, des difficultés ignorées du vulgaire, que peuvent seuls surmonter les hommes d'un génie réel. Visitez aujourd'hui le capitaine Rook; à Londres, il est aux environs de Saint-James; sur le continent, il a les meilleurs appartements dans les meilleurs hôtels. Visitez-le, et, à une heure après-midi, vous le trouverez enveloppé d'une superbe robe de chambre, devant une table chargée des mets les plus recherchés et les plus délicats, fumant peut-être l'une des plus grosses pipes d'écume de mer que vous ayez jamais vues, ou bien encore, il lira le *Morning-Post*, ou un roman; il n'a chez lui qu'un seul volume emprunté à un cabinet de lecture. Il est possible aussi qu'il soit en train de se faire coiffer, ou qu'il s'entretienne avec un tailleur au sujet d'échantillons de gilet, et qu'il boive du *soda-water* avec un verre de Xérès; il fait tout cela chaque matin, ce qui ne semble pas très-difficile, et dure jusqu'à trois heures. A trois heures, il va chez un marchand de chevaux, et y flâne une demi-heure; à quatre heures on l'aperçoit à la croisée de son club; à cinq heures il se montre à Hyde-Park, avec un ou deux de ses amis (car il ne connaît point de femmes). Les uns, vieux *gentleman*, montés sur de petits chevaux, ont connu sa famille et lui servent de passe-port; les autres, jeunes adolescents, aux figures pâles et flétries par la débauche, portant de petites moustaches, ou du moins de petites touffes de poil au menton, le suivent avec ardeur comme l'homme qui donne le ton et la mode.

A sept heures, il dîne chez Long ou à l'hôtel de Clarendon [1], et il se couchera très-vraisemblablement à cinq heures du matin, après avoir joué paisiblement au whist, croqué des os grillés [2] et bu du punch.

Peut-être dîne-t-il dans une taverne à Covent-Garden, après quoi vous le verrez au théâtre dans une loge. Le capitaine Rook préfère le cirque aux autres spectacles. Dans la loge, outre lui, vous remarquerez un homme jeune, très-jeune, un de ceux qui lui ont parlé dans le parc le matin, et un couple de dames. Costume sale, os saillants, air triste, innombrables petites boucles de cheveux blancs, grosses mains, gros pieds, robe fanée de soie bleu-clair, tel est le signalement de l'une; elle porte un large bonnet, bordé de jaune, orné de vieille blonde et d'un mélange hétérogène de fleurs chiffonnées; elle a de longs pendants d'oreilles dorés, et se tient penchée, et personne ne lui parle et elle ne parle à personne; parfois seulement :

[1] Célèbres restaurants de Londres. Dans un article du numéro de mai 1839 de *Bentley's Miscellany*, on compare le premier de ces établissements à Beauvilliers.

(*N. du T.*)

[2] Ce sont des os de poisson, d'alose, de saumon, etc., que l'on met sur le gril, et que l'on mange pour s'exciter à boire.

« Mon Dieu ! Maria, dit-elle, que vous avez bonne façon ce soir ; il y a un homme en face de nous qui vous regarde depuis trois heures. Je crois bien que c'est celui que nous avons vu au parc, ma chère !

— Je vous prie de vous taire, Anna, et de ne pas me tenir de propos au sujet des hommes. Vous ne croyez pas miss Ickman, Freddy [1], n'est-ce pas ? dit Maria en lançant à Freddy un sourire plein de tendresse. »

Maria est sur le devant de la loge ; elle prétend avoir vingt-trois ans, mais elle en a trente-trois, miss Ickman le sait bien. Elle porte une robe de velours pourpre, trois bracelets d'or à chaque bras, autant de bagues à chaque doigt de chaque main ; à l'une d'elles s'attache un flacon d'or contenant des parfums ; elle a un énorme éventail, un mouchoir de poche à dentelles, un schall de Cachemire qui tombe continuellement, et laisse voir sans nécessité une paire d'épaules très-blanches ; elle parle haut, laisse toujours tomber son programme dans le parterre, et embaume l'air ambiant de tous les parfums du magasin de M. Delcroix.

Après cette description, il n'est nullement nécessaire de dire ce que c'est que Maria. Miss Ickman est sa compagne, et elles demeurent ensemble dans une très-petite maison de May-Fair. Cette maison vient d'être meublée à LA LOUIS QUATORZE [2] par Freddy, sans le savoir positivement. On dit même que la petite voiture, attelée de deux petits *poneys*, dans laquelle Maria se montre si séduisante au parc, a été achetée par Freddy. C'est le capitaine Rook qui la lui a procurée : l'affaire a été excellente !

Telle est la vie du capitaine Rook ; en est-il de plus agréable ? Supposons que Maria lui dise : « Venez chez nous, capitaine Rook, nous avons à vous offrir du poulet froid et un verre de champagne glacé. » Supposons qu'il y aille, et qu'après le poulet, uniquement pour passer le temps, Maria propose une petite partie. Elle ne joue que des shillings ; mais Freddy, un peu plus audacieux, consent volontiers à parier une demi-livre sterling. Y a-t-il grand mal à cela ? Eh bien ! au bout d'une demi-heure, Maria se sent fatiguée, et miss Ickman est depuis longtemps endormie dans un coin. Les deux dames se retirent la chandelle à la main.

« Diable ! Freddy, s'écrie le capitaine Rook, versant au jeune *gentleman* un quinzième verre de champagne ; quelle veine vous avez ! Si seulement vous saviez en profiter. »

Quoi de plus naturel et même de plus bienveillant que ces paroles de Rook ? Freddy est évidemment un joueur inexpérimenté, et tout joueur ayant un peu d'expérience sait qu'il n'est rien de tel que de profiter de la veine. Freddy se lance ; mais l'inconstance de la fortune est proverbiale ; et il n'est nullement étonnant que Freddy, après avoir eu tant de bonheur au commencement de la soirée, voie enfin la chance tourner contre lui.

Freddy perd.

[1] Abréviation du nom de Frédéric.
[2] Ces mots sont en français dans le texte.

Il est diablement malheureux, sans doute, qu'il ait gagné tous les petits *coups* [1] et qu'il perde tous les gros. Mais il est un plan que connaît le joueur le plus ordinaire, un moyen infaillible de se rattraper; il suffit de doubler l'enjeu. Vous perdez une guinée, vous mettez sur table deux guinées; et, si vous gagnez, vous gagnez une guinée en sus de votre enjeu primitif. Si vous perdez, vous n'avez qu'à risquer quatre guinées à la troisième fois, huit à la quatrième, seize à la cinquième, trente-deux à la sixième, et ainsi de suite. Il n'y a pas de raison pour que vous perdiez toujours, et la première fois que vous gagnez, toutes vos pertes se trouvent réparées. Cet infaillible procédé n'a qu'un inconvénient : si vous commencez par une guinée, que vous doubliez chaque fois que vous perdez, et que vous perdiez quinze fois, vous avez perdu exactement seize mille trois cent soixante-trois guinées, somme qui excède probablement le montant de votre revenu annuel; le mien est certainement loin d'y atteindre.

Freddy ne joue pas aussi gros jeu; mais il est pauvre d'esprit, comme il l'a prouvé en paraissant effrayé de son bonheur, et il n'est pas moins pauvre d'esprit lorsqu'il commence à perdre; il est effrayé, et conséquemment augmente ses enjeux, et cherche à ressaisir la chance. Quand un homme en est là, c'est fait de lui.

Quand le capitaine Rook retourne chez lui, le soleil darde ses rayons à travers les volets du petit salon de Curzon-Street, et le valet de pied, pâle et effaré, a les yeux chassieux en ouvrant la porte. Le capitaine Rook rentre, ayant en poche des billets de Freddy pour une somme de trois cents livres sterling. Quelques gens prétendent qu'à l'époque de l'échéance, Maria a la moitié de l'argent pour elle; mais je ne le crois pas. Le capitaine Rook est-il homme à lâcher une bourse sur laquelle il a mis la main?

Que ceci soit vrai ou non, c'est ce qui nous importe fort peu. Le capitaine s'en va dans Brook Street, où il loge, s'enfonce entre ses draps, trop fatigué pour faire ses prières, et se réveille à midi pour recommencer la journée dont nous avons tracé le tableau. Quant à Freddy, ni opium, ni mandragore, ni tout le *soda-water* des chimistes, ne peuvent lui rendre ce doux sommeil dont il eût joui sans ses pertes.

« Si j'avais seulement joué mon roi de cœur, dit Freddy en soupirant, et gardé mon valet; mais que faire contre un homme qui tourne le roi sept fois de suite! si seulement j'avais cessé de jouer quand Thomas, que le diable emporte, nous a apporté cet infernal punch au curaçao; j'aurais sauvé cent ou deux cents guinées! »

Telles sont les lamentations de Freddy. O malheureux Freddy! infortuné Freddy! pauvre diable de Freddy! vous voilà frappé au cœur, et le seul moyen de vous guérir est de vous saigner jusqu'aux portes de la mort. La maxime homéopathique de *similia similibus*, et qui veut dire, je crois, en langage vulgaire, que vous serez guéri *par un poil du chien qui vous a mordu*, va être mise en pratique à l'égard de Freddy, seulement ce ne sera point par doses homéopathiques infinitésimales. Il ne sera point guéri par un poil du chien qui l'a mordu, mais *vice versâ* par le chien

[1] En français dans l'original.

dont un poil l'a chatouillé. Freddy a commencé à jouer une bagatelle d'abord, mais il continuera; il faut qu'il affronte maintenant les morsures du chien, ou il n'y a point de chances pour lui. Il faut qu'il joue jusqu'à ce qu'il ne puisse plus jouer; il jouera jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus un shilling, et alors peut-être il deviendra honnête homme, quoique les probabilités soient contre lui. Il y a cent à parier contre un que ce sera un fripon, riche ou pauvre. Je n'ai pas besoin, je pense, de vous dire à présent le nom de Freddy; le voici sur sa carte:

M. FREDERIC PIGEON

LONG'S HOTEL.

J'ai dit qu'il était probable que Frédéric Pigeon, Esquire, deviendrait un fripon, riche ou pauvre; mais l'opulence est beaucoup plus loin de lui que la misère. J'ai entendu un acteur qui ne savait ni écrire, ni parler, ni lire l'anglais, qui n'était propre à aucune espèce de commerce, qui n'eût pas été capable de vendre des pommes, qui même avait à peine assez d'esprit pour faire un membre du parlement; j'ai, dis-je, entendu un acteur, dont les seules qualités étaient une grosse paire de jambes, une grosse voix et un gros cou, maudire sa destinée et sa profession, qui, malgré ses efforts, ne pouvaient lui faire gagner seulement huit guinées par semaine.

« Il n'y a pas, disait-il avec beaucoup de raison, d'hommes aussi mal payés que les artistes dramatiques; ils travaillent pour rien durant toute leur jeunesse, et rien n'assure à leurs vieux jours une existence paisible. »

Puis il soupirait, et demandait le quarante-neuvième verre de groog qu'il eût bu dans le cours de la semaine. On était au samedi soir.

Si mon ami Claptrap absorbait cette quantité immodérée d'eau et d'eau-de-vie, outre la bière qu'il consommait le matin, après la répétition, c'était, sans aucun doute, un effet de l'excitation produite en lui par le métier qu'il exerçait; et je ne puis m'empêcher de faire une digression sur sa destinée. Elle est triste: manger, boire, travailler peu, se divertir, être payé deux fois plus qu'on ne vaut, aller doucement à sa ruine, et tomber enfin de l'arbre quand on est mûr et archi-mûr, et pourrir sur le sol jusqu'à ce qu'on soit confondu avec la poussière

Les lecteurs nous pardonneront d'autant plus volontiers l'épisode ci-dessus, que réellement il n'a aucun rapport avec le sujet qui nous occupe.

Mais quelque mal payé que soit l'acteur, quelque triste que soit son sort, celui du pauvre *blackleg* est encore plus misérable. Vous n'entendez jamais parler d'un joueur riche, ou d'un joueur qui finisse par gagner. Où passe tout l'argent que les

joueurs perdent entre eux? Avez-vous jamais joué à un jeu de commerce à douze sous la partie? à la fin de la partie on a perdu, et par conséquent gagné un grand nombre de pences; mais interrogez les joueurs : l'un a gagné trois shillings; deux autres n'ont ni perdu ni gagné; un autre croit qu'il a perdu; trois autres ont perdu deux livres chacun. N'est-ce pas un fait connu de tous ceux qui jouent? J'ai souvent pensé que les livres du diable (nom vulgairement donné aux cartes) nous sont loués par le cabinet de lecture de Satan, et que celui-ci met la patte sur une certaine partie des gains, et se les approprie clandestinement; autrement, que deviendrait tout l'argent?

Par exemple, voici un *gentleman* que les journaux vantent comme un noble comte célèbre dans les courses de chevaux. S'il a perdu un shilling, à en croire le récit du journal, il a perdu cinquante millions. Il risque cinquante mille livres aux courses de Derby, avec autant d'aisance que je donnerais deux pences et un demi-penny pour une demi-once de macuba. Qui a gagné ces millions? est-ce M. Crockford, ou M. Bond, ou M. le *Salon des étrangers* [1]. Je ne considère pas ces messieurs comme des joueurs, car leur spéculation est sans risques; mais qui gagne l'argent du noble comte, et l'argent de quiconque joue et perd? On fait beaucoup de paris en l'absence de M. Crockford; on met beaucoup de billets sur table sans l'intervention de M. Bond, et il y a des centaines de mille joueurs qui sont *étrangers* même au *Salon des étrangers* [2].

Non, mon cher monsieur, ce n'est pas dans les maisons de jeu publiques qu'on perd de l'argent; ce n'est pas là que la vertu court les plus grands dangers : mieux vaût deux fois perdre son revenu, sa fortune, l'argent de son patron, dans un enfer public décent, que dans la société particulière de gens de l'espèce de mon ami le capitaine Rook; mais nous nous écartons encore de notre sujet; voici un point essentiel à établir : l'industrie du capitaine est-elle avantageuse, et lui rapporte-t-elle d'assez gros intérêts?

Répondons d'abord à cette dernière question. Au mois de mai, quand les *rooks* [3] sont jeunes, en avez-vous souvent, mon cher ami, mangé en pâté? ils sont alors si tendres, qu'on ne saurait les distinguer des pigeons. De même, en sa jeunesse, notre Rook avait tous les traits caractéristiques d'un pigeon. Il traite les autres comme on l'a traité; il a été plumé comme il plume aujourd'hui son ami, M. Frédéric Pigeon. Il est entré dans le monde avec dix mille livres; il ne lui en reste pas un maravédis; on peut considérer cette somme comme un capital qu'il a sacrifié pour apprendre son métier. Après avoir dépensé dix mille livres sterling, soit un revenu de six cent cinquante livres, il doit nécessairement aspirer à tirer de son argent un intérêt plus considérable. Quinze cents, deux mille, ou trois mille livres sont nécessaires pour

[1] Les clubs de Crockford, de Bond et du salon des étrangers sont des maisons de jeu fréquentées par l'aristocratie anglaise. (*N. du T.*)

[2] Les mots en italique sont en français dans l'original. (*Id.*)

[3] On doit se rappeler que *rook* signifie corbeau. (*Id.*)

le dédommager de ses risques et de ses peines. Outre les fonds primitivement engloutis, sa profession exige de continuelles dépenses annuelles ; ainsi :

	livres sterl.	schel.	pences.
Chevaux, voitures, courses d'Epson, de Goodwood, d'Ascot. .	500	0	0
Loyer, domestiques et table.	350	0	0
Bains et voyages.	300	0	0
Dîners à donner.	150	0	0
Menus plaisirs.	150	0	0
Gants, mouchoirs de poche, parfumerie, tabac.	150	0	0
Notes du tailleur (100 livres, qui ne sont jamais payées). . .	0	0	0
Total. . .	1,600	0	0

Je défie qui que ce soit d'exercer honorablement la profession à moins de frais. Dix mille livres sterling de mise de fonds, seize cents livres de dépenses annuelles, c'est indispensable. Non, ce n'est pas un bon état ; ce ne sont pas de bons intérêts ; ce n'est pas une indemnité suffisante pour un *gentleman* de naissance, d'habileté et de génie, et mon ami Claptrap, qui murmure de la modicité de ses appointements, peut bénir son étoile de n'être pas né *gentleman*, et de n'avoir pas été élevé pour un métier aussi ingrat. Si l'on considère les soucis, les dépenses, la naissance et l'éducation du capitaine, on trouvera qu'il est bien mal rétribué comparativement à ses mérites. Et qui viendra à son aide, lorsqu'il sera obligé de se retirer, lorsque sa main tremblera, lorsqu'il verra son crédit déchu, ses billets refusés avec mépris chez tous les escompteurs de l'Europe, ses tailleurs inexorables, lorsqu'il ne pourra plus faire sauter la coupe de l'existence? qui secourra le vétéran des joueurs lorsque ces vers d'Aristophane lui seront applicables :

On l'a vu dans sa gloire, en sa verte jeunesse ;
Les ans de ses beaux jours ont dissipé l'ivresse ;
Que les dieux immortels l'assistent ! nul passant
Ne jette sur cet homme un œil compatissant.

Qui viendra donc à son aide? ce n'est pas sa famille, car il a saigné sans miséricorde son père, son oncle, sa vieille grand'mère. Il a écorné la portion qui revenait à sa sœur, et s'est disputé avec ses beaux-frères. Les vieux sont morts, les jeunes le détestent et ne lui donneront rien.

Qui viendra donc à son aide? ce ne sont pas ses amis. D'abord, mon cher monsieur, il faut rarement compter sur eux ; en second lieu, le capitaine Rook s'occupe non de conserver, mais d'éconduire ses amis. Ses connaissances ne durent pas plus d'une année, c'est-à-dire le temps nécessaire pour les plumer, et puis elles s'en vont. Pigeon n'a plus une seule plume aux ailes, et comment porterait-il secours à Rook





M PIGEON

que, du reste, il a appris à détester très-cordialement, et dont il a reconnu la friponnerie? Quand arrivent les mauvais jours de Rook, c'est uniquement parce qu'il n'a plus d'amis; il a exercé sur eux le *jus utendi atque abutendi*, il les a tous mis nus comme la main, et pour arriver là Rook a dépensé seize cents livres sterling par an et la fleur de sa jeunesse, et dix mille livres placées à fonds perdu! Est-il dûment dédommagé de ses sacrifices? un *gentleman* anglais se noie, et personne ne se présente pour le tirer de l'eau!... Je dis que c'est une honte et un péché.

Conclusion et morale : l'escroquerie est le père de tous les métiers. Parents et tuteurs, songez-y, et ne laissez pas vos enfants se lancer dans une carrière qui offre aussi peu de ressources.

Il faut l'avouer toutefois, il y a certains individus qui ont pour le métier un génie naturel si puissant, que ni les instances ni les exemples des parents ne parviennent à les en détourner, non plus que les obstacles créés par l'exercice d'une autre profession. Ils font ce que les chrétiens ne font pas; ils quittent tout pour suivre leur maître, le diable; ils sacrifient amis, famille, espérances d'avenir, commerce lucratif, pour s'adonner exclusivement à celui-ci, qui coûte beaucoup et ne rapporte rien.

Ils sont au régiment, des bruits fâcheux s'élèvent sur certaines parties clandestines, sur certains marchés de chevaux, et le cornette Rook est poliment averti que ce qu'il a de mieux à faire c'est de vendre sa commission. Ils sont dans des maisons de banques, avec promesse d'un intérêt dans les affaires, et leur papa se propose de leur avancer un capital assez rondelet, mais la maison Stobbs, Bobbs et Higgory ne saurait admettre un jeune homme qui est notoirement joueur, qu'on voit plus souvent aux courses qu'à son bureau, et chez le banquier duquel on produit chaque jour des billets à ordre. Au bout de cinq ans, le père, ce vieil et excellent Jam Rook, si bien connu à la Bourse durant la guerre, s'aperçoit que son fils a déjà mangé plus des quatre mille livres destinées à lui acheter un intérêt dans la maison, et que ses devoirs envers ses treize autres enfants ne lui permettent pas de donner un shilling de plus. Belle situation pour le jeune Tom Rook, avec quatre chevaux à l'écurie, une mistress Rook provisoire, un appartement près de Regent's Park et un billet de trois cent soixante-quinze livres échéant le cinq du mois suivant!

Quelquefois le jeune Rook est destiné à la magistrature, et c'est avec plaisir que je signale à l'attention du lecteur l'histoire d'un de ces *gentleman*.

C'était le fils du révérend Athanasius Rook, qui la première année obtint les premiers prix à Cambridge, acquit, la seconde annéee, le titre de professeur et le droit de donner des leçons, et demeura au collége jusqu'à ce qu'un bénéfice se trouvât vacant. Ce bénéfice, qu'on lui conféra, n'était que de deux cent cinquante livres par an, mais Athanasius était amoureux. Miss Gregory, simple et jolie sous-maîtresse du pensionnat de demoiselles de miss Mickl, à Cambridge (où le révérend *gentleman* avait l'habitude d'aller souvent prendre le thé), avait séduit l'honnête professeur, et sur les promenades de la Trinité, sur la route de Trumpington, il errait avec elle (et une autre jeune personne bien entendu), lui parlait et l'entretenait de son amour.

Comme on se l'imagine bien, miss Gregory n'avait pas un sou vaillant; mais elle aimait Athanasius de toute ses forces et de toute son âme; mais ce fut la petite femme la plus rangée, la plus tendre, la plus enjouée, la plus vive, la plus sans-souci qu'un ecclésiastique de campagne eût jamais eu le bonheur de posséder. Athanasius prit une couple d'élèves, qui lui payaient chacun une couple de cent guinées', et se fit ainsi un joli petit revenu. Il put mettre de côté, en cas de jours pluvieux, une petite somme pour l'éducation et le mariage d'Harriette, et de quoi soutenir Tom au collége et au barreau; car il est bon de vous dire que deux petits Rooks étaient nés, et le père et la mère étaient charmés, je vous assure, de leur donner la béquée. Si jamais homme fut bon et heureux, ce fut Athanasius; si jamais femme fut heureuse et bonne, ce fut la sienne; toute la paroisse, toute la contrée, tout le royaume même, n'auraient pu présenter une cure aussi bien tenue, un ménage aussi exemplaire.

Athanasius avait, comme professeur, une grande réputation. Ses prix étaient élevés, il ne recevait que deux élèves; c'était donc, parmi les parents riches, à qui lui confierait des enfants. Futurs *esquires*, banquiers, lords et ducs, accoururent profiter de ses leçons, et, après leur avoir fait franchir le pont aux ânes, il les conduisait avec grâce dans les sublimes régions des mathématiques, ou les menait à travers les sentiers de la syntaxe sur la grande route des études classiques.

Tom Rook grandit au milieu de ses compagnons, plus caressé, plus gâté qu'eux sans doute, mais aussi plus habile; non moins beau, non moins brillant, non moins instruit pour son âge, que la plupart de ceux qui entrent au collége avec la certitude d'obtenir le premier prix, et qui en reviennent sans avoir joui de cet honneur.

Figurez-vous notre jeune *gentleman* installé au collége. Son père l'y a conduit, et, retrouvant ses chers souvenirs, a reconnu avec joie la salle d'étude, les pelouses, le vieux portier, la vieille fontaine, les vieilles chambres où il avait vécu. Figurez-vous les sanglots de la bonne petite mistriss Rook en se séparant de son enfant, et les pleurs de la douce et petite Harriette en se suspendant au cou d'un frère chéri, et lui apportant, dans un papier argenté, baigné de larmes, une petite bourse de soie cramoisie, contenant deux guinées de ses économies, la pauvre fille! figurez-vous encore le jeune Tom fâché de quitter la maison paternelle, mais cependant insouciant et joyeux, s'élançant avec ardeur dans la nouvelle carrière qui s'ouvre devant lui, résistant virilement à ses émotions, et jurant d'acquérir de la gloire. En d'autres termes, Tom Rook est installé dans un collége de la Trinité, suit les cours, étudie, va à la chapelle, se permet rarement des ribottes avec ses condisciples, et promet d'être l'un des premiers de sa classe.

Tom retourne chez lui aux vacances de Noël. Comme il a grandi, comme sa mère et sa sœur se disputent son bras pour aller se promener au village! quelles histoires débite le vieux père en sablant son vieux porto, et comme il cite Eschyle! on devait s'y attendre. Les élèves sont dehors, et le trio possède Tom paisiblement. Hélas! je crains que la maison ne soit devenue un peu trop paisible pour Tom : cependant il lit courageusement tous les matins, et sa sœur Harriette regarde avec une stupéfaction toujours croissante d'énormes cahiers de papier contenant des signes étrangers, et des X et des Y bizarrement entremêlés.

Mai vient, et avec lui les examens du collége. Le 10 du mois, à l'heure du déjeuner, les parents charmés reçoivent les deux lettres suivantes :

« DU RÉVÉREND SALOMON SNORTER AU RÉVÉREND ATHANASIUS ROOK.

« Collége de la Trinité, 10 mai.

« Cher ami, que Dieu vous tienne en joie! votre fils est le premier de sa classe, et j'espère que dans quatre ans nous le verrons à notre table. Pour les études classiques, il est, mon cher, *facile princeps*. En mathématiques, il a été serré de près (*entre nous*) par un jeune homme nommé Snik, originaire de Westmoreland et *sizer*[1]. Il faut pousser Thomas dans les mathémathiques, et je ne doute point que nous en fassions bientôt un membre de l'université.

« Je vous envoie sa note, 105 liv. 10 shil., c'est beaucoup; mais c'est le premier terme de sa pension, et vous savez qu'il est coûteux : je serai chargé de vous en donner quittance. Soit dit en passant, le jeune homme aime un peu trop le plaisir, et mène grand train. Faites-lui un sermon à ce sujet.

« Je suis, etc.

« SALMON SNORTER. »

Puis vient la lettre de Tom Rook. Elle est longue, soumise; nous nous bornerons à en donner le *post-scriptum*.

« *P. S.* Cher père, j'oubliais de vous dire que, comme je fréquente la meilleure compagnie de l'Université (lord Bagwig, fils aîné du duc, vous le savez, jure de me donner un bénéfice), j'ai été entraîné à deux ou trois dépenses qui vous effraieront. L'autre jour, à dîner, chez Bagwig, j'ai perdu 30 livres avec l'honorable M. Deuceace (fils de lord Crabs), et je dois en outre, pour dessert et louage de chevaux, 54 livres que je ne pouvais marquer sur la note de Snorter[2]. Les chevaux se louent diablement cher; au terme prochain, il faut que j'en aie un à moi; c'est positif. »

Le révérend Athanasius goûta le *post-scriptum* beaucoup moins que la lettre. Cependant Tom avait fait son devoir, et le vieux *gentleman* ne voulait pas lui reprocher ses plaisirs. Il lui envoya donc 100 livres accompagnées de sa bénédiction, et maman ajouta au *post-scriptum*, qu'il doit toujours entretenir ses relations avec ses amis aristocratiques, parce qu'il n'est fait que pour la meilleure société.

[1] Pauvre écolier servant dans l'université. A Oxford. On appelle ces écoliers *servitors*.

[2] C'est ou c'était l'usage des jeunes gens de Cambridge d'avoir chez les marchands un crédit illimité. Les professeurs payaient et envoyaient les notes aux parents.

(*Note de l'auteur.*)

Un an ou deux se passent. Tom revient aux vacances ; mais comme il est changé ! il est pâle et hagard. A l'examen de la seconde année, grâce à une malheureuse maladie, il n'a pas eu de prix, et Snick, le Westmorelandais, lui a passé sur le corps.

Tom boit après dîner un peu plus que ne le désirerait son père ; il est toujours à cheval, dîne en ville, et revient, dit sa mère, dans un état singulier, de mauvaise humeur, chancelant sur ses pieds, et la voix enrouée. Le révérend Athanasius commence à prendre un air grave, très-grave ; le père et le fils échangent de gros mots, et, durant ces disputes, comme Harriette et sa mère tremblent et écoutent à la porte du cabinet !

Arrive le dernier examen de Tom ; il est mal portant, mais il fera de puissants efforts pour conquérir le premier degré universitaire. Il se lève tôt, il se couche tard, brave le froid des matinées d'hiver, et pâlit sur ses bouquins. Le résultat de toutes ces peines est, qu'un mois avant les examens, Thomas Rook, Esquire, a une fièvre cérébrale, et mistress Rook, et miss Rook, et le révérend Athanasius Rook logent à l'auberge du Cercle, à Cambridge, et veillent jour et nuit au chevet du pauvre Tom.

O péché ! malheur, repentir ! ô touchante réconciliation ! ô torrents de larmes du fils et du père, quand un matin, au presbytère, après le rétablissement de Tom, le vieux *gentleman* lui présente un paquet de quittances, et lui dit d'une voix étouffée : « Voilà, mon enfant, que vos dettes ne vous tourmentent plus, les jeunes gens sont des jeunes gens, je le sais, et j'ai payé tous vos créanciers. »

A cette nouvelle, tout le monde pleure, et notamment la mère et la fille. Mistress Stokes, la vieille femme de charge, serre la main de son maître, et embrasse M. Tom.

Tom se met à étudier un peu pour prendre ses degrés, mais en vain ; il est battu par M. Snick, le Westmorelandais. Il n'a aucun espoir de bénéfice, les promesses de lord Bagwig étaient illusoires. Tom doit paraître au barreau ; et son père, qui a depuis longtemps cessé d'avoir des élèves, est obligé d'en reprendre pour soutenir son fils à Londres.

Pourquoi vous dirais-je ce qui arrive là ? Tom habite l'ouest de la ville, et ne s'approche jamais du Temple ; il va aux courses d'Ascot et d'Epsom avec ses amis de haute volée. Tom a des comptes excessivement longs à régler avec ses fournisseurs. Il se jette entre les mains des juifs, et son père, montant sur l'impériale d'une voiture publique, accourt à Londres pour trouver Tom dans une prison pour dettes de Cursitor-Street. C'est la première fois qu'il met le pied dans le Temple, depuis trois ans qu'il demeure à Londres.

Je ne me soucie pas de vous conter le reste de l'histoire. Le révérend Athanasius n'était pas immortel, et il trépassa une année après sa visite à la prison pour dettes, laissant à son fils un seul liard (c'est à la lettre), cent livres de rente à sa femme, et, après elle, à sa fille. Mais, hélas ! les pauvres créatures ne pouvaient laisser Tom dans le dénuement, tandis qu'elles étaient dans l'abondance ! Elles vendirent donc leurs rentes, et au bout de trois ans il n'en restait pas une obole. Aujourd'hui miss

Harriette est gouvernante, à soixante livres par an, et soutient sa mère qui en dépense cinquante.

Quant à Tom, c'est maintenant un escroc de profession, menant la vie ci-dessus décrite. Ce fut à Bade que je le rencontrai la dernière fois, il y était en exercice, avec une voiture, un courrier, un valet, un associé, et une boîte de pistolets : il avait eu cinq duels, avait tué un homme qui parlait légèrement de son honneur, et, aux jeux de hasard, français ou anglais, au whist, à l'écarté, à la courte paille, etc., il vous soutirait une centaine de livres ou une guinée, et vous tuait ensuite, si vous le vouliez.

Sur le continent, notre ami prend un grade militaire, et s'appelle le capitaine Rook. Demandez-lui où il a servi, il vous dira qu'il était de l'armée de don Carlos, ou de celle de la reine Christine. Il est certain qu'il a disparu pendant une couple d'années ; où était-il? on l'ignore ; les uns disent qu'il accompagnait le général Évans, les autres jurent qu'on l'a vu à Sainte-Pélagie de Paris.

Terminons ce journal par quelques remarques concernant le pauvre petit Pigeon. La vanité a été toute la vie le défaut du petit Pigeon : c'est le fils d'un marchand de toiles, qui lui a laissé de la fortune. Ce qui le perd, ce sont les absurdes ouvrages à la mode qu'il a lus ; ce sont les parentes étourdies qu'il a (*N. B.* Tous les jeunes gens riches ont de tendres et sensibles cousines) ; ce sont les inutiles voyages qu'il a faits aux eaux, où il s'est lié avec l'honorable Tom Mountcoffeehouse, lord Bullyhooly, le célèbre prince allemand Sweller Mobskau, et leurs pareils (tous capitaines Rooks dans leur genre).

Je n'ai pas la moindre pitié pour le petit Pigeon. Regardez-le ! voyez avec quelle sotte recherche il est vêtu. Le vin fait mal à sa pauvre petite tête ; mais il boira parce qu'un homme doit boire. Saisi d'une crainte mortelle, il se met dans un cabriolet traîné par une grande girafe de cheval, ou, perché sur le dos d'un énorme dromadaire qui se cabre, il est emporté dans l'allée de Rotten-Row, quand il donnerait le monde entier pour être sur son propre sofa, ou avec sa maman et ses sœurs, prenant tranquillement du grog ou une tasse de thé. Comme monter à cheval sacrifie ses pauvres petites jambes et secoue ses petites côtes! comme fumer met sens dessus dessous son petit estomac! et cependant il fumera : Frellez Mobsham fume ; Mountuffeehouse ne recule pas devant un cigare, et quant à Bullyhooly, il en fume une douzaine par jour, et dit avec raison que Poutet, le marchand de tabac, en fournit à Pigeon de bien meilleurs qu'à lui. Le fait est qu'il y a sept ans Poutet a juré de ne plus faire un liard de crédit à sa seigneurie, et le bon gentilhomme puise sans cesse dans la boîte de Pigeon.

C'est sur les épaules de ces individus aristocratiques que M. Pigeon est porté dans certains clubs ; nous pourrions dire encore qu'il y entre avec l'aide de ces *jambes noires,* ils ont soin de se l'accaparer ; les capitaines Rook vont par bandes, mais il est clair que moins il y a d'associés, plus il y a de bénéfices. Cependant, comme doit le savoir quiconque a joué au whist, plusieurs *partners* sont indispensables. Le numéro un est le *partner* de Pigeon ; maudit son étoile quand il perd, propose de jouer plus gros jeu, et règle avec le numéro deux, et le numéro trois fait

affaire avec Pigeon, et l'entraîne à la cité pour vendre ses fonds. Nous avons vu deux ou trois fois, après une nuit très-productive, le numéro trois rompre avec ses confrères; mais c'est une pratique dangereuse, qui non-seulement déshonore la profession, mais encore vous ôte par la suite toute chance de succès, car personne ne voudra travailler avec vous. Il n'y a qu'une seule occasion dans laquelle une telle manœuvre soit admissible. Vous qui êtes las de la profession, qui désirez devenir d'honnêtes gens, si le sort vous a favorisés, si le coup de filet a été bon, si vous avez cinq mille livres, par exemple, éloignez-vous sans scrupule. Une chose est claire, c'est que vos complices ne diront rien, et que vous pouvez vivre *confortablament* à Vienne avec les intérêts de cinq mille livres.

Ainsi donc le petit Pigeon reste dans la société de ces aimables confédérés tout le temps nécessaire pour le plumer. Si l'on veut y parvenir, il ne faut pas lui tirer les plumes de manière à le blesser, autrement il s'effraierait et se sauverait ailleurs. En général, les plumes ne viennent pas d'abord aussi aisément que lorsqu'il y est habitué, mais alors elles tombent par poignées. N'ayez aucun scrupule de provoquer chez le petit animal cette mue artificielle; si vous ne le faites, d'autres le feront. Un pigeon est prédestiné à son entrée dans le monde, comme dit Chateaubriand :

Pigeon, il va subir le sort de tout pigeon [1].

Il faut qu'il soit plumé; c'est la cause finale pour laquelle la nature l'a formé. Si vous, capitaine Rook, vous n'exécutez pas l'opération sur un tapis vert éclairé par deux bougies, et avec deux paquets de cartes, quelque autre Rook s'en acquittera. N'y a-t-il pas les chemins de fer, les bons espagnols, les compagnies bitumineuses, les mines d'étain de Cornouailles, les vieilles douairières qui ont des filles à marier? Si vous l'abandonnez, Rook de Birchin-Lane s'en emparera; si Rook de Birchin-Lane le laisse en paix, Rook de la Bourse dressera contre lui toutes ses batteries; et s'il échappe, il tombera dans les filets de la vieille lady Rook et de ses filles, qui le réveilleront dans leur sein, et dans ce doux gîte le plumeront jusqu'à ce qu'il soit nu comme un boulet de canon.

Ne sois pas scrupuleux, ô capitaine! empare-toi de Pigeon, plume-le doucement, mais sans crainte, mais surtout ne le laisse jamais en liberté. S'il a de la prévoyance, aie de la prévoyance; s'il est sans intelligence aucune, ce qu'il y a de mieux à faire, est peut-être de le prendre par le cou et de lui enlever son plumage en un seul tour de main.

Quand le dos du pigeon humain a été ainsi violemment dénudé, ses plumes ne repoussent jamais, et pourtant je ne le plains pas. C'est alors seulement qu'il a subi complétement la destinée des pigeons, et il est, je crois, aussi heureux sans plumes qu'avec plumes. Il ne peut gonfler son jabot, cacher sa tête sous son aile, épanouir sa queue en éventail, faire la roue au soleil, ni plus ni moins qu'un dindon; mais

[1] Cette citation est en français dans le texte original.

quand il jouissait de toutes ses plumes, quand il étalait ses grâces au soleil, il était ce qu'il est aujourd'hui, un pauvre petit oiseau doux, niais et craintif, et son état d'orgueil ne lui est pas plus naturel que sa triste décadence. Il s'y accoutume bientôt : il est trop lâche pour se désespérer, trop vil pour s'effrayer d'être réduit à vivre de bassesses. S'il ne peut voler, il est sûr du moins de trébucher de manière ou d'autre sur ses misérables petites jambes; il sautille et cherche sa subsistance à terre; il n'a qu'un petit estomac, il n'est pas délicat sur le choix des aliments, il pique l'assiette chez un parent, ou, avant sa ruine complète, se marie et a neuf enfants, et tous ces marmots trouvent à manger. Il devient maussade, s'adonne à la boisson, bat sa femme, qui le lui rend, ou cherche aussi des consolations dans le vin.

Ou bien encore il se procure un petit emploi, un très-petit emploi : vous apprenez qu'il est garde-côte, ou commis de quelque nouvelle laiterie en commandite, ou dans l'administration d'un journal. Il meurt, et une souscription est ouverte en faveur de la veuve Pigeon.

N'essayez pas de chercher une ressemblance quelconque entre lui et ses enfants, qui sont une race tout à fait nouvelle. Heureux êtres, car nés dans la misère, capables de la supporter ou d'en triompher, ils peuvent mourir riches. Mais malheur aux pigeons de cette terre, car ils sont nés riches afin de pouvoir mourir pauvres.

La fin du capitaine Rook — car il faut en finir avec lui et avec cet article — n'est pas plus agréable, mais a quelque chose de plus mâle et de plus majestueux que celle de M. Pigeon. Si vous visitez le prison de Queen's Bench, je parierais que vous en trouverez là une douzaine. Ils ont des regards de démons, et fixent sur vous des yeux farouches, étincelants, qui sentent le pied fourchu. Leurs bouches grimacent sous leurs énormes moustaches grises, lorsque, parés des débris de leur opulence passée, ils emportent en long et en large leur triste domicile. Quelle affreuse activité que celle d'une maison de fous ou d'une prison! Une cour sombre, une vaste salle obscure, et leurs hôtes, comme ceux d'une ménagerie, parcourant sans cesse l'étroit espace! Marie, reine d'Écosse, dit en termes touchants :

Pour mon mal estranger
Je ne m'arreste en place;
Mais j'en ay beau changer
Si ma douleur n'efface!

Il semble que le malheur les éprouve et les pousse; et je crois que, tant dans les maisons de fous que dans les prisons, vous trouverez en abondance des échantillons de notre capitaine Rook. Il est beau de le voir, le brave capitaine, talonné par l'aiguillon du malheur, tourmenté par ses souvenirs.

C'est dans ces asiles que les Rook finissent leurs jours; ou plus heureux ils meurent misérablement sur le continent, dans une misérable ville de province, et, pour l'avantage des Rook à venir, ils meurent ordinairement jeunes. Il est aussi rare d'entendre parler d'un Rook riche, que d'un Rook qui vieillit dans l'exercice de ses fonctions. C'est un commerce qui use, un commerce sans joies, car les gains sont précaires, et

l'incertitude et la crainte l'accompagnent perpétuellement. C'est un commerce sans agréments, car, bien que le capitaine Rook s'inquiète peu d'être un fripon, personne ne se soucie d'être considéré comme tel, et le capitaine Rook sait parfaitement qu'il jouit d'une réputation plus qu'équivoque. C'est un commerce sans profit, car les dépenses absorbent les bénéfices, et amènent la banqueroute, en laissant au malheureux Rook certaines habitudes de luxe qui sont devenues pour lui une seconde nature, et qu'il ne saurait s'empêcher de satisfaire. Je ne connais pas d'individu plus misérable que notre Rook : à l'automne de ses jours, relégué à Calais ou à Boulogne, ou dans la prison de Queene's-Bench, accablé d'infortunes et de besoins, qui se sont accumulés sur lui pendant le cours de son industrie, il a les besoins de la sensualité, et, comme il les a constamment caressés, ils souffrent et dépérissent aujourd'hui faute d'aliment ; son esprit, contraint à penser, n'a que d'amers souvenirs, ambitions mortifiées, friponneries infructueuses. O capitaine Rook, voilà donc les compagnons qui vous suivent en prison, qui vous escortent dans votre exil, et sont seuls, à veiller autour de votre misérable lit de mort !

Mon fils, ne sois pas pigeon dans tes rapports avec le monde; mais il vaut mieux être pigeon que d'être Rook.

WILLIAM THACKERY.







LE PAUVRE ANGLAIS.



LE PAUVRE ANGLAIS[1].



Les inspecteurs de Surly-cum-Little! cria le greffier du juge de paix.

— Les inspecteurs de Surly-cum-Little! hurla un constable attaché à la cour [2].

Le greffier s'assit sur un tabouret, se retourna pour causer avec le magistrat placé sur le banc de derrière, et s'entretint avec lui de la nécessité d'empêcher la réunion chartiste annoncée, et du dîner où ils s'étaient trouvés la veille ensemble.

« M. Easy n'est pas ici, monsieur, » dit le chef des constables.

Le greffier sauta à bas de son tabouret. M. Bollington, le juge de paix, homme confortable, respectable, ayant mieux qu'une carriole, avec une chemise aussi blanche que ses cheveux, et une face aussi rouge que le ruban de sa montre, se renversa en arrière d'un air de contentement de soi-même, en harmonie avec la dignité de ses fonctions. Il y avait dans ce mouvement de quoi le consoler du désagréable bâillement de sa culotte, réminiscence de la débauche de la veille.

Le greffier se tourna vers l'enceinte réservée aux plaignants; le groupe qui s'y trouvait appartenait à une classe qui lui était familière. Près du banc était un individu dont la taille rabougrie était plutôt celle d'un enfant que celle d'un homme.

[1] Les dépôts de mendicité, bien plus répandus en Angleterre qu'en France, sont désignés sous le nom de *work-houses*; chacun d'eux est administré par les notables de la paroisse réunis en *board* ou comité, et appelés *overseers* (inspecteurs). Les juges de paix connaissent de toutes les causes qui ont rapport aux work-houses. (*N. du T.*)

[2] Les constables sont des espèces de sergents de ville. (*Id.*)

Il avait la tête levee, et. soit fatigue, soit indolence, soit peut-être l'un et l'autre, il penchait sa tête en arrière sur ses épaules inégales. Ses yeux ternes, mornes, vitreux, promenaient sur les objets environnants des regards fixes et stupides; sa figure portait l'empreinte de la maladie, de la torpeur, do l'imbécillité et d'une patience de baudet. Les tailleurs les plus érudits auraient eu de la peine à décider s'il avait un habit ou un gilet, car son vêtement était d'une espèce hybride et équivoque. Sa peau, ses cheveux, la couleur et le tissu de ses habits, tout cela paraissait semblable; la teinte avait beaucoup d'analogie avec celle du parquet de la cour; elle était sale, indécise, poudreuse et fangeuse comme celle que préfèrent les peintres dans les fonds, au grand étonnement de ceux qui ne sont point initiés. Par un brouillard de novembre, ou devant un mur en ruines, cet homme eût été invisible. A la place qu'il occupait, il faisait mal à voir, tant il était défait, sale, faible, tant il personnifiait en lui la maladie.

A côté de cet événement malheureux, apparaissait un être faible dont le sexe était indiqué par un chapeau de paille; car la paille a un merveilleux pouvoir de résistance à l'action corrosive de la pourriture. Elle avait, ou semblait avoir sur ses épaules un châle usé par le service, alourdi par le poids de la saleté accumulée. et de la bruine qu'il avait fallu braver pour arriver au tribunal.

Étouffé sous le châle, gisait un enfant, les yeux fermés par la faiblesse prevenant de l'inanition, attendant le *fiat* du temps et des magistrats, pour savoir s'il mourrait la semaine prochaine, ou s'il obtiendrait quelques secours.

La face de la mère était pâle; ses sourcils longs et minces se joignaient à la racine d'un nez long, grêle, pincé et recourbé aux narines par de longues douleurs et de longues humiliations; ses lèvres minces étaient serrées, et un rire malicieux contractait les coins de sa bouche. Elle berçait machinalement son enfant, et le balançait de côté et d'autre, moins par tendresse que par habitude : cependant elle était devenue presque folle quand sa dernière était morte, sa dernière à laquelle les rides et la malpropreté n'avaient point enlevé sa gentillesse!

« Banks, dit le greffier, il faut revenir vendredi. »

Le pauvre homme demeura ébahi comme s'il n'eût pas entendu. La femme parla pour lui, d'une voix aigre et entrecoupée, rude comme le tranchant d'un rasoir rouillé.

« Et par quels moyens nous procurerons-nous un lit et du pain jusqu'à après demain? Pouvez-vous nous le dire, monsieur!

— Silence! cria un constable à la femme et aux assistants qui commençaient à rire.

— Silence! Oui, faites faire silence à ceux qui font du bruit à propos de rien. s'écria la femme en brandissant un bras qui ressemblait à une canne de parapluie terminée par une main. « Faites taire la faim, et je vous remercierai. Pourquoi attendrions-nous M. Easy? N'est-il pas chargé uniquement de s'occuper de nous? Donnez-nous du pain et un lit... »

Une autre cause fut appelée, et, malgré les cris de la femme, infatigable à répéter du pain et un lit, les constables allaient mettre le malheureux couple à la porte.

quand on vit se précipiter dans la salle d'audience, un petit homme à manières affables et courtoises, affublé d'un large habit, et paraissant très-propre à servir de médiateur entre les hauts personnages judiciaires et leurs misérables subordonnés.

« Oh ! monsieur, dit le chef des constables, voici M. Easy ; voulez-vous appeler de suite l'affaire qui le concerne, car il est pressé ? »

Les pauvres furent renvoyés à leur place, et l'affaire entendue.

« Bonjour, monsieur Bollington, » dit M. Easy avec une excessive politesse.

M. Easy avait l'air usé par suite de sa résidence dans un *work-house;* mais une bonne nourriture, de l'aisance, et une occupation raisonnable lui avaient conservé un brillant embonpoint. Il sourit aux magistrats avec une déférence officielle, et aux pauvres avec autant de bon naturel que d'indifférence.

« Bonjour, monsieur Bollington, dit-il, épargnant au plaignant d'exposer son affaire. Cet homme, le nommé Iedediah Banks a vécu dans notre *work-house* depuis sa naissance; mais, après plus amples informations, nous avons découvert qu'il devait appartenir à la paroisse de Gullumbury. Nous l'avons donc congédié ; mais les inspecteurs de Gullumbury l'ont refusé. Ils nous l'ont renvoyé, monsieur ! Ils ne sont pas d'accord avec nous sur le fait ! Il faut donc que nous le reprenions, avec ses deux enfants, sans compter les deux de l'enterrement desquels nous avons fait les frais, sa femme....

— Sa femme ! Quoi ! est-il marié ?

— Oui, monsieur Bollington.

— Comment vous êtes-vous marié, pauvre ? »

Point de réponse ; la femme se détourna en souriant d'un air sardonique.

« Étaient-ils mariés quand vous les avez pris, monsieur Easy?

— Non, monsieur Bollington; ils se sont mariés dans l'établissement, monsieur. »

Ces paroles furent prononcées d'un air de candeur.

« Dans le *work-house!* est-ce que vous n'avez pas le côté des hommes et celui des femmes?

— Si fait, monsieur Bollington, répondit M. Easy d'un air de repentir ; mais nous avons jugé convenable de marier ces deux pauvres, monsieur : il est des choses que la plus active surveillance ne saurait empêcher. »

Le magistrat dissimula son sourire sous un austère regard de blâme. Un *attorney* facétieux se pencha en avant sur le milieu de la table, et fit rire ses confrères et le greffier. Le chef des constables, pour déguiser son envie de rire, prit un air de déférence qui indiquait qu'il savait se tenir à sa place. La femme du pauvre ricana.

« Mais vous dites qu'ils ont eu quatre enfants?

— Oui, monsieur Bollington ; quatre enfants, monsieur. Ils sont quelquefois sortis de la maison ; et vous savez, monsieur Bollington, l'occasion... enfin... je suppose... »

L'inspecteur et le magistrat échangèrent des regards significatifs. La femme secoua la tête d'un air de défi, comme un cerf aux abois.

C'était la vérité ; ils avaient été mariés dans le *work-house*. Aucunes galanteries n'avaient précédé la cérémonie ; aucun délai amoureux, aucune douce résistance n'avaient rehaussé l'amabilité de la fille d'Ève du *work-house*. Le père de notre pauvre était un apprenti qui s'était sauvé de chez son maître, et avait été pendu comme faux monnayeur. La mère du pauvre était morte en lui donnant le jour. Mu par l'instinct du désespoir, il avait toujours eu un vague désir d'avoir une femme à ses côtés. On ne fut donc nullement surpris de le voir parfois rôder du côté défendu de la maison. Sally Willys travaillait ordinairement aux environs. Et quoique les avances de Jedediah fussent muettes, brusques, stupides, elles ne furent point repoussées. Leur secret fut découvert, et on les maria pour éviter le scandale et maintenir la moralité exigée par les règlements.

Il fut convenu entre le magistrat, ou plutôt le greffier, et M. Easy, qu'on permettrait aux pauvres de rester dans l'établissement jusqu'à ce qu'on pût les renvoyer, suivant l'usage, de paroisse en paroisse. Mis hors de la salle, le couple reprit son pénible chemin vers le *work-house*, d'un pas de pauvre, et en suivant le pavé.

Ils dirigèrent leur marche vers un vaste édifice orné de portiques, précédé d'un carré de verdure et d'un jardin, et situé sur une plate-forme élevée dans une pauvre partie de la ville : c'était une espèce de bâtiment en briques, un palais de pauvres. Le jardin de la façade, entouré d'une haie et d'une grille de fer, était assombri par les cours pavées en cailloux et murées, qui s'étendaient derrière. La promenade sablée était tristement bordée d'une rangée de tuiles larges d'un pied. La salle du comité, ses fauteuils à bras, sa table couverte d'un drap vert, ses nappes et ses tapis, les appartements du directeur soigneusement clos et tapissés, contrastaient avec des pièces carrelées, blanchies à la chaux, à portes peintes en noir ; les chambres à coucher, leurs moelleux duvets, leurs épais rideaux, avec des lits de fer, des matelas de paille, des draps qu'on ne blanchissait jamais pour n'en point faire ressortir la malpropreté incorrigible et peut-être inévitable.

Une multitude éparse, venue des rues de la ville voisine, s'approchait du bâtiment. Des enfants pâles, en haillons, abrutis, et cependant insouciants, malgré leurs soucis précoces, franchirent le seuil un à un ou par groupes. Par intervalles, un chapeau, un châle déchiré indiquaient une personne du beau sexe, rendue masculine et brutale par une débauche ignoble, ou presque anéantie par la misère. Ces femmes s'en allaient chez elles (chez elles !) prendre leur repas quotidien après avoir gagné quelques sous à faire des ménages ou des lessives. Parfois un pas ferme, une allure indépendante annonçaient que le pauvre, quel que fût son sexe, était un pensionnaire volontaire, jouissant de la faveur du comité, et sachant en profiter, que ne déconcertaient point les regards du directeur et du magistrat, et que le *work-house* ne pouvait dompter ; importunant les jours d'inspection, fainéant, qui allègue un gros rhume pour se dispenser de travailler ; parfois une virago qui outrageait les oreilles et le sentiment de pudeur des magistrats par l'interminable et franche énumération de ses griefs, de ses besoins, de ses exigences.

Nos deux pauvres entrèrent dans la maison, et sur l'ordre du maître, ils se sépare-

rent sans un seul mot d'adieu, pour aller l'un du CÔTÉ DES HOMMES, l'autre du CÔTÉ DES FEMMES.

La femme se rendit dans une chambre à coucher, où elle trouva son fils aîné assis au coin du feu. Deux grands garçons, aussi gris de cheveux, d'yeux, de carnation ; de vêtements, que s'ils avaient été formés d'ardoise pulvérisée, étaient auprès de lui, se consolant de leurs maux, en fumant chacun deux pouces de pipe *culottée*, dont l'odeur et le goût étaient plus forts et plus nauséabonds que ceux du mauvais tabac qui s'y consumait. Sur une chaise basse, se trouvait près d'eux une idiote, fixant sur le feu un regard béant ; et, derrière eux, debout sur un lit, était un spectre sans couleur, la vieillesse dans toute sa laideur, la décrépitude complète.

La femme du pauvre s'installa à sa place, et caressant la face de son aîné pour étouffer ses cris, qui lui attiraient les jurons d'indignation des deux fumeurs, elle reprit ses habitudes domestiques (domestiques !).

Banks entra dans une grande chambre récrépie, ayant à une extrémité une porte et à l'autre une cheminée, et le long des murs deux longues tables de bois, avec deux bancs correspondants. Autour du feu était réuni un groupe de jeunes gens invalides, trop âgés, trop malades, trop incapables, pour trouver de l'ouvrage au dehors ; un ou deux étaient employés dans la maison.

Tout près du foyer, dans un fauteuil à bras, dont le directeur faisait parfois usage durant les repas, était assis un homme d'un certain âge, vêtu d'un habit râpé, qui, comme lui, avait vu des jours meilleurs. Celui qui le portait avait été jadis un quincaillier dans l'aisance, avait eu sa voiture, avait entretenu une maîtresse, s'était diverti, grisé, ruiné, et avait éloigné ses amis. Un de ses frères, dont les vices étaient plus habilement dissimulés, avait hérité de la voiture, et on lui reprochait à peine de laisser le *mauvais sujet* à la charge de la paroisse. Le vieux débauché avait conservé de quoi avoir un lit de plumes, sur lequel il avait le privilége de reposer la nuit ses vieux os endoloris, et qu'il devait léguer à la maison, pour que les habitants en eussent la jouissance, longtemps après qu'on eût perdu le souvenir du donataire. Quelques vieilles hardes lui restaient, et le mettaient à même de retarder le jour où il devait endosser l'uniforme de la maison. Quelques vieux souvenirs lui restaient aussi, souvenirs de gaieté, de dissipation, d'insoucieuses profusions, dont le récit servait à amuser ses vieilles mâchoires décharnées, et les oreilles engourdies de ses compagnons.

Bon Dieu ! disait-il habituellement, après quelque narration plus candide qu'édifiante, voyez ce que c'est que de moi ! Me voici en ce lieu, réduit à la même condition que Lundface le vitrier.

A ces mots, quelques ricanements enroués se faisaient faiblement entendre ; le cercle était peu capable de sentir, mais il n'en éprouvait pas moins un accès de gaieté, et au milieu du bruit des voix se distinguait le rire éclatant de la personne qui avait fourni au moraliste cette mortifiante comparaison.

Lundface le vitrier était un homme d'un âge mûr, grand et vigoureux, et légèrement boiteux. Il était assis à l'extrémité du banc, le dos appuyé sur la table, et près de l'ex-gentleman. Ses habits étaient à peu près de la même couleur que la planche

crasseuse sur laquelle il reposait, et avec sa face rouge et brillante, et ses cheveux noirs grisonnants, il n'était pas éloigné de ressembler à une énorme bûche fumante à l'un de ses bouts. Ses traits étaient rudes et fortement prononcés, et sa physionomie grenue comme celle d'un mauvais oranger; ses yeux, de la couleur de ceux du porc, étaient rougis par la débauche.

Malus puer, robustus, dit le philosophe. l'enfant méchant est fort. Lundface le vitrier était un enfant de cinquante ans, aussi fort que n'importe quel autre de la ville.

Lundface le vitrier avait jadis apposé sur les châssis des carreaux et du mastic, et il continuait accidentellement ce métier, toutes les fois qu'il n'était point détenu; car il avait visité toute espèce de maisons de détention et de correction, de prisons, de cachots, d'établissements pénitentiaires. C'était uniquement par méprise qu'au lieu d'avoir été envoyé dans la nouvelle Galles du sud, il avait été confiné dans le *work-house* de Surly-cum-Little.

Lundface avait parcouru presque tous les degrés de délits établis par les lois, tant comme principal coupable, que comme complice, mais il s'était occupé surtout de paris, de boxeurs et de petites friponneries, et, dans l'exercice de cette dernière branche d'industrie, il avait honoré presque exclusivement de son attention les autorités de la paroisse. Son dernier tour était un coup de maître, et avait un air de conclusion véritablement prophétique.

Lundface se présenta devant le sous-inspecteur avec un visage d'une langueur et d'une tristesse inusitées, et lui annonça la mort de son fils, demandant un cercueil et une somme modique pour les menues dépenses. On dit au père désolé de venir le soir chercher le cercueil, et, pendant ce temps, on prit des informations, et l'on s'assura, par l'examen du cadavre, que le défunt l'était réellement. L'enterrement eut lieu; mais, le soir même, on entendit un grand bruit dans la maison, et, par une fente des volets, on vit Lundface, ses deux filles et le mort boire et se divertir ensemble.

On envoya les agents de police, et ils pénétrèrent dans la maison, mais déjà les convives s'étaient tous échappés par une porte dérobée. Le lendemain matin, on trouva Lundface le vitrier, la jambe cassée, dans un fossé situé derrière sa maison.

On découvrit qu'un de ses voisins avait un vaurien de fils, qui, après plusieurs années d'absence, était revenu mourant à la maison paternelle. Lundface offrit de l'enterrer gratis si on lui prêtait le corps. Il fit cacher son propre fils, et obtint des secours de deux sociétés d'enterrement, sans compter deux cercueils qu'il eut de sa paroisse et d'une paroisse voisine, à la charge de laquelle était son fils.

Grâce à la subtilité d'un *attorney* plein d'ardeur, le délinquant en fut quitte pour quelques mois d'emprisonnement. Lundface passa la plus grande partie de ce temps à l'infirmerie, car l'état de corruption de son sang empêchait sa jambe de guérir. A l'expiration de sa peine, il retourna estropié dans son pays natal, que sa famille avait complétement abandonné. Après avoir troublé pendant quelques semaines la tranquillité de l'hôpital de la ville, où de nouvelles douleurs l'avaient fait mettre,

il fut transféré au *work-house*, pour y vivre aux dépens de son ancienne adversaire, la paroisse.

Non loin de Lundface le vitrier, sur un banc à dossier placé en face du feu, était assis un vieillard à l'air doux et efféminé, dont le nez rouge attestait de trop fréquentes libations de porter. C'était le tailleur de l'établissement, homme respectable, mais faible et imprévoyant, dont la vie avait été une suite de fautes. Son industrie, quoique basse et bornée, lui procurait le privilége d'une chambre séparée où il plaçait son lit et son établi.

Près du tailleur se tenait silencieusement assis un enfant d'environ dix ans, vêtu d'un sarreau bleu, dont la tête, plus grosse que celle de tout autre de ses compagnons, était enveloppée de sales haillons. Ses traits étaient blêmes, gonflés et contournés par la souffrance. Ses haillons et ses habits cachaient un spectacle plus horrible que le talon de Philoctète : il était scrophuleux. A son entrée en fonctions, le directeur avait trouvé dans la maison le pauvre enfant âgé d'environ cinq ans, et c'était tout ce qu'on savait du petit malheureux. On lui permettait de rester avec le tailleur qui le soignait avec la sollicitude d'une mère, et l'enfant suivait son unique ami du lit à la table, et de la table au lit, comme un chien malade. Une fois par semaine le docteur faisait déshabiller l'enfant par le tailleur, et l'enfant entendait dire au médecin que son état empirerait toujours, jusqu'à ce qu'il amenât une mort inévitable.

Venait ensuite un cocher qui, après avoir perdu sa place, avait été watchman aussi longtemps qu'il avait pu se tenir éveillé, et était tombé à la charge de la paroisse. A ses côtés était un matelot; puis apparaissait un groupe d'individus décrépits, non plus diversement, mais tous uniformément habillés, suivant la règle de la maison. On y voyait des laboureurs, des ouvriers de manufactures, des domestiques, des mendiants, des marchands de chansons, des coquins convertis et trop vieux pour récidiver, et d'autres enfants de l'ignorance et de la pauvreté. Nés dans différentes positions, éprouvés par différentes infortunes, ils étaient arrivés au même but tristes et affreux, ils étaient tous également dénués d'espérance, ils buvaient ensemble la lie de l'existence, poursuivaient le même chemin sans bruit, le bruit étant défendu par les règlements. Un seul se livrait timidement au plaisir, fumant sous la cheminée et derrière son chapeau pour esquiver la vue et l'odorat du directeur qu'on attendait.

Personne ne remarqua Bank lorsqu'il entra, et il resta à la place où il était assis, derrière le cercle, jusqu'à ce qu'on lui eut apporté un plat de bœuf bouilli et de pommes de terre. Il mangea; il alla se coucher dans la maison, et il y mourra, si la paroisse de Gullembury gagne son procès. C'est un pauvre *par excellence*[1], un homme choisi de sa classe; il n'avait jamais connu d'autre condition; il n'avait aucun moyen d'éviter son sort. Né dans un *work-house*, il n'avait jamais eu d'autre demeure : il n'avait jamais connu un parent; il n'avait jamais connu l'amour; il savait à peine qu'il avait des enfants, car c'était une affaire à régler entre sa femme et l'accou-

[1] Ces mots sont en français dans l'original.

cheuse. Il avait été primitivement emmaillotté dans les langes accordés aux enfants par le règlement. Il avait été élevé au biberon, avec le gruau conforme au règlemeut et le gio contraire au règlement, que lui administrait une vieille nourrice soraonée, toujours prête à boire et à fumer. Il avait reçu l'édocation du règlement, et l'avait oubliée; il s'était marié par respect pour la moralité voulue par le règlement; il mangeait la nourritore do règlement, et l'habitude avait réglé son appétit et son estomac. Il dormait daus les draps dn règlement, il allait à la chapelle à son toor, sans autre piété qne celle dn règlemeot; il laissait ao règlemeot le soin de ponrvoir aux besoins de sa femme; il aidait à fabriqner les cercueils du règlement; l'un d'eux devait transporter son corps de la salle mortuaire au tombeau prescrit par le règlement; et le court service du règlement devait être murmnré sur ses dépouilles dernières, sans qn'on lni accordât uoe seule larme. C'était un stoique involontaire, un homme sans bnt. Ses affaires... ses affaires! quelles affaires avait-il? il avait à s'occuper de lni-même, dira-t-on; noo : il laissait ce soin aox autorités de la paroisse; on oe le consultait poiot là-dessus. Avait-il un peu d'onvrage? le directeur du *vork-house* lni disait : « vous avez du booheur, » et il le mettait à la porte, ce qui ne lui plaisait guère. Manqnait-il d'ouvrage? le directeur loi disait : « vous avez dn malheur, » mais du moios il cessait d'être tourmenté. Oo l'envoyait d'une paroisse dans une autre, ce doot il ne se souciait pas; on le faisait comparaître devant les *confortables gentlemen* du comité. Telles étaient ses vicissitodes. Les inspecteurs, les administrateors lui semblaient les arbitres de sa destinée, les vice-rois de Dieu sur la terre, peut-être même les seules divioités qu'il adorât, rarement entrevnes, jamais comprises, tonjonrs puissaotes. Eux ponvaient à leur gré combler tous les vœux qu'un pauvre formait. Si le pauvre avait nne imaginatioo, le comité était de natnre à l'exercer; des visions de pouvoir, de magnificeoce, de luxe, d'austérité, de priviléges, cooronnaient la tête do président, Jupiter doot la hauteur était inaccessible aux conceptions les plus hardies du pauvre. Il ne cherchait pas à pénétrer le mystère des rapports qui existaieot entre lui-même et la brillante apparition de chaqne lundi, devant laquelle il était admis quelquefois. Il voyait quelques individus se moquer des dispensateurs du sort du pauvre, comme les héros aotiqnes avaient l'habitude de se moquer des divinités; mais, pour sa part, il oe se mêlait jamais de recherches métaphysiques sur l'organisation de la hiérarchie sociale. Il supposait qu'une classe amphibie, sanvage, indisciplinée, celle des pauvres libres, avait seule l'audace de déclamer contre les inspecteurs; ou si par hasard des panvres du *work-house* se le permettaieot, c'est qu'ils n'avaient pas été pliés, comme lui, par une longue soumission, anx volontés d'uo comité.

Sa vie n'était point troublée par l'ambition et des ioquiétudes non moins extravagaotes. Il avait été baptisé, parce qoe le règlement l'exigeait; marié, parce qne le règlement l'exigeait, et il serait coterré quand le règlement l'exigerait. C'est à cela qoe se bornent ses annales.

THORNTON LEIGH HUNT.

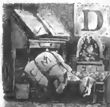




LE COMMIS-VOYAGEUR



LE COMMIS VOYAGEUR.



De tous les voyageurs vivants, le commis voyageur est le seul qui, n'ayant d'autre domicile que les grandes routes, soit toujours chez lui sans y être jamais. Aucun membre du club des voyageurs, société d'élite qui ne se recrute que de gens ayant fait mille milles en ligne directe à partir de Saint-Paul, n'a jamais vu tant de pays, n'a jamais si bien compris le principe du mouvement perpétuel.

Il ne serait pas facile de se former du commis voyageur une idée plus exacte qu'en le représentant comme l'antipode du touriste ordinaire. Figurez-vous un flâneur, un batteur de pavé, un chercheur d'aventures, un vagabond sur une grande échelle, un homme qui passe d'auberge en auberge, un oiseau de passage étourdi qui n'a pour se soutenir que des ailes débiles; un pigeon égaré, proie réservée aux fripons de tout l'univers; un traînard qui rôde de ville en ville, un chrétien errant qui évite les juifs de son pays natal, un feu follet sans lumière, un frère jumeau de la belle inconstante d'un vieux conte, condamnée à tourner sans cesse sans pouvoir faire un pas ni en avant ni en arrière; un amateur de vues dont les yeux sont fermés, un incorrigible coureur dont le cœur s'est desséché; un automate monté et mis en mouvement; un rêveur qui ne se réveille jamais; une espèce de somnambule qui emporte son lit et s'en va; enfin une victime oisive, indifférente, ennuyée de l'usage et des prescriptions du beau monde; un homme à la mode en voyage. Imaginez tout cela, et vous saurez parfaitement ce que le commis voyageur n'est pas.

Tout homme, suivant Hamlet, a des affaires et des désirs; mais aucun voyageur n'a des affaires et des désirs comme celui qui voyage pour le service du commerce.

Ses plaisirs sont, sous certains rapports, des occupations; ses occupations sont toujours des plaisirs, car elles s'accomplissent dans des circonstances particulièrement favorables à la santé, à la force, à la vivacité des sensations, et, lorsqu'il atteint son but, il est sûr de jouir de l'exquise satisfaction qui résulte des ennuis surmontés et des difficultés vaincues. Les commis voyageurs rencontrent assez d'obstacles sur leur route; on peut dire qu'eux seuls connaissent les vicissitudes auxquelles ils sont exposés, les inquiétudes, les dangers, les fatigues, qu'ils endurent individuellement. On suppose aisément que le climat de l'Angleterre offre assez de désagrément à des gens qui sont dehors en tout temps, pour empêcher le sort du commis voyageur d'être invariablement heureux. Mais, en ce cas comme en d'autres, il est une grande ressource contre l'intempérie des saisons, c'est le plaisir infini de s'en plaindre et de s'en moquer. Le commis voyageur accueille donc avec une égale indifférence la pluie battante d'une matinée d'été, ou la promesse d'un de ces beaux jours que chante Shakspeare dans l'un de ses sonnets :

Un jour plein de soleil, où le ciel est si beau,
Qu'on a soin, en partant, d'oublier son manteau.

D'ailleurs, plutôt que de trouver le commis voyageur sans précautions contre l'orage impitoyable, on rencontrerait un âne mort et un postillon mort, se promenant bras dessus, bras dessous [1]. Passons donc immédiatement aux autres misères et tribulations dont la chair des commis voyageurs est héritière : telles qu'accidents à cheval et en voiture, caprices des pratiques, variations dans les marchés, commandes retirées, bénéfices perdus. Voilà des circonstances propres à faire damner un homme; elles se rencontrent fréquemment, ainsi que mille autres également funestes aux prétentions qu'un mortel peut avoir à la sainteté, et tiennent leurs victimes dans une fermentation perpétuelle. Mais ni la rudesse des temps, ni la rudesse des chemins, ni même la rudesse d'une réception, ne parviennent le plus souvent à troubler la bonne humeur d'un vieux routier. Il défie le démon des obstacles sous quelque forme qu'il se présente. C'est le talent le plus précieux, la fleur d'un caractère cultivé avec soin, le fruit d'une expérience mûre, d'être préparé à tous les coups du hasard, de faire face à un accident imprévu, comme si l'on venait d'y songer au moment même, et de convertir un obstacle qui se montre à l'improviste en degré pour arriver à une route plus douce. Arrive ce qui voudra, le commis voyageur est là, toujours exact.

On l'attend : il arrive, et jamais il ne manque,
Réglé comme une horloge et sûr comme la banque.

Il présente son adresse ou ses échantillons bien connus, et reconnus promptement.

[1] C'est uniquement par respect pour la forme comme pour le fond du texte anglais, que nous avons conservé cette similitude qui doit sembler au moins singulière à nos lecteurs.
N. du T.

sans avoir varié d'une seule heure durant ses vingt derniers voyages. On est sûr de le voir paraître, on se sent un vertueux désir de récompenser une pareille régularité et d'obliger une bonne pratique. Aussi, dans les auberges où il s'est établi entre lui et ses hôtes une certaine familiarité, on a soin de tenir son dîner prêt pour son arrivée, et de composer le repas de ses mets favoris ; peut-être mettra-t-on à part, dans un coin écarté du garde-manger, une bécasse ou une sarcelle destinée à son souper.

A la ville ou à la campagne, un vieux commis voyageur se reconnaît à ses façons. Toutes les parties de son vêtement ont leur cachet particulier ; outre ce qu'elles ont de commun avec celles du costume général, elles ont une tournure spéciale et perfectionnée. Son chapeau à larges bords a été évidemment adopté en vue de la pluie qui peut survenir ; les poches de son habit ont l'ampleur nécessaire pour contenir de la menue monnaie. Son équipage, fabriqué avec tout le soin possible, réunit l'élégance à la légèreté. Son cheval (ou jument), malgré des meurtrissures aux jambes, est vif et infatigable. Posons ici en principe, comme un fait incontestable, que le cheval d'un commis voyageur est presque une partie intégrante du voyageur lui-même. Il est rare, il est inouï de voir un commis voyageur, quelque vif que soit son appétit, quelque séduisantes que soient les émanations de la cuisine, prendre sa nourriture avant de s'être assuré par ses propres yeux, que son guide, son compagnon, son meilleur ami est soigné comme il faut. Peut-être ce cheval compte-t-il de nombreux succès à la chasse ou à la course au clocher, et il est encore l'un des premiers de la route, bien qu'on soit en droit de lui reprocher d'être déchu ; car,

Lorsque des ans s'accroît la somme,
Pour les animaux et pour l'homme,
Il est un moment redouté
Où l'on peut dire : ils ont été !

Est-il un cocher, qui, même en ces derniers temps, partant de Londres, cette ville de dissipation, de délices et d'orgie, ait touché ses chevaux de devant et encouragé en sifflant ses timonniers, sans voir B*** avec sa jument châtaine, ou G*** avec son cheval gris, passer près de la voiture, le fouet en main, et se mettant au trot ? Ils marchent ; parfois un *gentleman* placé sur l'impériale, stimule Jem, le cocher, et cherche à le convaincre qu'il est de toute impossibilité que son adversaire aille longtemps ce train-là. Jem secoue la tête de l'air d'un homme qui sait à quoi s'en tenir, étouffe un soupir, et d'un ton de conviction :

« J'ai déjà essayé, dit-il, mais il n'y a pas moyen. »

Notre commis voyageur connaît parfaitement, bien entendu, l'endroit où son compétiteur changera de chevaux. Il lui souhaite le bonjour, le laisse en route, et s'éloigne. Arrivé à l'auberge, il saute à bas, flatte le cou de la vieille jument, et commande pour elle une pinte de gruau d'avoine, une pinte d'ale et deux pintes d'eau chaude, en enjoignant de mêler le tout *secundum artem* : c'est de l'argent ainsi dépensé qui fait aller la jument

Attendons l'arrivée de la voiture; la voilà, les chevaux haletant. Jem descend, donne des ordres et s'approche de notre voyageur.

« Eh bien ! que je sois pendu si elle n'est pas plus alerte que jamais! De quel pas elle allait le long de ce fossé! c'est la meilleure bête qui soit sur terre! »

Puis se tournant vers le voyageur de l'impériale :

« Voyez-moi ce poitrail, voyez-moi cette encolure! Quelle bonne jument poulinière! Un poulain d'elle vaudrait son pesant d'or! »

Le rusé cocher sait que, pour le consoler de sa défaite, son vainqueur lui a fait préparer un verre de punch au lait, et il faut bien l'en récompenser en accordant quelques éloges à la jument.

Si quelque voyageur bourru, qui regarde et écoute, contredit ce pompeux panégyrique, B*** ne souffre pas moins d'entendre dénigrer sa jument que s'il était lui-même l'objet d'outrageantes réflexions. Il offre de parier une livre sterling qu'en parcourant dix milles, il gagnera un mille sur la voiture. Jem ne dit rien, car il est sûr que ceux qui parieront pour lui n'auront pas l'avantage. La conversation est interrompue par l'arrivée de l'aubergiste, avec deux verres de punch au lait pour le cocher et le conducteur, et un verre de xérès pour le commis voyageur. Les verres se vident, le cri de : en route! se fait entendre, et l'on part aux sons du cor du conducteur. Notre commis, satisfait de ses récentes prouesses, et charmé des louanges données par le cocher à la jument, pense que ce serait dommage de la fatiguer, et se détermine à se rendre tranquillement à la ville voisine, à raison de sept milles à l'heure. Faisons la course avec lui, et voyons-le débarquer.

Nous sommes à Oxford. Un cabriolet monte la rue Haute d'un pas qui fait honneur à la vivacité de la susdite jument. Sa tête et sa queue sont relevées, et cette dernière, se repliant à l'extrémité, passe presque par-dessus le tablier de la voiture. Le vétéran qui la conduit s'enorgueillit de faire la route depuis vingt-cinq ans. Le cabriolet est irréprochable, noir avec une teinte bleue éclatante, suspendu sur des ressorts de tilbury. Le harnais est à l'avenant. Le commis voyageur a la bouche garnie d'un cigare, et, de temps à autre, il laisse tomber son fouet sur la jument, sans qu'on puisse décider si c'est pour la stimuler ou pour la caresser.

Un groupe de marchands peu entendus voit passer le voyageur.

« Quel est cet homme? demande l'un d'eux.

— C'est quelque gros colporteur, » réplique-t-on.

Celui qui parle ainsi donne une preuve de son ignorance. Quel est l'homme qui peut le méconnaître après l'avoir vu une seule fois! Ne pas le connaître, c'est avouer qu'on est soi-même inconnu — du moins, dans le monde commercial.

La tournure, le *tout-ensemble* [1] de l'équipage décèle, sans possibilité de méprise, le commis voyageur de premier ordre; mais examinons l'homme lui-même, et traçons-en le portrait. Observons d'abord son chapeau, dont la forme, malgré certaines modifications, rappelle exactement celle de la coiffure des quakers. Ses favoris épais

[1] En français dans l'original. (*N. du T.*)

et abondants sont en partie cachés par un superbe châle de cachemire, qui couvre le bas de sa figure, et ne laisse passer que le bout de son cigare à demi fumé; son habit est d'un beau bleu Taglioni et orné d'un petit collet de velours. Son carrick, ayant plusieurs collets superposés, est jeté négligemment sur le dos du cabriolet découvert, et l'on aperçoit par-dessus un macintosh. Son habit de ville est du bleu le plus vif, avec des boutons dorés. Son gilet est de la dernière coupe commercialement adoptée, en soie cramoisie, bordé de noir. De larges pattes à l'ancienne mode recouvrent les poches, et, au côté gauche, un petit gousset, obliquement placé, est destiné à recevoir une jolie petite montre d'or. Disons, en passant, que ce n'est point là le gilet que porte le commis voyageur dans l'exercice de ses fonctions; en ville, il met ordinairement un gilet de satin bleu clair. Le tailleur de notre héros a probablement été chargé de ne pas dissimuler, par défaut de précision dans la mesure, les contours d'une jambe musculeuse et bien formée, dont la beauté justifie le légitime orgueil de celui qui la possède. Des bottes de cuir d'Espagne dessinent non moins heureusement les pieds du *gentleman* de commerce.

Tel est, sans flatterie, notre ami de la grande route, le commis voyageur.

Ainsi accoutré, ainsi accompagné, supposons notre voyageur arrivé au bout de la rue Haute. La jument connaît aussi bien que lui le coin où elle doit s'arrêter. Elle descend un moment et entre dans la cour de l'hôtel de la Croix. Ding, ding, ding, la cloche retentit aussitôt. Mistress H***, la maîtresse d'hôtel, est toujours sur le qui-vive. Boots survient, Boots le railleur; — mais n'exagérons point dans cette monographie véridique — l'un des meilleurs garçons d'écurie du monde industriel se présente, peut-être avec la même culotte blanche et les mêmes bottes longues qui ont excité l'admiration involontaire de bien des gens de goût. Boots prend la jument par la bride, lui frotte le nez avec affection, et l'appelle sa pauvre vieille Bessy. Il applique à tous les chevaux, jeunes ou vieux, les mêmes expressions de tendresse, tant il est impartial dans sa passion pour eux. Sitôt que le cabriolet s'arrête, les rênes flottent sur le cou de la jument; elles sont à l'instant ramassées par Boots, et notre voyageur dit au garçon de laver les jambes de l'animal avec du savon et de l'eau chaude.

« Dites-moi, ajoute-t-il, ayez soin de m'avertir quand vous le ferez manger. »

Pour un valet d'écurie paresseux cette recommandation est indispensable, mais elle n'est pas nécessaire à l'hôtel de la Croix.

Mistress H*** est polie avec tout le monde; mais elle redouble d'urbanité pour un vieil ami.

« J'espère que vous vous êtes toujours bien porté, depuis la dernière fois que j'ai eu le plaisir de vous voir? »

Le commis entre dans la salle des voyageurs de commerce, son fouet à la main, et quel fouet! un des meilleurs de la fabrique de Gills, un fouet monté en argent, portant sur son manche le nom de son propriétaire. Mais ce n'est pas le commis voyageur qui suspend son fouet à la muraille. Boots arrive à temps pour le prévenir, car il est remarquablement jaloux de sa prérogative. Le commis saisit la sonnette, et Caroline répond à l'appel.

« Bonjour, Caroline, envoyez-moi la fille de chambre.

— Oui, monsieur. »

Caroline sort comme elle est entrée, sans bruit et d'un pas léger. En allant à sa chambre, le commis prend quelquefois le menton de cette appétissante demoiselle, ou lui frappe sur la joue, ou la pince doucement. Il lui arrive même, toujours en tout bien tout honneur, de mettre ses lèvres en contact momentané avec celles de la jeune fille.

Après avoir accompli ses ablutions, le commis descend au comptoir, et demande ses lettres. On les lui remet, et il est bientôt absorbé par la lecture des rapports et des avis de la maison qu'il représente. Pendant qu'il se livre à cette occupation, plusieurs de ses confrères se rassemblent dans la salle, car il est bientôt une heure et demie, et une heure et demie est l'heure du dîner commercial.

La salle des voyageurs présente un aspect très-animé; c'est une bourse de campagne, c'est l'opposé de *rus in urbe*, c'est une scène de ville hors de Londres. On y voit des droguistes, des épiciers, des marchands de draps, de sel, de houblon, d'articles de Birmingham, et les représentants d'une douzaine d'autres commerces. Les quelques minutes de causeries, durant lesquelles ceux qui composent la réunion pèsent leur valeur respective, sont souvent, de l'avis général, la partie la plus agréable du jour entier; ils échangent leurs observations, se plaignent ou se félicitent tour à tour.

Le droguiste déclare que la colle de poisson se vend mal, que le quinquina est à la baisse, et que d'autres drogues ne sont que des drogues.

Le marchand de houblon dit que la nielle, n'ayant pas détruit la dernière récolte, a détruit toutes ses espérances.

L'homme de Birmingham annonce que les commandes pour l'étranger sont si considérables, qu'on a été obligé de prendre cinq cents nouveaux ouvriers, et qu'encore les manufactures ne peuvent pas marcher assez vite.

L'épicier parle de la hausse ou de la baisse des denrées qu'il débite.

Le marchand de draps, qui vient d'apporter un échantillon d'étoffes de printemps, assure qu'il n'a pas obtenu une commande depuis deux jours, et demande avec emphase qui diable pourrait vendre des articles de fantaisie, des étoffes rayées et des mousselines imprimées, par un temps pareil, lorsque règne le vent du nord-est, et que la neige couvre la terre. Puis ses regards s'arrêtent sur un jeune homme placé auprès de lui, un jeune voyageur inexpérimenté, qui fait sa première tournée, et prête une oreille attentive au bavardage commercial. En apercevant le novice, ses yeux étincellent; il se sent consolé de ses propres infortunes, et animé d'une velléité de plaisanteries.

« Monsieur, dit-il, une de mes vieilles pratiques fut hier saisie d'un violent accès de fièvre, uniquement parce que je lui proposais de lui montrer mes échantillons. »

Longtemps avant qu'il ait fini de rire de cette hyperbole, quelqu'un, plus impatient que le reste de ses collègues, demande si le dîner est prêt. Le couvert est mis; une revue générale a lieu, B***, en habit bleu, dîne plus tard, mais les autres prennent leur place. Le voyageur qui est arrivé le premier occupe le fauteuil en qualité

de président, et le dernier venu se place à l'extrémité opposée, à titre de vice-président.

Quand les voyageurs de commerce s'accordent pour dîner, leur unanimité est merveilleuse. L'activité avec laquelle chacun contribue à démolir un repas abondant, tend à donner de nouvelles preuves d'une vérité, établie du reste d'une manière incontestable : c'est qu'un bon appétit est au nombre des bonnes choses, et peut-être la seule bonne chose dont nous désirons nous débarrasser aussitôt que nous la possédons. Le dîner même, qui s'ouvre par la soupe et se ferme par le poisson, est à peine commencé, lorsque la voix du président se fait entendre :

« Caroline, apportez deux bouteilles de xérès. »

Immédiatement on s'appelle, on s'invite, on fait assaut de politesse, on se lâche des bordées de compliments d'un bout de la table à l'autre. Des gens qui ne se connaissent nullement se font des signes réitérés.

« Enchanté de boire avec vous, monsieur.

— Et moi aussi, monsieur.

— Monsieur le président, un verre de xérès.

— Je vous remercie, monsieur le vice-président. Avec beaucoup de plaisir. »

Le dîner continue, et la conversation devient générale. On parle un peu de tout : de politique, de commerce, de chevaux, des dernières courses ou des courses prochaines, de la Société des voyageurs de commerce, dont le président, M. Chapman Marshall, sera lord-maire l'année prochaine.

« Quelle fête ce sera pour nous! » s'écrie le commis voyageur en herbe, qui sort pour la première fois de Londres.

Pendant ce temps, notre connaissance en habit bleu prend un air qui n'est pas exempt de dignité. De temps en temps il lance avec sang-froid une observation judicieuse, passe la main dans les boucles épaisses de ses cheveux noirs, caresse ses favoris, arrange son col, détire le gilet que nous avons minutieusement décrit, regarde ses bottes de cuir d'Espagne ci-dessus mentionnées, et prenant son chapeau et un paquet d'échantillons enveloppé d'un papier brun, il sort pour placer ses marchandises, et, s'il faut le dire, *enfoncer* la pratique.

Trois heures approchent : le même voyageur qui a été le premier à témoigner son inquiétude au sujet de l'apparition du dîner est maintenant le premier à témoigner non moins d'inquiétude à l'égard de la carte à payer. Ce n'est pas qu'il aime moins que ses compagnons un verre de vin d'extra, ce n'est pas qu'il soit plus vif et plus impatient, mais c'est uniquement parce qu'il a des affaires, et qu'il faut qu'il sorte. La carte est demandée, apportée, une première fois, et on est sur le point de répartir la somme entre tous les assistants. Mais le jeune apprenti commerçant, qui accomplit ainsi son noviciat si agréablement, se lève avec beaucoup plus de hardiesse qu'il n'en avait au moment du dîner, et demande la permission de proposer un amendement.

« Monsieur le président, n'aurions-nous pas bien fait de demander une bouteille et la carte? »

La motion originale est considérée comme non avenue, et l'amendement emporté par acclamation.

« Allons, monsieur, insinue le président, puisque vous avez eu gain de cause, vous nous ferez peut-être le plaisir de nous dire quelque chose en vidant ce dernier verre?

— Oh! certainement, monsieur le président, très-volontiers. Je porte donc un toast à la prospérité de la ville et du commerce d'Oxford; et puissions-nous tous avoir des commandes! »

La bouteille d'extra est terminée lorsque l'horloge sonne trois heures. La carte du dîner, telle qu'elle a été amendée, est déposée sur la table, et chacun des membres de la société est appelé à payer son écot. Le mode de répartition est celui-ci : le vice-président divise le total en autant de sommes qu'il y a de dîneurs et de débiteurs, et présente la carte au président qui l'approuve, et l'envoie au comptoir. La part de chacun est inscrite à son compte personnel; jamais l'aubergiste ne l'oublie : l'expérience de la société des commis voyageurs n'a pas connaissance d'un pareil phénomène

Tous s'éloignent par diverses routes, avec diverses chances de succès, marchant à la poursuite d'un seul objet — des commandes.

Notre connaissance du matin rentre dîner à cinq heures. Il s'assied, il se met à son aise dans l'auberge, et mange seul ou avec un convive aimable qui survient. Il jouit en paix de sa pinte ou de sa demi-bouteille, quand il a des raisons d'être satisfait à la fois de la qualité du vin et du produit de ses travaux.

L'histoire du reste de sa journée est facile à raconter. Neuf heures sont pour lui le commencement d'une nouvelle ère, et la pipe lui prodigue ses délices et ses consolations. Au milieu d'un nuage de vapeurs flottantes, on cause, on se lie, on raisonne, on chante, on plaisante, on rit de bon cœur. Parfois le charme délicieux et profond d'une paisible partie succède à tous ces plaisirs, suivis du *sine quâ non*, une bonne nuit.

Ceux qui ont achevé leurs commissions et obtenu les commandes désirées se soumettent prudemment à la cérémonie de payer leurs notes, et prennent congé aux premiers feux du jour,

Et pour eux s'ouvrira demain
Une nouvelle hôtellerie;
Ils rencontreront en chemin
Un nouveau garçon d'écurie.

C'est une vie agréable que d'avoir presque toutes les heures un nouveau domicile!

Un Chevalier errant.





LE COCKNEY



LE COCKNEY [1].



Mon sort aurait pu être celui d'un esclave, d'un sauvage ou d'un paysan, s'écrie Gibbon dans un élan de reconnaissance, et je ne puis songer sans une satisfaction intime à la bonté de la nature, qui m'a fait naître dans un pays libre et civilisé, dans un siècle de science et de philosophie, dans une famille d'un rang honorable et convenablement dotée des faveurs de la fortune.

Le *cockney* a dans son cœur une gratitude analogue à celle de l'auteur de la Grandeur et Décadence de l'empire romain, quoiqu'il soit bien possible que le cockney ne l'exprime jamais, que même il en ignore presque absolument l'existence. C'est toutefois la cause inconnue de son amour-propre, la source cachée de son orgueil, la raison de sa compassion pour les imperfections originelles de ses frères rustiques. Il aurait pu naître à l'extrémité de l'Angleterre; il aurait pu parler le patois de Cornouailles; il aurait pu être condamné à ne jamais voir l'église de Saint-Paul, ou les figures de cire de l'abbaye de Westminster. Alors, selon la phrase de l'historien classique, c'eût été un esclave, un sauvage, ou un paysan. Heureusement il n'est rien de tel, — c'est un cockney, et par conséquent un personnage qui, pour son propre plaisir, si ce n'est pour celui des autres, est en relation avec toute la science et toute la philosophie de Londres, et la vertu d'un aussi grand avantage justifie suffisamment ses malicieuses plaisanteries sur le lard, les blouses et les souliers ferrés.

[1] Le *cockney* de Londres est l'équivalent du badaud de Paris.
(*N. du T.*)

Nous croyons qu'en dépit des nombreuses recherches des antiquaires l'origine du mot cockney n'a jamais été expliquée d'une manière satisfaisante. Devons-nous en éprouver du regret? non; il faut plutôt nous réjouir qu'un objet avec lequel nous avons été familiarisés jusqu'au mépris, soit d'une antiquité mystérieuse et reculée. Comme les quarante siècles apostrophés par Bonaparte, le cockney, du haut des temps, regarde passer la génération actuelle.

Mais d'où vient cockney? *unde derivatur?* les archéologues ont fait mille rêves à ce sujet; mais ils ont écrit leurs pages sur le sable. Nous n'avons rien de certain, rien qui puisse étancher la soif de la curiosité avide, pas une goutte de vérité.

Ce préambule nous permet de parler des fables imaginées par les hommes ingénieux qui, nous le pensons, ont vainement essayé de dissiper les ténèbres dont le cockney s'enveloppe, et de l'exposer au grand jour.

Un historien rapporte qu'un aimable habitant de Londres, s'étant imprudemment aventuré jusqu'à trois milles de Bow Church, fut tout à coup surpris d'entendre le chant d'un coq. Au milieu de la vie artificielle dans laquelle il avait passé ses jeunes années, il n'avait jamais entendu le clairon de l'oiseau réveille-matin; il ne l'avait vu que fumant dans un plat, ou exposé dans le marché à l'examen critique des ménagères. Notre Londonien, sitôt qu'il fut un peu remis de sa stupeur, s'écria : *the cock neighs!* (le coq hennit!) l'antiquaire conclut de là, avec une hardiesse de conception peu commune chez les hommes de sa classe, que le mot cockney est une expression de reproche, une tache, un outrage, une flétrissure, un sobriquet destiné à mettre en relief l'ignorance crasse des susceptibles et astucieux citoyens de Londres. Nous n'aurions pas mentionné cette conjecture d'antiquaire, que nous considérons comme un conte bon seulement pour les nourrices, si des bagatelles aussi peu fondées n'étaient offertes chaque jour en appât à la crédulité humaine par les commentateurs et fabricants de glossaires.

Chaucer, dans ses *Contes de Canterbury,* fait dire à John, joyeux clerc : « Je passerai pour un fou ou pour un cockney. »

Voilà le mot *cockney* employé comme l'un des plus injurieux reproches qu'on puisse faire à un homme de sens. Là-dessus M. Tyrrwhit a exprimé l'opinion que c'est un terme de mépris originairement emprunté à la cuisine. En basse latinité *cook* (cuisinier) se rend par *coquinatur*, d'où, selon M. Tyrrwhit, on a facilement tiré cockney. Le critique appuie son assertion par une citation de Hugues Bigot :

Si j'étais dans mon château de Bungay,
Sur la rivière de Wavenay,
Je ne craindrais pas le roi de *Cokney*.

Ici la ville de Londres est appelée *Cokney*, par allusion à un pays imaginaire d'oisiveté et de délices, anciennement connu sous le nom de *cockaigne* ou *cocagne*, que Hickes fait dériver de *coquina*, cuisine, patrie des beefsteaks et des friandises. Cette étymologie eût été très-satisfaisante pour Rabelais lui-même. Hickes a publié

un poëme intitulé, *le Pays de Cocagne,* probablement, pense M. Tyrrwhit, traduit du français, car la même tradition a cours en France. Boileau dit :

Paris est pour le riche un pays de *cocagne.*

Il y a encore une fête napolitaine appelée *la cocagna*; et dans un poëme héroïque en dialecte sicilien, intitulé *la Cuciagna conquistata* (1674), la très-noble cité de Cuciagna est représentée comme assise sur une montagne de fromage râpé, et couronnée d'un énorme chaudron de macaroni.

Quoi qu'il en soit, le cockney, dans la dernière moitié du dernier siècle, a perdu de son importance aux yeux de ses frères provinciaux. Quand Londres était pour York une cité presque aussi mystérieuse que Timbuctoo, le cockney, dans son caractère individuel, était investi d'attributs beaucoup plus éminents et plus curieux que ceux qu'on lui accorde aujourd'hui. Quand on ne l'approchait dans sa forteresse métropolitaine qu'après un fatigant voyage d'une semaine dans le wagon le plus rapide, quand les habitants éloignés de deux cents milles de Londres fermaient leurs boutiques et faisaient leur testament avant de ceindre leurs reins pour aller voir l'animal vivant dans Fleet-street ou Bishopsgate, le cockney, considéré à travers tant de dangers, était une créature assez intéressante, assez merveilleuse; son costume, son air, son apparence de sagesse extraordinaire, tout le montrait aux Béotiens du Lancashire ou du comté de Dorset comme un personnage d'une importance considérable.

On a organisé de nos jours et les voitures publiques et les chemins de fer; et Timbuctoo (c'est-à-dire Cockaigne) n'est plus une cité mystérieuse, mais le rendez-vous commun des herbagers, fabricants de boutons et laitières de Devonshire, et des charbonniers de Newcastle. Le pavé de Bond-street, presque exclusivement réservé aux souliers du cockney, est maintenant scarifié par les gros clous de tous les comtés.

Outre les titres plus favorables du cockney à la curiosité et aux hommages du Corydon campagnard, il possédait des qualités moins estimables, d'après les légendes racontées dans les fermes au coin du feu; les dangers qu'il y avait à le fréquenter lui donnaient un nouvel attrait. Toutes les têtes grises, qui, dans leur jeunesse, avaient fait un pèlerinage à Londres, contaient d'effroyables histoires sur la scélératesse des voleurs de bagues, sur les facultés miraculeuses des filous de Cockaigne. Or, Lubin du Shropshire, en descendant à Cheapside, voyait s'ouvrir pour lui une nouvelle source d'émotions, en regardant les habits galonnés des beaux messieurs qui l'environnaient; c'étaient peut-être des voleurs et des filous dans leur costume de travail, ou bien ce n'étaient que des *gentlemen*?

Et quand le cockney quittait Londres, — oui, quand il daignait visiter les parents de sa mère dans les déserts de Leicestershire! « mon cousin de Londres, » n'était-il pas une parcelle, un fragment de la grande et mystérieuse cité? ne le montrait-on pas comme un échantillon des mieux choisis et des plus authentiques de la vaste Babylone? De même qu'un personnage de comédie montrait une seule brique comme l'échantillon d'une maison, de même Whittington Simmons, de Lad Lane, était pré-

senté comme un précieux morceau de la merveilleuse ville de Londres. Et quelles plaisanteries de Cockaigne débitait le susdit Whittington Simmons, au coin du feu champêtre! il en recueillait dès lors la gloire, et s'assurait des souvenirs d'au moins vingt années. Comme le fermier riait! avec quelles délices, avec quel triomphe Whittington, avec une gaudriole de la maison de jeu, avec la dernière phrase à effet imaginée dans l'enceinte de la cité, réduisait au silence l'indomptable collecteur!

Pourquoi s'arrêter sur les splendeurs d'un âge qui n'est plus? pourquoi augmenter la mortification présente en rappelant les joies du passé? qu'est-ce aujourd'hui que le cockney aux yeux du Corydon? qu'est-ce que Londres pour York? C'est la distance qui prête des charmes à une perspective, et il n'y a pas de distance là où est établi un chemin de fer. Le cockney n'est plus sur son pavé natal un objet d'admiration, de stupeur, mais il est coudoyé sans cérémonie par Mélibée Muggs le villageois.

Quant à la réputation de fourberie du cockney parmi les paysans, qu'il triomphe rarement de l'adresse des meneurs de bœufs de Smithfield! qu'il lui arrive rarement, en ces jours prosaïques, de dérober un anneau!

Enfin, si nous envisageons la valeur de ses visites à la campagne, qu'est-ce à présent que le cockney dans le Staffordshire? — ce n'est qu'un Anglais de plus, pouvons-nous dire, par imitation de la phrase de Louis XVIII. Il traverse la rue d'une petite ville, et n'est pas plus l'objet de la curiosité que la pompe de la grande place. Il visite les foyers du fermier; est-ce là cet esprit invincible? ses paroles, ses railleries font-elles l'étonnement des uns, la terreur des autres, l'admiration de tous? hélas! il est très-probable qu'il n'attire pas plus l'attention que les morceaux de lard qui pendent autour de lui, ou, comme le lard, il n'occupe sa place que pour être le plus enfumé, tant le paysan a gagné de terrain sur le cockney. Les inventeurs des chemins de fer ont à répondre de bien des malheurs.

Cependant, quoique la révolution des choses ait diminué l'importance du cockney aux yeux de toute la province, lui-même reste, dans sa propre conviction, le même individu habile, entendu, judicieux, sémillant et spirituel. Il connaît la vie dans toutes ses variétés. Il est né et a été élevé dans Bishopsgate within [1]; et c'est par cette irréfutable raison qu'il n'est pas homme à se laisser duper. Il est partie intégrante de la plus grande cité de la terre, du cœur même de l'empire. La maison du lord-maire, le monument et Guidhall sont pour lui plus anciens que les pyramides. Le vrai cockney considère Gog et Magog [2] comme ses aïeux. Il est le bois de leur bois; la politique lui est familière; il peut discuter les questions d'état aussi aisément que jouer aux épingles, et déplacer un ministre avec autant de célérité que, dans les jours de son adolescence, il en mettait à enlever des volets. La cour, avec toutes ses

[1] *Porte de l'évêque en dedans*, rue de la Cité. Il y a hors des anciennes limites de la ville une autre rue appelée *Bishopsgate whithout* (Porte de l'évêque en dehors).

(*N. du T.*)

[2] Génies tutélaires de Londres, suivant une vieille tradition.

(*N. du T.*)

merveilles, n'est par pour lui une terre inconnue, car il a vu Sa Majesté se rendre au Parlement, traînée par ses coursiers de couleur de crème; et une feis par année, et plus souvent, il salue la reine qui sort du palais pour faire une premenade à cheval. Il n'y a pas de grande cérémenie dent il ne soit informé, pas de déesse attachée à la personne royale à laquelle, avec une familiarité toujeurs croissante, il n'ait ôté son castor.

Dans ses heures d'occupation, le cockney est digne d'être étudié par tout cheval de charrette deué d'un peu de réflexion. C'est le génie du travail, l'esclave velontaire de ces maîtres plus cruels que les dominateurs de la terre d'Égypte, les *Liv. Shill. den.* Veyez-le travailler pour obtenir son pain quetidien, et l'homme, le roi des animaux, veus paraît une créature fermée dans l'unique but de gagner des shillings, et rien de plus. Son âme semble absorbée dans la contemplation de la monnaie nationale; son esprit n'a pas d'autre herizen que celui d'une boutique, et chacune de ses pensées, comme chacun des emnibus, se précipite vers la Banque.

Mais le cockney a ses heures de fêtes, ses journées de plaisir; et peut-être ses dispositions particulières pour la plaisanterie ne s'exercent jamais d'une manière plus caractéristique que dans une mascarade : là le cockney se montre dans toute sa splendeur. Ses esprits animaux sont en si grande abondance, qu'ils l'excitent immédiatement à enfoncer des chapeaux, distribuer des heriens, et sauter à saut de menton par-dessus la tête de ses cempagnons de plaisir. Si le cockney est quelquefois lourd à la repartie, si un sarcasme lui fait secouer l'oreille et prendre un air chagrin, il sait en revanche riposter à un coup de poing, et se venger d'un œil poché.

Tels sont cependant les divertissements de sa plus jeune et de sa plus jeyeuse saison. Le cockney d'un âge mûr a des plaisirs plus sévères, des heures de calme et de méditatien, où son âme eublie les affaires de la semaine, étend les ailes et prend l'essor, débarrassée du fardeau de la boutique. Le dimanche arrive; et sous le berceau de la taverne, dans les jardins où l'on vient prendre le thé, un œil fixé sur sa pipe et l'autre sur une touffe de soucis, le cockney s'assied, fume et refume, boit une quantité immodérée d'eau-de-vie anglaise, et songe avec satisfaction à ses propres vertus, s'assignant sans façon le premier rang pour la véritable piété, la stricte ebservation du sabbat, au-dessus de toutes les autres nations pécheresses de cette terre de péché. Peut-être sa langue et ses pieds sont-ils légèrement embarrassés lersqu'il rentre chez lui; peut-être n'adressera-t-il pas la parole à sa femme avec cette veix séduisante et douce qui captiva son cœur virginal. Il arrive aussi que, parvenu à sa chambre à coucher, la maîtresse du logis et la domestique ent quelque peine à lui ôter ses bottes; que d'ailleurs il refuse impérieusement de se soumettre à cette cérémenie, et persiste à se coucher tout betté. Mais qu'est-ce que cela? n'a-t-il point passé son septième jour sans siffler, sans chanter? A-t-il conçu un seul instant le coupable désir d'aveir un vielon? A-t-il, comme un païen, songé à la danse? Non; il s'est diverti comme un chrétien et comme un Anglais; dix pipes de tabac, et huit verres d'eau-de-vie neire et d'eau ne sont qu'une légère partie de ses nobles récréatiens.

Nous avons vu le cockney sur son terrain, mais on peut l'examiner encore plus avantageusement, non-seulement hors de Londres, mais hors d'Angleterre. Quel homme délicieux est en France le pur cockney! Qu'il est ravissant à La Haye! Quelle félicité de rencontrer sur les bords du Rhin un véritable enfant de Londres! Ses meilleures qualités, comme celles du madère, se perfectionnent singulièrement par un voyage en mer. Sa propre importance s'accroît en raison de la distance qui le sépare de Bow-Church, et il débarque à Calais ou à Boulogne avec une dose accablante de sentiment national. Il parcourt deux ou trois rues, et entre dans une boutique tenue par un Anglais pour y acheter les marchandises qu'il veut rapporter de l'étranger. L'hôtel où il descend, il aime à le répéter, est tenu par un anglais; on y dîne à l'anglaise; le garçon est Anglais; la femme de chambre est Anglaise; le valet d'écurie est Anglais; et le barbier qui vient le raser, s'il n'est pas Anglais, a du moins le mérite d'avoir vécu cinq ans à Saint-Mary-Axe, et est presque Anglais. Bien plus, le cockney cède à l'envie de faire un peu la contrebande; il achète une magnifique théière française, ornée d'une peinture de chaque côté. Au moment où l'officier de la douane se présente à bord, le cockney, qui cache l'ustensile dans son chapeau, se sent inondé d'une sueur glacée... Eh bien! cette théière qu'il a achetée comme souvenir pour sa belle est presque toujours anglaise; mais l'innocent cockney ne s'en doute pas.

Quoiqu'il soit en France, le cockney se creuse inutilement la tête pour deviner pourquoi il y a des manières françaises, des sentiments français, des préjugés français. Nous avons été jadis témoin d'un curieux exemple de cet étonnement. Un vrai cockney arpentait un salon d'hôtel, où étaient suspendues plusieurs gravures représentant les victoires de Napoléon. Après avoir regardé tous ces tableaux les uns après les autres d'un air d'assez mauvaise humeur, il se retourna, et s'écria avec l'accent de la surprise et de la pitié : « Sur ma parole, il paraît qu'on a ici une assez bonne opinion de ce Bonaparte! »

Suivez le cockney à Paris. Voyez! il est au jardin des Tuileries. Que peut-il faire près de la statue de Diane! Ah! la sentinelle l'appelle, et le cockney, fronçant le sourcil, lance à l'étranger des regards foudroyants. Notre compatriote indigné n'en reçoit pas moins l'ordre de s'éloigner, et s'en va. Que faisait-il à cette statue! Approchons. Oh! le voici : le cockney, pauvre garçon! c'est une aimable faiblesse, et il ne peut s'en défendre, le cockney a écrit au crayon son adresse sur la jambe droite de Diane; on y lit : « John Wiggins, fabricant de muffins, Wild-Street, Drury-Lane, était ici le 20 juillet 1839. » Fait très-important, selon le cockney Wiggins, pensée qu'il est bon de répandre parmi ceux qui visitent le jardin des Tuileries.

Nous avons vu comment le cockney se félicite d'observer le dimanche dans son pays : à l'étranger c'est une autre affaire. « Quand on est à Rome, dit-il spirituellement, on doit faire comme les Romains. » Le cockney ne dédaigne pas de mettre le proverbe en pratique. C'est le soir du dimanche; nous sommes au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Quel est ce *gentleman* qui occupe avec sa société l'une des premières loges de face? Est-il possible? oui, c'est bien cet Anglais qui, à la taverne d'Adam et d'Ève, tous les dimanches d'été, fume vertueusement sa pipe, et par

un noble sentiment de respect pour soi-même, se borne à huit verres de grog. Le voici, heureux comme un canard par une ondée, avec sa femme, ses fils et ses filles. Un autre jour, près d'une des barrières, un cheval doit être attaqué par des chiens; et l'on verra aussi un combat intéressant entre un âne et un ours muselé. Le cockney assiste à cette représentation; il est là, mais seulement pour exprimer avec énergie le dégoût que lui cause la brutalité des Français. Il revient en Angleterre, et après avoir profanement joui de ses dimanches sur le continent, il croit qu'il est de son devoir de signer toute pétition tendant à faire observer rigoureusement le jour du Seigneur en Angleterre. John Bull n'est pas hypocrite; — non vraiment.

Le cockney dans ses voyages, comme un maquereau dans une eau limpide, ne peut faire un mouvement sans étaler au jour de nouvelles beautés. On ne le connaît pas complétement quand il est enraciné sur le sol de Londres. Voyez-le se diriger vers le Rhin; les deux premiers jours, il est tout préoccupé des charmes de son voyage; ne vous étonnez point pourtant si, de Coblentz à Mayence, il reste en bas, dans la cabine, à jouer aux cartes, avec un touriste de ses compatriotes.

« Quel est ce lieu? demandait un cockney, qui, montant tout à coup sur le pont, contemplait l'étonnante forteresse d'Ehrenbreitstein.

— C'est, monsieur, l'une des plus vastes forteresses du monde, Ehrenbreitstein.

— Bon Dieu! elle est vraiment très-grande, énorme! Je... et il se tourna vers son ami : Je voudrais bien savoir combien il y tiendrait de lits? »

Cette réflexion révélait la profession des voyageurs : c'étaient deux cockneys aubergistes, le Lion-Bleu en voyage avec le Sac-de-Clous.

Même sur les rivages britanniques, le cockney est un animal digne d'intérêt; il est plein de sel et d'*humour*, lorsque, échappé du comptoir, soigneusement affublé d'une blouse du continent fabriquée dans le Strand [1], il va en sautillant ramasser des coquillages sur les sables de Ramsgate; ou qu'il s'établit sur la jetée de Margate, ayant sous un bras, l'homme prudent, un sac de crevettes, et tenant d'une main, prêt comme l'amiral Van Tromp à balayer le canal, le meilleur des télescopes.

Au fond, le cockney est un bon enfant, et ce serait certainement un animal beaucoup plus agréable, s'il n'avait la folle prétention de se croire le plus habile, le plus spirituel, et même le plus décent et le plus moral de tous les enfants de la terre.

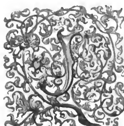
DOUGLAS JERROLD.

[1] Grande rue de Londres.

(N. du T.)



LE DIRECTEUR DE THÉATRE.



J'informe très-respectueusement le public que ce type lui est rarement visible, si ce n'est lorsque la profession d'acteur s'allie avec celle de directeur. Qu'on soit assis aristocratiquement et bien à l'aise dans les loges louées, qu'on occupe une place respectable et également confortable dans les loges publiques, qu'on soit convenablement au parterre et très-commodément aux galeries, où il est permis aux *gentlemen* d'ôter leurs habits, on songe bien peu à la peine, aux soucis, à la misère et aux vicissitudes de celui qui travaille pour le plaisir commun. On peut dire des autres directeurs que leurs fatigues sont toutes dans leurs occupations du jour ; mais le directeur de théâtre a des occupations de nuit aussi bien que de jour, et quand les hommes des autres professions sont assis tranquillement chez eux pour y passer la soirée, commence pour lui une pénible besogne qui requiert toute son activité. Son bien-être domestique est douloureusement troublé, et quand il est une fois lancé dans les tracas d'un théâtre, il ne saurait compter sur une seule heure de distraction. Être la tête d'un spectacle moderne, quel métier ! Quelque pointilleux questionneur demandera si un spectacle moderne a une tête? Nous essaierons de prouver que celle qui dirige une entreprise théâtrale, risque complétement d'être tournée en une seule nuit. Énumérons d'abord les qualités essentielles que doit posséder un directeur de théâtre, et détaillons-les sans exagération.

Son caractère doit être mélangé avec art comme un bol de punch ; mais ce n'est qu'une simple comparaison. Pour qu'il soit à même de poursuivre avantageusement sa carrrière, il lui faut des qualités contradictoires. Il doit être franc, mais souple ; hardi, mais prudent ; libéral, mais économe : avoir de la pénétration. mais pas plus



LE DIRECTEUR DE THEATRE



qu'il n'est nécessaire; qu'il ait ou non envie de dormir, il doit toujours être bien éveillé. Il doit avoir reçu de l'éducation, et être capable de calculer des clous de dix sous, savoir par cœur Shakspere et le tarif des prix courants; il doit être peintre, musicien et auteur accompli, et en même temps assez instruit des menus détails pour dire combien il y a de chandelles de suif à la livre, et combien cette livre durera; son goût doit décider à la fois de la réception des drames, et de celle des événements, du mérite des acteurs et de celui du velours de coton, des réclames à insérer dans les journaux, et du compte du costumier; il doit avoir des notions exactes sur les habits d'hommes et de femmes et sur le blason; somme toute, ce doit être un factotum.

Essayons d'esquisser rapidement ses devoirs : supposons que le directeur lui-même ait tenu un journal.

« Arrivé au théâtre à dix heures; ce n'est pas sage, si l'on songe que j'y étais resté jusqu'à une heure du matin. Regardé l'avis pour la répétition suspendu dans le couloir. Nouveau ballet à dix heures; répétition générale avec les accessoires et les feux d'artifice, M. Pingle répétiteur.

« Le temps est très-humide. Toutes les dames du corps de ballet, y compris les coryphées, réunies avec leurs cheveux en papillotes, ont l'air de spectres enrhumés; on les fait veiller trop tard tous les jours dans la scène de neige de la pantomime. Éternuments et murmures de tous côtés; tout le monde paraît gêné.

« On commence à se grouper aux sons d'un seul violon, et le maître de ballet frappe la terre de sa canne pour frapper la mesure. La plupart des sylphes et des fées répètent en socques et avec des parapluies. Allé à ma chambre voisine du théâtre, et dont la cheminée fume; mais obligé de tenir la porte fermée, parce que je n'aime pas à être vu. La table couverte de lettres et des journaux du matin. Regardé les lettres pour deviner si elles sont ou non désagréables; essayé d'ouvrir la première, celle qui me paraît devoir être la plus inoffensive. Au diable le violon et la canne du maître de ballet, mais il n'y a pas moyen de les éviter. Lu la lettre N° 1 :

« Mon cher monsieur,

« Hier, en rentrant chez moi, j'ai appris, avec une surprise et une mortification que je ne puis vous dissimuler, que vous m'aviez donné le rôle de *lady Anne*. Il faut assurément qu'il y ait quelque méprise; car il a été expressément stipulé dans mon engagement que j'aurais le rôle de *la reine*. Si toute autre actrice que celle qui a obtenu la faveur de jouer ce rôle eût été désignée pour le remplir, je n'aurais pas été aussi grièvement offensée, mais, croyez-moi, je n'accepterai jamais un emploi inférieur avec miss ***, qui, pendant toute sa carrière théâtrale, a fait tous ses efforts pour déjouer mes projets, et compromettre mes succès. Je suis toujours fière et jalouse de la faveur du public, sachant que mon avenir dépend entièrement de sa bienveillance. Je vous autorise à rendre cette lettre publique, si vous le voulez. J'ai

donc renvoyé le rôle de *lady Anne*, et j'attends de votre justice que vous me donniez celui de *la reine*.

« Je suis, mon cher monsieur,

« Votre dévouée,

« ****.

« *P. S.* Le porteur a oublié de déposer chez moi le programme aujourd'hui ; mais je suis habituée à être ainsi traitée dans le monde. »

« Oh ! oh ! elle refuse de jouer *lady Anne*. Très-bien ; je lui donnerai le rôle de la duchesse d'York, ce qui lui rendra ses sens. Voyons la lettre N° II.

« Mon cher,

« J'ai lu, d'après votre demande, la farce de M. Drudye. Elle renferme d'heureuses situations, des détails spirituels, et l'ensemble en est original. Mais je pense que l'auteur a commis une erreur, en s'imaginant un seul instant que je jouerais le rôle que vous m'avez dit m'être destiné. Vous savez parfaitement que, lorsque je parais en public, je dois avoir le premier emploi. Or, il y a dans cette farce plusieurs autres rôles bons et saillants qui me feraient absolument manquer mon effet. Si toutefois M. Drudye veut reprendre sa farce, et réduire à quelques mots les autres personnages, je consentirai à la relire et verrai ce que j'aurai à faire. Il est dans mon engagement de refuser tout ce que je crois ne pas pouvoir contribuer à mon avantage, et vous savez que je suis inflexible sur ce point.

« Votre zélé,

« ***. »

« Lettre N° III (anonyme et contenant un billet) :

« Monsieur,

« Si vous voulez prendre la peine d'aller vous-même, ou d'envoyer quelqu'un sur le jugement duquel vous puissiez compter, mardi prochain, au théâtre de société de M. Pyms, dans Wilson-Street, Gray's-Inn-Lane, je crois que vous serez excessivement satisfait du jeu d'un jeune homme qui, ce soir-là, remplira le rôle de *Barberousse*. Ses amis, sans aucune partialité, regardent ses talents comme supérieurs à ceux de tous les acteurs contemporains, excepté Kean et Macready ; il est plus remarquable que Warde ou Phelps, et parle bien plus haut que feu M. Pope. Un seul obstacle, qui peut d'ailleurs être sans conséquence, l'empêche de devenir un acteur du premier rang, et l'on vous en avertit avec franchise parce que vous pourriez ne pas vous en apercevoir, — il a les pieds tortus. On commence à sept heures et demie. »

« Vous avez raison ; mon ami ; je ne m'en apercevrai pas, certainement. (Ici on

frappe à la porte) : Entrez. Qu'est-ce? — Voulez-vous recevoir M. Fatton? — Qu'est-ce que M. Fatton? — C'est le chef des comparses. — Qu'il entre. — Eh bien, Fatton, de quoi s'agit-il! dépêchez-vous, car je suis occupé. — Monsieur, les enfants du théâtre sont frappés... — C'est ce qui doit arriver, M. Fatton, si vous faites convenablement votre devoir, et si vous êtes muni d'une bonne verge de bouleau. — Oui, monsieur, mais ils sont frappés d'un esprit de rébellion; leurs pères et leurs mères sont venus me menacer de me casser la tête, et vous savez qu'il n'y a pas de ma faute. — Eh bien, quel est le sujet de cette émeute? — Les petites filles qui doivent s'envoler dans le nouveau ballet, ne veulent pas se laisser attacher les fils d'archal si on ne porte leur salaire à dix-huit pences par soirée; leurs mères ne veulent pas exposer la vie de ces enfants pour une moindre somme. Si cela continuait, monsieur, nous serions ce soir dans un grand embarras, dans un embarras pire que celui où l'on s'est trouvé dans un autre théâtre avec les enfants et l'orage. — Que s'est-il passé, Fatton? — Ne le savez-vous pas, monsieur? il y avait soixante petits garçons placés sous une vaste toile peinte, de manière à représenter la mer. Ces petits garçons, convenablement distribués, devaient se lever et se baisser, d'abord lentement, puis avec violence, pour figurer le mouvement des vagues pendant l'orage. Aux trois premières représentations, cet arrangement produisit un effet magique; mais ensuite le régisseur réduisit la taxe sur l'eau, c'est-à-dire qu'il réduisit le salaire de chaque vague à six pences par soirée. Les enfants prirent place sous la mer de toile, et quand le souffleur donna le signal de l'orage, les eaux demeurèrent immobiles. Le sous-directeur en furie en demanda la cause. « Nous ne rumuerons pas un cheveu, s'écria le principal flot, si vous ne nous payez un shelling par soirée, car nous abîmons nos calottes. » — Voilà un flot bien exigeant; promettez donc aux petites filles leurs dix-huit pences, mais dites-leur qu'elles me le paieront, et que je les ferai danser toute la soirée dans les frises du cintre. (Fatton sortit.) »

« Prenons le journal; regardons l'article intitulé le Drame. J'y trouverai quelque chose d'agréable, je m'en flatte. (Il lit.)

Théatre de***. — Si nous consentons à appeler l'attention du public sur la direction, ou plutôt le défaut de direction de ce théâtre, c'est uniquement pour exprimer le profond mépris que nous inspire le système qu'on y suit. M*** se figure-t-il qu'une aussi misérable rapsodie que celle qui a été représentée hier dans cette classique enceinte est susceptible d'attirer un auditoire doué de sens commun? Non: il faut une réforme radicale. Ombres de Foote! esprit de Shéridan! mânes de Garrick! il nous semblait vous entendre déplorer la perte irréparable des éléments de notre drame national. L'intrigue de la nouvelle pièce est si embrouillée et si impénétrable, que nous n'essaierons pas d'en faire l'analyse; somme toute, la pièce, d'une pesanteur intolérable, a été justement condamnée. « Bravo! (Il sonne). Envoyez-moi le commis de la liste des entrées de faveur. Je suis tenté de croire que le critique qui a écrit ce précieux paragraphe n'assistait pas à la représentation. Dites-moi, la carte du journal le*** a-t-elle été présentée hier? — Non, monsieur. — M*** était-il ici? — Vous pouvez voir si sa signature est sur votre livre. — Elle n'y est pas. — Il est

trop bon juge pour payer. — Monsieur, il n'y avait hier au théâtre aucun des rédacteurs de ce journal. — Je m'en doutais; cela suffit. »

« Voici une note fâcheuse; mais j'en trouve une meilleure dans le***. Celle-ci balancera l'autre, et puis, quelle immense différence dans la circulation du journal! elle est double — deux contre un. (Il lit l'article.)

THÉATRE DE*** — La direction de ce théâtre a obtenu encore hier un succès éclatant et mérité; et de fait, nous ne nous souvenons pas d'avoir, à aucune époque, été plus remplis, nous dirons même plus électrisés d'admiration pour des merveilles qui n'ont jamais été surpassées même dans cet établissement dont la splendeur est de notoriété publique. Les accessoires étaient des plus pittoresques, et donnent la plus haute idée du tact, de l'habileté et de l'intelligence de M***, qui, il faut le reconnaître, n'est jamais en faute en de pareilles occasions. Les décorations, dues au pinceau magique du célèbre ***, sont étonnantes d'illusions. Les acteurs ont joué avec chaleur et succès; et, après la chute du rideau, on a longtemps demandé l'auteur, qui, cependant, a eu le bon goût de ne pas paraître. Ce drame est indubitablement appelé à de longues destinées, et doit attirer une nombreuse société. »

« Voici qui me console de la critique. Le public, il est vrai, est un peu pris pour dupe; mais dévoilerais-je le secret? L'auteur de la pièce est aussi l'auteur de l'article; et c'est moi qui l'ai écrit sous sa dictée.

« Qu'est-ce que cela? un billet triangulaire, parfumé. — Oui, monsieur, et il y a un Français qui attend la réponse [1].

Hôtel Sablonière, Lestere-Squar.

« Mademoiselle Augustine Entrechat présent she complement à M***, and has the honneur to inform that elle arrive in Londres las night, to fulfil son engagement. Elle serait much gratified si M*** lui envoyait 2,500 frans by the messinger, comme she has to envoyer to the douane for the boîtes containing her superb costume and garderobes. Mademoiselle Augustine Entrechat give avis to M*** that elle ne peut consent to appeer at the spectacle à moins que she receive 2,500 francs.

« Monsieur, je vous salué,

« AUGUSTINE ENTRECHAT. »

« Que la peste étouffe ces étrangers avides! N'importe, les bons Anglais attendraient; il faut la payer, ou elle ne dansera pas, et elle est annoncée. Où est le livre de caisse? c'est ainsi que l'argent s'en va; il passe aux Français! (*Entre le régisseur.*)

[1] Ce billet ne saurait être traduit sans perdre toute son originalité. Il est d'ailleurs facile à comprendre. (*N. du T.*)

« Qu'y a-t-il à présent? Vous semblez tout bouleversé; sur quelle herbe avez-vous marché? asseyez-vous; quoi qu'il arrive, soyez de sang-froid, mon brave.— Mistress*** ne peut chanter ce soir! — Diable! et qui l'en empêche? — Je l'ignore; voici une note officielle de son mari, et il faut changer le spectacle.

« Mon cher Monsieur,

« Quand mistress*** est rentrée hier, elle a été prise de vapeurs, et s'est trouvée excessivement mal à son aise. Elle me dit qu'il lui sera impossible de jouer ce soir: ainsi je vous avertis à temps pour que vous puissiez donner quelque autre pièce. Si vous exigez un certificat de médecin, notre docteur vous en enverra un.

« Je suis, avec le plus vif regret,

« *** »

A *** esquire, régisseur au théâtre de ***.

« Je vois ce qui en est; elle n'aime pas son rôle dans le nouveau drame, et c'est la seconde représentation, et j'ai dépensé 1000 livres à le monter; et, parce que le ténor a le plus beau rôle, elle met son bonnet de travers. Mais je ne me laisserai pas traiter ainsi. Dès la première répétition elle a fait la grimace. Mes compliments à M.***, et dites-lui que je demande un certificat du médecin. Que faire? Allons doucement, miss *** peut-elle être prête à jouer le rôle? — Non, pas de trois semaines. — Peut-être miss *** pourrait l'essayer? — Mon Dieu, non: elle est éperdument amoureuse, et ne pourrait pas dire deux mots de suite. Elle ne sait pas une ligne; elle oublie presque de venir à la caisse toucher ses appointements, le samedi matin. Il est rare de voir une pareille négligence. — Que diriez-vous, si l'on donnait le rôle à mistress ***, sans musique? — Je dirais qu'autant vaudrait le donner à une futaille. — Il faut prendre un parti. — Je vous vois avec plaisir arriver à cette conclusion. — Oh! voici le certificat du médecin; on vient de l'écrire; toujours la même chanson. (*Il lit.*)

« Je, soussigné, certifie que mistress *** est attaquée d'un grave enrouement et d'une oppression de poitrine...

« Vraiment, je ne m'en étonne pas, un de mes amis a soupé chez elle après la représentation d'hier, elle a mangé, m'a-t-il dit, la moitié d'un canard, une salade, des huîtres marinées et une tranche de gâteau, et a bu une bouteille de porter, sans compter le punch! (*Il lit.*)

« Elle est d'une extrême agitation, et je ne crois pas prudent de lui conseiller de sortir ce soir pour vaquer aux devoirs de sa profession.

« *Signé* J. W. Twaddle.

« Je ne puis changer le spectacle, il y a plus de loges louées qu'à l'ordinaire. Ayez la bonté, mon cher ami, d'aller jusque chez elle, et de voir si elle est réellement malade, ou si ce n'est qu'une feinte. Dites-lui qu'il faut qu'elle vienne ce

soir ; flattez-la, faites-lui la cour, employez tout ; dites-lui qu'elle est trop jolie pour s'aliter. Dites-lui que je suis dans un état voisin de l'aliénation mentale, et que le sort de toute la saison dépend du succès de la nouvelle pièce? Attendez, dites-lui que la reine va venir exprès pour l'entendre chanter, et qu'il faut obéir à un ordre royal. Courez. »

« O bon vieux temps! où M. Harris faisait régulièrement les affaires de sa direction entre dix et deux heures. Il venait sur la scène, les mains dans les poches de sa redingote, et répétait ces paroles méthodiques : Mesdames et messieurs, je m'en vais; quelqu'un a-t-il quelque chose à me dire? Tous ceux qui étaient au fait de ses habitudes n'attendaient pas cet avis pour régler leurs petites affaires. O bon vieux temps! où sa très-gracieuse Majesté George III (qui a laissé pour souvenir qu'il dînait à deux heures) avait l'habitude de recevoir le programme à son premier déjeûner, et, comme il avait toujours protégé l'art dramatique, il avait le tact de deviner, d'après les annonces, qu'un PAR ORDRE serait avantageux à la caisse; et il s'écriait : He! quoi, quoi, la nouvelle comédie n'est pas prête? Ah! qu'est-ce que cela? On a besoin de moi, de moi, de moi; il faut qu'elle soit en état mardi prochain.

« Mais voici le régisseur qui revient. Eh bien! avez-vous réussi à la décider à paraître? — Oui, et non. — Comment avez-vous arrangé cela, mon camarade? — Par hasard. Je suis allé au chevet de son lit et ai employé toutes les instances possibles : elle avait certainement l'air souffrant. — On l'aurait à moins, après avoir avalé un pareil souper. Elle me dit à voix basse que, fût-elle un ange du ciel, il lui serait impossible de chanter ce soir; qu'il était barbare et injuste de l'exiger; que ce serait mettre sa vie en danger; que son docteur venait de la quitter et de le lui dire. Puis elle ajouta beaucoup plus haut, qu'elle ne se dérangerait même pas pour sauver vous et tout le théâtre d'une destruction complète! — Alors, comment l'avez-vous décidée? — Vous allez l'apprendre. A l'endroit où le docteur s'était assis, je vis un petit billet sur le parquet : je le ramassai tranquillement, et, à ma satisfaction infinie, je reconnus qu'il avait été écrit par le mari de la dame au docteur : celui-ci l'avait laissé tomber par hasard. Je pris donc la liberté d'y jeter un coup d'œil, et le voici :

Cher Twaddle,

« Écrivez-moi un certificat qui atteste que ma femme est trop mal portante pour jouer ce soir. Le directeur l'a encore obligée de prendre un de ces rôles secondaires qui lui font un tort réel auprès du public. Je vous assure qu'elle est dans un état de fièvre assez prononcé pour justifier votre certificat, car le mécontentement qu'elle a éprouvé, et la colère où elle s'est mise, feront que sa mine ne démentira pas vos assertions. Voulez-vous un billet pour un des jours de cette semaine? en ce cas, parlez. Mes respects à mistress Twaddle.

« Votre dévoué,

« ***

« *P. S.* L'enrouement et le mal de gorge serviront de prétexte. »

« Bravo, bravo! excellent! — J'eus l'idée de montrer à la dame cette intéressante lettre de son mari, en lui disant que j'allais vous la porter. Elle santa comme un pois rôti, et me fit jurer sur mon honneur que je ne la mettrais pas dans un tel embarras; elle promit de sortir, même au risque de sa précieuse vie, de se traîner jusque dans une voiture, de s'y placer sur des oreillers, et de venir jouer. Mais elle veut qu'il y ait dans les programmes de ce soir une ligne destinée à annoncer aux spectateurs sa grave indisposition; elle passera tous les morceaux de chant, et ne changera pas de costume. Enfin j'ai tout promis, et elle viendra. Accordons-lui l'avis dans les programmes. Envoyez à l'imprimerie. Hé! quel est ce sale billet avec un pain à cacheter encore humide? — C'est monsieur Sathan qui l'a apporté, monsieur. — Monsieur Sathan, quel est-il? — C'est un juif qui tient un magasin de costumes. — Que demande-t-il? — Il dit qu'on lui doit le louage d'un sabre turc.

Doit M. —— *esquire*, directeur du théâtre de ——
A J. Sathan aîné.
Pour emprunt d'un sabre turc pendant 251 soirées. . . . l. 14 . 1 . 0

« Il faut qu'il y ait quelque méprise. 14 livres pour le louage d'un sabre! Dites à M. Sathan d'entrer. Eh bien! M. Sathan. — Voudriez-vous afoir l'opligeance de me donner un pillet ou deux pour ce soir, monsieur? — Vous ne semblez pas disposé à rien perdre faute de demander, monsieur Sathan. Quelle est cette note, s'il vous plaît? — C'est un petit compte pour le louage d'un vrai sabre turc. — Pendant 281 soirées? — C'était en juin dernier, monsieur, presque à la fin de la saison. — Oui, et l'on s'en est servi dans une pièce qui n'a été jouée que trois fois, puis on l'a mis de côté. — Nous étions convenus d'un shilling par soirée pour le louage du sabre. — Oui, pour le nombre de soirées où l'on s'en servirait. — Je n'en safais rien, sur ma parole. — Diriez-vous qu'on ne vous l'a pas renvoyé? — Ce n'était pas mon affaire de le demander; je ne poufais prendre une aussi grande liberté. — Et vous voulez nous le faire payer pour tout le temps où le théâtre a été fermé, et une grande partie de la saison présente, quoiqu'il n'ait jamais été employé? — Qu'en sais-je? vous l'avez gardé tout ce temps; j'aurais pu le louer si souvent pour des pals masqués! — Quatorze livres, un shilling, c'est monstrueux! le sabre est loin de les valoir! — Oh! c'est un sabre très-curieux, un objet superbe! — Mais à combien l'estimez-vous, monsieur Sathan? — A deux livres cinq shillings. — Et pour louer un objet qui vaut deux livres cinq shillings, vous avez la conscience de demander quatorze livres un shilling? — Sans doute, et c'est très-raisonnable. Si je vous l'afais laissé jusqu'à l'année prochaine, voyez quelle somme ç'aurait fait; environ dix-huit livres, et plus. Je crois que j'agis avec vous en *gentleman*. — Bien! mais je contesterai ce prix exorbitant. — Oh! je sais que j'ai raison; contestez si vous voulez; j'ai consulté M. Lévi, mon avocat; il dit qu'il désire que vous opposiez quelque difficulté, et que ce sera pour lui une affaire excellente. — Je ne répondrai pas à une demande aussi frauduleuse. — Si fait, lorsque fous aurez réfléchi. — Bonjour, monsieur Sathan. — Je suis sûr que, lorsque vous aurez examiné... — Voici la porte, monsieur Sathan. — Eh

bien, si vous me donniez des pillets pour ce soir. Voici mistress Sathan et son père, et trois ou quatre de mes garçons qui désirent voir cette bêtise... — Allez-vous-en, monsieur Sathan ! — Eh bien ! je mettrai M. Lévi à fos trousses, voilà toul. Je suis sûr d'avoir agi avec vous comme un *gentleman*. C'est fous qui afez tort ; fous ne foulez pas me donner un pillet, oh bien ! fous en serez fâché. (*Sathan sort.*)

« Maudit Israélite ! n'importe, j'ai un *grand coup* pour terminer la saison d'une manière brillante ! Le nouveau drame, dont j'ai payé l'auteur cent cinquante livres sterling d'avance. Le sujet est peut-être trop radical, les sentiments trop démocratiques ; mais si cette pièce ne produit pas d'effet, je ne veux plus me mêler de juger. Il y a déjà trois décorations de faites, les rôles sont distribués ; le sujet est *Wat Tyler*. Mais mon auteur a donné à ce sujet déjà traité la forme dramatique ; toutes les scènes sont à effet, et tous les actes finissent par un tableau. Cette tragédie dissipera nos alarmes, et leur fera succéder la joie. » — Monsieur, voici un paquet de la chancellerie. — Qu'est-ce que cela signifie ? (*Il ouvre et lit.*)

Saint-James.

« Monsieur,

« Je suis chargé par le lord chambellan de vous apprendre que le drame manuscrit, en cinq actes, qui a été transmis à son administration sous le titre de *Wat Tyler*, contient des préceptes immoraux, et n'est pas conçu de manière à être représenté publiquement. Sa seigneurie refuse donc de vous accorder l'autorisation de le jouer.

« Je suis, monsieur,

« votre obéissant serviteur,

« Au directeur du théâtre de etc., etc., etc., »

« Voilà cent cinquante livres de perdues ! et les nouvelles décorations ! Où est le lit de roses sur lequel on s'imagine que nous reposons ?

— Mais, mon cher ami, est-ce que vous ne songez pas à dîner ? — Eh ! n'est-ce pas assez pour ôter l'appétit. D'ailleurs, c'est demain samedi, et il faut que j'examine et que je signe tous ces papiers. — Quelle est donc cette masse de papiers ? — C'est tout bonnement le compte de la dépense hebdomadaire, qui doit être réglé demain à la caisse ; c'est le salaire de la bande, du chœur, des danseurs, des peintres, des costumiers, des tailleurs, des *watchmen*, des pompiers, des charpentiers, des copistes, des soldats, des surnuméraires, des enfants, des contrôleurs, des allumeurs, de l'imprimeur, des annonces, des chandelles, de l'huile, de la garde, des autorisations (*Wat Tyler* excepté), des charrons, des tourneurs, des couleurs, de la musique, du libraire, du fleuriste, du tapisssier, de la charpente, des cordes, de la toile, des brosses, des auteurs, des impôts, des ouvreuses de loges, des receveurs, de la police, des domestiques, etc., etc., etc., et d'une multitude d'employés inconnus, qu'on ne peut se figurer que lorsqu'on est derrière la toile d'un théâtre ! »

RICHARD BRINSLEY PEAKE.





LA FILLE DU FERMIER



LA FILLE DU FERMIER.



l y a tout un monde de gracieuse beauté qui fleurit sous les ombrages de la campagne. Les fermes sont des lieux dangereux. Pendant que vous ne pensez qu'aux moutons ou au lait caillé, il peut vous arriver d'être soudain traversé par les vives étincelles de deux beaux yeux, d'être bouleversé par un sourire enchanteur auquel vous ne songez qu'après que le mal est fait. Dans les villes, dans les théâtres, dans les nombreuses réunions des belles riches et titrées, vous êtes sur vos gardes, vous savez à quoi vous êtes exposé, vous avez soin de vous cuirasser, et vous passez sain et sauf sous les batteries de ces charmes meurtriers ; mais dans les retraites champêtres, quand vous rêvez aux rossignols, quand vous n'entendez que le mugissement des bœufs, vous êtes vaincu par surprise. Une charmante créature sort de la ferme, traverse une clairière, saute un échalier ; vous regardez, vous tremblez, vous êtes ravi d'étonnement et d'admiration; vous prenez vos tablettes pour écrire un sonnet sur le retour des nymphes et des dryades, lorsque survient John Tompkins.

« Ce n'est que la fille du fermier, dit-il.

— Quoi ! les fermiers ont-ils de pareilles filles aujourd'hui ? — Oui, je vous déclare qu'ils ont de pareilles filles — ces fermes sont des lieux dangereux. »

Qu'un homme doué d'une imagination poétique, ce qui est synonyme de cœur tendre, ne se flatte point de jouir en paix des charmes de la campagne ; qu'il ne se berce point de l'idée de s'asseoir avec le fermier au coin de sa cheminée à l'ancienne mode, de goûter avec lui les paisibles voluptés de la pipe et de la bière brune d'octobre, d'écouter le caquetage de la bonne fermière sur le curé et sa famille, ses sermons et

ses cochons ; de savourer une odorante tasse de thé, ou de déguster avec délices du flan et de la crème fouettée. Tout à coup entre une apparition féerique, une merveilleuse enchanteresse, qui s'incline et sourit avec la plus séduisante et la plus mystérieuse magie, et s'assied en face de vous. C'est la fille du fermier ! aimable créature de dix-huit ans, belle comme le lis, fraîche comme la rosée de mai, rose comme la rose même, gracieuse comme le paon qui se balance sur des perches auprès de la fenêtre, douce comme une touffe de violette et de giroflées, modeste comme l'aube matinale, aimable comme l'est Desdémone aux yeux de votre imagination. Vous voilà perdu ! c'est fait de vous. Je ne donnerais pas une noisette vide, ou une fraise attaquée par les vers, de la tranquillité de votre âme, si cette charmante personne n'a pas autant de compassion que de beauté. Voilà ce que c'est que d'aller à la campagne, loin du sentier des tentations et des vanités, de s'imaginer que les fermes sont uniquement d'agréables séjours à la mode du vieux temps, où l'on jouit du contentement dont jouissaient nos ancêtres.

Oui, plus d'un homme a appris à ses propes dépens ce qu'il y avait de péril à se fourvoyer au milieu des barattes et des ruches. Ses résolutions de célibat et d'indépendance ont été battues comme la crème, et se sont fondues comme du beurre ; il a été piqué au yeux par la reine des abeilles, et a ressenti autant de douleurs et de démangeaisons que si tout l'essaim lui était entré dans le cœur. Alors il s'est mis à aimer passionément cette partie du pays; il s'est logé dans cette jolie chaumière qu'on voit à la sortie du village, avec un portique de chèvre-feuille, et un berceau de saule sous lequel coule le ruisseau. Il a descendu, par un soir d'été, le sentier qui mène au delà de la ferme, en tenant à la main un livre de poésie. Il s'est assis sur la barrière au fond du bois.

« Que l'aspect de cette ferme est charmant ! que les arbres qui l'environnent sont magnifiques ! et quelle jolie petite croisée dans le vieux bâtiment avec ses volets ouverts et ses vitres étincelantes comme du diamant, et sûrement — oui, c'est bien elle, c'est Anna elle-même, et je crois qu'elle regarde de ce côté. »

Puis viennent les douces promenades auprès du moulin, les doux sauts au clair de lune par-dessus la vieille clôture, au fond du jardin, les célestes promenades le long du vieux quinconce. Quels serments ! quelle passion poétique ! quelles espérances, quelles promesses de félicité ! mais le vieux fermier passe sa tête par-dessus la haie.

« Qui est là? dit-il, voici une belle affaire ! »

Anna s'éclipse comme une ombre à travers le jardin, entre dans la maison, monte les escaliers quatre à quatre, et s'enferme et se verrouille dans sa jolie petite chambre, dont les vitres étincellent comme le diamant. Elle s'est laissé tomber dans un fauteuil (siége doux et commode, à bras, et garni de coussins), et le mouchoir blanc de batiste qu'elle tient sur ses yeux est tout trempé de larmes.

Mais où est le capitaine Jenkinson? oh ! le voici ! c'est un amant trop hardi et trop franc pour s'enfuir ou pour dissimuler. Ils sont face à face, au clair de lune, le grand et mince capitaine Jenkinson, et le grand et robuste fermier Field : ce dernier, revêtu de son gilet rayé, est prêt à éclater de colère et d'indignation, et tient en main son gros bâton.

« Quoi ! est-ce vous, capitaine? mon Dieu ! quoi ! vous en contiez à ma fille !

— Oui, ami Field, c'est moi, c'est le capitaine, qui faisait la cour à votre adorable fille, et me voici prêt à l'épouser avec votre consentement, car jamais je n'aurai d'autre femme que votre charmante Anna ! »

Là-dessus ce gros éléphant de fermier lève la tête, et rit au clair de lune. Comme le rire fait trembler les membres de cet Hercule campagnard ! Mais une larme glisse le long de sa joue; il serre la main du jeune homme.

« Qui l'aurait pensé? dit-il. Ah ! ah ! ah ! capitaine, nous sommes tous jeunes et insensés une fois dans notre vie. — Mais allons ! n'en parlons plus. — C'est impossible, capitaine, c'est impossible.

Impossible ! impossible ! pourquoi serait-ce impossible, fermier?

— Mais parce que cela ne se peut, et voilà pourquoi : — un capitaine et la fille du fermier Field — ah ! ah ! ah ! que dirait lady Jenkinson? que dirait cette demi-douzaine de vieux tuteurs? hein ! l'honorable capitaine Jenkinson et la fille du vieux fermier Field ! que diraient-ils? hein ! ils diraient que je suis un rusé compère, un vieux renard, et que je vous ai attrapé. Non, non, je ne les mettrai pas à même de me calomnier ainsi. Ni eux, ni aucun de leur race et de leur génération ne prétendront que le vieux fermier Field a colloqué sa fille à un *gentleman* pour en avoir les maisons et les terres. Non, Anna est une fille avenante, et elle trouvera quand il le faudra un époux de son rang. Lorsqu'elle aura un mari convenable, et que vous aurez épousé lady Fitz-je-ne-sais-pas-qui, venez nous trouver, capitaine, et tuer un faisan ; mettez ici vos chevaux et vos chiens, et nous nous réjouirons à l'aise, et nous rirons ensemble de nos folies de jeunesse. »

Mais ce discours n'obtient aucun succès. Le capitaine jure qu'il tuera tous les vieux tuteurs, et dira à sa mère qu'il veut lui-même se tuer si l'on fait la moindre opposition.

La nuit même, le capitaine attache un billet au bout de sa ligne, avec laquelle il frappe à la petite croisée d'Anna, à cette croisée dont les vitres étincellent comme du diamant. Anna se lève brusquement de son fauteuil, regarde dehors, saisit le papier, joint les mains, jette au capitaine un coup d'œil tendre, mais inconsolable, et soupire un éternel adieu ! puis elle court lire le billet, et voit que le capitaine lui apprend qu'elle peut se rassurer, que tout ira bien, ou qu'il se jettera courageusement dans la fosse du moulin.

Voilà les affaires dans une belle situation ! que d'excursions imprudentes à travers la contrée, par les soirs d'hiver ! que de visites aux vieilles fermes ! Il serait profitable de laisser les deux amants dans l'embarras, cela servirait d'avertissement aux autres, et montrerait les dangers de la campagne sous leur véritable jour. Mais, comme le capitaine est déterminé à se noyer, qu'il y aurait une enquête du *coroner*[1], et que nous pourrions y être appelés fort mal à propos, laissons pour cette fois les choses se passer le mieux du monde. La résistance des tuteurs se ralentit. Lady Jenkinson bondit à plusieurs reprises, mais, comme tous les corps doués d'une pesanteur

[1] Le coroner est un officier de la couronne chargé d'examiner avec douze assistants si un corps trouvé mort a péri naturellement, par assassinat, par suicide, ou par accident. (*N. du T.*)

spécifique assez considérable, elle finit par retomber. L'adorable Anna n'est pas noyée dans les larmes qui inondent son mouchoir, quoiqu'il s'en faille de bien peu; et le *Times* annonce que l'honorable Charles Jenkinson, capitaine des dragons légers, a épousé, le 7 du courant, Anna Louisa, fille unique de Barley Field, esquire, de Sycamore Grange.

Malgré la compassion que nous avons témoignée à ce couple jeune et beau, nous avons suffisamment signalé les dangers assez importants cachés dans les bocages d'Angleterre, bien qu'on n'y trouve point de lions. D'autres sans doute n'y échapperont pas aussi aisément; car, sans plaisanterie, la fille du fermier dans la fleur de sa beauté n'est pas une femme qu'on puisse approcher avec indifférence. Elle peut chanter comme une syrène, et est aussi dangereuse que Circé dans son île enchantée. Il ne faut pas en conclure cependant que toutes les filles de fermiers soient comme Anna Field. Malgré la profusion avec laquelle la Providence a répandu dans nos fermes et dans nos granges la beauté et le bon sens, ces deux qualités sont, comme bien d'autres, inégalement réparties. On trouve parmi les filles de fermier, rang, fortune, éducation, dispositions, goûts, capacités, avec autant de variété que peut le désirer un amant quelconque de la variété. Il y a des fermiers de toutes sortes, depuis le duc jusqu'au cultivateur de cinq acres. Il y a donc, par conséquent, des filles de fermiers de plusieurs degrés. Il y a une classe nombreuse de fermiers *gentlemen*, possesseurs de capitaux considérables, qui prennent à bail deux ou trois mille acres, comme quelques-uns des laboureurs du Northumberland, qui habitent de vastes maisons, ont des voitures et des domestiques en livrée. Il est évident que les filles de pareils personnages ont les habitudes et les mœurs de toutes les autres jeunes *ladies*. Ce n'est ni l'écrivain Cobbett, ni aucun autre contempteur des pensions, qui pourraient déterminer ces demoiselles à quitter la voiture pour la charrette, le piano pour le rouet, le roman à la mode pour le guide de la cuisinière. Elle sont attachées à leur ordre avec autant de fermeté que lord Grey lui-même.

Mais veut-on voir la vive et grosse fille de fermier, la bonne ménagère? elle ne recule pas devant un travail manuel, nettoie un seau, fait un fromage, baratte du beurre frais comme le jour et doré comme le crocus des prairies. Elle rend la maison si propre, que le chat lui-même ne craint pas de se coucher sur le foyer, et que le chardonneret réjoui chante plus gaiement sur le seuil de la porte. Elle sait bâtir une meule de foin, et va au marché comme feu sa grand'mère. Il y a beaucoup de jeunes filles de ce genre, en dépit de tous les grands airs, et des prétentions de la mode moderne. N'en avez-vous pas vu dans le sud et dans le nord? n'en avez-vous pas rencontré à cheval, seules ou en croupe, les jours de marché, dans le Devonshire et la Cornouailles? n'en avez-vous pas fait danser les soirs de Noël, dans le Derbyshire ou le comté de Durham?

Il y a certains spécimens de la nature humaine que ni les usages ni les folies d'aucun siècle n'ont pouvoir de modifier ou de mettre à la mode nouvelle; ils sont nés à l'ancienne mode. Ils ont une vieille tête sur de jeunes épaules, et tenteraient d'inutiles efforts pour la transformer. Il serait plus facile de changer une brouette en chariot, ou un âne en cheval arabe.

Voici par exemple Dolly Cowcabbage[1] : qu'en pouvez-vous faire? Son père cultive quatre-vingts acres, et possède une demi-douzaine de vaches. Il n'a que cette fille, et a fait d'assez fortes économies. Sa mère est morte lorsque Dolly n'avait que quatorze ans, et dès ce jour la petite fille a commencé à servir de domestique à son père; elle a quitté ses jeux sur la pelouse du village, et ses compagnons de plaisir, et a dès lors paru soucieuse. Elle s'est mise à moissonner, à laver, à cuisiner, à traire, à faire des fromages.

Bien des années se sont écoulées pour elle dans de semblables occupations. Ceux qui la connaissent disent que, depuis ce jour, elle n'a pas grandi d'un pouce, mais elle a crû en grosseur. Elle est comme un jeune chêne frappé dans sa jeunesse d'un coup de tonnerre, ou dont quelque paysan brise et tord la branche-mère en allant aux champs; l'arbre reste rabougri, et la tige seule prend de l'accroissement. C'est une petite vieillotte, comme dit le fermier, une femme de labeur, solidement construite, avec une petite figure rose et ronde. On la voit généralement vêtue d'un jupon de tiretaine, d'une robe de chambre courte et rayée, et le sein soigneusement couvert d'un mouchoir d'un vert foncé. Elle nettoie des chaudrons avec un bouchon de paille et du sable mouillé, et les range sur un banc de pierre, à côté de la porte, pour les faire sécher; elle appelle les vaches en soufflant dans un long cor; quand son père et ses ouvriers sont à travailler dans les champs éloignés, elle leur annonce l'instant du dîner en frappant avec un caillou sur le fond d'un chaudron. Elle sort de la bergerie, le pot au lait sur la tête, ou s'assied auprès du foyer, occupée de travaux à l'aiguille, faisant une taie d'oreiller, pour y enfermer les plumes qu'elle a mises de côté.

Telle est Dolly Cowcabbage. Elle a été demandée en mariage. On sait ce que vaut une pareille femme dans un ménage; mais elle se contente de sourire avec calme, et répète toujours :

« Non! je ne me marierai jamais tant que mon père vivra. »

Ceux qui n'aiment pas les raisins trop verts commencent à dire : « Vous croyez qu'elle se mariera! pas du tout. Elle a l'air vieux, tout son extérieur sent la vieille fille, il n'y a qu'à la regarder pour voir qu'elle ne trouvera point d'époux. Elle a au moins trente ans aujourd'hui. »

Mais Dolly sait ce qu'elle sait. Non loin d'elle habite un individu casanier, laborieux, retiré; c'est Tim Whetstone. Il a cinquante acres à lui. Il n'a auprès de lui qu'une vieille femme, sa femme de charge, qui est sourde comme un verrou, et qui possède cent trente guinées, de vieil or, enveloppés dans un vieux bas, et placés dans une ruche poudreuse, derrière le chevet de son lit. Tim le sait, quoique la vieille s'imagine que personne n'en sait rien. Elle n'a point de parents, et lorsqu'elle est assise au coin du feu et tourmentée par ses rhumatismes, elle dit souvent : « Tim, mon garçon, je ne te dérangerai pas longtemps, et toutes les pauvres vieilles nippes que j'ai seront pour toi. »

[1] Nom composé de deux mots, *cow* (vache) et *cabbage* (chou).

Tim est certain de trouver, avant qu'il soit peu, du miel dans la vieille ruche, et, plus d'une fois, on l'a vu, avec la légèreté qui le caractérise, traverser les champs au crépuscule, et se diriger, en ligne très-directe, vers la maison du vieux fermier Cowcabbage. Il prétendait que c'était uniquement pour chercher un agneau qui s'était égaré; mais quand quelqu'un lui demandait si c'était ce même agneau qu'il regardait avec tant d'attention le dimanche à l'église, Tim rougissait involontairement.

« Les fous, disait-il, s'imaginent que tout le monde leur ressemble. »

Si la vieille femme décédait, je ne serais pas très-surpris de voir les deux fermes réunies en une seule, et le lit du vieux Cowcabbage dressé dans la chambre de Tim.

En attendant, Dolly va au marché régulièrement tous les samedis, avec son *maund*[1] de beurre. Elle donne seize onces à la livre, et sa marchandise se vend à merveille. Dolly fabrique aussi de superbes fromages à la crème, et si quelqu'un s'avise de trouver trop élevé le prix qu'elle demande, elle le congédie sans délai, avec autant de grâce et de fermeté qu'elle en a mis à éconduire ses amants.

Si j'étais prophète, je prédirais que Dolly se mariera et aura une demi-douzaine d'enfants aussi vigoureux et aussi travailleurs que Tim Whetstone et qu'elle-même; mais comment le certifier? Elle dit à Tim qu'ils sont très-bien comme ils sont. — Elle peut attendre; et la vérité est qu'il y a déjà dix ans que Tim lui fait la cour.

Miss Nancy Farley est bien différente de Dolly Cowcabbage. C'est la fille d'un fermier de tout autre genre. Il n'a rien en lui de pittoresque ou de gothiquement sentimental. Il est gros, rustique, parle haut, et n'est remarquable par sa propreté ni dans sa maison, ni dans sa ferme, ni dans sa personne : il n'est ni instruit, ni bon administrateur. C'est un de ceux qui vont tant bien que mal, récoltant leurs moissons en dépit des mauvaises herbes; le meunier se plaint de ce que leur froment est mal vanné, le boucher de ce que leurs moutons sont tous morts de maladie, et cependant ils poursuivent leur chemin, paient leur fermage, font des économies, et ayant la conscience aussi rude que les mains et le visage, réussissent parfois mieux que beaucoup de leurs confrères.

Le père de Nancy est à la tête d'un domaine de deux cents acres, mais ses propriétés ont un air de négligence, et Nancy est devenue jolie sans qu'il s'en mêlât. Enfant, elle dansait, folâtrait, et jouait avec les petits garçons du village; elle se balançait sur les portes, et courait sur les ânes. A l'âge de dix ou douze ans, elle montait à poil nu et à califourchon sur un cheval, et le menait à l'abreuvoir ou à la boutique du maréchal ferrant. Elle battait les chiens, allait ramasser les œufs, donnait à manger aux veaux; puis, ses longs cheveux châtains flottant sur ses épaules, elle grimpait sur le mur du jardin, tenant à la main une carotte crue, qu'elle était également prête à dévorer ou à lancer à la tête du premier polisson qui se présenterait.

[1] Panier à double couvercle.
Note de l'auteur.

Telle était à cette époque miss Nancy Farley, et on ne l'appelait alors que Nan et Nance. Nance Farley était le nom de la sauvage et intrépide jeune fille. Mais Nance fut envoyée chez une tante qui demeurait à quelque distance. Nance fut absente cinq ans; on finit par l'oublier, et on ne s'en souvenait que pour l'employer comme point de comparaison, pour dire qu'une jeune fille avait autant de hardiesse que Nan Farley. Mais tout à coup elle reparut, et grande fut la surprise. Était-ce bien là Nance Farley, la petite étourdie sans tournure et sans grâce? Était-ce bien cette brillante et gracieuse jeune Lady en chapeau noir et en amazone bleue? cette créature jeune et belle, au port de reine, aux yeux de diamant? Oui, c'était elle sans doute; c'était maintenant miss Nancy Farley.

La tante de miss Nancy avait résolu de faire de sa nièce ce qu'on appelle vulgairement une femme dans le grand genre. Elle l'avait mise en pension, et quels que fussent les talents de miss Nancy, il était évident que c'était une des plus belles femmes qui eussent jamais mis le pied dans la paroisse.

On reconnaissait à sa démarche élastique, à sa joue fraîche comme la fraîcheur du matin, cette provision de santé et de vigueur qu'elle avait recueillie dans ses jours d'enfance. Elle était d'une taille au-dessus de la moyenne, d'une belle figure, et d'une tournure dont la grâce attirait tous les regards. Ses traits étaient remarquablement beaux, et son visage offrait un mélange de vie, de hardiesse, de franchise et de finesse, qui avait un attrait particulier, et qu'il était dangereux de regarder. Ses yeux étaient d'une demi-douzaine de couleurs différentes, à en croire les rapports d'une demi-douzaine d'individus différents; mais de fait, ils étaient d'une certaine couleur foncée qui n'était ni le noir, ni le brun, ni le gris, ni le châtain; mais une chose incontestable, c'est qu'ils étaient parlants, rieurs et superbes. Par une gracieuse métamorphose, les boucles flottantes de sa chevelure avaient été converties en cheveux bruns des plus magnifiques, qui, nuancés par les reflets de la lumière, avaient un éclat capable d'éblouir la foule de leurs admirateurs.

Miss Nancy avait en elle assez du vieux levain rustique pour la distinguer de la généralité des dames, au maintien si raide et si tranquille. Elle était vive et pétulante. Elle montait une belle jument châtain-clair, et son frère Ben, qui avait grandi, avec l'ambition de faire figure entre tous les jeunes fils de fermiers, lui servait ordinairement de cavalier. Elle chassait, et sautait les barrières et les fossés à la surprise universelle.

« Quelle est donc cette belle fille? » demandait-on, « elle monte à cheval comme un Arabe. »

Miss Nancy dansait, jouait et chantait; la vivacité de son esprit égalait la douceur de ses regards, et tous les cœurs des jeunes fermiers des environs étaient éperdus de surprise et de ravissement.

Miss Nancy n'était pas d'un caractère à se cacher dans l'ombre ou à éviter l'admiration. On la voyait aux courses, à la foire, au bal, et partout elle avait autour d'elle une multitude de danseurs qui étaient prêts à se manger les uns les autres de ressentiment et de jalousie. Le jeune *esquire* jetait les yeux sur elle, et, sans

perdre de temps, commençait une brûlante déclaration; mais Nancy savait qu'elle ne pouvait l'obtenir pour mari, qu'il était trop homme du monde pour cela, et elle évitait de se laisser prendre aux protestations. Cependant elle en faisait parade, par politique, toutes les fois qu'il se présentait sur son passage, et on la voyait à la fenêtre de l'auberge du marché, ou parfois en revenant de l'église, rire et plaisanter avec lui d'une manière qui excitait la rage de ses amants de moindre distinction.

Le jeune et joyeux fermier, le riche meunier, l'agile éleveur de bestiaux, l'homme de loi du chef-lieu de comté étaient disposés à se battre pour elle. Le vieil intendant, presque aussi riche que l'*esquire* lui-même, et assez vieux pour être le père de Nancy, lui offrait en perspective le sort le plus heureux.

« Prends-le, Nancy, ma fille, » disait le fermier Farley, ravi des propositions du vieillard; « prends-le, ta beauté fera ta fortune. Jamais femme de notre famille n'a valu la centième partie de cet argent. »

Mais miss Nancy avait en vue un mari plus jeune et plus beau.

Aujourd'hui miss Nancy n'est plus miss Nancy : elle a épousé le colonel d'un régiment, et est en ce moment la dame la plus brillante et la plus admirée d'un grand cercle militaire et d'une de nos villes de garnison.

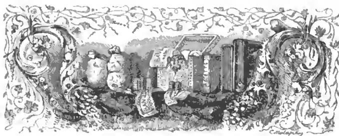
William Howitt.



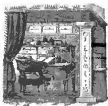




L'EXCISEMAN



L'EXCISEMAN[1].



Il a été finement observé par Colton qu'il y avait un passage de l'Écriture-Sainte sur le sens duquel les potentats de toute la terre, de tout siècle, de toute croyance et de toute nation s'étaient constamment entendus, c'est celui-ci : « Et en ce temps-là il y eut un décret de César Auguste, qui ordonna que le monde entier serait taxé. »

Ces taxes, mentionnées par l'histoire comme étant nées presque en même temps que les communautés sociales, dans un état de civilisation extrême et compliquée, ont donné naissance à l'*exciseman*, personnage sans doute très-peu connu et très-mal apprécié.

Ici une idée vient nous saisir invinciblement, c'est que le présent ouvrage a un but plus louable et plus élevé que celui de tracer un portrait fidèle des diverses castes qui, par leurs qualités ou leurs défauts particuliers, invitent le crayon à les dessiner, la plume à les rappeler et à les décrire. Qu'on nous permette donc d'agir d'après notre conviction; et, en purifiant les rayons visuels à travers lesquels on contemple l'exciseman, de le montrer au public sous son véritable jour. Ne déguisons point les imperfections de sa constitution, ne dissimulons point ses défauts, mais sachons reconnaître ses services, et montrons non-seulement ce qu'il a été, ce qu'il est, ce qu'il devrait être, mais encore ses rapports importants avec l'état.

[1] Homme de l'accise, employé chargé de percevoir les contributions indirectes sur les boissons et certaines denrées.

(N. du T.)

Les occupations de l'assesseur[1] et du collecteur d'impôts ont été jusqu'à présent en butte à un mépris plus général que juste; mais c'est sur l'accise, vu son étendue et la multitude d'objets qu'elle atteint, qu'est tombée la plus grande part de la réprobation publique. Il faut avouer que les services de l'accise sont peu dignes de remercîments. Surveiller des brasseries, inspecter les chaudières des épiciers, déterminer par la jauge le contenu d'une mesure de savon ou de malt, il n'y a pas là de quoi attirer à l'exciseman le respect et l'estime; il n'y a pas là de quoi élever et agrandir ses idées et son intelligence, de manière à le faire passer pour un membre agréable et utile de la société.

Pour un esprit sensible et indépendant, l'idée de servitude attachée à l'accise est indubitablement l'objet d'une répugnance presque insurmontable. Qui a oublié l'énergie avec laquelle le malheureux Burns, barde inspiré par la nature et par la colère, a exprimé le dégoût qu'il éprouva en devenant ce que, dans son mépris, il avait appelé quelque part un misérable jaugeur? Néanmoins, soyons francs : si le lecteur attentif rejette comme spécieuses les brillantes images dont le poète s'est plu à embellir son style, s'il regarde plus avant que la surface, il constatera une vérité, c'est que le dégoût de Burns pour une profession, à laquelle l'impérieuse nécessité de gagner du pain condamnait son mâle génie, pouvait être considérable, mais qu'il y avait beaucoup d'affectation dans la manière dont il l'énonçait.

Il y a un siècle, quand l'éducation était beaucoup moins répandue qu'à présent, l'exciseman avait avec la société des rapports bien différents de ceux d'aujourd'hui. La commission qu'il tenait du roi lui donnait de l'importance; sa supériorité relative d'instruction le faisait rechercher ; il avait la réputation d'être jovial et de bonne humeur : c'était alors le compagnon du prêtre de campagne et du médecin ; assez souvent même il était honoré de la visite de l'esquire en personne, aux enfants duquel il donnait peut-être des leçons d'écriture et d'arithmétique. Ces jours furent son âge d'or, mais ils sont passés depuis longtemps, et très-probablement pour toujours. Les gardiens respectifs de la santé spirituelle et corporelle refusent de le reconnaître pour associé, et passent auprès de lui en fronçant dédaigneusement le sourcil ; et le maître même de la taverne du village, qui se faisait jadis un plaisir de tenir l'étrier de l'exciseman et s'inclinait humblement en le voyant s'éloigner, ne lui rend plus ces tributs de respect.

Depuis cette période, les besoins de l'état ont porté les impôts à une élévation qui n'a point de précédent dans l'histoire des nations. Il n'y a qu'un pays renfermant en lui-même de prodigieuses ressources physiques et morales qui ait pu soutenir d'aussi énormes contributions. Ce fut à l'époque où un ministre de la couronne, de son siége au parlement, défia par raillerie son antagoniste politique de lui citer un seul objet

[1] Personnage dont les fonctions répondent à celles des anciens élus en France. Les élus connaissaient en première instance des contestations qui s'élevaient au sujet des tailles, des aides et des fermes du roi. (N. du T.)

sur lequel on pût imposer une nouvelle taxe, ce fut à cette époque, disons-nous, que l'exciseman devint l'objet de la plus vive aversion. Au milieu des pénibles devoirs d'une vie laborieuse, il eut à lutter énergiquement contre les attaques de l'antipathie populaire. Mais, après des années de patience, les lumières se sont propagées, l'esprit public s'est éclairé, le fardeau des taxes a perdu de sa monstruosité; l'on a compris enfin l'utilité de l'employé des contributions, qu'on s'était accoutumé à regarder avec prévention, et la main amicale de la justice lui prépare encore de meilleures destinées.

L'éloge extraordinaire que fit autrefois de la vénalité lord Walpole, cet habile homme d'état, cet éloge qui a aujourd'hui force de chose jugée, est justifié en quelque sorte par le mode de distribution des places de l'accise. Il est déshonorant pour notre probité nationale, mais il n'est pas moins réel qu'il y a mille cas où la récompense d'un vote opportun dans une élection a été la nomination d'un frère, d'un fils ou d'un ami dans l'accise, l'ignoble salaire de la corruption!

C'est par un abus inconsidéré de la faveur que l'administration des contributions a été encombrée d'hommes complétement indignes, par leur éducation et leur moralité, de ces fonctions, auxquelles est attachée une importante responsabilité. Ces hommes, dont les principes et le caractère sont fréquemment au niveau de la vénalité qui les a achetés en leur donnant un emploi, ont attiré sur la profession qu'ils déshonorent une grande partie du discrédit auquel elle est en butte. Mais l'individu s'inquiète peu d'examiner s'il a obtenu une place dans l'accise d'une manière honteuse, ou par une voie honorable et légitime. Il jouit de l'objet de son ambition, il entre joyeusement dans sa nouvelle carrière; cependant, quand une fois il fait partie de l'administration, s'il veut s'y comporter avec distinction, il a besoin de tenir toute son énergie en action, toutes ses facultés en éveil.

L'exciseman passe par de nombreuses phases avant de briller, semblable au soleil, au poste de collecteur, dans tout l'éclat d'une autorité enviée, ayant sous lui les inspecteurs comme des satellites, qui accomplissent autour de sa personne leur active révolution. Passons sur son noviciat long et pénible, en faisant observer que sa paie exiguë est en proportion inverse de la nature désagréable de son emploi, et arrivons au rang qui est peut-être le moins désagréable de tous les grades de sa profession, savoir celui de

L'EMPLOYÉ A CHEVAL.

Les stations que cet homme occupe étant dispersées dans toute l'étendue de la Grande-Bretagne et de l'Écosse sa sœur, c'est principalement à lui que nous sommes habitués à rapporter les idées que nous nous formons de l'exciseman, et c'est de son caractère et de sa conduite que nous tirons des conclusions. Il habite ordinairement quelque village écarté; il nourrit honorablement de ses modiques appointements une femme et souvent une nombreuse famille. La vie de cet homme, si elle n'était

troublée par des incidents que nous pourrons décrire plus tard, ou un ardent désir d'avancement, glisserait joyeuse et tranquille dans l'obscurité. Il est hors de doute que, même dans sa condition présente, c'est un des employés les meilleurs et les plus heureux.

Jetons un coup d'œil sur sa résidence, qui indique en quelque sorte sa position dans le monde ; nous examinerons l'homme ensuite. Sa maison est peut-être située près de l'église, et se distingue au premier abord de toutes celles du village ; elle a un air d'aisance et de joie, et le petit enclos de fleurs qui en décore la façade[1] décèle par sa propreté la main d'un soigneux jardinier, car notre respectable exciseman a un goût particulier pour ce délicieux amusement, et se plaît à choisir et à disposer des plantes. Comme la matinée est belle, la porte est ouverte, et trois des enfants jouent au soleil. En franchissant le seuil, en entrant dans la modeste demeure, on voit que la cuisine est la pièce la plus habitée. Le petit salon est principalement réservé pour les grands jours et les dimanches, et sert à recevoir les plus distingués des amis et connaissances. On aperçoit au-dessus de la cheminée une multitude d'objets en cuivre et en autres métaux, tous brillants du lustre que peuvent leur procurer le vernis et la brique pilée ; on y remarque aussi le couteau de chasse que l'exciseman portait quelquefois le soir dans son service primitif, lorsqu'il habitait la côte, et qui fait involontairement songer à la faiblesse de la loi, dont l'application doit être appuyée par le fer. En face est un humble casier, et au milieu de divers ouvrages déchirés on y trouve l'abrégé des statuts de l'accise, le guide du jeune jaugeur par Symon, et autres livres relatifs à la profession. Comme il est encore de bonne heure, le couvert du déjeuner n'est pas encore enlevé, et la maîtresse du logis vient de finir la toilette de deux robustes enfants, avant leur départ pour l'école du village.

L'exciseman lui-même vient de s'entretenir avec sa femme de la sévérité qu'a montrée envers un de ses confrères un cruel et insensible collecteur : car les collecteurs sont souvent cruels et insensibles envers ceux qui ont le malheur de leur être subordonnés. L'exciseman est un homme vigoureux, de moyenne taille, âgé d'environ trente-huit ans, vêtu d'un habit bleu à boutons dorés, d'une forme presque particulière aux gens de sa classe. Ce vêtement est une sorte d'habit de cérémonie, dont les pans sont remarquablement larges et carrés, afin de laisser de la place à des poches assez capaces pour contenir son livre de notes dont l'extrémité se montre au dehors. Des culottes, des guêtres, un gilet de couleur sombre, du gousset gauche duquel sortent une plume et un encrier, complètent son costume. Il s'approche d'un bureau qu'il ouvre ; il examine et vérifie ses comptes ; il met dans sa poche son instrument à jauger, et un ruban avec lequel il mesure la drèche ; il prend le journal, c'est-à-dire un livre où il doit rendre compte de toutes les minutes de son temps lorsqu'il est d'inspection ; il y écrit le nom des endroits qu'il a intention de visiter, et part pour sa

[1] Presque toutes les maisons anglaises sont précédées d'un petit jardin entouré d'une grille. (V. du T.)

tournée. La distance qu'il a à parcourir est quelquefois très-considérable; mais le paysage est beau, le ciel est pur, la route facile, et, conformément aux règlements de l'accise, il a un petit cheval trapu pour le porter.

Sa tâche terminée, l'exciseman revient et passe le reste du jour à faire ce qu'il juge le plus convenable. Peut-être a-t-il promis à quelque petit fermier voisin d'aller fumer une pipe avec lui; ou bien il descend à l'auberge du village, et, en lisant le journal, s'instruit de ce qui se passe dans le monde dont il est séparé, ou bien encore, prenant sa ligne, il se divertit à pêcher.

Ce que nous avons dit de l'employé à cheval peut s'appliquer en grande partie, *mutato nomine*, au chef de division; seulement ce dernier réside dans une ville, et a généralement à remplir des fonctions plus pénibles que celles du premier. On peut ajouter aussi qu'assez ordinairement il est dissident, et grand chantre ou dignitaire quelconque d'une obscure congrégation de sectaires.

Comme contraste à l'honnête et respectable employé que nous avons dépeint, exposons au grand jour un individu qui, par la dépravation de ses principes, et son entière nullité, mérite d'être appelé

L'EXCISEMAN PERVERTI.

Son visage bouffi, son extérieur sale, l'odeur de bière et de tabac qu'il exhale, trahissent son ivrognerie et sa malpropreté. Regardez sa malheureuse famille, dont la patience et le courage sont dignes d'un meilleur sort, et lisez sur les pâles visages des siens la négligence honteuse d'un père et d'un époux; d'un homme qui est partout plus heureux, plus bienveillant et de meilleure humeur que chez lui. C'est souvent un farouche politique, quoique la loi non-seulement désapprouve les employés qui se mêlent des affaires de l'état, mais encore leur inflige un sévère châtiment. Il dépense son temps et son argent, qui seraient plus noblement consacrés à l'exercice de sa profession et au bien-être de sa famille, au milieu d'un méprisable troupeau de démocrates de taverne. Cet homme est à la fois méprisable et dangereux. Il néglige ses propres devoirs, et enregistre avec soin la moindre peccadille d'un supérieur, afin de le dominer au besoin par la crainte. Mais ce n'est pas à cela que se borne sa méchanceté, car ni ses camarades, ni les commerçants placés sous sa surveillance, ne sont à l'abri de ses perfides machinations.

Le dernier qui nous reste à décrire, c'est

LE VIGILANT EXCISEMAN.

Le vigilant exciseman est un homme dont la vie se passe dans les soupçons, et qui

gagne son pain grâce à sa parfaite connaissance des statuts financiers, et l'habileté qu'il a acquise en cherchant avec soin les retraites cachées des fraudeurs. Il possède l'art de se cacher dans une verrerie ou une savonnerie, de se glisser derrière un alambic, ou dans tout autre endroit d'une distillerie, dans l'espoir d'être témoin de quelque manœuvre illicite, de quelque préparation de malt ou de bière sans déclaration préalable. Il survient chez un marchand de malt, un dimanche, pendant le prêche, s'attendant à découvrir quelque infortuné qui, trop confiant dans la piété du jaugeur, profite de cet instant pour arroser sa drèche, dans le but d'en hâter les progrès de la végétation [1].

Pour un individu de ce genre, dans un pays de fraudeurs, la neige est une bénédiction [2]. Il va de place en place, examinant attentivement les toits des fermes, et surtout de celles qu'il soupçonne de fabrication clandestine. S'il voit la neige fondue sur une partie des toits, tandis qu'elle est intacte partout ailleurs, son cœur palpite d'allégresse. « Ainsi donc, pense-t-il, mes soupçons étaient justes ; on fait sécher de la drèche : nous allons voir. » Vite, il va trouver un inspecteur, spéculant en route sur la probabilité d'un procès en contravention, et plein de l'idée consolante que le délinquant va payer une forte amende pour son imprudence. De brillantes visions de billets de banque et de souverains remplissent agréablement son imagination. Après avoir affirmé par serment devant un juge de paix qu'il a des soupçons suffisamment fondés, armé d'une autorisation, il ne perd pas une minute, retourne sur ses pas, accompagné de l'inspecteur, fait une recherche et découvre — quoi? peut-être que le fermier a mis simplement sécher sur un four du froment moisi ou de l'avoine, mais beaucoup plus souvent, qu'il y a mis de la drèche, objet de sa sollicitude; et quand ses projets ont réussi, que l'exciseman est joyeux ! il s'est acquis par sa conduite une réputation de vigilance auprès de ses supérieurs, et, qui plus est, il a sa part de prise.

Si l'on examine la nature des infractions aux lois de l'accise, les lourdes peines qu'elles entraînent, les embarras qui en résultent, si l'on songe que tôt ou tard les fraudes seront découvertes, on sera convaincu qu'il vaut mieux, pour sa réputation et pour son profit, ne pas chercher à éluder la rigueur de ces lois. D'ailleurs on y parvient rarement ; on ne peut en pareil cas se fier ni à un serviteur, ni à un ami.

L'éducation et les talents de l'exciseman sont la plupart du temps médiocres et même presque nuls ; c'est à peine s'il a reçu l'instruction des écoles primaires. Il ne connaît pas plus les *principia* de l'immortel Newton, et le *novum organum* du profond philosophe Bacon, qu'un habitant de la Nouvelle-Zélande n'est familiarisé avec

[1] La drèche ou malt est de l'orge qu'on fait germer en l'arrosant. Lorsqu'il a séché, on l'étend sur des tringles de bois par couches d'un décimetre d'épaisseur, et l'on allume du feu dessous jusqu'à ce que l'humidité du grain se soit évaporée. Il devient alors propre à être réduit en farine, et employé dans la fabrication de la bière. (*N. du T.*)

[2] Toute singulière que paraisse cette assertion, il est à la connaissance de l'auteur que la neige a été la cause de la découverte d'un grand nombre de fraudeurs.

(*N. de l'auteur.*)

le langage du Talmud, ou un Esquimau avec celui d'un antique manuscrit trouvé dans les catacombes.

C'est avec répugnance que nous parlons de la condition sociale des excisemen, en déplorant la répulsion dont ils sont l'objet. Par un sentiment de charité, qui est certainement naturel, et peut être bonorable, nous sommes disposés à croire que des hommes voués à la même occupation, objets du dédain des autres, sont unis ensemble par les liens de l'amitié et du bon-vouloir, puisqu'il est impossible que la concurrence engendre entre eux des haines et des rivalités. Cependant il n'en est pas ainsi; des querelles perpétuelles, de basses jalousies, qui annoncent des esprits envieux et ignobles, divisent constamment les excisemen. C'est un fait trop évident pour échapper à l'observation et à la critique.

C'est dans les cas de maladie et d'affliction qu'on pourrait supposer que se montre la bienveillance des supérieurs. Mais, dans l'administration de l'accise, les inférieurs dans la détresse n'ont pas lieu d'attendre beaucoup de sympathie de ceux que l'intérêt ou le hasard ont placés au-dessus d'eux.

Ce sont là les mauvais côtés du caractère de l'exciseman; mais il est un point sur lequel nous nous arrêtons avec plaisir, c'est que, sentant les désagréments de sa position, fatigué des nombreuses tribulations auxquelles il est exposé, l'exciseman donne à ses enfants autant d'éducation que le lui permet son mince revenu, et s'efforce avec ardeur de les mettre à même de remplir des fonctions plus élevées que les siennes.

Nous avons fait allusion aux incidents qui viennent troubler le bien-être de l'exciseman; les principaux sont les suivants :

1° Le système fatigant des mutations, qui fait de sa vie une existence perpétuellement nomade. Lorsqu'il a convenablement disposé son humble domicile, qu'il commence à être estimé dans le voisinage, les quatre années de sa résidence expirent; et la méfiance des règlements de l'accise ne lui permet pas de séjourner plus longtemps dans cette station : il faut qu'il emporte au loin ses dieux pénates, et souvent à une très-grande distance; de sorte que, dans sa vie, il ne trouve réellement pas de sol fixe où il lui soit donné de poser son pied fatigué. Les avantages que l'administration peut retirer de cet odieux système sont-ils compensés par les frais qu'il occasionne, par ses inconvénients, par la misère qui en est très-souvent le résultat? Pour peu qu'on réfléchisse on répondra négativement.

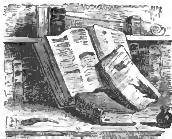
2° Un inspecteur sévère, ou un rude collecteur.

3° La visite inattendue d'un inspecteur général en tournée. La terreur universelle que ces hommes inspirent aux employés de l'accise et aux commerçants des trois royaumes est la meilleure preuve de la manière oppressive dont quelques-uns ont abusé du pouvoir qui leur est délégué par la chambre de l'accise. Les membres de cette chambre, il faut qu'on le sache, sont environnés de l'honneur comme d'un vêtement, et leur esprit est un esprit de miséricorde, mais les intermédiaires qu'ils choisissent méconnaissent leurs intentions, et mêlent artificieusement le mensonge et la vérité.

Telle est la vie de l'exciseman; au milieu de la Babel des affaires, et des inquié-

tudes du monde, il poursuit sa tournée sans bruit, sans être remarqué, dans l'obscurité d'une profession presque inconnue. Si l'on est par irréflexion sur le point de dénigrer cette profession, qu'on se rappelle qu'entre les sujets et l'état, il occupe un emploi qui entraîne une grande responsabilité, qu'il ne nuit pas au peuple, et n'est pas à la charge du gouvernement. Les impôts qu'il recueille soutiennent la puissance et l'intégrité du trône, donnent le mouvement aux roues de la machine administrative, et servent à payer les magistrats, ces terribles oracles de la loi.

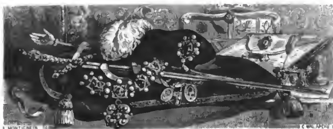
GODEFROY GRAFTHON GENTLEMAN.







LE PREMIER MINISTRE.



LE PREMIER MINISTRE [1].



Le premier ministre est le roi des animaux ; des attributs de la divinité, il ne lui manque que les ailes, et le pouvoir de ne jamais se reposer à l'abbaye de Westminster : c'est de son vivant la quintessence de la poussière. Son esprit est une essence de choix composée des plus belles et des meilleures facultés des autres hommes. Tous ses collègues sont des prodiges sans égaux, mais lui était un prodige dès son berceau. Sa famille est une famille de géants, il en est le chef : c'est la clef de voûte de l'édifice, et nous ne verrons jamais son pareil. Non-seulement c'est le plus grand homme de son siècle, mais encore c'est un bien plus grand homme que tous ceux qui l'ont précédé, ou sont ses contemporains dans le cabinet. Mille honnêtes gens sont prêts, tous les matins de leurs vies, à venir affirmer le fait devant le lord-maire. Il est nominalement le serviteur du souverain, mais il est en réalité le maître des sujets du souverain. De tous les êtres créés avec des têtes, il a le droit le plus incontestable à être admis dans cette collection cranioscopique : c'est la tête du peuple [2].

Le premier ministre est descendu (non pas en droite ligne, car toutes ses voies

[1] Pour comprendre cet article, il importe d'en regarder la signature, qui indique que l'auteur a voulu railler la diversité des opinions politiques.

(*N. du T.*)

[2] L'ouvrage dont les *Anglais peints par eux-mêmes* sont la traduction est intitulé *Heads of the people* (Têtes du peuple).

(*Id.*)

sont obliques) des plus petits, des plus bas, des plus vils, des plus misérables de tous les êtres rampants qui montèrent dans l'arche avec Noé. Non-seulement il est issu de la plus humble race des reptiles, mais encore il déshonore sa famille. Une mouche qui se respecterait rougirait de lui tenir compagnie. Les fripons et les vagabonds vulgaires perdraient leur caste aux yeux de l'Europe s'ils changeaient de place, et quittaient la maison de correction pour la chambre des communes. Il ne manque, au premier ministre des attributs du diable, qu'un pied fourchu et une queue. Sa nature est un composé de tout ce qu'il y a de plus malfaisant et de plus nuisible dans les autres natures. Ses collègues et ses parents sont dans leur genre des coquins du premier rang, mais il les surpasse éminemment en bassesse et en infamie. Tout ce qu'ils font de mal, il le fait avec plus de perversité. Les autres hommes sont méchants par intention; mais sa malice spécialement favorisée a le privilége exclusif, dans le pandémonium terrestre, de ne jamais faire le bien par méprise. C'est le plus infâme scélérat de son siècle, et il est incontestablement plus méprisable que les plus dégénérés de ses prédécesseurs. Occupé par lui, le poste de ministre n'est qu'une espèce de pilori, où il est exposé, tableau vivant de la dégradation titrée, en butte au mépris et à l'inimitié de tous les hommes vertueux. Au lieu d'être la tête du peuple, ce n'est qu'un insecte usurpateur. C'est la cause seule et unique de toutes les commotions qui bouleversent les trois royaumes; c'est une chaudière d'étain attachée à la queue de Cerbère.

Cependant on ne peut nier que le premier ministre n'ait été doué par la nature de talents élevés et extraordinaires. Son rang n'était nullement essentiel à la distinction qu'ils lui ont acquise : ils auraient commandé le respect et l'admiration, en quelque siècle, en quelque condition obscure que fût né celui qui les possède. En lui sont réunies mille qualités opposées, dont une seule serait suffisante pour faire considérer un homme comme un génie. Aux brillantes facultés que lui accorde la bonté divine, il joint les connaissances les plus rares, les plus précieuses, les plus variées. L'éclat et la solidité sont les qualités fondamentales de son esprit élevé. C'est un homme d'état, un poète, un esprit, un critique, un philosophe, et, qui plus est, il a sous tous ces rapports une supériorité décidée; c'est sans contredit l'orateur le plus éloquent de la chambre qu'il consent à diriger. Il est également heureux dans ses exposées et dans ses reparties; et, non-seulement il est inspiré lui-même, mais il est la source de l'inspiration des autres. Ses ennemis déclarés n'ont qu'à l'entendre pour reconnaître qu'il y a en lui au moins quarante Pitts et autant de Fox parlant comme un seul.

A ces talents merveilleux sont associées les habitudes de travail les plus sévères et les plus persévérantes. A toute heure de la vie, il donne l'exemple du zèle et de l'activité aux autres membres du cabinet, et par leur intermédiaire aux plus humbles officiers. C'est l'esprit régulateur qui excite chez tous les serviteurs de l'état la louable résolution, si invariablement accomplie, de gagner le salaire maigre et insuffisant dont ils jouissent. Sans les leçons et l'exemple du ministre, les commis des administrations publiques se rendraient à peine à leurs bureaux avant neuf heures du matin, et en sortiraient peut-être à cinq ou six heures pour dîner;

mais, grâce à lui, ils travaillent sans cesse. Les Anglais, éclairés par son infatigable esprit, se soumettraient volontairement à l'esclavage. Il est si occupé du matin au soir, qu'il n'a pas absolument le temps de penser, et qu'il est obligé de penser en dormant. La rapidité d'un grain de vent est de l'indolence, comparativement à l'active existence du ministre.

Cependant, bien qu'il faille admettre franchement les précédentes assertions, il faut reconnaître non moins franchement que le premier ministre est le plus gros oison qui ait jamais vécu sur les biens communaux d'un pays ; et, parce que c'est un oison, il se croit capable de sauver le Capitole. Décidément c'est un homme plus que médiocre, et dont on n'aurait jamais entendu parler sans les circonstances les plus fantastiques ; il n'a rien qui puisse le faire remarquer. Ses prétentions à l'esprit sont maladroites, et ses saillies moins gaies qu'un enterrement. Comme orateur, il est au-dessus des ânes qu'on mène tous les soirs à la chambre dans l'intention de l'écouter, mais qui ne peuvent résister à l'influence somnifère de sa voix. Ses manières sont aussi pitoyables que son langage, et ses pensées seraient plus pitoyables encore, s'il était susceptible d'en avoir ; il n'est capable que d'incapacité ; il n'a pas même assez de savoir pour déguiser son ignorance. On disait de certain politique éminent, que c'était un bel animal ; le politique dont il s'agit n'est pas même un bel animalcule. C'est principalement sous le rapport du travail que sa nullité est flagrante ; il n'a pas même le peu d'application nécessaire à un sinécuriste. Le cabinet dont il est membre est le temple de la paresse ; il ne fait rien du tout, parce que c'est tout ce qu'il peut faire. Le plus pénible travail qu'on lui ait jamais vu entreprendre est de signer la quittance de ses appointements ; et il n'y a pas de fonctionnaire placé sous son autorité qui ait jamais songé à faire davantage.

Mais, quoi qu'il en soit, quelque idée qu'on puisse avoir de ses talents, il serait très-injuste et en même temps très-absurde de mettre en question le patriotisme et la pureté des motifs par lesquels le premier ministre est invariablement gouverné. Convenons que, lorsque deux expédients se présentent, il peut quelquefois négliger — qui est parfait ? — d'adopter le meilleur ; qu'il peut s'écarter de la droite ligne, et franchir la limite obscure et difficile de l'infaillible sagesse ; qu'il peut même — telle est la faiblesse humaine dont ne sont pas exempts les plus sages et les plus élevés — adopter une mesure propre à léser plutôt qu'à servir les intérêts de la nation. Convenons de ces faits, uniquement par une hypothèse nécessaire à notre argument, et disons néanmoins qu'il y aurait bassesse et folie à imputer au premier ministre d'autres motifs que les plus élevés et les plus incorruptibles de tous. Toutes ses pensées, toutes ses actions, tous ses desseins, tous ses rêves même sont pour son pays, pour le bien-être de son pays. Le patriotisme est l'air qu'il respire ; si l'air du patriotisme venait à lui manquer, le premier ministre périrait. Ce qui semble égoïsme aux yeux d'un observateur superficiel, et d'après les interprétations peu charitables du monde, n'est en réalité que bienfaisance, désintéressement, zèle pour l'état ; s'il se comble de biens, c'est pour la nation ; sa prévision d'homme d'état juge à propos d'agrandir l'individu pour honorer et exalter en lui la communauté. Son *ego et rex meus* se traduit par : « Je vais devant le monarque comme une sauve-

garde et un bouclier. « Sa vie est toute de sacrifices : il sacrifie ses inclinations personnelles, son amour naturel pour la retraite, sa soif ardente de vie privée, son désir d'avoir une cabane dans quelque vaste désert, et se condamne à être ministre, premier ministre, pour la prospérité de son gracieux souverain et de sa chère patrie ; tel est le mobile de ses actions ; et il est facile de le prouver par affirmation, comme nous l'avons dit plus haut, partout où l'opposition voudra faire citer des témoins.

Il est cependant étrange, mais il est indubitablement vrai, que des milliers de bonnes intentions, dont certains pays se disent macadamisés, pas une seule n'a pris sa source dans le cœur du premier ministre, par la raison toute simple qu'il n'en a jamais eu. Rendons-lui cette justice, que, si sa politique a été constamment funeste, ses desseins ont été parfaitement en harmonie avec elle. Il n'a fait que du mal, mais on peut dire pour sa justification qu'il n'a exécuté que ce qu'il avait conçu. Il a complétement ruiné la patrie, mais c'était son projet. Il a du moins le mérite d'arriver directement au but qu'il s'est proposé. Il n'est pas inconséquent dans sa conduite ; ses actes sont conformes à ses pensées : il a toujours cherché à détruire. Il n'est pas, comme certains autres, habile à perdre gratis son pays ; il a dépensé beaucoup à le perdre, et il a estimé à un taux excessivement élevé, une ruine que d'ailleurs il garantit irréparable. S'il est d'avis que le mal est une chose trop précieuse pour être gaspillée, il pense aussi que c'est une chose trop précieuse pour être donnée à bon marché. On doit, selon son opinion, la réserver à une grande nation, puisque une grande nation seule a de quoi la payer. Il ne faut jamais l'éparpiller sur des individus, la jeter à des connaissances intimes et à des amis personnels. A eux les honneurs et les émoluments qu'ils demanderont. Le mal est pour l'état ; c'est le droit imprescriptible de la communauté ; les nations y ont été accoutumées, et elles y comptent comme sur leur pain quotidien.

Les principes ci-dessus énoncés nous amènent à envisager sous un autre point de vue le caractère du premier ministre. Si nous le supposons bien pénétré de la conviction à laquelle nous venons de faire allusion, nous nous rendrons aisément compte de la différence qui existe entre sa conduite publique et sa vie privée. Hors de chez lui, c'est un ministre de la couronne, et il a soin de le proclamer lui-même à de fréquentes reprises durant les débats ; chez lui, ce n'est que l'humble serviteur des humbles postulants. Quoique ce soit un vrai dragon dans l'assemblée législative, il peut être un tourtereau dans son propre domicile, et c'est ce qui arrive.

En effet, notre premier ministre, despote dans l'exercice de ses fonctions, est le plus doux des hommes dans le particulier. Au dehors, il croit souvent nécessaires des mesures et des paroles rigoureuses, qui ne nuisent en rien à l'amabilité, à l'aménité, à la politesse qu'il déploie chez lui. Le talon de fer qui a pesé sur un royaume se trouve à l'aise dans une pantoufle ; au maintien roide et austère succède un gracieux salut. Le ministre est redevenu homme : le grand personnage inébranlable, plus sourd que la pierre, plus froid que la glace, n'est plus que sourires et complaisance. C'est un profond philanthrope ; il semble n'avoir d'autre désir que celui d'obliger tous ses semblables ; il est bon, affable et digne : c'est un maître géné-

reux, un ami agréable et fidèle. Il n'a rien conservé de sa robe de cérémonie; il est *gentleman* de la tête aux pieds. Si le monde se plaint des malversations d'un grand homme d'état, on dit, pour atténuer ses fautes, qu'il est exact avec ses fournisseurs, et tendrement attaché à sa femme et à ses enfants. On se sent prêt à se convertir à la philosophie morale de l'inimitable Peter Plymley, et à souhaiter que, si les vertus publiques et privées sont toujours incompatibles, le premier ministre rompe le serment conjugal, doive le veau qu'il a acheté l'année précédente, batte ses enfants et sauve son pays.

Les aimables qualités privées du premier ministre, ci-dessus exposées, sont certainement incontestables; mais il n'est pas moins avéré que jamais un trait de noblesse et de générosité n'a caché ou excusé la dépravation de son caractère. Ce serait s'abandonner à un rêve de roman, donner des symptômes de folie avancée, que de le croire sans foi à Whitehall, et fidèle ami à sa maison de campagne : il est traître partout. Son drapeau moral répond à son étendard politique. S'il avait la moindre franchise, jointe au plus minime atome de connaissance de soi-même, il dirait avec le *Kentuckien* du comédien Mathews [1] : « Vous ne trouverez en moi rien d'un gentleman. » Il dédaigne de faire rougir l'homme public des vertus de l'homme privé; aussi est-il toujours identique avec lui-même.

En conséquence, en même temps qu'il manque des vertus nécessaires pour sauver son pays, il s'adonne à des vices que ces vertus pourraient contre-balancer. Pour être explicite, le bruit court (et nous savons ce que veut dire cette phrase), le bruit court qu'il a violé la foi du mariage, qu'il doit son veau de l'année dernière, qu'il bat ses enfants, mâles et femelles, et qu'il a sans remords perdu son pays natal au lieu de le sauver.

Il s'ensuit nécessairement que, sous la direction d'un pareil ministre, la marine, les colonies et le commerce doivent aller à l'abandon, que les nations étrangères raillent le peuple qu'elles redoutaient jadis, que les armées de terre et de mer ne sont plus composées que de conscrits et de marins d'eau douce, que l'état de l'église n'est point fixé, et que finance est la traduction littérale du fatal mot *finis*.

Il s'ensuit encore, comme une inévitable conséquence, que, sous un pareil gouvernement, la véritable gloire du pays doit être portée à son plus haut degré; que ce que les écrivains prophétiques appellent l'horizon politique, ne doit pas présenter la moindre trace de nuée, ne fût-elle pas plus grande que la main. Il s'ensuit que les pays voisins doivent regarder avec envie et admiration l'heureuse terre qui maintient dans une profonde paix le reste du monde, et jouit elle-même d'une prospérité sans exemple. Il s'ensuit qu'à l'intérieur et à l'extérieur, tout doit aller en s'améliorant, et que le rêve des millénaires devient une réalité.

Ce sont des conséquences logiques et naturelles; car quelles ne sont pas les conséquences d'un caractère aussi contradictoire que celui dont nous avons tracé le portrait impartial; d'un caractère qui, nous pouvons le dire sans amour-propre, est

[1] Célèbre comédien de Kentucky (États-Unis).

(*N. du T.*)

aujourd'hui dessiné pour la première fois? Il y a eu autant de tentatives de faites qu'il y a de minutes dans chaque session du parlement; mais toutes ont échoué, par la raison qu'on ne considérait le ministre d'état que sous un seul côté. Le portrait était pris des bancs ministériels, ou des bancs de l'opposition, ou des bancs du centre, au lieu d'être pris de toutes ces places à la fois et peint sous tous ces points de vue réunis, tel que l'illustre original apparaît naturellement à l'œil de l'impartialité. Il ne suffit pas de l'examiner à vue d'oiseau : pour observer le sujet des deux côtés, il est nécessaire de prendre position dans deux comtés au moins, et de se tenir comme un géant que nous avons vu dans notre jeunesse, et qui avait un pied dans le Shropshire et l'autre dans le Lancashire. En cette situation, tout ce qui était obscur devient clair, tout ce qui était inachevé se complète, et nous obtenons les diverses parties du caractère indispensables pour en former le tout. Nous nous apercevons ainsi que l'objet de notre curiosité est non pas seulement un sage, mais un idiot; non pas seulement un traître, mais un patriote;

Que c'est un saint, un athée, un libérateur, un perfide, un enthousiaste, un baguenaudier, un moraliste, un matérialiste, un génie, un imbécile;

Que c'est un libertin déterminé et un modèle de vertu;

Un oppresseur systématique et un redresseur de torts;

Un tyran et un ami de la liberté;

La créature de la cour et le champion de la cause de l'univers entier;

Le plus incapable de tous les insensés, et le plus vénérable des Nestors;

Qu'il est à la fois magnanime et vil, profond et superficiel, hypocrite et probe, noble et méprisable, tout ce qu'il doit être, tout ce qu'il ne doit pas être.

Tel a été trop généralement le premier ministre jusqu'au temps présent : du temps présent nous ne pouvons rien dire, et nous n'en avons pas une idée bien nette, attendu que nous lisons régulièrement les journaux.

Mais parfois la destinée du premier ministre a été d'être vu sous des rapports moins extravagants et des positions moins contradictoires; il n'a été ni loué ridiculement, ni amèrement injurié: mais en ce cas il n'a rien été, et son nom est mort avec lui. Quand il se levait pour parler, les sténographes des tribunes le désignaient comme « un honorable membre dont le nom nous est inconnu. » Il conduisait dans une parfaite tranquillité les affaires du gouvernement; et c'est précisément l'absence de toute espèce de bruit qui empêchait qu'on en entendît parler.

Il y a encore là une contradiction. Il y en a une encore dans la position d'un premier ministre qui, quoique remarquable et haut placé avant d'avoir atteint son poste officiel, devient un lieu commun, et se trouve au niveau ordinaire quand la distinction qui semblait lui convenir lui a été octroyée. Il y a également contradiction lorsqu'un homme gagne le pouvoir moins par son habileté au jeu que par une heureuse distribution des cartes; puis reconnaît tout le prix de ce qu'il a gagné, et devient un joueur de première force; confondant par ses adroites combinaisons, par sa pénétration, par son triomphe sur les charmes enivrants du rang suprême, tous ceux qui avaient maudit sa bonne fortune comme la seule qualité à laquelle il dût son élévation.

Le premier ministre, environné de l'éclat que lui communique la confiance du souverain, est quelquefois semblable à une guêpe enfermée dans un morceau d'ambre. Quelquefois aussi, prêtant à la volonté du souverain la sanction d'une haute autorité, et entourant ce qui est sans valeur des qualités lumineuses d'une grande intelligence, il est comme l'ambre qui enveloppe l'insecte.

Il y aura toujours des sots de tous degrés nommés au ministère, uniquement parce qu'ils sont incapables même d'être constables. Il y aura aussi des fonctionnaires qui auront beau exercer leurs hautes fonctions fidèlement et avec impartialité, et seront toujours exposés à la raillerie dont le roi Léar apostrophe les éléments quand il les appelle *serviles ministres*. Mais il est certain qu'aucun homme, quel que soit son parti, ne peut espérer de devenir ministre d'état sans susciter dans un grand nombre de cœurs innocents et patriotiques une foule de haines, de soupçons et d'alarmes. Ce fait est assez triste ; nous n'avons pas besoin d'empirer les choses en en faisant le sujet de dissertations morales. Mais si le fait est triste, en voici un autre curieux : c'est qu'un lord, simplement parce qu'il parle d'un banc opposé à celui qu'il occupait hier, change en coups de tonnerre les faibles accents de sa voix, et épouvante le monde : c'est qu'uniquement parce qu'il est devenu le très-honorable M***, et qu'il a été admis au baise-mains de sa nomination, un homme trouble les songes des têtes couronnées, remplit les cours étrangères d'effroyables appréhensions, et jette dans l'âme de plusieurs de ses concitoyens une terreur égale à celle que cause un tremblement de terre.

Une dernière observation : trop souvent le premier ministre semble avoir été nommé à dessein de nous montrer combien peu de sagesse il faut pour gouverner le monde ; mais en général les gouvernés ignorent la somme de talents, de sagacité, de vigilance, de zèle, de prévoyance, d'imagination, de facultés de tout genre, dépensée à chaque instant dans un puissant empire pour soutenir les ministres à ce poste où la sagesse est rarement présente. Heureuses seraient les nations si, de temps en temps, ne fût-ce que pour la rareté du fait, on employait en faveur du peuple la millième partie de l'enthousiasme qu'on déploie pour appuyer un parti. Cela suffirait pour racheter des empires et régénérer le monde. On a vu des ministres devoir leur élévation à leurs talons rouges, être poussés au pouvoir par la force d'une plume gracieusement agitée, être appelés à un rang supérieur par un signe du frêle éventail d'une dame, se frayer un passage par l'imprudence et la galanterie, ramper, se glisser, se traîner au pinacle (c'est l'ordinaire) ; mais quand ils sont là, quelle complication de moyens est mise en œuvre pour les soutenir ! que de diplomatie, de trames, de complots, de mines, de contre-mines, de cajolerie, d'intimidation, de séductions, d'équivoques, de mensonges, de flatteries, de manœuvres inconnues sur la terre avant l'avénement du premier des premiers ministres ! Quel vaste génie secrètement employé, et que le résultat avoué est mesquin et insignifiant !

Esprit de l'intrigue, si tu consentais à te montrer au grand jour, toi qui ne dors jamais, tu dormirais la moitié du temps, et même toutes tes journées, en ayant soin de tenir un œil ouvert. Comparativement à ton existence actuelle, celle-ci serait une

semi-sinécure, et cependant le salut des nations serait assuré ! Que d'embarras et de talents la probité rend inutiles ! il est facile à un ministre de sauver son pays et lui-même, mais qu'il lui coûte de peine pour ne sauver que lui seul !

Un Tory-Whig-Radical.



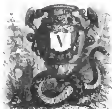




L'APOTHICAIRE



L'APOTHICAIRE [1].



Vous qui étudiez les caractères, contemplez notre original, le lien intermédiaire entre le professeur de médecine et le commerçant, l'animal ambigu, l'ichthyosaurus, le triton amphibie, moitié apothicaire, moitié médecin. Comme les êtres antédiluviens, il peut un jour être compté au nombre des races éteintes : mais le portrait que vous voyez en regard de cet article en conservera les traits à la postérité. Observez les résultats d'une pratique fructueuse de la pharmacie et de la connaissance de la nature humaine dans la plénitude de ces joues pendantes, dans la proéminence de son ventre, dans le vêtement noir, large et commode, qui, lui communiquant sans le gêner une apparence respectable, n'est pas moins convenablement approprié que le costume du plus fameux des entrepreneurs de pompes funèbres.

L'apothicaire vend des médicaments sous prétexte de traiter les maladies. Les Anglais sont remarquables par une faiblesse aimable, une tendre inclination pour les espèces, qui fait qu'ils s'efforcent de tout obtenir au meilleur marché possible, même les secours de la médecine. Par cette raison, la plupart d'entre eux confient le soin de leur santé à l'apothicaire, sans examiner si, en ne leur faisant rien payer pour ses conseils, il ne les estime pas à leur juste valeur. Ils ne soupçonnent pas non plus qu'un

[1] L'apothicaire anglais a, comme l'officier de santé français, le droit de donner des consultations. Les lecteurs du capitaine Marryat doivent se rappeler la plaisante figure de l'apothicaire Cophagus.

N. du T.

dessus de la porte, et sur les vitres des inscriptions qui indiquent qu'ici l'on arrache les dents, l'on saigne, l'on applique des ventouses, l'on trouve des sangsues et des ordonnances médicales mises avec soin à exécution. Il est installé aujourd'hui dans une maison voisine d'une des *squares* de Londres; il a sur sa porte une plaque de cuivre qui porte son nom, et rien d'ailleurs en son domicile n'apprend au monde qu'il est apothicaire, si ce n'est trois grandes bouteilles, une rouge, une verte et une bleue, qui se montrent modestement derrière la gaze du rideau de la fenêtre. La région qu'il exploite avec succès est située dans les quartiers aristocratiques de l'ouest : là, sans compter la gourmandise qui produit les neuf dixièmes des maladies humaines, mille habitudes nuisibles augmentent et diversifient les indispositions; là, des maux imaginaires se joignent aux maux réels; là l'ignorance du prétendu savant vit aux dépens de la sottise de l'homme du monde.

M. Label a une belle voiture, du moins une voiture aussi belle que peut l'être celle d'un homme de l'art, et il vient d'obtenir le plus haut degré d'honneur qui lui soit réservé, ayant récemment été nommé membre d'un corps savant et éclairé, la cour des examinateurs, du collége des apothicaires.

« Eh bien, disait un jour M. Label, se tenant dans sa boutique, le dos tourné au feu, nous avons fait de bonnes affaires ce matin. Vingt malades, à trois potions par jour, cela fait cinq shillings. Cinq fois vingt font cent : très-bien. Ils en prendront au moins pendant une semaine; sept fois nn font sept... trente-cinq livres! c'est superbe! Au diable ces clients de Saint-James's Street; ils ne veulent que des pilules; trois tous les soirs, et une le matin font quatre. Il faudra une semaine pour qu'ils en prennent deux boîtes, et je ne gagnerai que deux shillings. Ils devraient bien prendre un peu de *haustus effervescens* pour faire descendre leurs pilules. Ah! j'imagine un moyen de les en lasser, c'est d'en supprimer la substance aromatique. Monsieur Jackson! »

Cette apostrophe à l'apprenti fut prononcée à haute voix; le soliloque était *sotto voce*.

« Me voici, monsieur.

— Vous supprimerez l'huile de cinnamome dans les pilules de mistress Tenderly.

— C'est ce que j'ai fait l'autre jour pour miss Diggram, et elle a dit qu'elles lui avaient fait mal.

— Vous êtes fou, monsieur. Exécutez mes ordres. Est-ce que miss Diggram est mistress Tenderly?

— Non, monsieur.

— C'est évident. Les constitutions ne diffèrent-elles pas, monsieur, et ne sais-je pas quand elles sont différentes ou semblables?

— Je suis tenté de le croire, monsieur, j'en suis même convaincu. Je suppose qu'elles devaient être fort semblables chez les vingt malades pour lesquels vous avez demandé des potions.

— Qui vous fait dire cela, monsieur?

— C'est que toutes les potions sont les mêmes : sulfate de magnésie, deux drachmes; teinture composée de lavande, trois drachmes; et de l'eau.

— Et quoi, monsieur?

— De l'eau, monsieur.

— Monsieur Jackson, je vous prie de faire attention à vos paroles. Si l'un de nos malades nous entendait! Une autre fois, monsieur, dites *aqua distillata*. C'est une très-mauvaise habitude de ne pas employer les mots techniques. Que dirait lady Mary Croakham si elle savait que *pil. panis* signifie pilules de pain? »

Ces paroles ne demandaient point de réponse, et la seule qu'on aurait pu y faire eût été peu respectueuse. M. Jackson garda donc le silence assez longtemps pour montrer qu'il méditait le conseil de son maître; puis il enveloppa la dernière des vingt potions dans la coiffe accoutumée de papier rouge liée avec un fil, et dit :

« Nous n'avons plus de bouchons, monsieur.

— Il faut en envoyer chercher de suite. Mais que faites-vous là, monsieur Jackson?

— Je ferme la fiole.

— Vous fermez la fiole! est-ce ainsi qu'on s'y prend? Regardez comment il faut procéder, monsieur .. Là, c'est bien; et ne vous plaignez pas que je ne vous enseigne rien. N'est-ce pas là de l'instruction? Si vous ne coiffez pas convenablement vos potions, il n'y a que les pauvres qui en voudront. Les jeunes gens ne font pas assez d'attention à ces sortes de choses. Pour moi, avant deux mois d'apprentissage, je connaissais toutes les branches de la manipulation pharmaceutique. »

Ceci était vrai : dès le commencement de son noviciat, M. Label était devenu habile dans les opérations les plus faciles comme dans les plus compliquées; il savait également peser et broyer les pilules; il divisait toutes les doses avec exactitude, depuis un grain jusqu'à une livre; et, en préparant une potion de belle apparence pour un malade d'un genre distingué, il montrait plus de goût que le fabricant le plus inventif.

« Oui, monsieur Jackson, reprit l'apothicaire un peu radouci par les réflexions qu'il fit sur ses propres talents; soyez-en convaincu, pour réussir dans notre état, il faut plaire aux yeux

— Il est assez difficile à un jeune homme d'y réussir aujourd'hui, se dit en soupirant M. Jackson.

— Mais pas tant que vous le croyez, si vous savez bien vous y prendre. La première chose que vous deviez faire après avoir passé votre examen, c'est de vous procurer un fonds peu considérable et de vendre au détail.

— C'est ce que je pense, monsieur; il faut d'abord aller doucement et grandir par degrés.

— Surtout, monsieur Jackson, n'imitez pas les jeunes gens d'à présent, qui parlent toujours dans un mauvais jargon; ménagez vos expressions, et qu'elles aient toujours quelque chose de médical.

— Vous avez raison, monsieur.

— Achetez donc un petit fonds; je vous conseille de vous établir dans la Cité; on y mange et on y boit beaucoup, et vous aurez toujours des patients qui viendront vous consulter pour des indigestions.

— Fort bien, monsieur.

— Vous leur donnerez un peu de mixture stomachique, ou une potion composée d'infusion de gentiane et de colombo, avec deux drachmes de teinture composée de cardamome et de quelques grains de carbonate de soude. Ce remède soulage immédiatement. Ils reviendront et vous prôneront; ils auront la fièvre et vous enverront chercher. Vous connaissez ma méthode : le soir des pilules, et des potions trois fois le jour. Il n'y a rien de mieux.

— Je le sais, monsieur. Et dans quelle maison faudra-t-il m'établir?

— Je puis là-dessus vous donner d'excellents conseils. Placez-vous, s'il est possible, dans une cour écartée, à quelque distance d'une rue populeuse. Vous savez que les gens qui viennent chez vous ne se soucient pas d'être vus. Autre chose : il faut attirer l'attention d'une manière quelconque. J'ai vu à ce sujet l'autre jour un procédé magnifique. Dans une des rues voisines de l'endroit où je vous ai envoyé toucher une note, un homme a placé un transparent à sa porte; il représente le buste de Galien écorché : c'est une idée délicieuse. Ce transparent fait supposer que l'homme connaît parfaitement l'anatomie. On voit une des mains de Galien qui tient une baguette entourée de serpents entrelacés.

— C'est admirable, monsieur.

— Oui, mais ceci ne réussirait pas dans nos quartiers. Il vaut mieux mettre votre diplôme dans un beau cadre doré, et le suspendre dans l'antichambre de votre officine, au-dessus du portrait du docteur Cullen.

— Oui, monsieur, vous avez raison; je suivrai ponctuellement votre avis.

Ensuite, mariez-vous le plus tôt possible; vous y gagnerez de la considération. D'ailleurs les femmes n'emploient jamais un homme de l'art qui n'est point marié. Ayez soin d'être toujours bien dans les papiers des dames. Ce sont de bons prospectus.

— Des prospectus, monsieur?

— Oui, c'est-à-dire qu'elles parleront de vous et feront votre éloge. Je vais vous enseigner un moyen de leur plaire, aux femmes mariées, du moins. Si l'on vous consulte sur le régime que doit suivre un fils ou un époux, que direz-vous?

— Je m'informerai de la nourriture qui plaira le plus au malade, et je la lui prescrirai.

— Ce n'est point tout à fait cela. Tâchez de savoir ce que la mère ou la femme désirent lui donner, et ayez soin d'être d'accord avec elles. Si le malade n'a ni femme ni mère, faites-vous un devoir de lui défendre ce qu'il désire, et d'ordonner à la place quelque autre aliment. Mais veillez à ce que cet aliment ne soit pas désagréable. Quant à votre maintien, écoutez sérieusement l'exposé de la maladie, ne riez jamais des affections hypocondriaques; généralement moins vous rirez, mieux cela vaudra. Gardez votre dignité, monsieur; mais soyez toujours patient, bienveillant, consolant, surtout avec les femmes. »

Au moment où M. Label terminait ce discours, la porte de la pharmacie fut doucement ouverte, et une pauvre femme, chétivement vêtue, ayant l'air aussi souffrant que misérable, se présenta avec un enfant à la mamelle

« Eh bien, madame, que désirez-vous? » demanda M. Label.

« Oh! monsieur, j'ai depuis trois mois une toux qui me fatigue beaucoup; je n'ai pas fermé l'œil de la semaine dernière, et j'ai la gorge si malade que je puis à peine avaler.

— Ah! voyons, M. Jackson, *gargarisma commune* et *haustus ruber, ter die.* Mon élève est prêt à vous écouter, madame, si vous avez quelque chose de plus à dire. Occupez-vous d'elle, monsieur Jackson; et quant aux médicaments, N. T. S. N. [1], vous comprenez?

M. Jackson prouva qu'il avait compris en clignant de l'œil, mais sans oublier le respect qu'il devait à son patron. M. Label alla dîner.

L'apothicaire dîna de bonne heure, car il avait à exercer dans la soirée ses fonctions inquisitoriales au collége, et avant de s'y rendre, il croyait toujours nécessaire de se rafraîchir la mémoire. Ici nous sommes fortement tentés de nous permettre une digression sur les examinateurs, pour préciser en combien de temps un homme peut apprendre à faire cent questions sur une science donnée, sans s'être préalablement donné la peine d'acquérir la science elle-même; mais nous résistons à l'entraînement. M. Label avait aussi un autre motif pour ne point dîner tard. Il voulait savourer tranquillement ses trois verres de vin et se reposer une heure ou deux, ce qui facilitait la digestion; il avait assez de connaissances en physiologie pour le savoir.

Cependant il n'était pas destiné à jouir de cet état salubre et agréable du repos. Il avait à peine achevé son dessert, quand on frappa et sonna à la porte de manière à épouvanter tout autre qu'un homme accoutumé par sa profession à être ainsi dérangé. M. Label même en tressaillit, et, avant qu'il eût pu se remettre, le domestique annonça que la voiture de mistress Plummer venait le chercher, et qu'on le priait de se rendre de suite chez cette dame, attaquée d'une indisposition grave et subite.

Mistress Plummer était la femme d'un riche raffineur, et M. Label ne pouvait qu'obéir. Il ajusta donc avec précipitation sa cravate blanche, rabattit son gilet de velours noir qui, durant le repas, avait remonté sur sa poitrine en formant divers plis transversaux, prit son castor à larges bords, échangea son air de mauvaise humeur contre une physionomie convenablement solennelle, et s'installa dans la voiture de mistress Plummer.

Il trouva l'intéressante malade (qui était d'un tempérament très-jaloux), dans un état d'agitation nerveuse, causé par un sourire que son mari avait adressé mal à propos à la jolie femme de chambre. Elle avait des attaques de nerfs, et développait ces poses gracieuses et touchantes, ces gestes et ces jeux de physionomie élégants, que la nature a probablement destinés à exciter la commisération des assistants, car

[1] *Ne tradantur sine nummo* (Ne les livrez point sans argent), terme technique équivalant à : Point de crédit.

la maladie dont ils sont les symptômes attaque rarement les dames quand elles sont seules.

On fit sortir toutes les personnes qui étaient de trop; et la dame passa d'une suite orageuse de vociférations incohérentes à des gémissements sourds et pathétiques. On lui fit enfin recouvrer ses sens au moyen d'un flacon d'odeurs, dont elle s'empara avec avidité, bien qu'elle parût du reste inattentive à tous les objets environnants.

« Calmez-vous, ma chère mistress Plummer, » dit M. Label.

« Oh! monsieur Label! je sens mes spasmes qui me reprennent, je les sens.

— Résistez-y, ma chère dame, allons, allons; tâchez de vous contenir. (Il lui frappe doucement le dos.) Voilà, voilà, permettez-moi de vous offrir cette petite potion; elle vous fera du bien, croyez-moi. »

En disant ces mots, M. Label tira de sa poche un petit flacon d'un remède d'une efficacité catholique, qu'il était dans l'usage d'administrer dans toutes les circonstances imprévues. Mistress Plummer engloutit le liquide avec autant d'empressement que si elle eût été en danger de mourir de soif. Il était composé principalement d'une teinture aromatique.

« Oh! monsieur Label, je suis si nerveuse!

— C'est vrai, madame, c'est vrai. Comment va le pouls? hum!... cent battements; et la langue? Ah! il y a un peu de fièvre. Nous prendrons une petite mixture fébrifuge, et nous serons bientôt en pleine convalescence.

— Oh! je vous prie, ne m'envoyez point de drogue désagréable, monsieur; je suis malade rien qu'en y pensant. J'aime mieux être saignée.... »

M. Label hasarda quelques observations.

« Je veux être saignée, je le veux, répéta la dame Plummer, ce sera ma mort, je le sais. O mon Dieu! mon Dieu! je voudrais qu'il pût savoir le mal qu'il m'a causé. O mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! »

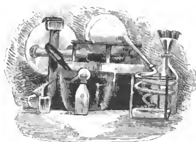
Là-dessus elle parut près d'avoir une nouvelle attaque, et M. Label jugea inutile de s'opposer plus longtemps à une volonté si formellement exprimée. Il fit donc ce qu'elle désirait; et elle eut soin de s'évanouir avant qu'une once de fluide vital eût été enlevée à ses veines.

Lorsqu'elle fut remise des suites de cette opération, M. Label fit un nouvel effort en faveur de ses potions chéries; mais il fut encore repoussé avec perte, et fut obligé de se contenter de laisser en sortant une couple de pilules, tirées d'une petite boîte d'ivoire que, comme le flacon, il portait constamment sur lui. Assez désappointé, il en vendit ensuite au collége de pharmacie. La liste des candidats refusés fut ce soir-là plus longue qu'à l'ordinaire.

Nous sommes fâchés que la nature de cet ouvrage et notre respect pour la vérité nous ait empêché de tracer de l'apothicaire un portrait de fantaisie. Le médecin ordinaire des masses eût alors paru sous un autre aspect. Quand le public s'apercevra enfin que la guérison d'une indisposition ne nécessite pas toujours l'emploi des drogues, il renoncera peut-être à obliger les apothicaires à lui vendre des remèdes à un prix vingt fois au dessus de leur valeur intrinsèque. La génération naissante des

praticiens est mûre pour des réformes. Espérons que nous les verrons s'accomplir bientôt, et que le système actuel de tromperie et de déception sera mis au rang des funestes erreurs détruites, et des absurdités passées

PAUL PRENDERGAST.







LE BOURREAU



LE BOURREAU.



Dans la comédie des *Lutins*, de John Suckling, certain courtisan est apostrophé en ces termes :

> O ridicule ustensile,
> Aussi brillant qu'inutile,
> On te fait luire au soleil;
> On t'expose en étalage
> Comme un vieux plat de vermeil,
> Mais tu n'es d'aucun usage!

Cette phrase s'applique mieux au bourreau qu'au courtisan; elle peint mieux l'homme du gibet que l'homme des palais, car la physionomie proverbialement sévère de l'assassin patenté perd de sa valeur à nos yeux, si nous considérons l'absurdité, l'inutilité complète du métier qu'il exerce. C'est, disons-nous, un mal superflu, et cette conviction nous empêche de sentir aussi vivement l'iniquité officielle. Le mépris que nous éprouvons pour lui diminue étrangement notre dégoût, le bourreau est un personnage terrible, et cependant il y a des cas où nous serions tentés de lui mettre entre les mains une marotte. La folie de ceux qui l'emploient rejaillit sur lui. Quoique l'homme d'état signe, d'un air triste et solennel, le sacrilége arrêt de mort, cet arrêt a quelque chose de si insensé, que le bourreau semble le bouffon d'une misérable farce.

« Mais le meurtre, monsieur, le meurtre! dit un paisible *gentleman*, des lèvres duquel découlent des préceptes évangéliques; monsieur, le meurtre ne saurait être puni que par la potence? »

Il a été versé du sang : dans un accès de frénésie, un misérable, aveuglé par la rage, ivre de vengeance, ou même, ce qui est plus odieux, stimulé par l'appât du gain, verse le sang de son semblable. Dès lors ce n'est plus qu'un monstre ; l'humanité recule à son aspect ; on évite ses regards comme le regard du basilic ; l'air qu'il respire nous semble empoisonné. Notre imagination se le représente comme possédé des furies ; il est repoussé, en horreur à tous ; son front est marqué du signe de Caïn, comme d'un fer rouge ; ses yeux portent les traces du feu qui le dévore. Il a la figure et la voix humaine ; mais c'est un réprouvé.

C'est ainsi que nous envisageons le meurtrier ; c'est ainsi que nous jugeons le malheureux souillé de sang humain ; c'est ainsi que, terrifié par son crime, notre esprit l'environne d'une multitude de terreur ! Il a ravi l'existence à un homme, il a détruit l'image de Dieu, il a précipité son frère dans l'éternité, il a audacieusement usurpé l'autorité divine, et nous l'accablons de malédictions. Mais par notre haine profonde et invincible pour l'homicide, que prouvons-nous?... C'est que nous croyons la vie humaine sacrée, et l'esprit de l'homme revêtu par son créateur d'une sainte auréole ; c'est que nous avons la conscience de ses sublimes priviléges, de ses hautes destinées. Le mendiant le plus vil, l'être sans asile, sans vêtements, abruti par l'ignorance et la misère, l'être dont l'aspect choque notre délicatesse et que nous fuyons comme un reptile, celui-là même est rendu sacré par le caractère divin qui est en lui. Cette vile et grossière argile se transforme en un temple vivant, car elle est consacrée et sanctifiée par d'immortelles espérances.

Que dit l'homme d'état par l'organe de son serviteur le bourreau ? Quel exemple donne-t-il, quelle leçon enseigne-t-il du haut de la potence, sa tribune ? Par quel acte sage et consolateur fait-il sentir à la foule aveugle et indifférente la sainteté de la vie des hommes ? Comment par l'intermédiaire du fermier de la corde prouve-t-il sa vénération pour l'œuvre de Dieu, et son horreur pour ceux qui tuent ? Le bourreau va nous le dire.

Il est quatre heures du matin. Le ciel est noir comme de l'encre, et la pluie de novembre nous pénètre jusqu'aux os. Tout est froid, sombre, désolé. Nous débouchons par une ruelle étroite dans une des plus grandes rues de Londres. Quelle animation soudaine ! des flots de peuple inondent le chemin : hommes, enfants et femmes, quelques-unes avec leurs nourrissons entre les bras, marchent d'un pas léger, rient, causent, babillent comme en un jour de dimanche. Sans doute on va célébrer quelque fête nationale. Il n'a fallu rien moins pour arracher tant de gens au repos de si bonne heure et en pareille saison, rien moins pour donner tant de vivacité à leurs mouvements, tant d'éclat à leurs rires, tant d'insouciance à leur gaieté. Car, voyez comme ces groupes de jeunes gens, avec l'impétuosité de leur âge, sautent, dansent et trépignent sur le pavé ; tantôt l'un d'eux s'arrête, et, diverti par les facéties d'un compagnon de voyage, se tord les côtes, et, presque plié en deux par le rire, s'appuie contre un lampadère ; tantôt une femme en gaieté fait entendre sa voix grêle et perçante. Il est clair qu'une fête générale se prépare. Cependant mêlons-nous à la foule qui grossit, et suivons le torrent.

Au bout d'un quart d'heure, nous sommes évidemment arrivés au terme du

voyage, car un ressemblement est déjà formé, et s'augmente sans cesse de la multitude que vomissent une demi-douzaine de rues. Que de monde! que de curiosité peinte sur les visages! Des portes s'ouvrent, et une plate-forme massive est lourdement traînée dans la rue.

« C'est sans doute la scène, c'est le théâtre où va s'accomplir la cérémonie nationale, d'où probablement on distribuera des prix et des couronnes civiques à un peuple vertueux, tant sont pleins de sagesse et de philosophie les législateurs qui le gouvernent, tant ils sont instruits des penchants et des faiblesses de l'homme, tant ils prennent soin de le diriger, de le réformer, d'élever son âme. »

Ainsi pense le Brame, le Chinois et le Japonais, car le lecteur a dû comprendre que c'était un barbare de cette espèce qui avait suivi la foule, et qui souriait complaisamment à cette foule devant la porte de la prison pour dettes de Newgate.

« Je vais donc voir une fête nationale! je vais assister à une leçon pratique d'humanité, de bienfaisance, de raison et de vérité! Un législateur anglais va se placer sur cette plate-forme; et, dans la plénitude de sa science, dans la grandeur de sa philanthropie, dans ce qu'il est fier d'appeler sa charité chrétienne, il récompensera deux ou trois élus aux acclamations de cette multitude. Il pendra au cou de quelques-uns de ces citoyens des médailles qui éveilleront dans les cœurs le désir de marcher sur les traces des lauréats, et l'espoir d'être un jour eux-mêmes l'objet de pareilles distinctions. Quel charmant spectacle! quel peuple gai et heureux! il quitte son lit avant l'aube, et dans cet affreux climat, il attend quatre heures (l'étranger venait de comprendre avec assez de difficulté que le spectacle n'aurait lieu qu'à huit heures), pour assister à une distribution de récompenses nationales! »

Et il sourit en voyant un jeune Breton, dans la surabondance de son humeur folâtre, enfoncer le chapeau d'un de ses amis de manière à lui cacher les yeux et le nez, pendant qu'un autre égrillard, d'une main prompte et légère comme des nageoires, visite les poches de la victime. Les plaisanteries continuent, et ne sont point étouffées par le bruit des marteaux qui retentissent sur la plate-forme nationale.

Un marchand de comestibles adresse brusquement la parole à l'étranger, et lui propose un jeu de hasard pour gagner de petits pâtés appétissants de porc et de mouton. Le barbare refuse gracieusement, et médite sur la gourmandise britannique. Il conclut que les Anglais, même quand ils se rassemblent pour une réjouissance publique, ne peuvent oublier leur estomac. L'étranger a voyagé, et est habitué à avoir de l'indulgence pour les habitudes des hommes. Il regarde donc d'un œil philosophique jouer, sans cérémonie, à pile ou face devant la plate-forme de la nation.

Écoutez! quels éclats de rires! quels trépignements! quels battements de mains! Le bruit part de l'hôtel d'en face, rempli des spectateurs les plus aisés; quelques-uns ont donné beaucoup d'argent, même quelques pièces d'or au maître du logis, pour avoir la faculté de s'asseoir à la fenêtre. Ils tiennent à bien voir la distribution des récompenses nationales, afin de mieux observer, pour leur édification, le maintien et la physionomie de ceux qu'honore la bonté sage et philosophique de l'état. Il y a un moment de silence; puis l'étranger écoute une chanson chantée avec des poumons

d'airain, une chanson comme celles qui sortent de la bouche des cyclopes. Le barbare ne peut en distinguer que le refrain, ainsi conçu :

Un sort cruel m'enlève brusquement
A l'existence à peine commencée.

Ce sont bien là les paroles, car trente voix répètent en chœur :

Un sort cruel m'enlève brusquement
A l'existence à peine commencée.

Et ces chants étouffent le bruit du marteau, qui travaille encore sur la plate-forme nationale, et l'hilarité est bruyante et déréglée.

Le barbare, curieux de connaître les mœurs anglaises, ne peut résister au désir de se mêler à la foule des chanteurs. Il se dirige vers la chambre, et malgré toute son indulgence pour les usages des nations, il est légèrement blessé du spectacle qui s'offre à ses yeux. La chambre est obscurcie d'épais nuages de fumée; mais au bout de quelques instants il parvient à découvrir les auteurs du joyeux vacarme; il peut y avoir environ cinquante individus, hommes et femmes; le plus grand nombre rugit en chœur, mais le reste est plongé dans un stupide silence; quelques-uns dorment, quelques-uns essaient de rire, mais l'ivresse paralyse leurs lèvres.

« Il est étrange, se dit le barbare, que dans une cérémonie nationale les puissants, les grands, les moraux, les sublimes Anglais s'abaissent à ce point! Qu'il est malheureux qu'ils ne puissent maîtriser leur enthousiasme, et qu'assemblés pour être témoins de ce que j'ai souvent entendu appeler une grande leçon morale dans ce pays heureux et éclairé, ils ne parviennent pas à réprimer assez leur ardeur naturelle, pour s'abstenir d'eau-de-vie, de rhum, de gin, de bière et de tabac. »

Telles sont les réflexions de l'étranger, et le ménestrel continue à chanter :

Un sort cruel m'enlève brusquement
A l'existence à peine commencée.

Mais la foule ameutée au dehors s'écrie : « Voici les shériffs[1] ! » Le chanteur se tait, et tous se précipitent à la fenêtre.

Il est fort désagréable, il y aurait de quoi exciter la bile de tout autre que d'un philosophe, de payer pour jouir d'un spectacle national, et d'en être complètement privé par l'enthousiasme, par le généreux empressement de la foule. Notre brame tente en vain de se faire place; hommes et femmes sont agglomérés aux croisées comme des essaims d'abeilles; notre sage fait de vains efforts pour obtenir une

[1] Magistrats annuels dont les fonctions répondent à celles de nos anciens prévôts.

place d'où il puisse voir la solennité, mais on lui dit de rester où il est et d'aller au diable. Le brame obéit tranquillement à la première partie de cette injonction ; mais, exilé de la fenêtre, il pourra du moins juger de l'impression produite sur les spectateurs par la cérémonie : l'expression franche et sans détours de leurs physionomies lui révélera l'influence de la scène à laquelle ils assistent. Cette pensée l'a consolé, lorsqu'il entend crier dans la rue :

« Chapeau bas! chapeau bas!... Ohé! l'homme au chapeau blanc et au crêpe! Ohé! l'homme en deuil, à bas la casquette, silence!

— Oui, se dit le brame, la cérémonie va commencer; voici le début des réjouissances. »

Et, quoiqu'il ne vît pas plus que s'il était sur les rives du Gange, il se hasarde à demander à un voisin plus heureux combien d'individus vont recevoir ce matin la récompense qu'ils méritent.

« Il y a des cordons pour six, vieux coq! lui répond-on.

— J'avais raison, pense le brame; des cordons auxquels sont suspendues des médailles.

— Voici les baguettes blanches[1], s'écria une douzaine de voix à la fenêtre; et l'impatience et l'animation des assistants excitent vivement l'intérêt de l'étranger.

— O mon Dieu, mon Dieu! dit une femme, voici le prêtre.

— Peuple admirable! se dit le brame, avec quelle sagesse tu associes à toutes tes récompenses publiques, à toutes tes fêtes publiques les beautés de ta belle et charitable religion!

— Une, deux, voici Jack!

— Dieu le bénisse!

— Quel air aimable!

— Il est vêtu comme pour une noce, » dit une femme en sanglotant.

Le brame, touché des exclamations des spectateurs, impressionné par l'émotion des femmes, pleure de joie et par sympathie.

« Dieu les assiste tous! murmure-t-il.

— Il n'y en a que quatre, dit un spectateur d'un ton de désappointement.

— On nous en avait annoncé six, dit un autre.

— Comment, diable, il n'y en a que quatre! dit un troisième.

— Les deux autres, pensa le brame après un mûr examen, n'ont peut-être pas été trouvés dignes de partager les honneurs de l'ovation. Ce doit être un agréable spectacle! »

L'impassible étranger est profondément remué par les exclamations passionnées des gens placés devant lui. Les uns appellent, mais familièrement et sans emphase, une pluie de bénédictions sur la tête des hommes qu'on récompense. Les autres semblent se pâmer d'admiration à la vue du noble maintien qui les distingue en cette intéressante occasion. Deux ou trois tournent le dos, et leurs visages portent les signes d'une colère étouffée

[1] Les constables.
(*N. du T.*)

« Ce sont les malveillants et les envieux, suppose le brame.

— Il leur donne la main. Dieu les garde!

— Tom est-il ferme! C'est un roc! Quel gaillard!

— Le cher ami!

— Il ne remue pas un doigt.

— Il est descendu, s'écrie une femme dont la voix s'enroue brusquement, et qui fait pénétrer ses ongles de bête fauve dans le bras de son voisin.

— Dieu les bénisse! Dieu les bénisse! »

— Un bruit discordant s'entend; un corps lourd tombe; des gémissements d'horreur, des voix de femmes s'élèvent; puis le silence de la tombe!

« Cette cérémonie nationale, se dit le brame, doit avoir en soi quelque chose de bien solennel : tant mieux! La solennité de la récompense lui donne un nouveau relief et la grave dans la tête et dans le cœur des assistants. »

Un spectateur, la face noire de rage, s'élance de la fenêtre, et, incapable d'exprimer ce qu'il ressent, il frappe la table de ses poings fermés.

« Mike, s'écrie-t-il, une pinte d'eau-de-vie et du tabac pour dix! »

Et il se renverse sur une chaise, passe ses doigts dans ses cheveux et rit comme un démon.

Notre brame est étonné des figures de ceux qui reviennent de la fenêtre, des larmes qui baignent les unes, de l'indifférence, de l'indignation peintes sur les autres. Au bout d'un instant, il se hasarde à regarder par la fenêtre; il voit l'œuvre du bourreau, et, frappé d'une stupeur terrible, il tombe sur le parquet. L'hôte le fait prudemment transporter dans une autre pièce; on le met dans un lit; il s'assoupit, il dort une heure et dormirait davantage s'il n'était réveillé par le chœur que conduit l'homme qui a demandé de l'eau-de-vie et du tabac :

Un sort cruel m'enlève brusquement
A l'existence à peine commencée [1].

Telle est la récompense du bourreau, tels sont les sentiments et les pensées de ses compatriotes quand, sur l'échafaud, il étrangle un homme devant des milliers de spectateurs pour leur apprendre combien la vie humaine est sacrée, pour faire connaître au monde quel est le crime ineffaçable de celui qui tue son frère. Le bourreau tue pour prouver l'iniquité du meurtre.

— Mais, monsieur, dit le bourreau, il est écrit dans les livres saints... Quelles sont les paroles?... Oh! m'y voici : Celui qui aura tué un homme sera puni de mort [2].

— Attendez un peu, serviteur de la potence.

[1] Historique.
(*N. de l'auteur.*)

[2] *Lévitique*, chap. XXIV, verset 21.
(*N. du T.*)

« Caïn dit au Seigneur : Mon iniquité est trop grande pour pouvoir en obtenir le pardon.

« Vous me chassez aujourd'hui de dessus la terre, et je m'irai cacher de devant votre face. Je serai fugitif et vagabond sur la terre. Quiconque donc me trouvera me tuera.

« Le Seigneur lui répondit : Non, cela ne sera pas; mais quiconque tuera Caïn en sera puni très-sévèrement. Et le Seigneur mit un signe sur Caïn, afin que ceux qui le trouveraient ne le tuassent point[1]. »

Et cependant le bourreau pend sous la sauve-garde de l'Écriture, soutenu dans sa foi par ces philosophes chrétiens qui, pour défendre un préjugé chéri, sont toujours disposés à tirer leurs arguments moins de saint Matthieu que du Lévitique. On peut les prendre pour des juifs quand ils disent qu'il faut rendre œil pour œil, et dent pour dent; et leur empressement à appliquer avec une rigoureuse exactitude le principe de Moïse est en rapport avec la surprise qu'ils éprouvent de voir qu'on pense les amener, de concessions en concessions, à renoncer à leurs idées. Le bourreau et ses partisans interprètent singulièrement l'Écriture.

Considérons le bourreau dans l'exercice de ses fonctions. Il a commencé sa tâche, il a préparé le malheureux à la mort, il est descendu sous l'échafaud pour baisser la trappe. Que sont pour le peuple les services du bourreau? que leur enseigne l'être misérable qui a les bras liés, la corde au cou, et dans un instant sera... quoi? Qui peut le dire? L'homme d'état dont le bourreau est l'agent paie en sa miséricorde pour qu'un prêtre chrétien prodigue au criminel les consolations chrétiennes. Grâces lui en soient rendues ! Mais que fait l'ecclésiastique? quels sont les heureux fruits de ses éloquentes consolations? Si le criminel est assez fameux pour être l'objet d'une vive curiosité, on nous avertit par intervalles, d'un ton de congratulation, que l'infortuné est chaque jour plus vivement pénétré de la vérité des miséricordes divines et de la divine révélation. La potence, lui dit-on, est pour lui le marchepied du ciel. Dans un moment, il se trouvera avec les anges, car l'homme d'état ne tuerait pas un esprit sans l'avoir préparé ; il est loin de songer à faire périr une âme.

Donc, entre le bras et le plancher du gibet, le coupable n'est pas un objet de dégoût et d'aversion ; mais il est au nombre des élus ; il semble que des ailes frémissent sur ses épaules. Le sol lui manque ; les dernières convulsions du pendu convainquent la foule du respect qu'on doit à la vie humaine. La nuit vient ; le corps de l'assassin est jeté dans une fosse de la prison, et ses os sont rongés par la chaux vive. Et c'est là le grand exemple moral que donne le bourreau ; c'est là le châtiment.

La mort serait un châtiment véritable si elle ne pouvait être donnée que par l'exécuteur ; mais, puisque Dieu en a fait un calice commun à tous les hommes, une coupe inévitable que tous les vivants doivent boire jusqu'à la lie, puisque personne n'a le privilége de s'y soustraire, n'est-il pas étrange de punir la perversité la plus profonde

[1] *Genèse*, chap. IV.

(*N. du T.*)

en lui infligeant un mal qui doit aussi terminer la vie des hommes les plus vertueux.

« Mais, dit le bourreau, l'honnête homme meurt entouré de ses amis en pleurs; sa mort est douce et paisible, tandis que celle du coupable qui passe par mes mains… »

Tous deux sont lancés dans la même éternité. Et — écoutez — quel est ce bruit qui se rapproche de l'échafaud? Le criminel s'avance enchaîné; la marche processionnelle est commencée, et la voix consolatrice du chapelain de la prison prononce ces paroles :

« Je suis la résurrection et la vie, dit le Seigneur; et celui qui croit en moi, quand même il serait mort, vivra, et quiconque vivra et croira en moi ne mourra jamais. »

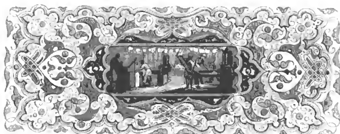
Douglas Jerrold.



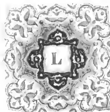




LE DIABLE D'IMPRIMEUR



LE DIABLE D'IMPRIMEUR[1].



E diable d'imprimeur! que ce nom est romanesque! il nous reporte aux tristes réalités des siècles passés, où l'ignorance et ses ministres, la ruse, la violence et la cruauté, étaient assis au rang le plus élevé de la terre, où l'intelligence de l'homme était à son réveil en butte à l'anathème et à la malédiction, comme les perverses machinations de Satan, où l'aurore de la lumière morale était considérée comme un pâle reflet des flammes éternelles. L'imprimeur était donc un sorcier, un magicien; il avait donc un familier, et de là le diable d'imprimeur! Ce fut à une époque de ténèbres, dans des jours de superstition que notre héros fut baptisé; et quoique ce nom lui fût donné comme un sobriquet injurieux, les grands et les puissants lui tinrent lieu de parrains. Parmi eux se trouvèrent des cardinaux et des abbés mitrés, les plus nobles et les plus riches citoyens. Ils prirent conseil ensemble, et appelèrent diable la bonne créature. On en conclut qu'il fallait le saisir, le lier et le brûler vif, au milieu des chants des prêtres, des parfums des encensoirs, et d'aspersions multipliées d'eau bénite.

Est-il possible, demandera quelque lecteur, que le petit Pierre Trampington, diable d'imprimeur chez Vizetelly et compagnie[2], moyennant cinq ou six shillings

[1] C'est le nom qu'on donne en Angleterre au petit commissionnaire chargé de porter et d'aller rechercher les épreuves chez les auteurs.

(*N. du T.*)

[2] C'est de chez ces imprimeurs qu'est sorti l'ouvrage que nous traduisons.

(*Id.*)

par semaine, ait une origine si étonnante, si aventureuse? oui, croyez-le; le diable d'imprimeur est aujourd'hui un serviteur familier; il va comme un bon génie de l'imprimeur chez l'auteur, et de l'auteur chez l'imprimeur; il attend paisiblement de la copie, dort sans se plaindre pendant le temps de la composition, s'ennuie trois ou quatre heures avant qu'on lui donne le chapitre ou essai qui va être terminé à la minute. Mais Pierre, au quinzième siècle, eût pu avoir les honneurs d'un auto-da-fé, et, du bois destiné à brûler le maître, on eût réservé un fagot pour le valet.

Il est doux à notre époque de nous reporter aux périls de l'imprimeur, en le voyant tel qu'il est, couronné de mille palmes triomphales. Nous aimons à citer l'exemple de Jean Faust, orfèvre de Mentz, offrant dans la pieuse cité de Paris, ses bibles imprimées à cinq ou six cents écus la pièce, et, forcé soudain de rabattre ses prix, et de ne demander que la modique somme de soixante écus! les scribes prenant l'alarme. Il faut que le diable soit au service de l'imprimeur. On examine les livres avec curiosité, et il devient évident, d'après l'uniformité des exemplaires, que Belzébuth en personne les a écrits, ou qu'il y a du moins coopéré. Il est assez singulier, vu l'astuce légendaire de Satan, qu'il ait assez oublié ses propres intérêts pour fabriquer des bibles à bon marché; mais l'ignorance et la persécution sont enclines à de pareilles erreurs.

Le tumulte est grand dans Paris; les scribes, les hommes ingénieux et industrieux qui copient des bibles, joignent leurs cris à la clameur publique avec le plus complet désintéressement. Faust est découvert; on trouve plusieurs bibles à son domicile; quelques-unes sont imprimées avec son sang; horrible circonstance, que prouve sans l'ombre d'un doute l'encre rouge dont elles sont ornées. Au feu! au feu! au bûcher le magicien! tels sont les cris qui s'élèvent bruyants et unanimes. Le sorcier est jeté en prison, et pour éviter d'être brûlé vif comme un homme allié au démon, il fait connaître son secret, à l'admiration du monde, et surtout à la grande surprise et aux remerciements de l'Église. Hélas! ses enfants gras et rubiconds, qui se repaissaient tranquillement dans leurs cellules comme des vers dans les noix, ne songeaient guère au mal qu'allait faire cette découverte. Ils ne pensaient pas que le premier craquement de la grossière presse de Guttemberg était le glas de la tyrannie et de l'ignorance. A ce bruit, si les moines avaient eu des yeux, ils auraient vu leurs saints pâlir et s'agiter; ils auraient entendu frémir leurs vieilles et lucratives reliques, et des murmures sinistres faire retentir les autels.

Au moment où Guttemberg tira sa première épreuve (l'historien des papes a fort mal à propos négligé ce fait), le saint pontife était dans son premier sommeil. Mais tout à coup sa sainteté fut éveillée en sursaut, et pendant au moins cinq secondes elle se demanda si elle était ou non infaillible. Chose étrange! qui eût pensé qu'un léger bruit fait à Mentz se ferait entendre distinctement à Rome?

Notre présente intention n'est pas toutefois de suivre le diable d'imprimeur à travers les événements de quatre siècles, mais de le montrer tel qu'il est aujourd'hui, après de nombreux et importants changements. Il est incontestable, que dans un âge de ténèbres, il a reçu son nom comme un reproche. Beaucoup de braves gens de France, respectables et exacts à payer leurs impôts, sont morts avec la ferme persua-

sion que, quoique Faust se fût blanchi aux yeux des trop faciles autorités civiles, le diable devait avoir mis la main à l'imprimerie. Le diable et le docteur Faust devinrent deux idées inséparables; et le diable d'imprimeur survit à cette époque, quoiqu'il soit maintenant philosophiquement reçu comme une créature de lumière.

Le diable d'imprimeur est de nos jours le plus humble joyau de l'écrin typographique. Si notre conscience trop vétilleuse nous le permettait, nous chercherions à cacher au public un fait fâcheux : c'est que le diable d'imprimeur du dix-neuvième siècle n'est, dans l'échelle sociale, guère au-dessus du commissionnaire. C'est ainsi que la pratique des temps et l'habitude vulgarisent ce qui est mystérieux, rendent communes les choses les plus précieuses. Un jeune homme sortant avec une épreuve de l'imprimerie de Guttemberg, de Caxton, ou de Wynkyn de Wordt, était, pour ainsi dire, un messager d'état; le porteur d'un miracle de l'art; l'un des membres d'une corporation secrète. On lui avait fait jurer de ne point divulguer les secrets de l'art. Alors le diable d'imprimeur avait droit aux respects des hommes; aujourd'hui c'est Pierre Trampington, âgé de neuf ans.

Cependant le diable d'imprimeur d'à présent a un grand avantage sur le diable d'il y a quarante ans. Quand il vient chercher de la copie (et, croyez-moi, lecteur, les visites du diable ne sont pas, comme celles des anges, peu nombreuses et à de longs intervalles; elles se répètent tous les jours, toutes les heures même), si l'éditeur est d'un caractère impatient ; quand donc il vient chercher de la copie, dans les visites qu'il fait sans relâche aux auteurs, le diable d'imprimeur n'a pas, comme ceux d'une génération passée, à monter un nombre de marches démesuré. Jadis, le diable allait chercher les écrivains au faîte d'une maison ; mais, grâce aux progrès accomplis, il se trouve aujourd'hui à moitié chemin; les choses sont comme elles doivent être.

Dans l'imprimerie, le diable est homme de peine, la tâche la plus pénible lui est constamment dévolue. Il n'y a pas d'occupation trop sale pour lui, pas de fardeau trop lourd pour ses forces, pas de course trop longue pour ses jambes. Il ne faut pas qu'il marche; il doit courir, il doit voler ; car c'est un axiome que le diable d'imprimeur est obligé de ne jamais marcher ; se dépêcher n'importe comment, se dépêcher, tel est son sort.

Ainsi, terreur des passants égarés,
Dans les marais, dans les bois, sur les prés,
Dans les jardins, sur les moissons nouvelles,
Les blens lutins vont toujours voyageant,
Nageant, rampant, courant et voltigeant
Des mains, des pieds, de la tête el des ailes.

Et le diable d'imprimeur, consciencieux et zélé, courant à la recherche de la copie, est tenté de rivaliser d'activité avec les démons dont il est le frère. Le commissionnaire vulgaire peut s'amuser en route ; mais le diable intelligent, qui recueille et porte de précieuses pensées, le colporteur des productions du cerveau, l'intermédiaire de l'auteur et de la presse, ne peut s'arrêter et flâner comme un messager ordinaire; mais

sensiblement pénétré de l'importance de sa profession et de la richesse dont il est dépositaire, en ses mouvements de droite et de gauche, il doit s'étudier à voler autant que le vol est compatible avec l'anatomie humaine.

La probité extraordinaire des diables d'imprimeurs, comme beaucoup d'autres vertus des pauvres, n'a pas été suffisamment admirée. Chargeons-nous d'appeler l'attention du monde sur la confiance en la nature humaine que témoignent journellement les littérateurs, et sur l'étonnante exactitude des diables en général.

Les trésors de l'esprit surpassent à un degré inconcevable toute richesse tangible, en pierres précieuses et en métaux; c'est une vérité prêchée dans mille et mille chaires, une vérité que nous blasonnons sur nos manuscrits, une vérité que les hommes riches de dix, vingt, quarante mille livres de revenu sont en position d'admettre fort paisiblement. Que de fois, si nous fouillons les archives de la police, verrons-nous au nombre des délinquants, des apprentis orfèvres, des garçons joailliers, même des commis de banque! On a volé de la vaisselle, on s'est sauvé avec des diamants, on a détourné de l'argent, des hommes de confiance ont succombé aux attraits de la plus vile richesse, et sont devenus coupables. Mais quand, — et c'est avec un sentiment d'orgueil que nous posons cette question, — quand a-t-on vu un diable d'imprimeur distraire de la copie? Quand a-t-il essayé de convertir un article en argent, et de fuir en France ou en Amérique avec les fruits de sa perversité? Nous répondrons pour lui : jamais! Nous en appelons aux magistrats de police, au lord maire, à tous les aldermen; qu'ils nous confondent s'ils le peuvent. Non; notre diable d'imprimeur est à chaque instant chargé de valeurs, par rapport auxquelles les bijoux de la Tour de Londres, quoi qu'en puisse dire M. Swift, leur gardien, ne sont que du strass et du chrysocale; on lui donne à porter des pensées plus brillantes et plus durables que l'or pur; on lui remet de petits paquets qui valent les mines de Golconde; des feuilles volantes près desquelles, du moins dans l'opinion d'un homme, toutes les possessions du Mogol ne sont que d'inutiles taupinières; et, frété de cet inconcevable trésor, honoré de la confiance de l'écrivain, il se rend sans détour à sa destination; et, avec la douceur d'un agneau et l'innocence d'une colombe, il délivre son important fardeau. Jamais il ne trahit sa foi. Le diable d'imprimeur ne soumet pas l'or intellectuel au creuset illégitime; il n'offre pas le précieux papier au perfide changeur, il ne cherche pas à mettre la copie en gage; mais, avec une probité digne d'éloges, avec une noble simplicité d'intentions, il dépose le trésor entre les mains de l'homme désigné pour le recevoir, comme si c'était des haillons et de l'ordure. L'huître qui enfante une perle pour la couronne d'un empereur n'est pas plus fière de sa richesse que le diable d'imprimeur de sa copie.

Et maintenant, cher lecteur, le diable d'imprimeur ne se présente-t-il pas à votre imagination admiratrice entouré de l'éclat le plus vif, malgré ses mains et sa figure souillées d'encre? Coudoyé par lui dans la rue, peut-être légèrement éclaboussé par les talons de Mercure, vous ne songez guère que ce petit garçon puisse avoir en lui quelque chose de dangereux. Vous ne le savez pas; mais, tout innocent, tout réjoui qu'il paraît, il est chargé de copie. Il peut sauter et gambader comme un jeune satyre, et cependant c'est le diable familier d'un journal. Ses regards respirent la joie,

et pourtant les poches de ses culottes de peau peuvent être chargées de coups de tonnerre. Il ne ferait pas de mal à une souris, et dans sa veste dort la foudre qui doit anéantir un ministère. On lui offrirait peut-être en vain tout l'argent de la monnaie pour qu'il eût à additionner une somme quelconque; et c'est grâce à son intégrité que la nation évitera la banqueroute; car dans son bonnet est déposé un essai longuement élaboré, dont les principes, s'ils sont adoptés, transformeront en une quinzaine l'Angleterre appauvrie en El Dorado. Si les diables d'imprimeurs en corps connaissaient leur force, quelles ténèbres ils pourraient jeter momentanément sur le monde! Une conspiration des employés au gaz serait un objet de plaisanterie, comparativement à l'obscurité produite par les diables d'imprimeurs, coalisés pour détruire simultanément la copie! Nous l'avouons, c'est une suggestion dangereuse; mais, si nous n'avions pas la plus grande confiance en la bonté naturelle de nos diables, nous serions rassurés par leur manque de combinaison. D'ailleurs il est possible que le diable porte de la copie comme le cheval d'un évêque porte son maître, sans avoir la moindre idée de la sagesse, de l'instruction, de la piété, de la charité, de la bienveillance universelle dont il est chargé; nous disons, il est possible.

Nous pensons en avoir dit assez pour obtenir à notre diable une certaine considération dans ses pèlerinages à travers les rues. Le lecteur lui accordera un peu d'attention s'il le reconnaît à sa figure barbouillée, à ses mains noires, à l'air de négligence littéraire répandue dans sa toilette, à une certaine vivacité d'expression, à la finesse de la physionomie; tels sont ses signes caractéristiques. Le véritable diable d'imprimeur est d'ailleurs un serviteur d'une espèce supérieure. Il y aurait inconvenance de notre part à avancer que son contact perpétuel avec une certaine classe d'individus aiguise son esprit, et lui donne une expression particulière d'intelligence; mais il en est ainsi. Le diable, et notamment le diable de journal, est un animal aussi distinct du simple commissionnaire, que l'est l'âne sauvage du désert de celui du marchand de sable. Si donc on le rencontre, nous réclamons pour lui, par la vertu de tout ce qu'il peut porter, le respect et la considération. Songez-y; n'y a-t-il pas certains diables d'imprimeurs, quelque obscurs qu'ils soient, qui peuvent être regardés comme presque classiques? par exemple, le diable qui porta à Goldmisth les épreuves du vicaire de Wakefield, et en reçut en récompense, nous le garantirions, plus d'une pièce de six sous; le diable, le diable assidu qui allait chercher de la copie chez Johnson; le diable de l'auteur de Robinson Crusoé; le diable de Dryden; le diable qui... Mais à quoi bon les énumérer? nous laissons à la mémoire, à l'imagination du lecteur le soin d'évoquer et de se figurer les légions de diables qui ont visité les enfants du génie et de la pauvreté; tantôt grimpant les escaliers des greniers, tantôt envoyés dans les retraites des faubourgs, tantôt dans l'enceinte sombre et misérable d'une prison, pour y prendre de la copie, ils ont porté de là à l'imprimerie des pensées qui ont couronné l'humanité comme d'un diadème, des pensées douces et rafraîchissantes comme l'air du ciel, des pensées profondes comme la mer, impérissables comme les étoiles.

Oui, le diable d'imprimeur a, dans son temps, fréquenté la meilleure société;

il faut convenir pourtant que ceux auxquels il a rendu visite ne demeuraient pas toujours dans le plus beau quartier de la ville, ni à une distance commode du rez-de-chaussée. Il ne les a pas toujours trouvés en train de déguster de la venaison, ou, la nappe enlevée, sablant du Bourgogne; leurs repas étaient ordinairement plus humbles. Il avait toutefois de grands priviléges. Souvent, quand pour plusieurs raisons, le pauvre auteur avait fui le tumulte de la ville, et s'était réfugié dans un ermitage champêtre, et défendait rigoureusement sa porte, le diable d'imprimeur avait seul le droit de se présenter. Il fallait toujours de la copie; et le diable arrivait régulier comme l'horloge du village.

Nombreuses et variées sont les excursions du diable en quête de ce qui est maintenant le pain quotidien d'une génération de lecteurs, le *pabulum vitæ* de notre siècle, la copie, l'essentielle copie. Dans ses courses, si le diable a ses fatigues, il a aussi ses plaisirs. En visitant les esprits dont le but principal est d'adoucir et de modifier la rudesse et l'égoïsme du monde, le diable est sans doute en sa petite personne une preuve de la haute mission de mesdames et messieurs les auteurs; il leur fournit souvent l'occasion de pratiquer leur bienveillance théorique. Par exemple, le philanthrope politique, organe des souffrances et des plaintes d'un peuple exténué et accablé d'impôts, enflammé de la tête aux pieds de la plus vive indignation à l'idée de l'égoïsme des riches, mêlant des larmes à son encre pour déplorer les misères du pauvre, ne peut souffrir que le petit diable, après une course de deux ou trois milles, par le froid et la pluie, pour venir prendre l'inestimable copie, reste à grelotter dans le corridor. Non; il ordonne d'allumer du feu; et pendant que le philanthrope arrondit ses périodes, le diable aide probablement à tourner la broche, et, la copie achevée, il part enfin pour l'imprimerie, le ventre plein; et peut-être gratifié d'un sixpence. Tel était, nous sommes disposés à le croire, l'usage de feu M. Cobbet : et nous présumons que les diables se disputèrent constamment l'honorable avantage de lui être envoyés.

M. Macquotient, quoique mathématicien, appréciait à leur juste valeur les besoins et les qualités du diable d'imprimeur. Trois fois par semaine, le lutin allait chez le mathématicien porter les épreuves des logarithmes; lecture agréable, légère et intéressante pour le petit diable. Toutefois, M. Macquotient ne croyait pas que l'enfant à l'esprit vif pût se contenter du plaisir d'examiner des chiffres. Il avait une habitude digne d'être adoptée par les mathématiciens et les philosophes; il offrait au diable matinal du café chaud, *ad libitum*, et deux petits pains libéralement beurrés. De plus, le diable quittait rarement le mathématicien sans recevoir trois pences, et quelquefois six. Nous ne doutons pas que les tables des logarithmes, éditées par M. Macquotient, ne soient supérieures à toutes les autres, nous sommes certains que le diable est de cet avis.

Si par hasard l'auteur habite une maison comme il faut, le diable d'imprimeur a un ennemi mortel dans la maîtresse du logis. Sans respect pour la littérature en général, elle ne songe qu'à un seul passage, celui de sa maison. Sans conscience pour la majesté morale de la presse, elle regarde avec inquiétude les pieds fangeux de Pierre Trampington, diable d'imprimeur. Bien plus; il arrive parfois qu'un valet de

pied est attaché à l'établissement. C'est un jeune *gentleman*, dont la veste verte, collante, soigneusement boutonnée, le col blanc, la figure d'une propreté recherchée, les cheveux luisants et peignés, les manières raides et sèches, sont exposées à souffrir du contact du diable en haillons, barbouillé et négligent. Les deux enfants se rencontrent parfois dans le corridor, et l'aristocratie du valet de pied est mise en péril par la démocratie de l'imprimerie. L'ignorance crie toujours contre l'encre des imprimeurs ; de là, le billet suivant, écrit à un auteur par une maîtresse de maison, et dont nous pouvons garantir l'authenticité.

Charlotte Street, Fitzroy Square, mardi.

Monsieur,

C'est avec le plus vif regret que je vous déclare que les constantes visites que vous rendent de vilains et sales petits garçons, me forcent à vous donner congé, pour maintenir la bonne tenue de ma maison. Hier, les gants de coton d'Amélius (*id est*, le valet de pied), étaient noirs comme de la poix, et il n'a pu servir à dîner, et tout cela à cause des vilains et sales petits garçons qui lui parlent. Croyez-moi, monsieur, je vous donne cet avis avec bien de la peine, mais je suis responsable envers la paroisse de la moralité d'Amélius ; et il n'y a pas plus de trois mois que j'ai payé deux livres dix shillings pour sa livrée.

Votre humble servante,

Elisabeth Bentington.

P. S. Je m'estimerais heureuse, monsieur, de vous garder au nombre de mes locataires, sans les allées et venues de ces vilains et sales petits garçons.

C'est ainsi que mistress Bentington parle de Pierre et de sa tribu. Pierre est un diable ; c'est pourquoi aux yeux des illettrés, Pierre n'est qu'un vilain et sale petit garçon. Et cependant Pierre — et il y a beaucoup de diables de son genre —, a autant d'intelligence qu'en auraient vingt Amélius, sans leurs gants de coton ; oui, Pierre est liseur par sa profession même ; il aime la littérature et on l'a vu grimper au haut de la maison, et étendu sur les tuiles, il lisait les *Mille et une nuits*. Même un jour, Pierre a exprimé les expressions de son âme par les lignes suivantes (authentiques).

Je ne désire pas la lampe d'Aladin ;
C'est l'orgueil de Satan qui l'entretient, je gage ;
Si je n'étais séduit par le luxe mondain,
Si mon cœur restait pur, on m'offrirait en vain
Une princesse en mariage.

Lecteurs, ne voyez pas seulement dans le diable d'imprimeur, comme la maîtresse de maison, un vilain et sale petit garçon. Quoique ce soit l'homme de peine de la presse, il appartient à la presse; si donc vous tentez jamais les chances de l'impression, traitez notre sujet avec courtoisie, avec libéralité; rendez au diable ce qui lui est dû.

DOUGLAS JERROLD.

